Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN

a: 1918

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique11pari

REVUE CELTIQUE

TOME XI

P
La Celt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

J. LOTH
Professeur à la Faculté
des lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à la Faculté des
lettres de Poitiers

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

G. DOTTIN
Agrégé de l'Université, Secrétaire de la rédaction

Tome XI

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN
a: 1918

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67

1890

581467
6.4.54

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XI

Pages.

ARTICLES DE FOND.

La vie de saint Malo, étude critique, par L. Duchesne. 1
The Fer Diad episode of the Tain Bó Cuailnge (suite), by Dr. M. Nettlau 23, 318
Les *bracae* et les *hosae*, par E. Saglio 33
A note about Fiacha Muillethan, by Whitley Stokes 41
Anciens noëls bretons (suite), par H. de La Villemarqué 46
Notes on Welsh Consonants (suite), by Dr. M. Nettlau 68
Inscription attique relative à l'invasion des Galates en Grèce (279-278), par S. Reinach. 80
Gloses bretonnes, par R. Thurneysen 86
Etudes bretonnes, VII. Sur l'analogie dans la conjugaison, par E. Ernault 94, 458
Uath Beinne Etair, edited by Kuno Meyer. 125
Les anciennes litanies des saints de Bretagne, par J. Loth. . . . 135
Les Gaulois et les populations qui les ont précédés dans l'Italie du nord, étude géographique, par H. D'Arbois de Jubainville. . . 152
Essai de classification chronologique de différents groupes de monnaies gauloises, par A. de Barthélemy 173
Versions bretonnes de la parabole de l'Enfant prodigue, par E. Ernault 180
L'inscription prétendue gauloise de Nîmes — *Camaracus* — *Tridentum* — *Callemarcius* — Nancy, par H. d'Arbois de Jubainville . . . 249
La Création du monde, mystère breton (suite), par l'abbé Eug. Bernard. 254
Catalogue des mss. celtiques et basques de la bibliothèque nationale, par H. Omont. 389
The oldest version of Tochmarc Emire, by Kuno Meyer 424

MÉLANGES.

Notes sur quelques gloses galloises, par R. Thurneysen 203
Le suffixe d'égalité gallois en *-et*, par J. Loth 206
De l'adjectif subissant la mutation initiale après un substantif masculin, par J. Loth 207

L'initiale du complément du verbe fléchi subissant *l'infectio destituens*. 208
Tene cen coicled — Ni bh-fuil, by Kuno Meyer 209
Addenda to the *Echtra Nerai*, by Kuno Meyer 210
Morgablou, par J. Loth 210
Note sur un texte de l'historien grec Eusebios relatif au siège d'une ville des Gaules par les Francs, par Th. Reinach 211
Trublobion, par J. Loth 214
Hercynia, par H. D'Arbois de Jubainville 216
Le manuscrit luxembourgeois des *Hisperica famina*, par H. Gaidoz et Bradshaw 219
Epitaphe britannique chrétienne, par R. Mowat 344
Rapprochement entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises, par J. Loth. 345
Saint Amphibalus, par J. Loth 348
Aguetou, cynneu, par J. Loth 349
Les noms gaulois en France dans le Roussillon, par H. d'Arbois de Jubainville 488
Saint Branwalatr, par J. Loth 490
La conversion de Maelsuthain, par H. D'Arbois de Jubainville . . 492
Loanwords in early Irish, by Kuno Meyer 493
Sur un passage du *Mabinogi* de Kulhwch et Olwen, par J. Loth. . 495
Vicus Artiacus près de Vérone, par H. D'A. de J.. 496

CORRESPONDANCE.

Ch. de Kay, *Century Magazine*, p. 221 ; — M. Prou, *Andebrinnaco*, 222 ; — S. Reinach, Les *Simulacra* chez César, 224, 497 ; — S. Reinach, *Brogitaros* 497

BIBLIOGRAPHIE.

Allmer (A.) et P. Dissard, Trion. Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement, au quartier de Lyon dit de Trion. . . 235
Arbois de Jubainville (H. d'), Les premiers habitants de l'Europe, tome premier, deuxième édition.. 228
Loth (J.), Chrestomathie bretonne, première partie, breton armoricain. 351

CHRONIQUE.

Agde (Inscription grecque d'). 386
Aided Echach mic Maireda. 246
Antuberix et les Antobroges. 505
Arbois de Jubainville (H. d'), Recherches sur l'origine de la propriété foncière, 381 ; le duel conventionnel. 388
Archaeological Review cesse de paraître. 245
Armagh (travaux du P. Hogan sur le livre d') 239, 384
Art (l') irlandais en Grande-Bretagne. 379

Atkinson, Tri bior-ghaoithe an bháis, 376 ; critique par Wh. Stokes, 387 ; notes de grammaire irlandaise. 506
Barthélemy (A. de), Manuel de numismatique ancienne. 375
Basse-Bretagne (Les lutins en), 247 ; (excursion de Gallois en). . 379
Bellesheim, Geschichte der katholischen Kirche in Ireland 511
Bladud (le roi). 378
Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours. 378
Brendan (S.) et Sindbad. 505
Bricomaglos.. 504
Brugmann, Morphologische Untersuchungen. 384
Celtique (le), sujet d'examen à l'Université de Londres. 245
Coelho, Etudes celtiques. 509
Cucuimne et Cummian. 245
didu (la particule). 374
Droit irlandais (Résumé d'un cours de). 381
Duchesne (l'abbé), Les anciens catalogues épiscopaux de la province de Tours. 388
Espérandieu, Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge. . . 241
Evans (Gwenogfryn), Livre rouge de Hergest, t. II. 504
Flavius Josèphe et Muirchu. 370
Gaidoz, La rançon au poids. 377
Gallois (excursion de) en Bretagne. 379
Glas (dérivés de) en roman.. 506
Grammaire irlandaise du moyen âge. 372
Grégoire de Tours (Le latin de). 378
Gwenolé (Mystère de S.). 247
Habert, Marques de potiers gallo-romains. 246
Hennessy (la bibliothèque de). 388, 498
Hergest (Livre rouge de). 504
Hogan (P.), Documents sur saint Patrice. 239, 384
Holder, Altceltischer Sprachschatz. 386
Jacu (Vie de S.). 243
Janssen, Gesammt-Index zu Kluge's etymologischen Wörterbuch . . 505
Jullian, Inscriptions romaines de Bordeaux. 380
Kay (de), Irish Kings and brehons 507
Keating, Tri bior-ghaoithe an bháis. 376
Kerviler, Bibliographie bretonne. 246
Kluge, Le celtique dans les langues germaniques, 382 ; index. . . 505
Lausum. 508
Leamy, Irish fairy tales. 385
Lecoat, La Bible traduite en breton. 368
Liban, nymphe de la mer. 246
Lièvre, Inscription gauloise du Vieux Poitiers.. 386
Lismore (Lives of saints from the book of). 241
Loth, Chrestomathie bretonne, 247 ; prix Langlois. 248
Lutins (les) en Basse-Bretagne.. 247

Luzel, Mystère de S. Gwenolé. 247
Mac Carthy, Critique de Bellesheim. 511
Mac Innes, Waifs and Strays of Celtic tradition. 242
Meyer (Kuno), Etude sur les mss. Phillips, 372, 373 ; *didu* . . . 374
Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes. 500
Monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. 383
Ms irlandais de Rennes et Celt. 1, de Paris 507, 508
Muirchu et Flavius Josèphe. 370
Mureaux (allée couverte des). 506
Newgrange (monument de). 248
Nutt (A.), Remarques sur des contes écossais, 242 ; Celtic Myth and Saga, 383 ; critique par Zimmer. 507
O'Clery (Lughaidh), Vie de O'Donnell. 238
Ogamique (inscription) de l'île de Man. 511
Ogmios. 244
O'Grady, Critique de Whitley Stokes, Lives of saints 370
O'Meagher, L'église S. Patrice de Rouen. 506
Osthoff, Morphologische Untersuchungen. 384
Patrice (documents sur S.), 239, 384 ; (église rouennaise de S.). . 506
Phillips (mss. de Thomas). 372, 373
Pilot (the) de Boston. 509
Reinach (S.), Les Gaulois dans l'art antique. 244
Rennes (le ms. irlandais de). 507
Revue des Deux-Mondes (Le celtique dans la). 508
Rhys (J.), Leçons d'archéologie de la fondation Rhind, 239, 377, 501 ; Livre rouge de Hergest 504
Ronan (Vie de S.). 242
Roscher, Lexicon der griechischen und römischen Mythologie. . . 244
Salamanque (Vies de Saints du ms. de). 374
Sarmento (travaux de Martins). 510
Serrure, Essai de grammaire gauloise. 240
Smedt (de). 242, 374
Société pour la conservation de la langue irlandaise. 239
Stokes (Whitley), Lives of saints from the Book of Lismore, 241, 370 ; Gloses irlandaises et bretonnes, 246 ; critique d'Atkinson, *The Passions*, 387 ; *Hibernica*. 511
Sullivan (Mort de William Kirby) 367
Thurneysen, formes verbales sigmatiques. 380
Uraicept na n-eigeas. 372
Vetta f. Victi. 504
Vieux Poitiers (menhir du). 386
Windisch, le codex Boernerianus, les formules magiques en vieil irlandais. 511
Zimmer, formes verbales sigmatiques, 380 ; critique de Nutt, *Studies on the legend of the Holy Grail*. 507

LA VIE DE SAINT MALO

ÉTUDE CRITIQUE

La vie de saint Malo, écrite au IXe siècle, a un grand intérêt pour l'histoire locale de la Bretagne armoricaine. C'est la plus ancienne de toutes les vies de saints bretons, si l'on excepte celle de saint Samson. Encore celle-ci, malgré son étendue, n'offre-t-elle que peu de pages, on pourrait même dire de lignes, qui aient rapport au séjour du saint dans le pays où il termina sa carrière. Quoi qu'il en soit, les personnes qui étudient la formation et le développement des vieilles légendes celtiques trouveront dans la vie de saint Malo le premier document bien daté[1] d'un cycle épique fort célèbre, celui de saint Brandan et de ses longs voyages à la recherche de l'île Fortunée. C'est assez dire pour attirer leur attention sur les rédactions diverses de la légende malouine.

Deux de ces rédactions nous ont été conservées, l'une signée de Bili, diacre d'Alet, l'autre anonyme[2]. Dans la première, qui est distribuée en deux livres, est compris un récit de la trans-

1. La vie latine de saint Brandan a été publiée par M. Carl Schröder (*Sanct Brandan*, Erlangen, 1871) d'après un manuscrit du XIIe siècle, qui ne doit pas être de beaucoup postérieur à la rédaction du texte qu'il contient. Il est à croire que cette rédaction tardive n'est pas le plus ancien document de la célèbre légende. Je ne suis pas assez versé dans l'histoire de la littérature celtique pour dire si des textes irlandais antérieurs au XIIe siècle ont été publiés ou signalés. Mais je doute fort que l'on puisse jamais en produire qui remontent au delà de l'année 840, c'est-à-dire jusqu'au temps où la légende de saint Malo permet d'atteindre.

2. Publiées ensemble à Rennes (Plihon, 1884), la première par dom Plaine, la seconde par M. A. de la Borderie.

lation des reliques du saint, suivi de quelques miracles que le narrateur dit avoir eu lieu de son temps. La seconde s'arrête à la mort de saint Malo en Saintonge ; mais une troisième pièce, contenant le récit de la translation, s'y réfère et en forme comme le complément. Cette dernière est postérieure au règne d'Alain le Grand († 907) et antérieure au transfert des reliques à Paris ; elle doit ainsi avoir été écrite dans la première moitié du xe siècle. La rédaction de Bili est dédiée à un évêque, Ratwili, que l'on sait, par les chartes de Redon, avoir siégé de 866 à 872 environ. Quant à la vie anonyme, sa date n'est pas connue directement ; elle peut donner lieu à diverses conjectures. Entre elle et la composition de Bili il y a de graves différences ; il y a même, sur un point important, une contradiction très nette. Suivant elle, saint Malo aurait été ordonné évêque dans le pays de Galles, avant son arrivée dans celui d'Alet ; Bili, au contraire, suppose que le saint n'avait reçu outre-mer que la prêtrise ; il raconte avec de grands détails son ordination célébrée à Tours, par l'évêque de ce siège métropolitain.

M. de La Borderie a rattaché ces deux rédactions l'une à Alet, l'autre à Saintes ; il explique ainsi leur diversité. D'un texte primitif seraient dérivées deux légendes, l'une aléthienne, l'autre saintongeaise. Celle-ci serait représentée par la vie anonyme.

Bili n'est pas le premier qui ait écrit la vie de saint Malo. Il dit lui-même, à la fin de son prologue, qu'un autre sage, *alius sapiens,* avait, longtemps avant sa naissance, consigné dans un livre « la vie, l'origine, la pérégrination et le séjour en divers lieux du saint évêque Malo » ; mais que, plus tard, beaucoup s'essayant à l'écrire, elle avait fini par être corrompue. C'est à cause de cela qu'il entreprend de la reconstituer.

A quelle date remontait le travail de ce premier sage ? Suivant Bili, ce serait longtemps avant sa naissance : *longo tempore antequam nos orti fuissemus*. Or Bili était diacre vers l'année 870 ; il occupa le siège d'Alet[1] dans les dernières années

1. Dom Plaine l'identifie avec le Bili qui figure dans la liste épiscopale de Vannes, mais cette liste est dépourvue de valeur pour le temps où le

du IXe siècle; cela suppose qu'il naquit aux environs de l'année 840. Le biographe doit donc avoir vécu au plus tard sous Louis le Débonnaire.

Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit permis de remonter beaucoup plus haut que ce règne. Voici pourquoi. Les détails liturgiques, dans la description de la messe célébrée par le saint sur le dos d'un monstre marin, se rapportent, non à la liturgie gallicane qui était celle des Bretons des deux côtés de la mer et des églises franques aux temps mérovingiens, mais à la liturgie romaine. L'*Agnus Dei,* venant après le *Pater,* est un trait caractéristique. Nous savons même quand il fut introduit dans la messe romaine; c'est sous le pape Sergius (687-701), tout à la fin du VIIe siècle. Or il est impossible d'admettre que la liturgie romaine ait été importée à Alet avant les derniers temps de Charlemagne. C'est seulement vers le VIIIe siècle qu'elle pénétra dans les églises de France. Les Bretons, encore séparés politiquement du grand corps de l'empire frank, obstinés de longue date dans une hostilité spéciale contre les usages romains, ne durent point l'adopter spontanément. Son introduction chez eux doit avoir été un des résultats de la conquête franque. J'ai même peine à croire qu'elle ait été un des résultats les plus rapidement obtenus, et je serais disposé à penser qu'il a fallu l'insistance de Louis le Débonnaire et le zèle[1] qu'il portait aux choses de cet ordre pour que l'on consentit à sacrifier sur ce point les vieux usages nationaux. En tout cas, au temps où la vie de saint Malo fut écrite, il y avait longtemps qu'on s'était résigné à la conformité; les habitudes étaient même si bien prises que l'on ne concevait plus une autre façon de célébrer la messe et que l'on trouvait tout naturel que saint Malo l'eût célébrée ainsi. Et il n'y a pas à dire que ce détail a pu être ajouté par Bili; il se trouve dans les deux rédactions et doit ainsi être considéré

nom de Bili s'y trouve marqué. L'intérêt que ce personnage porta au recouvrement des reliques de saint Malo et le fait qu'il commença par être diacre d'Alet donnent plutôt lieu de croire qu'il devint évêque de ce siège. Ceci, du reste, n'empêche nullement de croire qu'un autre Bili ait été évêque de Vannes.

1. *Gallia Christ.*, t. XIV, p. 189 (*Instr.*).

comme remontant à la source commune, la rédaction du premier « sage ».

Celui-ci écrivait donc sous l'empereur Louis et même à une date assez avancée de son règne, plutôt aux approches de l'année 840 qu'aux environs de l'année 814.

Cette manière de voir est confirmée, dans une certaine mesure, par le fait que lors de la révolte de 811, les papiers de l'église d'Alet avaient péri par le feu[1].

Aussi ne doit-on pas s'étonner que le premier « sage » ait dû tirer de la tradition orale ce qu'il consignait dans son livre, *sicut ab aliis sapientibus audivit ac didicit scribere curavit.*

La tradition orale, il faut le reconnaître, était une source d'information assez trouble, car il y avait environ deux siècles que saint Malo était mort. Cependant certains traits caractéristiques, certains noms d'hommes ou de pays avaient pu se conserver. Il est même possible que, bien que nous n'ayions là-dessus aucun témoignage, la légende du saint ait été mise par écrit avant la conquête franque et que le plus ancien biographe connu, l'*alius sapiens* de Bili, ait pu se servir d'une rédaction antérieure à la sienne. Mais ceci n'est qu'une simple possibilité, sur laquelle il n'y a rien à fonder. Avec les textes dont nous disposons, il n'est pas possible d'atteindre autre chose que le témoignage de l'écrivain contemporain de Louis le Débonnaire. Encore ne peut-on l'atteindre qu'en distinguant, dans la rédaction de Bili, ce qui lui appartient en propre de ce que lui fournit son prédécesseur.

Avant tout, il importe d'être fixé sur la date relative des deux rédactions qui sont venues jusqu'à nous. L'origine saintongeaise de la vie anonyme ne me paraît pas bien démontrée. Quand même elle le serait, il n'y aurait rien d'impossible à ce que le texte saintongeais fût plus ancien que celui de Bili. La question doit donc être examinée, quelle que soit la solution que l'on adopte sur la provenance des textes.

J'ai déjà dit qu'il y a entre les deux rédactions une différence très grave, l'une supposant que saint Malo n'était encore

1. *Gall. chr.*, *l. c.*, p. 233.

que prêtre quand il débarqua en Armorique, l'autre le présentant comme déjà ordonné évêque. Quelle est celle que nous pouvons considérer comme dérivant, sur ce point, de la tradition exprimée dans la biographie du premier « sage » ? Examinons d'abord l'hypothèse où ce serait la vie anonyme.

Dans ce cas, il faudrait admettre que Bili a rompu avec la tradition existante et introduit de son chef l'ordination de saint Malo par l'archevêque de Tours. Ceci ne se conçoit guère. Bili a dédié son livre à un évêque d'Alet qui n'avait pas reçu à Tours la consécration épiscopale et qui ne reconnaissait pas l'archevêque de Tours pour son métropolitain. Quel intérêt aurait-il eu à mettre son attitude en contradiction avec celle du saint fondateur ? C'est déjà beaucoup qu'il ait laissé subsister dans son livre, où il s'est permis tant de changements, un épisode aussi peu d'accord avec le droit canonique introduit par Nominoé.

Supposons au contraire qu'il ait trouvé cet épisode dans la rédaction du vieux « sage ». Ici sa présence s'explique très bien. Au temps de Louis le Débonnaire il n'y avait aucun doute. Le métropolitain de Tours était le supérieur hiérarchique de tous les évêques de Bretagne. A lui revenait sans conteste le droit de les consacrer. Quelle qu'ait été la réalité historique, de quelque façon que les choses se soient passées au temps de saint Malo, on comprend très bien qu'un hagiographe écrivant sous le régime frank ait représenté un évêque d'Alet comme soumis à la métropole de Tours.

C'est donc l'anonyme qui aura rompu avec l'usage, soit qu'il ait fait revivre une tradition plus ancienne, soit qu'il se soit inspiré des relations hiérarchiques de son temps pour parler, ou pour se taire, de celles du temps de saint Malo.

Il y a donc, de ce fait, une prévention en faveur de Bili. On est du reste frappé, en le lisant, du soin qu'il a d'indiquer l'endroit précis où se sont passés les faits qu'il raconte. C'est ainsi que le triple miracle du mort ressuscité, de la pierre changée en coupe de verre et de l'eau changée en vin, est placé par lui à Corseul, tandis que, dans la vie anonyme, le lieu de la scène n'est point indiqué. Il en est de même de la

résurrection de la truie, localisée par lui à Lan-Domnech (Saint-Domineuc). Il distingue, ce que ne fait pas l'anonyme, entre l'île de Césambre (*Septimer*), où il fait aborder le saint, et l'île d'Aaron, où il le représente menant la vie de solitaire. Il parle aussi des deux fermes appelées *Laioc* et *Guoroc*, où l'âne de saint Malo allait tout seul faire les commissions de son maître.

De plus, les récits de miracles recueillis par lui sont en bien plus grand nombre que ceux qui figurent dans la vie anonyme. Il semble donc avoir puisé plus largement dans la tradition, soit écrite, soit orale. La première impression lui est plus favorable qu'à son collègue.

Cependant il faut y regarder de plus près et s'assurer que l'avantage constaté sur certains détails se vérifie également pour l'ensemble de la composition. C'est seulement après cet examen que nous pourrons accorder la préférence à Bili chaque fois que nous le trouverons en contradiction ou en divergence avec l'auteur anonyme.

A la fin de son prologue il indique les sources d'où il tire ses narrations ; c'est d'abord la tradition orale (*relatione et narratione fidelium virorum*), puis le livre du premier « sage ». On serait porté d'après cela à croire que tout ce qui, dans sa rédaction, ne vient pas de ce premier sage, a été emprunté à la tradition orale. Or il n'en est point ainsi. Bili s'est servi de documents écrits autres que la vie du premier « sage », et cela sans en prévenir le lecteur. Son prologue est, pour une très grande partie, copié du prologue de la vie de saint Pair d'Avranches, par Fortunat. C'est encore à cette vie qu'il a emprunté, sans autre changement que celui des noms propres, ses chapitres 42, 43 et 46, sur les austérités du saint, sur le pain donné au pauvre, sur l'enfant muet guéri aux environs d'Alet. Tous ces passages manquent dans la vie anonyme, ce qui porte à croire qu'ils ne se trouvaient pas dans le texte du premier « sage ». En effet, s'ils s'y étaient trouvés, il serait bien étrange que l'anonyme eût eu assez de perspicacité ou de chance pour n'y faire absolument aucun emprunt.

Pour qu'on ne m'accuse pas de calomnier Bili, je vais donner un spécimen de ses procédés d'assimilation littéraire, en

reproduisant le début de son prologue et celui du prologue de la vie de saint Pair par Fortunat[1].

BILI.	FORTUNAT.
Domino sancto et venerabili totoque pectoris sinu amplectendo ac meo magistro gregorio[2] in sancta Trinitate Ratuilio episcopo mihi amantissimo, Bili, levita humilis, perpetuam salutem.	Domino sancto et venerabili meritis totoque sinu pectoris amplectendo in Christo patri Martiano abbati Fortunatus humilis.
Magnitudo caritatis profert testimonium cuius curam in amico nec mors subtrahit post sepultum. Qui famam amatoris multis ostendere studet post obitum, iam ipsam memoriam fortiter diligit in defuncto qui affectum in Deo viventis toto bibit in pectore propter quod nec sepultum abstulit oblivio de sermone. Quo voto sollicitante, pater venerandissime, de beati Machuti vita opinioneque confingere aliqua secundum nostram impossibilitatem, paucis paginis indicantibus, pigritatem eicientes studuimus. Qui certe vir apostolicus nec apud vos oblivione nec apud nos absens est in virtute, *etc.*	Magnae karitatis profert testimonium cuius curam in amico nec mors subtrahit post sepulchrum; nam qui famam amatoris studet post obitum, ipsam memoriam fortiter diligit in defuncto; denique affectum viventis toto bibit in pectore, quem nec sepultum abstulit oblivio de sermone. Quo voto sollicitante, pater venerandissime, de beati Paterni opinione tam celebri iniungere non distulisti a nobis aliqua loquente pagina promulgari. Qui certe vir apostolicus nec apud vos oblivione nec apud nos absens est in virtute, *etc.*

Ainsi la fraude, car c'en est une, est à mettre au compte de Bili. Non seulement il a puisé dans l'œuvre d'autrui les phrases étudiées dont il orne son prologue, mais il n'a fait aucune difficulté de transporter à saint Malo les détails que For-

1. Edition Krusch, dans les *Monumenta Germ., Auct. Antiquissimi,* t. IV, part. 2, p. 33.

2. Dom Plaine a pris, erreur excusable, ce mot pour un nom propre. Il y a vu un Grégoire « maître ès lettres et ès arts », distinct de l'évêque Ratuili. En fait, il n'est question ici que de ce dernier. Un texte contemporain de Bili, la vie de Léon IV dans le *Liber pontificalis* (t. II, p. 109 de mon édition) fournit un exemple de *gregorius* devenu épithète, dans le sens étymologique, celui de vigilant. — Je cite, pour ce prologue, celui des deux manuscrits de dom Plaine dont il a rejeté la leçon en note. Ces manuscrits n'ont été connus de lui que par une collation de dom Chamard. Peut-être ne serait-il pas inutile qu'ils fussent revus.

tunat donnait sur les austérités de saint Pair et les miracles que la tradition d'Avranches lui attribuait.

Voilà un fait peu propre à encourager la confiance qu'inspire, au premier abord, l'œuvre de cet hagiographe. Mais étudions de plus près le rapport de sa rédaction avec la rédaction anonyme.

Au début, elles diffèrent très peu. La naissance de saint Malo, son éducation dans le monastère de Lancarvan sous la discipline de l'abbé saint Brandan, le miracle du jeune saint entouré par la mer et sauvé miraculeusement, l'histoire du psautier qui va le rejoindre sur son île, toute cette première partie se retrouve dans les deux rédactions à peu près dans les mêmes termes. Çà et là un synonyme, un tour de phrase plus ou moins heureux, c'est tout ce qu'on trouve le plus souvent, en fait de différences. Cependant il faut noter que le parentage du saint est plus complet dans la vie anonyme : nous y voyons, ce que Bili ne nous dit pas, que saint Magloire était, comme saint Samson, cousin de saint Malo, la mère de celui-ci étant la sœur d'*Umbrafel,* père de saint Magloire. Quant saint Malo vient au monde, sa mère a soixante-cinq ans dans la vie anonyme, quarante seulement dans le texte de Bili. La vraisemblance est ici du côté de Bili ; est-ce une preuve qu'il soit plus primitif? J'en doute fort. Plus loin, pour peindre l'ardeur intérieure qui consumait le jeune saint, Bili nous le montre suant à grosses gouttes, en plein hiver, et cherchant à se débarrasser de son manteau ; l'anonyme dit qu'il n'en portait jamais, et qu'il se contentait d'une simple tunique, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours le front couvert de sueur. Ici encore son récit a quelque chose de plus satisfaisant, qui porte à croire qu'il se rapproche plus complètement de l'original. Vers la fin de l'histoire du psautier miraculeusement transporté, Bili dit que le tas d'algues sur lequel le livre sacré avait navigué fut changé en une petite île; ce détail est omis dans la vie anonyme.

En somme, dans cette première partie, tous deux copient le même texte, mais avec plus ou moins d'exactitude et de liberté ; quelques menus détails, propres à chacun d'eux, s'expliquent, ou par une fidélité plus ou moins grande dans la transcription, ou par des retouches.

Entre l'histoire de saint Malo sauvé miraculeusement de la marée et celle de son voyage à la recherche de l'île merveilleuse, Bili intercale le récit de son ordination presbytérale, tandis que l'anonyme raconte encore un autre miracle de saint Malo enfant, le miracle des charbons ardents jetés sur son vêtement sans le brûler[1].

Les deux rédactions se rapprochent ensuite pour décrire la science, la sainteté et l'enseignement du saint, auquel l'auteur anonyme fait confier par saint Brandan, son maître, les fonctions de prédicateur. Ce dernier détail ne figure pas chez Bili, à qui l'ordination presbytérale du saint suffit pour introduire ses prédications. Tous les deux entrent ensuite dans le récit des pérégrinations à la recherche de la fameuse île d'Yma.

Ici la rédaction anonyme présente une particularité remarquable. Après avoir décrit le départ du saint et de ses compagnons, embarqués au nombre de quatre-vingt-quinze sur le même navire, elle se borne à dire qu'ils voguèrent très longtemps sur la mer, visitèrent les Orcades et autres îles du nord, et que, n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ils revinrent dans leur patrie. Puis, saint Malo continuant à se distinguer par ses mérites et ses miracles, sa réputation devint si grande que les rois et les nobles de la province (*reges et nobiles illius provinciae*) l'élurent évêque d'une seule voix.

Suit un second récit de la pérégrination à la recherche de l'île merveilleuse. *Eodem vero ordinato navalibusque instrumentis paratis, ad predictam insulam,* etc. A partir d'ici la coïncidence avec Bili redevient sensible. Il est clair que tous les deux dérivent, non pas seulement d'une même tradition orale, mais d'un texte identique, dont les expressions se retrouvent çà et là. Le rédacteur anonyme est, en général, plus prolixe que Bili ; cette relation se maintient jusqu'à la fin de l'histoire du géant Mildu et à sa réintégration dans son tombeau.

Mais revenons sur l'étrange façon dont l'ordination épiscopale de Malo se trouve intercalée, dans la vie anonyme, entre

1. Ce miracle est attribué à saint Tudual dans la vie de saint Guénolé (de la Borderie, *Les trois vies de s. Tudual,* p. 113) et à saint Mandé ou Maudez dans sa propre légende, récemment publiée par M. U. Robert, *Vie de saint Mandé*, p. 35.

deux récits du fameux voyage. Le premier de ces deux récits ne supposait pas encore que Malo eût été élevé au sacerdoce, le second place le voyage après son ordination à l'épiscopat. Chez Bili, les choses se passent d'une façon plus naturelle : Malo est déjà ordonné prêtre au moment où il est question du voyage, et ce voyage n'est raconté qu'une fois.

Il me semble que l'irrégularité du récit anonyme se rattache à la retouche, signalée plus haut, de la tradition sur l'élévation du saint à l'épiscopat. L'anonyme, selon qui saint Malo avait été ordonné évêque dans le pays de Galles, a cru devoir supprimer, dans le texte du premier « sage », le passage où il était question de son ordination presbytérale, jugeant apparemment qu'un seul récit d'ordination suffisait. Puis, au moment d'entrer dans les aventures de saint Malo au cours du voyage merveilleux, il se sera rappelé qu'il devait le montrer célébrant la messe. Alors il lui a bien fallu s'interrompre pour raconter l'ordination, qui était, dans son système, une ordination épiscopale.

Entre la résurrection du géant et la messe célébrée sur le monstre, Bili intercale l'histoire de la fontaine enchantée qui donne des perles et non de l'eau, et l'épisode de la ronce recueillie par saint Malo. Il est de nouveau question de cette ronce après le retour des voyageurs à Lancarvan. Tout cela manque dans la vie anonyme, et, je crois, devait manquer aussi dans la rédaction du premier « sage ». En effet, le récit de la fontaine enchantée est introduit par une phrase où on dit que, la nuit de la septième pâque, les navigateurs, privés d'eau depuis longtemps et mourant de soif, abordent sans s'en douter sur une côte inconnue. On pourrait croire qu'ils vont y rester pour célébrer la fête de Pâques. Du tout : l'épisode suivant nous les montre au lever du soleil, le matin du jour de Pâques, désolés de se trouver en pleine mer et de ne point apercevoir le moindre ilot pour y débarquer et y chanter la messe.

Il y a ici une incohérence évidente. Je l'expliquerais volontiers par une interpolation. Bili, on l'a vu, se réclame de la tradition orale dans son prologue. Ici, à propos de la ronce cueillie par saint Malo près de la fontaine aux perles, il dit

qu'elle fut plantée à Lancarvan et que beaucoup d'Aléthiens l'y ont vue : *multi ex nostris regionibus ad illam patriam euntes viderunt.* C'est peut-être un de ces pieux voyageurs qui lui aura rapporté l'histoire de cette plante merveilleuse, histoire qui est étroitement liée à celle de la fontaine aux perles. Il l'aura cousue lui-même, mais mal cousue, au récit du fameux voyage. Dans celui-ci, je crois, le texte qui forme le chapitre 26 de Bili devait suivre immédiatement celui du chapitre 21.

Le voyage terminé, saint Malo se décide à repartir, mais cette fois pour venir en Armorique. Les circonstances de son départ sont racontées à peu près de la même façon dans les deux vies. Mais pour l'arrivée à la côte d'Alet, il y a des différences très grandes. Bili fait débarquer le saint à l'île de Césambre, où il extermine un dragon et séjourne trois mois parmi les moines de l'abbé Festivus. Puis il vient à Alet, abandonné depuis longtemps par ses habitants ; il y fonde, tant dant la ville elle-même qu'aux environs, beaucoup de monastères et de cellules ; quant à lui, il se retire avec son familier Riwan dans les cavernes du voisinage et y mène la vie érémitique, tout en gardant une sorte de supériorité sur toutes les fondations monastiques de la région. Au cours des visites qu'il leur fait se produit l'histoire de la truie. Dans le récit de Bili, elle est séparée de ce qui précède par deux chapitres (42 et 43) copiés dans la vie de saint Pair ; un autre chapitre (46), emprunté au même document, vient aussitôt après. Ces trois chapitres écartés, le récit se développe régulièrement. Malo, d'abord directeur des monastères éparpillés dans la région d'Alet, les visite de temps en temps ; on raconte un épisode de ses tournées, puis vient le récit de son élévation à l'épiscopat.

L'épisode de la truie est, comme je l'ai déjà dit, raconté avec plus de détails et de précision dans la vie de Bili que dans l'autre. Bili connait le nom du maître de la truie : c'est le solitaire Domnech ; il sait aussi que Domnech était propriétaire d'un vaste terrain, cadeau de Meliau, prince du pays d'Alet. Ceci permet de localiser l'histoire à Saint-Domineuc.

Après cette histoire, Bili raconte comment le saint fut désigné pour l'épiscopat par le roi Judicael, *electione populi atque sacer-*

dotum consensu, et envoyé par lui à Tours où il fut ordonné par les évêques de ce ressort métropolitain; des guérisons signalent son séjour à Tours et auprès du roi Judicael : une colombe, prodige classique, apparait au-dessus de sa tête au moment où les évêques lui imposent les mains. Il revient alors à Alet et s'établit dans l'île d'Aaron, avec son disciple Riwan, et un âne qui va tout seul aux provisions.

L'anonyme fait aborder le saint, non pas à Césambre, mais dans l'île d'Aaron, où il reste, en compagnie de ce solitaire, jusqu'à ce que l'évêché d'Alet lui soit confié. Ceci est raconté très brièvement, puis vient le triple miracle et enfin la résurrection de la truie, sans aucune indication topographique. A partir d'ici la comparaison cesse d'être possible, l'anonyme ne nous offrant qu'un très petit nombre de récits analogues à ceux de Bili. Celui-ci parle d'abord du mauvais traitement que les ennemis du saint font subir à son disciple Riwan. Il en est question plus loin dans la vie anonyme, et à une place plus naturelle. Puis viennent, dans Bili, les chapitres sur le voyage de saint Malo à Luxeuil, sur la fondation du monastère de Roz (Raus), sur les entreprises du duc de Bretagne contre le monastère d'Alet; ce prince est frappé de cécité, puis guéri miraculeusement par le saint.

Dans la vie anonyme, ce dernier épisode se rencontre aussi; le duc porte le nom de *Hailoc;* Bili l'appelle d'abord *Rethwald,* le dit fils de *Juduel* et le qualifie de roi. Aussitôt après il raconte qu'après la mort de *Judel,* parut un impie appelé *Rethwal,* qui voulait tuer tous les fils de Judel, sauf Hailoc, destiné par lui à revêtir la dignité royale. Malo parvient à sauver un des enfants lorsque déjà six de ses frères ont été égorgés; mais Rethwal le poursuit jusque dans le monastère d'Alet, se saisit de l'enfant et le tue; il meurt lui-même trois jours après.

Il me semble que Bili nous donne ici deux versions du même fait; le second récit accentue les raisons politiques de la haine vouée au monastère d'Alet par le nouveau prince, successeur de Juduel ou Judel, c'est-à-dire de Judicael. Le premier, commun aux deux rédactions, est inconciliable avec l'autre, sur un point important. Le prince qui, dans ce récit,

attaque le monastère d'Alet, est frappé de cécité, puis guéri, ne peut être le même que celui qui meurt trois jours après la violation de l'asile sacré. Comme il n'est pas douteux que Rethwald et Rethwal ne soient que deux formes d'un même nom, il faut ou que la tradition ait raconté le même fait de façons très différentes, ou bien que Bili ait mis Rethwald pour Hailoc. En ce cas, l'anonyme serait ici plus correct que lui.

Suit, dans Bili, une longue série de chapitres (61-91) sur la sainteté de Malo, sa prédication, ses miracles; tous ces détails, sauf une exception, rentrent dans la catégorie des lieux communs de l'hagiographie; ils manquent dans l'anonyme, et peut-être qu'en cherchant bien dans les vies des saints antérieurement composées, on trouverait que Bili les a pillées, pour cette partie de son œuvre, comme nous avons vu qu'il a pillé la vie de saint Pair.

L'exception que j'ai mentionnée est celle du triple miracle, qui figure aussi dans la vie anonyme et qui est un trait caractéristique de la légende de saint Malo. Bili seul en indique le théâtre. C'est à Corseul que ces prodiges ont éclaté. Il indique même, comme l'un des témoins, un comte Cunmor, *dux Domnonicae regionis*. Si ce personnage est, comme il semble, le même que celui dont parle Grégoire de Tours à propos de Chramme et de sa révolte contre Clotaire, il faut croire que la tradition qui l'a fourni au biographe était bien altérée, car il est impossible que Conmor ait vécu après Judicael.

On pourrait aussi comparer le chapitre 68 de Bili avec le chapitre 18 de l'anonyme: tous deux décrivent une guérison de possédé; dans l'un c'est un garçon, dans l'autre une fille: la tradition orale a de ces variantes.

Au chapitre 92 dans Bili, 21 dans la vie anonyme, commence le récit de l'exil volontaire du saint, de son retour passager et de sa mort. Bili, sans recourir aux procédés de remplissage que nous avons signalés (c. 61-91), est plus long et plus détaillé que son collègue, et surtout plus précis dans les indications topographiques. L'avantage qu'il avait déjà sur ce point pour la partie armoricaine de sa composition, il le conserve pour la partie saintongeaise. Cela n'empêche pas que l'anonyme ait çà et là quelques petits détails qui manquent à

Bili, et même un épisode tout entier, celui du loup qui croqua l'âne de saint Malo et fut, en punition, obligé de se charger de son service. Au moment d'entrer dans le récit du départ, l'anonyme raconte le mauvais tour joué à Riwan par les ennemis du saint et la malédiction que celui-ci prononça sur les gens d'Alet. Puis il s'interrompt pour intercaler tout un nouveau prologue. Peut-être cette vie était-elle, comme celle de Bili, divisée en deux livres, pourvus chacun d'un prologue ; le second commencerait ici.

Pourquoi les Aléthiens en voulaient-ils à saint Malo ? L'anonyme nous dit qu'ils lui reprochaient d'avoir accaparé trop de biens-fonds. Bili ne donne aucune explication en termes précis. Cependant, après avoir raconté la mort du saint, il parle du châtiment surnaturel dont fut victime un de ses ennemis. Les détails qu'il donne à cet endroit, rapprochés de certains traits de l'histoire de Riwan, portent à croire que Malo avait été l'objet de calomnies infâmes et insupportables. C'est sans doute pour cela que l'anonyme a mis son départ en rapport immédiat avec l'histoire de Riwan.

Le second livre de Bili commence par le récit des premiers miracles opérés au tombeau de saint Malo ; ils sont indiqués en termes généraux à la fin de la vie anonyme. La partie exclusivement propre à Bili ne commence donc qu'au chapitre 5 de son deuxième livre. Ici apparaît le roi frank Philibert et le récit de la translation commence. Viennent ensuite, depuis le chapitre 13 jusqu'à la fin, les miracles posthumes dont Bili lui-même a été témoin.

L'impression qui se dégage de la comparaison des deux rédactions est, je crois, qu'elles sont indépendantes l'une de l'autre et qu'elles relèvent toutes les deux d'un même texte pour le commencement, d'un même texte ou d'une même tradition pour la fin. Pour le commencement, les mots, les phrases sont le plus souvent identiques. A partir de la grande pérégrination à la recherche de l'île d'Yma, certaines expressions caractéristiques se rencontrent çà et là dans les deux vies et prouvent qu'elles dérivent encore d'une même rédaction, quoique l'une d'entre elles au moins s'en écarte gran-

dement. Depuis que le saint a quitté la Cambrie pour venir en Armorique, ces traces fugitives disparaissent elles-mêmes et il ne reste plus de commun que les traits généraux du récit. Bien que Bili soit plus développé en général et plus précis dans ses indications de lieux et de personnes, je ne voudrais pas affirmer qu'il reproduise avec plus de fidélité la rédaction du premier « sage ». Les faits qu'il est seul à relater ont pu être tirés d'autres vies de saints, comme nous pouvons le constater pour les passages empruntés à celle de saint Pair ; ils ont pu aussi lui être fournis par la tradition orale ; et celle-ci a pu conserver ou déterminer des localisations que le premier « sage » n'avait point enregistrées.

Cette dernière observation n'atteint pas les localisations de la période saintongeaise. Celles-ci supposent une connaissance exacte du pays. Si Bili avait voyagé en Saintonge, il est difficile qu'il n'en eût rien dit dans son prologue. Il est plus naturel de croire que c'est le premier « sage » qui aura recueilli ces traditions si bien classées au point de vue topographique.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que des rapports entre les rédactions diverses de la vie de saint Malo, celle de l'anonyme, celle de Bili et celle du premier « sage », perdue apparemment, mais dont l'existence est attestée par le prologue de Bili. Nous pouvons ressaisir ainsi soit directement, soit indirectement, trois formes de la vie de saint Malo, telle qu'on la racontait au monastère d'Alet, dans le courant du IXe siècle.

Maintenant, quel est le rapport entre ces narrations et la réalité historique ? Cette question est bien difficile à résoudre ; elle n'est même pas susceptible d'une solution absolument sûre et précise. Au moins peut-on indiquer un minimum de données certaines, au delà desquelles les traditions, si elles contiennent encore des éléments de vérité, les enveloppent de tels nuages que les yeux de la science, moins perçants que ceux de la foi, ne parviennent pas à les isoler.

Deux choses d'abord sont certaines : 1° saint Malo a fondé le monastère breton d'Alet et exercé l'épiscopat dans la région voisine ; 2° saint Malo est mort à Saintes. C'en est assez pour justifier le culte dont il a été l'objet en ces deux localités ; de

ce chef nous sommes en règle avec la tradition liturgique dans ce qu'elle a d'essentiel.

Quant à ses documents écrits, c'est-à-dire à nos légendes, il faut avant tout en considérer la finale. Nous y voyons que saint Malo fut accueilli à Saintes par un évêque appelé Leontius. Cet évêque n'a rien de légendaire, et son relief, même dans son propre pays, n'est pas tel que sa mémoire ait pu exercer une sorte d'attraction, comme celle de saint Martin, par exemple, avec qui on a tenu à mettre en rapport des saints très éloignés de son temps. La légende est donc sur ce point parfaitement admissible. Ceci est important, car elle nous fournit une date approchée pour la mort de saint Malo. En 614, au concile de Paris, siégeait un évêque de Saintes nommé Audoberthus. Au concile de Chalon, sous Clovis II, c'est-à-dire vers le milieu du VIIe siècle, l'évêque de Saintes s'appelait Bertarius. Entre les deux, au concile de Clichy, en 627, nous trouvons un évêque de ce même siège, nommé Leontius. C'est évidemment le nôtre. Quand a-t-il commencé à siéger ? Quand est-il mort ? On l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que son avènement doit se placer après 614, sa mort avant le milieu du VIIe siècle.

Avec cette donnée concorde une autre indication chronologique propre à Bili, mais qui, comme on l'a vu plus haut, se rencontre dans un récit qui figurait aussi dans la vie du premier « sage ». Saint Malo fut appelé à l'épiscopat par le roi breton Judicael. Or Judicael est connu[1] pour avoir fait, en 637, un voyage à la cour du roi Dagobert. C'est donc en somme un contemporain de Leontius, et l'on s'explique très bien qu'il ait été en rapport avec saint Malo. Même en dehors du témoignage du biographe, la coïncidence des dates et les rapports nécessaires entre les évêques et les chefs temporels du pays breton autoriseraient à l'admettre.

Si l'on en croit Bili, Judicael serait mort avant saint Malo. En tout cas, les traditions s'accordent à désigner par un autre nom que celui de Judicael le prince qui persécuta le saint et dirigea contre son monastère des entreprises sacrilèges. Qu'il

1. Frédégaire, IV, 78.

faille l'appeler Rethwal ou Hailoc, ceci est secondaire; c'est en tout cas un prince persécuteur, qui succéda au prince bienfaiteur, Judicael. Il résulte de là que saint Malo ne partit d'Alet qu'après la mort de Judicael, laquelle est postérieure à l'année 637. C'est donc vers l'année 640 qu'il faut chercher la date de sa mort.

La tradition rapportait qu'il mourut à l'âge de 133 ans. C'est là un chiffre mystique, comme ceux de sept ans, de quarante ans, de 33 compagnons, que l'on rencontre à divers endroits de sa vie. Un phénomène de longévité aussi extraordinaire ne saurait être admis sur une tradition orale de deux siècles de durée et consignée dans un écrit où les fables abondent. Il est d'ailleurs contredit par les longs voyages que l'on fait faire au saint dans les dernières années de sa vie. Je crois donc que ce chiffre doit être écarté, et que, par suite, nous n'avons de ce chef aucun moyen de dater la naissance de saint Malo. Mort vers le milieu du VIIe siècle, il a dû naître au déclin du siècle précédent. C'est un contemporain du roi Dagobert et du pape Honorius.

Il n'y a rien, du reste, dans la première partie de la légende qui puisse suppléer au défaut de cette indication. Tout ce début, tout ce qui regarde la période insulaire de la vie du saint, est plein de fables merveilleuses, qui ont leur intérêt littéraire et même historique, mais qui ne peuvent servir à reconstituer une biographie réelle. La généalogie elle-même m'inspire des doutes, car il est difficile, vu la différence d'âge, qu'il ait été cousin germain de saint Samson. Cette parenté me paraît avoir été imaginée après coup, ou plutôt suggérée par le voisinage des deux monastères de Dol et d'Alet.

Malo naît dans la nuit de Pâques, au moutier de Lancarvan [1], où sa mère était venue assister à la veille sainte. La noble dame galloise était alors âgée de 65 ans; trente-trois jeunes femmes lui avaient fait cortège; elles étaient toutes enceintes; la même nuit elles accouchèrent avec ensemble d'enfants mâles,

1. Ce monastère se trouvait aux environs de Cardiff, dans la manche de Bristol.

qui furent élevés avec saint Malo, devinrent ses disciples et demeurèrent ses compagnons tout le temps de sa carrière.

Ici apparaît le nom de saint Brandan, un des plus grands noms du monachisme celtique. A un tel disciple il fallait un maître de premier ordre. Mais saint Brandan n'a point été abbé de Lancarvan dans le pays de Galles. C'est un saint d'Irlande. Il a, je crois, été introduit ici avec sa légende pour servir de décor à la première partie de la vie du saint d'Alet, dont les débuts n'étaient connus par aucune tradition spéciale. Un point seulement est à retenir de tous ces récits, c'est que saint Malo était venu du monastère de Lancarvan. Tout le reste, ou à peu près, n'est qu'une adaptation de la légende de saint Brandan. Si saint Malo avait été de bonne heure le héros, je ne dis pas de si merveilleuses aventures, mais de si merveilleuses légendes, sa renommée eût été un peu plus célèbre qu'elle ne l'était encore au milieu du IXe siècle. Bili rapporte que l'évêque Dotwoïon, de Saint-Pol de Léon, un prélat qu'il avait vu et connu, non seulement ne célébrait pas la fête de saint Malo, mais ignorait même le jour où on la célébrait à Alet. C'est Bili qui le décida à l'introduire dans son église. Saint Malo doit beaucoup à ses biographes du IXe siècle.

Même dans la période aléthienne de sa légende et dans les parties qui, communes aux deux rédactions conservées, paraissent avoir appartenu à celle du premier « sage » ou tout au moins dériver de traditions moins incertaines, il se trouve bien des choses qui inspirent de légitimes soupçons. La belle histoire du petit oiseau qui vient pondre son œuf sur le manteau du saint et que celui-ci laisse couver tout à son aise se retrouve, sous une forme plus merveilleuse et plus primitive, dans la légende de saint Kado. Cet épisode est commun aux deux rédactions. Celle de Bili est la seule qui parle du dragon exterminé par le saint et de l'enfant royal que celui-ci couvre de sa protection. On trouve des choses semblables dans les légendes de saint Efflam et de saint Méloir. J'ai bien peur qu'une étude attentive ne permette de retrouver une à une toutes les histoires où nos légendaires ont donné un rôle à saint Malo. Mais il est impossible de porter ici un jugement définitif tant

qu'on n'aura pas une édition quelque peu critique des vies des saints bretons.

Les épisodes saintongeais, de même qu'une bonne partie des miracles propres à Bili, sont d'une touche moins merveilleuse, moins poétique. Le saint celte est dépaysé. Sur la terre prosaïque d'Aquitaine, il ne fait plus que des miracles ordinaires, des guérisons de muets, d'aveugles, de lépreux. Que cette partie du récit relève de traditions locales, je suis tout disposé à l'admettre, quoique cependant il y ait encore quelques traces d'emprunts faits aux légendes voisines. Dans le loup qui croque l'âne de saint Malo, et, pour punition, est obligé de le remplacer, qui ne reconnaîtra un congénère de l'ours de saint Martin ?

Avouons-le : sur la vie réelle de saint Malo, nous n'avons que très peu de détails particuliers. Venu du pays de Galles et du monastère de Lancarvan, il fut à Alet un maître de la vie monastique, et remplit les fonctions d'évêque au milieu des populations bretonnes. Comme tous les saints de son temps et de son pays, ce fut un homme d'une foi, d'une piété et d'une austérité extraordinaires, un prédicateur énergique, un grand protecteur des faibles, une âme fière, capable de parler ferme aux représentants de la force brutale et de lutter contre eux avec l'ascendant de la vertu. Sa vie se passa dans l'exercice des œuvres de religion et de charité. Vers la fin, se sentant impuissant à dominer des oppositions injustes, il se retira en pays frank et y mourut, peu après, d'une mort paisible. Avant et après sa mort il fut en grand renom de miracles.

Ce qui le caractérise, ce n'est ni sa provenance ni son rôle ; tous nos vieux saints bretons viennent d'outre-mer, tous ont eu, comme chefs religieux, la même attitude en face des mêmes besoins. Malo n'a qu'un trait particulier, c'est son exil volontaire. En général, les saints bretons meurent chez eux ; celui-ci est allé mourir à l'étranger, après avoir, dit-on, maudit ses ouailles ingrates. On ajoute, il est vrai, qu'il leur pardonna avant de mourir et même qu'il vint leur apporter ses dernières bénédictions. J'ai bien peur que ce dernier trait ne soit une atténuation de la tradition primitive et authentique. Les saints

bretons n'étaient pas tendres ; c'est beaucoup qu'ils pardonnent au lit de mort.

Quoi qu'il en soit, les Aléthiens ne gardèrent pas rancune à leur pasteur ; quand ils apprirent que son tombeau était devenu miraculeux, ils se mirent en devoir de faire valoir les droits qu'ils avaient sur ses reliques.

Le roi Philibert — dans les légendes bretonnes, le roi frank s'appelle toujours Childebert ou Philibert, et c'est bien perdre son temps que de chercher de quel règne il s'agit — le roi Philibert ayant dans son pays un saint aussi considérable, a soin de veiller à ce que son sanctuaire soit bien desservi. Il envoie même des évêques inspecteurs pour s'assurer que les offices sont célébrés suivant toutes les règles [1]. Or il arrive que, pendant une de ces tournées d'inspection, le moine chargé de sonner matines au premier chant du coq s'abstient de réveiller ses confrères, pour la bonne raison que le coq, croqué par maître renard, n'a pu le réveiller lui-même. Le monastère ne s'éveille qu'au jour et l'office commence en retard. Voilà l'évêque de Saintes et son clergé dans le plus grand embarras : les envoyés du roi ne vont pas manquer de les accuser de négligence. Heureusement saint Malo les tire de peine ; le renard arrive au chapitre tenant entre ses dents le corps du délit, c'est-à-dire celui du coq. Dès lors la responsabilité des moines se trouve dégagée.

Cependant les gens du pays d'Alet se mettent en campagne pour récupérer les reliques de leur patron. Ils arrivent à Saintes au nombre de vingt-quatre, douze du pays d'Alet proprement dit, douze du pays d'Outre-forêt (*Poutrocoet*) ; sept prêtres sont du nombre. L'ambassade est conduite par deux Aléthiens, Rociantworet et Riwoed. Ce sont tous de bons chrétiens, capables de réciter sans broncher leur *Credo* et leur *Pater*. Les Saintongeais, néanmoins, leur trouvent quelque chose d'étrange et les prennent pour des fous. Très interloqués, nos Bretons se décident à s'adresser au roi ; douze d'entre eux

1. Ces inspections ressemblent beaucoup à celles que nous voyons fonctionner sous le règne de Louis le Pieux.

restent à Saintes, les douze autres vont trouver Philibert. Ils le rencontrent à la porte de son palais, partant justement en pèlerinage pour le tombeau du saint. Ils y reviennent à sa suite. Après un jeûne sévère, les ossements de saint Malo sont tirés de sa tombe et placés sur l'autel. Quatre clercs bretons s'en approchent et essaient de les soulever; la tête seule et la main droite leur restent entre les mains; les autres os ne peuvent être remués. Ils disparaissent même de dessus l'autel et réintègrent d'eux-mêmes leur tombeau. Les Bretons, satisfaits de leur part, s'en retournent dans leur pays; sur le passage des saintes reliques, des prodiges éclatent en diverses localités. Une fois installées dans l'île d'Aaron, elles ne tardent pas à y manifester leur vertu surnaturelle; cependant les reliques restées à Saintes ne perdent pas la leur et les miracles se partagent entre les deux tombeaux.

Telle était, au temps de l'évêque Ratwili, la façon dont on racontait la translation des reliques de saint Malo. On se contentait alors d'avoir sa tête et sa main droite. Sous l'évêque Rethwalart, prédécesseur de Ratwili, en un temps de grande sécheresse, on avait porté ces reliques en procession dans les campagnes aléthiennes[1] et obtenu ainsi une pluie abondante, sans parler des guérisons miraculeuses. Bili, qui vivait en ce temps-là et qui raconte ces faits, ne marque nulle part que l'on enviât à l'église de Saintes les autres parties du corps saint.

Cependant, au xe siècle, une tradition différente avait prévalu. On disait alors qu'au temps du roi Alain (888-907) et de l'évêque Bili, un jeune Aléthien, Ménobred, forcé par des revers de fortune de quitter son pays, alla s'établir dans le pays de Saintes, où il se mit au service du prêtre qui desservait le sanctuaire de saint Malo. A l'instigation de Bili, il profita d'une occasion favorable, se saisit du corps saint et s'enfuit à Alet, où, comme on le pense bien, il lui fut fait grand accueil.

Au premier abord, il semble que les deux narrations soient conciliables et que la translation opérée par Ménobred n'ait

1. Bili donne ici le texte de l'antienne que l'on avait chantée pendant la procession. Cette antienne se retrouve dans certains manuscrits de l'antiphonaire qui porte le nom de saint Grégoire, au jour de la litanie majeure (25 avril); v. Migne, *Patrol. lat.*, t. LXXVIII, p. 685.

été que le complément de la précédente. Cependant on doit remarquer que le récit de la translation par Ménobred ne fait pas la moindre allusion à celle de Rociantworet. Au contraire, il suppose que les Aléthiens étaient consternés de n'avoir pas le corps de leur évêque : *animo consternati eo quod erant destituti ex presentia sacri corporis beati Machutis*. A diverses reprises, l'auteur parle soit du corps de saint Malo reposant à Saintes, soit du désir que les Aléthiens ont de le posséder, sans jamais donner à entendre qu'il ait le moindre vent d'un partage antérieur entre les deux églises.

Il faut donc sacrifier l'un des deux récits. Le premier a un aspect légendaire qui ne dispose pas en sa faveur ; mais on ne saurait contester un fait, dont Bili témoigne abondamment, c'est qu'à Alet, vers le milieu du IXe siècle, tout le monde croyait avoir d'importantes reliques de saint Malo.

En ce temps-là, on admettait le partage avec Saintes. A la longue, on voulut avoir le saint tout entier. De là l'histoire de Ménobred. Vraie ou fausse, elle met dans un très mauvais cas mes compatriotes du Xe siècle. Ou bien ils ont perpétré un vol de reliques, avec la circonstance aggravante d'un odieux abus de confiance ; ou bien ils s'en sont vantés sans l'avoir commis. Cette dernière hypothèse me semble plus vraisemblable que l'autre. Quel que soit d'ailleurs le péché pour lequel on se décide, les délinquants auront été absous, sans la moindre difficulté, par l'opinion de leur temps, fort large, on le sait assez, en matière de fraudes pieuses.

L. Duchesne,
clericus Aletensis.

P.-S. — Cet article était imprimé quand j'ai eu connaissance du mémoire intitulé *Zur Brendanus-Legende*, thèse présentée à l'Université de Leipzig par M. Gustav Schirmer, Leipzig, 1888. — Les références de la légende brendanienne s'y trouvent discutées ; quelques-unes sont, comme je l'avais prévu (p. 1, n. 1), antérieures au XIIe siècle, mais aucune n'atteint l'âge de la légende malouine. Le ms. *Palatinus* 217, indiqué par M. Duffus Hardy (*Descr. Catal.*, t. I, n° 158) comme du IXe siècle, est en réalité du XIIe ; c'est la date marquée dans le catalogue récemment publié par M. H. Stevenson iunior (*Codices Palatini lat. Bibl. Vatic.*, t. I, 1886, p. 45).

L. D.

THE FER DIAD EPISODE

OF THE TAIN BO CUAILNGE.

(*LL.* 82 a 21 — 88 b 52.)

(suite)

---

[32]. *LL.* 82 b 28-34. — *Lec.* ∾ Cid nach srengai feirtsi incharp(ait) fo*m*thaib 7 mofhogaimen fomchi*n*d corocodlai*n*d colleic. monuar fori*n*gilla is cotlad troch si*n* arci*n*daigi 7 cuanart sund. Ced on agilla nach tualaing tusu for[f]airi 7 forco*m*et da*m*. isam tualai*n*g or in gilla *acht* mi*n*athistar anellaib *no* anær doti*n*dsaigid naticfa id*er* anair no aniar doti*n*dsaigid cenrabad cenrathug(u)d. Rosrengtha fertsi acharp(ait) fothoeb 7 a fhogaimen fochen*n*. 7 cided nirochotail abecc.

Eg. 106 *and Eg.* 209 = *LL.* (29 sguir na heich. 7 cuir feirsde an charbuid fúm go ccodhluin*n* fair. uair (32) —).

[33]. *Eg.* 106 ro bhí an giolla ag f(or)aíre. Et ag fórchoimhét dó; *cf. Lec.* **32**.

[34]. *Lec.* Dala *Con.* c. dob(er)ar ar aird.

Eg. 106 : *Cuchulinn went this night to Emer, etc. : see* **21**.

Eg. 209 = *LL.* 82 b 35-38.

[35]. *LL.* 82 b 38-40. *Eg.* 106 *and* 209 =. (*Eg.* 106... thug C. c. lamh tar afhormná. 7 taragheal agh(aidh)... ; *Eg.* 209 ... tug lamh tair aghaidh...).

[36]. *LL.* 82 b 40-44. — Lec. ∾. maith amopopa a Laig geib na heocho 7 i*n*dill incarb(at) mata Fer Diad ac arnirrnaidi is fada lais. at*r*acht i*n*gilla 7 rogab na hecho 7 roi*n*dill incarp(at).

Eg. 209 = *LL.* (40 Maith — 41 car(pat). V).

[37]. *LL.* 82 b 44-50. — *Lec.* Ci*n*dis C. c. inacharp(at) 7 tangadar rempo doi*n*dsaighidh anatha.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 106, 47 m*ar* domhothuiged*ar* fiabhol( ) na fola ar an ceraois(igh); ... *Eg.* 106 geilte glin*ne*; 209 geinte glin*ne*; *Eg.* 209 Tuatha deadain).

[38]. *LL.* 82 b 51-83 a 7. *Lec.* IMth*usa* gilla Fhir Diad nirbo chia*n* do oc f(or)airi cocuala chucu culgairi incharp(ait).

Eg. 106 *and* 209 = *LL* (*Eg.* 106, 51 an tan do chuala an fhuaim. 7 an fothra*mb*. 7 an tair*m* et an torain*n*. Et an truimsheasdán .i. sgeallghoire nasgíath. et siansan na sléagh...; 6 dluthchomhradh; *Eg.* 209, 51 goccualaidh anfuaim et an fothramha ag*us* an fidhrean. iomthora*m* an torain*n* et an tormain .i. sgealgaire na sgiath et sligreach nasleagh (2) ...; 3 et ciorgail na ceraoiseach et tromghair na luireach. (3). Et fuasgar na bhfoghaaibh et oll ghrioth na nomhnach et iomchumailt (4) ...; 6 dluth chamhradh).

[39]. *LL.* 83 a, 8-10. — *Lec.* robai ic d*iu*scud athigerna.

Eg. 10 *and* 209 = *LL.*

[40]. *LL.* 83 a 11-21. — *Lec.* 7 dorigni i*n* laid; = *LL.* (11 Rocluiniur — dardruiiig — 12 uas dreich — 13 dar broi*n* feir[s]tib broine do chengait int[s]ligi retæb baili — 16 soighes — bodeas. demin lim darna eich charp(at) incua dobera dund tres. Dorairngert onuraid mairc. (18) — cubaid. ticfa cebed chui*n* cu na hEmna (20) — 21 adclui*n*im rocluin. Rocl-).

[41]. *Eg.* 106 eirghéas F(er) D. iar sin. 7 ro chenguil achorp ina chaitheíd(edh) cátha.

Eg. 209 = *Eg.* 106 (deirghe...).

[42]. *LL.* 83 a 40-83 b 3. — *Lec.* ∾. Tuarascbail charp(ait) Co*n*. c. an*nso* i*ntre*s p*ri*mcharp(at) na scelaigeachta for tanaich bo Cu[a]l(nge).

Ci*n*dus adchi C. c. arse ar Fer Diad f*ría* araid. Atchiu arse i*n*carp(at) (*col.* 616) forfhairsiiig feta fi*n*dglai*ne* cocui*n*g ndor ordaib cotarbclaraib umaidib cofersib credumaib colungetaib fi*n*drui*ne* *con*a creit croes ta*n*a croes tiri*m* cleasaird clocatchai*n* cuirita aratail[l]fitis .uii. nairm inlatha *no* inilflatha. Cai*n* sosad afhlatha. Contacmai*n*g incarp(at) si*n* carp(at) Concu-

l(ainn)/coluas fai*n*dle (*here begins the fragment in Ms. H.* 2. 12) *no* cliabaigi allaid tarcend machairi maigshlebe ise t*r*icius 7 atcius imoroget daig is chucai*n*d imthigit. Dofil dī incarp(at) si*n* f(or) dib echaib cendbeca cru*in*dbeca coirrbega birig bas-ci*n*d bru*in*di d(er)g sesta suaithi*n*te sogabalta sodai*n* fogri*n*dib aillib aen. Andara hech dibsidi oc*us* se lugaid luathleímnech tresmar traígmar fotmar focharrsaid. INtech aile 7 se casmoíg-ach caschoel coiseíg seiredach coelcairgdech. Dadreich duba dorchaidi sithbe creda cruanatai dathalai*n*d. Da[na]ill norda ni*n*tlaisi.

H 2. 12, *f.* 1a *of the fragment of the T. B. C.* (2 *fol.*) *begins : goluas faindli* no eirbi no iaran*n no cliabhaig*(*i*) *all*(*aidh*) tair [ ] sleibe no m*ar*tsighi gaithi g*e*re gailbidhi adhuaire i*m*lui*me* earraithe *tarc*enn *machaire maigh sleibe. IS e* si*n* t*r*eiss 7 t*rít* 7 tairptighi Et t*rea*barluas foth(iag)aid naheich si*n* isi*n* madhrod g(o)[ ]tsed i*n*talm(ain) t*ro*mfodh foc*ra*itib let*ro*isi ance*im*nighthi b(er)id Et sria*n*ta cæ*m*a cruanatha firalui*ne* cor-orda friu Et basamalta lem resnea*cht*a sithoilti igshnaighi uan-fadhach naheach... : Et ba samalta lem rehealtada dodub cnaib nafodmaigi dandeis ata fon carb(at) si*n* cach cei*n*dfi*n*d crofi*n*d cælcosach seng *sir*cæl cas*m*ongach cæl d*ro*nd ndub dual(a)c*h* falforubh nard ni*m*amn*us* sig[ ] cruanatha bai*n*[ ] u*cht*-gli*n*de foth(iag)aid naheich si*n* isi*n* inadh rod. Et ata i*n*c*e*roile foncarb(at) iar(um) *each* luath *luth*m*ar* laig(ir) le*n*m(e)ch maign(e)c*h* tairrng(e)c*h* t*res*mar sduagmar *fodm*ar t[ ] fo-luath ce*cht*air cruaigh .i. ah*ucht* buadha forith gansgarand aid-bli tened [*All this and the next* 21 *lines are hardly legible and I have not copied them*]. [21 *lines*].

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 106 *and* 209, 40 doíbh..... go bfhacad*ar* chuca —; 43 gristhirim (106); 44 dhá eách lúatha leimen*n*acha arda u*icht* leathna bhechroidhecha (209 bheo croidheachair) bhen*n*arda (209 bhlein arda) bhaisleathna choschaola chruáidh ingnacha (209 bhas leathna for threana forran*n*acha). Et iad faorgach faobhr(a)ch forrán*n*ach foirníata rémbúain dfiairshlio*cht* gacha híomuire aramhoille leó go leí-ghthí dion*n*suighé aigh no iomghona iad; 48 (209) dar bhainm an Liath Macha; 49 (209) dar bhainm an Dubh Sithlean*n*; 51 tar maoilin*n* machaire; (209) tair mhuing machaire *no*

moigh sleibhe (*so in Lec., H.* 2. 12; *not in LL., Eg.* 209); 52 ré hoigh naluin*n* nall(aidh)); 81 b 1 mar — 3 dirma: *not in Eg.* 106 *and* 209.

[43]. *Lec.* Fil fer fi*n*dchas folt lebar inairi*n*ech incharp(ait) si*n*. Fil dí imbisidi brat gor*m* cruanchorcra. Laigen .i. goi coneitib 7 se d(er)g doigerdai inadurn*n* arderglasad. Fairesi t*r*ifolt fair .i. folt dond friatoi*n*d achi*n*d. folt c*r*od(er)g iarnairmedo*n* mi*n*d noir dotuiget*ar* intres folt.

Cai*n* cocort*us* in*n*uilt si*n* cocuirend teora imsrotha mathormna fiar sellsechtair samalta leam fri horsnath iarndena*m* adatha dar orni*n*deona *no* re buidi mbec cechoen fhi*n*da frisataitnend g*r*í*a*n illaithi samrata taitnem cach oen fhi*n*da do*n*ult si*n*. u11. meoir for cach cois do 7 .u11. meir arcach laim 7 ruithnigid tened romoiri imarusc cein cofosaib icruithib aech croib glec laich inalamaib.

Ara carp(ait) adiũgbala inafiadnaisi. folt cass cirdub fair. berrad lethan arfud achi*n*d. cochall eitech i*m*be cofuaslucud daduilend. echlasc urchai*n* orda in[a]laim 7 brat fi*n*dglas i*m*bi 7 brot fi*n*d aircit inalaim ici*n*dsaidi brot f(or)si*n* nechraid cech *co*nair imateit in milig morglon*n*ach dafil isin[carp(at).].

[44]. *H* 2, 12 ... *is mithid* dul a*n*daíl co*m*raig an f*ir* si*n*. IS t*r*uagh a*n*gni*m* arachi*n*de a F(ir) D. .i. dul do co*m*land anaigi(dh) do comalta cartanaid. is f*er*g(a)*ch* 7 is feochair is an is[aur]lamh ist*r*en is tres aga*i* isleoghman ar f*er*g istarb artreisi is nathair arneimnigi is mathamai*n* arglond Et is carrag fria fosug. is doig f*r*iatesarga[in i]s teine arloisgadh is brisid cna*m*a is doga is losgad is bred is agh is acais fu[ ]g f*er*gi anf*ir* ud ar i*n*gilla 7 an eachaigh df*er*aib Er(enn) i*n*adaíl ni thern*as* f*er* comna[ ] na i*n*disi sgel dib arcul uadha[1].

[45]. *Lec.* Arsada chaicle atacoⁿmaic is bec leis i*n*nEiriu 7 fria gilla. Eirig agilla arse f(or) Fer Diad *(44)* 7 romor molaisiu si*n* it(er) 7 i*n*dill naharmu isi*n*nath arachi*n*d. Dani*m*-

1. *Cf.* LU 98 a, 39, 40: 7 ní mór madoerna scéola i*n*disi*n* scél donafia*n*naib robátar ar tig doib = 7 nimor madroirne sceola indisen scel dona dibergchaib robat(ar) artig doib (*Yellow B. of Lecan*) = 7 nimor ra*n*ic dolu*ch*t i*n*di*n* scel donafian*n*aib robat(ar) acathugud friu (*Stowe* Ms. D 4, 2) = 7 nimór maroela fer i*n*nisti scél donathiannaib robátar iedul f(or) bruidhin (Ms. *Eg.*, 1782). *Bruidhen Da Derga.*

poi*n*d maigid illeth ata mochul darlim noragdais fersde incharp(ait) t*ri*amchul muinel.

H. 2. 12 leig as agilla air F*er* D(iad) is mor a*n*mola[d] dob(eír) armobidb(adh) afiána[i]si Et is b*rí*atar da*m*sa dam(a)d bes da*m* gilla no arad no eachlach do*m*arb(adh) iscia*n* odogebtasa bas lem.

[46]. *LL.* 83 a, 22-39. — *Lec.* Agilla f(or)se ro mor molaid siu C. c. uair niluag molta darad duit 7 is a*m*laid robai ictobairt atuariscbala 7 atb(er)t (*col.* 617) IS mithig *etc.* (28 incobair daig in gni*m* ar codail. bi tast is na blodaich daig (29); 31 uailli frithailfither uai*n*di daig; 32 leiterthar; 33 ni ar; 34 tic. Gid rogæth inrogand is armaith romolum reithid is ni romall imarthorand tricc. Bec nar chonair chonais ara met romolais cia fath arathogais othaig isaurissi fuacrait isatait gafobairt nachta*n*ic dia[f]uapairt *acht* mad aigith meith).

[47]. *LL.* 83 b, 3-4. — *Lec.* Ni cían iartain coro comraicedar ar lar an*n*atha.

H. 2, 12. ISan*n* tai*n*ig C. c. gohoiriar anatha.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.*

[48]. *LL.* 83 b, 4-23. — *Eg.* 106 *and* 209 = *LL.*

[49]. *Lec.* 7 adubairt F. D. ri Coi*n* cul(ainn) cantici achu arse daig cua ai*n*m na clai*n*e isi*n* tsenguidilc 7 .u11. meic imleasan batar isi*n* rig rosc C. c. Dam(a)c imleasan dibsidi 7 siat clæna 7 nochomo adomaisi do ínamaisi dosom 7 dambeith ainib bad mo for Choi*n*. c. is(edh) rothuibebad fris 7 robai cathabairt uasaird.

H. 2. 12. 7 do *con*aic F(er D(iad) eí adubairt ris carabais a cua oir cua ai*nm* naclai*n*e asi*n* tsen gæilig. .i. se*cht* m(ei)c ímrisi*n* doba i*n*g(a)c*h* suil do 7 da m(a)c i*m*risi*n* dib oir clæna 7 níbamo ado*m*aisi dosi*n* nasomaisi 7 damb*eth* ní bud modoai*n*em air dot*ri*ub[ ] *fris* reheadh nahuaire si*n*.

[50]. *LL.* 83 b 23-84 a 4. *Lec.* =. 7 doroi*n*di laid 7 i*m*recair C. c. cotarrnaic. Cantici seo achua *etc.* (27 ren(er)t nua — dochua uasanalaib tech. bid atod fri haires. marg tanic do thurus — 30 imtorc toraig tretaig — 31 mo*n* li*n*d — Eirc rit — 32 icomruc — 34-36 V — 37 infar — cnetfem. daig dochomruc forath. i*n*forrendaib ruada *no* f(or) claidmib cruada dathslaidi ret t[s]luaga mathanic dothrath — 42 rotgabsad ar

[tf]aillseo — 44 bægail imberthar fort — 45 bias ni ba toisech t*ri*air oniu coti in brath — 47-49 (*str.* 7) *after* 50-52 (*str.* 8) — 51 mochoicli — 52 mac[a]in[c]e tu f(or)me [cailli tu mair-sid *written above the last words*] ni fuair ria*m* — 47 Bi tast dim dorobud — 48 daig indos uas dus[a]. As misi rofitir. it gilla congicil ac*ri*di in*n*eo*in* eitig cengaisced — 84 a 1 faid[i] — gaireas —).

[51]. *H* 2, 12. Canas tic*idh*si atsírridi tsiabarta ar C. c. doig iscora t*us*a dfiart(a)dh aun so uair as tu n(e)*ch* bid an*n* g(a)*ch* lae 7 ní dent[a] *in*gnad do*m*aisgínsi an*n*so ar F*er* D. uair ata-maidne agtog(ail) Et ag losg(adh) 7 agu[*r*]gai*n* Uladh 7 Cuail-gni 7 C*ru*itnec cearm(a)d o*n*lua*n* RESamai*n* gohais nahuaireseo. Et t(u)esam*ar* lin*n* armb*ra*it, *f.* 1b, 7 armbuar et armbotai*nt*i airseoit Et air *sir*mai*n*e Et arsean i*n*dm*us*a 7 dolegsu*m* atulcha ararneis isnafantaib gorabad*ar* coi*m*sill risna faithib. ast*us*a i*n*c*re*ach deisi Et misi i*n*toir 7 nídenta i*n*gn(a)d do*m*aisgínsi an*n* so damb*eth* don(er)t no doníagh ba du duit b*adh* and*e-dh*aigh doc*ru*ibh 7 doc*re*ithi a*cht* ata ni cena nír dei*n*ta duit dō co*m*rug do*n* i*n*dsaígisi Et .x. holl *coic*idh Er(enn) amaighsi amaenur Et gi*n*gogabtha liu*m* is gabtha duit oru*m* arab*adh* ad-chara 7 adcoigli 7 adco*m*alta caratn(a)*ch* da*m*sa. Cidh si*n* ar F*er* D. is *ec*ín domsa co*m*lan*n* 7 co*m*rug ríutsa noreseis*ir* læch is f*er*r df*er*aib Er(enn) armarach leo 7 tuitfir liu*m*sa dac*om*rigu*m* Et dob(er)ai*n*dsi co*m*airli maith duit si arfostogh ar cadaigh 7 arcarad*ra*ig tab*air* f*er* g(a)*ch* læ damsa dibh oir is *us*a leamsa si*n* nac*om*rag ríutsa atænar. Mised i*n*codaigh 7 i*n*carad*ra*igh ro-baill nocha ne id*ir* air F*er* D. *acht* is*ec*ín damsa co*m*rag ríutsu. IS t*ru*ag i*n*gni*m*si*n* araci*n*de a F*ir* D. doig bud tesargai*n* darach dodor*n*aib duitsiu si*n* 7 budh gad um gaineamh 7 bud teine saighnei*n* 7 bu beímh ci*n*d fo*r*aill 7 bud buarach bais duit-siu i*n*co*m*airlesi*n*. ACugugai*n* air F*er* D. atacualam*ar*ne nar-co*m*calma c*ur*aid na cath milidh riutsa ota*n*gais arsluaigh*edh* tana bo Cuailgni gohais nahuaire seo. luigi*m*si fo*n*adeibh da-nadhrai*m* ar C. c. n(a)*ch* doc*ra* lia*m*sa doco*m*rugsu do di*n*ga-b(ail) nasg(a)*ch* æn dotorc*air* amaig(idh) g*us*d*ra*sta. fi*n*damaid sin aniosa ar F*er* D.

[52]. *LL.* 84 a 5-6 (— 7 Me(dba)) *and* 6-8 = *Eg.* 106, *Eg.* 209.

Eg. 106 *and* 209 (*after l.* 6) dochionn na ngeallt(adh) (209 a ngealtaighe). mbregach do nid dhuit ar chomhadhuibh fallsa Et ar an i(nge)*n* farmelladh morán do dheghdhaoinibh (romhatt, 209);

Eg. 106 *and* 209 (*after l.* 8) amh(ail) chách. Et a Fhir Día *ar*se Mairg dhuitsí do treíg mo chairdíos. Et mo charadr(adh) armhnaoí do racad (209 do reicedh) re. l. laóch (209 leis na ceadaibh laoch; *LL.* 84 a 22 radáled do choicait laéch) romhad. Et as fhada go ttreígfin*n* si th*us*a ar an mhnaoí si*n*.

[53]. *LL.* 84 a, 31 (daig) — 34 (diamair) = *Eg.* 106, 209.

[54]. *LL.* 84 a 34 (Et is) — 42. *Eg.* 106 7 adub(air)t sosíos: Robdar coigle croidhe: robd*ur* cuart( ) i coille — robd*ur* ion*ns*( ) aireach: os lerg(aibh) gacha linne.

Eg. 209 = *LL.* (35 go ndubhairt an rosg — 36 robadar coimhdheargadh — 37 i ttroimnitir — 39 la Sgathaidhe ro chinsiomh cearda comhdhana. ro chloiseat cruadh chaithr(e)ch do cead ghonaibh madh cuimhneach cumhaltas comhradhach).

[55]. *LL.* 84 a 43-84 b 60. — *H.* 2. 12 Cagaisgi arar(i)cum aníugh a F*ir* D. ar C. c. ancu*mai*n letsa na cleasa gaile Et gaisgid noch doníamais agUathaigh 7 ag Sgath(aigh) 7 og M*ar*. g.[1] Manan*n* 7 ag Ablaig( )aran*n* 7 ag Abrad*rag* 7 agríg h tiri intsnea*cht*aigh 7 ag Eisi ænci*n*d 7 ag Crochthan ī Monaigh 7 ag Sen(a)c*h* tiubra 7 ag Cab Geide 7 ag Cuara Aidh 7 ag Aifhi *in*gen Ardge*n*[ ] do G*re*gaibh. Ascu*mai*n ar F*er* D. Tiagam orta si*n* ar C. c. 7 do cuadar su*n* araclesaibh gaile 7 gaisg*id*[*h*] .i. se*cht* nocar cleasa 7 .7. bæncleasa 7 .7. corp clesa 7 .7. fæbair clesa agte*cht* uatha 7 *cucu* m*ar* fogm*ar* gan gaith 7 niteilgidis n(a)c*h* ai*m*sidis 7 n[ ]idis n(a)c*h*

1. Is this Get occuring in Forbais Fer Falga? I shall later on dwell further on the names mentioned here. By the way, the old nom. **Manu* for Manann (see Rhys, *Hibbert lectures,* 1888, p. 663, n. 2) occurs evidently in the Book of Lecan (R. I. Ac.), f. 139 a: Ba ri Er(enn) 7 Alban Bædan m(a)c Cairill. Giallais do m(a)c Gabrai*n* .i. Aedan aRosnarig. Glanta *Manu* indala bl(iadain) iarnaecaib doleicsead Gædil Manai*n*d, etc., cf. LL., 330 b, c. This form *can* be considered as an error as *ind* follows upon *Manu* as a part of the next word, and a **Mana* in this place of the Ms. would undoubtedly have to be looked upon as an error, but *Manu* (with *u*, not *a*) deserves some credit (or is it = Mainiu, Maine?)

athai*m*sidis dorisi gerbathlom ani*m*goi*n* dobi deab*as* nahi*n*gabla nart[ ]ar dib Et dobad*ar* m*ar*si*n* araclesaib gaile 7 gais*gidh* oborbsoillsi na maidni (*Ms.* maīdni *as several times below*) go[ ] lo 7 dolansoillsi. asmitid sgur donaclesaib so ar C. c. ant*r*ath b*us*ail *leth* sa on [ar] F(er) [D]. IS an*n* si*n* do*cuired*dar aclesa gaile 7 gais*gidh* alamhaibh angilla 7 rogab[a]tar dasgiath aille iarnaidhi urd*er*ga 7 rogabadar aslega aible arda agglasa snaithslemai*n* caidhe go[ ]naighnedaibh la*n* cadaith alamhaib leo. Et rogabad*ar* ada cloitine dirga doilgi c*ru*aidh[i] beimnecha .i. fud bas [ ] bas Et gonas g(a)*ch* f*er* dib aceile. Et gerbathlamh [ ] nahi*m*go*n*a gorangad*ar* .x. p*ri*m gona [cach] næn dib gotai*n*ig i*n*buidi dar ingr*ei*n. anail l*eth* osad dogab(ail) a Cugugai*n* air F(er) D. Asail on [ar] C. c. oir anti gab*as* lamh aragais*gidh* ase dl(igh)*es* sgur. IS an*n* si*n* do c*uir*ead*ar* anairm uatha alamaibh angilla 7 i*n*dsaigh*es* g(a)*ch* f*er* dib aceile arlarm(e)doi*n* anatha 7 toirb*eras* g(a)*ch* f(er) d(ib) teora pog daceile acu*m*nuig(udh) aco*mai*nd 7 acarad*rai*g. Et docuadar naharaid cohæni*n*adh 7 aneich anænsgur 7 iadfei*n* gohæ*n* pubaill gofailid f*ri*chu*m*nech. ISan*n* si*n* docoirigh*edh* afoith*raicedh* c*ri*adh do*nacur*adhaibh 7 alep(a)*cha* u*r*luach doib gofrithadartaib f*ir*go*n*a. Na biadha 7 na deocha soblasta dob(er)idis f*ir* Eir(enn) dF*ir* D. dob(er)edh su*n* acoibeis reisfei*n* do C. c. dib. Et nalo*s*a 7 naluibhe ici 7 le(gis) dob(er)tai asigb*ru*gaibh Er(enn) do C. c. dob*eredh* oired risfei*n* dF*er* D. dib si*n* dac*uir* ancnedaibh 7 i*n*acrolin*n*tib Et dob( )tis i*n*c(et) t*ri*an do*n*aidhchi rethuchb(adh) 7 re*e*gai*n*e 7 i*n*t*ri*an tan(aisi) reco*m*r(a)d 7 reco*m*airli aco*m*raig 7 i*n*t*ri*an deigi*n*ach di resua*n* 7 resarcoll(adh).

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (51 ano*cht* ngoithnidhe, *Eg.* 209 a nocht ngæthe nfada neid; 52 amhuil bécha aló ainnle; 209 m*ar* bheocha ille ainle; 84 b 5 nasgíadh slirghér; 209 a sgiath clis gheura; 9 daig *etc.* V; 20 go — *in*di V; 47 Raptar — 49 aidche V; 49 bhad*ar* m*ar*si*n* anagh(aigh) si*n*.

[56]. *H* 2, 12. IS an*n* si*n* c*uir*is F*er* D. fesa 7 te*cht*a gohOill(ill) 7 go M. dar(a)dadh si*n* i*n*gni*m* dogeall*us* doib anegm*ais* mucui*n*d 7 moceille 7 moco*m*airle dogeall*us*a he oir ní fuil arb*eth* uile æ*n* læch dam(a)d*h* indraithi cotoitf*edh* C. c. leis a*cht* ata ni cena *no*ca ria ag na eisl(inn)ig o C. c. dab(ar) in*n*-

dsaighi i*n* f*adh* bes F(er) D. aga*n*co*m*rug 7 gluaisid fir Er(inn) datighibh 7 b(er)id atairb 7 atai*n* leo 7 teid gilla F*ir* D. leisi*n*techtaira*cht* si*n* g(o)hairm araibe Oill(ill) 7 M. 7 Fergh*us* 7 maithi f(er) nEr(enn) 7 roin*nd*i*s* a*n*gilla audub(air)t F(er) D. ris. is an*n*si*n* [cuiris] [a *del.*] Oill(ill) arighi 7 arotaisigh 7 alatha f(er)ai*n*d cuigi 7 doi*n*dis si*n* doib Et is(e)d*h* adubrad*ar* uili datuiti cach re f*er* a*cu* nifuicfimaid co*m*r(a)g nadeisi deglæch ut ga*n* b*eth* agafechai*n* 7 doco*m*airlidhar a*n*gillada doc*uir* le tairb 7 le tai*n* rompo go C*ru*achai*n* 7 iad fei*n* doa*n*mai*n* refechai*n* anco*m*raig 7 re*for*coi*m*ed fos (*f.* 2 a) adub(air)t F*er*g*us* m(a)c R(oich) n(a)c*h* r(*a*)cadis le dui*n*e airb*eth* an*n* *acht* monadechadais. 4. holl *coic*idh Er(enn) uile an*n* uair is deimi*n* leam n(a)c*h* bia do n*er*t nadoniach*us* ana*n* dui*n*e ardo*m*an fostog(udh) C. c. ac*ht* gocluin*e* atairbh 7 atai*n* dob*r*eith uada.

[57]. *H.* 2. 12. IMt*us*a C. c. doeirigh go*m*och i*n*lasi*n* uair ba[leis] eirgi ard*us* dindsaigi i*n*co*m*raig i*n*lasi*n*. Et ni reirigh F(er) D. go*m*och i*n*lasi*n* 7 dobid C. c. agar(a)d*h* reLægh. is foda ata F(er) D. an*eg*mais i*n*co*m*lai*n*d 7 i*n*co*m*raig. Narab fada l*eth*sa e air Læg oirnifada bias ategm*ais* Et ata se cugad F(er) D. 7 tabair l*et* dui*n*d atoiti*m* 7 atuarusgb(ail) 7 t(u)c atua*rus*b(ail). dob(er)imsi ahaithne an*n*. f*ir* si*n* ar C. c. .i. is lond leogmui*n* le hag urlamh dind Domnan*n* daigh fer falc fala F(er) D. dithmil*idh* m(a)c Da*m*ai*n* d*r*each d*er*g doga*man*raigh Irr*us* Do*m*naill. Et is mairg teid andail i*n* læich si*n* 7 m*et* amen*m*an 7 luas alam c*ru*as ac*ra*idi bailci abuille.

[58]. *H.* 2. 12. IS an*n* si*n* adub(air)t C. c. re F(er) D. nircoir duitsi tea*cht* isi*n* co*m*land so airdob( ) adcara 7 adcoigli 7 adcomalta bag(a)c*h* cartan(a)c*h* daceile 7 isanænleb(aidh) do*n*imais suan 7 coll(adh) 7 f*or*c(e)dul ag Sgath(aigh) 7 ag Uath(aigh). leig as ale a Cugugai*n* air F*er* D. nihur*us*a damsa ga*n* cosnam lem cairdib 7 nacui*m*nigh coman*n* nacarad*ra*gh na co*m*tan*us* dam festa oir ce cui*m*nighi ní coib*er*a tu, doedarm*ar*ne am. dob( ) ortsa si*n* ar C. c. g*ra*d Fi*n*dabhr(a)c*h* 7 b*r*ega M(edba) 7 bud n(em)tsomai*n*each duitsi si*n* 7 nicoir duit tea*cht* isi*n*comrug so. is fir si*n* air F*er* D. nara coir damsa comlan*n* na comrag rem gilla fein na remarraidh. oir i*n*tan dobamairne agæ*n* foghlaim gaisg*idh* ist*us*a faharad carb(aid) damsa and. IS cora damsa ar Cu. c. uair isromatsa atait ar[ ] 7 ar[ ] ar-

neich 7 arn(e)*ch*radh arseoid 7 arsarmai*ne* 7 arseni*n*dm*u*sa 7 ist*u*sa tai*n*ig ac*r*ich coran*n*cair acein darnindsaighi 7 nabid do-g*ra* nadomen*m*a agutsa riu*m* a F*ir* D. ar C. c. oir ni ci*n*d-t(e)c*h* me riut.

[59]. *LL.* 84 b 51-85 a 3. *H* 2, 12. Et caisgid arar(i)cam aniugh a F*ir* D. ar C. c. l*et*sa dorogha gaisg*id*[h] ar F*er* D. oir is*m*isi dorug roga ane.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (84 b 50-85 b 40 *and* 47).

[60]. *H.* 2, 12. Cid t*ra*cht tiagaid araclesaibh g. 7 g. 7 dobad*ar* orosi*n* oborb tsoillsi namaidne (*Ms.* maïdne) muichi gotai*n*ig medon læ 7 lan soillsi *con*arba leir d*fe*raib Er(enn) fos gnuis eich na gilla na cura na *cath*milidh d[ib] reisi*n* resi*n* le-hiumad na cles uathu Et cuca 7 a*cu*. Ni fuilech angaisgi so a F*ir* D. air C. c. 7 anail let sgur de so. asail ant*ra*th b*us* ail *let*sa ar F. D. ISandsi*n* doch*uir*eadar acleasa g. 7 g. uata alamhaib angilla.

[61]. *LL.* 85 a 3-47. *H* 2, 12 : 7 dogabad*ar* dasgiath aille æn geala 7 da cloigeim orduirn indtlais 7 amai*n*isi mora muirn(e)c*ha* l*eth*an glasa analamaibh leo 7 d[ ]*en*sad æn(a)c*h* ci*n*d righed dibh gotangadar nahaibne fola f[ir] d*er*gi ahi*n*a-dhaibh nasleg fada fæb*ur*glas *gor*ab urd*er*g i*n*tath si*n* taraneis Et doc*uir*eadar alama gasda gelmeracha da cloigimib coi*n*-deallt(a)c*ha* c*ru*aidgera Et robean g(a)c*h* f*er* dib uru*n*da fedma fir do cæbaibh fola 7 feola dib Et dobadur marsin rehead i*n*-cæm læ gotai*n*ig der*edh* i*n*lai dani*n*dsaighi. IS andsi*n* doc*uir*ea-dar nagilla gohæni*n*ad 7 naheich gohæn sgur 7 iadfei*n* gohæn pubul cofailid f*ri*chnu*m*ach go foith*ra*icib c*ri*a 7 golebaid ur-luac*ra* 7 golosaib ici 7 le(gis) og(a)c*h* f*er* dib daceile.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (23 7 adbeart an laoi an*n*. leigem (25); *Eg.* 209 et adubhairt an rann — comhchluidhthe. fria formnadh feaidhm — 25 o ros cathar ndeilm; 36 ioptha et orrthanna; 209 ioptha et arran*n*a); *l.* 40 Cach — 47 aidche: V *in Eg.* 106 *and* 209.

Max Nettlau.

(A suivre).

LES *BRACAE* ET LES *HOSAE*

COMMUNICATION

FAITE A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Dans sa séance du 2 mars 1888.

M. d'Arbois de Jubainville a fait dans une précédente séance un appel aux archéologues : il a demandé si l'examen des monuments confirme la distinction qu'il a faite, d'après les noms qui les désignent dans les langues celtiques et germaniques, entre les *bracae* et les *hosae*, les deux termes s'appliquant également à un vêtement qui couvre les jambes. Les *bracae* seraient des pantalons longs ou courts, flottant sur la jambe, les *hosae* des pantalons qui la couvrent toute entière, liés à la cheville ou même se projongeant sur le pied [1].

Notre confrère a cité pour exemple les Barbares figurés sur la colonne Antonine. Ces bas-reliefs de la colonne Antonine ne nous sont connus que par des gravures de la fin du XVIIe siècle (l'ouvrage qui les contient a été publié en 1704 [2]) et elles n'ont pas malheureusement dans les détails la précision nécessaire pour résoudre des problèmes tels que celui qui est en ce moment posé. Mais la colonne Trajane est véritablement à notre disposition. Nous avons, des sculptures qui la couvrent, des

1. Voir les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1888, séance du 6 janvier, p. 10-11.

2. *Columna cochlis M. Aurelio Antonino Augusto dicata... Notis J.-P. Bellorii illustrata et a P. Sancto Bartolo... aere incisa.* Rome, 1704.

moulages et des photographies[1] où se voient figurés, avec toute la netteté possible, les pantalons portés par les Barbares que les armées de Trajan rencontrèrent au delà du Danube.

Ces pantalons descendent de la ceinture au pied, le plus ordinairement serrés à la cheville, autour de laquelle ils forment quelquefois un bourrelet; mais souvent aussi ils semblent flotter sur la jambe sans être assujettis en bas par aucun lien; d'autres fois encore, le pantalon entre dans la chaussure, qui en cache l'extrémité. C'est le cas le plus rare : on ne l'observe que dans un petit nombre de figures différant dans leur ensemble du costume des populations représentées dans la plupart des bas-reliefs. Mais je n'ai pas l'intention, à propos de la question soulevée en ce moment, de faire des distinctions précises entre les peuples divers, Daces ou Sarmates, Quades ou Marcomans, qui ont été figurés sur la colonne de Trajan ou sur d'autres monuments. C'est là un problème des plus délicats, pour la solution duquel je crains que l'on n'ait pas encore réuni des documents suffisants.

Au même temps environ, c'est-à-dire aux règnes de Trajan, d'Adrien et de Marc-Aurèle, appartiennent ces statues de prisonniers barbares, faites de marbres de couleurs variées, de porphyre et d'autres matières précieuses, qui décoraient à Rome et dans les grandes villes de l'empire des arcs de triomphe, des portiques et d'autres somptueux édifices[2]. Ces captifs sont vêtus de pantalons amples, noués à la cheville comme ceux des Barbares de la colonne Trajane.

Nous possédons des monuments romains plus anciens sur lesquels on voit des Barbares et notamment des Gaulois. Les braies de ceux-ci ne diffèrent pas des pantalons des Daces et des autres peuples représentés dans les sculptures des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle. Dans celles de l'arc de triomphe d'Orange, par exemple, on peut remarquer parmi les amas de dépouilles des vaincus des braies suspendues toutes droites, faisant face au spectateur[3]; on y voit très bien que ce vêtement,

1. W. Froehner, *La Colonne Trajane d'après le surmoulage exécuté à Rome en 1861-1862, reproduite en photo-typographie par G. Arosa*. Paris, 1872.
2. De Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 852-854 c.
3. Caristie, *Monuments antiques d'Orange*. Paris, 1856, pl. XVI.

large à la taille et maintenu par une ceinture garnie d'un anneau ou percée d'un œillet, allait se rétrécissant vers le bas, où il n'a que l'ouverture nécessaire pour passer le pied. Sur un autre monument un peu moins ancien, le sarcophage du musée du Capitole, connu sous le nom de sarcophage de la Vigna Amendola[1], des Gaulois, bien caractérisés par toutes les pièces de leur costume national, portent des braies resserrées au-dessus du pied, mais sans attache visible.

Le sculpteur de ce monument et ceux qui ont travaillé aux colonnes commémoratives des victoires de Trajan et de Marc-Aurèle paraissent s'être efforcés de faire reconnaître les peuples vaincus par leurs traits vraiment caractéristiques. Ailleurs ces traits sont plus effacés, et les artistes qui ont travaillé pour les Romains, comme leurs devanciers en Grèce, se sont souvent contentés de reproduire un type général du Barbare fixé par une constante tradition. Or, pour les Grecs et pour les Romains, il n'y avait pas de signe qui fît plus expressément reconnaître un Barbare que le pantalon. Ils avaient été frappés de l'habitude qu'avaient les peuples de l'Asie et du nord de l'Europe de couvrir toutes les parties du corps et particulièrement les jambes, qu'eux-mêmes ils gardèrent nues jusqu'au temps où, amenés par la guerre et par la conquête dans les pays des Barbares et y demeurant avec eux, ils durent se plier comme eux aux nécessités du climat. Dès lors, les soldats romains portèrent une culotte serrée autour de la taille, probablement par une ceinture semblable à celle des braies gauloises et descendant un peu au-dessous du genou. Ce vêtement est fréquemment représenté sur les monuments de l'Empire. C'est celui qu'on voit constamment représenté dans les bas-reliefs de la colonne Trajane.

Je citerai encore les sculptures qui décorent la colonne de Théodose. La meilleure reproduction que nous en possédions est une suite de dessins appartenant au Musée du Louvre de la main d'un artiste habile du XVIe siècle (peut-être Battista Franco), qui lui-même les aurait copiés sur ceux qu'avait exécutés Gentile Bellini pendant le séjour qu'il fit, on le sait, à

1 *Monuments de l'Institut de correspondance archéologique*, I, pl. XXX.

Constantinople. Ces dessins ne manquent pas de précision dans les détails ; on peut y avoir confiance au moins pour la manière dont y sont représentés, dans de nombreux exemples, qui se contrôlent en quelque sorte, les pantalons des Barbares, Goths ou Sarmates, conduits captifs dans le cortège triomphal. Ces pantalons sont extrêmement amples. On se rappelle en les voyant ce que dit Lucain de ceux des Sarmates et des Vangions[1] : « Et qui te laxis imitantur Sarmata braccis, Vangiones ». Ils rappelleront aussi, à ceux qui ont visité les pays voisins du Danube, les larges braies dont les hommes y sont encore aujourd'hui vêtus, si larges et si flottantes qu'on les prendrait, quand les jambes sont réunies, pour un jupon. Pour faciliter leur marche, les prisonniers les ont relevées au moyen d'une et quelques-uns de deux jarretières.

Bien avant le règne de Trajan des Romains avaient adopté les braies, mais seulement dans les provinces où elles étaient d'un usage général ; aussitôt qu'ils quittaient ces provinces, ils abandonnaient le costume étranger. Cæcina, au milieu du Ier siècle, se plaisait à porter les braies et la saie gauloise, mais il excita les murmures quand il osa, en Italie, s'adresser, vêtu comme un Barbare, à ceux qui portaient la toge : « ... in superbiam trahebant quod versicolore sagulo, braccas, indumentum barbarum, indutus, togatos adloqueretur[2] ». Cependant, sous des princes d'origine barbare, la mode des *bracae* s'implanta à Rome et l'on y vit de nombreux tailleurs appelés *bracarii ;* mais l'opinion semble avoir toujours résisté à cette altération de l'ancien costume romain. Une loi d'Honorius, de l'an 397, interdit le port des *bracae* à l'intérieur de la ville (intra urbem venerabilem). Peut-être faut-il voir dans cette loi moins une protestation contre une mode à laquelle les yeux étaient trop bien accoutumés, qu'une défense contre l'envahissement de Rome par les Barbares.

Dans aucun des monuments que j'ai cités je n'ai rencontré ce qui peut motiver la distinction proposée entre les *bracae* et les *bosae ;* car on ne peut faire de différence entre des pantalons

1. *Phars.*, I, 430.
2. Tac., *Hist.*, II, 20.

serrés à la cheville, quoique sans lien apparent, et d'autres visiblement noués et formant un bourrelet au-dessous du cordon qui les assujettit ; c'est le même vêtement, auquel on n'a pas sans doute donné deux noms.

M. d'Arbois de Jubainville a bien voulu me dire que l'idée de la distinction qu'il a faite lui est venue en voyant, dans l'*Histoire du Costume en France* de Jules Quicherat (p. 11), la représentation de braies assez bien conservées découvertes dans les tourbières de Thorsbjerg en Jutland. Quicherat y reconnaissait une pièce du costume celtique, auquel, dit-il, les Cimbres de la péninsule danoise restèrent fidèles jusqu'à leur extinction. M. Lindenschmit[1], le savant conservateur du Musée de Mayence, est disposé à considérer ces braies et d'autres parties de vêtement trouvées dans le même endroit comme le produit de fabriques romaines provinciales travaillant pour les habitants (romains ou non) des pays du nord. Il n'importe, nous avons sous les yeux un exemple de braies descendant jusqu'au pied, avec un appendice cousu qui s'avance comme une espèce de guêtre sur le haut du pied. Mais il faut remarquer que l'étoffe dont est fait cet appendice n'est pas semblable à celle du pantalon. Le tissu en est plus fin, et l'on admettra difficilement qu'il fût destiné à protéger le pied à la façon d'une guêtre contre le froid, l'humidité et les accidents du chemin. Je crois plutôt que ce prolongement devait être introduit dans la chaussure, comme on en voit des exemples sur la colonne Trajane, et l'on jugera sans doute que cela n'était pas inutile avec le soulier des peuples germaniques et celtiques, lacé sur le haut du pied et qui le laissait souvent en partie découvert.

C'est d'une matière plus résistante, de cuir, de feutre ou même de peau crue, que l'on devait faire des chaussures vraiment propres à garantir les jambes contre les heurts et contre les intempéries : tels furent les *embades* et les *endromides* des Grecs, les cothurnes de chasse, les *udones*, les *impilia*, les *tibialia*, les *ocreae* des Romains, telles les *heuses* du moyen âge, qui étaient de hautes guêtres ou des bottes portées par-dessus

1. *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*. I, p. 338.

les chautses. Les distinctions qu'on peut faire entre tous ces noms mériteraient d'être le sujet d'une étude spéciale. Je ne veux en ce moment que me rendre compte du rapport qui peut exister entre les *heuses* dont le nom vient se placer naturellement ici, et les *hosae*, dont il s'agit de déterminer la différence avec les *bracae*.

J'aurais souhaité que M. d'Arbois de Jubainville eût bien voulu indiquer les textes les plus anciens où il a rencontré le mot *hosa* ou *osa*. Pour moi je n'en connais pas où il se trouve avant la fin du VIe ou le commencement du VIIe siècle, c'est-à-dire après les grandes invasions et l'établissement définitif des Barbares dans les anciennes provinces de l'empire romain. Isidore de Séville[1] nomme, sans les décrire, dans le chapitre des *calciamenta*, les *ossae*, nom dans lequel on peut reconnaître, et l'on a reconnu en effet une orthographe défectueuse de *osae*[2]. L'empereur Maurice, vers la même époque (VIe-VIIe s.) appelle les *hosae* un vêtement gothique (ζωστάρια γοτθικά[3]). Warnefried, Paul Diacre[4], un siècle plus tard, mentionne à son tour les *hosae* dans une phrase qu'il convient de citer toute entière. Il parle des Lombards, ses compatriotes, dont il compare le costume au vêtement ample des Anglo-Saxons. Leur chaussure, dit-il ensuite, était ouverte presque jusqu'au bout de l'orteil (c'est le soulier découvert des peuples du Nord, très différent de celui des Romains), et il ajoute : « Postea cœperunt hosis uti, super quos equitantes tubrugos birreos mittebant ; sed hoc de Romanorum consuetudine traxerunt. » (Après cela ils commencèrent à se servir de hoses, par-dessus lesquelles, pour monter à cheval, ils mettaient des tubruques de bure ; mais c'est là un emprunt qu'ils firent aux usages romains).

Qu'est-ce au juste que les Lombards empruntèrent aux Romains ? Il est clair que ce sont les *hosae*, ce ne sont pas les trabuques ou tubruques *(tubrugi)*. Pour ce dernier mot il n'y a aucun doute ; l'explication qu'en donne un contemporain,

1. *Orig.*, XIX, 34, de Calciamentis.
2. Du Cange, *Gloss. inf. lat.* s. v. *osa* ; Quicherat, *Addenda lex. lat.* p. 198.
3. *Strat.*, p. 302.
4. P. Diac., IV, 28.

Isidore[1], la signification qu'il a gardée aux siècles suivants, mais surtout l'emploi ici indiqué par Paul Diacre fait bien comprendre qu'il s'agit de bas ou de bottes de laine épaisse, tirés par-dessus les hoses, de véritables houseaux ; on les mettait pour monter à cheval.

Mais alors que sont les *hosae*, dont le nom parait indiquer plus précisément encore la botte ou la grande guêtre qui s'est toujours appelé heuze et houzeau ? Il y a parenté manifeste entre les termes ou, pour mieux dire, c'est le même mot qui s'est perpétué depuis l'antiquité avec la même signification. Chez les peuples germaniques et scandinaves, *hose*, a toujours désigné un long bas montant jusqu'au genou, *broche bruch*, *brœker*, un caleçon ou un haut-de-chausse descendant quelquefois plus bas, ce sont les *bracae*. Il est vrai que le mot *hosen* a pris en allemand le sens général de pantalon ; mais il ne l'avait pas encore au moyen âge. Le sens du mot a pu varier de même avant de se fixer une première fois. Isidore, on l'a vu, place les *osae* parmi les *calciamenta*. L'empereur Maurice en parle comme d'un vêtement de corps, un *cinctus*, ζωστάριον.

Il faut se rappeler ce que l'on sait de précis au sujet du costume des Lombards. Le même Warnefried[2] nous apprend que dès avant leur arrivée en Italie au VIe siècle, ils enveloppaient leurs jambes jusqu'à la hauteur du genou de chausses ou de bas de couleur blanche ou laissaient le genou nu comme les Anglo-Saxons, les Burgondes et quelques tribus franques. Dès lors aussi, sans doute, ils portaient comme ces peuples des caleçons ou des braies ; ils en avaient au moins dès le VIIe siècle ; Paul Diacre[3] les appelle *femoralia ;* mais ces braies étaient courtes, puisqu'elles laissaient les genoux découverts ; peut-être comme ces braies que l'on voit encore figurées dans le costume des Normands sur la tapisserie de Bayeux, qui sont fort amples, mais ne tombent pas plus bas que le genou. Ce sont donc, je le pense, les longs pantalons, alors d'un usage général

1. *Orig.*, XIX, 22, 30.
2. P. Diac., I, 24.
3. V, 38.

en Italie, que les Lombards se sont appropriés pour compléter leur ajustement et que leur historien désigne par le nom de *hosae*.

Il ne faut pas trop demander au latin des écrivains des premiers siècles du moyen âge. Ils ont mêlé et confondu plus d'une fois les termes qu'ils employaient ou n'ont pas su trouver pour les mots de leur propre langue qu'ils avaient à traduire des équivalents suffisants. Mais la persistance à travers les siècles de dénominations qui signifient les mêmes choses est une indication plus sûre. On vient de voir que le mot *bracae* a toujours été le nom d'un pantalon, long ou court, tantôt s'arrêtant au genou, tantôt descendant jusqu'au pied ; *hose* a pu avoir anciennement, comme il a encore dans les langues germaniques, la même signification ; mais il a dès les premiers temps où on le rencontre et il a toujours gardé une autre acception : c'est une chausse étroite haute ou basse, puis la botte ou la guètre qu'on a nommé *heusa* ou *houseau*, recouvrant le bas de chausse.

E. Saglio.

A NOTE ABOUT FIACHA MUILLETHAN

From Prof. D'Arbois de Jubainville's *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 141, I learned the existence of the following note, which is here transcribed from a photograph of p. 337 of the Book of Lecan, a ms. in the library of the Royal Irish Academy. The note illustrates the belief in lucky days. It also gives an instance of the power which in the times of paganism Irish fathers appear to have exercised over their daughters. A parallel may be found in the Book of Ser Marco Polo, Book II, c. 47, where he says of the people of the province of Caindu : « No man considers himself wronged if a foreigner, or any other man, dishonour his wife, *or daughter,* a sister or any woman of his family; but on the contrary he deems such intercourse a piece of good fortune. And they say that it brings the favour of their gods and idols, and great increase of temporal prosperity. » And see Colonel Yule's note 3, vol. II, p. 48, of the second edition.

The epithet *muillethan,* rectius *muill-lethan* « broad-crowned » is interesting as preserving the Irish reflex of the A. S. *molda* or *molde* « the top of the head » and the Skr. *mûrdhan* « the head ». From *mull* are derived *mullach* « hill-top » and *mullóc* « the cover of a paten ».

BOOK OF LECAN, P. 337, COL. 2.

Doluid Eogan Mor m*ac* Aililla Ul*uimm* do chath Muigi Mu-

craime. Feraid aigidecht[1] i tig Threith m*a*ic Da Chrega in druad. I Carn Fhearadaich bai teach Treith[2], 7 bai ingen illdealbach aici .i. Moncha a hainm. Rochuindich Eogan a ingen for Treith in aidchi sin, 7 adbeart in Treith fria ingin techt illebaid[3] Eogain, 7 adbert fria co mberad m*a*c d'Eogan 7 com[b]ad ri M*u*man in m*a*c sin 7 com[b]ad rigda a cland dia eis, 7 nod-m*uir*fidea he fen i cath Muigi Mucrama.

Faidid[4] Moncha la h-Eogan iarsin, 7 berid m*a*c hi cind .ix. mis .i. Fiacha Muilleathan a ainm, ar intan tanic goa lamnad adbeart in d*r*ai fria: « Mad iniu[5] b*er*a do m*a*c bid cland druad, mad imarach b*er*a, bid rig in m*a*c 7 bid rigda a cland. »

« Mina thi », ar si, « trem thæb-sa, ni tharga in chonair choir co amairech ».

Beirid Moncha a m*a*c iarnamaireach la *tur*cbail ng*r*eini, uair[6] is airi fa « Muillethan » [fair] uair roleth a cheand forsin cloich, 7 maraid lathrach a chind forsin cloich beos.

Gabais Fiacha Muillethan flaithi*us* Muman iar Corm*a*c Cas m*a*c Aililla Ul*uimm*, 7 is 'na re tanic Corm*a*c h*ua* Cuind for sluaiged a M*u*main co Druim n[D]amgairi .i. Long Cliach indala hainm, cor'gob forbaisi and sin f*or* M*u*mnechaib, co ndeachas o Fhiachaig[7] Muilleathan co Mog Ruith. Is and bai side in[D]airpri, 7 tucad do a roga do thirib M*u*man ar thoideacht don chath. Co tanic Mog Ruith iarsin don chath, 7 romemaid[7] for Corm*a*c 7 for Leath Cuind tre thegasc Moga Ruith, 7 tuc Corm*a*c geill do Fhiachaig[8] Muillethan. Conad and adb*er*t Feidlimid m*a*c Crimthain:

Fiacha[9] Muilleathan maith-rig
a hiathaib Lai il-leitrib Crai,
tucad geill do a Temraig[10] thren

1. Ms. aidigecht
2. Ms. treich
3. Ms. illebaig.
4. for *faiid*, root *svap*.
5. Ms. iniug
6. leg. ocus.
7. Ms. romebaid
8. Ms. fiachaid. with dotted f.
9. Ms. fiachaid
10. Ms. temraid

co Fafaind reill. co Rath nai.
roslecht do ri[g] Thigi Duind,
Corm*ac* h*ua* Cuind cid rom lai.

Fiacha Fear da liach ainm aile do .i. liach do cach e*cht* dorala do .i. mor in t-e*cht* dosom .i. marbad a athar i cath la M*ac* con 7 marb[ad] a m*áthar* dia breith. Finit.

Translation.

Eogan the Great son of Ailill Bare-ear went to the battle of Magh Mucrame [1]. He getteth guesting in the house of the wizard Treith son of Dá Crega. On Carn Feradaich [2] was Treith's house, and he had a very comely daughter, named Moncha. Eogan asked Treith for his daughter for that night, and Treith told his daughter to go into Eogan's bed. And he said to her that she would bear a son to Eogan, and that that son would be king of Munster, and that his children after him would be royal, and that Eogan himself would be slain in the battle of Magh Mucrame.

Thereafter Moncha sleeps with Eogan, and at the end of nine months she bears a son whose name was Fiacha Broadcrown. For when she went to bring him forth the wizard said to her: « If thou bear thy son today he will be (only) a wizard's child; but if thou bear him tomorrow, the boy will be a king and his children will be royal. »

« Unless », she saith, « he shall come through my side, he shall not go the proper way till the morrow » [3].

On the morrow, at sunrise, Moncha bears her son, and he was called « Broadcrown », because his head flattened on the stone [on which his mother sat in order to delay his birth,] and the site of his head still remains on the stone.

1. Said to have been fought A. D. 195.
2. In Munster, see O'Donovan note 9, Four Masters, A. M. 3656.
3. Here there is a gap in the tale. According to Keating (O'Mahony's translation, p. 316). Moncha then « went into a ford upon the river Siuir, which flowed by her father's dwelling, and there she remained stationary, seated upon a stone. And when the auspicious hour had arrived, she came forth out of the river, gave birth to her son, and then died immediately on the spot. »

Fiacha Broadcrown assumed the lordship of Munster after Cormac Cas son of Ailill Bare-ear; and in his time it was that Cormac, grandson of Conn [of the Hundred Battles] came on a hosting into Munster as far as Druim Damgaire, the other name whereof was Long Cliach. And there he began invading the Munstermen, so that Fiacha Broadcrown sent [for aid] to Mogh Ruith [the wizard,] who then dwelt in Dairbre[1]. And for coming to the battle there was given him his choice of the lands of Munster. So after that Mogh Ruith came to the battle, and Cormac and Conn's Half[2] were routed through Mogh Ruith's teaching, and Cormac gave hostages to Fiacha Broadcrown. Wherefore Feidlimid son of Cremthann said :

Fiacha Broad-crown, excellent king,
From the lands of Lee[3], on the slopes of Crai,
Hostages were brought to him from strong Tara
To famous Fafann, to Rath Nai.
To the king of Donn's House[4] knelt
Cormac, Conn's grandson, though...

Fiacha *Fer dá liach,* « Man of two sorrows », was another name of his, to wit, a grief from each misfortune that happened to him (great the misfortune to him), namely, the killing of his father in battle by Mac Con, and the killing of his mother by bringing him forth. *Finit.*

So in a poem preserved, in the Book of Leinster, p. 147[a], Ailill Olomm says to his grandson Fiacha :

Da liach deit a n-éc...
t'athair is do máthair...
gaet in fer i cath,
marb in ben dot breith.

1. Now the Island of Valencia, co. Kerry.
2. i. e. the northern half of Ireland.
3. *Lai*, now writen *Laoi*, a river in Munster.
4. *Tech Duinn* now called the Bull Island, off Bantry Bay. See Chronicon Scotorum, ed. Hennessy, p. 12.

that is :

Two sorrows to thee their death :
Thy father and thy mother.
The man was slain in battle.
The woman died of bringing thee forth [1].

Whitley Stokes.

London, 19 sept. 1889.

1. Compare O'Clery's Glossary, s. v. Liach, Revue Celtique, t. V, p. 15.

ANCIENS NOËLS BRETONS

Traduction [1].

XVII [2]

222 Chantons Noël au Roi des Anges avec foi et parfait amour !
Un enfant aimable a été mis au monde heureusement
Par une Fille pure qui a été préservée de tout péché,
[soyez-en certains.

223 En fâcheux état, par suite du péché d'Adam, nous étions
[destinés à cause d'un morceau coupable
A être sans soutien dans la douleur, dans l'enfer glacé,
[dans la peine,
En attendant que dans la fidèle Marie vint la seconde
[Personne [de la Trinité].

224 Il y eut cinq mille ans d'angoisse et d'ennuis à attendre
[Dieu ;
A mesure que [les hommes] mouraient, ils allaient au feu,
[tourmentés tout de suite par Satan ;
Jésus est venu, notre crime est effacé, et nous sommes
[rachetés de l'enfer.

225 Une Vierge sans feinte — comprenez, croyez cela — par
[humilité

1. Voir le commencement de cet article aux pages 1-91 et 288-319 du précédent volume.
2. Sur l'air *Urbs beata Hierusalem*.

ANCIENS NOËLS BRETONS

Texte.

XVII[1]

222 Quenomp Nouel da Roue'n Aelez gant feiz ha carantez
Ganet eo sur gant eür mat hegarad un crouadur [pur!
Gant un Merch scler so preservet a pep pechet, bezet sur.

223 En drouc stat dre pechet Adam ez oamp dre un tam blam-
[met
Da bout en hyruout hep souten, en Ifern ien, en penet,

En desir en Mary guirion han eil Person da donet.

224 Pemp mil blizien ancquen a voe oz gortoz Doue enouet;

Beb maz maruent ez eant dan tan buhan gant Sathan poa-
[niet;
Iesu so deuet, lamet hon crim, maz omp an lim redimet.

225 Vn Guerches hep fent, ententit, credit, dre humilite

1. Nouel voar ton *Urbs beata Hierusalem.*

Conçut Jésus [venu] du ciel qui paya notre dette sur la [croix ;
Un Ange, avec une grande joie, lui avait révélé cette chose.

226 La naissance de Jésus est merveilleuse outre mesure :
Par la volonté de Dieu le Père, il fut conçu, enfant, [d'une jeune et bonne Vierge
Qui conserva sa virginité sainte quand elle l'enfanta, je [vous assure.

227 Le premier lit que Dieu eut fut une étable, pas autre chose ;
Il naquit de Marie en terre dans une masure, une écurie [froide,
Et ce fut entre des animaux, — comprenez-le bien — [lui notre Roi, Dieu et homme.

228 Mais en même temps les Saints Anges, comme il convenait, [vinrent du Paradis
Vers le Dieu-homme qui devant eux reposait dans une [étable,
Pour célébrer le doux Roi du Ciel du haut des airs, à [minuit.

229 Aussitôt du Ciel près de lui se leva une brillante étoile
Pour rendre un témoignage certain à notre Dieu et à la [bienheureuse Marie,
Et vers elle vinrent les Trois Rois avec des offrandes pour [Dieu le Roi du monde.

230 Par les Saints Anges fut chanté aux Bergers — le beau [chant! —
« Honneur et gloire à Dieu ! et à Marie : *Gloria !* »
Ils chantaient le petit Enfant, et faisaient fête au Roi des [Saints.

231 Jésus est venu se faire homme et nous racheter de la [souffrance ;

Jesus an eff a conceuffas a paeas en croas hon dle ;

Dezy an Eal a reuelas gant un joa bras an dra se.

226 An nativite a Jesus so maruaillus dreyst musur :
Conceuet Guerch gant un merch mat a perz Doue'n Tat, [crouadur,
En he guerchdet glan ez manas pan ez ganas, me hoz assur.

227 Quentaff guele en deffoue Doue un presep voue, ne voue
Ganet en douar gant Mary en coz ty, merchaucy ien [quen;

Entr'en mylet, ententet, voue, hac enff hon Roue, Doue [ha den.

228 Maz deuez yuez an Aelez mat dereat an Barados

Bete Doue ha den rac enep en un presep oz repos, [nos
Da meuliff Roue'n Tron deboner, dyouz an aer, da hanter

229 Quen buhan en enff e queffuer ez scauas scler un steren
Euyt reiff certes[1] testeny hon Doue ny gant Mary guen,

Maz deuez bet enn y an Try Roue da proff da Doue Roue [an glen.

230 Dr'en Aelez glan ez voe canet dan Pastoret — caezret [tra !
Da Doue enor ha jolory ha da Mary *Gloria ;*
Dan Mabic bihan ez canent hac ouz Roue'n sent ez grent [joa.

231 Deuet eo Jesu da bout humen hac[a] ancquen don prenaff;

1. *Lisez* certen.

Parmi les Juifs, par leur fait, il a été étendu sur une croix [de bois,
Et il est mort durement pour nous, en souffrant la peine [la plus grande.

232 Rendons honneur et gloire avec mille louanges à Marie;
Adressons-lui nos requêtes, prions-la qu'il lui plaise de [supplier
Jésus, le fils de Dieu, le vrai roi du Ciel, de nous pardonner [en Léon.
Amen!

XVIII[1]

233 Chantons Noel! Noël saintement, en toute humilité,
A la Vierge excellente qui nous a présenté
Un petit Enfant qui va sauver le monde:
[Rendons] grâce à la Dame qui a été l'instrument de son [avènement.

234 A cause de notre père Adam nous étions condamnés
Aux peines de l'enfer, noires, sombres et dures;
De nous, ô roi des Anges, vous avez eu pitié:
Rendons grâce à la Dame...

235 Il y avait cinq mille ans entièrement passés
Que chacun restait au milieu du feu;
Alors le doux Jésus est venu de Nazareth:
Rendons grâce à la Dame...

236 Sans lumière ni feu cet Enfant-ci est né
Dans une écurie froide où n'habitait personne,
D'une douce Vierge incomparable, par amour pour nous:
Rendons grâce à la Dame...

1. Sur l'air *Sacris Solennis* (sic).

Entr'en Juzeuyen dre ho penn en croas pren e astennaff,

Hac euid omp garo ez maruas, poan a souffras an brasasff.

232 Greomp enor ha gloar da Mary ha meuleudy an muyhaff;
Entromp requetomp, pedomp hy mar plig gaty suppliaff

Jesu Map Doue, guir Roue an Tron, e Leon don pardo-
Amen! [naff.

XVIII[1]

233 Quenomp Nouel! Nouel santel dre vuheltet
Dan Guerches excellant he deues presantet
Deomp ny un Map byhan a saluo breman an bet:
Trugarez an Ytron so moyon de donet.

234 Dre pen hon tat Adam ez viomp condamnet
Dan poaniaou infernal, du, tenffal ha calet;
Ouz omp, Roue an Aelez, truez oz eux bezet:
Trugarez an Ytron...

235 Goude pemp mil blizien a yoa plen tremenet
A pan oa pep unan en creis an tan manet;
Jesu so deuet hep mar clouar a Nazaret:
Trugarez an Ytron...

236 Hep na goulaou na tan an Map man so ganet
En un merchaucy ien na chomme den an[2] bet
Gant un Guerches clouar dispar dre hon caret:
Trugarez an Ytron...

1. Nouel voar ton *Sacris solennis.*
2. *Lisez* en.

237 Vierge charmante et sainte, qu'il est étrange de voir
Hélas! ce petit Enfant vent au monde ici
Dans une vile écurie où il y a des bêtes!
Rendons grâce à la Dame...

238 Dans le Temple, par Syméon, à la sage Dame,
Lorsqu'il y fut porté, certes il fut dit
Que son cœur serait percé d'un glaive de douleur:
Rendons grâce à la Dame...

239 Ensuite la prophétie s'accomplit,
Sur le mont du Calvaire, lorsqu'il fut crucifié,
Il racheta là tous ceux qui étaient perdus:
Rendons grâce à la Dame...

240 Là, le vrai Roi de la terre, notre ami de Nazareth,
Souffrit la douleur pour racheter le monde;
Et il nous délivra de peines infinies:
Rendons grâce à la Dame...

241 O Dame, ô Reine bénie, la demande que vous ferez
A votre Fils Jésus, ne sera pas repoussée!
Heureux notre sort en ce monde depuis qu'il est né!
Rendons grâce à la Dame...

242 O vous l'Impératrice, la Maîtresse des Vierges,
Dans les cieux vous êtes placée près de la Trinité;
En votre corps sans aucun doute Il est venu par amour
Rendons grâce à la Dame... [pour nous:

243 Donc, ô douce Marie, priez avec ardeur
Pour les pécheurs; ne laissez personne dans l'affliction,
Quand le Dieu-Homme est venu nous racheter de peine:
Rendons grâce à la Dame...

237 Guerches plesant santel, dyheuel eo guelet
Allas ! an Map bihan e bout aman ganet
Ez[1] un merchaucy vil maz aedy an mylet !
Trugarez an Ytron...

238 En Templ gant Symeon dan Ytron raesonnet,
Pan voe douguet, hep mar, enff a voe lauaret
Gant an clezeuff a ceuz he calon esteuzet :
Trugarez an Ytron...

239 Goude an profecy a voe peur achyuet,
E menez Calvary pan voe crucifiet
Eno ez prenas oll quement a yoa collet :
Trugarez an Ytron...

240 Eno guir Roue'n nouar, hon car a Nazaret,
A gouzavas anquen euyt dazpren an bet ;
A poanyou infinit hon geure acuytet :
Trugarez an Ytron...

241 Ytron, Rouanez guen, an goulen a menhet
Digant hoz Map Jesus, ne vyhet refuset !
Guen hon bet en bet man pan voe heman ganet !
Trugarez an Ytron...

242 Chuy en Impalaezres, Maestres an guercheset,
En effaou ez ouch din e quiffin an Drindet ;
En hoz corff hep nep mar ez deuez dre hon caret :
Trugarez an Ytron...

243 Rac se, clouar Mary, a devry supliet
Euit an pecherien ; na list den sourprenet,
Pan eo deuet Doue ha den don dazpren a penet :
Trugarez an Ytron...

1. *Lisez* en.

244 O Marie, quand viendra le jour de notre mort dans ce [monde,
O Vierge, ô Reine bénie, par la prière que vous ferez :
A votre Fils Jésus, excusez-nous, s'il vous plaît
Rendons grâce à la Dame...

245 Priez surtout, Madame, pour les Bretons,
Afin qu'en Bretagne ils tiennent bon à leur Foi, à leur [Loi toujours;
Oui, priez Dieu, le Roi du monde, de nous garder de péril !
Rendons grâce à la Dame qui a été l'instrument de son [avènement.

XIX[1]

246 Chantons Noël ! Noël ! Noël !
A cause de Gabriel, quand il révéla
Que le Dieu du Ciel était conçu, [remède.
Dans le sein de la Vierge pure qui nous porta

247 Sans nulle douleur elle enfanta
Dans la vile demeure d'un âne
Notre vrai Roi charmant, sans eau ni feu,
Jésus lui-même sur du foin.

248 Hélas ! de la fin au commencement
Le Seigneur souffrit de grands maux ;
Depuis sa naissance, soyez-en sûrs,
Il ne fit qu'endurer la peine.

249 Le ciel et la terre brillèrent
Quand vint le Messie, c'est certain ;
Et dans un beau nuage se leva
Une grande étoile, je vous l'affirme.

1. Sur l'air *Ave, fuit prima salus.*

244 Mary, pan duy an deiz hon finuez voar an bet,

Guerches, Rouanes guen, dren peden ha mennet
Hac ouz ho Map Jesus, haetus hon excuset:
Trugarez an Ytron...

245 Ha! suppliet, Ytron, euit an Bretonnet,
Maz dalchint ferm en Breiz ho Feiz, ho Reiz bepret;

Pedet Doue, Roue an tyr, ouz piril don myret!
Trugarez an Ytron so moyon de donet.

XIX[1]

246 Quenomp Nouel! Nouel! Nouel!
Da Gabriel pan reuelas
Bezaff Doue an enff conceuet,
En Guerches net hon remedas.

247 Hep nep poan houman a ganas
En abry dyfflas un asen
Hon guir Roue flour, hep dour na tan,
Iesu e hunan voar an fouen.

248 Allas! a dyuez da dezraou
En deffou'en Autraou poanyau bras;
A pan voe ganet, bezet sur,
Nemet laür ne enduras.

249 An enff an douar a paras,
Pan deuez Messias, a tra sur;
Hac en coabren brauff ez sauas
Vn steren bras, me hoz assur.

1. Voar ton *Ave, fuit prima salus.*

250 Pendant treize jours de grands Rois,
[Venant] de très loin, s'avancèrent religieusement;
D'Orient ils venaient joyeux,
Sans mentir, pour voir Notre Seigneur.

251 Pour offrir de riches présents
A leur vrai Roi, comme bienvenue
Vinrent ensemble, n'en doutez pas,
Ces trois Rois, trois amis aimables.

252 Jésus, sur la croix nous racheta tous
Et sages et fous, de peur que nous ne fussions [perdus,
Afin de nous tirer de peine.
Il était temps que l'homme fût racheté.

253 Au nom de Jésus, [faites] l'aumône!
Donnez aux pauvres affligés;
Pendant sa vie, voyez-vous, Dieu était
Dans la pauvreté, selon le monde.

254 Jésus, un jour, rendra promptement
A chacun plus que ce qu'il aura donné.
Prions tous Dieu, le vrai Roi de la terre,
De nous faire grâce débonnairement,

255 Les gens du Léon, Bretons,
Vrais catholiques, au premier [chef],
Quand ils trépasseront,
Je vous prie, Roi du Ciel, de leur[1] pardonner.

XX[2]

256 Noël! chantons saintement, maintenant, peuples de la [terre,
Par dévotion et d'un cœur pur,

1. *Littéralement* de nous.
2. Noël dont l'air est populaire.

250 Tryzec deiz an Rouanez bras
A marchas a pell bras ha saou;
Dyouz Orient ez deuent baut
Da guelet, hep faut, hon Autraou.

251 Da proft offrancc ha chevancçaou
Do guir Autraou, de dezraou mat,
E deuez parfet, na lequet mar,
An Try Roue, try car hegarat.

252 Jesus en croas hont[1] prenas oll,
Ha fur ha foll, na vemp collet,
Euit hon dianc a anquen.
Mall voa da den bezaff prenet.

253 En hano Jesus, an alusen!
Reyt dan peuryen so anquenet;
Doue a voe, chetu, e buhez
En paurentez heruez an bet.

254 Jesus un dro a rento pront
Da pep an tu hont e bontez.
Pedomp oll Doue, guir Roue'n nouar,
Da reift deomp clouar trugarez:

255 An pobl a Leon, Bretonet,
Guyr catholiquet, da quentaff,
Pan a hint scaff da anaffon,
Moz pet, Roue'n Tron, don pardonaff.

XX[2]

256 Nouel! quenom glan, breman, pobl an bet,
Dre deuotion hac a calon net,

1. *Lisez* hon.
2. Nouel pe a hynny an to so commun.

Puisqu'il vient de naître le Roi du monde — la belle [condition ! —
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles ![1]

257 La glorieuse Marie, par l'effet de la grâce,
Fut conçue corps et âme
Sans aucun péché ; il n'y a pas besoin de garant :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

258 Adam par sa grande faute mérita un châtiment,
A cause de la pomme fatale, au peuple de ce monde
Où nous étions unis par beaucoup de soupirs :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

259 Certes, par Marie nous sommes heureux ;
Elle a enfanté le beau Roi du monde ;
Nous avons donc lieu de nous réjouir :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

260 Joachim, l'homme excellent, fut son père selon la nature ;
Anne avec beaucoup de joie l'enfanta assurément :
Nulle personne aussi pure qu'elle ne fut créée jamais :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

261 Quel ardent amour a ressenti
Pour nous Dieu, le Roi de la terre, pour être descendu
Dans une fille d'une virginité parfaite sans nul doute ;
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

262 A des gens d'honneur, à une famille de bergers,
A ceux-là il fut annoncé par l'Ange
Que le Roi du monde était né — grâce en soit rendue !
O Marie, il vous appartient de donner de bonnes nouvelles.

263 Et sans faute dans l'étable certes avec Marie
Ils trouvèrent ne le Roi du monde, qui, soyez-en sûrs,

1. Allusion au vœu du duc de Bretagne, Jean de Montfort, à Notre Dame de *Bonnes nouvelles* (1364).

Pan eo glan ganet Roe'n bet — caezret stat ! —

Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

257 Mary glorius, dre gratiustet,
Ha corff hac eneff a voe conceuet
Hep bech a pechet; ne fel quet cretat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

258 Adam gant blam bras a deloezas poan,
Dr'en aual calet, da pobl an bet man
Maz edoamp un moan en cals huanat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

259 Gant Mary, sigur, ny so eurus;
He deues ganet Roue'n bet quenedus,
Maz dleomp hetus en em joayushat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

260 Joachim, den prim mat, voe he tat natur;
Anna gant joa bras he ganas assur;
Nep den he quent pur sigur ne furmat;
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

261 Strivant carantez en deues bezet
Ouz omp Doue, Roue'n glen, e bout disquennet
Gant merch dre guerchdet parfet hep cretat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

262 Tut plen a enor, cosquor pastoret
Deze gant [an] Eal ez voe reuelet
Bezaff glan ganet Roe'n bet, bezet sur[1] :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

263 En presep hep sy gant Mary sigur
Ez quefsont ganet Roue'n bet, bezet sur,

1. *Peut-être faut-il lire* grat *à cause de la rime.*

Était plein de misères pour nous guérir :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

264 Trois rois d'Orient sans défaut
Se rencontrèrent au milieu d'un carrefour
Cherchant en toute hâte Dieu le Roi des saints :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

265 Joseph qui, de fait, était son vrai mari
Etait sûrement empressé près d'elle,
Ayant foi en elle et la respectant :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

266 Poursuivant leur route avec ardeur et amour,
Au bout de treize jours, selon leur désir les trouvèrent
Les Saints Rois, sans être en retard :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

267 Hérode, aussitôt qu'il sut [la nouvelle] (?)
Invita les trois [rois] à venir le voir chez lui,
Après les avoir renvoyés libres, étonné du cas :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

268 Les Trois Rois aidèrent puissamment le Dieu-Homme
Avec de l'or, de la myrrhe et de l'encens, apporté géné-
[reusement,
Dont ils venaient pieusement lui faire hommage :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

269 Ils n'avaient tous trois d'autre guide
Qu'une étoile qui se montra en plein Ciel ;
Elle leur permit de venir trouver le Fils de Dieu le Père ;
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

270 Il n'en faut pas douter, il était malade d'envie
Le roi Hérode, il était plein de dépit
De ce qu'ils étaient venus tous trois chercher leur Sauveur.
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

Leun voa a laür euyt hon curat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

264 Rouanez hep sy try dioux Orient
Voe en em caffas en creis un croassent
Oz clasq Doue Roue'n sent hep nep fent quentrat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

265 Joseph gant effet he priet detry
A veze strivant suramant ganty
Oz douen feiz dezy hy ha he bryhat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

266 Ouz poursiff stryvant gant choant carantez,
Ez queffsont choantec, da pen trizec dez,
Glan an Rouanez, hep bout dyuezat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

267 Herodes, presant euel maz santas,
De guelet de ty try a covyas;
Dilacc ez caccas, dan cas abassat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

268 An Try Roue Doue [den] plen a soutenas
Gant aour, myr, esancc, gant un avancc bras,

Maz deuzont dinoas dezaff da goassat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

269 No deffoue ho try quen occasion
Nemet un steren a deuez cren en Tron ;
Honnez vou'en moyen da clasq Map Doue'n Tat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

270 Ne fell quet douetaff, claff voe gant auy
An Roue Herodes, dre fin frenezy
Ho bout deuet ho try da clasq ho Siluat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

271 A Bethléem donc avec la douce Marie
Ils trouvèrent né le Roi du monde, n'en doutez pas,
Dans l'étable vers laquelle ils avaient été guidés :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

272 Ils étaient épuisés par l'angoisse et la peine, en chemin,
Cherchant le Roi des astres, comme ses amis ;
Or, par leur savoir, ils arrivèrent bien :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

273 Au sommeil, pendant le chemin, oui, sachez-le,
Tous trois se livrèrent fatigués,
Ayant été décidé d'abord qu'ils perdraient leur sang :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

274 — « O Rois, soyez prompts, changez de chemin »,
Leur fut-il dit doucement par l'Ange,
« Devant vous qui êtes les premiers amis du Roi des [Saints : »
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

275 « Dans la maison d'Hérode on est en fureur,
Et si vous y allez, hélas ! vous serez tués. »
Et alors tous les trois s'éloignèrent :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

276 Ainsi fut-il fait : il fut ordonné tout de suite
Qu'on recherchât, qu'on tuât, qu'on massacrât tous
Les petits enfants pour trouver notre père chéri ;
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

277 Peuples, écoutez bien les paroles :
Marie, sans obstacle, alla en Egypte,
Et son fils, n'en doutez pas, fut sauvé :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

271 En Bezleem hep mar gant an goar Mary
Ez quefsont ganet Roue'n bet, na gret sy,
En presep en ty dy ho covyat;
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

272 Scuiz voant gant ancquen ha sourpren, en hent,
Oz clasq Doue Roue'n ster, evel e querent,
Ha, dre ho squient, ez deuent en[t]mat:
Mary, chouy byaou reiff quehezlaou mat.

273 Cousquet, a het hent, hep fent, ententet,
A gresont ho try hac y castyset,
Rac deliberet voa ez collsent goat:
Mary, chouy byaou reiff quehezlaou mat.

274 — « Rouanez, hezit[1] escuit, chenchit hent! »
Emez voe an Eal vuhel euel quent:
« Rac chuy so querent da Roue'n Sent quentrat: »

Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

275 « En ty Herodes ez eux frenesy,
Ha, syouas! lazet vyhet mar det dy. »
Ha neuse ho try ez dispartiat :
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

276 Neuse ez voe gret: ordrenet seder
Ez vyze lazet, clasquet, muntret scler
An mybyen tener da clasq hon quer Tat:
Mary, chouy byaou reiff quehezlaou mat.

277 Fier an gueryaou, tudaou, sezlaouit :
Mary dyampeig a iez en Egypt;
He map, na goapeyt, voe a acuytat.
Mary, chouy byaou reiff quehezlaou mat.

1. *Lisez* berit.

278 Là demeura sept années entières assurément
Jésus, le fils de Dieu le Père, comme il convenait,
Sans aucune faute, on le conçoit, honorablement, avec [gloire :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

279 Beaucoup de peines et de profondes afflictions, à cause de [notre méchanceté,
Souffrit le Roi du monde; croyez-le, sans nul doute,
C'est à cause de nous qu'il fut déchiré,
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

280 Jésus par pitié [pour nous] et par grand amour
S'étendit affreux sur la croix de bois;
Joyeux de nous racheter au prix de tout son sang:
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

281 Gens religieux, chantez; alerte! et livrez-vous à la joie,
Car il est né le saint Roi du monde, oh! la belle raison de [se réjouir!
Pour notre salut il s'est livré à l'orage :
O Marie, il vous appartient de donner les bonnes nouvelles.

XXI[1]

282 Noël! Avec une foi droite, en cette occasion
Chantons tous ensemble
[Un cantique] au petit Enfant nouveau né :
Noël vient nous rendre visite.

283 Le petit Enfant glorieux
Est né à Bethléem, n'en faites doute,
Comme cela avait été prédit :
Noël vient nous rendre visite.

1. Noël sur l'air *Christe Redemptor.*

278 Eno ez chomas seys bloaz bras assant
Jesu, Map Doue'n Tat, dereat vatant,
Hep blam suramant, reverant, gant stat:

Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

279 Cals doan ha poan don dre hon fellony

En deffoue Roue'n bet; credet, hep quet sy,
Palamour deomp ny voe en goulyat:
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

280 Jesu dre truez ha quarantez bras
Dyfflas en croas pren en em astennas;
Lauen hon prenas her dre padas goat:
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

281 Tut deuot, notyt; escuit! ha gryt fest,
Pan eo glan ganet Roue'n bet, caezret test!
Palamour don test en em tempestat:
Mary, chuy byaou reiff quehezlaou mat.

XXI [1]

282 Nouel! Dre feiz reiz, an guez man
Quenomp, commun, guytibunan,
Dan Map byhan neuez ganet:
Nouel e quentel don guelet.

283 An Mabyc byhan damany
En Bezleem ganet, na gret sy,
Drez voa devry proficiet:
Nouel e quentel don guelet.

1. Nouel voar ton *Christe Redemptor*.

284 D'une douce fille nommée Marie
Il naquit pur, assurément,
Pour être cruellement crucifié :
Noël vient nous rendre visite.

285 Et sa virginité elle l'a gardée sainte,
Aussi pure que la neige, cette fille;
Quoiqu'elle ait enfanté Celui-ci :
Noël vient nous rendre visite.

286 Dans une écurie, dans la froidure,
Est né notre Roi Dieu et homme,
Sans qu'elle souffrît aucune douleur:
Noël vient nous rendre visite.

287 C'est pour nous racheter promptement,
Pour acquitter notre dette et la payer,
Pour nous racheter dès la première heure :
Noël vient nous rendre visite.

288 Il est né de Marie, notre ami;
Parlons de sa bonté, à elle.
Que le Roi du Ciel soit remercié!
Noël vient nous rendre visite.

289 Prions Celui-ci, le saint divin,
Et sa bonne mère, la douce Marie,
De nous rendre tous glorieux.
Noël vient nous rendre visite.

290 Ayez, Marie, la charité
De prier Dieu, le vrai roi du Ciel,
Pour la Dame des Bretons! [1]
Noël vient nous rendre visite.

(A suivre.)

---

1. Anne de Bretagne (1488-1514).

284 A un merch goar hanuet Mary
Ez voe ganet net, a detry,
Da bout devry crucifiet:
Nouel e quentel don guelet.

285 Ha de[1] guerchdet so chomet glan
Quen pur han erch gant an merch man,
Euyt Heman da bout ganet:
Nouel e quentel don guelet.

286 En marchauzy, en iennien,
E ganat hon Roue Doue ha den,
Ne deffoue plen anquen en bet:
Nouel e quentel don guelet.

287 Euyt escuyt hon acuitaff,
Lamet hon dle hac e paeaff,
Don acuytaff an quentaff pret:
Nouel e quentel don guelet.

288 Ganet eo hon car gant Mary;
Conmsomp madelez a nezy.
Roue'n velly ra ve gratiet!
Nouel e quentel don guelet.

289 Pedomp Heman glan damany,
E mam hegar, clouar Mary,
Don ober ny glorifiet:
Nouel e quentel don guelet.

290 Hoz bet, Mary, deuotion
Da pidiff Doue, guir Roue an Tron,
Euyt Ytron an Bretonnet!
Nouel e quentel don guelet.

---

1. *Lisez* he

NOTES

ON

WELSH CONSONANTS

BY DR. M. NETTLAU

(Suite[1])

---

ll.

75. On the pronunciation of the unilateral Welsh ll see Salesbury, 1547 and Ellis notes to his description; J. D. Rhys, *Gramm.* 1592, p. 24: linguae maiore cuspidis parte in eam palati regionem, quae primoribus dentibus iisque supernis vicina est, valido nisu impulsa, ita interim parce diducto rictu, ut obscuram quandam rotunditatem prae se ferat, ac quodam deinceps veluti ex anserum serpentumque quasi sibili commixtione veluti per crasin constituto halituose densissimo brutinoque sono et per maxillares dentes utriusque, verum magis *dextrorsum,* operoso conatu, emisso; L. Morris, *Celtic Remains,* p. lxxv; Rhŷs, *YC.* II, p. 34; Sweet, p. 48. On the different signs used in the *B. of Herg.* and in other Mss. to denote ll and l + l see Evans, *intr.* to the Oxford *Mab.,* p. xv.

76. thl is often used by medieval English scribes to denote the sound of ll and it is still said, that Englishmen are under the impression to hear thl for ll. Cf. the index to the *Record of Carnarvon* (see Zeuss[2] p. 1063); *Arch. Cambr.* I, 1, p. 105 Penthlinn, Thlintegid (H 2); I, 2, p. 244 Thloyt, Thlewelyn

1. Voir t. IX, p. 164; t. X, p. 105.

(1343); I, 4, p. 134 cantredus de Thleen (9E2 = Lleyn); insula Enthli, Gir. Cambr. VI, p. 124; Cadewalthan see § 66; Maghentleyt (Machynlleth) etc.

77. th is said to be a dialectal (Gwentian) pronunciation of ll; in the examples which I am going to quote, r, l or ll occur in the neighbouring syllables; hence I am unable to say whether dissimilation took place or whether a real change of sounds must be stated. *Cf.* Schuchardt in *Keltische Briefe, Allg. Zeitung,* 1876, p. 2323 b: ll becomes th in Monmouthshire from Penmarc and Llandunod until Gwentlwg (these boundaries are given in the Cambr. Journ. *IV,* p. 207); he quotes arath; cf. in a text from Ebbw Vale, Monmouthsh., pl. erish and erith = erill, sing. arall, *Punch Cymraeg* Nr. 28, 29; cylleth for cyllell is more generally spread, cf. *Y Beirniad* III (1862) p. 344 pl. cyllith; *S. C.* III p. 603 cyllith; arath *Yr Arw.* 30. 10. 1859.

C, CH, G — T, TH, D, DD, S, H — P, PH, B, F, FF.

78. Before discussing some facts relating to the sundry guttural, dental and labial consonants I will give examples of the apparent « provectio » of g, d, b in a part of the Gwentian dialect, vic. in the eastern part of Glamorganshire and in Monmouthshire. Some intelligence of the phonetic side of this fact may be gathered from Rhŷs, *lectures*[1] p. 45, who quotes oti (ydyw), ffetog (arphedog), gatel (gadael), retws (rhedodd) and who describes the t as a « t somewhat softened towards d ».

79. In modern texts from Monmouthshire and such parts of Glamorganshire in which *e* in final syllables becomes *a* (see *Beitr.* § 51, 5) I have found: rytag (rhedeg), *Y Geninen* III, p. 19; from Pyle, Glamorgansh.: wettaf, a wetsoch chi, gwettwch (dywedaf etc.; gwedaf is SouthW.), crettu, cyffretin, mi wettav rhaccor (rhagor, more; in NorthW. rhagor means: difference, cf. *Ll. y Resol.* NorthW. rhagor = gwahaniaeth; in SouthW. it means: more, cf. rhagor = ychwa-

neg, more, in some parts of SouthW., Richards *dict.*; Hughes 1822: SouthW. rhagor — NorthW. chwaneg), accor (agor), *Y Gwladgarwr* 15, 9, 1860. gwetwch, fi weta chi, wetas I, otuch I (= ydych chwi), otus (ydys), wetyn (wedy hyn), precath (pregeth) *Y Tyw. a'r G.* I, p. 93, 118). From Mynnyddyslwyn, Monmouthsh.: y wetsochchi, pleto (to plaid), afnatyw (ofnadwy), otw; dyscedicion VIII, p. 106, yn acos nac ym mhell *Y Bed.*, X, p. 9 (1851); weti, gwetws, wetodd, otw, otich chi, os to fe (oes do fe), *Punch Cymraeg* Nr. 28, 29. — In Neath: gwascarog, hircîl, catw, ipt. ácor: agórwch, fe agorws, llwtwn (: dwr: dyfwn), satwn (sadwrn), plur. ailota, sylwata, cymeriata, blota, brotyr; dyletus; dera gyta fi (Aberdare: dera geno i); trucan (60), jocal (diogel, like jofadd = dioddef), etc.

80. It is not easy to trace this pronunciation in Mss., since I know none, which may be attributed with certainity to *this* section of the Gwentian dialect; the many orthographs of suffixes with tenues (-oc -ic etc.), which occur in later Mss. may follow the middleWelsh orthography (-awc, -ic, etc.). So I can only give with some hesitation the following forms from a Gwentian text, written late in the 16th cent. and in an often almost phonetic orthography of which I have already given many examples, namely Addit. Ms. 24921: redec, rydec, hydec, drwc, rywoc, bwoc (bywiog), heboc, kafoythoc, cyffoythoc, grafayloc, mârchoc, mwnwc, chydic, arferredic, o bledic (= o blegid), yn amlwc, golwc, diskwyl, diskwl, yskawn (ysgafn), yskwydd, yskwydde (ph), katw f. 55 b (yn kad f. 43 b). This Ms. shows otherwise no predilection for historic orthography and so these forms may really tend to express a local difference from ordinary Welsh in the pronunciation of these sounds.

81. I will also mention here these cases of « provectio» occuring in the oldest middlewelsh Mss., to which Evander Evans, *studies in cymric philology* § 11 first drew attention. « Provectio » of the mediae after final voiceless consonants in the precymric period is a phenomenon fully developed in Cornish and in Breton; therefore a nearer discussion of the Welsh examples can be dispensed with here. In the Ms. *A* of the

Venedotian Code occur: yn keuuc ac ekaller p. 6, hyd ekallo, eckeyll p. 48, e keill p. 79, e kŷrrŷr p. 125 (yd occurs in the old poets also before consonants, « infecting » however, where it has been later superseded by y not altering the following consonant); o keyll e dyn hunnu prouy p. 13 (oc?, see *Beitr.* § 56; o aspirates the tenues); vrht kerru p. 79, cf. corn. ow tybbry, in edendo, Zeuss. *Gr. Celt.*[2] p. 146; peht peccan p. 58, peth peccan ib.; ac nas kouenho p. 394, os kouyn p. 397 (inserted pronoun). cf. bei ŷscuŷpun arvn, *B. of Carm.* Nr. 26; the following cases are not so clear: en e kocled p. 50, gur or kocled p. 50, kan bu quell kanthau ef p. 60 (cf. koquinŷat = cychwyniad p. 61), en kerru p. 65. — *B. of Herg.* col. 1163 y du6 y tiolchaf (= y(d) diolchaf) — dewin plant adaf — oe donyeu cuplaf — euraf eryr, in a poem said to be by Iustus llwyt. Ms. *S:* ac nystyly y vab f. 82a, kytt asscofynho g6edy hynny. ny 6rennde6ir, f. 19 a; Ms. *Cleop. B. 5:* Ar dŷnhŷat ŷ gledŷf ŷ pŷgŷthia ŷ dwirein, f. 67 a.

82. The only later example of a provective influence of a final consonant upon a following initial one, of which I am aware, is yll *t*au for yll *d*au (both), cf. Ms. *Q* yllteu (Owen, Laws p. 299), Ms. *Ies Coll.* 141 illtav f. 27 b, 34 a, illdav, illtau f. 61 a; a hwy vyont yll tai etc., *Ll. Achau,* 1604 p. 16 (yll dau p. 17).

c, ch, g.

83. c, g, ch are in some parts of Wales, especially in the Powysian dialects palatalised before slender vowels; thus e. g. cienedl (cjenedl), is given as the pronunciation of cenedl etc. As to a palatal pronunciation of other consonants I have nowhere found it mentioned, which I do not wonder at, since even the palatalisation of gutturals is not expressed in Mss. Exception must be taken of two instances obscure to me: miawn and biachu (since the 17th cent.). bachgian and ugian are somewhat wider spread, occuring also in venedotian dialects (bachgen and ugain). They help perhaps to fix the time of the palatalisation, for this alteration probably took place, when e (bachgen and ai, pronounced, e, in ugain) had not yet be-

come *a* in final syllables, as they did in the modern Venedotian dialects.

84. In *Y Traeth.* III p. 8 examples of ci, gi (cj, gj) before a, e, i, u are given : cianys, ciaws, cienedl, giair, giem (engl. gem) ; ceirch is pronounced cieirch, cierch etc. ; in *Dosparth Edeyrn* Williams notes ciar (car), iech, ieach (iach) from Powys, ciear, iech, ieach from the dimetian dialect (?) perhaps a mistake for the Gwentian dialect, since I never found a similar statement, but noted from *Y Geninen III* p. 19 the Glamorganshire verse : mae 'mrawd yn byw ar fara chiaws — a minau ar giaws a bara. Sweet p. 420 says the palatal affection of g in basgjad (basket) and bachgjan in Carnarvonshire is fully carried out in Merionethshire before stressed a, which is however pronounced ä in Powys, see *Beitr.* § 31. But he gives also for Carnarvonshire kjastin, kjaff, gjard, gjât as the dialectal pronunciation of the respective English words (casting, gaff, guard, gate). In an account on the English spoken at Llanidloes in the *Transactions of the Powysland club* X, p. 278 cyart (cart), cyap (cap), gyarden, gyarter, tshyarge are given ; c, g, to a less extent Engl. ch. before a have « a peculiar pronunciation by the introduction of an intermediate sound equivalent to i or y ».

85. From Carnarvonshire texts cf. *Yr Arw.* : miciyith, hi giyiff, miciyiff, mi giyff o 13, 11, 1856 ; cieiniog 11, 12, 56, yn giysio etc. ; pump ar igian, dyigian 17, 7, 56 ; machgiani ; trhigjan (60), Sweet p. 415 etc., trigiarog *Punch Cymr.* Nr 3, 3 (ib. also lleidar, gwyhanu, pyrgethu etc.).

In older prints I only found several times ugien, e. g. *Cyfaill i'r Cymro* (*Powys,* 1765) am ddeg ar hugien p. 22, deugian p. 41 ; arhugiain, in the title of an almanack printed at Shrewsbury as given by D. S. Evans, *Rev. Celt.* II, additions to *llyfr.* s. a. 1760, Nr. 71.

86. Davies *dict.* has bachu latere, latitare, in sinuosas latebras se conferre, incurvare se ; biachu pro bachu corrupte ; cf. ir. bacc. - - He gives also iàch, vulgo pro ach, to which Lewis Morris (Add. Ms. 14944, f. 109 b) adds : a Iach wenwys i'ch wyneb, from Sion Ceri (1520) ; cf. Add. Ms. 14881, f. 29 b o lyfr iachyu Nhegainhl ; *Stowe* Ms. 785 r Jachan

sydd yny llyfr hwn, yn iach gogerddan, yn iach maes mynan etc. — *miawn* for mewn, mywn is quoted from the Carnarvon and Merionethsh. dialects by Williams, *Dosp. Ed.*; it occurs regularly in the dialectal texts (miawn, miewn, *Yr Arw.* and in prose and poetical Mss. down from the 17th century, written as is shown also by other signs in Powysian dialects. Cf. e. g. Add. Ms. 31056 miewn (in *Hanes y Trwstan*), Add. Ms. 14890 meawn f. 100 a, Add. Ms. 31060 meawn f. 67 a, miawn f. 4 a, 5 b, 9 a; Add. Ms. 15059 o feawn f. 175 a, miawn f. 175 a, 176 a; Add. Ms. 31058 miawn f. 118 a etc. From Southern dialects cf. mwn doi ne dri mish, *Y Gwladgarwr*, 27, 7, 1861 (ib. yr oen ni, osgetyn, gweid, wedi neithir, en dysgu, fe wedis i, y lliad, yr oil (heul), oboitu, daw (mae) etc., probably Eastern Carmarthenshire dialect); mwn at Neath etc. This isolated word offers other difficulties which I am unable to explain; mewn and mywn are both frequent in medieval Mss. and the loss of d (dd), cf. ir. medhôn, can not be accounted for. The only phonetic explanation of which I am aware would be, to assume a change of dd to f, which occurs elsewhere; *medd-n-, *mef-n-; then the vowel after f was dropped by the shifting of the accent in declension and *fn became *wn, like eofn : ewn; so *mef-n-, *mefn-, mewn. But I know at the same time the improbability of such an explanation and its chronological difficulties.

---

87. In some words initial tenues and mediae change; this may partly have been brought about by the influence of following consonants — an argument which must be always reserved until the contrary can be proved from the phonetics of the living language — and partly, perhaps in most of the cases, by the wrong analogy of the « infected » forms; if these are from some reason or the other prevailing in usage over the uninfected ones, they are likely to be held for the original forms and are liable to further « destitution ». Or in the contrary an original form is thought to be a « destitute » one and accor-

dingly an apparent « provection », but in fact only a wrong reconstruction took place.

88. Cf. cosgordd, gosgordd retinue Sp.; cf. bret. coscor *Cath.*, goskôr Sarzeau, *R. C.* III, p. 59. — crabinio, grabinio to grapple, scramble, scrape Sp. — craf, graf garlic Sp. — cnawd vulgo perperam pro gnawd, consuetum Davies, *dict.*; — y Groesffordd (croes-ffordd), n. l., hence Gresford, Rhŷs *Pennants Tour* I, p. 387 n. — The Welsh pronunciation of English mediae as tenues is wellknown; cf. koblyn a goblyn, Sal. *dict.* 1547, etc.

89. trach, the older form of tra like chwech of chwe is kept in the expression dramkevyn, drach dy gevyn etc.; cf. *YS. Gr.* drach dy geuyn p. 275. drach eu keuyn p. 283, 301; *B. of Herg.* drachecheuyn col. 866; Add. Ms. 19709 dracheukefyn f. 30 a; Sal. *N. T.* yno ydd ymchoelodd ef trach i gefyn f. 26 b; etc.; besides this I only know trach y lavnawr, behind his blade (a plural in-awr), *B. of An.*, *Gododin* 77 and oes tragoes *B. of Herg.*, Skene p. 230, which I saw myself written thus in the Ms.

90. chwech and chwe occur both since the earliest middle-Welsh Mss. In modern Welsh some dialectal difference in their use appears to exist, cf. *Y Traeth.* III, p. 8 NorthW. chwech; chwe llath — SouthW. hwech, hwech llath; ib. VII, p. 421 NorthW. chwe throed — SouthW. (c)hwech cosyn; D. S. Evans, *llythr.* NorthW. chwe dyn, chwe phunt, chwephunt, chwe cheflyl — SouthW. chwech d., chwech p., chwechpunt, chwech c. — I have not collected examples to ascertain in what degree these differences can be traced perhaps in the MiddleWelsh Mss.; as far as I can see, examples contrary to these rules can easely be brought forward. Cf. *B. of Herg.* chwech wraged col. 722 (ni an whech 723) chwech marcha6c 690: ch6c meib 655, a ch6ethorth o vara 667; Ms. *A* chue byu p. 12, 13, 16, 19; whe bu *W* (Gwentian Code) p. 309; *Ll. Gw. Rh.* hwech cufyd p. 235, yn chwech nyheu p. 290, etc. — The loss of ch is to be compared with the loss of ch in trach, of c in a (ac), o (oc), etc. by the generalisation of one form of syntactic doublets etc.

91. W. Williams, called Caledfryn says in his *grammar*

([2] p. 59), that certain people use to add ch to every word ending in a vowel. He exemplifies this statement by the sentence : os ei di i'r bedd yn farwch, fe ddeui i fyny yn fywch. To the same kind of « alterations » duwch in the exclamation duwch anwyl, quoted by Rhŷs, *lectures* [1] p. 100 seems to belong. I known nothing further on these apparently additional consonants ; Welshmen told me they wish to avoid from religious superstition to pronounce words like duw in these exclamations in their proper way, but this is of course a post festum explanation like the many others every Welshman is ready to give of every fact occuring in his language.

92. *g :* On g lost in the interior of words between vowels see Zeuss, *Gr. Celt.*[2] p. 85, 86, 140, 141 ; on *ou, eu* from *og, ug, ág* see Rhŷs, *Rev. Celt.* VI (boreu, teulu, meudwy, breuant, OldW. poulloraur -ir. pòlire, *lectures*[2] p. 67). G is certainly lost in teyrnas, brenhin. Teuyrnas, breyenhin and breenhin occur in a few old Mss., but g is evidently treated otherwise in these words than in breuant where *eu* is constant ; for this the difference of the accentuation *may* account. I do not think that u in teuyrnas is secondary, expressing a sound similar to j, developed between the two vowels on account of the hiatus. On gwaeanwyn, haearn and gwanwyn, harn where e is probably j and takes the place of an old s see below. — Gaeaf, winter, pronounced geuaf could stand for *gem-af, *gjem-af, **em* between vowels becoming eu and *ef ; thus *gjem would be the old stem, and the ending -af can have been taken from haf, summer, cf. also the name of the autumn. So also daear may contain the root *dem.

93. *B. of Carm.* teŷrn p. 10, teern p. 41, teeirn p. 41, teernet p. 10, 17, 19, 22, 27, 41, tŷirnet, p. 7, tŷernet p. 39, teernas p. 9(2), tiŷrnas p. 46, teernon p. 40. *B. of Tal.* tegyrned truan p. 173 (?) ; Eutegirn *gr. Celt.*[2] p. 85. *S* = Add. *Ms.* 22356 ù deùyrnas f. 61 b, o deuyrnas f. 71 a, h 3 a ; yn deueyrnas (?), f. 87 a, teyarnas f. 1 b, 13 b. It is true, eu, ei were pronounced e in the dialect of *S*, see *Beitr.* § 84, accordingly teuyrnas can be simply teyrnas in this Ms. Forms of teyrn- in later texts are e. g. teyrnwialen, tyrnas, ef y dyrnyssa f. 385 b (Huet), teirnas f. 392 b, teirnasu

f. 392 b, a thyrnaswn (deyrnaswn) f. 378 b, Sal. *N. T.;* ternes, tyrnas, teyrnas, Gr. Roberts; ternes Add. Ms. 14973, f. 77 b; tyrnas Add. Ms. 15038, f. 49 b, ternas f. 54 b, 75 b, tarnas f. 50 a, 76 b; see *Beitr.* § 49. tarnas in Add. Ms. 14921, see l. c. p. 39. Edyrn (Eutegirn) is still stressed on the second syllable, since the first syllable of -dëyrn was originally stressed.

94. breenhin (like teernas) occurs in the *B. of Carm.*, p. 28 (2), 39, 40, breinhin (?) p. 30. In Add. Ms. 14945 Lewis Morris transcribes a few lines from an old *Chronicl Cymreig;* f. 273 b: s. a. 1247 Edward ureynyn Lloegyr; in the same excerpt occur y uloydin honno, y vroydir, castell Maishyueid, y distrywt, blwydyn, tyurnas, so that the language of this SouthWelsh text may be said to be of some interest also in other directions.

95. deuall instead of deall, dyall occurs often in books of the 16th cent., cf. mi a ddeuhelldais, Gr. Roberts *gramm.* p. 81, ni ddeahellir p. (207) etc., onis dehellir y geiriau yn dda p. (207), ni ddehellir ib., mi addehellais p. (212) etc.; *Athr. Grist.* y deuelltir p. 8, a ddeuhellir, a ddeuhaller p. 14 etc.; dyallt, dealht, *Y Drych Christ.* 1585. In modern dialects: *S. C.* dyall I p. 212, diall II p. 242, 503; *YT. a'r G.* waeth, dw I ddim yn duall y peth dybygwn I; in Northwales dallt is commonly used, see Sp., *Yr Arw.* etc. Is this word a compound containing gallu, to be able?

96. Besides megys occurs meis, said in the preface to *Llyfr Gweddi Gyffredin,* 1586 to be SouthW. Also o blegid and o bleid occur often; is o bledic in Addit. Ms. 14921, f. 25 a a clerical blunder or a really existing form?

97. An unexplained phenomenon (provided two words with different endings have not been mixed up) is the apparent loss of final g (oldw. c) in gwddwg, gwddw, gwddf, neck, throat. Cf. léon. gouzoucq, couzoucq (Rostrenen), gouzouk (Troude), vann. goucq, coucq (R.), gouk (Tr.). gwddf, gwddyf occur in the oldest middleWelsh Mss. and seem to have taken their origin in the plural: gwddw, gyddf-eu, hence gwddf; at any rate gwlw: gwlf, marw: marwol, marfol etc. can be compared. Cf Ms. *A:* geduen p. 43, *B* (Ms. *Tit. D* 2) gudyf

f. 46 b, *S* g6dyf p. 285, *Ll. Gw. Rh.* y wdyf p. 39; *B of Herg.* G6ineu g6d6c hir, col. 597, *Ll. Gw. Rh.* y guduc p. 274. In later texts: Sal. *N. T.* gwddwc, gwddwg, gwddwf f. 114 b. *Y drych christ.* ei wdhwg neu ei fynwgl f. 19 b; Add. Ms. 14986 gwddw f. 35 b; *Ll. Achau* gwddwg p. 19; *Hom.* 1606 ar ein gyddygau (marg. gyddfau) I p. 125, gyddfau (marg. gyddygau) II p. 130, 147. Davies, *dict.:* gwddf, passim gwddwg, vulgo gwddw; *C. y C.* 1672 d'wddwg and cynddrwg rhyme, p. 427. In modern dialects: *S. C.* am'u gwddge II, p. 262; gwddw (with vowel w), Sweet p. 429.

98. The dropping of initial *g* in the case of « destitution » is the cause of the socalled prothetic g, since every word commencing with a vowel can in certain positions be believed to have lost a primitive initial g. By the same reason initial *b* and *m* change, f being the status infectus common to both. A few dialectal instances are: NorthW. gaddo, Rhŷs, *Arch. Cambr. loanwords* s. v. altus; enaid, Silurian genaid, *Barddas* I, p. 196 note; oer, dimet. goer Davies, *dict.;* giâr in Cardigansh., iâr Northw., L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 93 b (SouthW. giar, gieir Sp., *dict.*, *Y Traeth.* III, p. 8 etc.); geisteddfod is said by Jolo Morganwg in Add. Ms. 15003 (also printed in *Y Greal*) to be a Monmouthshireword; gwr gonest Add. Ms. 15059, f. 210 a etc., ar fy ngonestrwydd, upon my honour, in Anglesey, L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 94 b; garddwn = arddwrn Sweet p. 429.

99. Cf. further: allt and gallt, see Rhŷs, *loanwords* s. v. altus; L. Morris Add. Ms. 14944, f. 20 a: allt, gallt, the side of a hill or mountain; also any highlands; but in Cardigansh. the hill of wood or coppice; Richards, *dict.:* the side of a hill, in some parts woods; Hughes 1822: SouthW. gallt a cliff, NorthW. any steep. — genwair an angling rod, E. Lhuyd; in the legend of Llyn yr Afange, printed from Lhuyd's autograph in the *Cambr. Journal,* vol. II: genwairiwr, yn genwairio; L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 91 a (1737): NorthW. enwair, gwialen enwair; and to angle enweirio. — gordd, mallet see Rhŷs *Celtic Britain,* [1] p. 310 and *Pennants Tour* I p. 4. — clach E. Lhuyd, homuncio; L. Morris Add. Ms. 14944, f. 98 b gellach (ll on account of an etymology which he ima-

gines), a little sorry fellow, a scrub; gelach Sp. — oddigeithr, Add. Ms. 15058, f. 59 a (17th cent., prose); Rowlands *gramm.* [1] 116 oddieithr, oddigerth except. — elor, gelor Davies, *dict.*, (g)wr gieuanc, Evans, *llyfr.* s. a. 1764, 5. — gagen, genaid, gaddewid, see Skene, *Four ancient Books* II p. 325 (notes).

100. The manner in which the primitive groups r-g and l-g are treated in Welsh is a problem common to all brythonic languages on which see Zeuss [2] p. 140 and Ernault in Revue Celt. VII p. 155-157. The reasons, why serch and merch in Welsh are different from eiry, boly and eira, bola, whilst in Breton erc'h and serc'h exist, have not yet been found. I will only put forward here the Welsh materials as fully as possible (eira, hela, dala occuring besides eiry, bely, daly are said to be SouthWelsh forms).

101. Cf. boly, bol; E. Lhuyd, *Arch. Brit.* s. v. venter: SouthW. bola; bret. see *R. C.* 7, 155 and 199: Er hirran a gornow/di*u*enét hi volow Que le plus long des cornes/Défende son ventre, Bas-Vannet.

caly, cala, vulgo cal L. Morris, Add. Ms. 14944, f. 54 b; bol, cal, eir, hel in verses, J. D. Rhys *gramm.* p. 130, Davies *gramm.* p. 43 like marv(w), car(w), ber(w), llan(w), cad(w). daly, dal; E. Lhuyd s. v. teneo: dimet. dalla. dale, hele in Ms. *A;* dala and daly are frequent in middleWelsh Mss.; in the *B. of Herg.* dala and especially hela largely prevail; cf. also delleis col. 747, dellis 3. sing. col. 679, 788, 810; ettellis col. 803. Ms. *Cleop. B* 5, laws: os deily y distein wrth gyfóreith f. 172 a, o deily dyn f. 196 a; deily f. 196 a, 196 b; dalyo f. 196 a etc.

y dera *L* p. 278 the staggers; so *I* p. 278, *W* (Gwent. Code) = *Cleop.* A 14, f. 69 b etc.: dery *O*, p. 278. Sp. has dera, on, fury, fiend, devil; the staggers; der, stubborn, froward, sullen; inf. derio, deru. dera = diafol W. Lleyn's *vocabulary;* ir. derg?

eiri *B. of Carm.* poem 18; *B. of Herg.* eiry col. 672(2), eira col. 674 (2); eiry, SouthW. eira, Richards, *dict.;* aira *Stowe* Ms. 672; irch, Corn. voc.; änn iarh, Sarzeau, *R. C.* III, p. 566.

hely and hela in middleWelsh Mss. ; o helg6n *B. of Herg.* col. 710. hella *S*, f. 4 a. OldWelsh helcha, helghati. L. Morris Add. Ms. 14944 : hele to hunt, Flintshire dialect, f. 104 b.

llary placid, gentle, meek Sp. ; llara *B. of Carm.* p. 5 ; superl. llariaf p. 40.

llwrw, bret. lerc'h ; oldbret. ollored ; corn. hellyrc hys, *Rev. Celt.* VIII, p. 1.

(*A suivre.*) NETTLAU.

INSCRIPTION ATTIQUE

RELATIVE A

L'INVASION DES GALATES EN GRÈCE

(279-278)

Dans le récit détaillé que Pausanias nous a laissé de l'invasion des bandes galatiques en Grèce, il est question de la part glorieuse que prirent les troupes athéniennes à la défense du passage des Thermophyles[1]. Mais, lorsque le défilé eut été forcé, les Athéniens se rembarquèrent et Pausanias ne fait plus mention d'eux en racontant la défense de Delphes, où figurèrent seuls les Phocidiens, quatre cents Locridiens d'Amphissa et douze cents Étoliens[2]. Ce n'est qu'après la défaite des Gaulois que les Athéniens, au dire de Pausanias, revinrent, de concert avec les Béotiens, pour harceler les Barbares dans leur retraite.

Nous savions cependant, par une inscription découverte à Athènes en 1860[3], que les Athéniens avaient contribué, avec les Étoliens, à la défense du sanctuaire commun de l'Hellade.

1. Paus., X, 22.
2. Paus., X, 23 : Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. franç., t. II, p. 633 (où on a écrit par erreur *200* Étoliens). Nous n'entrons pas ici dans l'étude des témoignages contradictoires relatifs à la campagne des Gaulois contre Delphes : on les trouvera admirablement exposés et discutés dans le mémoire de M. Foucart, *Archives des Missions*, 1865, p. 205 et suiv.
3. *Corpus inscr. attic.*, t. II, n° 323.

Ce texte contient une proposition de Kybernis K..ιου du dème d'Halimuse ; M. Koumanoudis [1] a proposé de restituer K[υδ]ίου et de reconnaître dans l'auteur de la proposition un fils de ce Kydias qui tomba vaillamment aux Thermophyles en combattant les Gaulois [2]. « Attendu, dit le texte, que le *Koinon* des Étoliens, montrant sa piété envers les dieux, a résolu par décret de consacrer la fête des Sotéries à Zeus Sôter et à Apollon Pythien [3], comme souvenir du combat livré aux barbares qui avaient fait une expédition contre les Hellènes et le temple d'Apollon commun aux Hellènes, et contre lequel le peuple [athénien] a envoyé les soldats d'élite et les chevaliers pour prendre part à la lutte qui a eu pour objet le salut commun ; attendu que le *Koinon* des Étoliens et le stratège Charixénos ont envoyé à ce sujet une ambassade au peuple [athénien].... » Le reste de l'inscription est mutilé [4], mais M. Haussoullier a pu le restituer d'une manière certaine à l'aide des formules d'un décret analogue de Chios [5]. Nous traduisons : « ont envoyé à ce sujet une ambassade au peuple [athénien] pour prier le peuple [athénien] de prendre part aux concours ; le concours musical est égal aux jeux pythiques pour les âges et pour les honneurs [6], le concours gymnique et hippique est de même assimilé aux jeux néméens. »

Le décret de Chios, qui a été découvert à Delphes en 1880 par M. Haussoullier, est une réponse à l'ambassade étolienne qui avait prié les Chiotes, comme les Athéniens, de reconnaître les Sotéries et d'y prendre part. Voté la même année que le décret d'Athènes traduit plus haut, il présente avec lui des analogies frappantes ; seulement, comme l'a finement remarqué

1. Koumanoudis, Ἐπιγρ. ἑλλην. ἀνεκδ., 1860, n° 75 ; Foucart, *Mém. sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 207.

2. Paus., X, 21.

3. L'institution des Sotéries est postérieure de deux ans à la retraite des Gaulois ; cf. Haussoullier, *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1881, p. 302.

4. M. Droysen avait renoncé à en rien tirer, *op. laud.*, trad. franç., p. 638.

5. Haussoullier, *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1881, p. 307 ; Dubois, *Les ligues étolienne et achéenne*, Paris, 1885, p. 217.

6. Il s'agit de l'âge exigé de ceux qui concouraient dans les jeux pythiques et des honneurs décernés par les villes à leurs concitoyens vainqueurs (Haussoullier, *loc. laud.*, p. 311).

le premier éditeur, tandis que le décret de Chios parle d'une *victoire* (τῆς νίκης, l. 6), les Athéniens emploient l'expression τῆς μάχης et rappellent qu'eux aussi ont combattu pour le salut commun. « Il est probable que les députés étoliens, dans le discours qu'ils tinrent à l'assemblée, après avoir remis le décret de leurs concitoyens, insistèrent sur la part que les Athéniens avaient prise à la défense commune, et que l'éloge des deux peuples avait tenu la plus grande place dans leurs développements oratoires. A Chios, les Étoliens, plus libres dans leur langage, avaient seulement parlé des exploits de leur nation et présenté leur résistance comme une victoire décidée. Ainsi commençait à se former la légende sur le désastre de l'expédition gauloise. »[1]

Nous possédons maintenant un second texte qui atteste l'intervention des Athéniens à côté des Étoliens dans la série des engagements qui eurent lieu en 278 près de Delphes. C'est une inscription gravée στοιχηδόν sur deux morceaux de marbre pentélique; ils ont été découverts en 1889 près de l'entrée de l'Acropole d'Athènes et publiés par M. Lolling dans l'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον *(bulletin archéologique)*, où la Direction des Antiquités grecques fait connaître au fur et à mesure les principales trouvailles archéologiques[2]. Il s'agit d'un décret du peuple athénien en l'honneur d'Hérakleitos fils d'Asclépiade du dème d'Athmonée[3], qui s'était acquitté avec zèle de ses fonctions d'agonothète dans la célébration des Panathénées. Mais il avait fait plus encore, et c'est ici que le texte est assez intéressant pour qu'on le transcrive dans la langue originale; nous adoptons les restitutions excellentes de M. Lolling :

l. 3 : καὶ ἀνατίθησιν τῆι Ἀθηνᾶι τῆι [Νίκηι γραφ]ὰς ἐχούσας ὑπομνήματα (5) τῶν [(μετ' Αἰτωλῶν π)]εποραγμένων πρὸς τοὺς βαρβάρους ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων σωτηρίας.

1. Haussoullier, *loc. laud.*, p. 308. M. Foucart avait déjà insisté sur ce mot μάχη, *Mém. cité*, p. 210.

2. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον, Athènes, 1889, p. 58.

3. Cet Héracleitos est probablement identique à un archonte athénien de la seconde moitié du IIIe siècle avant J.-C. (*Corp. inscr. attic.*, II, n° 859.) Ce rapprochement est dû à M. Lolling (Δελτίον, 1889, p. 61.)

« [Attendu qu'Hérakleitos] dédie dans le temple d'Athéna (Niké ? des peint ?)ures rappelant le souvenir des actions [d'éclat] accomplies (de concert avec les Étoliens) contre les barbares pour le salut des Hellènes... »

Les barbares sont incontestablement les Galates; l'expression πρὸς τοὺς βαρβάρους... ὑπὲρ τῆς... σωτηρίας se rencontre dans le nouveau texte comme dans l'inscription attique que nous avons traduite en commençant. Les ex-voto qu'Hérakleitos consacrait à Athéna peuvent avoir été des stèles, c'est-à-dire des bas-reliefs (στήλας) ou des peintures (γραφάς); M. Lolling s'est décidé pour la seconde restitution, qui est de beaucoup la plus vraisemblable. L'inscription étant gravée στοιχηδόν, nous connaissons exactement l'étendue de la lacune, qui est parfaitement remplie par les mots [Νίκη γραφ]ὰς; c'est donc dans le petit temple d'Athéna Niké sur l'Acropole que ces peintures auront été déposées. On peut rappeler que la frise de ce temple était précisément décorée de bas-reliefs représentant, au nord et au sud, les combats des Athéniens contre les Perses pour le salut de l'indépendance hellénique[1]. L'inscription a d'ailleurs été découverte dans le voisinage immédiat du temple d'Athéna Niké (celui qu'on appelle vulgairement « de la Victoire Aptère »).

En dehors des lacunes que présente ce texte par suite de la brisure du marbre, il y en a plusieurs qui ont été produites par un martelage intentionnel. Ainsi, à la ligne 5, les lettres (μετ' Αἰτωλῶν π) ont été effacées; il en est de même à la ligne 13, où revient la mention du peuple étolien. M. Lolling a supposé que ces martelages remontent à une époque où Athènes eut à se plaindre des Étoliens, mais on ne saurait rien affirmer à ce sujet. Il présente d'ailleurs trop peu d'intérêt pour que nous y insistions ici.

En résumé, la nouvelle inscription de l'Acropole confirme ce que nous savions sur la coopération des Athéniens avec les Étoliens et rend d'autant plus singulier, au premier abord, le silence de Pausanias. Mais Pausanias a-t-il altéré la vérité ?

1. Le Bas-Reinach, *Architecture, Athènes,* 1re série, pl. 9-10, p. 127.

Nous ne le croyons pas et nous pensons plutôt que la vanité des Athéniens est ici en cause. Pausanias, après avoir raconté la terreur panique dont les Gaulois furent victimes [1], les montre en butte aux attaques des Phocidiens et souffrant d'une grande disette, qui les faisait périr par milliers. Il ajoute que des Athéniens, venus à Delphes pour voir ce qui se passait, étaient retournés chez eux et avaient annoncé les désastres infligés aux barbares par les dieux. Alors, dit Pausanias, les Athéniens se mirent aussitôt en campagne; en traversant la Béotie, ils prirent avec eux les Béotiens; *ils commencèrent alors tous ensemble à poursuivre les Barbares* et, s'embusquant sur leur passage, ils tuèrent les retardataires. Brennus s'étant donné la mort, les Galates regagnèrent avec peine le Sperchius; là ils furent attaqués vigoureusement par les Étoliens et anéantis.

Ainsi, d'après le récit de Pausanias, les Athéniens ont bien participé à ce qu'on pouvait appeler la *campagne de Delphes*, et ils sont entrés en ligne au moment où les Gaulois n'avaient pas encore quitté la Phocide. De là à dire qu'ils avaient lutté avec les Étoliens pour la défense du sanctuaire commun de la Grèce, il n'y avait assurément pas loin, et les Athéniens ne se sont fait aucun scrupule de faire valoir après coup une coopération qui, pour être tardive, n'en a pas moins été, semble-t-il, assez efficace. Il n'y a donc pas contradiction entre le témoignage des inscriptions et celui de Pausanias. Droysen [2], croyant que l'envoi de soldats d'élite et de chevaliers athéniens, dont il est question dans l'inscription citée au début de cet article, se rapportait à la défense des Thermophyles, s'est étonné que ce texte passât sous silence l'envoi des trirèmes athéniennes qui est attesté par Pausanias [3]; mais c'est là une erreur de l'illustre historien, car l'inscription en question, comme celle que l'on vient de découvrir, concerne seulement, à notre avis, l'envoi de troupes athéniennes en Phocide à la suite du premier échec des Gaulois devant Delphes, postérieurement à l'épisode des Thermopyles.

1. Paus., X, 23.
2. Droysen, *Hist. de l'hellénisme*, trad. franç., t. II, p 630, note 3.
3. Paus., X, 20, 3.

Dans un travail récent sur les *Gaulois dans l'art antique*[1], nous avons énuméré les œuvres d'art connues jusqu'à présent où les Grecs ont représenté la défaite des Gaulois devant Delphes (p. 41 du tirage à part). Il faut maintenant y ajouter les peintures du temple d'Athéna Niké dédiées vers 250 par Hérakleitos d'Athmonée ; elles rappelaient sans doute une des escarmouches heureuses où une fraction de l'armée gauloise en retraite avait été battue par les Étoliens et les Athéniens.

Salomon Reinach.

---

1. *Revue archéologique*, 1888-1889, et à part (Leroux, éditeur, 1889.)

GLOSES BRETONNES

I.

Quelques gloses bretonnes, depuis longtemps publiées, paraissent avoir échappé jusqu'ici aux celtologues. Ni la Grammatica Celtica ni M. Loth dans son Vocabulaire vieux-breton n'en font mention. Elles se trouvent dans un mscr. de Saint-Omer (n° 666), écrit au xe siècle à Saint-Bertin. Elles sont écrites sur un poème alphabétique qui a été publié par Bethmann dans la Zeitschrift für deutsches Alterthum, V (1845), p. 206 ss. M. Stowasser, qui vient de donner une nouvelle édition du poème dans ses « Stolones latini » (Vindobonae, 1889[1]), a eu la complaisance de me les signaler. Je donne le poème en entier avec les gloses latines et bretonnes, et à droite le texte émendé par M. Stowasser. C'est un nouveau spécimen de cette latinité artificielle, mêlée avec du grec et de l'hébreu, qui paraît avoir fait les délices des latinistes celtiques du VIIIe siècle environ; il rappelle de près les Hisperica famina, le fragment de Luxembourg[2] et la Lorica, dite de Gildas. J'espère que d'autres réussissent mieux que moi dans l'explication des gloses bretonnes.

Adelphus[1] adelpha[2] moter[3]	Adelphus, adelpha, meter,

1. Cp. Archiv für latein. Lexicographie, VI, 593 s.
2. M. Stowasser a aussi réédité ces deux textes, le premier sous le titre « Incerti auctoris Hisperica Famina » (Vindobonae, 1887), le second dans les Wiener Studien IX (1887), p. 309-322.

1 frater 2 soror 3 mater

pilus[4] hius[5] tegater[6] dronte[7] tanaliter[8].

— pilus, hius, tegater — dronte tanataliter.

Blebomoīn[9] agialos[10] nicate[11] dodrantibus[12]. sic mundi et uita huius.

Blepomen agialus — nicate dodrantibus: — sic mundi et uita huius.

Caleuxoīn[13] dūm ut det bolen[14] suum nobis auxilium.

Cateuchomen dominum, — uti det bulen suum — nobis ... auxilium.

Didaxon[15] sapisure[16] toto biblion[17] acute non debes reticere.

Didaxon, sapiture, — toto biblion acute; — non debes reticere.

Equo nomicum[18] epensum[19] habemus apud deum si autumetimus[20] audum[21].

E quo nomicum pensum — habemus apud deum, — si autu metimus audum.

Fallax est uita mundi. decipit ut flos feni. permanet regnum dei.

Fallax est uita mundi, — decipit ut flos feni: — permanet regnum dei.

Gibron[22] prason[23] agaton[24] de uita athematon[25] ut sis fretus in Sion.

Gibron praxon agaton, — deuita athemiton, — ut sis fretus in Sion.

Hipagie[26] de audo[27] habita in cirimonio[28] ut sis heres in bapho[29].

Hipage, i de audo, — habita in cirii nomo, — ut sis heres in bamo.

Indiximus[30] est dei qui semper seruiens ei et erit in sceptro[31] poli.

Inde dimus est dei, — qui semper seruiens ei — et erit in sceptro poli.

Kalextratus[32] mansie[33] in marttino[34] tempore deficit ut uiuolae[35].

Kai extratus mansiae — in mattino tempore — deficit ut uiolae.

Lamach[36] .ē. lemna[37] aduubi amartus[38] am*en*tu[39] dusmi ictatur in luctu.

Lamach est lemna adu, — ubi amartus amentu — dusmi ictatur in luctu.

4 amicus 5 filius 6 filia 7 decadent 8 mortaliter 9 uidemus 10 litus 11 uincitur 12 adsissis .i. adlauou 13 uocamus 14 consilium 15 disce 16 magister 17 canone 18 coronam 19 manifestum 20 relinquamus 21 malum 22 homo 23 fac 24 bonum 25 uir .i. sanguinum 26 dianguet de (dianguetde *Bethm.*) 27 de malo 28 in lege dei 29 in celo 30 populus 31 regno 32 qualitas 33 uite 34 nouissimo 35 foeou 36 isel 37 leh 38 peccator 39 a inues (ainues *Bethm.*)

Metes[40] hoc tetrex[41] ad bethen[42] postquam transit integen[43] suma[44] aporipsumen[45].

Notalgicus[46] est gibra[47] et obtalmicus[48] ut talpha[49] non agens dei mandata.

Olla[50] toma abia[51] glableus[52] in anchreta[53] bellantes defendit pelta[54].

Pile[55] peson[56] opera quae deo fuerint placita ut sis lesie[57] incola.

Quirius[58] apemon[59] anamiasu[60] apollit[61] agion[62] autu[63] sison me[64] o teos mu[65].

Raxas[66] est ciromerus[67] agoniteta[68] frenumus[69] qui sine labe fit iustus.

Sarax[70] nostra cales[71] agitur postea agitatur luibus[72] malis moritur.

Tamaxo[73] in mente mea minus idon[74] in terra antrophum sine macula.

Uonitue[75] protenamonum[76] asarum[77] nitententem ad bamum[78] agtibaxetaṁ[79]. secum agentem.

Xenodicium presules breue integen habentes achatarbam agiam.

Metes hoc tetrex, ad bethen — postquam transit, in ten gen — soma aporipsumen.

Notalgicus est gibra — et obtalmicus ut talpa — non agens dei mandata.

Olla, toma, abia — galileus in anctera — bellantes defendit pelta.

Pile poeson opera, — quae deo fuerint placita, — ut sis elesii incola.

Quirius anomias u — apollit agion autu: — soson me o teos mu.

Raxas est gibro merus, — agoniteta frunemus, — qui sine labe fit iustus.

Sarcx nostra cales agitur — postea ... agitatur, — luibus malis moritur.

Tamazo in mente mea: — minus idon in terra — antropum sine macula.

Uonite proten amnonum — asarum nitentem ad bamum — agit pax et amen secum(?).

Xenodocium presules — breue in te ge habentes — ...

40 medot 41 esatcod 42 animam 43 in terra 44 corpus 45 prospicimus (*l.* proiciemus *Stow.*) 46 surdus 47 homo 48 cecus 49 guod 50 deus 51 deus pater 52 christianos 53 catina 54 choer uel scutum 55 amice 56 age 57 paradisi 58 deus 59 a nobis 60 iniquitatem 61 dediledet 62 sanctorum 63 eius 64 saluum me fac 65 deus meus 66 peritus 67 homo 68 campgur 69 prudens 70 caro 71 bonis 72 doloribus 73 miror 74 uidi 75 intellegite 76 primum fidelis 77 beatum 78 ad altum 79 pax amicitia

Z. . . . . — . . . . . —
† achatarbam agiam[84].

Et abi[80] aproterion[81] suscepit periranton[82] pro redemptione antrophon[83].

Et abia poterion — suscepit periranton — pro redemptione antropon.

12. *dodrantibus* gl. *adsissis .i. adlauou*. *Assisa* est « la marée montante » selon Isidore, de Ord. Creat. 9, 7. Le mot *dodrans* se trouve avec un sens analogue dans les Hisperica Famina, p. 12 : *vastaque tumente dodrante inundat freta*. On attendrait donc **lanuou* ou *a lanuou*, cf. gall. *llanw*, arm. *lano lañv* « marée montante ». Le scribe a pu changer *a* en *ad*, comme il a écrit *adsissis*. Il faudrait admettre plus de fautes, si on voulait rapprocher le gall. *adlif* « marée basse ». M. Stowasser pense à une erreur pour *adluvio*.

25. *athematon* gl. *uir .i. sanguinum*. D'après M. Stowasser, qui veut lire *athemiton*, le glossateur se serait trompé en prenant *hematon* pour αἱμάτων. Il suppose que *uir* cache un mot celtique, ce qui me paraît douteux.

26. *Hipagie* (ὕπαγε) gl. *dianguet de*. M. Stowasser propose de lire *dilinque, ide(m)*. J'incline plutôt à y voir un mot breton, mais je ne sais trop lequel. On ne peut guère penser à l'impératif *dianc* « échappe » qui demanderait un *c* au lieu de *g* et qui n'expliquerait pas les lettres suivantes.

35. *uiuolae* (*violae* Stow.) gl. *foeou*. Il faut peut-être lire *foeon*, cp. arm. moy. *foeonnenn* « c'est une fleur blanche qui chiet tantost, lt. ligustrum », arm. mod. *feon* « renoncule », v. gall. *fionou* « rosarum », irl. *sion* « digitale », etc. (Ernault, Dict. étym. du bret. moy., s. v. *foeonnenn*).

36. *Lamach* gl. *isel*. Les gloses bibliques expliquent le mot hébreu par « pauper, humiliatus » (Stowasser, p. XIII), ce qui est ici rendu par *isel* « bas ».

37. *lemna adu* (λέμνη Ἅιδου) gl. (sur *lemna*) *leh*. Si le glossateur a bien compris, on ne peut expliquer *leh* ni par le mot

80 deus pater 81 passio 82 uas 83 hominum 84 M. Stowasser prend à tort cette ligne pour le reste d'une strophe perdue. Il faut lire « cateruam agiam agentes ».

breton *lech* « pierre plate » ni par gall. *le*, arm. *lec'h* « lieu ». Doit-on lire *loh* = v. gall. *luch* (Stokes, Beitr., VII, 415) pl. *lichou* « marais », arm. *lec'h louc'h* « mare d'eau »? Ou bien peut-on comparer arm. *lec'hid*, gall. *llai* « limon, sédiment »?

39. *amentu* gl. *a inues*. *Amentu dusmi* est égal à *amento diaboli*. *A inues* pourrait être l'arm. mod. *eivez*, pl. *eivesiou* « virole d'outil » avec la préposition *a*. [Cp. les gloses *inmbisiou* (gl. ammenta, ammentis), publiées par Stokes, Academy, 18 janv. 1890, p. 46].

40-42. *metes* (gl. *medot*) *hoc tetrex* (gl. *esatcod*) *ad bethen* (gl. *animam*). Ce vers n'est pas clair. M. Stowasser voit dans *metes* l'impératif μέθες et dans *bethen* le mot hébreu *beth* « maison ». Je ne sais que faire de *esatcod* et je n'ai pas d'explication satisfaisante pour *medot* « metes ». Serait-ce une forme du verbe gall. et arm. *medi* « moissonner »? Mais à cette époque on attendrait *t* et non *d* au milieu du mot. Cp. aussi gall. moy. *methawd* « il périra » Mab., 2, 202.

49. *talpha* gl. *guod;* cp. arm. *goz*, gall. *gwadd* « taupe ».

54. *pelta* gl. *choer vel scutum*. Doit-on lire *scoet* pour *choer*?

61. *apollit* gl. *dediledet*. M. Stowasser corrige la glose en *delet*. Il se peut que deux gloses s'y soient mêlées, l'une latine « delet », l'autre bretonne contenant une forme du verbe gallois *dilëu* « abolir, perdre ».

68. *agoniteta* gl. *campgur* « homme de combat ».

II.

Profitant de l'occasion, j'ajoute l'explication de quelques gloses publiées par moi dans les Comptes rendus de l'Acad. de Munich, 1885, p. 90 ss. Je dois ces corrections à M. John Rhys.

P. 96. *hitigor parcleo*. J'avais déjà séparé *hi-tig*, sans savoir expliquer le reste. Il faut lire *or pard cled* qui serait en gallois moderne *o'r parth cledd* « du côté gauche »; cp. *in sinistra parte* un peu plus haut dans le texte. La même faute, *o* pour *d*, se trouve dans *finchaide* pour *finchaide*, p. 103. *Or* prouve que ces gloses ne sont pas armoricaines, comme j'avais supposé, mais galloises.

Ib. *aṁ cir hinnos,* l. *am-cirhin*[*n*] *nos* « vers la nuit » ; cp. *bet circhinn ir guolleuni* « usque sub occiduum coeli » Juv.

D'autres explications que m'a fournies M. Rhys me semblent douteuses. Prenant *rinn,* p. 96, pour le mot gallois *rhyn* dans *penryn* « promontoire » ou pour un adjectif *rhyn* « stiff or rigid », il voit dans *gelmen,* qui le précède, une mauvaise écriture du mot gallois *gylfin* « bec, pointe », écrit correctement *gilbin* dans les gloses sur Juvencus.

P. 99. *tuhenuhel* serait le gall. mod. *tweyn uchel* « a high clump or high hillock ».

D'après le même savant *glanasoc (vir sanguinosus)* n'est pas nécessairement une faute pour *galanasoc*, puisqu'on dit en « colloquial welsh » *glanasdra* pour *galanasdra*. Il voit l'article et non, comme moi, la préposition *i*[*n*] dans *hi guolt uchel*, *hi tig*, *hi dehint* (p. 96) et traduit ce dernier mot, que j'ai identifié au gall. mod. *dyhynt* « voyage », par « les dents » ou « la dent ».

P. 103. *ladii. líos. laicos*. M. Güterbock a vu que le premier mot est irlandais et doit être corrigé en *laich .i.* « laïque ».

P. 96. *virum luscum vel colloculo dextera*. Je pense qu'il faille lire *goll oculo dextero ;* c'est l'irl. *goll* « borgne ».

III.

Après avoir ajouté quelques mots au vocabulaire des anciens dialectes bretons, je me vois obligé d'en retrancher plusieurs autres. On prend généralement pour du pur gallois les gloses sur Juvencus que M. Stokes a publiées dans les Beiträge de Kuhn et Schleicher, IV, 385 ss. ; VII, 410 ss. Mais le scribe était irlandais ; il conclut en priant les lecteurs : *araut di Nuadu* « priez pour Nuadu » (IV, 389). En gallois il s'appellerait *Nudd*. Le caractère gallois de la glose *lar ur* (*ignis focos*) a déjà été suspect à M. Stokes, qui ajoute à son explication : « if this is not Irish » (VII, 414). Le premier mot serait *laur* (ou *lor*) en gallois, et le mot *ur* « feu » n'est connu qu'en irlandais. En effet, il y a d'autres gloses qui me paraissent indubitablement irlandaises ; ce sont les suivantes :

IV, 390. *restat .i. arta*. La forme galloise du verbe se montre dans *itau*, p. 396.

IV, 394. *astrorum obitüs .i. occasus* gl. *funid*. Cp. irl. *fuined*.

IV, 398. *anhela socrus* gl. *lobur*. En v.-gall. on attendrait plutôt *lober* ou *lobir* ou *lobr* (*lubr*).

IV, 406. *Jam lux adveniet propriis* (l. *properis*) *mihi cursilis instans* gl. *archinn dies*. Cp. irl. *ar-chiunn* (gall. *erbyn*) *archenn* « vis-à-vis, à la rencontre », all. « entgegen ».

IV, 410. On trouve trois fois la glose *fodeud fodeut fodiud*, qui n'a pas été expliquée. C'est une note du scribe sans rapport avec le texte; cp. irl. *fo-deud fo-diud* « à la fin ». Elle est opposée à la remarque galloise qui se trouve deux fois (ib.) : *init oid* « c'était le commencement ».

IV, 415. *ira ab* úr *nomen accepit hoc est ab igne*. úr *enim flamma dicitur*, etc. V. plus haut.

IV, 390; VII, 411. *moenia* gl. *aul .i. mur bethlem*. M. Stokes a trouvé *o aul* dans un glossaire irlandais; mais il est vrai que cet exemple n'est point sûr.

IV, 390; VII, 412. La glose *da(m)fraud atius* se trouve deux fois, la première fois sur *subtrahet igni* dans le passage : *Hoc opus, hoc etenim forsan me subtrahet igni Tunc, cum .. descendet .. Judex .. Christus*. Sans pouvoir expliquer le premier mot[1], il me semble que *atius* pourrait bien être irlandais : *a tius* « de la chaleur », prép. *a* et datif de *tess*. Mais je ne sais pas si le second passage (VII, 412) se prête à cette interprétation; M. Stokes ne cite qu'un seul vers.

Outre ces mots purement irlandais il s'en trouve d'autres qui ont bien l'aspect gallois, mais qu'on n'a jamais rencontrés dans d'autres monuments des dialectes bretons; on ne les connaît que sous une forme irlandaise. Ne serait-ce pas que le glossateur irlandais ait parlé un gallois « hibernisant », c'est-à-dire qu'il ait çà et là « britannisé » des mots irlandais, tout comme un Français qui, parlant italien, se servirait de mots français italianisés. Je sais bien que cette hypothèse est peu sûre, puisque beaucoup de mots de l'ancienne langue bretonne se seront perdus plus tard. Mais cp. les gloses suivantes :

1. Doit-on comparer gall. *ffrawdd*, arm. *freuz* « tumulte, désordre »?

IV, 392. *antiquam gentun* gl. *strutiu*. C'est l'irlandais *sruith* inconnu en breton.

IV, 402. *veteris scripti monimenta .i. hencassou;* cf. irl. *senchas*. Même remarque pour le breton.

IV, 406. *freta fervida* gl. *anbithaul*. Cet adjectif paraît être formé de l'irl. *anfud anfuth* « tempête ».

IV, 413. *num vescitur* gl. *anit arber bit;* cp. irl. *ar-biur biuth* « je me sers de ». Le gallois moderne emploie dans le même sens *arfer* sans *byd* (ou *bwyd*).

Pour *frequens populis .i. litimaur* (IV, 395) je lirais *linmaur* = irl. *línmar* « nombreux ». Le mot *lin* « nombre » manque aux dialectes bretons.

IV, 350. *obsistit .i. gurthdo resistit*. Serait-ce une traduction de l'irl. *fris-tá* « il résiste ? »

IV, 393. *tribus .i. bemhed. Bemhed* pour *pemhed* (*pemped*) pourrait traduire l'irl. *coiced* « province ».

Je ne donne ces conjectures que pour ce qu'elles sont.

R. Thurneysen.

Juillet 1889.

ETUDES BRETONNES

VII.

SUR L'ANALOGIE DANS LA CONJUGAISON.

1. La troisième personne du singulier du futur.

1. Il y a en moyen breton trois façons de former la troisième personne singulière de l'indicatif futur, qui est en même temps un subjonctif :

1° en ajoutant *o* au radical du verbe : *car,* il aime, *caro,* il aimera, qu'il aime ;

2° en ajoutant *y* ou *i* au radical, ce qui a lieu : quand il finit en *a*, comme dans *a*, il va, *ay*, il ira, qu'il aille ; ou en *eu*, dans le seul verbe *deu*, il vient, fut. *deuy ;* ou en *o*, comme dans *ro,* il donne, fut. *roy ;*

3° sans voyelle finale : *yel, iel, yal,* il ira.

Ces trois formes du futur ont des emplois bien délimités, sauf que la troisième peut être remplacée par la première.

2. Au lieu de *yel, iel, yal,* on trouve donc *yelo, ielo, yâlo.* Toutes ces formes du verbe aller appartiennent plutôt à la conjugaison impersonnelle et au futur (cf. *Rev. Celt.*, IX, 248, 251), tandis que les autres en *o* et en *y* sont à la fois personnelles et impersonnelles, futures et subjonctives.

Voici, d'ailleurs, des exemples contraires à cette exception, en breton moderne : *na yêlo qet*, il n'ira pas, *Trajedi Jacob,* 1850, chez Lédan, p. 75 ; *n'ielo ket, Gwerziou Breiz-Izel,* I, 196 ; *ra yel*, qu'il aille, *Preparationou d'ar maro, ... troet... gant Dom Charles ar Bris, Belec a Leon,* Quimper, 1784, p. 101.

Yel et *yelo* sont proprement deux temps différents : *(y)el* = gall. *el*, il va, il ira (présent-futur); *(y)elo* = gall. *elo* (jusqu'à ce) qu'il aille, il sera allé (subjonctif-futur antérieur). *Yel* est la seule forme appartenant au premier de ces temps qui ait toujours le sens du futur-subjonctif, en breton. Dans les autres verbes la forme correspondante est un indicatif présent, sauf certaines locutions où l'idée de futur n'est pas exprimée dans le verbe, mais résulte nécessairement du contexte : trée. *bikenn n'ho kwel ma daoulagad,* jamais mes yeux ne vous verront, *G. B. I.,* I, 350, cf. 340 (et collection Penguern, I, 28), etc. ; *bikenn* veut dire « jamais, dans l'avenir » ; *bikenn n'hen gan* (j'ai peur que) jamais elle ne le mette au monde, 388 ; dans cette expression le breton n'exige pas, comme le français, un subjonctif. Cf. *Rev. Celt.,* IX, 380, 381 [1].

De même dans les phrases comme *pe me em veuz, pe me na rinn* (dites-moi) : me noierai-je, ou ne le ferai-je pas ? *G. B. I.,* I, 362, *pe me em laz, pe na rinn ket,* me tuerai-je, etc., 310, le second verbe seul est au futur; il peut d'ailleurs se trouver lui aussi au présent : *pe me em laz, pe me na ra,* 346.

Ce dernier mot rime en *a* ; le second verbe est à l'impersonnel, quoique négatif et après son sujet, cf. *Rev. Celt.,* IX, 251, et B, 804, 467, 641 ; *a chuy na gouzye quet,* ne saviez-vous pas, *Nouelou,* 76 ; *biken me n'em golo,* jamais je ne me perdrai, *Barzaz Breiz,* 515 ; *te pini... na droaz,* toi qui ne tournas pas, 379 ; *an Egyptianet pere n'hor sell,* les Egyptiens qui ne nous regardent (qu'avec horreur), *Jacob,* 129 ; *ar re n'observo qet, Traj. Moyses* (à la suite de *Jacob*), ceux qui n'observeront pas, 160, *maleur evit an nep pere n'o observo,* malheur

1. Autres exemples en moyen breton avec la 1re pers. : *bishuyquen ... ne pourchazaf,* jamais je n'obtiendrai, *Grand Mystère de Jésus,* 100 ; *bizhuyquen ne louenaf,* je ne me réjouirai, 187, col. b ; = *bizuiquen louenhat neraf,* Sainte-Barbe, 292. *Bikenn* et *birzikenn* en bret. moderne avec des présents, 1re pers. sing. en *an, ann : G. B. I.,* I, 18, 20, 130, 180, 182, 234, 314, 350, 410, 492 (et coll. Peng., I, 59); avec des futurs, 1re pers. en *inn :* 6, 130, 518, 526 ; 3e pers., en *o :* 454, 464 ; avec *as po,* tu auras, 436, *ho po,* vous aurez, 538. *Crouguet out abars bloas amàn* (jamais tu ne verras cet âge :) tu seras pendu avant un an d'ici, *Sarmoun great var ar maro a Vikeal Morin,* chez Guilmer, p. 41, est devenu *crouguet vi* dans des éditions plus récentes (*Sermon Michel Morin,* chez Ledan, id. chez Lanoé, p. 40).

à ceux qui, etc., 256; vannetais *hé fromesseu ne virai quet*, ses promesses n'empêchaient pas, *Voyage misterius*, 85; *er ré na zischair*, ceux qui ne déclarent pas, en 1693, *Annales de Bretagne*, III, 412, etc.[1].

3. On peut ajouter à *yel* le bret. moy. et mod. *vez*, subjonctif « qu'il soit », dans *na vez muy*, qu'il n'y ait pas autre chose, J 76 b, où *vez* rime en *ez*, = *na vezet quen*, B 396 (*vezet* est un impératif); *maz vez*, pour qu'il soit, Sainte-Nonne, 601, = *maz vezo*, 919, 1275; *me a véz*, je serais, *me a véz bet*, j'aie été, *peguement bennac é véz-eñ bet*, quoiqu'il ait été, etc., Grammaire du P. Grégoire, Rennes, 1738, p. 85, 86, 129, *neb a véz*, quiconque serait, 26, cité à propos de la prononciation du *z*; *r'am béz*, j'aie, plût à Dieu que j'eusse, *p. b. ma am béz bet*, quoique j'aie eu, 2e pers. *az péz*, 3e *èn devéz*, fém. *he devéz*, pl. *hon béz*, *hon devéz*, 2e p. *ho péz*, 3e *ho devéz*, etc., 94, 95, 120, 121, et Dictionnaire du même auteur, s. v. *avoir*; *mar c'hoantait e vez util ... ho sqiant*, si vous voulez que votre science soit utile, *Imitation ... J.-C.*, 1836, chez Lédan, p. 5, etc.

Ce mot *bez*, *vez* = le présent-futur gall. *bydd*, a un emploi régulier, par exemple dans *bizhuyquen ... nem bez*, jamais je n'aurai, J 226 b, cf. *quen na uezaff*, jusqu'à ce que je sois, B 45, *birviquen ... nen deve*, jamais il n'aura, *Tragedien sant Guillarm*, Morlaix, 1815, p. 76 (= *birfiquen ... nen deveus*, ms. de la même pièce, à M. Bureau, daté de 1811, f° 61 v°), etc., § 2; mais les cas signalés plus haut sont très différents. *Na vez muy* est une 3e pers.; *na car muy*, n'aime plus, une 2e. A *r'am béz* (cf. *ra yel*) devrait répondre **ra car*, qui n'existe

1. Au lieu de *pe me em veuz*, etc., on lit *pe me n'em veuin, pe na rin ket*, E. Rolland, *Recueil de chansons populaires*, III, 64, et *pe me n'em veuin, pe me na rin*, Quellien, *Chansons et Danses*, 101. Il y a ici, au contraire, un emploi abusif du personnel, cf. *Rev. Celt.*, IX, 256, et *rouanez, pan deuzont, a mensont*, les rois, quand ils arrivèrent, demandèrent, Nl 12: *beleïenn 'r Vurwenn, vel ma klezjont, ur prosession a zavjont*, les prêtres du Bourblanc entendant cela, firent une procession, *G. B. I.*, I, 226; *he zisquibien o clêved ar c'homjo-se, e couezchont*, ses disciples, entendant ces mots, tombèrent, *Testamant neve*, Guingamp, 1853, p. 40; *ha neuze me'r lazin*, et alors je le tuerai, *Guill.*, 1815, p. 74 = *a neuse mer lazin*, ms. 1811, f° 60; et *me hoc'h etablissa*, je vous établis, *Jac.* 40, rime à *qenta*?

pas. *Maz car,* analogue à *maz vez,* est toujours un indicatif présent : « si bien qu'il aime ».

4. Le *z* de *bez, vez,* ne permet pas d'y voir un conditionnel. Ce temps peut remplacer dans certains cas le futur-subjonctif; c'est pourquoi le P. Grégoire donne aussi, par exemple, *r'en deffé,* plût à Dieu qu'il eût, *ma èn deffé, ma he deffé* (encore) qu'il, quelle ait (eu), etc., formes de conditionnel.

En vannetais et en trécorois le *z* doux se supprime ; on ne peut donc savoir si dans le van. *buiquen herneh ne ue coh deen,* il ne vivra pas âge d'homme, Chal. *ms,* et dans le tréc. *bikenn na ve paour* et *bikenn paour na ve,* jamais il ne sera pauvre, *G. B. I.,* I, 470, *ve* est un présent-futur = léon. *vez,* cf. *mar bean,* si je suis, 420, ou un conditionnel = léon. *ve,* cf. *mar ben,* si je suis, 412 (futur *bikenn ... na vo paour,* 464). Le conditionnel breton peut s'employer parfois là où le français mettrait le futur : *m'arruann ... birwiken urzou 'n defe-han,* si j'arrive (avant lui), jamais il ne recevra (littéralement « il n'aurait ») les ordres, 442. Il partage aussi avec le futur la faculté d'exprimer le subjonctif.

5. On aurait tort de joindre à *iel* et à *bez* certaines expressions comme *c'hom* (lisez *chom*) *er guélé nep à garo,* demeure au lit qui voudra, Quiquer, 1690, p. 113. Le verbe peut être ici à l'infinitif, c'est ce que prouvent entre autres les phrases *evelse beza grêt,* ainsi soit-il, *Conferançou curius,* chez Lédan (édition publiée sous Louis-Philippe, comme on le voit à la p. 26), p. 47 ; *beza* et *bea droug gant an eb a garo,* que cela déplaise à qui voudra, collection Penguern, I, 206 ; III, 31 ; *Nini a neus c'hoant da vellet truez Mond diziou d'ar c'hastel neves,* celui qui veut voir grand pitié, qu'il aille jeudi au château neuf, I, 33 ; *trei an aël,* que le vent tourne, V, 161, cf. 212, *treï dan avel,* 174. Cet emploi de l'infinitif pour l'impératif n'est pas borné à la 3e pers. du sing. ; cf. *Rev. Celt.,* IV, 299 ; *e astenn,* qu'on l'étende, J 135 ; *e aeren,* lions-le, 73 b. On dit très souvent en petit Tréguier : *doñd amañ,* venez ici ; *c'hastañ, ha chomañ ke da dortañ,* hâtez-vous, ne vous arrêtez pas (cf. « il n'y a pas à *tortiller* » ?), etc.

Après un verbe au futur ou à l'impératif, un second verbe à l'infinitif peut exprimer l'idée de ces temps : *me ... a gray ...*

ah sezlou, je ferai et j'entendrai, N 499-500, pour *sezlouo; deomp ... hac ... e lesel,* allons et laissons-le, 519-521; *na hentet na darempret,* ne hantez et ne fréquentez, J 21 b.

Il en est de même, du reste, pour les autres temps; exemples:

Moy. br. *hoz bennigaf ... ha hoz ober,* je vous bénis et je vous fais (archevêque), N 1770, 1771; *ne espernaff ... delcher,* je n'épargne (lièvre ni renard); je prends (les lapereaux), 285, 286; *ne credaff ... na doen,* je ne crois pas et n'ai (souci de), B 105; *pan sell ... ha guelet,* quand il regarde et voit, 283-284; *mar da ... ha caffout,* si elle va et trouve, 79; *na diguer ha rannaff* (qui empêche) qu'il ne s'ouvre et ne se brise, J 34; *maz huesenn ... ha crenaf,* tant que je suais et tremblais, 231; *en dougenn net hac e caret,* je le respectais et l'aimais, N 1145; *no dalchech huy, ha ho diquacc* (pourquoi) ne les arrêtiez-vous pas et ne les ameniez-vous pas, J 219; *ez aparissas ... hac he admonetas ... yuez he assury,* il apparut et l'avertit; de plus il l'assura, Cathell 13; *ez deuz de nem colery ha da enrage ha gourhemen,* il se mit en colère et ordonna, 17; *en querhomp ... e adorifu,* nous l'aimerons et l'adorerons, H 9; *na macses ... hac ho emplig,* n'aurais-tu pas nourri (des animaux) et ne les aurais-tu pas employés, B str. 700, vers 1 et vers 5; dans l'intervalle se trouvent d'autres verbes à des temps différents; *ne lamset ... nac he rauissaff* (de peur) qu'on ne la prît et ne l'enlevât, 8.

Bret. mod.: *ma crevas ha mervel marv-miq* (si bien) qu'elle creva et mourut, de Goësbriand, Fables, 1836, p. 1; *me o lacfe a blat, hac ober dé anaout,* je les abattrais, et leur ferais reconnaître, *Moys.* 176; *biskoaz ... n'euz hi anduret ... met hi chaseal,* jamais il ne l'a supportée ... mais il l'a chassée, *G. B. I.,* I, 160, cf. 162; *me gouitafe ...; kouitad ..., mont,* je quitterais (mon pays), je le quitterais, j'irais, 138; *ma kouskfomp ... kousket ..., debri* (la grâce) que nous couchions ...; que nous couchions ..., que nous mangions, 254; *a vreofe ..., lakad,* il briserait ... et mettrait, 520; *breman pa hon dizourci, ha caout eun tam amzer,* maintenant que je suis tranquille et que j'ai un peu de temps, *Chanson ... var ... ann everezet,* 1; *squiant en dëoa ha gouzout peur e impligea,* il avait de l'esprit et savait quand l'employer, *Sarmoun,* 35, cf. p. 21, etc. On

dit en petit Trég., par exemple, *an dud a vor a chik, pe vutunat,* les marins chiquent ou fument, etc.

Cette construction existe également en cornique et en gallois; cf. Stokes, *Pascon agan Arluth,* p. 95 (note à str. 175, l. 2); *Beunans Meriasek, Further corrigenda and addenda,* note au vers 906.

On la trouve aussi en français: « Item que si l'on vend et allienne du dommayne de l'Eglise et en ce appauvrir les dits Ecclesiastiques, ... » (pièce datée d'avril 1573, signée de l'évêque de Luçon; dans les Papiers d'Aquitaine, Recueil manuscrit de Dom Fonteneau, t. XIV, p. 714, bibliothèque de Poitiers).

6. Il y a un troisième cas où l'infinitif peut alterner avec le futur-subjonctif; c'est après le mot *da.*

Doué do conduo, que Dieu vous conduise, Quiquer, 1690, p. 77, cf. 14, a pour synonyme *Doué do conduy,* 73, où le verbe est à l'infinitif, de même que dans *Doüé da rei,* que Dieu donne, 111 (= *Doué da roi,* 11, 14, 42, *da roy Doué,* 12, futur), *Doue da réi, Moys.* 270, (= *Doue da royo,* 309), *Doue da reï, G. B. I.,* I, 254, 260, vann. *Doue de rein, Voy. mist.,* 11, *Doüe de rein,* Chalons ms., s. v. *allonger, Doüé d'hou sicourein* (= *Doüé hou sicouret*) et *Doüé de uout guenech,* Dieu vous assiste, Chal. *ms,* litt. Dieu soit avec vous, *Doue da vezan,* Quellien, 235, *Doue da vea, Guill.* 1811, f° 77 v°, *Doue da vean, Explication an doctrin christen,* III (1849), p. 288, etc. (= *Doué da vezo,* Quiq., 37, *Doüé da véo,* 103, cf. *Doué ra vezo,* 40); *Doue da renta dèc'h,* que Dieu vous rende, *Moys.,* 270; *Doue da zistrein,* que Dieu détourne, *Expl.* II (1838), p. 176; *Doue da zont do pea* « que Dieu vienne à vous récompenser », *Guill.* 1811, 79 v°, etc.

Cet emploi de l'infinitif avec *da* pour rendre l'idée de l'optatif existait dès le breton moyen: *peuch ... da regnaf,* que la paix règne, J 8. Il provient d'une confusion entre *da,* particule verbale = irl. *do, Rev. Celt.,* IX, 250, et *da,* préposition signifiant à. La construction plus ancienne, avec le futur, se trouve aussi à cette époque: *doz greav,* qu'il vous fasse, J 9; *da uezo graet,* qu'il soit fait, *Middle-Breton Hours,* 65; *Doe daz saluo,* Dieu te salue (i. e. sauve), Catholicon. Autres

exemples de Quiquer, 1690 : *Doue do miro,* Dieu vous garde, 89, *d'ò miro,* 97 ; *Doué do binnigo,* Dieu vous bénisse, 27 ; *da binigou,* qu'il bénisse, 55 (cf. *seruigou,* il servira, 53) ; *deut mat da viet,* soyez le bienvenu, 20, 22, 33 (*ra viet,* 97).

Il n'est pas exact de dire que *da* « est toujours précédé du sujet », *Rev. Celt.,* IX, 538, ligne 14; on en a la preuve, ibid., l. 3 [1]. — Cf. *da,* particule optative, en slave.

Il n'est pas impossible, d'un autre côté, que dans *chom er guele nep a garo,* reste au lit qui voudra, *chom* soit à la seconde personne du singulier. Cette explication paraît la plus naturelle dans *n'em gonvertis nep a garo,* se convertisse qui voudra, *Disput ... Molarge* (après *Chanson goz*), chez Lédan, p. 6. On trouve des constructions semblables avec la 2e pers. du pluriel : *'nn hini 'n euz c'hoant kavet truez It dilun d'ar C'hastel-nevez, G. B. I.,* I, 242, litt. « celui qui veut ..., allez ... », cf. la variante de la coll. Peng., citée § 5 ; *gourdrouzit an eb a garo,* murmure qui voudra, coll. Peng., II, 66, *gourdrouzid an eb a garo,* 69 ; *grognit nep a garo,* en grogne qui voudra, *Jac.* 96, *clévit nep a g.* (entende), *Moys.* 239; *va zud, n'em renjit pepini,* (... *na boltronet ini*), mes gens, que chacun se range, (que personne ne soit lâche), *Pevar map Em.,* anc. éd., 271 ; *heuillit ac'hanon nep a garo,* me suive qui voudra, 397 ; *recourit ho pue, mignonet, nep a ell,* sauve qui peut, amis, 347 ; *va zud, mar deus ini am c'har, Laqit e adversour pepini d'an douar,* mes gens, s'il y en a quelqu'un qui m'aime, que chacun terrasse son adversaire, 57, cf. 146 ; *chomit, compagnunez, pepini en e blac, Rimou ha goulennou* chez Lédan (anc. édit.), p. 53, litt. « restez, la compagnie, chacun à sa place » ; *chomit ta pepini qeit m'o e volonte* « restez donc chacun tant que ce sera sa volonté », *ibid.,* etc. [2]. On dit en petit Tréguier *'n ini 'n e*

1. On lit *dra vezm,* que je sois, dans l'ancienne édition de *Buez ar pevar map Emon,* p. 179 ; *dra* est un compromis entre *da* et *ra.* Une autre combinaison curieuse se montre dans *ar blei ous da tago,* que le loup t'étrangle, *ibid.* 275, pour *ar blei da (... daz) tago* ou *ar blei ouz da daga,* littéralement « le loup à t'étrangler ».

2. Dans *bezit gret,* qu'il soit fait, *ib.* 20, il y a, je pense, une simple confusion graphique, pour *bezet* ; cf. *enorit,* on honorait, *Pev. m. E.,* anc. éd. 7, et peut-être *assurit,* assurément (pour *assuret,* assuré), 29, 167, 182, 212, 225, 243, 263, 284, 322, 326, 381 (voir § 41).

c'hoañd dë gâd prenet hag ë pou, litt. « celui qui veut en avoir, achetez et vous aurez ».

Une tournure analogue existe en français : « Gardez vos gants ceux qui en ont », Labiche, *Un chapeau de paille d'Italie,* acte II, sc.-3.

7. La seconde classe (verbes à futur en *y*) se divise en trois groupes : radicaux en *a,* en *eu* et en *o.*

Exemples : *groay, gray, grai, greay, ray,* il fera, qu'il fasse; *disgray,* il défera, *essay,* il essaiera, *hoantay,* il désirera, *lacay,* il mettra, *pellay,* il s'éloignera; *couffhay,* il songera, B 657, 659 ; dans ce mot seulement *ay* compte pour deux syllabes (rimes *a, i*), mais cela n'empêche pas les autres d'avoir *i* voyelle, et de rimer en *i* : « *Hac a grai ma deuotion,* N 500; *En ty maz ay, hep faziaff* », J 47. La rime intérieure de *ty* avec *faziaff* ne suffirait pas, parce qu'elle n'est qu'à la 2e syllabe du vers ; cf. mon *Glossaire moyen breton,* Préface.

Gruy, il fera, J 78, col. b, 1 syll., rime en *i,* est dû probablement à une confusion graphique avec *gruy,* tu feras, Sainte-Nonne, 1149, *ry,* B 614 (*nen gry,* J 52, pour *na ry,* rimes *ar, i*); *gry,* Cathell, 23 (*Rev. Celt.,* VIII, 88). L'*a* du radical disparaît à cette seconde personne, mais non à la troisième : *y,* tu iras.

Le verbe du deuxième groupe, *deuy, duey, duy, dui,* il viendra, n'a qu'une syll., qui rime en *i,* J 49, N 522, etc. ; *duy,* tu viendras, en a deux.

Exemples du troisième groupe : *roy,* il donnera, *scoy,* il frappera, une syll. ; *roy,* deux syll., B 292 ; *gouloy,* il couvrira, trois syll., B 630 (rimes *o, i*) ; *troy,* il tournera, *Poèmes bretons,* 227, peut être compté pour une ou deux syll., parce qu'il est suivi d'une voyelle, et qu'en pareil cas la synérèse est fréquente. La rime de *roy* (une syll.) à *baeleguiez,* N 1688, est analogue à celles que nous avons étudiées plus haut.

Royf, il donnera, une syl., N 708, est une variante purement graphique de *roy ;* cf. *canef,* il chantait, Cathell 3, pour *cane* ; *a graff,* il fait, 8, = *ara* 35, auj. *a ra.* On lit de même *da roiff,* qu'il donne, *don preseruoff,* qu'il nous préserve, *graiff,* il fera, Quiquer, 1626 (Loth, *Annales de Bretagne,* III, 249, 247, 245).

8. Le cornique nous offre dans *roy,* qu'il donne, en regard de *may hallo*, pour qu'il puisse, etc., un exemple de la répartition des suffixes *o* et *y* en moyen breton.

En gallois *-o* appartient au subjonctif-optatif, que la grammaire de Rowland appelle *future perfect* et qui s'emploie dans les propositions dépendantes, cf. Loth, *Rev. Celt.*, VII, 236, 237 : moy. gall. *akafo,* qu'il aura reçu, *duw arodo,* que Dieu donne ! mais aussi *yny wyttao,* jusqu'à ce qu'il ait mangé, *Grammatica celtica,* 2e éd., 513, *aho,* il sera allé, 583.

La terminaison *i* appartient, au contraire, au présent-futur, que Rowland appelle *future* : *bwytäi ef,* il mangera, Dictionnaire de Spurrell. Je suppose qu'on peut joindre à *bwytäi aiff* ou *eiff,* il ira, *gwnaiff,* il fera, formes admises par la grammaire de Rowland, 3e éd., Bala, 1865, tandis que les correspondantes dans les thèmes consonantiques, comme *dysgiff,* il apprendra, sont regardées comme vulgaires, p. 72. *Aiff* et *gwnaiff* étant synonymes de *a* et *gwna* (= les présents bretons *a, groa*), pourraient provenir d'une imitation analogique du rapport régulier de *ca,* il aura (infinitif *cael*), avec *caiff, ceiff,* il aura (inf. *caffael*) = bret. moy. *queff,* il trouve[1]. Un passage de la grammaire de Griffith Roberts, Milan, 1567, montre combien cette analogie devait sembler naturelle : « Quelques-uns, dit l'auteur gallois, forment la 3e pers. sing. en ajoutant *ph* à la seconde : *ceri* [tu aimeras], *ceriph* [il aimera] ; *cai* [tu trouveras], *caiph* [il trouvera] » (p. 64 de l'édition originale, 154 de la réimpression de la *Rev. Celt.*).

Mais cette influence a pu s'exercer à l'origine sur des formes de futur, existantes, en *-(a)i,* et n'avoir pour effet que de les augmenter du son *f,* ce qui les distingua d'ailleurs heureusement des imparfaits : *ai,* il allait, *gwnai,* il faisait (bret. mod. *é, gré*), et de la 2e pers. du futur : *ai, ei,* tu iras, *gwnai,*

1. Davies avait à peu près la même idée : « Quod factum existimo ex... prava imitatione anomali *caiff*, a *caffael* » (*Antiquæ linguæ britannicæ ... rudimenta,* 2e éd., Oxford, 1809, p. 99). Il est à remarquer que, tout en rejetant en bloc les terminaisons *-iff*, il semble regarder *aiff*, dont il donne un exemple, comme plus excusable que *ceiff* ; et qu'il mentionne, à ce propos, les autres thèmes en *a* : « Et in futuris verborum in *au*, rectius duxerunt veteres duplicare *aa* [vel ipsum duplex *au* in simplex contrahere (dit-il plus loin)], quam dicere *iff*; ut *tristaa, lawenhaa...*, *gwarha* » (p. 100).

tu feras (bret. moy. *y, gruy*). L'indignation des grammairiens devant des futurs comme *dysgiff, carif, ceriff* (cf. Z² 510) nous est un garant de leur nouveauté relative. Sur l'emploi de cette terminaison *-iff,* voir Loth, *Rev. Celt.*, VII, 190.

Le breton moyen, le cornique et le gallois paraissent donc d'accord pour indiquer la terminaison *i* du futur comme propre aux verbes dont le radical est en *a, (eu), o.*

9. En breton moderne, la distinction des futurs en *o* et en *i* n'est pas aussi tranchée qu'en bret. moy.; il se fait entre les deux classes des échanges et des compromis.

Le trécorois ajoute la terminaison *o, ou,* à des thèmes en *a* et en *o : lakao,* il mettra, *G. B. I.,* II, 8; *kuitao,* il quittera, *Histoariou,* 225, *trugarekao,* il remerciera, 9; *distroo,* il retournera, 223, *G. B. I.,* I, 68; *'tiverrao,* il raccourcira, *Revue de Bretagne et de Vendée,* LVII, 214, etc.; petit Trég. *kouitâou,* etc., *rôou,* il donnera, *skôou,* il frappera, *golôou,* il couvrira, etc. Ces formes sont analogues à celles du gall. moyen comme *bwyttao,* il aura mangé (§ 8) = pet. tréc. *boetâou,* il nourrira. Il y a aussi une variante *eo* pour *ao* : *ni a verreo,* nous raccourcirons, *Buez ar pêvar mab Emon,* ancienne édition, p. 116; *pelleo,* qu'il éloigne, *Revue historique de l'Ouest,* V, 210, etc.; v. § 16.

On trouve de même en cornouaillais *deuo,* il viendra, employé dans l'*Almanach* de 1877, concurremment avec *deui ; a zeuo,* saint Jean, IV, 14, trad. Lecoat, etc. Le léonais (comme quelquefois le trécorois) ajoute la première désinence *o* à la deuxième, *í : rai,* il fera, Quiquer, Morlaix, 1690, p. 79, *ray,* 67, et *raio,* 17, *rayo,* 69; *roi, roy,* il donnera, 122, *royo,* 72; *ay* et *ayo,* il ira, *ray* et *rayo,* il fera, *lacqay* et *lacqayo,* il mettra, *caçzay* et *caçzayo,* il haïra, *deuy* et *deuyo,* il viendra, *roy* et *royo,* il donnera, *sqoy* et *sqoyo,* il frappera, etc., P. Grégoire, *Grammaire,* 134, 102, 110, 140; cet auteur regarde les formes sans *o* comme dérivées des autres par abréviation. Le Gonidec écrit de même *lakaiô* ou *lakai,* etc. Cf. *lakaï, G. B. I.,* I, 248; *lakaïo,* 196; *qüittayo,* il quittera, *tostayo,* il approchera, chanson du Juif-Errant, 3, etc.

Le point de départ de ce cumul d'indices peut avoir été la synonymie ancienne de *iel* et *ielo,* il ira; d'après le rapport de ces deux formes, on aura donné à leur équivalent *ay,* il ira, une

variante *ayo;* de même à *deuy*, il viendra, une variante *deuyo,* etc.

10. La correspondance de *can-o,* il chantera, à *can-ot,* vous chanterez, a été imitée dans *deu-yo,* il viendra, d'où *ma teuyot,* que vous veniez, *Moys.,* 173; *distro-yo,* il retournera, *ma tistroyot,* que vous retourniez, *Jac.,* 86.

De même pour les deux autres personnes plurielles du futur, qui ont parfois des terminaisons *omp, oñt,* cf. *Rev. Celt.,* IX, 262, 264 (*vezomp,* nous serons, *Guill.,* 1811, f° 71 v°, = *Guill.,* 1815, p. 88; *sonjont,* ils penseront, *Guill.,* 1811, f° 71, = *sonchont, Guill.,* 1815, p. 88) : le *y* de *ra-yo,* il fera, *a-yo,* il ira, a pénétré ces personnes dans *rayomp,* nous ferons, *Guill.,* 1815, p. 62; *Pêv. m. E.,* anc. éd., 325, *Moys.,* 235, *ma reïomp,* que nous fassions, *Meulidiguez qeguin ... gant ... El Liab ...,* 7081 (i. e. Le Bail, 1807) p. 14 (une édition plus récente, chez Lédan, a *raimp*); *raimp* avec un *o* au-dessus de l'*m, Guill.* 1811, f. 53 v; *réyomp,* nous ferons, que nous fassions, *Pêv. m. Em.,* anc. 39, 119, 336, 341; *ayomp,* nous irons, que nous allions, 28, 132, 149, 383, 386, etc., etc., *ma c'hèyomp,* 109, *ma haïomp, Guill.,* 1815, p. 102 (= *ma cheomp, Guill.,* 1811, f. 82 v.), *aiomp, Guill.,* 1811, f. 67 v, 69; *aïomp, Guill.,* 1815, p. 59, 83, 85, 102; *deuyomp,* nous viendrons, *Pêv. m. Em.* anc. 87, 125; *rayont,* ils feront, *Jac.* 101, *raïont, Guill.,* 1815, p. 45, *graïont,* 75; *rêyont, Pêv. m. E.* anc., 374; « on dit souvent *graiont* (qu'ils fassent), surtout en Trég. », selon M. l'abbé Hingant, *Grammaire,* 68, *aiont,* qu'ils aillent, 93; *deuyont,* ils viendront, Grég., *Gram.,* 140, *daiont,* id., Quellien, 135, et même *deuchont,* id., Peng., II, 268; *laqayont,* ils mettront, *Pêv. m. E.,* anc. 166; *roïont,* qu'ils donnent, *Guill.,* 1815, 56[1]. M. Hingant fait de *graiont* et *aiont* des impératifs; nous avons vu que l'emploi de ce

1. Il y a une autre terminaison vulgaire *-ioñt* pour *oñt,* à l'indicatif présent : *pa zemeïont,* quand ils se marient, *dleïont,* ils doivent, *Suppl. aux dict. bret.,* Landerneau, 1872, p. 92; cf. *disqueïet,* montrez! *Guill.,* 1811, 63 v. Cette addition de *y* s'observe encore en dehors du verbe : *Doueyo,* dieux, *Guill.* 1815, 29, *dleyo,* dettes, *Expl.* I (1833), 168; *alc'hueyo,* clefs, 273; *ruioc'h,* plus rouge, 279; *glepioc'h,* plus humide, *Suppl.* 109. Elle paraît due, en partie du moins, à diverses analogies (cf. *dimeio,* des mariages; *dleïen,* je devais, *ruiañ,* rougir, etc.).

temps peut parfois alterner avec celui du futur. Cf. *consultont*, qu'ils consultent, *Avanturiou un den yaouanq*, chez Lédan, anc. éd., p. 33 ; *sonjont*, qu'ils pensent ! *Cantic ... var ar burete*, chez Lédan, p. 4. Il faut ajouter à ces formes *ma teuyor*, pour qu'on vienne, *Pêv. m. E.*, anc., 265.

11. On peut comparer la transformation de presque tout le futur du verbe être, à l'image de la 2e pers. plurielle, *vihot*, *Gramm.* de Grég., 82, 87, 127, 153 :

	beza ê viziñ	*bet* ou *a vihon bet coz*,	j'aurai été vieux.
Plur. 1re p.	— *ez vizimp*	— ou *ê vihomp* —	
3e p.	— *ez vizint*	— ou *ê vihont* —	
Sens indéfini :	— *ez vezor*	— ou *ê vihor* —	on sera.

La 1re pers. plur. analogique *vihomp*, nous serons, que nous soyons, existait déjà en moy. br., J 220 b, *Notelou*, 448 ; j'ai eu tort d'y voir un conditionnel. Au lieu de *vihot*, on a souvent *viot*, *Pêv. m. E.* anc. 72, 144, etc. ; de là *viomp*, nous serons, que nous soyons (2 syl.), *ibid.*, 142, 178, 257, 275, etc., *ma viont*, pour qu'ils soient, 341, *Destruction de Jérusalem* (Bibl. nat., ms. celt., n° 61) f° 4, etc. ; *vior*, on sera, Le Gonidec, *Gramm.*, 1807, p. 167 ; Hingant, *Gramm.*, 180, etc. La première pers. du sing. *vihon*, unique en son genre, s'appuie sans doute sur l'« aoriste » ancien *vioûn*, *vioûn*, je fus, encore donné par le P. Maunoir, *Grammaire armorique*, p. 20 (2e pers. *viout ;* pl. *viomp, vioc'h, viont, ibid.*)

12. Il est possible que *elot* signifie vous irez, J 201 b, en ce cas c'est un produit de l'analogie, comparable à *deuyot ;* le fait est certain pour *yêloc'h*, vous irez, *Pêv. m. E.* anc. 180, 206, *Moys.* 169, *Jac.* 83, *ielloc'h, Canaouen ... var an hent-ouarn*, chez Haslé, str. 8, etc., malgré la présence en gallois du subjonctif-optatif *eloch*, vous serez allé ; la racine *el* a, en cette langue, une conjugaison à peu près complète.

13. Le trécorois et le vannetais changent fréquemment *ai* en *ei :* trec. *ei*, il ira, *grei*, il fera, *Rev. Celt.*, IX, 248, 254 ; *laqey*, il mettra, *Pêv. m. E.* anc. 311, *laqêy* 375, *c'hoantêi*, il désirera, 88 ; *quittei*, il quittera, *Devocion d'ar galon sacr*, Saint-Brieuc, 1851, p. 137 (infinitif moy. bret. *cuittat*) ; van. id., *peælley*, il s'éloignera, l'A., v. *ciel*, *Suppl.*, etc. Ceci est con-

forme à la phonétique : cf. trég. *mein*, ils sont = léon. *emaint*. Le trécorois seul ajoute quelquefois *o* : *reïo*, il fera, *G. B. I.*, I, 76 ; *greyo*, *Pèv. m. E.* anc. 89, *gréyo*, 73 ; *éyo*, il ira, qu'il aille, 338, 74 ; *laqueio*, il mettra, *Rev. Celt.*, IX, 256, etc.

14. En dehors du vannetais, je ne vois que deux verbes dont le radical n'est pas en *a* qui puissent présenter au futur l'aspect de ceux en *a*. C'est d'abord le verbe du 2e groupe de la seconde classe *dei*, il viendra, en pet. Trég. (cf. *Rev. hist. de l'O.*, V, 208) et en van. (*é tay*, van. de 1693, Loth, *Ann. de Bret.*, III, 413) et un seul du 3e, *rei*, il donnera, Quiquer, 79, *reï*, *G. B. I.*, I, 126, 292, *rei*, 14, 286, *ray*, *Jac.*, p. 129 ; van. *rei*.

En vannetais, certains futurs de verbes du 3e groupe sont, comme *rei*, assimilés complètement à ceux du 1er : *golei*, il couvrira, *gortei*, il attendra (*èm ortéye*, il m'attendra, *Rev. Celt.*, VII, 340, v. 91 ; trég. *ni a chortoyo*, nous attendrons, *Pèv. m. E.* anc. 48). Dans les autres il n'y a qu'une sorte d'accommodation, l'*o* reste et s'adjoint *ei* et non *i* : *scoey*, il frappera, l'A., *suppl.*, v. *èventer* ; *troei*, il tournera, *distroei*, il détournera, *Vocab. nouveau*, Vannes, 1863, p. 67.

15. Il y a des verbes qui, ayant deux infinitifs de radicaux différents, ont légitimement deux formes de futurs, en breton moyen ou en breton moderne :

Bret. moy. *essaeo* et *essay*, il essaiera, inf. *essae* et *essa* ; le premier est le plus ancien ;

Bret. mod. *coveçzo* et *coveçzay*, il confessera, *Gramm.* de Grég., 22, inf. *covez* et *coveçzât*, *Dict.* de Grég., moy. bret. *coffes* et *coffessat* ;

Bret. mod. *laqai*, il mettra, *Traj. Moyses*, 172, *laco*, 171 ; *lakaï*, *G. B. I*, I, 248, *lako*, 212, van. *lakei* et *lakou*, inf. van. *lakat* et *lakein*, trég. *lakat*, *lakout*, *Gram.* de Hingant, 100 ; *lak*, coll. Peng., V, 112 ; petit Trég. *lakeign*. La forme en *at* est la seule ancienne.

Nous allons voir qu'en moyen breton plusieurs autres verbes sont à ajouter à cette liste. Nous verrons aussi que dès lors la conjugaison des thèmes en *a* pouvait, par suite de contractions, prendre dans beaucoup de formes verbales une ressemblance complète avec la conjugaison des verbes de la première classe.

Ces ressemblances sont plus frappantes encore et plus multipliées en vannetais ; d'un autre côté, ce dialecte a étendu la terminaison d'infinitif *ein* à presque tous les verbes, sans distinction de classes.

16. Dans ces conditions, il n'y a pas à s'étonner de trouver en vannetais diverses confusions entre les deux terminaisons de futur *o*, *ou* et *(a)i*, *(e)i*.

Exemples de *ai*, *ei*, pour *ou*, en vannetais : *digorai*, il ouvrira, *renai*, qu'il conduise, *Barzaz Breiz*, 382 ; *konfortai*, il consolera, 369, *Doue d'ho pennigai*, Dieu vous bénisse, 341; *arribuei*, il arrivera, *Brediah er fé*, 1861, p. 192, *é virei*, il gardera, 145 ; *candalhei*, il continuera, *Apparition ... er Salette*, 1871, p. 7, *brehonnei*, il s'émiettera, 8 ; *carei*, il aimera, Loth, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, V, 134-135 ; *sonnei*, il sonnera, *Livr bugale Mari*, 48, *e huelei*, il verra, 49, *vanquei*, il manquera, *Histoer ... J.-C.*, 58, (=*vanqueo*, ibid.); *e guemerei*, il prendra, 95 (*e guemereo*, 63); *e garei*, il aimera, 69 (*e garreo*, 63)[1]; *me huisquei*, je revêtirai, Mélusine, IV, 452 ; *jouissei*, il jouira, 425 ; *eit ma verchei*, pour qu'il marque, Chal. *ms*, v. *appuyer*, *auancei*, il avancera, v. *appui* (*auançou*, s. v. *avancer*), *a goustei* et *a goustou*, il coûtera, Chal. *ms* ; bas van. *tolei*, il jettera, *kassei*, il mènera, *kouskei*, il dormira, *Rev. Celt.*, VII, 182, 187, 188, etc. ; en 1710, *clevei*, il entendra (Loth, *Annales de Bret.*, III, 419).

On trouve en cornouaillais *a ziskei*, il montrera, *Barz. Br.*, 147, *ni ziskei*, nous montrerons, et *ni ziskeio*, 37, = *ni 'zisko*, *ni a ziskoï*, *G. B. I.*, I, 135 (léon. *me ziskouezo*, *B. B.*, 471) ; infinitif van. *discoein*, léon. *diskouez*. *Ni zisko* doit appartenir plutôt au verbe *diski*, apprendre, enseigner.

17. Exemples de *ou* pour *i* : van. *toou*, il couvrira (une maison), *Manuel*, 1867, p. 37 ; *guellou*, il guérira, 39, *mehekou*, il déshonorera, 36, etc. ; à Batz (Loire-Inférieure), *boud a rou*, il y aura, se dit en même temps que *boud ri* (= *bout rei*,

1. Dans ce livre, imprimé à Lorient en 1818, tous les futurs qui ne sont pas en *ei* sont en *eo*, sauf *vo*, il sera, *hou po*, vous aurez, 60, 61, etc. Peut-être *-eo* vient-il ici de *-ao*, cf. § 9 : il y aurait un curieux mélange de *-(a)i* et de *-o*. Voir plus loin mon article sur l'*Enfant prodigue*, II, v. 18.

de *ray*, il fera). Dans ce dernier dialecte, qui se rattache au vannetais, il n'y a même que trois autres futurs en *i* : *hañ gi*, il ira *(ay)*, *hañ zi*, il viendra *(dêuy)* et *hañ ri*, il donnera *(roy)*; tout le reste est en *ou*.

On trouve hors du vannetais *Doüe da bello fortun* et *Doüe ra bello* ou *ra bellaï fortun*, à Dieu ne plaise, litt. que Dieu éloigne (la mauvaise) fortune, chez le P. Grég., qui ne donne pas d'autre infinitif que *pellaat*, *pellât* (écarter), thème en *a*; *bac'hato*, il bâtonnera, *Chanson* ... *peder vreg*, 2 ; *-o* pourrait, du reste, être une contraction peu usitée de *-ao*, *-eo*.

18. Pour ces raisons, et pour celles qui seront développées plus bas, je ne puis admettre aucune des deux explications données pour le vann. *carei*, *Soc. Ling.*, V, 134, 135 ; cette forme me paraît venir de *car-ai*, imitation analogique de *lakai*, *lakei*, = *laca* + *i*. On peut comparer le gallois *ceriff* de **cer-i* d'après *gwna-iff*, *bwytä-i* (§ 8).

La lutte en vannetais des deux suffixes de futur *i* et *o*, avec des succès divers, n'est qu'un épisode de l'antagonisme plus général entre les thèmes verbaux en *a* et les autres ; antagonisme qui a son point de départ dans la phonétique, mais qui, grâce à l'analogie, a fini par intéresser directement la morphologie dans ce dialecte.

2. *Les thèmes verbaux en* a.

19. On peut distinguer, dans la conjugaison des thèmes verbaux en *a* du moyen breton, trois sortes de formes :

1° normales, qui gardent la voyelle finale du thème ;

2° communes, qui suppriment cette voyelle par contraction;

3° spéciales, qui par suite de phénomènes de contraction au profit de la première voyelle, ou de métathèse, d'assimilation ou de contamination analogique, se distinguent nettement des autres verbes.

20. Exemples de formes normales.

Infinitif : *lentaat*, faire lentement, *laquaat*, mettre, Cathell, 19 ; *pellahat*, éloigner ; *cofahat*, se souvenir, cité par D. Le Pelletier d'après « les vieux livres », s. v. *cotin* ; — *essa*, es-

sayer. Cf. v. bret. *meplaom,* être confondu, gall. *meflhau, Rev. Celt.,* VIII, 506.

Participe : *laquaet,* mis ; *groaet, graet,* fait, *hoantaet,* désiré, *ledanhaet,* élargi, etc. Cf. v. bret. *inaatoe,* gl. ineundum.

Indicatif présent : (v. bret. *lemhaam,* j'aiguise, *mergidhaam,* gl. hebesco, *datolaham,* je rassemble ; auj. *lakaann,* je mets, Le Gonidec, *lakaan,* 3 syll., *G. B. I.,* II, 288; *joausaañ* et *joauseañ,* je deviens gai, Hingant, 79) ; — (léon. *lékéez,* tu mets) ; — *laca,* il met, *groa, gra,* il fait, *houanta,* il désire (v. bret. *ar-uanta*), etc. ; — *lequeomp,* nous mettons, *grueomp, reomp,* nous faisons ; — (léon. *likiit,* vous mettez) ; — *grueont, greont,* ils font ; — *laquaer,* on met, *graer,* on fait.

21. Exemples de formes communes, en moy. bret., aux thèmes en *a* et aux autres :

Infinitif : 1° *labourat,* travailler, *arreta,* arrêter (1re classe) ; 2° *lacat, essa* (thèmes en *a*) ;

Participe : *labouret* — *laquet ;*

Indicatif présent : 1re pers. : *caraff,* j'aime, 2e *querez,* plur. 2e *queret ; quefit,* vous trouvez ; — *lacaff, lequez, lequet ; gruyt,* vous faites. *Gueler,* on voit ; — *rer,* on fait.

Pour ces deux sortes de formes dans le reste de la conjugaison, on peut voir *Dict. étym.,* s. v. *lacat, groaet, coffessat, ioaeussat, goapat,* etc.

22. Exemples de formes spéciales :

Participe : *laquat,* mis, contraction de *laquaet ; laqueat* (métathèse) ; *lequeat,* Cathell 3, 5 (assimilation régressive, d'où par contamination *lequaet, laequaet*).

Présent : *groear,* on fait, Cathell 33, *grear,* Catholicon *b,* s. v. *venim* (métathèse) ; *graeomp,* nous faisons (mélange des deux formes du radical, *gra-* et *gre-*).

Imparfait : *great,* on faisait (métathèse) ; *yea,* il allait, *grea,* il faisait. Dans ces deux derniers mots, il n'y a pas métathèse directement, mais imitation analogique des autres personnes telles que *great* et léon. *ieann,* j'allais, *greann,* je faisais, pour *graet,* etc. ; car *ae* final ne devient pas *ea.* Une analogie du même genre se trouve dans le moy. bret. *quea,* va, d'après le pluriel **queat ;* voir sur ces mots mon *Glossaire moyen breton,* s. v. *leach, quea.*

Impératif: *graeomp*, faisons (mélange de *gra-* et de *gre-*, cf. *greomp); gruemp* (contraction de *gruemp*, cf. *demp*, « allons », et « à nous » de *deomp).*

23. Ce qui distingue le plus en moyen breton la conjugaison des thèmes verbaux en *a*, en dehors de la 3e pers. sing. du futur, c'est qu'ils gardent cet *a* quand il est final et aussi quand la désinence commence par une consonne; dans ce dernier cas l'*a* est souvent changé en *e*. Exemples

groa, il fait; *groa*, fais!

lequesot, tu mis, *gresomp*, nous fîmes, *gruesoch*, vous fîtes, *gruesont*, ils firent, *groasenn*, j'aurais fait, etc.;

gruehet, vous ferez, *graher*, on fera, *grahenn*, je ferais, etc.

Je ne compte pas ici les formes comme *groahimp*, nous ferons, *grahint*, ils feront, dont l'*h* vient, par analogie, de celui de *gruehet*.

24. Les thèmes verbaux en *eu* et en *o* gardent leur voyelle dans les mêmes conditions.

Quand il y a contraction, si la première voyelle l'emporte, il n'y a pas de confusion possible avec les thèmes en *a : deut*, venu, de *deuet; (deut*, vous venez, Quiquer, 1626, *Ann. de Bret.*, III, 247; *pa deur*, quand on vient, *Instr. Christ.*, 105); *troff*, je tourne, *rof*, je donne, de *roaff*, cf. cornique *rof*, gall. *rhof* (Gramm. de Davies, 2e éd., p. 141), et trée. *rôt*, donné. Le cas contraire se présente rarement; exemple : *rez*, tu donnes, = léon. *roez*; cf. *rez*, tu fais, de **groaez*, en cornique *reth*.

25. Sauf *aff*, je vais, et *groaff*, je fais, à qui *mon(e)t* et *ober* servent d'infinitifs, tous les verbes qui ont un thème en *a* font l'infinitif en *at*, plus rarement *a*; mais la réciproque n'est pas vraie.

La terminaison *-at* indique un thème en *a*, quand elle a une variante *-aat*, *-ahat* (ce qui est rare en moyen breton, mais on peut s'en rapporter à cet égard au léonais *-aat*); ou bien *-hat*. Le plus souvent aussi, *-at* après une consonne double ou une forte comme *p, c, t*, indique un thème en *a*.

Exemples de thèmes en *a : crethat, cretat*, garantir, prés. *creta (mé ho cretay*, je vous plaigerai, Quiq., 102); *bihanhat, bihannat, bihanat*, amoindrir, part. *-haet; trugarecat*, remercier,

prés. *-eca* (fut. *-ecay,* Quiq. 57), et même *amiaplat,* faire amitié, de *amiabl,* aimable, cf. v. bret. *meplaom,* être confondu, de **mebl-ha-om; denessat,* approcher, *denessa,* approche! cf. *dinessait,* approchez, Q., 24; *ho rouantelez dinesseet,* que votre règne arrive, *e tinessai,* il arrivera, *Prep. d'ar maro,* 69.

L'orthographe *-aat* est assez fréquente dans Quiquer, éd. de 1690: *yselaat,* abaisser, p. 129, *douzaat,* adoucir, *lessaat,* allaiter, 130, *tostaat,* approcher, 132, *tevalaat,* devenir obscur, 140, *gouassaat,* empirer, 141, *yac'haat,* guérir, 146, *chuezaat,* sentir, 163, *pasaat,* tousser, 165, *nettaat,* nettoyer, 154, *quitaat,* quitter, 160, *plenaat,* unir, 167. Il emploie aussi *-abat: cassabat,* haïr, 147; *-hat, -at: hardizhat,* oser, 155, *gouacquat,* amollir, 131; *-eat: marc'heat,* chevaucher, 91 (cf. *marc'haet,* vous chevauchez, 90; *marc'heomp,* chevauchons! 91). Le Bris écrit aussi *-aat,* mais *trugarecaat,* remercier, n'a que 4 syll., *Prep. d'ar maro,* 100, et *aa* indique simplement un *a* long accentué, dans *bennaac,* quelconque, 46, 68, 69, cf. *peurbennâc,* toutes les fois que, 101, *bennac,* 68, 69 (*taan,* feu, Chal. *ms.,* v. *boutefeu*). On trouve en trécorois *-aet: gwasaet,* empirer, *Hist.* 200, *kaeraet,* embellir, 215, *covessaet,* confesser, *Mezellour an ineo,* 162, 165, *lakaet,* mettre, 3 syll., Quellien, 229. Autres infinitifs, beaucoup plus rares: *laouenai,* réjouir, Le Coat, St Luc, XV, 24 et 32; *lawénañ,* à Kérity en Goello, *Ann. de Bret.,* III, 636.

Exemples de verbes en *-at* qui sont de la 1re classe, en moy. bret.: *gruyat,* coudre, prés. *gruy; labourat,* travailler, impér. *labour! mennat,* demander, prés. *menn; diuisat,* parler, *diuis.*

26. Les verbes à l'infinitif en *a* ne présentent qu'une forme caractéristique de la 2e classe en moyen breton (*essay*), mais nos textes n'en fournissaient pas d'occasions.

Dans le dialecte de Tréguier, où je ne vois pas que les thèmes en *a* aient empiété sur les autres, on conjugue comme tels les verbes qui expriment l'idée de rassembler, de recueillir, comme *pésketa,* pêcher, *kistina,* ramasser des châtaignes, *taozeta,* glaner, *néjeta,* chercher des nids; ou de mesurer, comme *dornata,* prendre à poignées, *marc'hata,* marchander, *talmeta,* tâtonner pour chercher (de *palmata*), *blaseta,* goûter, *c'houés'ta,*

flairer; *troieta*, tourner et virer (part. *troietaat*, *Hist.*, 171); ou de pourvoir, comme *boueta*, nourrir, *kerc'ha*, fournir d'avoine (un cheval), *jista*, pourvoir de cidre, *mesa*, faire paître, etc.

On lit *dourea ma marc'h*, abreuver mon cheval, Quiquer, 102, *dourait*, abreuvez, 100; le P. Grég. écrit *doura*, abreuver. Cf. *tanvea*, goûter (2 syl.), *Jac.*, 88[1]; et *marc'heat*, § 25. Le P. Grég. donne *boëta*, part. *boetëet*, faire paître; *bazata* et *bazatâ*, donner des coups de bâton, part. *bazatet* et *bazatëet*.

Ces sortes de verbes sont les seuls qui puissent avoir à l'infinitif *a* à la fois dans tous les dialectes bretons et en gallois.

Ils donnent lieu, de même que ceux *(a)at*, à des dérivés qui gardent cet *a* : je crois qu'il faut analyser léon. *pesket-a-er*, pêcheur, *dour-a-er*, porteur d'eau, vendeur d'eau, *goap-a-er*, moqueur, van. *amonenn-a-our*, marchand de beurre, etc., et non *pesket-aer*, etc., *Etudes grammaticales*, 39. Les mots léon. *breutaer*, plaideur, *evnetaer*, oiseleur, en moy. bret. *breutaour* (de *breutat*, plaider), *eznetaer* (léon. *evneta*, chasser les oiseaux), ne peuvent pas avoir le même suffixe que *impalaer*, empereur, moy. bret. *empalazr*. Il y a eu confusion entre les deux suffixes dans *impalaöures*, impératrice, Chal. *ms.*; cf. *rasspaour*, pl. *-aerion*, grapilleur, de *rasspa*, part. *-aëtt*, prés. *-a*, grapiller, L'A.

27. Il est donc très possible qu'on ait conjugué comme thèmes en *a*, en moy. bret., les verbes tels que *pesqueta* et *pesquetaff*, pêcher; *marchata* et *-taff*, marchander; *palfuata*, manier; *gopra*, louer, *douarha*, acquérir des terres, *tescouha* et *-haff*, glaner (pet. Trég. *teskoa*, part. *-ât*); *bochataff*, souffleter; *boeta* et *-taff*, nourrir. En gallois *bwyta*, nourrir, et *lladrata*, voler, sont aussi des thèmes en *a*. Le *Catholicon* donne *brihadal*, embrasser, différent de *bryata*, *bryatât*, part. *-tëet*, Grég.; cf. *briatffe*, il embrasserait, Coll. Peng., I, 131.

Les deux terminaisons d'infinitifs de la 2e classe, *-(h)at* et *-(h)a* ont cela de commun qu'elles ne peuvent être précédées d'une consonne faible. Les mots moy. bret. *cloedat*, herser,

1. *Esea*, essayer, 2 syl., *Buhez sant Gwennolé*, éd. Luzel, p. 142, est sans doute une faute d'impression pour *essa*, que porte le ms. celt. 62 de la Bibliothèque nationale.

ada, hadaff, semer, etc. appartiennent nécessairement à la première classe. Il en est de même sans doute de *arat,* labourer, part. *aret* (pet. Trég. *id.*), bien qu'on lise *ec'h hara,* il laboure, *Conferançou* (ancienne édition publiée sous Charles X), p. 22.

28. En bret. mod. il y a des cas où une variante *-at* a été donnée à des infinitifs en *-a* plus anciens, par suite de la supériorité numérique des verbes en *-at* dans la 2e classe : *tañva* et *tañvat,* goûter, Grég., moy. br. *taffha, taffhaff; æçzaëa* et *æçzât,* essayer, Grég. *(essât, Moys.,* 170, pet. Trég. *esâ,* participe *esât),* tréc. *kerc'ha* (Hingant, 108) et *kerc'hât,* fournir d'avoine, etc.; van. *eistra,* pêcher des huîtres, l'A., *eistrat, Vocab. nouv.,* Vannes, 1863, p. 22; *pisquetat,* pêcher, 21, *meisclat,* pêcher des moules, *berhellihat,* pêcher des maquereaux, etc., etc., 22; *istreiñ, eistra,* Grég., cf. *chivrietat,* pêcher des crevettes, *Rev. Celt.,* III, 58[1], etc.

29. Il n'est pas possible de savoir directement si les doubles infinitifs *blashat* et *blazaff,* goûter, *peuchat* et *peocha,* pacifier, en moy. bret., correspondaient à des thèmes différents. Il y a des cas plus clairs; comme *noasha,* il nuit, infinitif *noassat,* à côté de *noaso,* il nuira, inf. *noas, noasaff. Cassat,* haïr, au prés. *cassa Cb,* v. *gueleuiff,* ne peut expliquer le conditionnel *cassent,* ils haïraient, de **cashent* et non **casahent* (cf. *lacahe*); mais il y a un autre infinitif, *caset,* qui n'est pas un thème en *a:* cf. *caz,* il hait, Maunoir, *Templ consacret,* 160. *Couffhat,* penser à, fait au prés. *coffa,* fut. *couffhay;* l'impératif *couf* et le conditionnel *couffhenn* se rattachent, au contraire, à l'infinitif *coffha* (cf. gallois *coffäu* et *coffa*). Un composé de ce verbe, *ancoffhat,* oublier, part. *ancouffhaet,* impér. *ancoufha,* est incompatible avec *ancouffhet,* vous oublierez, que vous oubliiez (cf. *lequehet*) et *ancouffhenn,* j'oublierais. Mais, d'une part, ces formes ne peuvent se séparer de celles du verbe simple que nous venons de justifier; cf. *ham couffhet nam ancouffhet* (je de-

1. A Sarzeau, de *chivriet,* pl. de *chivr, ibid. Chivre,* non traduit *Ann. de Bret.,* V, 265, rend le franç. « salicot, saliquoque », dans le dict. de l'A., = *chévreenn,* pl. *chivre* « chevrette, petit poisson », *ibid.*; *chevrenn,* pl. *chivr,* Troude; pl. *chéor,* P. Grég.; *chiffrêtesen,* pl. *chiffrêtès,* du Rusquec; pet. Trég. *chevreten,* pl. *chevretet*; pl. *chèvret, Vocab.* (van.) 22; *cheffretes, Vocab. nouveau,* 6e éd., Quimper, 1778, p. 25.

mande) que vous songiez à moi et que vous ne m'oubliiez pas, B 494. D'autre part, on trouve l'infinitif exigé par la théorie, *ancofuat*, quoiqu'il ne soit employé que comme nom : « oubli ». L'infinitif *coffha*, songer à, était en même temps substantif : *couffha*, le souvenir ; le gall. *coffa* a les deux sens. Le représentant gall. de l'infinitif breton *couffhat* est *coffâd*, qui n'est que substantif comme les autres mots en *(h)âd*.

En pet. Trég. on dit *tosteign*, approcher, bien que ce verbe se conjugue comme ceux en *at*.

30. En Tréguier les thèmes en *a* font souvent dominer cette voyelle dans les contractions : pet. Trég. *bop ma kosâs inosañtis*, plus tu vieillis plus tu deviens bête ; *dourât*, abreuvé ; de même *goapâr*, moqueur, etc.

31. Il n'y a guère d'exemples de confusions entre les deux classes de verbes, en dehors du vannetais, sauf les cas de doubles thèmes, distincts à l'infinitif.

On peut citer *ez rencqeur*, il faut, on doit, *Gram.* de Grég., 3, et *Dict.*, s. v. *être, repas ; rencqeat, rencqeët*, qu'il faille, *Dict.* (ce qui concorde avec le participe vannetais *rekeit*, dû, Loth, *Rev. Celt.*, VI, 511, cf. *renca*, il doit, Chal. *ms*, v. *charge, falloir*, et *renqua*, v. *accroître, admissible, devoir*), à côté de *rencqer, rancqer, Dict.* de Grég., et vann. *riket*, dû, de *rencqout, rancqout*, falloir ; *pligeat gant Doüe*, Dieu veuille, Grég., de *pligeout*, plaire ; *aquiteat* (il s'est) acquitté, Almanach du père Gérard, 1791, p. 77, inf. *aquita*, ibid. ; *dleat*, dû, Grég., variante de *dleët*, ibid., inf. *dleout*, amenée par l'imitation analogique de *lecqeat, lecqëet*, mis, inf. *lacqaat*.

Cette analogie a donné lieu à toute une conjugaison nouvelle, dans le verbe *saveteï*, sauver, Grég., Le Bris, *Reflexionou profitabl*, Quimper, chez Y.-J.-L. Derrien, p. 364, *Mis maë* par G. L..., *cure Taulé*, Brest, 1836, p. 285, *saveteï, Sarm.* 22, *sovetaï, Serm.* 23, *zovetei, Pëv. m. E.* anc. 155, *savatein, Expl.* I, 175, etc., dérivé de *savete*, sûreté, du v. fr. *sauveté ;* part. *saveteët*, Grég., *saveteat*, id., prés. *zoveta, Pëv. m. E.* anc. 216, fut. *savetaio, Mis maë*, 289 ; d'où l'infinitif *savetat, Moys.*, 222, *zovetât*, 173, *sovetat, Rimou*, 53, etc. Dans *Doue d'e zavetai*, que Dieu le sauve, *Moys.* 162, le verbe peut être au futur ou à l'infinitif, cf. § 6.

32. En vannetais, les trois groupes de la 2e classe n'en forment plus guère qu'un seul : *dañ*, je viens, *rañ*, je donne, se conjuguent comme *grañ*, je fais.

Il y a ici évidemment une part d'analogie : si *dañ* pour *deuañ*, *rañ* pour *roañ* et les 2es pers. *dès*, *rès*, plur. *det*, *ret*, peuvent s'expliquer par des contractions, aucune loi phonétique ne rend compte des 3es pers. du sing. *da* pour *deu*, *ra* pour *ro*, qui ont pris la voyelle de *gra*. Cf. *ra*, il donne, dans une chanson cornouaillaise, à la rime, H. de la Villemarqué, *La légende celtique*, 1864, p. 317.

On lit *a zeüa*, qui vient, dans la partie léonaise du *Celtic Hexapla*, VII, 9; mais l'auteur vannetais de cette traduction a commis bien des méprises, par exemple dans la même phrase, *ar ré péhini a zó*, ceux qui sont, pour *ar ré péré a zó* (ou mieux *ar ré a zó)*; son *a zeüa* pour *a zeü* n'est sans doute qu'une imitation arbitraire du vannetais *e za*.

La confusion des verbes « faire » et « donner » est complète dans certaines variétés vannetaises : à Batz on dit *me goua*, je donne, part. *gouat*, *gouet*, fait, donné. *Et. sur le dial. de B.*, 24; à l'île de Groix *greit*, donnez. Loth, *Ann. de Bret.*, IV, 105.

33. Quelques verbes du 3e groupe gardent pourtant l'*o* à la 3e pers., comme *gortañ*, j'attends, *gorto* (impér. *gorta*, *Mart. Castelf.*, 88, *Hist. J.-C.*, 96).

D'autres n'ont pas de contractions : *scoañ*, je frappe, *troañ*, je tourne, ce qui les fait ressembler aux verbes de la 1re classe. A vrai dire, ils forment une classe intermédiaire, qui a dû contribuer à la confusion. Leur 3e pers. sing. du présent est régulièrement *sco*, *tro*; mais ils font aussi *scoa* (*Mart. Castelf.*, 66, 128), *troa*, par imitation des thèmes en *a*. *Discoein*, montrer, fait souvent au part. *discoeit* et au prés. *discoa* (*Martired Castelfidardo*, 205), bien que l'A. donne *disscoëtt* et *dissco*. On lit *hum ziscou*, il se montre, *Hist. J.-C.*, 66, et *hum ziscoa*, 67.

34. La 1re classe se conjugue ainsi au présent : *carañ*, j'aime, *carès*, *car* ou *carë* (avec *e* mi-muet d'origine française, cf. *Rev. Celt.*, IX, 378, 379); *caramb*, *caret*, *carant*.

Ce paradigme est identique à celui de la 2e classe, sauf la 3e pers. sing.; et nous avons vu que les verbes en *-oein* hésitent

entre les deux formes *(sco = car; scoa*, cf. *gra, da, ra)*; cf. ce qui a lieu au futur, § 14.

35. Comme pendant au vannetais *carei*, il aimera (§ 16), on attend, d'après ce qui précède, *cara*, il aime; cette forme existe. M. Loth la donne, *Essai sur le verbe néo-celtique*, 65, dans un paradigme « armoricain » ; elle serait mieux à sa place dans celui qui suit, l'« armoricain vannetais ». Cf. bas-van. *colla*, il perd, Loth, *Rev. Celt.*, VII, 199; *marüa*, il meurt, *Annales de Bretagne*, III, 641 ; *e gousca*, il dort, *e gonta*, il compte, *Mélusine*, IV, 452, 501; *pretein*, dîner, *a breta*, qui dîne; *er silien hac er serpant a goubla, a varra* « l'anguille *fraye* avec le serpent », Chal. *ms; heulia*, il suit, *Hist. J.-C.*, 131, 194; et même en haut cornouaillais *e zigouea* (le bien) qui (me) revient, *Ann. de Bret.*, III, 637.

Je crois qu'il faut séparer le breton *cara*, il aime, du gallois *cara*, il aime, il aimera, et du v. irl. *no chara*, il aime, parce que *cara* est propre au breton moderne [1], et à un seul dialecte, au vannetais, où cette forme se rattache à tout un ensemble d'imitation des thèmes en *a*, dans la conjugaison des autres.

Remarquons que la phonétique de ce dialecte présentait une cause spéciale de confusion. Lors même que la contraction donne une apparence identique à des formes de nature différente, les autres dialectes les distinguent au moyen de l'accent: trée. *kérc'hàt*, chercher, *kerc'hât*, donner de l'avoine. Mais l'accent vannetais, se portant généralement sur la dernière syllabe, rend impossible cette distinction.

36. L'influence de la 1re classe sur la 2e se montre au présent comme au futur (§ 16). Exemple : *pél*, il éloigne, *Livr bugalé Mari*, 412; (l'A. donne *péella*, inf. *péellat* et *péellein*, nous avons vu au futur léon. *pello* et *pellaï*, § 17); cf. *splan*, il brille, 423, *splanna*, id., 420 (infin. *splannein*, 418).

1. On peut objecter que le v. bret. *alesnauha* gl. nauseantem (Stokes, *The Academy*, 1890, p. 45) répond au gall. *a lysnafa* « qui rend une matière muqueuse », inf. *llysnafu*, v. bret. (*inced-*)*lestnéuiom* (*lestnaued* gl. nausiam = gall. *llysnafedd*, mucosité, de *llxes*, pl. *llyson*, limon, chose visqueuse, v. br *luson* gl. tramitem, et br. moy. *dinou*, verser). Mais l'*h* de la terminaison est un indice de thème en *a*, cf. v. br. *lemhaam*, j'aiguise, etc.; il a dû y avoir un autre infinitif ** lesnauhaom*, cf. § 25.

37. La confusion des deux classes de verbe au présent n'est d'ailleurs pas assez complète en vannetais pour empêcher de les distinguer, même aujourd'hui, en tenant compte des diverses variétés. Au XVIIIe siècle le *Dictionnaire* de l'A. le fait parfaitement. Il donne pour chaque verbe la 3e pers. sing. du présent la plus régulière : *car*, il aime, *coll*, il perd, *marhuë*, il meurt, *tro*, il tourne, etc. Il est obligé de constater *da*, il vient, *ra*, il donne ; mais par ailleurs il n'indique un *a* final que dans des verbes qui y ont réellement droit, comme *deura*, il abreuve, inf. *deura* et *deurein*.

38. L'*a* des terminaisons de *caramb*, nous aimons, *carant*, ils aiment, est-il dû à l'analogie des thèmes en *a*, comme *gramb*, *grant ?* Cela paraît assez vraisemblable. En effet, le moy. bret. a toujours ici *-omp*, *-ont ;* le vieux breton a de même *om* (*docordomni*, gl. arcemus), et *on* (*imguparton*, se abdicant[1]). Toutefois, il y avait aussi, à cette dernière personne, une terminaison *ant : condadlant*, gl. conducunt, *Academy*, 1890, p. 46, cf. gall. *dadlant*, ils discutent. Le cornique n'a point *a : cresyn*, nous croyons, *cresons*, ils croient ; le gall. ne l'a qu'à la 3e pers. : *credwn*, *credant*.

Les autres dialectes bretons ne présentent que très rarement un *a* à ces places : léon. *bezamp*, nous sommes, *bezant*, ils sont, variantes de *bezomp*, *bezont*, données par Grég., *Gram.*, 88, et produites sans doute par quelque phonétique spéciale.

Le petit Trég. *ham*, nous allons, qui se dit en même temps que *com*, semble venu de *ha*, il va, par imitation analogique des rapports de *hé*, il allait, à *hem*, nous allions, etc. Cf. van. *e mant*, ils sont, de la 3e pers. sing. *e ma* ; en 1693, *é maint* et *é mant* (Loth, *Ann. de Bret.*, III, 412).

Si *caramb* provenait phonétiquement de *caromp*, on ne voit pas pourquoi le vannetais n'eût pas changé également *omb*, nous sommes, en **amb*, ce qui n'a pas lieu. Comme régime d'une préposition, on trouve aussi *-omb*, nous, plus souvent

1. La racine de ce mot et de *guparth* gl. remota, *gupartolaid*, privilège, etc., est restée en bret. moderne dans *dibarz*, choisir, Grég., = gall. *dybarthu*, séparer, cornique *dybarthy*, id., et dans le van. *debeairh*, m., contingence, l'A. ; le sens de ce dernier peut provenir de l'idée d'« échoir ».

que *-amb*, cf. *Gram.* de Guillome, 91; cette dernière forme a pu être amenée par l'influence de la terminaison verbale. L'*o* ne devient pas *a* non plus dans *chom*, besoin, l'A. On trouve en van. de 1693 *deliamp*, nous devons; *e homp*, nous sommes; *a hanamp*, de nous; *ne ellant*, ils ne peuvent, et autres formes en *-ant*, *Ann. de Bret.*, III, 411, 413, 412.

On lit en bas-van. *skoont*, ils frappent, *Barz. Br.*, 382.

39. La 2e pers. sing. de l'impératif, en vannetais, est généralement semblable à la 3e pers. sing. de l'indicatif présent; il en est de même de la 1re pers. plur. des deux temps.

La 3e pers. du sing. et celle du pluriel n'ont qu'un paradigme pour tous les verbes.

A la 2e pers. du pluriel il y a deux terminaisons, *et* et *eit* : *caret*, aimez, mais *groeit*, faites, *deit*, venez, *reit*, donnez, *scoeit*, frappez.

L'origine de la diphtongue *ei* est ici bien claire : elle vient de *ai*, et appartenait d'abord en propre aux thèmes en *a*, d'où elle a passé aux autres groupes de la 2e classe, comme cela a eu lieu au futur : moy. bret. *ioaussait ! goapeyt !* Cf. vann. *goapeit*.

40. En moy. breton, les terminaisons *-et* et *-it* s'emploient indifféremment pour la 2e pers. plur. de l'indicatif présent et de l'impératif; il en est de même dans les dialectes modernes, sauf que quelques-uns, comme le trécorois, ont des préférences pour la prononciation *-et*. Le vannetais a fait ici une répartition spéciale dans les thèmes en *a*. Il dit *caret*, vous aimez, *caret*, aimez, mais *goapet*, vous vous moquez (pour *goapaet*) et *goapeit*, moquez-vous (pour *goapait*). Des thèmes en *a*, cette forme *eit* devenue propre à l'impératif s'est répandue dans toute la 2e classe de la même façon que la terminaison *ei* du futur; mais elle n'a pas gagné la 1re classe[1].

41. En revanche, elle a donné lieu à une forme nouvelle de participes, propre aussi à la 2e classe, et inconnue aux autres dialectes. D'après le rapport de *caret*, aimez! à *caret*,

1. Le trécorois présente des traces d'une répartition semblable; il a quelques rares formes en *-eit* qui s'emploient exclusivement à l'impératif : pet Trég. *tostait*, approchez, *gortéit*, attendez, *reit*, donnez (on dit aussi *tostaet*, *gortéet*, *réet*, comme à l'indicatif).

aimé, on a dit *goapeit,* moquez-vous, *goapeit,* moqué; de là, par la même filière analogique tant de fois constatée plus haut, *deit,* venu, *reit,* donné, *scoeit,* frappé, etc. Cette terminaison de participe ne sort guère de la 2e classe. On lit pourtant *diskeit,* appris, *ranneit,* partagé, *Livr bug. M.,* 419, cf. 28; *diskéit* se trouve en 1734, *Ann. de Br.,* III, 320. Ce mot peut avoir subi l'influence de *discoein,* montrer, cf. § 16. *Goneit,* gagné, *Barz. Br.,* 383, pour *goneet,* de *gonezet,* a été influencé par les mots comme *lakeet, lakeit*; cf. § 31.

A Batz on dit plus souvent *-eit* que *-et,* sans distinction de classes; mais c'est la conséquence d'une phonétique particulière: *redeit,* couru, cf. *redeit,* courir, *reit,* il court (*Etude,* p. 6, 25).

La terminaison *-et* est assez fréquente au participe en vannetais à côté de *-eit : cairétt* et *caireitt,* embelli, l'A.; *groeit, groit,* fait, en 1693, *groétt* rime *-étt,* et *groeïtt,* r. *-étt,* en 1734, *Ann. de Bret.,* III, 411, 412, 424. On trouve rarement *-éet,* comme en Léon: *brauéet,* embelli, *Manuel,* 39 = *bràueit, Vocab.,* 1863, p. 76.

En dehors du vannetais je ne vois qu'une forme analogue; c'est *deit,* venu, qui se dit en pet. Trég. et surtout en Goello en même temps que *deut;* cf. Quellien, 115.

Le *Dict.* de l'A. donne *eétt,* allez, et *oueitt,* allé; la *Gram.* de Guillome a *oueit* dans les deux sens; celle de Grégoire a en van. *eit* et *ouëit,* allé, p. 72.

L'*o* de ce participe d'un thème en *a* lui est probablement venu de l'analogie du verbe *gra,* il fait (de *groa*), *groeit,* fait; cette analogie était favorisée en vannetais par une foule de rapports spéciaux à ce dialecte entre les thèmes en *a* et ceux en *o*. Le P. Grég. cite en vannetais *reiñ* et *roeiñ,* donner, part. *reit* et *roëit;* on sait que ce verbe fait au présent *ra,* il donne.

42. Les imparfaits vann. *caren,* j'aimais, *gren,* je faisais, *den,* je venais, *gorten,* j'attendais, qui se conjuguent d'une façon uniforme, montrent les deux classes réduites à une seule, la première. Il reste pourtant une trace du 3e groupe de la 2e classe, dans quelques formes comme *troen,* je tournais, *scoen,* je frappais.

43. Il en est de même du passé défini à la personne la plus

usitée (la 3e du sing.) : *caras, gras, das, gortas, — troas, scoas*. L'abbé Guillome ne donne pas d'autre personne, et on lit dans l'*Essai sur le verbe néo-celtique*, p. 69, que « les Vannetais, à ce temps, ne se servent que de la forme analytique », c'est-à-dire impersonnelle. Il y a pourtant aussi les autres personnes ; la seule dont la désinence commence par une voyelle, est la première du singulier : *me c'hüelis* (depuis) que je vis cela, Chal. *ms.* ; bas-van. *gwelez*, je vis, *Barzaz Breiz*, 383 ; au XVIIIe siècle *lariss*, je dis, *nelliss*, je ne pus, Loth, *Rev. Celt.*, VII, 344, vers 113, 109. Je n'ai pas trouvé d'exemples dans des verbes de la 2e classe. Voir § 46.

44. Les deux premières personnes du singulier du futur et la 3e du pluriel ont en vannetais la diphtongue *ei*, sans distinction de classes, sauf que le 3e groupe de la 2e garde parfois son *o* :

carein, j'aimerai, *grein, dein, gortein, — troein ;*
carei, tu aimeras, *grei, dei, gortei, — troei ;*
careint, ils aimeront, *greint, deint, gorteint, — troeint.*

Cette diphtongue a-t-elle passé de la 2e classe à la 1re ? Ce n'est pas probable pour la 1re pers., le moy. bret. *-iff* donnant phonétiquement *-eiñ, ein*, en vannetais : *melein*, louer, je louerai = *meuliff*.

Pour la 2e pers., cela paraît vraisemblable, l'*i* final ne devenant *ei* que dans quelques variétés dialectales, cf. *Rev. Celt.*, III, 52. Du reste, cette analogie ne se produit pas toujours, M. Loth donne *cari*, tu aimeras. Elle ne se montre pas dans un texte de 1693, où l'on a *a gary*, tu aimeras, *desiry*, tu désireras, *vy*, tu seras, *touiy*, tu jureras, *a gouvessy*, tu confesseras, *grouy*, tu feras, etc., en regard de *bouantey*, tu désireras (3 syll.), *Ann. de Bret.*, III, 413, 414.

A la 3e pers., on trouve en 1693 *servigeint*, ils serviront, *ibid.*, 411, mais en 1734 *rintt*, ils feront, 424, cf. *doujint*, ils craindront, *Manuel*, 40. La diphtongue peut être aussi due à la phonétique, cf. *heint*, ils sont, *Science er salvedigueah*, Vannes, 1821, p. 134, de *int*. — M. Loth donne une 1re pers. pl. *carim*, sans diphtongue ; de même *larimp*, nous dirons, Chal. *ms.*, v. *ample*.

45. Nous arrivons aux désinences qui commencent par une

consonne en moyen breton, cf. § 23. En vannetais cette consonne est presque toujours précédée d'une voyelle. Je crois que cette voyelle vient, à la 1re classe, de l'analogie de la seconde.

46. Je ne trouve pas d'exemples vannetais des deuxièmes pers. du prétérit.

Exemples de la 1re pers. du pluriel : *antrezamp*, nous entrâmes = *ni a antras*, et *retournezamp*, nous retournâmes, *Dict.* ms. de Châlons, s. v. *rembarquer ; a pe gavezamb*, quand nous trouvâmes, *Voyage misterius*, 65 ; *ma h'üélezamb*, que nous vîmes, 54. L'*e* de *antrezamp* peut appartenir au radical : le Dict. de l'A. donne l'inf. *antréein*.

Exemples de la 3e : 1° sans *e*, *na golzand-i*, ne perdirent-ils pas, *Rev. Celt.*, VII, 336, v. 44 ; avec *e* justifié par un thème en *a : chom a brezant*, ils restèrent, *Manuel*, 99 ; avec *e* analogique : *saouezand*, ils se levèrent, *Rev. Celt.*, VII, 336, v. 45 ; *arribuezant*, ils arrivèrent, *Choége... a gannenneu*, Van., 1829, p. 89 ; *ari-*, *Vocab.*, 118, *e rescondezant-int*, ils répondirent, *Voy. mist.*, 56 ; *a pe üélezant*, quand ils virent, *Histoer a vuhe Jesus-Chrouist*, Lorient, 1818, p. 20 ; *sortiezant*, ils sortirent, 92 ; *discarezant*, ils abattirent, *Buhe e s.*, Vannes, 1839, p. 733 ; *(que na) zigassezant*, ils apportèrent, *tennesant*, ils attirèrent, Chal. *ms*, v. *monter ; e larezant-ind*, ils dirent, *Brediah er fé*, 1861, p. 193. Cf. *choége*, 78, fin ; 79, v. 11 ; 93, fin ; 94, v. 2, 17 ; etc.

L'*a* de ces terminaisons *-(e)zzamb*, *-(e)ant* qui répondent à *-zomp*, *-zont* des autres dialectes, moy. bret. *-somp*, *-sont*, a été amené probablement par l'*a* du présent. Le gall. *dysgasant* présente donc avec le vannetais un double rapport fortuit dans ses deux voyelles *a*, dont la seconde d'ailleurs ne se trouve pas à la 1re pers. pl. *dysgasom*.

47. Ceci nous explique également l'*a* de la 1re pers. sing. du prétérit vannetais *pe gavezan*, quand je trouvai, *é chomezan*, je restai, *Rev. Celt.*, V, 488 ; = léon. *rejoun*, je fis, *kavchoun*, *kavzoun*, je trouvai, Troude, s. v. *prétérit ; pa velson*, quand je vis, *Suppl. aux dict. bret.*, 22.

Il ne faut pas confondre avec *pe gavezan*, etc., les formes van. *e houlennezen*, je demandai, 3e pers. sing. *larezai*, il dit, 2e pl. *lakezeah*, vous mîtes, 3e *intannezent*, ils incendièrent

(*e tistrujezent*, ils détruisirent, *lairezent*, ils volèrent), *Rev. Celt.*, V, 488, note. Ces formes très distinctes du prétérit concordent avec le conditionnel passé; quant au sens, c'est celui d'actions passées, avec nuance de fréquentatifs ; le conditionnel passé breton répond à ces données : cf. trée. *me a vije*, j'étais toujours, *me am bije*, j'avais toujours (durant sept ans), *G. B. I.*, I, 200.

48. Le conditionnel vannetais est presque toujours terminé en *-ehen*, et le conditionnel passé en *-ezen*. M. Loth a donné de l'*e* qui précède l'*h* dans *carehe*, il aimerait, etc., une explication fondée sur l'accent, *Rev. Celt.*, VII, 236. Je crois qu'il y a là plutôt un fait d'analogie semblable à d'autres du même genre que nous venons de constater. Pour juger de la formation de ces deux temps, où le détail des désinences des personnes ne nous importe pas ici, nous y joindrons la 2e pers. plur. du futur, qui offre une particularité semblable, l'insertion apparente de cet *e* où l'on a vu une « voyelle irrationnelle ». Fut. *carehet*, vous aimerez; *grehet*, *dehet*, *gortehet* ; — *troehet* ; cond. *carehen*, j'aimerais ; *grehen*, *dehen*, *gortehen* (*Manuel*, 40) ; — *troehen* ; cond. passé *carezen*, j'aurais aimé, *lakezeah*, vous mîtes.

Ce dernier temps n'est pas signalé par l'abbé Guillome ; M. Loth en donne le paradigme, *Mém. de la Soc. de Ling.*, V, 138, 139. En voici des exemples (cf. § 47) : *ne garezén quet*, je n'aurais pas voulu, *Voy. mist.*, 64 ; *pe garezeh* = *p'ou pezé caret*, si vous aviez voulu, Chal. *ms.* ; *eit ne vezé quet*, pour qu'il ne fût pas, *Vocab.*, 146.

Lakezeah n'a pas de syllabe de trop : cf. *laquase*, qu'il fît (faire), Cathell, 24 ; *bezé* non plus, = moy. bret. *bise*. *Meit m'ou devezé bet*, pourvu qu'ils eussent eu, n'est pas un exemple de conservation de la dentale spirante douce, *Rev. Celt.*, VII, 319, mais équivaut au trée. *o dije*, de *o devise*.

Le v. br. *roricseti* (= *ro ricsent i*), gl. sulcavissent, montre qu'il n'y a pas à chercher dans la voyelle *e* du van. *carezénť*, ils auraient aimé, *Soc. Ling.*, V, 139, l'équivalent du second *a* du gall. *carasent*, ils avaient aimé.

Le conditionnel passé a souvent le sens du conditionnel présent, hors du dialecte de Vannes. Le Gonidec et Troude

(*Dict. fr. bret.*, s. v. *conditionnel*) ne font pas de différence entre *karfenn* et *karjenn*. Mais il n'en est pas toujours ainsi : *Piou en divige lavaret... ? den n'el lavarje,* qui l'eût dit ? personne ne l'eût dit, *Sarm.*, 6 ; *nep a welje,* on eût vu, *G. B. I.*, I, 174; *kri vije ar galon na oelje*, dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré, *ma karjenn na vijenn ket,* si j'avais voulu je n'aurais pas été, Quellien, 128, 174, etc.

49. Le procédé analogique qui a fourni une syllabe de plus à *carhen* n'a pas effacé toute trace un peu ancienne d'une prononciation antérieure, comme le montrent les conditionnels du siècle dernier : *e varhuænn*, je mourrais, *Rev. Celt.*, VII, 338, v. 52 ; *choufrhainn*, je souffrirais, 334, v. 12 ; *andurhænn*, j'endurerais, *rauvachænn,* je ravagerais, 336, v. 35, 36, *te gretai,* tu croirais, v. 23, *a tézirhainn,* je désirerais, 320, *na goéhaimp,* que nous ne tombions, 2 syl., *Ann. de Bret.*, III, 426, qui sont conformes au type primitif, contrairement à *recehuehaimb*, que nous recevions, 425, *mé varhuehai*, je mourrais, *Rev. Celt.*, VII, 334, v. 12, *arrihuehai*, il arriverait, 336, v. 46.

D'un autre côté, cette addition d'une voyelle par analogie n'est pas absolument propre au vannetais; en voici des exemples en d'autres dialectes, au conditionnel : tréc. *huanadefe,* il soupirerait, *Barz. Br.*, 222, cornouaillais *dastumefe,* il recueillerait, 143, *rannafe,* il se briserait, 236 ; *a badéfé*, il durerait, *Almanach* de 1877, 27, *né c'hlazéfent quet,* ils ne verdiraient pas, 30, *a gresquefé,* il accroîtrait, 39 (ce verbe peut être un thème en *a* en vannetais, où il a deux infinitifs, *cresquein* et *crescat,* Chal. *ms,* cf. fut. *e gresquei, Martired Castelfidardo*, 225 ; mais hors du vannetais il n'a que le correspondant du premier).

50. De même au futur : cornouaillais *ma ho pralléfimp-ni*, que nous les mettions en branle, *Barz. Br.*, 284; *a zentefec'h,* vous obéirez, 179; tréc. *respontefomp*, nous répondrons, *Expl.* I, 185 ; *perisefet,* vous périrez, 260 ; *profitefet,* vous profiterez, 272.

Nous avons vu, § 23, qu'en moy. bret. la 1re et la 3e pers. plur. du futur prenaient quelquefois par analogie l'*h* propre à la 2e plur. de ce temps et au conditionnel. En vannetais le même fait a lieu à la 1re pers. plur. avec changement de la voyelle *i* du futur, qui devient *e* comme à la 2e pers. pl. et au

conditionnel : *carehemb,* nous aimerons, comme *carehemb,* nous aimerions, d'après *carehet,* vous aimerez. Je ne vois pas d'exemple vannetais de la forme antérieure **carhet ;* car dans *birhuiquin n'er havëtt,* jamais vous ne le trouverez, *Rev. Celt.,* VII, 338, v. 60, le verbe est au présent, cf. *Rev. Celt.,* IX, 380. Mais il y en a une forme analogue au futur **carhemb :* on lit *saludhaimb,* nous saluerons, *Rev. Celt.,* VII, 350, v. 184.

51. La contamination des thèmes verbaux différents par ceux en *a* était favorisée en vannetais par l'influence des deux verbes *gra,* il fait, et *da,* il vient, dont le second n'est pas en *a* dans les autres dialectes. On connaît l'emploi de *gra* comme auxiliaire; sans être aussi fréquent, celui de *da,* ailleurs *deu,* est bien plus important qu'en français : cf. *hep dont d'o esperni,* sans (venir à) les ménager, *Moys.,* 247; *dre bere e teu d'hon avertissa* (paroles) par lesquelles il nous avertit, *Imitation... J.-C.* en cornouaillais, chez Lédan, 1836, p. 1; *Doue a deuio d'ho pean,* Dieu vous le rendra, Quellien, 193, etc. *Carein e ra,* il aime, *a pe za dehou carein,* quand il aime (litt. quand vient à lui aimer), fut. *carein e rei, a pe zei dehou carein,* conditionnel *carein e rehe, a pe zehe dehou carein,* etc., ont contribué sans doute à faire dire quelquefois *cara,* il aime, *carei,* il aimera, *carehe,* il aimerait, *careze,* il aurait aimé, au lieu de *car, carou, carhe, carse.* Il faut tenir compte aussi, pour ces deux derniers temps, d'un autre auxiliaire, le verbe être, qui n'est pas un thème en *a,* ni même un thème originairement en *e,* mais qui s'est confondu phonétiquement avec ces derniers. Il n'est pas nécessaire d'expliquer par une voyelle irrationnelle le premier *e* de *anavehe,* il connaîtrait, *Rev. Celt.,* VII, 236, même avec un infinitif *anavout* et non *anavvout,* puisque c'est un composé de *bout,* être, dont le conditionnel est régulièrement *vehenn,* 3e pers. *vehai (Rev. Celt.,* VII, 338, v. 61, 67).

(A suivre.)

E. Ernault.

UATH BEINNE ETAIR

The following tale, which is now published for the first time, is preserved in the wellknown 15th century MS. Harleian 5280, fo. 35 a, 2—35 b, 1. I know of no other copy. Though there is no heading to it, O'Curry (MS. Mat. p. 587) has rightly identified it as the *Uath Beinne Etair* mentioned in the list of tales, LL. 189 c, 28, as one of the *uatha,* or tales of hiding (*uath* « retirement », O'R., not « cave », as O'Curry thought).

To the student of Irish literature this short tale will be of peculiar interest. It is evidently an isolated episode of the Ossianic tale known as the *Tóruigheacht Dhiarmuda agus Ghrainne,* edited and translated by Standish H. O'Grady in the Transactions of the Ossianic Society, vol. V. The curious fact now presents itself that, while this tale as a whole has come down to us in quite a modern form only, the oldest MS., according to Jubainville, Catalogue p. 249, dating from 1736, an episode of it should be found in a MS. of the 15th century [1].

But we can date the existence of this tale or, at least, of its main motive even further back than that. We know that the story of Diarmait's and Grainne's love was sung of as early

1. It is worth mentioning, however, that no such episode occurs in O'Grady's text; nor would it fit in with the narrative of that version. The Hill of Howth lies quite outside the route pursued by Diarmaid and Grainne in their flight from Finn. But then *leabadha Dhiarmada agus Grainne* are to be found throughout Ireland, according to a modern legend even as many of them as there are days in a leap-year (Joyce, Irish Names of Places, I, p. 329).

as the 11th century. In the gloss upon the Amra Choluimb Chille the following quotation occurs in illustration of the word *diuterce* :

Ut dixit Gráinne ingen Cormaic fri Find :

Fil duine
frismad buide lemm diuderc,
aratibrinn in m-bith buide,
huile, huile, cid diubert[1].

« As Grainne, daughter of Cormac, said to Find :

There is a man,
on whom I were thankful to gaze long,
for whom I would give the fair world,
all, all, though it is a fraud ».

Thus it is evident that in the 11th century a poem existed in which Grainne confesses her love for Diarmait to Finn, perhaps in reply to his proposal of marriage. There is again no incident like this in O'Grady's version.

A second point of interest is raised in connection with the fine poem contained in our tale. A poem almost identical with it in its opening and last lines occurs in another Ossianic tale, copies of which are preserved in two MSS. of the 12th century, LL. 208 a, ll. 37-52, and Rawl. B. 502, fo. 59 b, 2. The story is shortly this. Find and one attendant, Mac Lesc, i. e. « the Lazy Lad », find themselves alone one night in Slieve Gullion, separated from the other members of the fiann. Find orders his attendant to fetch water, who excuses himself on the ground of the terrible state of the weather, in verses beginning :

1. Rawl. B. 502, fo. 56 a. 2. The reading of LU. p. 7 b, and of the Liber Hymnorum, Goid.[2] p. 159, varies slightly. Eg. 1782, fo. 6 b reads :

Fuil duine
*fris*sbud buid*bi* linn diúd*erc*,
ara tibrainn in bith buid*be*,
a m*aic* Muire, cid diub*ert*.

LL. Fúit co bráth !
Ro dáil in donend ar cách,
is áth cach n-ettrigi n-án
ocus is lind lán ca*ch* n-áth.

« Cold till Doom !
The storm has spread over all,
A river is every bright furrow,
And a full loch is every ford. »

The poem after that differs from that in our tale, but it returns to the first word (fuit « cold ») in the same phrase :

Rawl. fo. 60 a, 1 : congab donenn dar ca*ch* leth,
conna abair nech *acht* fuit.

« The storm has settled on every side,
So that no one says anything but « cold ! »

Here the story ends in LL., but in Rawl. it goes on to say that Find tells his servant that he is lying, and begins on his part to praise the fairness of the weather and season in a poem beginning :

« Summer has come, fair and free. »

Mac Lesc then had to fetch the water, and when he returned, he was bound naked to a standing-stone by Find, and was left there till the morning. « Since when there was not in the fiann a man quicker and more unwearied than he. »

It would be difficult to say, to which of the two stories the poem originally belonged. Probably to neither. The LL. and Rawl. story is evidently merely a frame to set the two poems in, which are kept quite general. On the other hand, in the case of the Uath Beinne Etair, the mention of places so far from the scene of action as the vale of Newry and Moylurg seems to tell against the assumption that the poem originally belonged to the tale. These facts rather seem to show that the tale was invented for the sake of the poem, revealing

an interesting feature of folk-lore. A poem exists in connection with some story. The poem, or at any rate part of it, is remembered, while the context is forgotten, or no longer considered interesting. A new story is invented, to which the poem is suited, and in which it is inserted.

In conclusion, a few words on the language of our text will not be out of place. Its spelling, possibly based on dialectic varieties, is very peculiar. Thus *p* is used for *b; ph* for infected *b; ndo, nde, ndi* are written for *dó, dé, dí; au* is written for *a* before *m, g, ch,* pointing perhaps to Munster as the home of the writer. *di* is found several times for the verbal prefix *do.*

The following rare words occur.

aistrech « unsteady », l. 46. aistrioch « inconstant », O'R. from Shaw. go haisdreach, Battle of Moy Leana, p. 84, 3. From astar « journey ».

brían « a hillock », l. 15. brí .i. tulach, brían .i. tulachan, H. 3. 18, p. 64 b.

caimper, l. 62 .i. coimlonti .i. fer is gnath ac imguin i cám, H. 3. 18. (cf. cam .i. comhlann, O'Cl.). Like W. *camp* and *campiwr* borrowed from A. S. *camp.*

cluthar, l. 65, for clithar « shelter, recess ». Cf. a clithar díamuir a édaig, Eg. 1782, fo. 21 a, 1. cuan clutharmhin, Battle of Moy Leana, p. 48, 29.

cuibiur, l. 49. cupar .i. senén, Corm. p. 13. cufir .i. sineoin, ib., p. 63. cubhar, cufar, cuphar .i. senéun, « an eagle », P. O'C.; « a hawk » O'R. Can this word be contained in *capercailzie?* The usual explanation *capall caille* looks like a popular etymology.

curpha, l. 18?

datán « fosterfather », l. 70. datan .i. aiti, Corm. p. 73.

demh, l. 18, « protection, shelter » deimh f. O'R.

dí, l. 9?

díuais, l. 65?

doinenn « storm », l. 26. Anfa mara, doinionn tíre, Eg. 158, fo. 79 a. Cf. soinenn « fair weather ». sína .i. sonenna, Goid p. 164. sith la sonind 7 sobarthan, LBr. 132 a, 5.

fath « raiment », l. 19. fath .i. édach, O'Dav. p. 85.

ar fiarlaid « athwart, across », l. 20. dar fiarlait na faichthi,

LBr. 215 b, 49. ib. 216 a, 15. ar fiarlaid crichi særuaisli saxan, Rev. Celt., X, p. 188, 7. Cf. fiarut, fiarlán.

frac « hand », l. 58. frag .i. lámh, O'Cl.

fortí « a cloak », l. 68. tí .i. brat, Corm. p. 41, and cf. forbratt, fortcha (= for-tuga).

fuit « cold », l. 21. 56. fuit fuacht, Corm. p. 10, s. v. culpait.

langaim « betray », l. 61. lang .i. brég no mebul, Eg. 1782, fo. 15b. lang .i. meabhal, O'Cl. gaileng .i. gualang .i. gua brég 7 lang fell, H. 3. 18, p. 42 b. Cf. Corm. s. v. gaileng.

lethanchlaiss « broad-braided », l. 68. P. O'C. Cf. clais « a streak, a stripe ».

ris « a story », l. 7. riss .i. cach scél 7 faisnés; risse di*no* .i. scéla, Corm. p. 39. risi .i. scelaigi, LU. 8 a.

sincreth « an old woman », l. 11.

tuirigin « tongue », l. 60. tuirgin .i. tur gina .i. tenga, Corm. p. 42. tuirighin .i. teanga, O'Cl.

[UATH BEINNE ETAIR.]

Fe*chtus* diaraiu*h*e Dierm*ait* m*ac* Duinn i Duipni ind-uai*m* Penni h*Ed*air ier m-breith G*r*aindi ingeni Corm*aic* ar ai-*th*ed o Finn. Pai cailliuch lae Dierm*ait* ind inb*uid* s*id*e oc a f*or*airiu in cech du a m-pid*h*. Luid in caill*iuch* isan
5 uam*aidh* i*m*mauc, co m-pui f*or* mull*ach* Pendi Edair. *Co n*-acai ind oen-ocl*ach* dia soig*id*. Is e di*no* pui an*n*, ind *rig*-fendid. Fo*chtus* int senton*n* rise nde. « Totocm*arc*-sai tá-n*ac* », ol Finn, « 7 cais adp*her*[1] deís dit, h*ocus* iss*ed* is ail dau*m*, do di at oen-bé oc*um* ». Cr*ed*is int s*ent*on*n* f*er*po
10 Finn 7 tingeull*us* ndo a *th*al de gni*m*. Is*ed* r*us*áil Finn f*uir*ri, Dierm*ait* di m*air*n*ed* ndo. Fo*emus* int si*n*creth si*n* do, h*ocus* dop*heir* a tí font sali, h*ocus* lot isan uai*m* *iarom*. Fo*chtus* Diarm*ait* in*nus* nabé ndi. « Is *cuphus* da*m* », ol i, « n*ach* fac*us*ai riam 7 nach cechla a fiu ar uairi 7 ain-
15 p*h*en*aibh*. Oir dileth an reud t*ar* na brianaip*h*, h*ocus* ni fil

1. ad*h*p*er* MS.

maug mínreid*h* ind-Elgai uili n*ach* fuil sr*uth* rod routmald
et*er* g*ach* *da* fut*h*irp*h*i in*d* », ol i. « O*cus* ni fag*aidh* seg no
curp*h*a a n-Er*inn* dem*h* ind-uai*m* i*n*a i n-aildu *no* a n-
ailen nó i n-inp*her* an Falmoig*h*. » Crot*h*us a fat*h* *co* hec-
20 naid*h* ar fiarlaeid na huam*h*u h*ocus* rocan na run*nu* *sa* sis.

« Fuit, fuid!
Fuar ino*cht*[1] Mag let*h*on Luirc,
ar*da* in sne*ch*ta 'nas an sl*iab*,
noc*h*a roic*h*enn fiad*h* a cuid.

25 Fuid co br*ath*!
R*us*dail in doinen*n* ar cach,
apon*n* cech *ettri*chi a fá*n*,
h*ocus* is linn la*n* g*ach* n-ath.

As muir mor g*ach* loc*h* p*h*is lán,
30 h*ocus* is l*och* lá*n* g*ach* linn :
ni roic*h*it eic*h* t*ar* At*h* Rois,
ni mo roic*h*it di cois in*n*.

Siupl*ad* ar iasc Inse Fail,
ni [f]uil t*raich* n*ach* tip*rai* ton*n* :
35 a *m*-p*rocc*a*ibh* nicot*a* p*roc*,
ni leir cl*oc*, ní lap*ar* cor*r*.

Ni fagaid *coin* Coildi Cuan
sa*m* na sua*n* a n-ad*h*p*aid* *con* :
ni fagan*n* in dreen[2] becc
40 din *da* net a Let*rich* Lo*n*.

Asmait*h* do m*en*p*aid* na n-e*n*
in gaeth g*er* 's a[n]t oic*hred* fuar :
ni fagban*n* lon d*r*om bad ail,
din a toib i Coillt*ib* Cuan.

1. inosz MS.
2. With two dots over the first *e* to indicate that the word is dissyllabic. Cf. Dreen Finaig innmain cách, LBr. 108 b. 67. drean, ib. 274 a. 64.

45 Sadail ar cairi *da* d*r*ol,
aisd*rich* ar Lonlet*r*ich *cro :*
dimi*n*aig sn*ech*ta coild *ché*,
decair drei*m* re p*e*nnaib*h*[1] pó.

Cuibiur Glindi Ridi rúi ( )[2]
50 on gæit*h* ache*r*[3] dogeip len:
m*or* a t*ru*aige *ocus* a pian,
int oiccreud dosia 'na bel.

Eirgi de colc*aid* 's do clui*m*
— tucc dit' uid*h*! — noca cíall duit:
55 im*m*ad n-aig*ri*d ar cech n-ath,
isse fat*h* fan-aprann « fuid ». F. u. i. t.

Luid int sentonn amauc iersin. Imt*a*la Graindie im-*morro*, roraitb*i*d an sentuin*n* ar n-imdi*cht* 7 doucc a f*rac* amac*h* lassot*ain* f*or* an timt*ach* pó imbpe, h*ocus* denf*uc*
60 f*or* a tuiridin, *con*fuair plais na tret*h*no f*or* a tí. « Dirsan, a Dierm*ait* », ol i, « rolancc in sennin f*or*t, h*ocus* at*r*aig co *cri*p h*ocus* geub do erriud caimp*ir* imbat! » Togene Dierm*ait* sin. Lod i*m*mauc*h* liasot*ain* h*ocus* G*raindie* leis. *Con*-acat*ur* and rifen*nid*h co fianaip i*m*me ina n-do*chu*m.
65 Diuais Dierm*ait* seucha f*or* in rein [i]m Er*inn, co n*-acuu i*n* noi a clut*h*ar in *cu*ain 'na comfo*cus*. Luid h*ocus* G*rainn*i i*n*a fo*chraib* in*d*. Oenc*eile* ar a cind isin luingin *co* timtach saine*m*ail i*m*me, co f*or*ti let*h*anchlaiss orb*h*uide t*ar* a f*or*-mna *sech*tair, h*ocus* isse po in*d* sin: Oeng*us* an P*rocch*ai,
70 datan D*er*matai, tain*ic* dia oirc*h*is*ech*i on nairne si*n* i raib*h*ae ó Find 7 ó fianaib Er*enn*. Fi*n*it.

THE HIDING OF THE HILL OF HOWTH.

Once Diarmaid, son of Donn the grandson of Duibne, was

1. Or p*er*nnaibh? The p is crossed under the line.
2. rúi with sign of abbreviation and dot. The word must rime with *gæith* in the next line.
3. ath *r* MS.

in the cave of the Hill of Howth[1], after having carried off Grainne, the daughter of Cormac, in elopement from Finn. An old woman was with Diarmaid at that time, watching over him wherever he would be. The old woman went out of the cave, and when she was on the top of the Hill of Howth, she saw an armed man coming towards her alone. It was the warrior-king. The old woman asked tidings of him. « To woo thee I have come », said Finn, « and the cause I will tell thee afterwards, and what I desire is that thou shouldst live (?) with me as my only wife. » The old woman believed the words of Finn, and promised him to do his will. This is what Finn desired of her, to betray Diarmaid to him. The old hag consented to this, and she put her cloak into the salt water, and then went into the cave. Diarmaid asked how she was so (wet). « I confess, » said she, « I never saw or heard the like of it for cold and storms. For the frost has spread over the hillocks, and there is not a smooth plain in all Elga, in which there is not a long restless river between every two ridges », said she. « And no deer or raven (?) in Erinn finds shelter in a cave or in any other place, or in an island, or in a bay of Fálmag ». Craftily she shook her raiment across the cave, and sang these staves :

« Cold, cold !
Cold to-night is the broad plain of Lurg[2],
Higher the snow than the mountain-range,
The deer cannot get at their food.

1. One day last August, Mr Henry Stokes, of Dublin, and I spent some time in discovering this cave, which is situated on the Cliffs, about half a mile to the west of the Lighthouse. I say « discover », because it is not marked on the Ordnance Map, nor did some of the oldest people on the peninsula, whom we asked, know of its existence. The reason of this is that the cave is now destroyed, having been blown up at the beginning of the century by order of the Government, doubtlessly because it had repeatedly served as a hiding-place for fugitive rebels. Among others, Hamilton Rowan lay concealed in it for some time, before he escaped to America. The entrance, which faces the sea, is still perfect, while the roof has fallen in and the interior is completely filled up with the débris. As this is the only cave on Howth, there can be no doubt as to its being the *leaba Dhiarmuda agus Ghrainne* of our tale.

2. Mag Luirc (Loremag. LL. 48 a, 10) « Moylurg », now the Plains of Boyle, co. Roscommon.

Cold till Doom!
The storm has spread over all:
A river is each furrow upon the slope,
Each ford a full pool.

A great sea is each loch, which is full,
A full loch is each pool.
Horses do not get over Ross-ford,
No more do two feet get there.

The fishes of Inis Fail are a-roaming,
There is no marge nor well of waves,
In the lands there is no land,
Not a bell is heard, no crane talks.

The hounds of Cuan-wood find not
Rest nor sleep in the dwelling of hounds,
The little wren cannot find
Shelter in her nest on Lon-slope.

On the little company of the birds has broken forth
Keen wind and cold ice,
The blackbird cannot get a lee[1] to her liking,
Shelter at the side in Cuan-woods.

Cosy our pot on the hook[2],
Crazy the hut on Lon-slope:
The snow has smoothed the wood here,
Toilsome to climb by kine-horned staves[3].

Glenn Rigi's[4] ancient bird
From the bitter wind gets grief,

1. Lit. « back » or « ridge ».
2. Lit « our caldron from its hook ».
3. Lit. « by the horns of kine ». Such staves are still much used in the Highlands.
4. The Vale of Newry, co. Armagh.

Great her misery and her pain,
The ice will get into her mouth.

From flock and from down to rise
— Take it to heart! — were folly for thee:
Ice in heaps on every ford,
That is why I keep saying « cold »! »

The old woman went out after that. As for Grainne, when she noticed that the old woman had gone, she put out her hand on the garment that was about her, and put it on her tongue, and found the taste of salt on her cloak. « Woe, oh Diarmaid! » she cried, « the old woman has betrayed thee. And arise quickly and take thy warrior's dress about thee! » Diarmaid did so, and went out, and Grainne with him. Then they beheld the warrior-king with the fianna around him coming towards them. Diarmaid glanced (?) aside on the sea around Erinn, and saw a skiff in the shelter of the harbour near him. He and Grainne with him went into it. One man was awaiting them in the little boat with a beautiful raiment about him, with a broad-braided golden-yellow mantle over his shoulder behind. That was Oengus of the Brug, the fosterfather of Diarmaid, who had come to rescue him from the night-watch (?) which he was in from Finn and the fianna of Erinn.

Kuno Meyer.

Liverpool, November 1889.

After the above was sent to press, I found in the Bk of Lecan, fo. 181 a 2, a tale about Find and Grainne, which has not yet been published. The beginning is: Luid Find hua Baisene do thochmorc Graindi ingine Cormaic hui Chuind. . Adbert in ingen na gebad tindscra aili uadh acht lanamain eacha fiadmil[a] robai 'san Eri do thobairt i n-ænimain co m-beith ar tua na Temra. — Cailte cosluath accomplishes this, and Grainne is wedded to Finn, but retains her hatred against him. The tale ends on fo. 181 b, 1, with an obscure dialogue between Grainne and her father, and some general reflections of Finn on the married state.

K. M.

LES

ANCIENNES LITANIES DES SAINTS

DE BRETAGNE

Dans le numéro de janvier 1888, p. 88 et suiv. de la *Revue Celtique,* M. Warren a publié des litanies de saints conservés dans un psautier du xe siècle, faisant partie de la bibliothèque du « Dean and Chapter of Salisbury ». M. Warren a mis en italiques les noms de saints bretons; ces noms, selon lui, ne se trouvent pas ailleurs, et, pour leur identification, il aurait fait d'inutiles recherches. Or, la plupart de ces noms se trouvent ailleurs, et M. Warren aurait pu en identifier un certain nombre, s'il avait été au courant de la liturgie et de l'hagiographie bretonnes. En comptant les litanies publiées par lui, on possède aujourd'hui quatre séries d'anciennes litanies contenant des noms de saints bretons. La plus anciennement publiée l'a été par Mabillon dans ses *Vetera Analecta* (nouvelle édition, II, p. 669). Suivant Mabillon, elles dataient à son époque d'un millier d'années ; il les a extraites d'un manuscrit de Reims. Elles me paraissent du même âge que celles de M. Warren, à en juger par la forme des noms bretons, c'est-à-dire du xe siècle. D'autres litanies ont paru dans *Les Vies des Saints de la Bretagne armorique* du père Albert le Grand, rééditées par M. de Kerdanet en 1837, d'après un missel manuscrit, dit de saint Vougay, conservé dans l'église de la paroisse du même nom, dans l'ancien évêché de Léon (p. 298-300). Suivant M. de Kerdanet, ce missel est un manuscrit

in-folio, sur vélin, de la même date que le cartulaire de Landévennec ; il contient 46 feuillets sur deux colonnes. On y remarque des notations de plain-chant. Ces litanies me paraissent en effet plus récentes que les autres. Une troisième liste de noms de saints a été publiée par M. D'Arbois de Jubainville, dans la *Revue Celtique*, III, p. 449, d'après un manuscrit du XIe siècle. Ces quatre séries de litanies se complètent et parfois se corrigent les unes les autres. Je les publie ici, par ordre alphabétique, en les désignant par le nom de ceux qui les ont publiées. Je fais suivre cette liste de remarques sur chacun des saints. Les noms ont été assez souvent défigurés, ou quelquefois peut-être mal lus. Je n'entre pas dans le détail des sources ni des vies des saints ; il faudrait un gros volume pour le faire. Je me borne à restituer, autant que possible, la vraie forme des noms et à tenter leur identification.

Warren	*Mabillon*	*Kerdanet*	*D'Arbois de J.*
			Armine
Bachla	Bachla		
		Becheve	
			Bili
		Bodiane	
Brangualadre	Branwalatre	Brangualadre	
		Brigita	
Brioce	Brioce	Brioce	Brioc
		Budmaile	
Caoce			Caoc
	Carnache		
Catoce			
			Catroc
	Citawe		
Conocane		Conocane	
Courentine	Courentine	Chourentine	Courentin
Dir[c]ille	Dircille		Dirchil
		Deriane	
Ediunete		Idunete	
		Eneuere	
			Flocan
Germane	Germane		
Gilda	Gildas		Gildas
			Gueganton
Guengualoe	Guinwaloee	Guingualoee	Guingualui

Warren	*Mabillon*	*Kerdanet*	*D'Arbois de J.*
Guenleue			
Guidguale	Guoidwale	Guidguale	
	Guoidiane	Guidiane	
Guidnoue		Guidnoue	Guodnou
	Guiniaue		Guiniau
Guinnoce			
Gulhuinne			
			Gurgualr
			Gurthierne
Hoeiardone		Huardone	
Hoeargnoue		Huarneue	
			Hoiarnbiu
Hoiarnuine (lege *Hoeiarninne*)			
Iahoiue			
Iarnhobri			
		Ieaguele	
Iliaue			
Iltute			
			Iubudoc
Iudicaele	Judicaele		Judicale
Iudoce			
Iunanaue			
			Iuti
			Leubri
Leutierne	Loutierne		
			Lisure
		Lohene	
			Loviau
Macloue		Machlove	Macute
			Maccent
			Matith
Melani		Melani	
	Melore		Meleor
Meuinne	Mevinne		Meguinne
Munna	Munna	Munna	
Ninnoca	Ninnoca		
Paterne	Paterne	Paterne	Paterne
Patrici	Patrici		Patrici
Paule	Paule		
		Paulinine	Paulninan
	Petrane		Petran
			Pinnuh
	Racatc		Racat
	Rawele		

Warren	*Mabillon*	*Kerdanet*	*D'Arbois de J.*
			Rethgualt
		Riaucc	
			Ronan
		Runare	
			Salmon
Samson	Samson	Samsone	Samsoni
	Serwane		
	Serecine		
		Suliaue	Suliau
Tearnmaile			
	Ticiawa		
Toconoce		Teconoce	
	Toninnane		
	Trifina		
Tutgucde	Tutwale		Tutgual

Armine. Ce saint m'est inconnu. Il y a lieu de craindre qu'on ne soit en présence d'une erreur de scribe, ou que ce saint ne soit pas breton.

Bachla. Peut-être saint Balay, disciple de Winwaloe, honoré à Penflour, près Châteaulin (De la Borderie, *Annuaire hist. et archéol. de Bretagne,* 1862, p. XXII). *Bachla* a dû donner *Bala* comme *Machlow, Malo,* comme *machteth* « servante », *matez,* comme *Mochdreb, Motreff* (près Carhaix). Je ne sais, il est vrai, si on prononce *Bala* ou *Balé.*

Bechewe. On a fait de ce saint *Vio* et *Vougay* ou *Vouga.* Suivant Kerdanet, on prononcerait son nom dans le pays de Saint-Vouga, Veho, Vec'ho et Vezo. Si *Vezo* existe, c'est une forme analogique. A Priziac, canton de Faouët, Morbihan, *Bechevus* est le patron ou un des patrons de l'église paroissiale : on prononce *Behiëw,* forme régulière de l'ancien nom. Sur ses actes, v. Albert-le-Grand, éd. Kerd., p. 296 ; cf. Boll. II, 15 juin, p. 1060.

Bili. Aurait été évêque de Vannes, d'après le bréviaire de Vannes, imprimé en 1660. Une chapelle lui était dédiée à Plaudren (Pouillé de Vannes dans le Cart. de Redon ; cf. Dom Lobineau, Vies des saints de Bret., append. Saints inconnus). Ce nom est bien connu en vieux-breton. C'est un nom de baptême encore en usage dans le pays de Van-

nes. Il est entré dans la formation de plusieurs noms de lieux.

Bodiane. Pourrait bien avoir donné son nom à Saint-Bedan, paroisse de l'ancien évêché de Saint-Brieuc (Dom Lob., Saints inconnus). Saint-Bedan est dans une zone de langue française depuis le XIe siècle peut-être : il est fort possible que le *d* n'ait pas subi la mutation pour cette raison.

Brangualatre, Branwalatre. Ce saint me paraît le même que saint Brelade de Jersey et saint Broladre de l'ancien évêché de Dol. Il a donné son nom à Loc-Brévalaire, dans le pays de Léon, au XVIe siècle, *Loc-Brevalazr,* ce qui mène à une forme vieille bretonne *Brewalatr* et probablement *Brenwalatr* ou *Branwalatr*. On a identifié ce saint avec saint Brendan et, en effet, Loc-Brevalazr est traduit en latin par *Monasterium sancti Brendani* (v. de Courson, Pouillé de Léon, Cart. de Redon, p. 579). Dom Lobineau (Saints inconnus) en constatant qu'une paroisse de l'évêché de Saint-Brieuc porte le nom de Saint-Brandan, remarque que ce saint est appelé simplement *Bran* dans les registres de la réformation de la noblesse de Saint-Brieuc (cf. pour saint Brieuc les noms *Briocus* et *Briomaglus*). Pour *Brelade, Broladre* et mieux *Breladr,* le *tr, dr* n'a pas subi la mutation, le breton ayant disparu de bonne heure dans l'évêché de Dol. Le pouillé de Dol, du XIVe siècle, mentionne la *parocchia S^ti Broladrii.*

Brigida. Sainte Brigitte, l'irlandaise. Son culte était fort répandu en Bretagne. Elle a donné son nom à Sainte-Brigitte, commune du canton de Cléguerec, Morbihan (en breton *Birhiett),* à Loperhet *(Locus Brigidae),* en Cornouailles.

Brioce. Saint-Brieuc. V. Boll., 1ers mai, I, p. 92-94; Dom Lobineau, Vies, p. 11-19; mss. Bibl. publ. à Rouen, n° 79; Bibl. nat. franç. 22321, p. 613. Brioc était honoré aussi en Cornouailles anglaise (Saint-Breock or S. Briock en Pyder, Davies Gilbert, *History of Cornwall*).

Budmaile. Probablement le même que *Bothmael,* disciple de saint Modez (saint irlandais dont le culte a été un des plus répandus autrefois en Bretagne). (Dom Lobin., Vies SS., p. 84, d'après le Bréviaire de Léon) : à moins que ce ne

soit saint Budoc, beaucoup plus connu : pour Budoc, Budmail, cf. Brioc, Briomaglus. Budoc a donné son nom à Beuzec? il y a un *Budock* en Kerrier, Cornouailles anglaise (sur S. Budoc: v. dans Lobin., p. 127, d'après Chron. Saint-Brieuc et vieux bréviaires; Bibl. nat. franç. 22321, d'après Bréviaires de Léon et Dol.)

Caoce. A donné son nom à Langueux et Tregueux, évêché de Saint-Brieuc (Tregueux est en 1129 Tre-guehuc, A. de Barthélemy et Geslin de Bourgogne, *Anciens évêchés de Bretagne*, IV, 309; Lan-gueu est pour Lan-geuc, Lan-caoc)?

Carnache. Peut-être saint Carné, qui a donné son nom à une paroisse, Saint-Carné, au sud-ouest de Dol. On en a fait en latin *Carnetus* sur *Carné* (Pouillé de Dol, cart. Red.). *Carné* pour *Carnachus* s'expliquerait facilement en zone française. En tout cas *Carnach* paraît être le saint irlandais Carnechus (v. Colgan, Acta Sanct., p. 782).

Catoce. Saint Cadoc, qui a laissé son nom dans Pleu-Cadeuc, Morbihan. On l'identifie avec le saint breton Cado. En breton, Cado se prononce *Cadaw*, ce qui ferait supposer une forme *Catawos*. Dans le Cart. de Quimperlé, il est fait mention d'une vie de *Cado*, sous le nom de *Catuodus (Catvodu)*. *Cadoc, Cadawc* est un nom de saint bien connu des hagiographes gallois. Sur les vies anglaises, v. Duffus Hardy, Descript. catal. I; cf. Boll. 24 janv., II, p. 602-606; Dom Lob., Vies, p. 30.

Catroc. C'est le saint qui a donné son nom au prieuré de Saint-Cadreuc, aujourd'hui village de Saint-Cadreuc, paroisse de Ploubalay, ancien évêché de Saint-Malo (le pouillé de Saint-Malo porte *Cardroc*, erreur évidente pour *Cadroc)*, et à Saint-Carreuc, trève de Pledran, ancien évêché de Saint-Brieuc. Sur Catroc, v. de la Borderie, Les Deux Saints Caradec, Paris, 1883 (le nom de Cadroc a été maladroitement changé en Caradoc.)

Citawe, pour *Citiawe*. Saint Kigeau, le sanctus *Kigavus*, du Cartul. de Quimperlé. Pour *Citiaw* = *Kijaw*, cf. Ratian = Rajen, dans La-rajen en Coray, autrefois Lan-Ratian; Tutian = Tujan, dans Lan-Dujan, auj. *Landugen* en Callac; Pritient = Prijent. *Citiaw* est prob. le même saint que le

gallois *Keydiaw* qui a donné son nom à *Cappel Ceidio* (Myv. arch., p. 417 et suiv.).

Columcille, Columbane. Saints irlandais connus.

Conocane. Saint Conogan. Les bréviaires de Bretagne mettent sa fête au 15 octobre. Il y a une église de Saint-Conogan près Landerneau (v. Dom Lobin., Vies, p. 55, d'après le Brév. de Léon; Boll., 15 oct., VII, p. 36); cf. Cart. Landév., 41.

Courentine. Saint Corentin (en breton *Cawrintin*), d'après la tradition bretonne, le premier évêque de Cornouailles (v. Dom Lobin., Vies, p. 50-55, d'après les Bréviaires de Nantes, Saint-Brieuc et Dol; ms. Bibl. nat., 12665, fol. 236; ibid. franç. 22321, fol. 728, d'après Brév. Saint-Brieuc et Nantes.)

Dircille.

Deriane. Il est fait mention de Derrien et de son compagnon Neventer dans la vie de saint Rioc, comme d'un saint personnage (Kerdanet, Vies des Saints, p. 29). Derrien est un nom breton bien connu; dans le Cartul. de Redon, il a la forme Dergen; Neventer a laissé son nom à Plou-neventer (cf. le nom de lieu gallois Caer-*Nevenhyr.)*

Ediunete. D'après le Cart. de Landevennec (charte 2), Ediunet était frère de saint Winwaloe; il habitait près de la montagne de Nin (Châteaulin, Castel-Lin pour Castel-Nin). Il a été confondu avec saint Ethbin, ce qui peut provenir d'une fausse lecture : au lieu d'*Ed-iunet,* on a pu lire *Ed-uinet, Ed-vinet* (v. Ethbin, Dom Lob., Vies, p. 118).

Eneuere. Enewor est le patron de Plonéour, près Quimper, dans le Cart. de Landévennec, *Plebs sancti Eneguori,* et *Plueu Eneuur.* Ce nom est à rapprocher de *Eneuiri* que donne une vieille inscription chrétienne de Grande-Bretagne (Rhys, *Lectures,* p. 401).

Flocan, pour *Frogan.* Frogan a donné son nom à saint Frogan, en Léon (Dom Lob., Vies, p. 46), ou saint Fregan, trève de Guiseny (c'est le même que Fragan père de Winwaloe).

Germane. C'est saint Germain d'Auxerre honoré en Grande comme en Petite-Bretagne.

Gilda. Saint bien connu. La forme bretonne de son nom est

Gweltas (vannetais *Gueltas : w* avec coloration *ü*); il a donné son nom à plusieurs lieux. La vie la plus ancienne de ce saint a été écrite au XIe siècle par un moine de saint Gildas de Rhuys (sur les sources imprimées et manuscrites, v. J. Loth, *L'Émigrat. bretonne,* p. 245-246).

Gueganton. Le calendrier de saint Méen (XVe siècle, ap. Dom Lob., Vies, p. 13) met la fête de saint Gueguenton au 10 mai et lui attribue XII leçons. Ce nom est donné sous la forme *Winganton (Wiunganton)* dans les Script. hist. franc., III, p. 344.

Guengualoe. Le nom sous sa forme la plus ancienne est Winwaloe. On retrouve son nom dans Locunolé, Finistère (Boll., 3 mars, I, p. 250-261; sur les sources, v. J. Loth, *L'Emigrat. bret.,* p. 286.)

Guenleue. Erreur de lecture pour *Guenhaele?*

Guidguale, Guoidwale. La forme la plus ancienne de ce nom est Wotwal ou Woitwal (Vita *Vodoali,* Bibl. nat. lat. 17626, fol. 25, Xe siècle). Son nom se retrouve dans Locoal, près Vannes, en 1037 Locus sancti Guituali, en 1387 Sanctus Gudwalus. *Guotwal* a donné régulièrement *Guzwal* et *Goal.* (Sur ce saint, v. Boll. 6 juin, I, p. 728; sur les sources, v. J. Loth, *L'Emigr.,* p. 247.)

Guoidiane, Guidiane. Probablement saint Gozien, disciple de Winwaloe (sur Gozien, v. Dom Lob., Vies, p. 47). Il y a un saint *Guithian* ou *Gothian,* en Cornouailles anglaise (Davies Gilbert, Hist. of Cornwall).

Il est fait mention de saint Guedian dans la Vie de Gurthiern, du Cartul. de Quimperlé. Ses reliques auraient été transportées, lors des invasions normandes, à Groix, avec celles des saints Winwaloe, Guenhael, Idunet, Symphorien, Tenenan, Paulennan, puis retrouvées au milieu du XIe siècle, du temps de Benoît, abbé de Quimperlé. On trouve le nom de Guedian sous la forme régulièrement évoluée de Goezian, dans le Cart. de Quimper (Bibl. nat., 9891, fol. 38 vo). Un comte Guedian apparaît aussi dans la plus ancienne vie de saint Samson.

Guidnoue, Guodnou. Saint Goueznou, qui a donné son nom à *Lan-Goesnou,* aujourd'hui *Gouesnou,* ancien évêché de Léon.

L'ancien bréviaire de Léon met la fête de saint *Goeznoveus,* évêque de Léon, au 25 octobre (Dom Lob., Vies, p. 112-113; Bibl. nat. franç. 22321, p. 733). La forme la plus ancienne du nom se trouve dans la vie de S. Paul Aurélien, premier évêque de Léon, suivant la tradition bretonne : *Woednovius (Revue Celt.,* V, p. 11, d'après un ms. du xe siècle). *Woednovius* avait le surnom de *Towoedocus,* nom qui se retrouve dans saint *Touezec,* patron d'une chapelle près de Saint-Brieuc.

Guinnoc. Saint *Gwinnoc* ou *Winnoc,* suivant la plus ancienne forme connue de ce nom ; de la famille de saint Judicael; est honoré à Bergues-Saint-Winnoc, en Flandre. Sur ses actes, v. Mab. aa. o. s. Bened. sæcul. III, I, p. 302-314; Dom Lob., Vies, p. 165. Le nom de ce saint apparaît dans *Lan-Wennock,* auj. *Lewannick,* Cornouailles anglaise (Davies Gilb. Hist. of Cornwall).

Guiniaue. Peut-être le saint qui a laissé son nom dans *St Winnow,* Cornouailles anglaise (Davies Gilbert, Hist. of Cornwall).

Gulhuinne. Saint Goulven, évêque de Léon. Il a donné son nom à la paroisse de Goulchen. La forme la plus ancienne de ce nom est Vulvinus (*Martyr. de Castellanus;* cf. Boll. 1er juillet, I, p. 126; Kerdanet, Vies, p. 367; Dom Lob., Vies, p. 204).

Gurgualr (leg. *Gurgualt*). C'est l'évêque de Saint-Malo connu sous le nom de Gwrwall; il est fait mention de sa fête au propre des saints de l'évêché de Saint-Malo, au 6 juin (ap. Dom Lob., Vies); cf. ibid. p. 135; Boll. 6 juin, I, p. 727; Bibl. nat. fr. 22321, p. 776). Il a été souvent confondu avec *Guoitwal.* Un ruisseau porte le nom de Saint-Gurval, dans la commune de Guer, Morbihan.

Gurthierne. Saint Gurthiern est mentionné dans le Cart. de Quimperlé, copie Maître, Bibl. nat. 5283, p. 1. C'est aussi un émigré insulaire. Il y avait à l'île de Groix, où il aurait séjourné, un Loc-Gurthiern, aujourd'hui Loc-Maria; il y en a un autre en Kervignac, près Hennebont, Morbihan : Locoyarn, Loc-Gouziern, en 1490. Il a été confondu avec *Gunthiern,* prob. *Cuntiern (Contigern, Cyndeyrn).* Sur Gurthiern, v. Dom Lob., Vies, p. 49.

Hoeiardone, Huardone. Saint Houardon, d'après Albert le Grand, huitième évêque de Léon : c'est tout ce qu'en dit Dom Lob. (Saints inconnus). Le Bréviaire de Léon mentionne sa fête en novembre : *S^ti Hoarzoni.* Le pouillé de Léon mentionne un prieuré de *sancto Houardeno,* Saint-Houardon, une des paroisses de Landerneau (De Courson, Cart. Redon; cf. cart. Landév., 41). Le premier terme de ce nom composé est *Hoiarn* « fer ». Cf. *Hoeargnoue, Hoeiarnnine.*

Hoeargnoue, Huarneue. C'est le saint qui a donné son nom à *Lam-Houarneau,* paroisse de l'évêché de Léon, et à Saint-Houarno, trève de Langoelan, évêché de Vannes. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire de lui; il a été confondu avec le saint suivant.

Hoeiarnbiu. C'est évidemment le *Hoarveus* des Bréviaires. *Hoeiarn-biu* a donné *Hoearn-veo, Hwarveo, Houarvé,* fort régulièrement. Le Bréviaire de Léon met en juin la fête de *S^ti Harvei;* celui de Nantes donne une forme plus ancienne : *Hoarvei.* Sur *Hoarvé,* v. Dom Lob., Vies, p. III.

Hoeiarnnine. Saint *Isarninos, Iserninos.* De même que **eisarno-* **īsarno-,* a donné *hoiarn, houarn* « fer », *Iserninos* a donné *Hoiernin* (plus régulier que *Hoeiarnin), Houernin, Hernin* ou *Herlin.* Ce saint a donné son nom à Plebs *Hoiernin,* 860-866, *Cart. de Red.,* *Huernin* en 833, aujourd'hui *Pluherlin,* Morbihan; à *Saint-Hernin,* en Cornouailles, et à *Les-Hernin,* 1411, Treff-leshernin, 1436, trève de Séglien, Morbihan (Rosenzw., *Dict. top.*); transformé par la *romanomanie* de notre clergé en Saint-Germain (on prononçait *Lesernin*). Sur ce saint, v. Dom Lob., Vies, p. 85, d'après Albert le Grand, qui aurait puisé dans un manuscrit de l'église de Locarn, près Carhaix).

Iahoiue. C'est le *Iahoevius* de la Vie du IXe siècle de Paul Aurélien; c'est le nom d'un compagnon du saint (v. sa vie par Wrdisten, *Revue Celt.,* V, p. 11). On l'appelle saint *Jaoua* dans le pays de Léon (v. sa vie légendaire dans *Kerdanet,* Vies, p. 44.)

Iarnhobri. Nom très breton, mais je ne vois aucun saint dont le nom se rapproche de cette forme.

Ieaguale. Faute de lecture pour *Iedgual,* forme un peu plus ancienne *Iudwal,* nom d'un saint, roi de Domnonée, dont il est fait mention dans les Actes de S. Judicael, Judoc, Léonor, Samson. V. Dom Lob., Vies, p. 92. La fête de Judwal était le 1er juillet. Il est fait mention dans le Pouillé de Saint-Brieuc d'un prieuré *Sancti Juguelli* (Cart. Red.).

Iliaue. Sans doute saint Teliau. Dans la Vie du Cartul. de Llandaf, il est appelé *Eliud* et *Teliau, Teilo. Eliud* est prob. une faute pour *Eliau.* Quant à *Teliau,* c'est *Eliau,* plus le préfixe *to,* qui, comme le dit le biographe de Paul-Aurélien, s'ajoutait souvent aux noms propres : *Conocus, Toconocus ; Suliau, Tosuliau ; Ritien, Toritien* (v. Liber Land., p. 92-332 ; Boll. 9 février, II, p. 303 ; Dom Lob., Vies, p. 28). Ce saint a donné son nom à *Lan-deleau,* plus anc. *Lan-Teleau* dans le Finistère et *Llandeilo* dans le pays de Galles.

Iltute. Saint Iltut, le saint gallois bien connu, a donné son nom à plusieurs lieux, entre autres *Aber-Ildut, Lan-Ildut,* Finistère, et *Llan-ildut,* pays de Galles.

Iubudoc. Ce nom est breton et pourrait être pour *Iud-budoc ;* mais ce saint n'apparaît nulle part. C'est prob. une faute pour *Iudoc.*

Iudicaile, roi de Domnonée. Il a des rapports avec Dagobert (Vie de saint Eloi). Sur sa vie, v. Obituaire de Saint-Méen de Gaël, Bibl. nat. 9889 (xve s.) d'après un vieux ms. de l'abbaye ; v. Dom Lob., Vies, p. 143. Sa fête se célébrait le 16 décembre. Ce nom fort commun est auj. *Jezequel* et *Giquel.*

Iudoce. Iudoc, frère de saint Judicael. Sur la vie curieuse de ce saint, v. Dom Lob., Vies, p. 152 ; Mab. act. s. o. s. B. sæc. II, p. 541, d'après un ms. *ante sexcentos annos manu descripto ;* pour les sources, v. J. Loth., *L'Émigrat. bret.,* p. 248-249.

Iunanaue. Iunanau est un nom très breton qui se trouve dans le Cart. de Redon, mais je ne connais pas de saint de ce nom. Il y a une chapelle de Saint-Junan, en Riantec, mentionnée en 1473 ; et une autre du même saint, qui est restée paroisse (mention en 1184), mais au détriment du nom du malheureux saint : c'est Saint-Aignan, près Pontivy, Mor-

bihan! (Rosenzweg, *Dict. top.*). Il y avait aussi un saint *Juniavus,* mentionné dans la vie de saint Samson et qui a donné son nom à une chapelle de Saint-*Ignaw* en Saint-Aignan : *Ignaw* est devenu Saint-Ignace ! !

Iuti. Ce saint n'est peut-être pas breton. Cependant il y a un saint *Iud* ou *Iudveus,* selon Albert le Grand, 2e abbé de Landevennec. Suivant Dom Lobineau, il ne serait que le 4e et se serait appelé *Iudulus* (Vies, Saints inconnus).

Leubri. On peut se demander si ce ne serait pas le saint honoré sous le nom de *Lery,* d'autant plus que *Lery*, dans la vie latine assez récente qui lui est consacrée, est appelé *Laurus*. *Leubri* ou *Loubri* a pu être déformé par une identification mal faite de *Leuri* ou *Louri* en *Léri* (v. Dom Lob., Vies, p. 157 d'après un bréviaire mss. de l'abbaye de Montfort, qui a appartenu à l'église de *Saint-Lery*.)

Leutierne, Loutierne. Il est fait mention de *Leuthern*, évêque, au tome 3 des Script. hist. franc., p. 344. Ses reliques avaient été transportées hors de Bretagne, avec celles de beaucoup d'autres saints, lors de la grande invasion normande du commencement du xe siècle. Hugues Capet, du temps de Lothaire, les fait transporter avec d'autres dans une église dédiée à saint Bartholomée.

Lisure ? Mauvaise lecture prob. pour *Lisine :* (persona) *Sancti Lizini* de Dolou, charte de 1227, évêché de Saint-Brieuc (A. de Barth. et Geslin de Bourg., *Anciens évêchés*, III, 63).

Lohene. Ce nom m'inspire des doutes. Il y a cependant un Ros-*Lohen* mentionné dans le Cart. de Landév. Aujourd'hui *Ros-noen,* près Châteaulin.

Loviau. Le nom de ce saint varie entre *Leviavus* et *Levianus*. Il faut préférer *Leviav*, plus anciennement *Loviau*. M. de Garabit dans ses *Vies des Saints* dit qu'il existe encore en Tredarzec une chapelle en son honneur. Il l'appelle *Levien* ou *Levias ;* il se trompe en tout cas pour une des deux formes, peut-être pour toutes les deux. La forme *Leviau* me parait confirmée encore par l'existence en Plumieuc d'un prieuré dédié à saint Leviavus et portant aujourd'hui le nom de saint Leau. Duchesne (Script. hist. Franc., III, p. 344) mentionne avec les reliques de Leuthern, Samson, Budoc,

Guenhael, Macut, Leonor, Tremor, Melor, Briomaglus, Corentin, Winganton, dans les *Fragm. hist. Franc.*, que j'ai cités à propos de Leuthern, les reliques de *Leviani episcopi*. Il faut lire *Leviavi*.

Machlove. Saint Malo (en breton, on prononce en bas-vannetais et en Cornouailles *Malow*). C'est ce saint qui a donné son nom à la ville de Saint-Malo et à d'autres lieux (Saint-Malo, Locmalo, Morbihan). Sur les actes de ce saint, v. Mabill. Act. s. o. B. sœcul. I, p. 177; sur les sources, v. J. Loth, *L'Émigr. bret.*, p. 249-250. C'est le même saint que *Macutus*, quoiqu'il soit impossible de montrer comment le saint est arrivé à cumuler ces deux noms.

Macceni. Saint autrefois bien connu en Bretagne. Il y avait au IXe siècle une basilique célèbre de Saint-Maxent (*Maccentius* ou *Maxentius*) en Saint-Maxent, canton de Plélan (Ille-et-Vilaine). Il y avait une villa et un cimetière de Saint-Maxent en Malansac (Morbihan). Le corps du saint est transporté hors de Btetagne, à Poitiers, en 924 (Cart. Red., pp. 184, 190, 194, 204, 284).

Matith? Serait-ce une faute de scribe pour *Matoc?*

Melani. Saint Melaine, le grand évêque de Rennes. Sur ses actes, v. Boll. 6 janv. I, p. 327; Dom Lobin., Vies, p. 32; sur les mss., v. J. Loth, *L'Emigr. bret.*, p. 250.

Melore. Saint *Meloir* ou *Meler* a donné son nom à Saint-Meloir, près Dinan, à Saint-Meloir, entre Cancale et le mont Saint-Michel, à *Tremeler* ou *Tremeloir* près Saint-Brieuc, à *Lomener*, au XIIe s. Loc-Melaer, dans l'île de Groix; Loc-Melar, trève de Sizun, pays de Léon (v. Boll. 3 janvier, I. p. 136; Dom Lob., Vies, p. 61.)

Meuinne, Meguinne. Saint Meven, et en zone de langue française, saint Meen. Ce saint a donné son nom à Saint-Méen de Gael, siège d'une des plus célèbres abbayes de Bretagne, à Saint-Méen près Rennes, à *Tremeven*, *Ploeven* (anc. *Ploe-Meven*), Finistère, et à sept endroits du Morbihan. Il y a aussi un *Saint-Mewan*, dans la Cornouailles anglaise (Davies Gilbert, Hist. of Cornwall). Sur les actes de ce saint, v. Boll. 21 juin, IV, p. 100 (d'après Albert le Grand; Dom Lob., Vies, p. 138; Obit. de saint Méen, Bibl. nat. lat. 9889.)

Munna. C'est le saint irlandais connu sous le nom de Fintan et de Munnu ou Munna (Colgan dit *Munna;* son monastère s'appelait *Teach Munae*), et qui paraît avoir joué un rôle assez important (Boll. Oct. IX, p. 333 et suiv.).

Ninnoca. Sainte Ninnoc a laissé son nom à *Lan-Nenec* et *Saint-Nenec,* Morbihan. Sa vie nous est surtout connue par le Cart. de Quimperlé. Bibl. nat. lat. 5283, p. 57 (Vie écrite en 1130); cf. Boll. 4 juin, I, p. 407.

Paterne. Ce nom a été très populaire dans les deux Bretagne *(Llan-badarn* en Galles); cinq endroits portent son nom dans le Morbihan. Deux ou trois saints paraissent avoir été confondus sous ce nom. Le plus connu est l'évêque de Vannes (Boll. 5 avril, II, p. 378; Dom Lobineau, p. 10.)

Patrici. Saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande.

Paule. Saint Paul-Aurélien, d'après les traditions bretonnes, le premier évêque de Léon. Voir sa vie, écrite au IXe siècle, dans la *Revue Celtique,* V; sur les sources, v. J. Loth, *L'Emigr. bret.,* p. 252. Il a laissé son nom dans *Lampaul, Castell-Paol* (Saint-Pol-de-Léon), Paul, commune de Cornouailles, etc.

Paulinine, Paulninan. Saint *Paulennan* ou *Paulinan*. Il est mention de la découverte des reliques de saint Paulennan avec d'autres dans la vie de saint Gurthiern, au Cart. de Quimperlé.

Petrane. Le cart. de Landevennec mentionne une tribus *Petrani*. Ce nom se retrouve dans Loc-*Pezran*, 1423, *Lopéran,* 1446, aujourd'hui Port-Louis, près Lorient, Morbihan (Rosenzw., *Dict. top.*). Saint-Péran est une trève de Paimpont, Morbihan. Petran est donné comme disciple de Winwaloe (Dom Lob., Vies, p. 47).

Pinnuh. Si ce nom de saint n'est pas maltraité, il faut le rapprocher de saint *Pinnock,* de la Cornouailles anglaise (Davies Gilbert, Hist. of Corn.).

Racate. *Racat* est certainement pour *Riacat,* nom qui se retrouve dans *Treff-Riagat,* Cart. de Quimper, Bibl. nat. 9860, fol. 50, XIVe s., aujourd'hui *Treffiagat,* arrond. de Quimper. Riagat était plus anciennement Riocat.

Rawele. Cette forme est due probablement à une faute de

scribe ou de lecture. Dans une des vies de Winwaloe, le roi de Domnonée qui est en contestation avec Fracan s'appelle *Rauualus*. La forme correcte apparaît dans la vie de Wrdisten, Riwalus. Rawale serait-il pour *Riovale,* comme Racate pour Riocate ?

Rethgualt. Nom breton bien connu ; se trouve dans le Cart. de Redon. Il s'agit très probablement ici de l'évêque de Dol appelé *Rethwal* et *Restoald* (cette dernière forme est incorrecte), contemporain du pape Séverin et qui suivant les prétentions bretonnes aurait reçu de lui le *pallium* (Baudri, *Chronique de Dol*, ap. de la Borderie, Annuaire, 1862, p. 157).

Riauce. Saint Rioc. Il est fait mention de ce saint dans la vie de Winwaloe (v. Dom Lob., Vies, p. 50; cf. Boll. 12 févr., II, p. 602, d'après Albert le Grand; cf. Cart. Landév., 21). Ce saint a laissé son nom à Riec, et Lan-Riec, Finistère.

Ronan. Saint Renan; a donné son nom à Loc-Ronan, près Quimper, et à Saint-Renan, près Brest. V. Boll. 1er juin, I, p. 83; Dom Lob., Vies, p. 41; Bibl. nat. lat. 5275 (XIIe siècle.)

Runare. Probablement Lunare, dont le nom se retrouve dans Saint-Lunaire. Sur Lunaire ou Léonor, v. Boll. 1er juin, I, p. 118-125.

Samson. Saint Samson, le premier évêque de Dol, le saint le plus connu de l'ancienne Bretagne : v. Mab. aa. s. o. Bened. sæc. I, p. 165-186; Boll. 28 juillet, VI, p. 568. Sur les sources mss. v. J. Loth, *L'Émigr. bret.*, p. 253.

Serwane. Saint Servan; a donné son nom à la ville du même nom et à une paroisse du Morbihan. C'est un saint d'origine irlandaise (Dom Lobin., Saints inconnus).

Serecine. Je ne vois d'autre trace de ce singulier nom que dans Ros-*Serechin*, charte 10, du Cart. de Landévennec.

Suliau. C'est le saint connu en Galles sous le nom de *Ty-sylio*. Il a donné son nom à une paroisse de l'ancien évêché de Saint-Malo : *Saint-Suliac*. La forme véritable et ancienne de ce nom de lieu est *Saint-Suliau*. Les paysans français prononçant *Saint-Sulia*, comme pour les noms de lieux en *-ac*,

on en a fait Saint-Suliac. C'est le même procédé qui a donné *Roteneuf*, autrefois *Roteneuc*, les paysans prononçant *Roteneu*. Sur ses actes, v. Dom Lobin., Vies, p. 110; Boll. 1er oct., I, p. 196.

Tearumaile. C'est le *Tigernomaglus* de la vie de Paul-Aurélien, compagnon d'émigration et successeur du saint comme évêque de Léon (*Revue Celt.*, V, 11). L'évêque auquel est dédiée la plus ancienne vie de saint Samson s'appelait aussi *Tigernomalus*.

Ticiacca. Peut-être une faute de lecture. On pourrait lire *Titiacca* et identifier cette sainte avec la sainte galloise *Tydyeu*, fille de Brychan Brycheiniawc? (Iolo mss. p. 140).

Teconoc. Saint Tegonnec a donné son nom à une paroisse du pays de Léon. C'était un compagnon de Paul-Aurélien : *Quenoco* quem alii sub additamento more gentis transmarinae *To-quonocum* vocant (*Revue Celt.*, V, 11). Sous le nom de *Conoc*, il a donné son nom à plusieurs noms de lieux du Morbihan, du Finistère.

Toninnane. Le même sans doute que saint *Tenenan* dont il est mention dans la vie de *Gurtiern* et dans les bréviaires de Bretagne. Le Cart. de Redon, à l'année 913, mentionne un *monasterium sancti Toinnani* : il faut lire *Toninani*. V. Dom Lob., Vies, p. 118; cf. Boll. 16 juillet, IV, p. 179-180.

Trifina. Sainte Tryphine, la mère de saint Tremeur, plus anciennement *Trechmor*, forme qu'on trouve dans la vie de Gildas du xie siècle; il est aussi fait mention de lui dans la vie de saint Léonor : v. Dom Lob., Vies, p. 78.

Tutguede. Faute de lecture évidente pour *Tutguale*. Sur ce saint, voir la publication de M. A. de la Borderie, Les trois anciennes vies de saint Tudual, Paris, 1887; cf. Boll. 15 juin, VI, p. 246; Dom Lobin., Vies, p. 56. Ce saint est honoré en divers lieux et a laissé son nom notamment à la paroisse de *Saint-Tudual*, évêché de Vannes. On a écrit *Saint-Tugdual* par suite d'une faute de lecture : un scribe a lu *Tugdual* au lieu de *Tudgual*, forme du xie siècle.

Une étude complète des noms de trèves et de chapelles arriverait peut-être à faire retrouver les deux ou trois saints qui

se sont dérobés jusqu'ici à nos recherches. Beaucoup de vieux saints bretons ont été évincés au profit de saints romains, mais le peuple persiste à invoquer ces intrus sous le nom des saints nationaux. Je ne puis mieux témoigner ma reconnaissance à M. Warren pour le service qu'il a rendu par sa publication à l'hagiographie bretonne, qu'en lui signalant une assez plaisante erreur dans laquelle il est tombé (*The liturgy and ritual of the Celtic church*, Oxford, 1881, p. 63 et suiv.). Voulant prouver que les moines bretons armoricains avaient conservé la tonsure irlandaise, ce qui a été vrai jusqu'au IXe siècle, au moins, M. Warren renvoie à un passage de Grégoire de Tours qu'il ne me paraît pas avoir lu (Hist. Franc., IX, 18). Or, les prétendus moines aux cheveux coupés à la bretonne, dont il serait question, sont des soldats saxons de Bayeux, envoyés par Fredegonde comme auxiliaires du chef des Bretons du Vannetais, Waroc, lors de l'expédition qui se termina par la défaite des Francs sous Beppolen et Ebrachaire, en 790. Pour que les Francs ne pussent les distinguer dans les rangs bretons, on leur avait coupé les cheveux à la mode bretonne !

J. Loth.

LES
GAULOIS ET LES POPULATIONS
QUI LES ONT PRÉCÉDÉS
DANS L'ITALIE DU NORD[1]

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE

SOMMAIRE : § 1. Généralités. — § 2. Les Ligures. — § 3. Les *Raeti*, les *Euganei*, les *Veneti*, les Ombriens, les Etrusques. — § 4. Les Gaulois.

§ 1. *Généralités.*

Le pays occupé par les Gaulois dans l'Italie du Nord est aujourd'hui presque entièrement compris dans les régions de Piémont, Lombardie, Vénétie, Emilie et déborde légèrement sur celles des Marches et de Toscane. Il faut y joindre hors du royaume d'Italie le Tessin en Suisse, la partie méridionale du Tyrol et les environs d'Aquilée dans l'empire d'Autriche.

Ce pays, à l'époque de la conquête gauloise, au commencement du IVe siècle, appartenait en grande partie aux Etrus-

1. L'idée de cette étude est due à un mémoire de M. Flechia, *Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore*, qui a paru en 1871 et dont il a été rendu compte dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 460. La base que nous avons prise est pour l'Italie le *Dizionario geografico postale del regno d'Italia*, 1880 ; pour le Tessin et le Tyrol, la carte de Bacler Dalbe, 1802, et le *Geographisch-Statistisches Lexikon* de Ritter, 1883.

ques : nous le savons par Polybe, l. II, c. 17, § 1 ; et par Tite-Live, l. V, c. 33, § 7-10 ; mais les Etrusques étaient des nouveaux venus superposés à une population plus ancienne.

La partie occidentale était habitée par les Ligures, celle du nord-est par les *Raeti*, les *Euganei*, les *Veneti*, celle du sud-est par les Ombriens, et une partie de ces peuples avait été asservie par les Etrusques, une autre était restée indépendante.

Pour se faire une idée précise de la situation géographique de ces peuples, il faut commencer par se rappeler les divisions actuelles du nord du royaume d'Italie.

Le Piémont comprend les provinces de : 1° Turin, *Torino*, 2° Cuneo, 3° Alexandrie, *Alessandria*, 4° Novare, *Novara*, et 5° celle de Pavie, *Pavia*, presque entière.

La Lombardie se compose des provinces de : 1° Come, *Como*, 2° Milan, *Milano*, 3° Sondrio, 4° Bergame, *Bergamo*, 5° Crémone, *Cremona*, 6° Brescia, 7° Mantoue, *Mantova*.

En Vénétie, *Veneto*, sont situées les provinces de : 1° Vérone, *Verona*, 2° Vicence, *Vicenza*, 3° Padoue, *Padova*, 4° Rovigo, 5° Bellune, *Belluno*, 6° Trévise, *Treviso*, 7° Venise, *Venezia*, 8° Udine.

A l'Emilie, *Emilia*, appartiennent les provinces de : 1° Plaisance, *Piacenza*, 2° Parme, *Parma*, 3° Reggio, 4° Modène, *Modena*, 5° Bologne, *Bologna*, 6° Ferrare, *Ferrara*, 7° Ravenne, *Ravenna*, 8° Forli.

Des Marches dépendent les provinces de : 1° Pesaro et 2° Ancona. De la Toscane, la province la plus septentrionale est celle de Massa et Carrara.

Le nom des Ligures reste dans la géographie moderne à la région située au sud de l'Apennin. La Ligurie moderne comprend les provinces de : 1° Porte-Maurizio, 2° Gênes, *Genova*.

§ 2. *Les Ligures.*

Les Ligures n'ont jamais été dépossédés de la Ligurie moderne par les Gaulois. Mais, avant la conquête gauloise, ils se sont étendus bien loin de là en Italie au nord et à l'est. C'est établi par le témoignage des auteurs de l'antiquité et par celui des noms de lieux. Les *Taurini*, dont Turin était la capitale et porte encore le nom, sont des Ligures suivant

Strabon[1] et Pline[2]. Aux *Taurini* appartenaient, suivant Ptolémée[3], *Augusta Bagiennorum*, aujourd'hui Bene Vagienna, province de Cuneo; *Dertona*, aujourd'hui Tortona, province d'Alexandrie; *Iria*, aujourd'hui Voghera, province de Pavie.

Ces trois localités sont situées au sud du Pô, limite septentrionale de la neuvième région de l'Italie d'Auguste, à laquelle était attribué le surnom de *Liguria*[4]; mais les textes de l'antiquité suffisent à eux seuls pour nous montrer que les Ligures s'étaient autrefois étendus au delà de ces limites. Les Ligures ont possédé non seulement la rive droite, c'est-à-dire méridionale du Pô supérieur, mais aussi la rive gauche ou septentrionale sur laquelle se trouvent la ville de Turin et l'antique *Ticinum*, aujourd'hui Pavie. *Ticinum*, Pavie, a été fondée, nous dit Pline, par deux peuples ligures : les *Laevi* et les *Marici*[5].

Plus au nord, Novare, chef-lieu de la province de ce nom, avait été fondée par les *Vertamacori*, peuple ligure suivant Caton qui écrivait au deuxième siècle avant notre ère. Pline, plus tard, contesta l'exactitude de cette doctrine, parce qu'il y avait, paraît-il, de son temps dans la Gaule transalpine un *pagus Vertamacorus*. Ce *pagus* faisait partie de la cité des *Vocontii* dont les villes principales étaient *Dea*, aujourd'hui Die, Drôme, et Vaison, Vaucluse. Les *Vocontii* étant un peuple gaulois, Pline conclut de là que ce sont les Gaulois qui ont fondé Novare, mais les Ligures ont précédé les Gaulois en Gaule transalpine dans le territoire des *Vocontii ;* ainsi le nom du *pagus Vertamacorus* chez les *Vocontii* en Gaule transalpine pouvait être ligure. C'est donc sans bonne raison que Pline rejette la doctrine de Caton, suivant laquelle les *Vertamacori*, fondateurs de Novare, étaient ligures.

Ainsi il y avait des Ligures au nord de la IXe région de l'Italie, dans la XIe ou Transpadane. Enfin, suivant les auteurs anciens, des Ligures habitaient sous l'empire romain dans les Alpes de l'ouest à la gauche du Pô. Ainsi le royaume de Cot-

1. Strabon, IV, 6, 6; édition Didot, p. 170, l. 2-3.
2. Pline, l. III, § 123.
3. Ptolémée, l. III, c. 1, § 31; éd. Didot, t. I, p. 141-142.
4. Pline, l. III, § 47-49.
5. Pline, l. III, § 124.

tius dont Suse, *Segusio*, était la capitale et qui était situé au nord-ouest du Pô, était un territoire ligure [1].

Au sud du Pô, le pays des Ligures débordait sur la huitième région ou Emilie antique, puisque Pline compte parmi les peuples ligures les *Veleiates* dont le nom dérive de *Veleia* près de Montepolo, province de Plaisance.

Aujourd'hui on peut affirmer que les Ligures ont occupé, avant la conquête gauloise, un territoire beaucoup plus étendu que celui dont nous venons d'indiquer la circonscription d'après les anciens. Le jugement arbitral, rendu par les frères Minucius entre les habitants de Gênes et les *Veturi Langenses*, c'est-à-dire les habitants de Langasco en 117 av. J.-C., nous fait connaître le nom terminé en *asca* de trois cours d'eau : *Neviasca, Tulelasca, Veraglasca* [2]. Deux noms analogues se rencontrent dans la table alimentaire de *Veleia ;* il y est question de l'Apennin *Areliascus* et *Caudalascus* [3]. On en a conclu qu'il y avait dans la langue des Ligures un suffixe *-ascus* employé à former des noms de lieu, et cette doctrine a trouvé une éloquente confirmation dans ce fait que la région de Ligurie de l'Italie moderne contient au moins trente-trois noms de lieux habités qui se terminent en *-asco, -asca, -aschi ;* ces noms de lieux sont au nombre de trente dans la province de Gênes, de trois dans celle de Porto-Maurizio [4].

Des noms de lieux terminés de la même façon se rencon-

1. Strabon, l. IV, c. 6, § 6 ; édition Didot, p. 170, l. 2-4.
2. *C. I. L.*, V, 7749.
3. *C. I. L.*, XI, 1147, p. 5, l. 21.
4. Dans la province de Gênes :

Amborzasco	Ciangiaschi	Porciorasco
Arnasco	Cravasco (Campomorone)	Reizasca
Benasco		Roviasca
Bogliasco	Cravasco (Montoggio)	Schiarborasca
Borlasca	Croviasco	Teriasca
Borzonasca	Langasco	Trensanasca
Caiasca	Magnasco	Trensasco
Campozasco	Marinasco	Venasca
Caraschi	Morasca	Visasco
Carasco	Nasche	
Cerviasca	Pogliasca	

Dans la province de Porto-Maurizio :

Lucinasco	Candeasco	Nirasca

trent dans les autres provinces de l'Italie moderne où les textes de l'antiquité déjà cités attestent l'existence des Ligures.

Dans la province de Cuneo est située Bene Vagienna, ancienne ville des *Taurini*, peuple ligure, et cette province était située presque tout entière au sud du Pô; par conséquent dans la neuvième région ou Ligurie antique. On y trouve vingt-trois noms de lieux terminés en *-asco* ou *-asca* [1].

La province d'Alexandrie tout entière au sud du Pô renferme Tortona, autrefois *Dertona* qui appartenait aux *Taurini* et qui était par conséquent ligure; on trouve aujourd'hui dans cette province dix-sept noms de lieux en *-asco* ou *-asca* [2].

Ces faits linguistiques confirment purement et simplement la doctrine géographique qui résulte du nom de Ligurie donnée dans l'antiquité à la neuvième région de l'Italie. Ceux auxquels nous arrivons montrent qu'il y avait des Ligures hors de cette région de l'Italie antique.

La province de Pavie comprend : au sud du Pô, dans la Ligurie des Romains, Voghera, autrefois *Iria* qui appartenait aux *Taurini* et qui par conséquent était ligure, et au nord du Pô dans la onzième région, la ville même de Pavie, autrefois *Ticinum*, de fondation ligure. Dans la province de Pavie, il y a dix-neuf noms de lieux en *-aschi*, *-asco*, *-asca* [3].

1. Agliasco
Airasca
Bagnaschi
Bagnasco
Balbiasco
Bergagliasco
Bossolasco
Bottonasco
Bottonasco
Brossasco
Camigliasca
Cervasca
Cervignasco
Cherasco
Gambasca
Isasca
Lagnasco
Mondurasco
Piossasco
Venasca
Villasco
Vioraschi
Voltignasco

2. Avolasca
Bagnasco d'Asti
Bergamasco
Bignasca
Casasco
Casasco (Camecano)
Casinasco
Cassinasco
Cornegliasca
Fabiasco
Gremiasco
Martinasco
Morsasco
Nirasca
Prasco
Revigliasco
Vergenasco

3. Benaschi
Bergamasco
Bornasco
Bosnasco
Carisasca
Donelasco
Garlasca
Godiasco
Gornasco
Gosnasco
Gualdrasco
Liconasco
Martinasca
Mandasco
Mezenasco
Murisasco
Rosasco
Soriasco
Zinasca

La province de Turin a pour capitale la principale ville du plus important des peuples ligures d'Italie, elle nous offre vingt-cinq noms de lieux habités terminés en *-asco* ou *-asca;* le plus grand nombre dans la partie méridionale de cette province, c'est-à-dire neuf dans chacun des deux *circondario* situés le plus au sud, Pignerol[1] et Turin[2]; mais aussi sept plus au nord, savoir : deux dans le *circondario* de Suse[3], cinq dans celui d'Ivrée[4]; il n'y en a pas dans celui d'Aoste.

La province de Novare, partie nord-est du Piémont, est située au nord du Pô, dans la onzième région de l'Italie d'Auguste, et ne contient, sauf Novare, aucune localité désignée comme ligure par les anciens; elle a eu une population ligure importante, car on y peut relever vingt-neuf noms de lieux habités qui se terminent par le suffixe *-asco, -asca, -asche*[5].

En résumé, les cinq provinces du Piémont contiennent cent quatorze noms de lieux habités qui se terminent par le suffixe *-asco, -asca, -aschi*, savoir :

Cuneo.	23
Alexandrie.	17
Pavie.	19
Turin.	25
Novare.	29
Total.	113

1. Airasca, Baudenasca, Buriasco, Cercenasco, Famolasco, Frossasco, Lombriasco, Osasco, Pinasca
2. Beinasco, Brusasco, Cimenasco, Grugliasco, Piossasco, Quarlasco, Revigliasco, Sivrasco, Tavagnasco
3. Bigliasco, Tignasco
4. Craviasco, Gambarasca, Mercenasco, Noasca, Quassasco
5. Bosnasco, Calasca, Camasco, Cambiasca, Campasca, Casasco, Casasco, Cavagliasche, Civiasco, Colonnasca, Grignasco, Guargnasco, Locasca, Marasco, Messasca, Novasco, Pansasca, Pettenasca, Pregliasca, Pernasco, Rimasco, Rivasco, Romagnasco, Sagliasco, Salasco, Savagnasco, Vergnasco, Villasco, Zornasco

Toutes ces localités étant situées au nord de la Ligurie actuelle, qui est bornée au nord par l'Apennin, nous attestent l'existence d'une Ligurie antique beaucoup plus étendue au nord que la Ligurie moderne; cette Ligurie comprend la Ligurie du temps d'Auguste ou huitième région, mais aussi elle en dépasse sensiblement les limites, elle déborde sur la onzième où sont compris la province de Novare tout entière et la partie septentrionale des provinces de Pavie et de Turin.

En poursuivant cette étude, nous allons voir que, comme le Piémont, la Lombardie a autrefois appartenu en grande partie aux Ligures. La Lombardie, c'est la portion orientale de la Transpadane ou onzième région d'Auguste, et c'est la portion occidentale de la dixième région. Les sept provinces de la Lombardie contiennent au nord du Pó quatre-vingt-quatre lieux habités dont les noms se terminent en *-asco*, *-asca*, *-aschi*. De ces sept provinces, deux, celles de Come et de Milan joignent le Piémont à l'ouest; elles ont jadis appartenu à la onzième région ou transpadane. Le nombre de leurs noms ligures en *-asco*, etc., est à peu près le même que dans les provinces du Piémont, il y en a trente dans la province de Como [1], vingt et un dans celle de Milan [2], total cinquante et un, presque autant que dans les provinces réunies de Turin et de Novare qui nous donnent un total de cinquante-quatre. Mais les cinq autres provinces de la Lombardie ne contiennent qu'un total de trente-trois noms en *-asco*, *-asca*, *-aschi*, ce qui fait une moyenne de six seulement : douze dans celle de

1.	Arcellasco	Casasco	Maciasca
	Bernasca	Cattasco	Muggiasco
	Beraschine	Cavalasca	Olgelasca
	Besnasca	Dizzasco	Olgiasca
	Borlasco	Fabbiasco	Parlasca
	Bosolasco	Garlasca	Penasca
	Camesasca	Giasca	Pianasca
	Camnasco (Sansiro)	Gilasca	Pomelasca
	Camnasco (Somana)	Ginasca	Rovellasca
	Caslasco	Lucinasco	Valciasca
2.	Basiasco	Buccinasco	Gomonasca
	Binasco	Calvignasco	Macciasca
	Boldinasco	Coriasco	Pantanesca
	Borasca	Domenegasco	Poasca
	Boraschina	Ferronasca	Poglionasca

Bergame[1], onze dans celle de Crémone[2], cinq dans celle de Brescia[3], trois dans celle de Sondrio[4] et deux dans celle de Mantoue[5].

Caton cité par Pline dit que Come et Bergame avaient été fondés par les *Orumbovii;* les deux provinces de Come et de Bergame offrent un total de quarante-deux noms de lieu en *asco, asca, asche.* Les Orumbovii étaient donc Ligures[6].

On trouve aussi des noms en *-asco* et en *-asca* dans la partie la plus septentrionale de la vallée du Tessin, qui, après avoir appartenu à la Transpadane ou onzième région d'Auguste, est aujourd'hui comprise dans la Suisse et forme le canton du Tessin; nous pouvons en citer treize[7].

Il y en a sept dans la province de Massa et Carrara qui forme la partie septentrionale de la Toscane moderne et qui, à l'ouest, touche la Ligurie[8]. Cette province a été comprise sous l'empire romain dans l'Etrurie qui est la septième région de l'Italie d'Auguste.

En Emilie, la province de Plaisance contient neuf noms de lieux habités en *-asco, -asca*[9]; il y en a huit dans celle de

	Rovagnasco	Tolcinasco	Zavanasco
	Tavernasco	Velasca	Zelasche
1.	Albelasco	Grabiasco	Somasca (Ambivere)
	Badalasco	Martorasco	Somasca (Pontida)
	Camasche	Muggiasco	Somasca (Vercurago)
	Curnasco	Piazzasco	Trevasco

2.	Bodegasco	Livrasco	Trezzolasco	Vinzasca
	Boldrasca	Livraschino	Vidolasco	Vinzaschina
	Boldraschina	Porcellasco	Villasco	

3. Cremasca, Cremaschina, Logasca, Villasche, Villaschetta.
4. Cedrasco, Cresciasca, Pendolasco.
5. Caramasche, Chiericasco.
6. Pline, l. III, § 124.

7.	Albirasco	Brugnasco	Giubasco	Soliasco
	Bambanasco	Cugnasco	Ossasca	Verzasca
	Biasca	Frasco	Prugiasco	Ziebiasca
	Bignasco			
8.	Barbarasco	Gabanasco	Prowedasco	Vallingasca
	Borrasco	Gorasco	Tarasco	

9.	Bacedasco-al-nord	Cremadasca	Sarmadasco
	Bacedasco-al-sud	Lusurasco	Tavasca
	Calendasco	Morasca	Vernasca

Parme[1], un dans celle de Reggio[2]. Un document du XIIIe siècle nous en fait connaître un dans celle de Modène[3]. Cela nous donne pour l'Emilie un total de dix-neuf noms ligures en *-asco*, etc.

Le nombre de ces noms est donc :

en Ligurie.	33
Piémont.	113
Lombardie.	84
Tessin.	13
Massa et Carrara.	7
Emilie.	19
Total.	269

§ 3. *Les* Raeti, *les* Euganei, *les* Veneti, *les Ombriens, les Etrusques.*

Les noms en *-asco, -asca, -aschi* font complètement défaut dans les quatre provinces orientales de l'Emilie, celles : de Bologne, de Ferrare, de Ravenne et de Forli, comme en Vénétie et dans la partie italienne du Tyrol autrichien. Les textes anciens signalent dans cette portion de l'Italie quatre peuples antérieurs aux Etrusques et aux Gaulois, ce sont : au sud du Pô, les Ombriens ; au nord, les *Raeti* et *Euganei*, les *Veneti*. Les *Raeti* ont précédé les Gaulois à Trente[4] et à Vérone qu'ils ont partagé avec les *Euganei ;* Vérone est, comme on le sait, le chef-lieu d'une province de la Vénétie[5]. Padoue, Vicence et Bellune ont appartenu aux Vénètes. Les Vénètes ont aussi possédé : *Ateste*, aujourd'hui Este, province de Padoue, *Acelum*, aujourd'hui Asolo, *Opitergium*, aujourd'hui Oderzo, tous deux dans la province de Trévise[6]. Les Vénètes avaient échappé au joug des Etrusques, mais ceux-ci dominaient dans

1. Barbarasco — Caprendasco — Cavadasca
   Boraschi — Carpadasco (Soglignano) — Ceredasco
   Cacciarasca — Carpadasco (Varsi)
2. Romasco
3. *Picigasceus*, près de Nonantola, dans une charte de l'année 1242 chez Tiraboschi, *Storia dell' augusta badia di S. Silvestro di Nonantola*, t. II, p. 375.
4. Pline, l. III, § 130 ; Justin, l. XX, c. 5, § 8.
5. Pline, l. III, § 130.
6. Pline, l. III, § 130 ; cf. Ptolémée, l. III, c. 1, § 26, p. 337-338.

tout le reste de l'Italie septentrionale ; toutefois on n'y connaît que sept villes où une population étrusque se soit établie, ce sont : au sud du Pô, Parme, Modène, Bologne alors appelée *Felsina*, Ravenne ; au nord du Pô, Mantoue, Adria, Spina. Chacune de ces villes avait une colonie étrusque et ces colonies, plus cinq autres, en tout douze, a-t-on dit, liguées entre elles, tenaient sous le joug avant la conquête gauloise toute la partie de l'Italie située entre le Pô et les Alpes, le territoire des Vénètes excepté.

§ 4. *Les Gaulois.*

On sait que le plus ancien fait militaire connu de la lutte des Gaulois contre les Etrusques date de 396. L'établissement des Gaulois dans l'Italie du nord paraît devoir se placer entre cette année et l'année 390 où ils prirent Rome. Les principaux peuples gaulois qui s'emparèrent de l'Italie septentrionale sont au nombre de dix ; nous suivrons l'ordre géographique en commençant par le nord-ouest : 1° les Salassi, 2° les Lepontii 3° les Libici, 4° les Insubres, 5° les Cenomani, 6° les Carni, 7° les Ananes ou Anamares, 8° les Boii, 9° les Lingones, 10° les Senones.

1° Les *Salassi* sont le peuple gaulois chez lequel les Romains fondèrent les colonies d'*Augusta Praetoria*, aujourd'hui Aoste, qui paraît dater de l'empereur Auguste[1] et celle d'*Eporedia*, aujourd'hui Ivrée, qui remonte à l'an 100 av. J.-C.[2]. Leur territoire comprenait presque tout le bassin de la Dora Baltea, autrefois *Duria*, affluent de gauche du Pô et correspondait à peu près aux deux circondari d'Aoste et d'Ivrée qui forment la partie septentrionale de la province de Turin. Les Salassi paraissent s'être superposés à une population ligure dont nous n'avons pas trouvé de trace dans le circondario d'Aoste ; mais dans celui d'Ivrée, on a signalé plus haut cinq noms de lieux en *-asco*, *-asca* qui semblent d'origine ligure.

5. Voyez les textes réunis par M. Mommsen dans le *C. I. L.*, t. V, p. 756, 757.
6. Voyez les textes réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 750, 751.

On peut considérer comme une trace des Salassi les noms de lieux du circondario d'Ivrée qui se terminent en *è* = *acus*, nous en relevons en note neuf dont trois ont une variante italianisée en *-acco*[1]. Il y en a aussi dans le circondario d'Aoste[2], mais les Gaulois s'étendirent dans la province de Turin beaucoup plus au sud. Ainsi dans le circondario de Suse, capitale du royaume ligure de Cottius, se trouve l'emplacement de la ville gauloise de [*E*]*scingomagus*[3] que l'on croit avoir été située à Exiles, circondario de Suse. Suse même, *Segusio -onis* porte un nom dérivé d'un thème gaulois *segusio-* qui se retrouve dans un nom de peuple de la Gaule, les *Segusiavi*. Dans le circondario de Turin est compris le village de Monteu da Po près duquel était bâti la ville gauloise de *Bodincomagus*, connue par Pline[4] et dont le nom se lit en outre dans deux inscriptions contemporaines de l'empire romain, ce sont des épitaphes, l'une d'un *sexvir Bodincomagensis*[5], l'autre d'un soldat prétorien originaire de *Bodincomagus*[6]. Dans le même circondario, le village de Brenno porte un nom identique à l'un des noms d'hommes gaulois les plus célèbres; on y trouve aussi quelques villages dont les noms se terminent en *è* = *acus*[7]. Des Gaulois paraissent également s'être établis dans le circondario de Pignerol où la ville de Cavour, dans l'antiquité *Caburrus*, porte un nom d'homme gaulois connu par César[8] et où le village de Lussiè est un antique *Luciacus*.

Les Gaulois pénétrèrent même dans la province de Cuneo, la plus méridionale et, semble-t-il, la plus ligure du Piémont; là au moins six localités ont des noms terminés en *è* et semblent

1. Agliè, Communiè, Cossè, Drusè ou Drusacco, Loranzè, Lusiglié, Lugnè ou Lugnacco, Vidrè ou Vidracco, Vestignè.
2. Carnè, Corè, Lussè.
3. Strabon, l. IV, c. 1, § 3; édition Didot, p. 148, l. 41, 43; Pline, l. II, § 244.
4. Pline, l. III, § 122.
5. *C. I. L.*, V, 7464.
6. *C. I. L.*, VI, 2013.
7. Ciriè, Corgnè, Vagliè, Vergnè.
8. *C. I. L.*, t. V, p. 825. *De bello gallico*, I, 47.

avoir eu dans l'antiquité la finale *acus*[1]; enfin on peut y citer une commune de Verduno dont le nom semble identique à celui des Verdun français. Les noms de lieu modernes qui rappellent le souvenir des Gaulois dans la partie occidentale du Piémont sont vingt-deux au moins.

2° Les *Lepontii* habitaient le Tessin et les environs de Domodossola, chef-lieu d'un circondario de la province de Novarre en Piémont. La vallée Leventina (canton du Tessin) qui est la partie supérieure des deux rives du Tessin, porte encore leur nom, Domodossola est Oscela que Ptolémée leur attribue[2]. Leur territoire au nord atteignait, suivant César, la source du Rhin, c'est-à-dire la partie occidentale du canton des Grisons[3]; suivant Pline, la source du Rhône, c'est-à-dire le haut Valais[4]. Ils étaient, suivant Caton, de race taurisque[5], c'est-à-dire gauloise. Strabon se trompe quand il fait d'eux des *Raeti*. Les *Lepontii* étaient des Gaulois établis par la conquête sur un territoire précédemment ligure.

Le territoire des *Lepontii* comprend environ onze noms de lieu en *ago*, *aga*, par conséquent d'origine gallo-romaine, savoir deux dans le Tessin[6] et neuf dans le circondario de Domodossola[7].

Mais vingt-trois noms de lieu en *-asco*, *-asca*, attestent qu'une population ligure a précédé les Celtes dans le territoire des *Lepontii* et qu'elle y est restée mêlée à eux. Il y a treize de ces noms de lieu dans le Tessin[8] et dix dans le circondario de Domodossola[9].

1. Cigliè, Ciglié (Prunetto), Ciriè, Nevigliè, Vergnè.
2. Ptolémée, l. III, c. 1, § 34, éd. Didot, p. 343, l. -4.
3. César, *de Bello Gallico*, l. IV, c. 10, § 3.
4. Pline, l. III, § 135.
5. Pline, l. III, § 134.
6. Brissago, Cavegnago.
7. Ardignago, Auriago, Bugliago, Cuzzago, Gagliago, Laudrago, Macugnaga, Saggiago, Ventriago.
8. Voy. plus haut p. 159, n. 7.
9. Calasca, Colonnasca, Locasca, Messasca, Novasco, Pantosca, Pregliasca, Rivasco, Villasco, Zornasco.

Par conséquent, ce n'est pas dans le territoire des *Lepontii* que nous devons, quoi qu'en dise Strabon, chercher des *Raeti*.

3° Les *Libici* possédaient les villes de *Vercellae*, en italien Vercelli, en français Verceil[1], et probablement de *Rigomagus*, aujourd'hui Trino, toutes deux dans la partie sud-ouest de la province de Novare et la ville de *Laumellum*, aujourd'hui Lomello[2] dans la partie occidentale de la province de Pavie. On peut croire que le territoire des *Libici* se composait à peu près du circondario de Verceil où est l'emplacement de *Rigomagus*, et du circondario de Mortara où se trouve, outre Lomello, le le bourg de Cergnago. Dans cette portion de l'Italie, les Ligures ont, comme nous l'avons vu, précédé les Gaulois. Les Ligures avaient aussi la province d'Alexandrie, la seule du Piémont où nous n'avons pas trouvé trace des Gaulois.

4° Les *Insubres*. Aux Insubres appartenaient Novare, Come, Milan et *Ticinum*, aujourd'hui Pavie[3]. Nous avons dit plus haut que *Ticinum* est une ancienne fondation ligure. Dans les provinces de Novare, Como et Milan, les Ligures ont, on vient de le voir, dominé avant les Gaulois. Mais la nomenclature géographique des quatre provinces auxquelles Novare, Como, Milan et Pavie ont donné leur nom, contient, à côté des noms de lieu ligures en *-asco* ou *-asca*, un grand nombre de noms de lieu dont la terminaison en *-ago*, *-aga*, *-aghi* atteste une origine celtique. Dans la province de Novare, non compris le circondario de Verceil qui correspond à peu près à la partie septentrionale du territoire des Libici et le circondario de Domodossola qui appartenait aux Lepontii, nous en avons compté dix-neuf[4]; dans la province de Como soixante-

1. Voyez les textes réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 736.
2. Voyez les textes réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 715.
3. Ptolémée, l. III, c. 1, § 29; éd. Didot, p. 340, l. 8, 9; p. 341, l. 1-4; cf. Mommsen dans le *C. I. L.*, t V, p. 565, 624, 707, 718, où le savant auteur a réuni les principaux textes des auteurs de l'antiquité.
4.

Bellinzago	Cavanago	Corciago
Caltignaga	Cinzago	Cuzzago (Pallanza)
Capraga	Comignago	Dulzago
Carciago	Comnago	Dulzaghetto

trois[1]; dans celle de Milan, déduction faite du circondario de Lodi qui paraît avoir appartenu aux Boii, quarante-quatre[2]; dans celle de Pavie, non compris le circondario de Mortara qui paraît avoir appartenu aux Libici, et celui de Voghera aux Anamares ou Ananes, dix-sept[3]. Cela fait donc environ cent qua-

	Gognago	Sozzago	Vacciago
	Mercurago	Tornaco	Valbussaga
	Ovago		
1.	Arzago	Cassago	Masciago
	Asnago	Casternago	Masnaga
	Barzago	Cazzago	Masnago
	Bernaga	Colciago	Mognago
	Binago	Cremnago	Mornago
	Bissago	Crescenzaga	Mondrago
	Bissago	Cucciago	Msnago
	Bongiaga	Dolzago	Ombriago
	Bresciago	Durago	Peslago
	Brissago	Germignaga	Pugnago
	Cadorago	Gessaga	Rezzago
	Cagiago	Imbersago	Rossaga
	Camlago d'Uggiate	Insiraga	Rozzago
	Camnago Volta	Lazzago	Solzago
	Camnago	Lissago	Subinago
	Camsiraga	Lomnago	Tabiago
	Canzaga	Luisago	Trevisago
	Capiago	Lurago	Urago
	Carnago	Malnago	Verzago
	Casciago	Mariaga	Viconago
	Casirago	Marconaga	Vizzago
2.	Albusciago	Caponago	Menedrago
	Arcagnago	Carpenzago	Menzago
	Arsago ou Arzago	Cavenago	Mezzago
	Assago	Cislago	Moirago
	Bellinzago	Colnago	Mornago
	Binzago	Conago	Orago
	Biraga	Crescenzago	Ornago
	Biraghi	Cusago	Parabiago
	Birago	Dairago	Pasturago
	Bornago	Grezzago	Sacconago
	Burago	Ierago	Senago
	Busnago	Inzago	Sumirago
	Cambiago	Macconago	Tornago
	Camizzago	Magnago	Vanzago
	Camnago	Mairaga	

Lodi, *Laus Pompeia,* est attribué aux Boii par Pline, l. III, § 124. La raison pour laquelle M. Mommsen (*C. I. L.,* t. V, p. 696) conteste cette doctrine nous semble arbitraire.

3.	Buttirago	Carpignago	Gerenzago
	Calignago	Fortunago	Giussago

rante-trois noms de lieu d'Italie dans le Piémont et la Lombardie qui paraissent devoir leur origine aux Insubres.

5° Les *Cenomani*. Ceux-ci paraissent avoir conquis un territoire précédemment peuplé par les Raeti, les Euganei et les Veneti et les Étrusques; ils enlevèrent: Vérone aux Raeti et aux Euganei qui, semble-t-il, l'auraient possédée conjointement [1]; Tridentum, Trente, probablement aux Raeti [2]; Vicence aux Veneti [3]. Mantoue était une colonie étrusque [4], il semble que les Etrusques y restèrent la population dominante [5], mais elle tomba au pouvoir des Cenomani [6]. Les Cenomani s'établirent à Bergame [7], Cremone [8], Brescia [9], Mantoue [10], Vérone [11], Vicence [12], probablement dans le Trentin [13]. Dans chacune des provinces dont ces villes sont capitales, nous trouvons aujourd'hui un certain nombre de localités dont les noms modernes en *-aga*, *-ago*, *-aghi* rappellent le souvenir des Gaulois. Dans la province de Bergame, treize [14]; dans celle de Crémone, colo-

Gravanago	Moriago	Spirago
Lardirago	Mossago	Tartago
Marcignago	Papiago	Turago
Marnago	Polinago	

1. Pline, l. III, § 130; Tite-Live, l. V, c. 35; Justin, l. XX, c. 5, § 8; cf. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 327.
2. Trente est attribuée aux Raeti par Pline, l. III, § 130; aux Gaulois par Justin, l. XX, c. 5, § 8; cf. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 530.
3. Cette ville, attribuée aux Veneti par Pline, l. III, § 130, et par Ptolémée, l. III, c. 1, § 26, p. 337, l. 11, est de fondation gauloise, suivant Justin, l. XX, c. 5, § 8.
4. Pline, l. III, § 130.
5. Virgile, *Enéide*, X, 198.
6. Ptolémée, l. III, c. 1, § 27, p. 339, l. 8.
7. Sur l'histoire de cette ville, voir Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 547.
8. Voir Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 413.
9. Ibidem, p. 426.
10. Ibidem, p. 406.
11. Ibidem, p. 327.
12. Ibidem, p. 306.
13. Ibidem, p. 530.
14.

Arzago	Gambirago	Terzago
Benago	Gorlago	Terzaghetto
Cavernago	Odiago	Valbonaga
Drizzago	Palazzago	Vercurago
Filago		

nisée par les Romains dès l'année 218, trois seulement[1]; dans celle de Brescia cinquante-six[2]; dans la partie septentrionale, celle de Mantoue, au nord du Pô, une[3]; dans celle de Vérone, vingt[4]; dans celle de Vicence, trois[5]; dans celle de Trente, c'est-à-dire dans la partie méridionale du Tyrol, aujourd'hui province de l'empire d'Autriche, sept[6]. Le nombre total des noms de lieu en *-ago, -aga* dont l'origine peut être rapportée aux Cenomani, est de cent trois, dont soixante-treize en Lombardie et trente en Vénétie.

6° Les *Carni*. Vérone et Vicence, villes des Cenomani, sont en Vénétie. Nous ne pouvons déterminer quelle était dans cette

1. Berinzaga, Cambiago, Carsago, Baldracco et Baldraccone sont des noms de lieu du moyen âge dérivés de noms germaniques d'homme.
2. Artignago, Azaga (Corzago), Arzaga (Desenzono), Binzago, Bogliago (Rivoltella), Bogligo (Gargnago), Bottenago, Burago, Bussago (Bedizzoe), Bussago(Soprazocco), Cagnaghe, Carzago, Cassaga, Cazzago, Cizzago, Cussaga, Dernago, Formaga, Grignaghe, Gussago, Gussago, Legnago, Lissignaga, Lurago, Macenago, Madergnaga, Martignaga, Marzaghe, Masciaga, Messaga, Mognacchi, Mornaga, Molzenago, Moraga, Morgnaga, Offlaga, Offlaga (Castenedolo), Olzenago, Pedenaga, Pedergnaga, Persaga, Porcellaga, Puegnago, Quintilago, Rampenaga, Recciago, Rossaghe, Terzago (Bovezzo), Terzago (Calvagese), Terzago (Moscolîne), Trevisago (Moniga), Trevisago (Soiano), Urago, Urago (Brescia), Venzago, Zernago
3. Carzaghetta. La partie sud de la province de Mantoue appartenait aux Boii.
4. Alcenago, Azago, Borago (Avesa), Borago (Castelletto), Boriago, Cambraga, Canzaga, Ceriago, Gargagnago, Giago, Legnago, Lumiago, Maregnago, Marzago, Mizzago, Moiago, Morago, Sulvago, Tregnago, Verago
5. Asiago, Ignago, Villaga.
6. Almazzago, Arnago, Borzago, Cavedago, Ciago, Dernago, Terlago, Peut-être Fiave — Flaviago.

région de l'Italie moderne la limite précise entre les Carni et les Cenomani. Aux Carni appartenaient probablement, outre les provinces d'Udine, de Trévise et de Bellune, les localités celtiques des provinces de Padoue, de Venise et de Rovigo. Dans la province d'Udine, il y a six noms de lieu terminés en *-ago*[1] et quarante-deux terminés en *-acco*, finale qui dans la plus grande partie de cette province est la prononciation moderne du suffixe gaulois *-acos*[2]. La province de Trévise renferme onze localités dont les noms se terminent en *-ago* ou *-aga*[3]. Il y en a dix-neuf dans celle de Bellune[4], seize dans celle de Venise[5], cinq dans celle de Padoue[6] et deux dans la province

1. Dardago, Dongeaghe, Istrago, Maniago, Oseago, Usago.

2. Adegliacco, Aveacco, Avosacco, Caporiacco, Cargnacco, Carpacco, Carvacco, Casiacco, Cassacco, Chiarisacco, Chiazacco, Cussignacco, Dernazacco, Faugnacco, Fraelacco, Grimacco, Laibacco, Laipacco, Lauzacco, Lazzacco, Loneriacco, Leonacco, Lumignacco, Luseriacco, Martignacco, Moimacco, Montegnacco, Pagnacco, Ponteacco, Popeveacco, Premariacco, Primulacco, Remanzacco, Rubignacco, Segnacco, Tavagnacco, Tiveriacco, Urbignacco, Vignacco, Vergnacco, Vidracco, Ziracco.

3. Crespignaga, Lanzago, Limbraga, Lorenzaga, Martignago, Moriago, Orsago, Varago, Vedelago, Virago, Volpago.
On peut considérer comme un nom celtique Venadoro.

4. Bolago, Callibago, Carzaghe, Cavessago, Colcugnago, Colvago, Conzago, Curago, Lantrago, Lorenzago, Madeago, Mercuiago, Missiago, Pirago, Tiago, Vinago, Villaga, Villiago, Voltago.

5. Borbiago, Carzago, Cavernaghi, Cazzago, Chirignago, Comenzago, Giussago, Grassaga, Giussago, Martellago, Oriago, Povenzago, Rivago, Rossignago, Stiago, Summaga.

6. Massanzago = massa Antiacus et quatre Bussiago.

de Rovigo[1]. Cela fait en Italie un total de cent un noms de lieu d'origine celtique et qu'on peut attribuer aux Carni.

Nous avons trouvé des noms de lieu celtiques dans toutes les provinces de la Vénétie sans exception et dans toutes celles de la Lombardie, sauf celle de Sondrio. On a déjà signalé des noms celtiques dans toutes les provinces du Piémont, sauf celle d'Alexandrie.

8° Les *Ananes*. Passons au sud du Pô central et oriental. Les Ananes ou Anamares sont les premiers à l'ouest. Leur ville principale était Clastidium, aujourd'hui Casteggio dans la province de Pavie, circondario de Voghera, où il y a trois localités à nom gaulois[2]. Chez les Ananes devait être aussi *Camillomagus* connu par la Table de Peutinger et par l'Itinéraire d'Antonin, aujourd'hui Broni, circondario de Voghera[3].

9° Les *Boii*. Prenons plus à l'est l'Emilie, la huitième région d'Auguste. C'est le pays occupé par les Boii et les Lingones. Les Lingones établis sur la rive droite du bas Pô ont laissé peu de traces dans l'histoire. Les Boii ont lutté bravement et non sans gloire contre les Romains. C'est chez eux qu'en 218 les Romains ont fondé leur colonie de Plaisance, à eux ont appartenu Parme, *Parma*, Reggio, *Regium*, Modène, *Mutina*, Bologne, *Bononia*. Reggio paraît une fondation gauloise dont le nom primitif *Rigion* aura été déformé par l'influence du latin. Bologne, d'abord Felsina, est une ville étrusque dont les Gaulois ont changé le nom et dont le nom gaulois a été adopté par les Romains quand ils établirent une colonie dans cette ville en 189. Parme et Modène ont conservé, sous la domination gauloise et depuis, leur ancien nom. Outre ces possessions au sud du Pô, les Boii avaient un petit territoire au nord du Pô :

1. Cutirago, Mardimago.
2. Inveriaghe, Rossago. Stephanago. Sur Clastidium, voyez Polybe, II, 34, 5.
3. Voyez sur Clastidium et Camillomagus ou Comillomagus, Mommsen, dans le *C. I. L.*, t. V, p. 827-828.

Lodi dans la province de Milan leur appartenait. Le circondario de Lodi contient huit villages dont le nom se termine en *-ago*, *-aga* et paraît par conséquent rappeler le souvenir des Boii[1]. Dans la province de Plaisance, les localités qui offrent la même finale sont au nombre de six[2]; nous y signalerons aussi le village de Breno qui nous offre une variante du célèbre nom d'homme Brennus.

La table alimentaire de Veleia nous apprend qu'au commencement du second siècle de notre ère, cette province contenait dans le territoire de Veleia et dans celui de Plaisance deux *pagi*, un *vicus*, huit *fundi* et un *saltus* dont les noms étaient gaulois. Des deux villes, la mieux pourvue en cette matière historique était *Veleia*. Plaisance, colonisée par les Romains en 218, avait cependant un *pagus* et un *fundus* à noms gaulois: le *pagus Noviodunus* et le *fundus Histridunus*. Mais à Veleia, on trouvait le *vicus Caturniacus*, le *pagus Ambitrebius*, les *fundi Cabardiacus*, *Caudiacae*, *Crossiliacus*, *Noniacus*, *Pisuniacus*, *Quintiacus*, le *fundus Licco-leucus* ou « blanc de pierres » et le *saltus Nevidunus*. Le nom du *fundus Cabardiacus* de Veleia persiste aujourd'hui dans celui de Caverzago, un des six noms en *-ago* que nous avons mentionnés dans la province de Plaisance[3].

Il y a aujourd'hui six noms de lieu en *-ago* dans la province de Parme[4]. Nous ne savons s'il existe encore une trace de la *cortis* appelée *Malliaco* que placent dans le comté de Parme deux diplômes du IXe siècle, l'un de 863[5], l'autre de 890[6].

Le nombre actuel des noms de lieu en *-ago* dans la province de Reggio paraît être de cinq[7]. Il ne faut pas en séparer deux

1. Camairago, Cavenago, Fissiraga, Livraga, Mairago, Orgnaga, Ossago, Secugnago.
2. Caverzago, Gravago, Mamago, Marzonago, Sarniago, Tavernago.
3. *C. I. L.*, XI, p. .
4. Cavignaga, Carzago, Coriago, Legnago, Gainago (Mezzani), Gainago (Torrile).
5. Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*, t. I, Preuves, p. 40.
6. Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*, t. I, Preuves, p. 63.
7. Cavriago, Civago, Pojago, Simiago, Visiago. Visiago est le *Visiliacus* d'une charte de 1188 (Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*, t. III, Preuves, p. 107), Simiago est le *Similiacum* d'une charte de 1208 (*Ibid.*, t. IV, Preuves, p. 58).

localités terminées de la même façon dans la partie de la province de Mantoue qui est située au sud du Pô[1]. Plus à l'est les noms en *-ago* deviennent rares, on en trouve deux dans la province de Modène[2]. Le nombre total des noms de lieu qui paraissent rappeler le souvenir des Boii est donc de trente, non compris les noms de Bologne et de Reggio.

Nous ne savons à quel peuple rattacher les noms de lieu gaulois de la province de Massa et Carrara; il y en a cinq[3].

8° Des *Lingones*, il semble ne rien rester, sauf peut-être les trois noms de lieu en *-aga* des provinces de Ravenne[4], Forli[5] et Ferrare[6]. Mais des textes du IXe et du Xe siècle nous font connaître trois noms gallo-romains de localités situées dans les provinces de Ravenne et de Forli : dans la province de Ravenne une *curtis Aureliacus* en 973[7], dans la province de Forli une autre *curtis Aureliacus* en 896[8] et un *fundus Veriniaca* en 974[9]. On peut attribuer aux Lingones l'origine de ces trois dénominations.

9° Des *Senones*, le premier peuple gaulois dont le territoire ait été colonisé par les Romains, il ne subsiste qu'une trace géographique : *Sini-gaglia*. La colonie romaine de *Sena*, aujourd'hui Sinigaglia, date de l'an 283 av. J.-C.[10]; celle d'*Ariminum*, Rimini, autre ville des Senones, remonte à 268[11].

1. Gonzaga, Pegognaga. Gonzaga est appelée *Gonziaga* dans une charte de 967 (Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*, t. I, Preuves, p. 133), et le nom de Pegognaga se trouve écrit *Pigoniaca* vers 1050 (*ibid.*, t. II, Preuves, p. 50).
2. Arzagola, Polinago, déjà mentionné sous ce nom en 1038 (Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*, t. II, Preuves, p. 33).
3. Collegnago, Corlaga, Garbugliaga, Gignago, Turlago.
4. Basiago.
5. Arvaga.
6. Gambulaga.
7. Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, t. I, p. 180.
8. Fantuzzi, *ibid.*, p. 97.
9. Fantuzzi, *ibid.*, p. 187.
10. Polybe, l. II, c. 19, § 12, éd. Didot, p. 83.
11. Voyez sur Rimini les textes cités par M. E. Bormann, *C. I. L.*, t. XI, p. 76.

Nous terminerons par une récapitulation générale des noms de lieux modernes de l'Italie du Nord qui par leur désinence rappellent le souvenir des Gaulois :

1° Salassi.	22
2° Lepontii..	11
3° Libici.	1
4° Insubres.	143
5° Cenomani.	103
6° Carni.	101
7° Ananes.	3
8° Boii.	30
9° Lingones.	3
10° Senones.	1
11° Peuple anonyme dans la province de Massa et Carrara[1]. .	5
Total.	423

H. d'Arbois de Jubainville.

---

1. Les noms en *-ago*, comme les noms en *-asco*, font défaut dans le reste de la Toscane. Voyez Bianchi, *Toponimia toscana*, dans l'*Archivio glottologico diretto da* G.-I. Ascoli, t. X, 1886-1888, p. 345.

ESSAI DE CLASSIFICATION CHRONOLOGIQUE

DE DIFFÉRENTS GROUPES DE

MONNAIES GAULOISES

MÉMOIRE

LU A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Dans sa séance du 14 février 1890.

Dans une communication que l'Académie a bien voulu entendre, en octobre dernier, j'ai dit qu'en ce qui concerne le classement chronologique des monnaies gauloises, j'essaierai de déterminer des dates avec une certaine précision. Je viens, aujourd'hui, lui soumettre le résultat de mes premières recherches.

Les plus anciennes monnaies frappées en Gaule sont incontestablement celles de Marseille; elles eurent une grande influence dans la partie de la Gaule qui devint la Narbonnaise, ainsi que sur l'autre versant des Alpes. On ne peut admettre que les Phocéens aient apporté l'usage de la monnaie à Marseille ; La Saussaye le supposait, mais il n'avait pas pensé que lorsque Euxène aborda en Gaule, vers l'an 600 avant l'ère chrétienne, la monnaie commençait à peine chez les Lydiens qui mettaient en circulation les premiers lingots d'or portant une marque pondérale officielle ; puis chez les Éginètes qui fabriquèrent les plus anciens types monétaires d'argent[1]. Je ne

1. Fr. Lenormant, *Les Monnaies dans l'antiquité,* I, p. 125 et seq.

crois pas que l'on puisse remonter plus haut que le milieu du ve siècle av. J.-C. A cette époque on trouve des traités monétaires conclus entre des villes grecques : Phocée est du nombre. — On a recueilli, en Provence, soit isolées, soit en nombre considérable, des petites pièces en argent que leurs types autorisent à classer à des villes d'Asie, de Grèce et d'Italie : Clazomène, Lampsaque, Lesbos, Abydos, Colophon, Egine, Vélia ; on en a trouvé d'analogues à Volterra en Italie, à Morella en Espagne ; ces pièces, contemporaines entre elles, appartenant à un même système, paraissent procéder de ces alliances monétaires et avoir été répandues par le commerce sur tout le littoral de la Méditerranée. Dans cette série il s'en trouve qui semblent appartenir à Marseille.

Nous voyons ensuite un autre groupe qui procède des monnaies de Rhoda de Tarraconaise et de la colonie massaliète d'Emporium. Ce groupe joue un rôle important dans l'ouest et le sud-ouest de la Gaule. Notons que la colonie phocéenne ne continua pas le système monétaire de la métropole ; les monnaies des deux villes que je viens de nommer procèdent de celles que les Carthaginois frappaient en Sicile au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. — C'est en effet en Sicile que ceux-ci commencèrent à monnayer et, plus tard seulement, ils émirent à Carthage même des espèces qu'il n'est pas toujours facile de distinguer du numéraire insulaire. — Si l'on compare les monnaies frappées en Sicile, entre 317 et 218 par Agathocles, par Pyrrhus, par Hiéron II avec les premières drachmes de Rhoda et d'Emporium, on ne peut se refuser à constater leur analogie. Il n'est pas trop hardi de fixer le commencement de la monnaie punico-ibérique vers l'an 280 ; j'insiste sur ce point parce que la monnaie de Rhoda, considérée par quelques numismatistes comme n'ayant été frappée que pendant un quart de siècle, fut cependant copiée de ce côté-ci des Pyrénées, jusqu'à la conquête romaine, avec une telle profusion qu'il est logique d'en tirer deux conséquences importantes.

D'abord, c'est qu'entre l'Ibérie et la Gaule occidentale il y avait des relations tellement multipliées que la colonie massaliète d'Emporium se garda bien d'inaugurer un monnayage différent, comme type et comme poids, de celui qui était déjà

employé dans cette région. — Ensuite, c'est que la diffusion de la monnaie de Rhoda est due, sans doute, aux libéralités par lesquelles Annibal, vers 220, se préparant à envahir l'Italie en passant par la Gaule, se concilia les peuples dont il avait à traverser le territoire entre les Pyrénées et les Alpes. Il avait affaire à des peuples essentiellement mercenaires et imitateurs chez lesquels l'argent était le meilleur passeport. — La première et la seconde guerre puniques auraient donc contribué à donner naissance au monnayage de la Gaule du sud-ouest et de la moitié du littoral méridional. Plus tard, sur les frontières de l'Aquitaine et de la Narbonnaise, le type de Marseille et celui de Rhoda se combinèrent[1].

Jusqu'ici, nous n'avons vu que de la monnaie en argent. Dans le second siècle avant J.-C. paraît une monnaie en bronze dont la fabrication semble circonscrite entre les Pyrénées et l'Hérault. Sur ces pièces, d'assez grand module, on lit deux ethniques et les noms de plusieurs chefs qui prenaient le titre de Βασιλεύς. Cette série, par ses types et sa fabrique, se rapproche singulièrement des pièces de Phintias, à Agrigente, vers 280, et de Hiéron II, à Syracuse, 275-215 ; leurs prototypes ne remontent donc pas au delà du IIIe siècle. Il semble naturel d'attribuer ces monnaies à la tribu gauloise des Volcae établis à l'époque à laquelle nous les classons dans le bassin de la Haute-Garonne et dans celui du Rhône. Les Volcae étaient à Toulouse, à Béziers et à Narbonne depuis l'an 280 environ. De nombreux mercenaires gaulois unis aux Ligures ayant été soudoyés par les Carthaginois prirent part, en Sicile, à la première guerre punique ; en 249 ils se trouvaient au siège de Lilybée ; nous en voyons 4,000, à un certain moment, réclamer vainement leur paye et massacrés à Entella où ils avaient été envoyés sous prétexte de pillage, mais après que les Romains en eurent été traitreusement avertis. — Les ethniques dont je parlais plus haut sont ceux de Béziers, et d'un peuple connu seulement par les monnaies jusqu'à ce jour ; il s'agit des Longostalètes dont le type monétaire, le tré-

1. Cette combinaison fut favorisée par la confusion de la rose de Rhoda avec la roue à quatre rayons de Marseille.

pied, est emprunté à Agrigente. Ces bronzes paraissent avoir été frappés assez longtemps, à en juger par la dégénérescence des types et l'apparition, sur les moins anciennes, d'un mot composé de quatre lettres celtibériennes.

Nous arrivons maintenant au numéraire d'or, très répandu dans une partie de la Gaule, mais dont on ne constate l'usage ni dans le sud ni dans le sud-ouest, où ce métal existait, mais en très faibles proportions, dans quelques cours d'eau. L'importation des premières monnaies en or peut être datée, puisqu'elles procèdent des statères de Philippe II, roi de Macédoine (359-336 av. J.-C.). Les mines exploitées par ce prince en Thrace et en Thessalie produisirent une abondance de ce métal précieux comparable à l'affluence d'or causée jadis par la découverte de l'Amérique et, de nos jours, par les pépites de la Californie. Philippe II fit frapper une quantité considérable de statères au type du quadrige, souvenir de sa victoire aux Jeux Olympiques; il en inonda ses états ainsi que l'Orient; on imita dans toute l'Asie les statères macédoniens qui continuèrent les *dariques* et devinrent d'un usage général dans le commerce antique; ils étaient désignés sous le nom de *philippes*, comme nous disons aujourd'hui *louis* ou *napoléons* pour indiquer une pièce en or. Valérien écrivait au procurateur de Syrie : « dabis Claudio philippos nostri vultus CL. »

Les Gaulois aimaient l'or: ce métal se trouvait dans leur sol et dans leurs rivières et ils s'en servaient pour fabriquer des objets de parure, ainsi que de massifs bracelets, longtemps avant de savoir le transformer en monnaie; on pense même que ces bracelets d'un usage peu commode pouvaient servir à des échanges. Il n'est donc pas étonnant que les statères ayent été accueillis avec un certain empressement dans la Gaule. Les premières imitations sont assez fidèles; mais, peu à peu, les graveurs de coins, plus ou moins habiles, altérèrent leurs modèles et arrivèrent à produire à la longue des types tellement défigurés que, si l'on n'étudie pas la suite des pièces progressivement dégénérées, on ne peut deviner que certaines monnaies gauloises en or procèdent des statères macédoniens. Les empreintes défigurées présentent quelquefois des détails tellement fantaisistes que les archéologues qui s'occupent de

symbolisme y trouvent l'occasion de multiplier leurs conjectures plus ingénieuses que solides. Je ne veux pas prétendre que les graveurs gaulois n'aient pas, quelquefois, introduit sur leurs coins certains détails inspirés par le milieu dans lequel ils se trouvaient, mais c'est très exceptionnel. Nous connaissons si fugitivement les croyances gauloises qu'il y a plus de danger que d'utilité à établir des hypothèses. Le plus sage est de chercher si telle figure, bizarre à première vue, ne s'explique pas naturellement par la loi de dégénérescence.

La plus ancienne et la plus active fabrication de *philippes* gaulois a été chez les Arvernes; il est très probable que c'étaient ces pièces que Luern, père de Bituitus, jetait à ses sujets lorsque, au IIe siècle avant J.-C., il sortait pompeusement sur son char.

On a longtemps discuté sur la route suivie par l'or macédonien pour pénétrer en Gaule. On crut d'abord que les Gaulois, après avoir pillé Delphes et ravagé la Grèce (280-272), étaient revenus avec un riche butin; une partie de ces dépouilles, jetée dans le lac de Toulouse, aurait été prise en 106 par le consul Cepio. Mais il ne faut pas oublier qu'une invasion de la Grèce par des Gaulois du sud-ouest n'est nullement certaine; on admet aujourd'hui que les Volcae qui guerroyaient en Orient venaient de la Germanie, et s'il en était parti du sud-ouest de la Gaule, ils n'y seraient certainement pas revenus chargés de trésors; j'ajoute que l'on ne trouve pas de statères dans le sol toulousain. Comme les Gaulois jetaient dans les fontaines, les cours d'eau et les lacs des offrandes ou une part du butin, la découverte de Cepio dans le lac de Toulouse et l'homonymie des Volcae d'orient et des Volcae d'occident ont sans doute donné naissance à la légende de l'or de Delphes.

D'autres savants ont pensé que les *philippes* avaient pu venir par la voie de terre, la vallée du Danube et la Pannonie à la suite des migrations gauloises de l'est à l'ouest. Or, on a constaté que dans tous les pays traversés par les bandes gauloises on trouve en quantité des drachmes, des didrachmes et des tétradrachmes imités des monnaies grecques, mais pas de statères en or. Dans ces régions comme dans le reste de la Ger-

manie, l'argent monnayé était le métal préféré. Tacite dit, à propos des Germains, « argentum quoque magis quam aurum sequuntur ». Plus tard, après la dislocation de l'empire d'Occident, cette préférence subsistait. Les Francs et les autres peuples germains avaient continué d'abord la monnaie romaine en or, mais, à la fin, par suite de la centralisation de l'or qui eut lieu du fait des classes privilégiées, particulièrement du clergé, et de la faveur traditionnelle dont jouissait l'argent, ils étaient revenus peu à peu à ce métal que les Carolingiens adoptèrent exclusivement.

J'estime que les *philippes* sont arrivés en Gaule grâce au commerce, par Marseille, le grand entrepôt entre l'Orient et l'Occident. Marseille, à la vérité, frappait exclusivement de la monnaie d'argent, mais elle se servait de monnaies en or étrangères qui avaient cours sur tous les marchés comme, au moyen âge, les florins de Florence dont le nom devint aussi un terme usuel pour désigner une pièce en or, les ducats de Gênes et de Florence, les bezants d'Orient, etc.

En effet, la plus grosse dot, chez les Massaliètes, d'après Strabon, était de 100 pièces d'or, plus 50 affectées aux parures d'orfèvrerie : les lois de Marseille faisaient donc allusion à des monnaies en or employées dans cette ville. Deux romans grecs qui ont entre eux une grande analogie, l'un attribué à Aristodème de Nyssa, l'autre à Parthenius de Nicée, parlent de femmes grecques enlevées par des Gaulois et amenées par ceux-ci dans leur pays. Suivant la version la plus ancienne, la rançon apportée pour le rachat de la captive était de 2,000 statères d'or; dans la seconde, le ravisseur porte le nom de Cavarus, et la somme dont l'époux s'était muni était de 2,000 pièces en or. — Les imitations des statères macédoniens cessèrent en Gaule lors de la conquête romaine; les derniers portent les noms de Vercingétorix et de quelques chefs de la Belgique, gravés en lettres latines. Dans le nord de la Gaule, en Helvétie, en Rhétie et dans le Norique, les copies des statères complètement informes paraissent, d'après les légendes latines qu'elles portent, avoir persisté jusqu'au milieu du 1er siècle avant l'ère chrétienne.

A l'époque beaucoup plus rapprochée des expéditions de

César, époque qui coïncide avec l'établissement des Romains dans la Province, les deniers de la République servirent de modèles plus ou moins bien imités. Ce penchant d'imitation portait quelquefois les Gaulois à graver sur bronze des types qui, à Rome, étaient réservés à l'argent. Les deniers gaulois auxquels je fais allusion constituent un groupe qui se localise dans le sud-est; ils forment une série nombreuse portant des noms de chefs gravés en caractères latins qui paraissent avoir été à la tête des tribus connues sous le nom générique d'Allobroges, de Voconces et de Cavares depuis le commencement du second jusqu'au dernier quart du premier siècle avant l'ère chrétienne; mon calcul est basé sur ce fait que l'un de ces chefs, *Durnacos*, en même temps qu'il émettait des deniers copiés sur des prototypes romains, fabriquait aussi des oboles imitées de celles qui étaient frappées à Marseille avec l'empreinte d'une roue.

Enfin viennent toutes ces monnaies, postérieures à la conquête, frappées par les peuples libres et alliés dont j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir l'Académie.

Pour me résumer, j'indique ainsi les dates approximatives les plus anciennes des différentes séries de monnaies gauloises que j'ai signalées aujourd'hui; je recevrai avec reconnaissance les observations qui auront pour but de rectifier mes propositions. — Dans un travail ultérieur, j'examinerai les monnaies de la Gaule septentrionale et de l'Armorique.

Monnaies de Marseille vers.	450	avant J.-C.
Imitation de Rhoda vers.	220	—
Bronze de Beterra et des Longostaletes. .	Id.	—
Monnayage d'or.	199	—
Deniers d'argent du sud-est.	100	—
Monnaies autonomes des villes libres et alliées.	50	—

A. de Barthélemy.

VERSIONS BRETONNES DE LA PARABOLE

DE

L'ENFANT PRODIGUE

I.

M. Loth a publié, *Annales de Bretagne*, III, 630-642, et IV, 103-108, dix traductions de ce texte fameux, dans les différents dialectes du breton moderne; elles forment les pages 363-380 de sa *Chrestomathie bretonne*. Deux seulement sont des reproductions : l'une d'après Le Gonidec, en léonais, l'autre d'après Le Brigant, revu par Le Gonidec, en trécorois.

L'œuvre primitive de « feu M. Le Brigant », « revue et corrigée pour l'orthographe par M. Le Gonidec » (*Mémoires de l'Académie celtique*, II, 127), a subi de la main du grammairien breton bien des « corrections » qui ne tiennent pas uniquement à l'orthographe. Ainsi c'est à tort que dans le deuxième vocabulaire qui suit son utile publication, M. Loth attribue l'emploi du mot *talvoudek* dans le sens de « digne » à Le Gonidec et à Le Brigant; ce dernier n'y est pour rien. Je crois donc bon de donner ici le texte tel qu'il est dans les *Élémens de la langue des Celtes Gomérites, ou Bretons ... par Mr Le Brigant*, avocat à Tréguier; Strasbourg, 1779, p. 44 et suiv.; j'ajoute seulement l'indication des versets de saint Luc, chap. XV.

AR MAB PRODIG.

11. Eun dénn an éfoa daou vab,

12. ar iaouankan à laras dè dad : ma zad, reit din al loden mado à deu din ; ag o fartajas.

13. A neubed gondé[1], ar mab iaouank gant é all[2] draou à bartias évit éur[3] vro bell ag enò a daibras,[4] è vado en eur vevan dreist muzur.

14. A pan efoé dispignet an oll, a deüas ar ghernes er vo[5] zé, ag à comensas caout fod.

15. Ag à as, ag en eun la kaas[6] en servi eun dénn euz ar vro zé, à énn cassas voar ar mez da vessa ar moh,

16. ag an éfoa hoant dá gargan è goff, euz ar plusk à daibré ar moh, à dènn na rai déan.

17. Kend ar fin en eun sonjal én an è unan a laras : nag à dud à zo én ti ma zad, an euz bara ar pez à ghèront ! ag amman à varvan gant an naon.

18. Zevel à rin, ag à in dam zad, ag a larin dèan : ma zad, pehet emmeuz ouz an ev, à dirag oh.

19. Na véritan kèn bèan galvet o mab, leket anon evel unan à o mitigien.

20. Ag en eun zével à deüas da è dad. Pa voa pèll hoas, è dad à voèlas an éan[7], à leun à druez à rédas, ag ag[8] enn briataas, ag à pokas déan.

21. Ar mab à laras : ma zad, pehét emmeuz ouz an ev, à dirag oh, na n'on kén dign da véan anvet ò map.

22. An tad à laras daé vitijen, digasset raktal ar gaèran zai, ag hé gouisket déan, leket eur bizaour voar è vis à botto èn è dréid ;

23. à digasset al loué lard, à lahet an, ma dai promp[9], à ma réfomp fest.

24. Rag ar mab[10], man din, èvoa marv, ag an euz adbévet, collet évoa, ag é adcavet. Ag à commansjont da ober chér vad,

25. è vap énan évoa er parko, à pa deuai, agà[11] tostaai dàn ti à glévas ar jubans à trouz an danso.

1 *Lisez* goude. — 2 *Lis.* oll. — 3 *Lis.* eur. — 4 Cette virgule est de trop. — 5 *Lis.* vro. — 6 *Lis.* lakaas — 7 *Lisez* anéan — 8 Ce mot est répété par erreur — 9 *Lis.* daipromp (de * *debrihomp)* — 10 Cette virgule est de trop. — 11 *Lis.* ag à

26. Ag à halvas unan euz ar vitigien, ag a houllas diant an pétra à voa zé?

27. ag à laras ennes déan : ariv è o preur, ag an euz groet ò tad lahan al louè lard, en ascont è retornet iah.

28. Ma hlazas, à na deur vée[1] ket antrènn. è dad èt er mez, en eun lakaas dè bedin.

29. Ag èn en eun ghèmer ar goms à laras da é dad : chetu kement à vlaio a zo o servijan, biscoas na meuz trémenet oh urzo, a nèp goez nò heuz roet din eur mènn da daibrin gant ma mignoned ;

30. maes panné[2] ariet ar mab man dah, an euz daibret è vado gant plahed fall, à heuz lahet èvit an al loué lard.

31. Maés èn à laras dèan : ma map, houi à zo ghènin bep coulz, à kèment emmeuz à zo dáh;

32. maes ret à voa ober fest, à joa, rag o preur man evoa marv, ag è adbévet, collet évoa, ag é adcavet.

C'est là la première en date (1779) des traductions bretonnes de l'Enfant prodigue qui me soient connues. Ce texte ne se ressent aucunement de l'absurde système linguistique de son auteur; c'est la preuve qu'on peut à la fois avoir des théories philologiques qui ne méritent pas la discussion, et être un traducteur breton sérieux et estimable dans son dialecte natal. Le même contraste s'est rencontré depuis; cf. *Rev. Celt.*, I, 279, 280.

Verset 15. *Servi* = « (il ... se mit au) service (d'un des habitans) », dans la version française qui accompagne le texte breton, ne paraît pas être une faute d'impression pour *servij*, cf. *servijan*, je sers, v. 29. On lit, dans le même ouvrage, p. 40, *impli*, emploi, variante de *implij*, cf. van. *imple*. Le *j* reste toujours dans *plij*, *plich*, il plaît.

V. 17. *Kend ar fin* « à la fin », en petit Tréguier *ken ë fin : Ari oe'h ken ë fin!* ah vous voilà enfin! on dit aussi *'ben ë fin*.

V. 19. *Mitigien* « serviteurs à gages »; *daë vitijen* « à ses domestiques » 22, *ar vitigien* « (un) des serviteurs », 26. Ce mot veut dire proprement « servantes ». On dit de même

1 *Lis* deurvée — 2 *Lis*. pann é

quelquefois en Léon *mitisien,* serviteurs, et à Batz *mitieoñ, mateheoñ* dans le même sens, cf. mon *Etude sur le dial. de B.,* 21, et *Rev. Celt.,* III, 231, verset 17. De même *kézek,* chevaux, est le pluriel de *kazek,* jument (gall. *cesyg,* juments).

V. 22. *Bizaour* « bague », qui se retrouve p. 55, est pour *bizaou, bizou,* peut-être influencé par le mot *aour,* or.

V. 25. *Ar jubans* « la symphonie (et le bruit de ceux qui dansoient) », cf. *eur gri a zubans,* un cri de joie, collection Penguern, VI, 119. Ce mot semble venir du radical du français *jubilation, jubiler,* et de la terminaison *-ance.*

V. 27. *En ascont é* « parce qu'il est ». On dit encore en petit Tréguier *en askoñd e,* id.; *en askoñd da ze,* à cause de cela. Composé de *cont,* compte; cf. l'anglais *on account of it.* Le bret. *asconch,* instruction, doctrine, enseignement, D. Le Pelletier, doit venir d'un pluriel **ascoñchou,* ou d'un verbe dérivé **ascoñcha;* cf. pet. Trég. *abavañch,* un abat-vent, au lieu de **abavañt,* à cause du pluriel *abavañcho,* etc., voir *Dictionnaire étymologique du breton moyen,* s. v. *rioig; Glossaire moyen breton,* s. v. *baut, degrez.* Pour le sens, on peut comparer l'angl. *account,* relation, récit, exposé. Quant à l'*s,* il vient soit de celui du v. fr. *esconter,* conter, raconter, soit d'une accommodation du v. fr. *aconte,* compte, récit; *aconter,* compter, rendre compte, tenir compte de, raconter, au préfixe breton *az-,* cf. *azcouez,* van. *acoueh,* rechute.

V. 28. *Ma blazas* « ce qui l'aiant faché ». Le mot-à-mot est « si bien qu'il devint bleu (de fureur) »; cf. *hag hen ker glaz vel ar glizinn* « aussi bleu (de colère) que le bluet », *Gwerziou Breiz Izel,* I, 440; *hag hen ker glaz evel trichen* « la face verte comme l'oseille », *Barzaz Breiz,* éd. de 1867, p. 218; *pa'z oc'h ker glaz evit rejin, ... pa'z oc'h ker glaz hag ar maro* « quand vous êtes vert comme du raisin, ... quand vous êtes pâle comme la mort », 316. Dans ce dernier cas il ne s'agit pas de colère, mais de douleur. On sait que *glaz* veut dire à la fois vert, bleu et gris.

V. 28. *En eun lakaas* (il) « se mit », pour *en em; en eun sonjal* « en pensant », 17, cf. 29, 20, de *en un;* confusion fréquente en trécorois. Cf. *en eur pourvei,* se pourvoir, *Rimou,* anc. éd., 39, *en ur scrabat,* s'égratigner, *pa n'eur gavont,* quand ils se

trouvent, 40; *en eur soumeljont*, ils se soumirent, *An Aviel*, 1819, I, 7, *pen eur gavo*, quand il se trouvera, ms. celt. 19, Bibl. nat. (1815), f° 15 v°, cf. 24, etc. ; *ous n'em vervel* en mourant, *Instr. voar ar blasphem*, St Br. 1828, p. 72, pet. Trég. *ouz'n im vervel*, etc., cf. *Rev. Celt. V*, 488.

II.

Je trouve de ce même texte une traduction vannetaise datée de 1818. Elle est aux p. 229-232 d'une concordance des évangiles intitulée *Histoer a vuhe Jesus-Chrouist. Dré enn eutru J : Géquelleu, ex-c : pr : c : log : È Lorient, è ti Le Coat Sant-Haouen, imprimourr-librourr*. 1818.

La voici; j'ajoute encore l'indication des versets.

ER MAB PRODIG[1].

11. Un den en doai deu vab

12. er ïevanquan à nehé e laras di dad : Me zad, hreit deign me lod danné péhani e zigoéhe teign. En tad e bartagas enta i zanné itre zé.

13. Un dé benec goudé er ïevanquan, arlèrh en dout pet tolpet tout er pèh e oai dehon, e ias de voïageign i méz à vro ac e zispeignas in débauche tout er pèh en doai.

14. Mæs, goudé en dout tout dismantet, en hum gavoet e ras ir vro-cen ur famin vras ac n'en doai nitra.

15. Ion e ras enta gobre doh unan ag en habitantet ag er vro-ce. Nezen i væstr ir hassas di veiterie eit goarne i vòh.

16. Enn ur féçon ma en devezai carzet en devout er pèh e zaibai er mòh de gargueign i gofr, mæs hanni ne rai dehon.

17. Anfin ion e zistroas doh ton i huenan, enn ur laret: Nac à dud e zo i ti me zad ac en dès tout bara inn abondance, durant ma hon-mé i varüèle guet en nean !

18. I han enta de bartie, me iei de ti me zad ac me lareo dehon : Me zad, me mès péhet inep d'en nian ac inep toh :

19. ne véritan quet mui bout galüet hou mab : trætet-mé èl en deüehan à hou serviterion.

1. Ce titre se trouve à la table, p. 390 (non numérotée).

20. Ion e bartias enta ac e ias de gavoet i dad. I hoai hoàh pèle, à p'ir güélas i dad péhani e gueméras quentèh truhé doh ton, e ridas abèn d'ir hemer à vréhad ac e vocquas dehon.

21. Me zad, e laras quentèh er mab dehon, me mès péhet inep d'en nian ac inep toh : ne véritan quet mui bout galüet hou mab.

22. Nezen en tad e laras di serviterion : Digasset dehon promptemant i ceintur quetan ac laquet hi ar i dro. Arlèrh laqueit ur biseü ar i zorn ac botteu enn i dreit.

23. Digasset ehüe ur laï lard ac làhet hon. Anfin, daibamb ac groamp chær-vad ;

24. hrac me mab, péhani e üélet azen, e oai marüe ac chetu ion hoàh i buhé ; collet e oai, ac chetu ion hoàh cavet. Hint en hum laquas enta de ober chær-vad.

25. Durant en dra-zen i hoai er mab côhan ir parcq ; mæs à p'en das d'er gùer, él ma tostai d'en ti, ion e gleüas er han ac en dance.

26. Ion e alüas quentèh unan ag[1] serviterion ac e oulènas guet hon petra e oai en drace.

27. Nezen er servitour e laras dehon : Arriue ë hou prèr ir guèr ac hou tad en dès groeit lâheign ur laï lard, hrac m'en dès hon hoàh cavet i buhé.

28. Er mab côhan en hum gavas enta fachet bras à guement-cen ac ne fautai quet dehon onet in ti. Hraccen en tad e sortias ac en hum laquas d'ir pedeign.

29. Mæs, aveit tout reponse, ion e laras di dad : Chetu peguement à amzer e zo à oudé ma hon doh hou servigeign hemp manqueign nitra ag er pèh e ordrenèh teign ac noàh jamæs ne huès reit deign ur pen devet, eit regaleign me amiet :

30. ha quentèh mi ma arriue ir gùer er mab-ce péhani en dès dismantet tout i dreu guet er merhet débauchet hui e huès abèn laquet lâheign ur laï lard aveit hon.

31. Me mab, e laras en tad dehon ehüe, hui e üai berpet gueneign ac tout er pèh e mès e zo doh :

32. noàh ret mat e oai gober ur laeign ac en hum rejoeis-

1. *Supplée* er.

seign, hrac hou prèr e üélet amen e oai marüe ac chetu ion hoàh biuet; collet e oai ac chetu ion hoàh cavet.

Verset 12. *hreit*, donnez, cf. *hrac*, car, 24, 27, 32, *hraccen*, à cause de cela, 28; on ne lit *r* initial qu'après des mots produisant une mutation sur la consonne suivante : (*e*) *ras*, il fit, 14, 15; (*ne*) *rai*, il (ne) donnait, 16; (*e*) *ridas*, il courut, 20. Cependant *reit*, donné, 29, et *ret*, nécessaire, 32, font exception. Cette double façon d'écrire l'initiale *hr* comme radicale, et *r* avec mutation est la règle dans l'*Histoer*, malgré certaines inconséquences. Elle rappelle le traitement du gallois *rh*, qui s'adoucit en *r*. Le signe *hr* répond à une prononciation spéciale, semblable probablement à celle que j'ai signalée autrefois en cornouaillais; cf. *Rev. Celt.*, III, 492.

Quelquefois l'*Histoer* semble présenter aussi *hl* initial, mais c'est une illusion : dans *ma hlausquas*, si bien qu'il lâcha, p. 362, *ma hlarai*, qu'il disait, 165, *i hlareo*, il dira, 305, *i hlaquat*, en mettant, 61, etc., l'*h* provient du mot précédent, cf. *ma hanaüehet*, (pour) que vous connaissiez, 164, *i han*, je vais, verset 18 de notre texte, *i hantréeign*, en entrant, 297, etc. C'est ainsi qu'en trécorois on dit *hé llèstr*, *hé unatur*, *hé rré*, son navire, sa nature, les siens (à elle), Hingant, *Grammaire*, 219, de **he c'hlestr*, **hec'h lestr*, etc., cf. *hec'h ine*, son âme (à elle), *Rev. Celt.*, VII, 154.

V. 16. *En devezai carzet*, il eût voulu, paraît d'abord une faute évidente pour *caret;* cependant la version de l'*Enfant prodigue* en vannetais de Belle-Ile (*Annales de Bretagne*, IV, 107 = *Chrestom.*, 379), porte de même *en dévéhé càrzet*, et M. Loth admet cette forme de participe dans son deuxième vocabulaire, s. v. *caran*. — *I gofr*, son ventre; cf. *cofr*, ventre, p. 7; *à gofr*, du ventre, p. 236, etc.

V. 18. *Me lareo*, je dirai. La 3e pers. sing. du futur n'est guère en *o* simple, dans l'*Histoer*, que pour les verbes être et avoir : *e vo*, il sera, *en do*, il aura, p. 131; les autres prennent *eo* : *neaheo*, il reniera, *e gaveo*, il trouvera, *i holleo*, il la perdra, p. 131, *e garreo*, il aimera, *saüeo*, il se lèvera, p. 63, etc., etc. On lit pourtant *antréo*, il entrera, p. 239, infinitif *antréeign*, 217, à cause de l'*e* qui précède la terminaison; cf. *antréehet*, vous entrerez, p. 220. On pourrait s'attendre à trouver, au

contraire, *e veo*, il sera (de *vezo*), *en deo*, il aura (de *devo*, *deveo*, *devezo*), et *neaho*, etc.

Quelle est l'origine de cette diphtongue? Le langage de Batz fait un grand usage de *eo* pour *aw* accentué à la fin des mots, et des doublets syntactiques comme *deo* (accentué) et *do* (non accentué) « deux » ont donné lieu, par analogie, à des formations inverses telles que *zo* et *zeo* « (il) est » (*Étude sur le dialecte ... de Batz*, p. 3). Mais dans l'*Histoer* on ne voit pas du tout paraître cette prononciation *eo* pour *aw:* les pluriels y sont en *eu*, « deux » se dit *deu* (verset 11), etc. D'un autre côté, ce suffixe de futur est le seul cas où l'on puisse supposer une diphtongaison de *o* en *eo*: cf. *inò*, là, p. 131, *e zo*, qui est, verset 17, *ar i dro*, autour de lui, v. 22 de notre texte, etc.

Il faut donc avoir recours à l'analogie. Aurait-on imité le rapport des deux formes légitimes *veo* et *vo*, il sera, en donnant par exemple à *ivo*, il boira, une variante *iveo* (p. 50)? Ou bien l'*e* intercalé vient-il de ce que toutes les autres personnes du même temps ont une terminaison commençant par cette voyelle (*-eign*, *-ei*; *-ehemb*, *-ehet*, *-eint*)? D'autres explications sont encore possibles: voir plus haut, p. 103, 107.

V. 28. *Ne fautai quet dehon onet*, il ne voulait pas venir. *Onet* est pour *vonet*, mutation abusive de *monet;* cf. *Glossaire moy. bret.*, s. v. *ab* (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, VI, 417, 420).

V. 29. *Aveit tout reponse*, pour toute réponse. L'adjectif se trouve avant son substantif; construction assez fréquente en breton moderne, où elle est souvent un gallicisme: *ar barbar Pharaon*, *Traj. Mo.*, 193, *ar c'hruel Pharaon*, 165, *d'ar venerabl Jacob*, *Traj. Jac.*, 107, *prudant Joseph!* 135; van. *er bur Suzane*, *B. er s.* 494; *divin Jésus! Histoer*, 3; *fol vanité*, *pussunius devœrrance* (plaisirs empoisonnés), *Voy. mist.*, 105; *ur sod inclination*, 57; *adorable vertu*, 73; *hé veritable bonheur*, 59; *én ou douce captivité*, 82; *guet ferme confiance*, 116; *ur just punition*, 29, *ur parfæt fidelité*, 151; *hur propr iseldæt*, 94, cf. 51, *i prope héritage*, *Histoer*, 14 (*ou deulegat prope*, 16); *certæn tud*, certaines gens, *Voy. mist.*, 57, cf. 42; *o puissant Jupiter! Jac.*, 99, cf. *hor galloudus roue*, notre roi puissant, 65; *e vras madelez*, sa

grande bonté, 105, van. *turel ur bras seël ar er béd, Voy. mist.*, 129; *ag ou vad volanté*, de leur bonne volonté, 75, *a ou vad ha libr volanté*, 54; *ah queah inean!* ô chère âme, 123, pl. *queih tud*, 93; *en distér satisfactioneu-hont*, ces légères satisfactions, 38, *un distér fal vlas*, 47, *un distériq dioustemant*, un léger dégoût, 81; *er ureih izel, en izel ureih*, la Basse-Bretagne, Chal. *ms*, v. *vers; ur grac vesten*, une courte veste, *Sarm.*, 8, *o excellant* Omnis homo! 34, *dispar Michel!* (incomparable), *Serm.*, 7, *karadek brô!* aimable pays, *Kanaouennou gant Brizeux*, Paris, chez Duverger, p. 8, *Koantik Elen* (gentille) 10, *ar fur Caton* (sage), *Rimou*, anc. éd., 10, *ar seul sujet*, 31, *eun habil architect*, 45, *an eürus ingalite*, l'heureuse égalité, *Tad Gerard*, 28, *eun enorm espern, Catechis ar républicann mad*, 1872, p. 24; *a huël ligne*, de haute lignée, *G. B. I.*, I, 170; *ar rust amser*, le mauvais temps, *Introduction d'ar vuez devot* (Le Bris, 1710), p. 419; *ar fos avielou*, les faux évangiles, *An Aviel*, 1819, I, 6, *actou ... a zifferant vertuziou*, 10, *malheurus Judee*, 209; *Trugar Jezuz, klouar Mari, Eunn dibab toniou*, p. 1 (cf. *Barz. Br.*, 40, col. 2), etc., cf. *Rev. Celt.*, IV, 162.

De même en moyen breton : *diuers*, Cathell, 5, 11; *a diuers ha pell broezyou*, de divers et lointains pays, 12. Cf. *principal barner*, J. 163 b; *reuseudic heretiques*, B 125; *an trugar Jesus*, le miséricordieux Jésus, Gw. (cité par D. Le Pelletier); *Dict. étym.*, s. v. *antier, ardant, berr, bras, cazr, clouar, coz, cren, diuin, don, drouc, fall, fals, fidel, fin, foll, glan, goall, goar, goez, guiryon, hanter, hec, hegar, haual* (*heuelep*), *hir, holl, mat, meur, neuez, noaz, seder, seuen, strivant, vaen*, etc.

III.

Il y a d'autres traductions bretonnes imprimées de l'*Enfant prodigue* qui ne sont pas citées par M. Loth; je connais les suivantes :

1° Morlaix, 1819, dans *An Aviel ha meditacionou, Tennet eus re c'hallec an Abat Duquesne, Gant an Otrou Richard, Person Peurit-ar-Roc'h. Tom tri*, chez Lédan (p. 294-322);

2° Brest, 1851, dans *Testamant nevez hon Aotrou hag hor*

Salver Jesus Christ, chez Ed. Anner (p. 140); réimprimé avec très peu de changements, Brest, 1870, chez J.-P. Gadreau;

3° Guingamp, 1853, dans *Testamant neve eus hon Otro hac hon Salver Jesus-Christ,* chez B. Jollivet (p. 174);

4° Quimperlé, 1858, dans *Buez hor Zalver Jezuz-Krist great gant komzou ar pevar avieler,* par l'abbé Henry, chez Guffanti-Breton (p. 236);

5° Londres, 1883, dans *Testamant nevez hon Aotrou hag hon Zalver Jesus-Christ,* par G. Le Coat, imprimé par la *Trinitarian Bible Society* (p. 142). La traduction de saint Luc a paru aussi séparément, avec la même pagination, en deux éditions, dont l'une porte le français en regard.

Voici quelques remarques sur ces textes.

Le n° 1 traduit « l'Enfant prodigue » par *ar Mab Prodig;* le n° 3 par *eur buguel prodig;* le n° 4 par *ar map trezer, ar map prodig,* p. 239, *ar map trezenner,* p. 417; le P. Grégoire donne *ar map prodicq,* Le Gonidec *ar mab gwall-zispiñer, Mém. de l'Acad. celt.,* II, 118, cf. 126.

Verset 18 : *da gaout* (j'irai) trouver (mon père), n° 1 et n° 2 (1851), *da gaoud,* n° 2 (1870), *da gaout,* n°s 3, 5; *da gavout,* n° 4; = *de gavet,* haut vannetais (*Ann. de Bret.,* IV, 104). En petit Tréguier ces mots ont deux prononciations distinctes. Lorsque la signification propre de trouver ou atteindre, avoir, est assez sensible, comme ici, on dit *dë gaved, dë gâd;* mais quand le sens primitif s'est atténué, au point de donner une simple préposition de mouvement, on n'entend jamais le *t* ou *d* final, ni le *v,* et la contraction de *ae* se fait en *é* et non en *â* : *zelled dë gé kroec'h,* regardez vers en haut; cf. *biskouz mann na deuaz ken euz he drouk d'he gae,* litt. « jamais rien (la moindre attaque) de son mal ne vint plus à lui (le trouver) », *Bue sant Ervoan,* Tréguier, 1867, p. 77.

Des doublets de même genre sont : trég. *mat,* bien, *ma!* eh bien! van. *hama,* eh bien = *ha ma(t)*; pet. Trég. *eun dén,* un homme, *'n én,* on, quelqu'un : *pë ve 'n én,* quand on est.

V. 32. *en em iêat,* se réjouir, n° 5; dérivé de *ye, gye, ge,* gai; cf. *carguet a yeoni,* plein de gaieté, *Avanturiou un den yaouanq,* Morlaix, chez Lédan, *e traon ru ar Vur,* p. 9. C'est probablement cette prononciation *gy* pour *g,* qui empêche la mutation dans

re ge, trop gai, *G. B. I.*, I, 368, 374, 376. Cf. *ieot*, herbe, de *geot*, *ieun*, marais, de *geun*, etc.

IV.

Le Gonidec a publié une version de l'*Enfant prodigue* en léonais, avec explication mot-à-mot et traduction française, dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, II, 118-124, pour répondre au désir que lui exprimait le Ministre de l'intérieur, Cretet, par lettre du 26 janvier 1808 (imprimée ibid., p. 125). En 1827 a paru *Testamant nevez hon Aotrou Jézuz-Krist*, du même auteur, à Angoulême, chez F. Trémeau ; la parabole (p. 102-103) y présente quelques divergences : mots changés, accents différents, *z* pour *s* finale, etc.

L'un de ces changements est à noter : *va digémérid*, recevez-moi, verset 19, est devenu *va zigémer*, reçois-moi, avec une mutation de *d* en *z* contraire aux règles posées par l'auteur lui-même dans sa *Grammaire*, Paris, 1807, p. 22.

L'abus qui consiste à traiter le *d* comme un *t*, après les mots qui produisent l'aspiration d'une initiale forte, est parfaitement réel ; je l'ai constaté à Tressignaux, en Goello, où l'on dit, par exemple, *më zorn*, ma main. Cf. *va zorn*, *Moys.*, 149, pl. *va zaouarn*, 276 ; *va zioussouarn*, mes oreilles, 294 ; *va zaou vab*, mes deux fils, *Jac.*, 82 ; *va zisoboissançou*, mes désobéissances, *An Aviel*, 1819, I, 237 ; *ma zelhet*, (il) m'(a) tenu, Quiquer, 1690, p. 124 ; *ho zebro*, qui les mangera, *ho zivreïno*, qui les « dépourrira », *G. B. I.*, I, 426, etc. De même pour la gutturale : *va c'henou*, ma bouche, *Jac.*, 132, *ma c'hour-c'hemeno*, mes compliments, *G. B. I.*, I, 542 ; on dit à Trévérec, en petit Tréguier, *më c'hawr*, ma chèvre, *hi c'hawr* (et *hi gawr*), sa chèvre à elle, *o c'hawr* (et *o gawr*) leur chèvre (on dit toujours *më grwek*, ma femme, *më gar*, ma jambe).

En 1866 (et non 1868, comme l'indique M. Loth) a paru à Saint-Brieuc la traduction complète de la Bible par Le Gonidec, revue par Troude et Milin. C'est de cette édition que M. Loth a extrait la parabole de l'*Enfant prodigue*. Elle ne diffère de la précédente que par des détails d'orthographe (vers. 13,

16, 21, 28), sauf deux mots changés, vers. 17 et 30. *Va zigémer* y est resté, bien que la reproduction de M. Loth porte *va digémer*.

Nous avons parlé de la traduction trécoroise de Le Brigant (1779), dont la rédaction revue par Le Gonidec (1808) a été reproduite par M. Loth. Le Gonidec a fait disparaître presque toutes les particularités de la version primitive signalées plus haut (§ I).

Deux autres versions citées par M. Loth se trouvent *Revue Celtique*, III, 48 et suiv., cf. 59 (vannetais de Sarzeau et de Saint-Gildas), et III, 230-231 (dialecte de Batz, Loire-Inférieure).

1° Vers. 20, *el ma oai anou ... piall,* comme il était ... loin; *koll'd oai anou,* il était perdu, 24, 32, cf. *a p'en duai anou chaírrët,* quand il eut rassemblé (13), p. 59, *'labour ket anei,* elle ne travaille pas, etc., p. 59. Ce pronom explétif n'est pas absolument propre au dialecte de Vannes : on lit *ne zaleas quet anezi d'en em lacât en ur gouent,* elle ne tarda pas à se mettre dans un couvent, *Buez ar sænt ... lequet e brezonec gant an Autrou Messir* CLAUDA-GUILLOU MARIGO, *Person eus a barres Beuzec-Conq*, Saint-Brieuc, chez Prud'homme, 1841, p. 127; *ne zaleas quet anezi goude-se da labourat,* elle ne tarda pas ensuite à travailler, p. 576. Dans l'édition vannetaise *Buhé er sænt,* Vannes, chez Galles, 1839, les deux passages correspondants, p. 160 et 633, portent simplement *ne dardas quet,* elle ne tarda pas, mais il y a *n'ellé quet nehou bout,* il ne pouvait être (plus sévère), p. 66, *ne selle quet nehi doh,* elle ne regarde pas au (privilège), p. 75, etc.

2° Vers. 14. *Em-pa-chei bleñ* = sans le sou, cf. *Rev. Celt.*, VIII, 527. — Vers. 17, voir plus haut, § 1.

Vers. 21. *Dirag Douhe* « devant le ciel », littéralement « devant Dieu ». Parmi les lacunes remarquables du vocabulaire usité dans ce langage spécial, se trouvent les mots « ciel » qu'on remplace par « paradis », *paradoueis,* f., et « arbre », qu'on emprunte au français : *arbré,* pl. *arbréo.*

Vers. 23. *El un de banezeo* = comme un jour de noces ; de **banvezou,* plur. de *banves,* en léon. « banquet » (Le Gonidec, 1re version, vers. 23, 29, 32; *banvez* dans les deux autres). Cf.

Etude sur le dial. de B., 16, *Rev. Celt.*, VII, 309. S'il subsistait quelque doute sur cette étymologie, il serait levé par les passages suivants : *én overen baneuez*, à la messe de mariage, *Science er salvedigueah, ... composet dré ur person a escopti Guénet*, Vannes, chez la veuve Bizette, ar el Liceu, 1821, p. 262 ; *ér chervat baneuez*, dans le festin de noces ; *ér banhuezieu*, dans les noces, ibid. On voit par là qu'en vannetais *banves* « banquet » a pris le sens spécial de « *banquet de noces* » puis simplement de « noces », et que *banezeo* est certainement un des mots qui ont perdu un *v*. Inversement, on dit en français « faire la noce » pour « faire bombance » en général.

Vers. 27. *Mid er goas*, dit le serviteur, *mid en tat*, dit le père, 31 ; cf. *e met er prophete*, dit le prophète, *e met en dein*, dit l'homme, *Science er s.*, p. XXXVII ; *Et. sur le d. de B.*, 17, 18.

Les huit versions nouvelles données par M. Loth sont : 1° en dialecte de Léon (Landerneau) ; 2° en dialecte de Tréguier (pays de Goello) ; 3° en haut cornouaillais (Le Faouët) ; 4° en cornouaillais du nord-est (Berrien) ; 5° en bas-vannetais (Guémené-sur-Scorff) ; 6° en haut-vannetais (îles de Houat et Hédic) ; 7° dans le sous-dialecte de l'île de Groix ; et 8° en breton de Belle-Ile (Locmaria).

1° Verset 20. *Dioc'hountañ* (il eut pitié) de lui. Ce mot contient deux fois la préposition *oc'h, ouz*, cf. *oc'h outho*, à eux, *Rev. Celt.*, IV, 468. Quant à l'*n*, il se trouve aussi dans *evintañ*, pour lui, à Morlaix, etc. (*évintañ*, 4°, vers. 30).

2° Vers. 14. *Eun gèrnes*, une famine. Je pense que *eun* est une faute d'impression pour *eur*.

Vers. 15. *En im lakad ... i'n gôp* = litt. « se mettre en gage » et v. 17, *i' n ti me zád* « dans maison mon père » ; il faudrait donc écrire *in* en un mot.

3° Vers. 28. *Ne vénè ket taoñ*, il ne voulait pas, cf. 5° et 7°, litt. « il ne voulait pas à lui », avec « il » impersonnel. C'est un mélange analogique des deux expressions *ne vénè ket*, 8°, cf. 6°, = « il ne voulait pas », avec « il » personnel, et *ne fèlè kèt daoñ*, 4°, cf. 1° et 2°, litt. « il ne fallait pas à lui ». Une autre combinaison possible consistait à dire, inversement, *ne fèlle ket* « il ne fallait pas » dans le sens personnel de « il

ne voulait pas », et on n'y a pas manqué. Cf. *Rev. Celt.*, IX, 266, et *Etudes bret.*, VII, 2e article.

4° Vers. 21. Le mot *éna* doit être de trop.

5° Vers. 24, 29, 32. *Cheto,* voilà. La p. 465 de la *Chrestomathie* explique ce mot par *sellet-ho* « voyez-les », « les voilà ». Mais *cheto* ne veut même pas dire « le voilà » ; d'ailleurs on attendrait *chetë,* cf. *anehë,* d'eux, *etrédë,* entre eux, v. 12. Je crois que *cheto* vient de *chetë* = *chetu.* L'*ë* très bref de *chetë,* en petit Tréguier, est bien près d'un *o.* On entend de même, en bas Léon et en basse Cornouaille, *neuzo,* alors, pet. Trég. *neuzë, neuz',* de *neuze ;* en pet. Trég. *bromoñ,* maintenant, de *brëmañ, bremañ ;* en Trég. *melon,* jaune, blond, de *melën, melen.* Cf. *ön,* un, de *eun, un,* dans le même dialecte que *cheto,* de *chetu,* v. 11, 13[1]. La note de la p. 81 de la *Chrest.* me semble poser inexactement les conditions de ce fait phonétique, et joindre à tort le haut cornouaillais *pop,* chaque (vieux bret. *pop, Rev. Celt.*, IX, 419) et le trécorois *komeret,* prenez (moy. bret. *compret,* prendre).

Il y a une lacune au vers. 29.

6° Vers. 18. *Ne oan ket,* je ne suis pas. *Oan* correspond ici en léonais à *oun* et non à *venn.* C'est d'une forme analogue *uën* usitée à Auray, que je parlais dans le passage critiqué, *Rev. Celt.*, VI, 510.

Les versets 19, 20 et 21 manquent à cette version et aux deux suivantes. Celui qui est marqué 19 au n° 6 est en réalité le 22e. Au n° 8 les versets 19 à 28 devraient être comptés 22 à 32. — Voir plus loin mon article sur la *Chrestom. bret.*

V.

J'ai essayé de rendre cette parabole en breton moyen à cause de l'intérêt que peut présenter le résultat de ce travail, comme point de comparaison avec les dialectes modernes. Je suis l'orthographe la plus commune au XVe-XVIe siècle, et donne en note les variantes les plus importantes. Toutes les formes se

1. *Erro,* arrivé, rime en *o, Recit var buez... Napoleon,* 1831, chez Lédan, p. 8, pour *erru.*

lisent avec références dans mon *Dictionnaire étymologique*, sauf celles entre parenthèses, dont le radical seulement se trouve dans cet ouvrage. La restitution des terminaisons ne donne lieu, d'ailleurs, à aucune difficulté.

AN MAP[1] PRODIC[2].

11. Un den en deuoa[3] dou[4] map.

12. Hac an[5] (youancaff) a lauaras de tat: Ma tat, reit[6] diff an lot gloat a dle coezaff diff. Hac eff a (rannas) e madou entreze[7].

13. Ha da penn nebeut dezyou[8], an map youanc goude e bout dastumet e oll danuez[9] a yez dun bro pell hac eno ez (fritas[10]) e cheuancc o beuaff en lichezry[11].

14. Ha pen deuoe[12] dispingnet e oll moyen, ez hoarvoe un quernez[13] bras[14] abarz[15] en bro hont, hac eff a dezrouas ezomecat.

15. Ha monet a gueure[16] den em lacat en seruig un den an bro se, peheny e caccas dun ty oar an maes da miret an moch.

16. Hac eff a (carse) leunyaff[17] e coff gant an (plusq) a (debre) an moch, hoguen den en bet[18] no (roe) dezaff.

17. En diuez pan em soungas ez lauaras ennhaff e unan: Peguement a (goestloueryen) so en ty ma tat pere o deuez bara do goalch, ha me so aman oz meruell gant an naffn!

18. Seuell a rifl[19] ha monet dauet ma tat, ha me a lauaro dezaff: Ma tat, (pechet) em eux a enep dan neff hac ouz enep.

19. Ne (dellezaff[20]) quet bout[21] galuet quen oz[22] map; ma (quemeret) euel unan oz seruigeuryen.

20. Hac ez sauas; hac ez aez dauet e tat. Hoguen pan edoa hoaz pell, e tat e guelas hac en deuoe truez outaff; hac en un redec ez (lammas) de gouzouc hac ez (poquas) dezaff.

Variantes: 1 buguel. — 2 relarg. — 3 deffoa, doa — 4 daou. — 5 Hac en; han. — 6 roit. — 7 (entrezo) — 8 dezyaou: (dezuezyou) — 9 danfuez, daffnez — 10 (teuzas) — 11 paillardiez. — 12 deffoue, doe — 13 naounder — 14 meur — 15 ebarz. — 16 guereu, gueureu. — 17 cargaff. — 18 hoguen gour. — 19 griff, gruif. — 20 (meritaff), (diseruigaff). — 21 bezaff — 22 hoz, houz, oz, ouz, ho.

21. Hac e map a lauaras dezaff : Ma tat, (pechet) em eux a enep dan neff hac ouz enep, ne (dellezaff) quet bout galuet quen oz map.

22. Hoguen an tat a lauaras de meuelou : (Digaczet) buan e sae quentaff ha (guisquit) y[1] dezaff; ha lequet[2] un goalenn[3] oar e bes[4] ha botou en e treit.

23. (Digaczet) iuez[5] an lue (lart[6]), ha (lazet) aff; (debromp) ha grueomp[7] banves.

24. Rac[8] an map man diff a ioa maru, hac ezeu daczorchet; collet edoa, ha caffet eu. Hac o em lequesont dober cher mat.

25. Hoguen an map henaff a ioa en maesou ; a pan (distroas) ha bezaff tost dan ty, ez cleuas an can han coroll.

26. Hac ez (galuas) unan an meuelou, ha goulenn outaff petra voa deze[9] ober se.

27. Heman a (respontas) dezaff : Oz breuzr a so deut[10] dan kaer, hac oz tat en deuz[11] groaet[12] lazaff an lue (lart) dre mazeu (retornet) yach ha salu.

28. Oarse ez deuz den em colery[13], ha ne deuruihe quet antren. Hoguen e tat a yez en maes hac en em lacas de pidiff.

29. Ha hennez en un respont a lauaras de tat : Meur a bloaz so aba edoff endan hoz damany, ha biscoaz nemeux (torret) hoz gourchemennou, ha nepret noz eux roet diff un menn den em louenhat gant ma mignonet.

30. Hoguen quen tiz mazeu deut an map man deoch[14], peheny en deux debret e danuez gant merchet fall, oz eux lazet an lue (lart) euit haff.

31. Hac an tat a lauaras dezaff : Ma map, huy a uez bepret gueneff, ha quement ameux a so deoch huy.

32. Hoguen ret e oa ober banves hac on em reiouissaff, rac an breuzr man deoch a ioa maru, hac ez eu daczorchet, collet edoa, ha caffet eu.

Variantes : 1 aff : *sae* était des deux genres. — 2 lyquit — 3 besou — 4 bis — 5 euez — 6 Ce mot ne se trouve que comme substantif, « du lard »; mais il y a son dérivé *lardaff*, engraisser. — 7 greomp. gruemp — 8 Er ; dre mazoa an map man diff. — 9 dezo — 10 deuet, duet — 11 deueux — 12 graet, great, gret, gruet, groat. — 13 J'emprunte cette expression au *Glossaire moyen-breton*. — 14 dich, dech.

Verset 13. *Eno*, là (où il est), sans mouvement, léon. *eno*, van. *inou : bèèl inou*, jusque-là, *Voy. mist.*, 126, *pèèl doh inou*, loin de là, 91, *a-inou*, de là, *d'inou*, là (avec mouvement), l'A.; trée. *ene* (rime à *mene*), *Traj. Moyses*, 255, cf. *hirie*, aujourd'hui, *aneze*, eux, ibid., = léon. *hizio*, *anezo ;* trée. *ac'hane*, de là, léon. *ac'hano* (moy. br. *ahane*, *ahano ; aneze*, *anezo ; deze* et *dezo*, à eux, etc.). *Eno* veut dire proprement « dans lui, dans cela », van. *enou*, cf. van. *debou*, à lui, cornique *dotho*, etc., voir *Dict. étym.*, v. *anezof*, de lui, et Loth, *Rev. Celt.*, IX, 361; *pibue-benac'h gàre en dangér e hum gollou én-ou*, celui qui aime le danger y périra, *Buhe er s.*, 260 (i. e. « dans lui », et non « là »).

V. 15. *Monet a gueure*, il alla, trée. *monet a eure :* cf. *guervel a eure*, il appela, verset 26, *respond a eure*, il répondit, verset 29, etc., dans le *Testamant neve*, Guingamp, 1853.

V. 31. *Euit haff*, pour lui. Je crois qu'il y a en breton moyen deux mots différents : 1° *eguet*, que, après un comparatif, léon. *eget*, = cornique *ages*, *agis*, et 2° *euit*, pour, léon. *evit*, = cornique *awos*, *awes*. Le second, *euit*, s'emploie quelquefois en moyen breton à la place du premier, *eguet*, comme cela arrive encore au trécorois *ewit*, *wit* et au vannetais *aveit*, *eit*; mais l'échange inverse n'a point lieu. Le moyen breton *eguit*, mélange de *eguet* et de *euit*, se trouve dans les deux sens; il est étranger au breton moderne.

VI.

En dehors des traductions proprement dites, il y a en breton, à ma connaissance, deux cantiques et deux pièces dramatiques sur l'Enfant prodigue.

Le premier cantique se trouve dans les *Heuryou* de Le Bris (approbation de 1724; permission d'imprimer de 1775), p. 135-137. Le pécheur repentant s'applique par allégorie les principales circonstances de la parabole évangélique, en s'arrêtant après le verset 24. Dans les *Heurion Brezonec*, Saint-Brieuc, chez Prud'homme, 1856, le texte est reproduit aux mêmes pages, sans changement notable.

Dans l'intervalle avait paru le livre de l'abbé Henry, *Kanaouennou santel*, chez Prud'homme, 1842, qui contient le même cantique, p. 108-110, avec beaucoup de changements orthographiques et quelques autres. L'air est indiqué ainsi : « Ton : *Evit digant Doue*, 41 », par le commencement du cantique, et ne sert que pour celui-là (il est noté p. 25 de *Eunn dibab toniou*, chez Prud'homme, 1842) ; les Heures de Le Bris portent : « Var an ton : *Breiz-Izel, mam ar sant* (air différent et commun à deux autres cantiques des *Kanaouennou ;* noté p. 27, 28 du *Dibab*, n° 46). La nouvelle édition du recueil de l'abbé Henry, *Kantikou*, Quimperlé, 1865, ne contient plus le cantique de Le Bris, et n'indique pour aucun l'air n° 41, tandis que l'air 46 reste employé.

Voici les deux premiers vers de la 4e strophe : *O veza fouillezet Va oll vad erguisse*, « ayant dissipé tout mon bien ainsi » *(Heuryou) ;* les *Heuriou* de 1856 ont *erguis-se ;* et les *Kanaouennou, O veza founilhet Va oll vad er ghiz-se.*

Le mot *fouillezet* « dissipé » veut dire proprement « effeuillé » ; cf. *fouillezet* « plein de feuilles », *foillezer* « effeuilleur, lat. frondator », C *b*, s. v. *delyenn*. Ne le connaissant pas, l'abbé Henry l'a remplacé par un autre, qui lui-même lui a semblé avoir besoin d'explication, car dans le petit glossaire de termes peu connus qui précède son recueil, il donne : « *founilha*. Entonner, dissiper » (p. iv). Le P. Grégoire ne cite *founilla, foulina*, entonner, qu'avec le sens propre de « verser avec un entonnoir », *founill, foulin* (= bas lat. **fundiculum*, pour *(in)fundibulum*, cf. gascon *hounilh*, etc.), mais des figures de ce genre sont familières aux Bretons : *trezer*, pl. *ou* « entonnoir », et aussi « celui qui entonne des bouteilles de vin », c'est-à-dire qui boit « beaucoup et goulument », *trezer*, pl. *ed*, prodigue, Grég. (*trezer*, prodigue, P. Maunoir), = moy. bret. *traezer* « couloire », d'un bas lat. **tractār-* (pour *trajectorium*) d'où aussi l'allemand *trichter*, anciennement *trahter* (cf. *treizer*, entonnoir, Pel., *treza*, prodiguer Mau., Grég., moy. bret. *treiza*, faire passer, faire faire un trajet en bateau, van. *trêhein, trêhatt*, L'A., = **trajectare*). De même *aolier* veut dire « un entonnoir » et « un ivrogne » (en Cornouaillais, Troude), van. *avouillëtte*, m. entonnoir, L'A., de *avouil-*

lein, remplir un tonneau... qui a diminué, en français de Bretagne *avouiller*, L'A., v. franç. *aeullier* « remplir un tonneau jusqu'à l'œil ou bondon », Du Cange, = b. lat. **adoc'lare.*

La parabole de l'Enfant prodigue a été aussi mise en vers bretons, sous ce titre : *Cantic ar buguel prodig ... var ton ar Fals Pinvidic*, chez Lédan, rue ar Pave, 8 pages. Ce cantique ne comprend pas la fin de la parabole depuis le verset 25 ; en revanche, il contient des détails pittoresques qui ne sont pas paroles d'Evangile. En voici un couplet : « C'était un jeune homme qui ne s'inquiétait point d'où lui venait le bien, quand il ne le gagnait pas : l'argent se dissipait en ses mains comme la grêle ou comme la rosée du mois de mai ; il faisait bonne chère, il jouait » (p. 2). Ses parents étaient chrétiens, et « priaient chaque jour pour lui Jésus et sa mère Marie ».

Le rôle du père n'est plus si débonnaire que dans l'original : son fils lui demande pour la première fois sa portion d'héritage, à l'âge de quinze ans, et il ne l'obtient que quand il en a vingt-cinq (p. 2, 3). Le contraste est plus frappant encore dans la scène du retour. L'enfant prodigue arrivé devant la maison paternelle prie Dieu de lui donner le courage de se présenter à son père, puis il entre et s'humilie devant lui, qui est loin d'aller à sa rencontre pour l'embrasser, de confiance, comme dans l'Evangile.

Le fils a, du reste, sur la conscience, quelque chose de plus que son prototype. Après avoir reçu « trente mille écus en or fin et en argent, bien comptés, dans une boursée », et les avoir dissipés à l'auberge, chassé de là à coups de bâton, il était revenu chez son père, qui l'avait logé une nuit par charité, sans le reconnaitre, et il était parti la nuit en emportant « les plus beaux vases d'or et d'argent » dont il devait manger et boire le prix, à la même auberge !

Ce second cantique, dont le premier vers est : *Ententit oll Bretonet, hac e cléfot cana*, n'est pas inconnu du peuple, j'en ai entendu des fragments de la bouche de personnes illettrées. On colporte aussi en Bretagne un cantique français sur l'Enfant prodigue, avec gravure coloriée représentant son retour à la maison paternelle (chez Pellerin, Imagerie d'Epinal, n° 4) ; il est sur l'air : *Un jour le berger Tyrcis,* et commence ainsi :

« Je suis enfin résolu ». Les versets 25 et suiv. du texte sacré n'y sont pas rendus. Mais il ne présente aucune des autres particularités signalées dans le second cantique breton.

Le ms. celtique 19 de la Bibliothèque nationale renferme une *Trajedien ar map prodic ;* on lit à la fin qu'il a été « corrigé » par François Derrien de Guerlesquin, arrondissement de Morlaix, en janvier 1815. Une note ajoutée au f° 3 porte : « Pièce jouée en l'an 1836 et 1837 ». Les vers sont en général de douze syllabes. Voici un court résumé de cette pièce, qui a douze personnages.

F° 4, premier prologue, pour demander l'indulgence aux auditeurs, surtout aux hommes de loi ; f° 5 v°, un berger raconte en gros à une demoiselle l'histoire qu'elle va voir représenter.

F° 8. Acte 1er. Trois donzelles engagent le fils prodigue à demander son argent à son père. Il prend un domestique qui, après avoir hasardé quelques avis timides, est prêt à le suivre. F° 11. Louis, le prodigue, réclame insolemment son bien, et menace d'avoir recours à la justice. « Il a 22 ans, il veut s'amuser ; trois jeunes femmes l'attendent cette nuit même ». Le père lui montre sa mère en pleurs, qui le supplie à son tour ; elle lui parle d'un mariage projeté avec une voisine. Louis répond : « Que mon frère la prenne ! » et il adresse des injures à ce frère. Enfin il reçoit trente mille écus marqués, et part.

F° 14. 2e acte. Louis fait bombance avec les trois filles dans une auberge où ils boivent du vin de Bordeaux, du café, etc. Puis, voulant aller à la chasse, il prend un fusil à deux coups, de la poudre et du plomb ; il dédaigne d'emporter ses clefs comme le lui conseillait le domestique. Ils partent tous deux. Accablés de fatigue, ils reçoivent l'hospitalité dans un château. Ensuite, ayant soif, le prodigue voit une fontaine se dessécher à son approche ; « effet de la malédiction paternelle ! » s'écrie son valet.

F° 10 v°. 3e acte. Louis n'avait pas voulu emporter ses clefs ni mettre son argent dans un cabinet proposé par l'hôtesse ; les filles s'entendent avec celle-ci pour le voler. Elle lui présente un compte d'apothicaire. Le domestique se récrie :

« Trente mille écus mangés en huit jours avec quatre femmes! » Le prodigue ne veut pas que son valet parle mal de ces filles. « Viens, dit-il, chez mon père, nous y trouverons de l'argent ». F° 20. « Aveugle que vous êtes, reprend le domessique, vous n'aurez pas de repos qu'elles ne vous aient battu! » L'hôtesse, voyant Louis las et faible, lui fait, par compassion, préparer un souper pour lequel « elle ne lui demande rien ». Le malheureux les remercie. « M'est avis, dit le valet, que vous avez bien sujet de vous montrer leur obligé, pour la charité qu'elles vous font avec votre argent! »

Ils s'en vont la nuit chez le père. Ne pouvant trouver les clefs de l'armoire où est l'argent en espèces, *archant gret*, Louis veut prendre l'argenterie. Mais son domestique a peur de la prison; le prodigue le fait aller au grenier « où il y a du blé dont personne ne sait le compte ». Le valet se met à emporter des sacs jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, et qu'il demande grâce. Le prodigue voudrait pouvoir tout prendre, « quand son père devrait aller chercher son pain ». Son complice est « près de s'évanouir en entendant de pareilles raisons », et lui reproche d'être un fils dénaturé. Ils retournent à l'auberge.

F° 22. Les trois filles jouent aux cartes avec le domestique, à condition que celui qui verrait son adversaire tricher gagnerait la partie; mais cette convention se retournant contre elles, elles jettent les hauts cris. Le prodigue entre au bruit et blâme son valet de faire affront à des personnes si honorables. F° 23. Alors celui-ci en a assez; il demande ses gages, et quitte son maître, non sans lui prédire la ruine. F° 23, v°. Nouveaux comptes d'apothicaire de l'hôtesse : Louis a épuisé le produit de son vol. « Coquines! s'écrie-t-il, si vous ne me gardez pas huit jours, j'irai vous dénoncer comme voleuses! » On le dépouille de ses habits, et on le menace de l'échauder s'il ne s'éloigne. Alors il reconnaît que les prédictions de son père sont accomplies, et maudit mille fois les drôlesses.

Un fermier à qui il demande de l'ouvrage le traite de déserteur et de mauvais sujet, puis consent enfin à l'employer « à défendre les pourceaux des loups ».

F° 26. 4e acte. Manasses et Neptany s'entretiennent de la

mésaventure du prodigue. Ils vont chasser les cerfs et les perdrix, et se flattent de lui faire envie.

F° 29. 5e acte. Le prodigue est avec ses pourceaux. Il fait de sérieuses réflexions et prie le Sauveur et la Vierge Marie. Il arrive à la porte de son père et lui parle. « Vous me l'aviez bien dit! » Il demande pardon aussi à son frère et à toute la famille. F° 32. Son frère lui pardonne en pleurant, et lui propose spontanément de faire un nouveau partage égal des biens paternels. Il ne le laisse pas prosterné à ses genoux, mais le relève et l'embrasse. F° 33. « Le dernier prologue », *ar prolog divea*.

Il y a dans cette tragédie quelques expressions mythologiques ; il y est question de Bacchus, de Cupidon, de Vénus et d'Iris. Le vol nocturne dans un grenier peut être une réminiscence d'un épisode semblable de la *Vie de saint Gwenolé*, lequel remonte au moyen âge, cf. D. Le Pelletier, s. v. *eit, grignol*. Le miracle de la fontaine rappelle des prodiges en sens contraire opérés par saint Devy et sainte Barbe, dans deux autres mystères en moyen breton. Enfin il y a aussi une scène de chasseurs dans la *Vie de sainte Nonne*, et une partie de cartes dans *Saint Gwennolé* (éd. Luzel, p. 184 et suiv.).

Selon une remarque de Ch. Nisard, appuyée par M. Petit de Julleville, les cantiques populaires peuvent être considérés comme des débris de l'ancien théâtre religieux. L'*Histoire de la vie de sainte Barbe* présente un exemple breton de ce fait (cf. l'Introduction de mon édition du mystère, p. IV-V) ; nous en trouvons ici un nouveau. Le second cantique analysé plus haut contient des éléments communs au drame populaire : somme de 30,000 écus, retour à la même auberge, et d'autres de nature semblable, quoique présentés différemment. Le cantique le fait dépouiller de ses vêtements et frapper au premier voyage à l'auberge, et la tragédie au second, ce qui est plus conforme à la vraisemblance dramatique. En revanche, je croirais volontiers que le cantique a suivi une version plus ancienne que notre ms., en parlant de l'hospitalité donnée au prodigue chez son père, et non dans le château d'un étranger, et en le faisant accomplir, et non pas seulement projeter le vol de l'argenterie. Il semble que Voltaire ait eu connais-

sance de ce dernier trait; car on lit dans sa comédie *L'Enfant prodigue,* acte I, scène 1 :

> Te souvient-il...
> Qu'il te vola...
> Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
> Pour équiper la petite Jourdain,
> Qui le quitta le lendemain matin?

La deuxième tragédie dont il reste à parler a été imprimée à Landerneau, en 1883, sous ce titre : *Istor ar mab prodic* (VIII-88 p.); l'auteur n'a signé que des initiales B., recteur de L. Il a soigneusement observé les trois unités, qui se trouvent même expliquées, p. V. Il y a huit personnages; les vers sont des alexandrins. La p. VII contient un résumé de l'action. La scène de cette pièce en trois actes se passe dans un bois; elle commence naturellement le jour du retour, ce qui force à mettre tout ce qui s'est passé précédemment sous forme de récits rétrospectifs à des confidents. Il est permis de douter que l'intérêt y ait gagné.

Quelques traits seulement du drame populaire se sont infiltrés dans cette œuvre savante. Deux personnages, dont l'un s'appelle encore Manassez, vont chasser la perdrix, p. 24; le dénouement, p. 87, est assez conforme au précédent, si ce n'est que le rôle du fils aîné est rendu moins sympathique, comme dans le texte sacré. La couleur générale est plus bretonne que biblique, sauf les noms; il est question du « chariot de la Mort », p. 26. L'auteur n'a pas voulu laisser à ses chasseurs leurs fusils, et il n'a pas osé les munir d'engins plus archaïques, de sorte qu'ils ont un peu l'air de ce personnage de la chanson qui « chasse aux oiseaux sans poudre et même sans gluaus ».

Les parties pathétiques ont souvent un accent plein de chaleur et de sincérité; la langue est bonne, sans exagération de purisme.

E. Ernault.

MÉLANGES

I.

NOTES SUR QUELQUES GLOSES GALLOISES.

Les gloses galloises dans le fragment « De mensuris et ponderibus quaedam » (Gramm. celt.[2], p. 1060) sont, en grande partie, restées obscures aux auteurs de la *Grammatica* aussi bien qu'à M. Loth (dans son *Vocabulaire vieux-breton*). Peut-être puis-je éclaircir quelques passages inexpliqués ou mal expliqués.

Dans la première section du texte les gloses sont un peu en désordre. Ainsi la glose de la 2e ligne : *hint trí pimp* « il y a trois (fois) cinq (onces) » est une correction de la glose de la première : *ír trí .u.*, insérée dans le texte : « III .u. in libra mellis ». Les trois gloses séparées : *i. tréán cánt mél, .i. is XXX há guorenníeu*[1], *is trimuceint hestaur mel verbi gratia* devraient se suivre ; elles se rapportent toutes les trois au texte : *semper sex .u. in sextario .i. hí héstáur mél* « il y a toujours six fois cinq (onces) dans un *sextarius* de miel ». Le glossateur trouve ce nombre de trente (onces) peu exact ; il dit : « (dans un *sextarius* il y a) le tiers de cent (onces) de miel ; cela fait trente et des fractions (33 1 3) ; un *sextarius* de miel n'est donc qu'à peu près (*verbi gratia*) trente (onces) ».

1. Le mot *guotig* « après » qui est ajouté à cette glose pourrait indiquer que le reste suit plus bas.

Les mots que ces gloses contiennent ont toujours été bien compris, excepté *treau* que M. Loth (p. 223) croit tiré de *triens*. C'est l'irl. *trian*, gall. mod. *traian traean* « tiers », cp. irl. *iarn* « fer » v.-gall. *hearn*, gall. mod. *haiarn haearn*[1]. Ce changement de *i* devant *a* en *e*, plus tard en *ai ae*, n'a eu lieu que dans la syllabe accentuée; l'*i* atone s'est conservé dans le gall. mod. *trianu* « diviser en trois parties ».

Le glossateur gallois n'est donc pas toujours d'accord avec l'auteur latin. Cette différence d'opinion est encore plus accentuée dans les deux sections qui suivent. Voici le texte de la première :

Pondeus idem est et dependeus .i. duo semper et semis et inde pondeo[2] fiunt. Notandum, cum Lucas dicit « nonne .u. passeres dependeo veniunt », unusquisque passer obello comparatur. Nec huic Matheus contradicit dicendo « nonne duo passeres ab asse veniunt ». As enim unus scrip. est, qui dualiter divisus bis obellum redit; quibus duobus obellis .II. passeres comparantur. *Dou punt petguar hanther scribl; prinit hinnoid* .IIII. aves. Et .u. qui adicit Lucam[3], *ní choilám hinnoid amser, iscibun argant agit eterin* illúd. *irpimphet eterin diguormechis Lucas, hegit hunnoid* in pretium benedictionis *hoid hoitou houbein atar habeinn cihunn rl.* Matheus vero, *dou eterinn cant hunnoid di assa .i. asse bichan* etc.

Le glossateur n'approuve pas ce calcul avec des *obelli ;* il dit : « Deux livres (font) quatre demi *scripuli ;* cela achète (= c'est le prix de) quatre oiseaux. Et quant au cinquième que saint Luc ajoute : je ne croirai jamais cela, que cet oiseau aille vers le même argent (= soit payé par la même somme). Le cinquième oiseau que saint Luc a ajouté, celui-ci va *in pretium benedictionis* (= est donné en sus) ». Je ne comprends pas les mots *hoid hoitou* etc. ; ils semblent expliquer cette dernière expression. « Mais quant à saint Mathieu : selon celui-ci deux oiseaux (*veniunt*) de *asse, id est* d'un petit *as* », etc.

M. Loth (p. 206) traduit *prinit hinnoid* par « a été acheté celui-là ». Mais *hinnoid* est le neutre du masculin *hunnoid* dans

1. V. Rhys, Lectures on welsh phil.², p. 418 ss.
2. L. *in dependeo*.
3. L. *quem adicit Lucas*.

hegit hunnoid « celui-ci (l'oiseau) va », *cant hunnoid* « selon celui-ci (saint Mathieu) »; cp. masc. *hunn* neut. *hynn*, Gr. celt.[2], 394. *Hinnoid* est donc le sujet, *IIII. aves* le régime; le verbe *prinit* est une 3e pers. du sing. du présent, comme *istlinnit* (Gl. de Luxemb.), gall. *trengid tricid tyvid chwarëid*.

Ni choilam, qui reparait dans la 3e section, serait aujourd'hui *ni choeliaf* « je ne croirai pas ». Le suffixe du verbe moderne est différent, mais le sens est le même. Au lieu de *ni ..amser* « ne ..jamais » la langue moderne dit *ni ..un amser*.

Dans *ci-hun argant* le premier mot paraît être une préposition. Elle se retrouve plus bas dans l'expression *ci-hutun ci-hitun*, qui, pour le sens, ne diffère pas de *be-heit be-het* « jusqu'à ».

Agit, *hegit* est la 3e pers. du sing. du verbe moderne *af* (**agam*) « j'irai », III pers. *i aiff eiff*. Peut-être le glossateur se sert-il de ce verbe, parce qu'il y a dans le texte latin: *nonne duo passeres ab asse veniunt* (pour *asse veneunt*).

La Gramm. celt.[2] (p. 907) rend *diguormechis* par « testatus est », M. Loth (p. 103) par « il a témoigné ». Mais puisque le texte latin lit *adicit*, on devra voir dans *diguormechis* le passé du verbe gallois qui répondait exactement au v.-irl. *doformaig* « il ajoute », *doformgat* « ils ajoutent », *doformagar* « est ajouté », etc. La racine de ce verbe paraît être plutôt MAG que MAC. Le *ch* de *diguormechis* serait donc ici le signe de la spirante sonore, issue de *g* entre deux voyelles, et généralement rendue par la lettre *g*. La désignation des spirantes a longtemps mis en embarras les scribes celtiques. Notre glossateur hésite aussi entre *f* et *b*; cp. *amcibret*, *guotan amcib-* à côté de *guoifrit* (l. *guo-*[*c*]*ifrit*), gall. mod. *cyffred amgyffred*.

Le glossateur n'est pas plus satisfait de l'explication que l'auteur latin donne dans la 3e section. Elle porte sur le fait que le talent est égalé une fois à 80 livres, l'autre fois à 60 livres (attiques). Le Gallois ajoute: *de sé nichoilàm immet; celir nimer*[1] *bichan gutan irmaur nimer; vel*, etc. « je n'en crois pas grand'chose; un petit nombre se cache sous le grand nombre (= il y a une faute dans les chiffres); ou bien », etc.

1. *Cel irnimer* Gramm. celt..

L'expression *de se* « de cela » montre que le pronom *se* « cela », conservé en bas-breton, ne manquait pas au vieux-gallois.

Immet est encore un mot qui s'est perdu en gallois; c'est le v.-irl. *imbed* « grande quantité, beaucoup ».

Les autres mots cités ne demandent pas d'explication. Je ne dirai rien sur la quatrième section du texte, où tout ne m'est pas clair.

R. Thurneysen.

Novembre 1889.

II.

LE SUFFIXE D'ÉGALITÉ GALLOIS EN *-ET*.

Dans le premier fascicule du tome V des *Mémoires de la Société de linguistique*, sous le titre de *Un suffixe de comparaison en vannetais*, j'ai fait paraître un court article dans lequel je rapprochais le suffixe d'égalité gallois en *-et (Kyn-vonhedicket a thi)* du superlatif d'admiration vannetais en *et (hirret un nos)*[1]; j'identifiais ce suffixe avec celui des noms de nombre en *-to*: irl. *coiced*, gall. *pummed*, bret. *pemped*, grec δέκατος. La valeur comparative et gradative de *-to* est bien connue (v. Brugmann, *Gr. der vergl. gr.*, p. 422). Depuis, une autre origine a été attribuée à ce suffixe par M. Rhys dont l'opinion paraît avoir été adoptée par M. Whitley Stokes (*The neo-celtic verb substantive*, p. 27, n. 1). Le comparatif d'égalité gallois en *-et* serait identique aux formes irlandaises en *-ither (ither ocus, ither fri)*; l'*r* serait tombé comme dans *arad* « charrue », d'*aratr*, *brawd* « frère », pour *brawdr*; *trawstr* de *transtrum*. Au seul point de vue du gallois, cette explication me semble des plus hasardées : à côté d'*arad* on trouve tout aussi souvent *aradr*, tandis qu'on ne trouve jamais que *-et*; pour *brawd* et *trawst*, la chute de l'*r* vient de ce que la langue a voulu éviter dans un monosyllabe deux groupes, *consonne* + *r*. Le même fait existe en

1. Ce superlatif était usité partout en moyen breton. En gallois, les formes en *-et* étaient usitées, comme superlatif d'admiration, également : *o odidoced oedd ei flas* « que son goût était excellent ! » (*Gweledigaethau y bardd cwsg*, édit. Silvan Evans, p. 73).

breton pour *treust* = *trawst* = *trāstrum* : ici, il y avait deux fois le groupe *tr*, et le breton n'avait pas la ressource de changer *tr* en *zr* à cause de l'*s* précédent. Pour l'armoricain, le suffixe *-et* existant comme suffixe de comparaison, l'hypothèse de MM. Rhys et Stokes est inadmissible : *aratr* est devenu partout *arazr* en moyen breton, et aujourd'hui *arar* ou *arèr* (par *araer* ; cf. *mozreb, moereb*) ; **brotr* a donné *breuzr, breur*. L'*r* de *breur* a disparu à une époque *moderne* en bas-vannetais et dans quelques localités ; mais ce phénomène n'a rien à faire avec celui dont je viens de parler : on dit en effet, en bas-vannetais, également *leu* pour *leur*, gall. *llawr*. De plus, les formes *leu, breu* n'ont pas complètement évincé les formes *breur, leur*. L'hypothèse de M. Rhys écartée, il ne reste de possible que celle que j'ai proposée.

J. Loth.

III.

DE L'ADJECTIF SUBISSANT LA MUTATION INITIALE APRÈS UN SUBSTANTIF MASCULIN.

D'après M. Ernault, dans son *Glossaire moyen-breton* (Mémoires de la Société de linguistique, VI, p. 417-418), une règle constante, en gallois, serait, qu'après un nom propre, on change de forte en faible la première consonne muable d'un adjectif qui le qualifie, ou d'un substantif en apposition qui le détermine : *Hywel dda, Dafydd frenin*. Il ajoute avec raison qu'un phénomène analogue se produit en breton ; mais, dans l'expression de la règle aussi bien pour le gallois que pour le breton, M. Ernault a oublié le point capital : *c'est que le qualificatif ne subit cette mutation* que quand *il est constamment appliqué au substantif, lorsqu'il en est devenu l'épithète habituelle et forme avec lui une sorte de composé*. Cette règle, mutilée dans certaines grammaires galloises, est parfaitement exposée dans la *Dosparth Edevrn davod aur* publiée par William ab Ithel : Common substantives and adjectives, used as *agnomens* after proper names of *whatever gender*, are put in the soft sound, ex. Davydd Goch (p. 250, ss. 15, 34). Ainsi complétée, la règle est facile à expliquer. Je m'apprêtais à le faire dans des *addenda*

à ma Chrestomathie, quand j'ai trouvé à la fois la règle et l'explication dans les *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by Celtic heathendom* de M. Rhys. M. Rhys constate que l'infection n'atteint après un nom propre masculin que les épithètes *permanentes*. Nous disons, ajoute M. Rhys, *Maelgwn Fychan,* Maelgwn le Petit, si *bychan* est l'épithète habituelle, le surnom, mais *Maelgwn bychan*, si *bychan* n'est pas un surnom. *Maelgwn Fychan* aurait pour équivalent, en vieux-celtique, un composé *Maglocuno-biccanos ; Maelgwn bychan* serait *Maglocunos biccanos* (p. 12). La mutation du qualificatif (adjectif ou attribut-substantif), même après un nom propre masculin, est donc un simple cas de la loi des composés [1].

J. Loth.

IV.

L'INITIALE DU COMPLÉMENT DU VERBE FLÉCHI SUBISSANT L'*INFECTIO DESTITUENS*.

Une des lois les plus caractéristiques de la syntaxe galloise, c'est que le verbe fléchi provoque l'*infectio destituens* de son objet ou complément. Il y a une trace de cette loi en breton armoricain. On dit partout : *an draze a ra vad t'in* « cela me fait du bien » ; *ra vad*, jamais *ra mad*. Si *mad* était attribut adverbial, l'*m* ne subirait pas la mutation : *hen a ra mad*, il fait bien (ordinairement : *mad a ra*). Il est certain que ce phénomène d'infection n'a dû se produire d'abord qu'à deux conditions : 1° que le suffixe verbal fût terminé par une voyelle ; 2° que l'objet *suivît immédiatement*. L'analogie a généralisé la loi. Si la loi est tombée en désuétude en breton, cela peut tenir à la fois à ce qu'elle n'a peut-être pas été appliquée aux formes verbales terminées primitivement par une consonne ; à ce que, même là où le suffixe verbal se terminait par une

1. La ligne de démarcation entre les deux constructions n'est pas toujours, aujourd'hui, semble-t-il, scrupuleusement respectée en breton. D'après les exemples trégorrois cités par M. Ernault, il semble que la terminaison du nom propre ait une certaine influence. En bas-vannetais, et ailleurs, en plusieurs localités, je crois, il n'y a qu'un certain nombre d'*adjectifs-épithètes* à subir la mutation.

voyelle, la terminaison consonnantique moderne a pu contrarier la sonorisation; enfin à ce que dans beaucoup de cas le verbe est séparé de son objet, auquel cas déjà, anciennement, l'*infectio* ne devait pas avoir lieu. Il y a, il me semble, néanmoins, une conclusion à tirer de cette *infection* généralisée en gallois et se produisant même, la plupart du temps, quand l'objet ne suit pas immédiatement le verbe; c'est que, en vieux celtique, le complément devait le plus souvent suivre le verbe. Cette hypothèse n'est pas contredite, mais au contraire justifiée par les inscriptions gauloises. Le plus souvent le complément suit le verbe (v. d'Arbois de Jubainville, *La place du verbe en vieux-celtique, Revue Celtique,* III, p. 99).

J. Loth.

V.

TENE CEN COICLED

(ECHTRA NERAI, L.)

The meaning of *coicled* « to save » in this connection is explained by the use of the word in the modern language for what in Anglo-Irish is called « raking » the fire, i. e. keeping it alive by heaping ashes on it. The common phrase for this is *coigilt* or *cuigilt* (corruptly *cuingilt* [1]) *na teineadh.*

Ní bh-fuil

Zimmer has repeatedly denied the existence of this form in the spoken language. But his observations of modern Irish were evidently very limited. There cannot be the smallest doubt that *ní bh-fuil* is a very common form throughout Munster, while it is rarely or never heard in Connaught. This « analogie-bildung » does, however, not stand alone. *Ní bh-fuair, ní bh-fuighead,* and *ní bh-faca* are pretty frequent both in Munster and Connaught, and Z. might have heard this pronunciation even in Aran.

K. M.

1. Cf. *conguint* « to gnaw » for *coguint.*

VI.

ADDENDA TO THE ECHTRA NERAI.

The Echtra Nerai is mentioned in the following extract from Harl. 5280, fo. 54 a.

Cair (.i. comaircim) cia boi ind Eriu i flait[h] Conairi no cia fot boi Eri cen rig no cia dogab Eri d'es Conaire no cia is taeisce Tain no Bruighen no cia ba ri Erind oc inarb*ad* mac n-Usnech no cia haeis Conculaind ar Tain no cia fot iar Tain co fuair bas? Ni *ansa* emh. *Secht* m-blia*dna* décc 7 tri .xx. di Conaire i rigi n-Eir*enn* 7 .v. bliadhna d' Erind cen rig co n-err*acht* Lug*aid* Sriab n-Derg 7 re lind *Con*airi robith m*aic* Uisn*ech* a n-Emain Macha. A cind mis ar di blia*dna* ar n-dith Conuiri a m-Bruig*in* Sluaig*ed* na Tana in alio loco dicitur. xiii. blia*dna* .xx. ria Tain 7 .x. m-blia*dna* .xx. ier Tain soegal Conculaind in alio loco dicitur. Echtrai Nera 7 Tain Bo Fraich 7 Tain Bo Flidhisi 7 Cath Ruis na Righ for Boinn 7 Cath Findcorad ria Concob*ur* re lind Conaire in sin uili. Finis.

l. 95, buiderath. This has nothing to do with raith *fern,* but stands for buiderad (LL. 120 a, 50), a collective of buide (LL. 120 b, 33) some plant with a yellow flower. Cf. buidhe mór *reseda luteola,* O'R.

l. 113, fodia do betho. Cf. the modern 'sé do bheatha *hail!*

l. 149, oidchi shamnai dothaet *Hallowe'en next.* Cf the use of dochúaid in adaig cétáine dochúaid *last Wednesday eve,* LBr. 274 a, 67, ib. 274 b, 20.

l. 154, instead of ad*aig* read ad*on* = edón *that is.*

l. 163, instead of bet read betit, and cf. betit mnaa can a muntera, LL. 48 a, 11.

VII.

MORGABLOU.

Morgablou dans les gloses du xe siècle, découvertes par M. Whitley Stokes, glose *aestuaria.* Cette découverte justifie

la traduction que j'ai donnée dans le tome Ier de ma traduction des *Mabinogion* (notes critiques, p. 342) du mot gallois *morawl,* qu'aucun dictionnaire ne donne : je l'ai traduit par *estuaire,* en supposant qu'il était pour *mar-gawl* et en le rapprochant de l'irlandais *mor-gobuil* donné par M. Stokes, *Revue Celtique,* IX, p. 100. *Morgablou* supposerait, il est vrai, au singulier, *mor-gavl,* et on aurait aujourd'hui, suivant l'orthographe moderne : *mor-afl.* Le scribe du Livre Rouge aura ici, comme en d'autres endroits, transcrit *u* par *w,* tandis qu'il aurait dû le transcrire par *v.* Quant à *gabl,* il me paraît identique à l'irlandais *gabul* (Windisch, Irische Texte) ou *gobhal* (O'Reilly) *fourche, fourchette,* gallois *gafl,* fourchette, l'angle formé par les deux jambes ; vieux gallois *gablau* dans *fistl gablau* glosant *fistula bilatrix* (Gloses à Matianus Capella) ; armoricain moderne *gaolot,* fourche ; vannetais *gavelodd,* fourche à deux branches (L'Armerye). Skeat, dans son *Etymological dictionary of the english language,* attribue une origine celtique aux mots anglais *gable* et *gaff.* Il est vrai que le celtique n'est pas la partie forte de cet ouvrage.

Quant à *gabl,* c'est peut-être un dérivé de la racine qui a donné en vieil irlandais *gaibim* « je saisis », en gallois *gafael,* saisir, en cornique *gaval,* même sens.

J. Loth.

VIII.

NOTE SUR UN TEXTE DE L'HISTORIEN GREC EUSÉBIOS RELATIF AU SIÈGE D'UNE VILLE DES GAULES PAR LES FRANCS[1].

M. Wescher a publié en 1867 dans sa *Poliorcétique des Grecs,* et l'on a réédité plusieurs fois depuis (*Fragmenta historicorum graecorum,* éd. Didot, t. V, p. 23 ; *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules,* par E. Cougny, tome V, p. 113) un fragment de l'historien grec Eusébios, contemporain de Dioclétien, relatif au siège de la ville de Thes-

1. Cette note est le résumé d'un article plus étendu sur le même sujet qui doit paraître incessamment dans la *Revue historique.* — T. R.

salonique par les « Scythes », c'est-à-dire par les Goths, au milieu du IIIe siècle. Ce fragment se termine par le paragraphe suivant :

« Ces derniers engins *(il s'agit d'appareils à extinction par lesquels les assiégeants protégeaient leurs batteries contre les flèches incendiaires)*, je n'en ai pas ouï parler chez les Macédoniens ; c'est dans un autre siège que j'ai appris qu'on s'en était servi contre les projectiles incendiaires. Les Celtes (Κελτῶν) assiégeaient une place appelée ville des Tyrrhéniens (πόλει Τυρρηνῶν). Elle est située dans le pays des Gaulois d'Occident, dans la province de Lugdunaise (χώρᾳ τῇ Γαλατίᾳ τῶν ἐν τῇ Ἑσπέρᾳ κατοικημένων, ἔθνεος τοῦ Λουγδουνησίου). Ce siège eut lieu à l'époque où la Gaule entière et les provinces voisines n'obéissaient plus à l'empire romain, mais s'étaient séparées et faisaient cause commune avec les rebelles. A cette époque donc, les Celtes d'outre-Rhin (Κελτῶν τῶν πέρην Ῥήνου) ayant fait une expédition en Gaule, un corps détaché de leur armée vint assiéger la ville susdite. Beaucoup de leurs machines ayant été incendiées, ils imaginèrent de creuser en arrière de leurs batteries des réservoirs qu'ils remplirent d'eau ; puis ils firent des conduits en plomb couverts qui recevaient l'eau et l'amenaient (au-dessus des machines, pour les inonder au moment voulu)... » *Le reste est perdu.*

Le premier éditeur a déjà reconnu dans la πόλις Τυρρηνῶν, dont il est question dans ce morceau, la ville de Tours, *civitas Turonum,* située effectivement dans la province de Lugdunaise : cette identification devient encore plus certaine en présence de la forme *Turini,* qui se trouve chez Ammien Marcellin (XV, XI, 12). Quant aux événements mêmes dont il s'agit, les précédents éditeurs se sont ou bien abstenus de toute explication ou rangés à l'hypothèse de M. Ch. Müller, suivant laquelle l'épisode raconté par Eusébios se rapporterait à la révolte des Gaulois sous l'empereur Tibère, en 21 ap. J.-C. La ville de Tours fut, d'après Tacite (*Ann.,* III, 40), une de celles qui donnèrent le signal de l'insurrection ; elle fut écrasée par le légat Aviola avec le concours des milices indigènes et d'un détachement des légions de Germanie.

Il est à peine besoin d'insister sur l'invraisemblance de cette

explication : sauf la mention de la ville de Tours, commune aux deux épisodes, tout y diffère absolument ; d'ailleurs, les expressions mêmes de l'historien grec prouvent qu'il s'agit de faits beaucoup plus rapprochés de son époque, sur lesquels il a pu recueillir des témoignages oculaires. Voici l'explication que je propose à mon tour et qui me paraît l'évidence même. Il s'agit d'une des expéditions militaires entreprises en Gaule par les peuples germaniques, particulièrement par les Francs, pendant la période troublée et obscure connue sous le nom de « période des trente tyrans » (257-272 après J.-C.). A cette époque, sous le règne nominal du faible Gallien, l'empire romain tombait en pleine dissolution ; toutes ses frontières étaient successivement forcées par les barbares. Les Alamans inondèrent la vallée du Rhône et pénétrèrent en Italie ; les Francs ravagèrent toute la Gaule du Nord (Belgique et Lyonnaise), passèrent de là en Espagne, où ils saccagèrent Tarragone, et poussèrent même une pointe jusqu'en Afrique. Ils rencontrèrent, à la vérité, une énergique résistance de la part des empereurs nationaux que la Gaule, abandonnée à elle-même, finit par se donner ; mais Postumus et ses successeurs avaient un pouvoir trop contesté, trop incessamment menacé, pour remporter des succès définitifs : souvent ils durent négocier au lieu de combattre, prendre même à leur service des bandes de mercenaires barbares ; l'insécurité générale qui régnait dans les provinces gauloises est attestée par le grand nombre de trésors monétaires enfouis à cette époque. L'ordre ne fut rétabli en Gaule qu'après que Tétricus eut fait sa soumission au « restaurateur du monde », Aurélien (272).

On remarquera que les expressions de notre texte s'accordent à merveille avec cette explication nouvelle.

1° L'événement était récent ; Eusébios, écrivant trente ans après ces invasions, pouvait « en avoir entendu parler ».

2° « La Gaule entière et les provinces voisines s'étaient détachées de l'empire ». En effet, nous savons par les médailles et les bornes milliaires que Postumus, dont le règne dura dix ans, fut reconnu non seulement en Gaule, mais encore en Espagne et en Bretagne.

3° « Les Celtes d'outre-Rhin (Germains) avaient envahi le

pays ». On n'a que l'embarras du choix entre les nombreuses razzias de cette période; il s'agit sans doute de la grande expédition entreprise tout au commencement du règne de Postumus (258?) et dont les dernières vagues allèrent se perdre en Afrique.

4° « Un corps détaché vint assiéger Tours ». On vient de voir, par l'exemple de Tarragone, que les Francs ne craignaient pas de s'attaquer aux places fortes. Plus tard, sous Probus, ils se rendront maîtres en Gaule de 70 villes. Ce qu'il y a de curieux et de nouveau dans notre texte, c'est de voir que les Francs, dès l'aurore de leur histoire, ne se bornaient nullement aux procédés primitifs de poliorcétique qu'on serait tenté de leur attribuer : ils savaient construire des machines de siège et même déjouer les moyens de défense des assiégés par un artifice ingénieux, renouvelé de Démétrius Poliorcète.

Il ne reste plus qu'à faire observer que l'expression « Celtes d'au delà du Rhin » pour désigner les Germains n'est point particulière à notre auteur : c'est le terme constant dont se servent Dion Cassius et les écrivains de son école ; voyez par exemple Dion, LXXI, 3 : πολλοὶ τῶν ὑπὲρ τὸν Ῥῆνον Κελτῶν. Ces auteurs profitèrent de l'existence des deux termes synonymes, Galates et Celtes, qui, dans l'ancien vocabulaire grec, désignaient indifféremment tous les peuples du N.-O. de l'Europe, pour distinguer les populations de race différente, séparées par le Rhin, sans recourir au mot nouveau Germains, dont l'origine gallo-romaine choquait leur purisme : ils appelèrent désormais *Galates* les Gaulois, les peuples situés à l'ouest du Rhin, et *Celtes* les Germains, les peuples situés à l'est de ce fleuve (Dion, XXXIX, 49). Quant au terme de *Germania*, chez Dion, il ne désigne que les deux provinces romaines de ce nom, situées sur la rive *gauche* du Rhin.

Théodore Reinach.

IX.

ERUBLOBLION.

M. Whitley Stokes a publié dans le numéro du 18 janvier 1890 de l'*Academy* vingt-cinq gloses bretonnes du xe siècle,

tirées d'un manuscrit d'Orose de la bibliothèque vaticane, coté Regina 296, et trois autres gloses d'un manuscrit de la même bibliothèque, du XIIe siècle, coté Regina 691. Ces gloses, toutes intéressantes, sont en général d'une explication facile, et je laisse au *leader* celtique le soin de les commenter. Quatre seulement lui semblent jusqu'ici inintelligibles, et c'est sur elles qu'il appelle l'attention des celtisants :

erublobion, gl. proletarios.

sainis : in contionem *(sainis)* protraxit.

Torntrient : Trinovantum firmissima civitas .i. civitas quæ britannice dicitur *Torntrient.*

eusouion, gl. gestatorum (glose du XIIe siècle).

Pour le moment, je laisse de côté *sainis, eusouion,* et *Torntient* qui soulève diverses questions de géographie ; *erublobion* me semble facilement explicable.

Pour *eru-blobion,* M. Stokes a supposé une erreur possible du scribe et proposé *eru-boblion* « le peuple, les gens du sillon ». Il faut conserver la leçon du manuscrit : *erublobion* est composé de *eru* « sillon », gallois moderne *erw*, armoricain *ero*, vannetais *erw* (*w* = *ü* consonne), subst. féminin ; et de *plobion* avec la mutation régulière de *p* en *b ; plobion* est un dérivé de *ploeb* = *plēbe*, gall. moderne *plwyf*, armoricain mod. *ploué*, et en composition *plou, plo, pleu* (v. J. Loth, *Chrestomathie bret.*, pp. 157, 225) : *eru-bloblion* signifie donc littéralement : *les plébéiens du sillon, de la glèbe.* De bonne heure, le mot *ploeb, ploew,* a désigné, en Bretagne, non seulement tous les membres du *ploeb*, de la peuplade, mais plus spécialement les campagnards, par opposition aux habitants du *bourg*, le *gwic*. En Léon surtout, le pays qui a conservé le plus longtemps, en Bretagne, le servage, on remplace encore, pour désigner le bourg et même, par abus, la commune, *plou* par *gwic :* ainsi on dit *Guitalmezeau* pour *Ploudalmezeau* (dans la vie de saint Paul-Aurélien par Wrdisten, *Plebs Telmedovia*) ; *Guikerneau* pour *Plouguerneau,* etc. (v. J. Loth, *Chrestom. bret.*, p. 210, note 2). Quant à *plobion* pour *ploebion,* cf. *bostol* glosant *belluina,* dans le manuscrit d'Orléans, pour *boestol,* dérivé de *boest* = *bēstia.*

J. Loth.

X.

HERCYNIA.

M. Rudolf Much a publié en 1888 dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, t. XXIII, p. 454-462, un article qui nous a paru intéressant, bien que la conclusion ne nous semble pas certaine. La note qui suit est un arrangement à l'usage des lecteurs étrangers à l'Allemagne. La conclusion diffère sensiblement de celle qu'a proposée M. Much.

L'expression forêt *Hercynios*, Ἑρκύνιος δρυμός chez Poseidonios, désigne les montagnes qui environnent la Bohême. En effet, nous savons par Strabon que suivant Poseidonios les Boii habitaient la forêt Hercynios au temps de l'invasion des Cimbres[1]. Plus d'un siècle après cela, Maroboduus, roi des Marcomans, avait pour domaine la région à laquelle la forêt Hercynie formait une enceinte; les Marcomans avaient eu un domaine plus étendu à l'ouest avant les conquêtes que firent les Romains en Germanie pendant la première partie du règne d'Auguste[2]. En l'an 6 de J.-C. le César Tibère voulut entreprendre une guerre contre les Marcomans; il projetait d'arriver chez eux par le sud, en partant de Carnuntum en Pannonie, ville alors comprise dans le royaume de Norique, et dont l'emplacement est aujourd'hui dans la Basse-Autriche, à Deutsch-Altenburg, près de Haimburg, sur la rive droite du Danube, à l'est de Vienne.

Sentius Saturninus, légat de Germanie, devait les attaquer en même temps par l'ouest, en traversant le pays des *Chatti*, aujourd'hui la Hesse; il avait ordre de s'ouvrir par des abattis d'arbres un passage dans la forêt Hercynie et ainsi de pé-

1. Strabon, l. VII, c. 2, § 2; éd. Didot, p. 244, l. 6-9.

2. Gentem Marcomannorum quæ, Maroboduo duce excita sedibus suis atque in interiora refugiens, incinctos Hercynia silva campos incolebat. Velleius Paterculus, l. II, c. 108, § 1. Strabon, l. VII, c. 1, § 5, dit que la forêt Hercynie enveloppe un grand cercle : κύκλον περιλαμβάνον μέγαν et qu'au milieu est une région bonne à habiter : ἐν μέσῳ δὲ ἴδρυται χώρα καλῶς οἰκεῖσθαι δυναμένη; éd. Didot, p. 242, l. 46-48.

nétrer en Bohême[1]. On sait que Velleius Paterculus écrivait en l'an 30 ou environ de notre ère. Tacite, postérieur à Velleius, mais racontant des événements contemporains de cet auteur, en l'an 17 de J.-C., fait dire au célèbre Arminius que Maroboduus, abrité par la forêt Hercynie, ne savait pas ce que c'était que la guerre[2].

On comprenait sous le nom de forêt Hercynie le Jura de Franconie et le Jura de Souabe, Frankischer Jura et Schwabischer Jura, dont les sommets délimitent au nord le bassin du Danube supérieur; en effet, nous dit César, la forêt Hercynie atteint le territoire des Helvetii (Suisse), des Raurici (Bâle), et des Nemetes (Spire)[3].

Le mot Hercynie désignait aussi, malgré leurs noms spéciaux, les montagnes qui forment l'enceinte de la Bohême au sud-ouest et au nord-ouest; la chaîne de montagnes qui délimite la Bohême au sud-ouest, le Böhmerwald, avait un nom distinct, *Gabrêta*[4], c'est-à-dire la forêt des Chèvres; la chaîne de montagnes du nord-ouest portait aussi un nom spécial *Sudeta*[5].

La partie la plus importante de la forêt Hercynie était: 1° le Sudeten Gebirge qui borde la Bohême au nord-est et où l'on trouve le Schneekopp qui a 1,600 mètres de haut; 2° l'Erzgebirge, *Sudeta* antique, qui borde la Bohême au nord-ouest; sur un grand nombre de points sa hauteur dépasse 1,100 mètres, le Keilberg atteint 1,275 mètres. Le Jura de Franconie ne contient aucune montagne qui s'élève à 700 mètres, et le Jura de Souabe n'arrive nulle part à plus de 1,000 et quelques

1. Sentio Saturnino mandatum, ut per Cattos, excisis continentibus Hercyniæ silvis, legiones Boiohæmum (id regioni quam incolebat Maroboduus nomen est) [duceret]. Velleius Paterculus, l. II, c. 109, § 3.

2. Maroboduum præliorum expertem, Hercyniæ latebris defensum. Tacite, *Annales*, l. II, c. 45.

3. Oritur ab Helvetiorum et Nemetum et Rauricorum finibus rectaque fluminis Danuvii regione pertinet ad fines Dacorum (Cesar, l. VI, c. 25, § 2).

4. Ἔστι δὲ καὶ ἄλλη ὕλη μεγάλη Γαβρῆτα ἐπὶ τάδε τῶν Σοήβων, ἐπέκεινα δ' ὁ Ἑρκύνιος δρυμός. Strabon, l. VII, c. 1, § 5; éd. Didot, p. 243, l. 14-16; cf. Ptolémée, l. II, c. 11, § 5; éd. Didot, I, p. 254, l. 1.

5. Ptolémée, l. II, c. 11, § 5; p. 253, l. 9.

mètres d'élévation. Les Sudeten Gebirge ont 400 kilomètres de long, l'Erzgebirge 150, le Jura de Franconie 225, le Jura de Souabe 210[1].

L'Erzgebirge compris dans l'Hercynie, *Harcynios* suivant Aristote au quatrième siècle[2], *Orcynios* suivant Ératosthène au troisième siècle[3], *Hercynios* suivant Poseidonios au commencement du premier siècle avant notre ère[4], portait au neuvième siècle de notre ère un nom conservé par la chronique de Moissac qui le note *Fergunna*. En 805, Charlemagne, alors à Aix-la-Chapelle, envoie contre les Windes trois armées qui passent par *Fergunna* et atteignent d'abord le fleuve *Agara*[5], ensuite l'Elbe. Agara est l'Eger affluent de gauche de l'Elbe; l'Eger longe l'Erzgebirge au sud et se jette dans l'Elbe au nord de Prague. *Fergunna* est un nom de Erzgebirge qu'il faut traverser en venant d'Aix-la-Chapelle pour atteindre l'Eger et l'Elbe.

Fergunna est le gothique *fairguni* = *fergunia* « montagne », qui suppose un thème primitif *perkúnio-; perkúnio-* donne à la fois en celtique, après la chute du p, *ercunio-* et en germanique après la permutation des consonnes, *fergunia-*.

Le gothique *fairguni*, montagne, se retrouve en anglo-saxon sous la forme *firgen; firgen* en anglo-saxon est usité dans les composés. On le retrouve en Bavière dans des monuments du neuvième siècle; sous les formes *virgunda, vircunnia, virgundia*, il désigne une suite de collines au nord du Danube entre Ellwangen et Ansbach[6].

Ainsi le nom de l'Erzgebirge a pu être d'abord germanique. Avant la permutation des consonnes, les Germains appelaient l'Erzgebirge *percunio-*. Ce fut alors que les Gaulois devinrent voisins de l'Erzgebirge. Déjà les Gaulois ne pouvaient articuler le p indo-européen; quand ils voulurent répéter le

1. Ritter, *Geographisch-Statistisches Lexicon*, 1883, aux mots *Erzgebirge, Jura, Sudeten*.
2. Aristote, *Meteorologicorum* I, 13.
3. Cesar, *De bello gallico*, l. VI, c. 24, § 2.
4. Strabon, l. VII, c. 2, § 2; éd. Didot, p. 244, l.
5. D. Bouquet, V, 81 c.
6. Förstemann, *Namenbuch*, t. II, col. 555.

mot *percunio-*, ce fut *ercunio-* qu'ils prononcèrent. *Er-cunio-* dans leur langue signifiait « très haut » et on pouvait à volonté dire *ar-cunio, or-cunio* ou *er-cunio,* car le suffixe *er* « très » a une variante *aur* en irlandais, de là les trois orthographes conservées par les auteurs grecs: Aristote, Eratosthène, Poseidonios. Si l'on admet cette doctrine, les Germains ont dû précéder les Gaulois sur les pentes de l'*Erzgebirge*. Il est vrai qu'on peut émettre une hypothèse plus probable : penser que le nom le plus ancien est *arcunio-*, *ercunio-* et que le mot germanique a été apporté par les Marcomans ; il aura été préféré au mot *berg* « montagne » par l'effet de l'étymologie populaire. Les Marcomans ne comprenant pas le gaulois *ercunio-* l'auront remplacé par le mot *fergunia-*, qui dans leur langue avait une signification et qui était synonyme de l'allemand moderne *berg*.

H. D'A. DE J.

XI.

LE MANUSCRIT LUXEMBOURGEOIS DES « HISPERICA FAMINA ».

Pendant un récent séjour à Luxembourg, j'ai eu la curiosité de voir le manuscrit avec gloses bretonnes que possède la bibliothèque de cette ville, et qui a été étudié par M. Rhys dans le tome I de notre Revue (p. 349 et suiv.). Depuis la publication du travail de M. Rhys, ce manuscrit a été examiné par M. H. Bradshaw, comme témoignait une notice manuscrite, écrite de sa main, et jointe au manuscrit. J'ai pris copie de cette notice, et comme tout ce qui émane de l'illustre paléographe est instructif pour les celtistes, il me parait intéressant de la publier ici, comme complément à l'article de M. Rhys.

H. GAIDOZ.

MS. 89.

Hisperica famina, cum glossis britannicis. Sæc. IX-X, 4 ff. in-4°.

These two sheets (four leaves) were discovered in the binding of Ms. 109 in this Library, a Ms. of the IX-Xth century, which formerly belonged to the monastery founded by St. Wiltibrord at the close of the VIIth century, and which still bears the following marks of ownership at the beginning :

Codex sancti Willibrordi epternacensis cenobii and:

A. 20 continet Augustinum super primam quinquagesimam psalterii.

The first three leaves contain fragments of a set of *Hisperica famina* (western utterances) by the same author as those printed by Cardinal Mai in his « Classicorum auctorum ex codicibus vaticanis editorum tomus V ».

The *glossæ collectæ* in the last leaf are evidently taken from a third set of *Hisperica famina* by the same author; but as the scribe has only copied those words which had glosses, and has omitted all the intervening words of the text, it is quite impossible to form mere than a very vague idea of the drift of the complete work.

From the forms of the British glosses, which are here copied by one clearly did not understand what he was copying, it seems probable that the original must have been glossed in Brittany or Cornewall rather than in Wales. But, though the text is professedly of origin, these uncouth Hisperic words, which abound here, are (sofar as I knew) only found elsewhere in the *Lorica* of Gildas (printed by Mone, *Hymni Latini*, I, 367, as « Hymnus quem Lathacan Scotigena fecit ») in a poem addressed to the redbreast *(rubisca)* in the Cambridge University Library, and in several manuscripts of the Xth Century, mere or less closely unnected with Brittany.

Henry Bradshaw.

Sept. 27, 1876.

CORRESPONDANCE

Monsieur,

Dans votre numéro de juillet vous aviez bien raison de dire, à propos de mes articles de vulgarisation sur l'Irlande dans le *Century Magazine* de New-York, qu'il y a toujours des Irlandais qui persistent à envisager l'histoire d'Irlande comme des écrivains du moyen âge. Mais je ne pensais pas mériter d'être classé parmi eux.

Les Irlandais d'Amérique qui s'adonnent à l'étude des antiquités de leur île natale m'ont même reproché parfois le scepticisme avec lequel je nie beaucoup de choses qui ne sont point d'accord avec les probabilités, et même qui sont en contradiction avec la situation possible des races en Europe dans ces temps si éloignés. De vives critiques me sont adressées parce que je trouve sous la domination celtique une population qui a quelque analogie avec les Finnois, les Hongrois, les Turcs. Je trouve leurs traces dans les traditions assez obscures recueillies par Keating et les Quatre Maîtres (et en général mal comprises par eux) — dans la langue gaélique, dans les dieux, fées, héros et sorciers entrevus avec beaucoup de difficulté à travers la couche chrétienne — dans les armes de guerre, dans l'architecture et les lois. Si vous avez la bonté de parcourir les articles publiés depuis dans le *Century Magazine*, en mai, juin et juillet 1889, vous trouverez, si je ne me fais pas illusion, que je ne suis ni de ceux qui déduisent Britain de Brutus, ni de ces patriotes irlandais qui s'efforcent de trouver les Phéniciens établis en Irlande, parce que les chansons héroïques parlent de guerriers dits *Fenians*.

Mais, d'autre part, il me semble que les savants modernes ont poussé le scepticisme trop loin en refusant toute valeur aux légendes populaires et aux récits par lesquels commencent l'histoire indigène de l'Irlande. J'aurais lu vos ouvrages bien mal, Monsieur, et ceux de M. Henri Gaidoz, pour ne point parler d'autres, si je ne comprenais pas que la saine critique ne doit pas écarter toute lumière sur le passé ténébreux de l'Irlande et de la Gaule, parce que cette lumière tombe à travers des fenêtres à l'antique — disons de cuir gratté ou de pierre transparente.

En Américain qui dérive d'une ancienne souche française, je raconte l'histoire antique de l'Europe entière plutôt que celle d'Irlande; ce sont mes compatriotes que je voudrais intéresser aux études celtiques plutôt que les Irlandais, qui ont chez eux des antiquaires d'une bien plus profonde érudition. La série d'articles qui de temps en temps apparaîtront dans le *Century Magazine* est adressé au grand public. Certes, je ne peux pas entrer dans des explications trop longues et savantes, ni tourmenter mes aimables lecteurs par trop de noms qui leur sembleront barbares. En Angleterre et en Amérique, mon sujet même, étant irlandais, se heurte à beaucoup de haines de races et beaucoup de préjugés politiques.

Mais j'espère que le moment arrivera où les universités de mon pays ouvriront leurs cadres pour admettre l'enseignement des vieilles langues de l'Europe, mettant à côté des chaires de grec et latin une chaire de langues celtiques. Il n'est que juste que les collégiens aient désormais la possibilité d'apprendre à connaître un peu leurs ancêtres à eux, tout en ne négligeant pas le latin, le grec et le sanscrit.

CHARLES DE KAY.

New-York, 13 août 1889.

Paris, le 2 février 1890.

Monsieur le Professeur,

Vous connaissez depuis longtemps les tiers de sou mérovingiens attribués par les numismatistes à l'atelier d'Ambernac,

dans la Charente, et qui portent en légende le nom de lieu *Antebrennaco, Antebrinnac, Antebrinaco.* Permettez-moi d'attirer votre attention sur une forme plus ancienne du même nom. Un tiers de sou qui est entré au Cabinet de France en 1852 donne la légende ANDEBRINNACO ; un autre, qui était au nombre des 1,131 pièces de la collection d'Amécourt acquises récemment par le même Cabinet, porte ANDEBRENACV. Tous les noms de lieux terminés par le suffixe *ac*, à l'origine desquels on a pu remonter, ont pour racine, comme vous l'avez démontré, un nom d'homme latin, gaulois ou franc. Ambernac ne doit pas faire exception. Il semble qu'il ait pour origine un nom gaulois. Le préfixe *Ande* a une physionomie gauloise ; on le retrouve dans des noms d'hommes tels que *Andebrogirix, Anderex, Andelipa* et dans plusieurs ethniques tels que *Andecavi, Andematunum, Anderitum.* En second lieu, la syllabe *brinn* ou *brenn* est singulièrement analogue au mot qui, chez certains peuples de la Gaule, désignait le chef et que les Latins ont rendu par *brennus.* Aussi n'est-il pas étonnant que des noms propres se soient formés sur ce thème. Sommes-nous donc autorisés à ajouter *Andebrennos* à la liste des noms d'hommes gaulois révélés jusqu'ici par la numismatique, c'est à vous, Monsieur, de décider.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Professeur, l'expression de mes sentiments de très profond respect et de dévouement.

Maurice Prou,

Sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

Ande-brennos, nom d'homme nécessaire pour expliquer le nom de lieu dérivé *Andebrinnacus* ou *Andebrenacus,* est en effet un nom gaulois nouveau et ce nom est d'une formation régulière, ainsi que le justifie la comparaison avec : 1° *Ande-camulos,* inscription gauloise de Nevers et en même temps nom d'une localité de Gaule, probablement Rançon, Haute-Vienne (Orelli, n° 1804) ; 2° *Ande-roudus,* connu par une inscription de Padoue (*C. I. L.,* V, 2911). Ces deux noms d'hommes nous offrent, comme *Andebrennos,* deux éléments dont le premier est le préfixe *Ande-* et dont le second est : 1° Camulus, bien connu comme nom divin, mais qui a été aussi employé comme nom de personne (*C. I. L.*, III, 4892, 5479 ; XII, 744) ; 2° Roudus, lu sur une marque de potier (Schuermans, *Sigles figulins,*

n° 4741). Le nom antique de la ville de Langres *Andematunnus* paraît avoir été originairement un nom d'homme formé de la même manière. Le second terme *Matunnus* est le masculin du surnom féminin Matuna attesté en Espagne par une inscription de Séville (*C. I. L.*, II, 1209), et le masculin *Matunus* se rencontre une fois avec valeur de nom divin (*C. I. L.*, VII, 995), comme Camulus plus connu. — H. d'A. de J.

Saint-Germain-en-Laye, 22 février 1890.

Cher Maître,

Permettez-moi de contester la légitimité d'une des critiques que vous adressez à mon illustre maître Fustel de Coulanges dans le dernier cahier de la *Revue Celtique* (1889, p. 494.)

« L'auteur, dites-vous, ne connaît pas tous les documents relatifs à son sujet : ainsi, à la page 68 du premier des volumes que nous venons de citer, il avance qu'il n'y avait pas de statues dans la Gaule barbare avant la conquête, oubliant ainsi le passage où César parle des nombreuses statues, *plurima simulacra,* du dieu gaulois assimilé à Mercure. »

Je vous ferai observer d'abord que *simulacrum* n'est pas synonyme de *statua :* le premier mot peut désigner une image symbolique, qui n'a pas besoin d'être une statue. Ainsi Pline écrit (V, 5, 5) : *Balbus in triumpho gentium urbiumque nomina ac* SIMVLACRA *duxit.* Il s'agit ici évidemment d'inscriptions rappelant les noms des villes et des peuples et d'images *(simulacra)* qui les *personnifiaient* sans leur *ressembler* — en un mot *qui les indiquaient à la manière de symboles.*

Or, la meilleure preuve que César (ou son autorité) pour ce passage n'a pas pu dire autre chose, c'est qu'il n'existe aucune statue de Mercure antérieure à la conquête romaine sur le sol de la Gaule. Il est inadmissible qu'on n'en eût pas découvert à Bibracte, à Alesia et ailleurs, si le texte de César devait être compris comme il l'est en général. L'archéologie militante a suffisamment exploré depuis deux siècles le sous-sol de la Gaule celtique pour qu'il lui soit permis de conclure en toute sécurité *qu'il n'y avait pas de statues en Gaule antérieurement à la conquête.* Je l'ai écrit à mon tour dans mon *Catalogue sommaire* du musée de Saint-Germain (p. 27) et j'affirme que ni M. Bertrand ni aucun archéologue ne me contrediront

sur ce point. Les seules sculptures que l'on ait crues antérieures à la conquête sont les grossiers bas-reliefs d'Entremont, près Aix (Desjardins, *Gaule romaine,* t. II, p. 112 et pl. I) ; mais, à supposer que cette opinion soit prouvée, — et elle ne l'est point, — il s'agit là d'un monument découvert dans une région de la Gaule sur laquelle les influences grecques et romaines s'exerçaient depuis une époque fort ancienne.

Mais alors, que dire du texte de César ? Il serait téméraire, je crois, de le récuser, mais il faut l'entendre sans forcer le sens du mot *simulacrum*. César, qui avait habité la Grèce, qui était versé dans les lettres grecques, connaissait parfaitement ces piliers rectangulaires et ces accumulations de pierres que les Grecs appelaient soit Ἑρμαῖ, soit ἑρμαῖα, ἕρμακες, ἑρμαῖοι λόφοι. Il savait aussi que le bloc de pierre debout, plus ou moins façonné à l'image d'un φάλλος, passait chez les Grecs pour le plus ancien symbole d'Hermès. On peut voir tous les textes à ce sujet réunis par Scherer dans le *Lexicon der Mythologie* de Roscher, *s. v.* Hermes, t. I, p. 2392 et suiv. Or, sans parler des nombreux obélisques dits *menhirs,* encore épars à la surface du sol de la Gaule, ni des accumulations de pierres auxquelles on donne le nom biblique de *galgal* (cf. *Revue archéologique,* 1850, p. 481), la toponymie seule suffit à nous prouver, par la multitude des lieux dits *Pierrefiche, Pierrefitte, Pierrelevée,* etc., combien de monuments analogues aux grossiers Ἑρμαῖ ou Ἑρμαῖα durent se présenter en Gaule aux yeux de César ou de son auteur. Je ne discute pas ici la question de savoir si les Ἑρμαῖ ou Ἑρμαῖα des Grecs ont autre chose qu'un rapport fortuit avec le nom du dieu Hermès ; peut-être n'y a-t-il là qu'un très vieux calembour, mais ce n'est pas la question. César (ou son auteur) voit en Caule un grand nombre de monuments, entourés de pratiques superstitieuses, qu'il identifie à ceux où les Grecs reconnaissaient les symboles d'Hermès ; il en conclut naturellement qu'Hermès-Mercure est le principal dieu gaulois (ce qui est peut-être une erreur) et il parle de nombreux *simulacra* de ce dieu qui sont élevés en Gaule. Nous sommes bien loin de statues !

Vous voyez, cher Maître, que je donne parfaitement raison à Fustel. Il était trop peu au fait de l'archéologie monumen-

tale pour expliquer comme je le fais la phrase de César, mais il sentait que le mot *simulacra* dans ce texte ne dit point ce que les commentateurs et traducteurs lui font dire.

Peut-être l'interprétation que je propose de ce passage n'est-elle pas tout à fait sans importance. Sous l'influence d'une école qui a sagement réagi contre les folies de Cambry, on est allé jusqu'à refuser aux Celtes toute part dans l'érection des monuments mégalithiques. J'ai publié l'été dernier, dans la *République française* (24 juillet 1889), une note très courte où je me suis inscrit en faux contre cette opinion. Dans leur ensemble, dolmens et menhirs appartiennent à une civilisation que je crois antérieure à l'époque où la langue celtique fut parlée en Gaule (je ne parle pas de *race* celtique, ne comprenant pas ce que le mot de *race* signifie) ; mais les Celtes adoptèrent les pratiques de la religion dolménique, comme les Francs adoptèrent le christianisme des gallo-romains. César a pu encore voir de nombreux menhirs, objets des offrandes et des pratiques superstitieuses des Gaulois. Une preuve de mon opinion, que je crois sans réplique, est le fameux menhir de Kernuz (*Revue archéol.*, 1879, I, pl. III-V), où une image de Mercure en relief a été sculptée à l'époque romaine. Le dieu avec son cortège, à la faveur de l'anthropomorphisme gréco-romain, est venu prendre possession de la *pierre debout*, où on l'adorait depuis longtemps sans l'avoir figuré sous des traits humains.

Croyez, cher Maître, à mes sentiments respectueusement dévoués.

Salomon Reinach.

Le passage de César dont il s'agit ici se trouve au livre VI, c. 17, § 1 : *Galli deum maxime Mercurium colunt. Hujus sunt plurima simulacra.* M. S. Reinach propose pour ce texte un sens complètement nouveau.

M. S. Reinach a un grand avantage sur la plupart des archéologues qui s'occupent en France des monuments antérieurs à la conquête romaine, c'est qu'il connaît parfaitement l'archéologie grecque ; et il doit à cette supériorité d'instruction des vues qui forcément ont manqué à ses prédécesseurs. On a souvent observé avec étonnement que César paraissait n'avoir pas aperçu les monuments mégalitiques de la Gaule. Qu'il n'ait pas aperçu les *dolmen* et les allées couvertes, cela se comprend fort bien : ces

monuments devaient encore, au temps de César, être à peu près sans exception couverts par des éminences artificielles que depuis cette époque des cultures reitérées à nombre incalculable, les pluies et les gelées de dix-neuf cents hivers ont nivelées et abaissées presque à la hauteur du sol environnant : on voit tout nus les dolmens et les allées couvertes qu'un épais manteau de terre dérobait au regard du conquérant de la Gaule. Mais les *menhir* s'offraient sans voile aux yeux, alors comme aujourd'hui ; les *menhir* qui sont tombés et gisent étendus dans la campagne étaient probablement encore la plupart debout, un grand nombre qui depuis ont fourni de la pierre à bâtir, du pavé ou du macadam, étaient encore droits à la place où l'art de l'ingénieur préhistorique les avait dressés. César n'avait rien dit de ces monuments, croyait-on. On se trompe, répond M. Reinach, les *menhir*, ce sont les *simulacra* dont parle César.

Nous remercions le savant et jeune archéologue d'avoir choisi la *Revue Celtique* pour porter à la connaissance du public érudit cette doctrine nouvelle qui atteste une fois de plus la science de l'auteur et l'originalité de son esprit.

Ce que nous saisissons moins, c'est le rapport qui existe entre cette doctrine, — on pourrait dire probablement cette découverte — et la critique que nous avons adressée à M. Fustel de Coulanges. Si le passage précité de César avait été présent à la mémoire de l'éloquent professeur, c'est avec le sens de « statues » que le mot *simulacra* se serait présenté à son esprit. M. Fustel de Coulanges vivra comme écrivain, il est peu probable qu'il compte jamais parmi les archéologues dont, en notre siècle, la France pourra s'enorgueillir. — H. d'A. de J.

BIBLIOGRAPHIE

Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, seconde édition, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, avec la collaboration de G. DOTTIN, secrétaire de la rédaction de la *Revue Celtique* Tome premier : 1° Peuples étrangers à la race indo-européenne (habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Etrusques, Phéniciens) : 2° Indo-Européens, première partie (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures). Paris, Thorin, 1889, gr. in-8, 400 pages.

Cette seconde édition se distingue de la première, sans parler d'un certain nombre de corrections et d'additions, par deux innovations principales. Dans l'intérêt de la clarté, M. d'Arbois de Jubainville a divisé les chapitres en paragraphes précédés chacun d'un titre qui en annonce le sujet. Réunis au début de chacun des chapitres, les titres des paragraphes qui le composent forment un sommaire qui fait embrasser en un coup d'œil l'ensemble du sujet. Une autre modification, plus importante, a consisté à imprimer en notes la plupart des textes sur lesquels s'appuie l'auteur.

Les subdivisions m'ont paru trop nombreuses. Très utile dans un manuel, dans les livres destinés à l'enseignement, ce système est gênant dans un livre d'érudition, lorsqu'il est poussé trop loin. Le lecteur a peine à saisir l'ensemble d'une exposition ainsi hachée. Le sommaire remédie en partie à ce défaut. L'auteur s'est condamné aussi par sa méthode, m'a-t-il semblé, à beaucoup de redites[1].

1. L'auteur a cédé, en coupant ses chapitres, à des conseils d'ami. Si j'en avais un à lui donner, je lui conseillerais, dans la troisième édition, d'en faire à sa tête.

L'autre innovation ne mérite que des éloges et le lecteur ne peut qu'en savoir le plus grand gré à l'auteur[1].

La seconde édition, d'une lecture assurément plus facile que la première, se distingue par les mêmes qualités : une grande conscience dans les recherches, la sincérité la plus parfaite dans la discussion, le zèle le plus infatigable pour profiter des travaux et des progrès de la science contemporaine, en particulier de la linguistique : qualités précieuses et rares qui rendront son œuvre durable et indispensable à consulter pour tous ceux qui étudient les antiquités européennes. Elle est cependant, si je ne me trompe, entachée de deux défauts, plus graves, peut-être, en apparence qu'en réalité :

1° M. d'A. de J. s'est privé d'une source d'informations des plus précieuses, nécessaire même pour contrôler les assertions *forcément contradictoires* des auteurs anciens, en laissant de côté, en grande partie, les découvertes de l'archéologie contemporaine.

2° M. d'A. de J. s'est exposé à voir contestée ou amoindrie la solidité de ses recherches en négligeant, au moins en apparence, de nombreux travaux parus, surtout depuis une vingtaine d'années, sur les sources auxquelles ont puisé les historiens et géographes de l'antiquité, sur la critique des textes grecs et latins, au point de vue historique.

L'auteur, dans sa préface, page XVI, déclare bien qu'il a laissé de côté l'archéologie préhistorique, ajoutant modestement que ce silence n'est pas l'effet du dédain, qu'il est simplement l'aveu de son incompétence. Mais il ne tient pas absolument sa promesse, par exemple au chapitre Ier : c'était d'ailleurs impossible. Mieux eût valu, en effet, ne rien dire des habitants de l'Europe avant les races historiques que de se contenter, sur ce point, du témoignage des écrivains classiques. Les textes, même d'Homère, n'ont aucune valeur, en ce qui concerne l'Europe, en dehors de la Grèce continentale. Les récits sur les Cyclopes, les Sirènes, les îles d'Eole, les

1. Les textes grecs m'ont paru reproduits avec soin. J'ai remarqué cependant çà et là des fautes d'esprit et d'accent, par ex. p. 5, οἴγ' pour οἴγ'; αἴ pour αἱ; p. 11, οἱ pour οἱ; p. 6, δεῖδιμεν pour δειδίμεν.

Lestrygons, sont de véritables contes, des épouvantails inventés en partie ou répandus dans le monde grec, dans un dessein facile à comprendre, par les navigateurs phéniciens. M. d'A. de J. renvoie, en ce qui concerne l'archéologie préhistorique, au livre de M. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*. Or, M. Bertrand, entre l'homme tertiaire ou quaternaire et les races historiques, ne voit pas, comme M. d'A. de J., uniquement des troglodytes; il distingue bien d'autres populations. De plus, il ne fait pas des habitants des cavernes le portrait terrifiant qu'en trace M. d'Arbois. Il va jusqu'à leur attribuer un sentiment des arts développé ! Quant aux néo-lithiques, je ne vois pas qu'ils soient très inférieurs à bon nombre d'électeurs français : ils ont, d'après M. Bertrand, maisons, chevaux attelés, bœufs, blé, fromage; ils savent tisser le lin, naviguer; leurs armes sont redoutables; au point de vue moral, ils se distinguent par une qualité qui en suppose beaucoup d'autres : ils ont le respect et le culte des morts; ce qui est très consolant pour nous, ces braves gens constituant, toujours à ce qu'assure M. Bertrand, les deux tiers du fonds de la nation française. M. d'A. de J. aurait dû aussi dire un mot des *dolmens,* quand ce n'eût été que pour réserver la question. Il est impossible, en effet, de séparer complètement l'époque des cavernes de celle des *dolmens,* dans certaines régions : M. J. de Baye n'a-t-il pas trouvé dans les cavernes de la Champagne les mêmes objets, la même civilisation matérielle que sous les dolmens de la Lozère ? Enfin le livre de M. Bertrand, quelque utile qu'il soit par les renseignements précieux qu'on y trouve condensés, est un des plus discutables qu'on puisse imaginer, sans sortir même du domaine de l'archéologie préhistorique[1].

C'est surtout peut-être à propos des Etrusques qu'il est

1. M. de Closmadeuc, en réponse à une lettre de M. de Caumont, a démontré surabondamment la fausseté du système exposé par M. Bertrand sur les *dolmens* dans la Revue archéologique, et légèrement modifié dans son livre *La Gaule avant les Gaulois* (Bulletin de la Société polym. du Morbihan, 1863). Les faits n'ont pas été suffisamment observés. L'auteur bâtit des théories grosses de conséquences sur de véritables pointes d'aiguilles : un de ses principaux arguments pour rattacher les Venètes aux Hénètes de Paphlagonie, c'est que les paysans *bretons* d'Auray *aujourd'hui* attachent leurs vêtements avec des espèces de fibules à boudin (épingles anglaises).

facile de voir combien M. d'A. de J. a été mal inspiré en négligeant les indications de l'archéologie. Les témoignages des anciens sur l'identité des Pélages et des Etrusques sont des plus contradictoires. A celui d'Hérodote, qui fait sortir les Tursanes de Lydie, on peut opposer, entre autres arguments, le silence de Xanthos le Lydien dans ses Lydiaca (Denys, Arch., I, 28). Au milieu de ce conflit d'opinions, le dernier mot est à l'archéologie proprement dite, la linguistique réservant jusqu'à ce moment son jugement. Or, cette science confirme l'opinion de Niebuhr ; les Etrusques ne sont pas arrivés en Italie par mer : ils y sont venus par le nord. Leur civilisation primitive n'a rien de lydien. Ce qu'ils ont eu de commun à une certaine époque avec la Lydie, ils le doivent aux commerçants de Tyr et de Sidon. C'est la thèse que développe M. Martha dans son ouvrage récent sur l'art étrusque. Ce sont aussi les idées de deux archéologues éminents, MM. Helbig et Undset (*Annali dell' Instituto di correspondenza archæologia,* 1884-1885) [1].

L'archéologie est un moyen de contrôler l'exactitude et la valeur des textes anciens. Il y en a un autre : c'est de se rendre compte des sources auxquelles ils ont été puisés, ce qui est souvent possible. La critique des sources historiques est le fondement de toute étude scientifique sur l'antiquité. Malheureusement, cette branche de la philologie et de l'histoire est des plus négligées en France, tandis qu'elle a pris un énorme développement en Allemagne. Les colonnes du *Rheinisches Museum,* du *Philologus,* de l'*Hermes* sont remplies d'études de ce genre, sans parler d'un grand nombre de thèses et de dissertations qui ont le même objet. Beaucoup de ces travaux ne sont guère concluants ; un certain nombre ont donné de sérieux résultats. M. d'A. de J. a puisé ses textes dans de bonnes éditions ; il connait les idées courantes sur la valeur des historiens. Mais il ne semble pas toujours avoir suivi d'assez près le mouvement de la critique des textes histo-

1. Pour les Pélasges, il y a une grande part de vérité dans la boutade de Wilamowitz : *sie sind nur da, um vertrieben zu werden.* Ce sont les *bouche-trous* de l'histoire de la Grèce ancienne.

riques en Allemagne, quoiqu'il connaisse les meilleurs ouvrages d'histoire parus dans ce pays jusqu'à ces derniers temps. En voici quelques preuves :

P. 39, en note : Scymnus de Chio, dit l'auteur, s'appuie sur Timée. Or, Scymnus n'est plus considéré comme l'auteur du poème géographique qui porte son nom, mais il suit, il est vrai, Timée et Ephore (Unger, Die Chronik des Apollodoros, Philologus XLI (1882), p. 603). Il n'était pas inutile d'ajouter que le vrai Scymnus vivait probablement au commencement du deuxième siècle (Rohde, Rhein. Mus., XXXIV).

P. 41. Le périple de Scylax serait contemporain d'Hécatée. Il est certain que le vrai Scylax de Karyanda en Carie vivait du temps de Darius et avait même, sur son ordre, visité les côtes du golfe arabique, mais le périple, qui est une description générale des côtes, est bien postérieur. D'après des indications contenues dans l'ouvrage même, Unger le met vers 356 (Philol. 33, p. 29).

Pour Denys le Périégète, il eût fallu citer les travaux récents, notamment la découverte décisive de Leue, établissant que l'auteur écrivait sous Hadrien (Philol., 42, 175). Il était bon d'ajouter que nous avons deux versions de l'œuvre de Denys, une d'Avienus, une autre plus courte de Priscien (Christ, Griech. Litt., p. 507). M. d'A. de J. cite plusieurs fois Hécatée, mais ne laisse pas soupçonner que l'authenticité de ses écrits a été sérieusement mise en doute. Cobet (Mnémosyne, 1883) rejette tout en bloc. Sittl, dans sa remarquable histoire de la littérature grecque (Gr. Litt., I, 349) doute de l'authenticité des Γενεαλογίαι. De bons critiques ne sont pas de cet avis, par exemple, Christ dans sa Gr. Litt. (cf. Diels, Hermes, XXII, 411).

M. d'A. de J. préfère, à propos de l'identité des Sicanes et des Ibères, le témoignage de Thucydide et de Philistus qui la soutiennent, à celui de Timée de Tauromenium qui la nie, *parce que les deux premiers sont plus anciens*. Timée est en effet postérieur aux deux autres, mais il a mis à profit pour l'histoire de la Sicile la principale autorité de Thucydide et de Philistus pour l'histoire ancienne de la Sicile, c'est-à-dire Antiochus de Syracuse (sur Antiochus, source de Thucydide, *v.*

Wölfflin, Ant. von Syr. und Cœlius Ant. Leipzig, 1870). Il a eu beaucoup plus de matériaux à sa disposition. Il a étudié les monuments anciens de son pays, les inscriptions même des temples et des colonnes (Polybe, XII, 11). Les antiquités phéniciennes et carthaginoises lui étaient connues. Il est reconnu aujourd'hui que l'œuvre de Timée était la principale autorité pour l'histoire de la Sicile (Classen, Untersurchungen über Timaios von Tauromenion, Kiel, 1883). M. d'A. de J., si je ne me trompe, n'a pas non plus, à côté de l'opinion personnelle de Thucydide, cité le passage où ce même écrivain reconnaît que les Sicanes eux-mêmes se disaient autochtones (Thucyd., VI, 2, 2). Antiochus de Syracuse tenait aussi les Sicanes pour autochtones (Diod., V, 24). Tout ceci d'ailleurs ne suffit pas pour renverser la thèse fort bien soutenue de M. d'A. de J. Pour corroborer le témoignage de Philistus, l'auteur pouvait encore faire remarquer que l'écrivain syracusain avait connu les mercenaires *ibères* de Denys l'ancien[1].

Sur les questions d'histoire ancienne, M. d'A. de J. me semble ajouter trop de foi au témoignage de Strabon. Suivant la remarque de Christ (Gr. Litt., 481), Strabon ne paraît avoir connu Pythéas, Demetrius de Skepsis, Eudoxus même, que par les ouvrages des autres. Sur la géographie de la Grèce ancienne, sa principale autorité est le *catalogue des vaisseaux* d'Homère commenté par Apollodore.

A propos d'Aristeas de Proconnèse, pourquoi n'avoir pas cité le principal travail qui ait été fait sur ce poète, celui de M. Tournier (De Aristea Proconnæsio et Arimaspeo poemate, Paris, 1863) ?

Il n'eût pas été inutile de faire remarquer que la partie de l'Odyssée où il est question de la Sicanie et des Sikeles est la plus récente du poème.

1. Si l'origine ibérique des Sicanes est soutenable, il y a néanmoins de sérieuses raisons de croire à la parenté des Sicanes et des Sicules, comme le dit Busolt en résumant la discussion (Gr. Gesch., 233, 234). On aurait voulu voir M. d'A. de J. discuter les arguments de Holm, Gesch. Siciliens, I, 58; de Nissen, Ital. Landeskunde, I, 547. Pour les Sicules, le peu qui semble rester de leur langue paraît indiquer une parenté avec les Latins (Weise, Rhein. Mus., XXXVIII, 558).

M. d'A. a aussi négligé parfois, assez rarement m'a-t-il semblé, certains textes anciens d'une réelle importance. C'est ainsi que, contrairement à la thèse de l'auteur qui fait des Sicules une branche des Ligures, Hellanicus, Fr. 53, présente les Sicules comme des Ausones. Or, c'est le nom que donnaient les Grecs à la branche osque des Auseli ou Aurunci (v. Busolt, Gr. Gesch., p. 238, note 2)[1].

P. 174, les Cariens, de même race que les Pélasges, dit l'auteur, auraient été soumis aux Lélèges. Or, l'écrivain carien, Philippe de Suangela, affirme que depuis les temps les plus reculés jusqu'à lui, les Lélèges étaient esclaves des Cariens (Fragm. I, chez Athénée, VI, 271). A Tralles, le meurtre d'un Lélège était racheté par un boisseau de pois, au témoignage de Plutarque (Quaest. Gr., 46). Les Lélèges ont été les premiers habitants de la Carie, les Cariens seront venus après et les auront soumis ; ainsi s'expliquerait l'erreur d'Hérodote et de ses autorités en ce qui concerne ces deux peuples. Quant aux Cariens, ils se considéraient comme les parents des Mysiens et des Lydiens. Cariens, Lydiens, Mysiens et Phrygiens sont regardés aujourd'hui avec raison par la plupart des critiques comme appartenant au groupe indo-européen d'Asie-Mineure (v. l'état de la question chez Busolt, Gr. Gesch., p. 33).

L'identité des Cassitérides avec les Iles-Britanniques a été mise en doute récemment par Unger (Rhein. Mus., XXXVIII, p. 157). L'éminent critique a assurément tort de nier l'identité d'Albion et de la Bretagne insulaire, mais il n'en ressort pas moins de son étude, à mon avis, qu'il y a eu confusion chez plusieurs écrivains de l'antiquité entre Albion, Hierne et des îles de la côte ouest de l'Espagne. Pour les îles Œstrymnides la question me paraît encore moins résolue.

On ne voit pas non plus comment le fleuve *Sicanos* serait devenu, linguistiquement, en gaulois, *Sequana*.

1. L'opinion de Philistus que les Sicules sont des Ligures n'a peut-être pas autant de poids que semble lui en attribuer M. d'A. de J. Thucydide ayant raconté que les Sicanes avaient été chassés par des Ligures, et les Sicanes ayant été effectivement, *en Sicile*, refoulés par les Sicules, Philistus en a conclu que les Sicules étaient Ligures (Busolt, Gr. Gesch., pp. 237-238, note 2).

Je m'empresse d'ajouter qu'en supposant comblées toutes les lacunes que je me permets de signaler, l'œuvre de M. d'A. de J. ne serait pas modifiée dans ses traits principaux : des détails importants seraient seulement remaniés ; sur quelques graves questions, l'auteur, cependant si prudent, serait encore moins affirmatif. Le meilleur et le plus juste éloge que l'on puisse faire de cette nouvelle édition, c'est qu'elle est sensiblement supérieure à la première, qui avait été si favorablement accueillie par le monde savant.

J. Loth.

Trion. Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion, décrites par A. Allmer et P. Dissard, 1887-1888, deux vol. in-8, clxviii-641 p. ; extraits des Mémoires de l'Académie de Lyon.

Le premier volume débute par une histoire de Lyon romain que M. Allmer a écrite avec sa science accoutumée. Vient ensuite une étude par le même auteur sur les inscriptions lapidaires trouvées à Trion. Elles sont au nombre de cent quinze. Le second volume, rédigé par M. Dissard, contient le catalogue de dix-huit cents articles numérotés 116-1915, tombeaux la plupart anépigraphes, fragments de poteries avec marques portant des noms de potiers, quelques-uns inédits, monnaies, etc. Il se termine par des tables dans lesquelles on remarque l'index des noms et des surnoms contenus dans le tome I, p. 1-253 ; cette table renvoie aux pages et non aux numéros des inscriptions. Quant aux noms et surtout aux surnoms, très nombreux dans le second volume, p. 265-595, les auteurs n'ont pas jugé à propos d'en donner un index alphabétique. On les trouvera dans les sections intitulées : *tombeaux*, p. 270-288 ; conduits d'hypocaustes, antéfixes, terrines, p. 317-320 ; amphores, p. 322-333 ; urnes, p. 335 ; vases de formes diverses, p. 340 ; marques sur poterie rouge, p. 341-468 ; médaillons relatifs aux jeux de l'amphithéâtre, p. 493 ; marques sur lampes, p. 508-513.

Dans son histoire de Lyon romain qui est intitulée *Exposé préliminaire*, M. Allmer revient sur sa doctrine relative à l'étymologie de Lyon. C'est aux pages xx-xxi ; le paragraphe est

intitulé : « *Lugu* et *Lukos*, le nom du corbeau est le même en celtique et en grec. » Voici la conclusion :

« Le grec *lukos* répond en latin à *monedula*, autrement dit « *corvus monedula* qui lui-même répond en allemand au mot « *dohle* et en français au mot *choucas*. L'identité de *lugu* et de « *lukos* est manifeste ; elle est manifeste également entre *lugu* « et [l'arabe] *loucha* ; bien que moins apparente entre *lugu* et « *choucas*, elle se laisse cependant encore apercevoir. On n'est « donc plus admis à venir prétendre que n'existe en aucune « langue, pour désigner un corbeau, un mot analogue à *lugu*, « et ce sera peut-être le dénouement, cette fois, de la longue « querelle au sujet de l'étymologie du nom antique de Lyon, « querelle dans laquelle a été apporté, en ces temps derniers, « bien moins un effort sincère pour arriver à la vérité que le « malsain désir de sacrifier à cette archéologie de faux aloi, de « clinquant et d'aperçus à sensation qui paraît être au goût « du jour. »

Il est exact que le mot grec λύκος, dont le sens ordinaire est « loup », mais qui a plusieurs sens accessoires, est donné comme un nom du choucas par Aristote, *Histoire des animaux*, livre IX, c. 24[1]. Il y a de ce mot avec le sens de choucas une variante λύκιος qui nous est connue par Hesychius. Mais l'identité du thème *luco-* dans λύκος et du thème *lugu-* dans *Lugu-dunum* n'est pas si évidente que paraît le croire le savant auteur ; il lui semble qu'on a les deux équations *k* = *g* et *o* = *u*. La conséquence en résulterait qu'en français *bac* et *bague* seraient deux façons de prononcer le même mot et qu'il n'y aurait pas de différence dans la même langue entre *butte* et *botte*.

Il paraît établi que la colonie romaine de Lyon avait un corbeau pour armoiries. Etait-ce des armes parlantes ? Telle est la question. Déjà les *Segusiavi* avaient, paraît-il, sur leurs monnaies, la représentation d'un corbeau (*Trion*, p. XVII) ; en conclurons-nous que *Segusiavus* veuille dire « corbeau » ? La maison de Bourbon a dans ses armes des fleurs de lis ; s'ensuit-il que Bourbon soit en français un nom de la fleur de lis ?

1. Édition Didot, t. III, p. 186, l. 5.

Et de ce que les Plantagenets portaient sur leur écu trois léopards de gueules, il ne résulte pas qu'en français plantagenet soit un nom du léopard. La doctrine empruntée par l'auteur anonyme du traité *de fluviis* à l'inconnu Clitophon est sans autorité et on ne peut fonder sur elle une étymologie scientifique du nom de Lyon. On dira en vain qu'à l'époque où cette étymologie a été inventée, on devait à Lyon savoir le gaulois. Le livre de M. Allmer semble fait pour démontrer le contraire; il le prouve par la rareté des noms gaulois dans les deux index qu'il a dressés. D'ailleurs rien au monde n'établit que Clitophon fût un Lyonnais. C'est un érudit grec quelconque qui, au fond de son cabinet, entouré de ses livres, peut-être un Aristote sous les yeux, et frappé comme M. Allmer de la consonance entre λόκος et *Lugu-*, a tiré de son cerveau l'étymologie considérée comme évidente par le savant épigraphiste de Lyon. Il n'y a pas trace d'un thème *lugu-* « corbeau » dans les dialectes néo-celtiques.

H. d'Arbois de Jubainville.

CHRONIQUE

SOMMAIRE: I. Vie d'Hugues Roe O'Donnell par Lughaidh O'Clery. — II. La Société pour la conservation de la langue irlandaise. — III. Leçons d'archéologie de la fondation Rhind par M. J. Rhys. — IV. Suite des travaux du P. Hogan sur le livre d'Armagh. — V. M. C.-A. Serrure auteur d'une grammaire gauloise. — VI. Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge par M. Esperandieu. — VII. Vies de saints irlandais extraites du livre de Lismore, par M. Whitley Stokes. — VIII. Epaves de la tradition celtique recueillies par le Rev. Ma. Innes annotées par M. Alfred Nutt. — IX. Vies de saint Ronan et de saint Jacu dans une publication nouvelle du P. De Smedt. — X. M. Salomon Reinach et les Gaulois dans l'art antique. — XI. Ogmios dans le Dictionnaire de mythologie grecque et romaine de M. W. Roscher. — XII. Fusion de l'*Archaeological Review* et du *Folklore Journal*. — XIII. Cucuimne et Cummian. — XIV. Le Celtique, sujet d'examen à l'Université de Londres. — XV. Une nymphe de la mer dans la mythologie et dans l'histoire (?) d'Irlande. — XVI. Gloses irlandaises et bretonnes publiées par M. Whitley Stokes. — XVII. Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne. — XVIII. Marques de potier publiées par M. Habert. — XIX. Mystère de saint Gwénolé édité et traduit par M. Luzel. — XX. Chrestomathie bretonne de M. J. Loth. — XXI. Les lutins en Basse-Bretagne. — XXII. Le monument mégalithique de Newgrange en Irlande. — XXIII. Le prix Langlois décerné par l'Académie française à M. J. Loth.

I.

Le révérend Denis Murphy, S. J. membre de l'Académie royale d'Irlande, prépare une édition du texte irlandais de la vie de Hugh Roe O'Donnell par Lughaidh O'Clery. Ce document sera accompagné d'une traduction anglaise avec introduction historique et notes. O'Curry a parlé de cette vie dans ses *Lectures on the Manuscript Materials of ancient Irish History*, p. 22. L'original est conservé à la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande. C'est un petit in-quarto de quatre-vingt-quatre folios, très bien écrit; on y reconnaît le beau talent de scribe qui était une sorte d'héritage de famille chez les O'Clery. Il contient une biographie d'O'Donnell, chef de Tirconnell, qui à l'âge de trente ans mourut à Simancas en Espagne, probablement d'un poison administré par un émissaire de Carew, gouverneur anglais de la province de Munster en Irlande. O'Donnell était allé demander aide au roi d'Espagne après la désastreuse bataille de Kinsale (1601). Le Père Murphy s'est rendu à Simancas dans le courant de l'été dernier et y a trouvé plusieurs lettres originales d'O'Donnel, d'O'Neill et d'autres nobles irlandais de ce temps-là. Le récit d'une grande partie des événements qui à cette époque forment l'histoire de l'Irlande a été inséré dans les Annales des Quatre Maîtres ; mais il y a dans la *Vie de Hugh Roe O'Don-*

nell beaucoup de détails qui ne se trouvent point dans ces annales et on y verra la vie d'un homme illustre écrite de suite, non plus par fragments et avec des interruptions. Cette publication nouvelle n'aura pas seulement un intérêt historique ; ce sera un ouvrage de plus à inscrire sur la liste des livres écrits en langue irlandaise qui méritent d'attirer l'attention des linguistes.

J. C. O'Meagher.

II.

Le 4 mars dernier, la Société pour la conservation de la langue irlandaise a tenu au siège de cette Compagnie, 6, Molesworth street, à Dublin, une assemblée où M. J. J. Mac Sweeney, son sympathique secrétaire, a présenté son douzième rapport. Il y constate qu'en 1889 la langue irlandaise est enseignée dans quarante-cinq écoles primaires dites nationales ; le nombre des enfants qui se sont présentés à l'examen pour l'irlandais a été de 826, dont 512 ont été reçus. Le mouvement s'étend à ce qu'on appelle « intermediate education », qui est une sorte d'enseignement secondaire. Le nombre des élèves de cette catégorie qui ont passé l'examen d'irlandais en 1889 est de 273. Ces résultats sont dus en grande partie à l'activité du secrétaire, et l'assemblée, sur la proposition du professeur O'Looney, a terminé la séance en votant à M. J. J. Mac Sweeney de chaleureux remerciements pour « son dévouement à la cause de la littérature irlandaise et « pour le zèle avec lequel il a travaillé avec tant de succès à atteindre le « but de la Société depuis sa fondation ».

III.

La *Scottish Review* fera paraître à partir du 1er avril une série d'articles qui contiendront les leçons d'archéologie de la fondation Rhind faites dernièrement par notre savant collaborateur, M. John Rhys, professeur à l'Université d'Oxford. Ces leçons ont eu pour objet l'ethnologie primitive des îles Britanniques, et plus spécialement de l'Irlande et de l'Ecosse, au point de vue du langage. M. Rhys s'y préoccupe surtout des traces laissées en Irlande et en Ecosse par les populations non aryennes qui ont précédé les Celtes. Quand cette intéressante publication aura paru, nous espérons en parler avec détails.

IV.

On sait que le Père Edm. Hogan, S. J., a inséré dans les *Analecta Bollandiana* (tome I, 1882, p. 530-585 ; tome II, 1883, p. 35-68, 213-238) la Vie de saint Patrice par Muirchu Maccumachtheni et les notes de Tirechan sur le même sujet. La base de cette édition est le Livre d'Armagh, IXe siècle, manuscrit qui appartient au collège de la Trinité de Dublin et dont le savant jésuite a comblé les lacunes à l'aide du manuscrit no 64 de la bibliothèque royale de Bruxelles, XIe siècle. De ce travail il y a eu un tirage à part. Le Père Hogan prépare depuis sept ans un supplément à cette pre-

mière publication; on y trouvera les gloses et notes irlandaises du livre d'Armagh; ces notes et gloses se rapportent pour la plus grande partie au Nouveau Testament et à la vie de saint Martin qui sont placés dans ce manuscrit à la suite des documents relatifs à saint Patrice. La nouvelle publication du Père Hogan se termine par un grand travail dont le titre, *Index et glossarium hibernicum*, fait connaître suffisamment l'objet et rendra claire l'utilité. Nous avons entre les mains une épreuve de la dernière feuille.

V.

M. C.-A. Serrure, ancien avocat au barreau de Gand, et aujourd'hui, comme il veut bien nous l'apprendre lui-même, « plutôt archéologue et numismate que philologue et grammairien », vient de publier un *Essai de grammaire gauloise d'après les monuments épigraphiques, suivi d'une reproduction des principaux textes, et d'un coup d'œil sur la langue des Gaules depuis César jusqu'à Charlemagne*[1]. Le tout forme une brochure in-octavo de juste cent pages, et se vend 3 fr. 50 chez Thorin, 7, rue Médicis, à Paris; je dis 3 fr. 50, mais on peut même en marchandant un peu — j'en ai fait personnellement l'expérience — obtenir cette brochure pour trois francs. J'en conseille l'acquisition à tous les linguistes qui voudront, après quelques heures d'un travail fatigant, se procurer quelques moments de récréation et d'innocente gaieté: aucun ne regrettera ses 3 fr. 50 ou 3 fr. Je suis très content de mon achat, malgré l'embarras qu'éprouve ma vieille gravité en voyant mon nom cité, je ne sais combien de fois, dans ce ..... document à l'appui des doctrines les plus ..... réjouissantes. Les érudits que M. Serrure ne cite pas seront plus à l'aise que moi, leur amusement pourra même doubler quand ils penseront *quelle tête je ferais* en les voyant rire du bon tour que me joue M. Serrure donnant presque à chaque page des extraits de mes écrits pour appuyer ses thèses.

De ces citations je me bornerai à en reproduire une, elle est imprimée sur le titre même de la brochure de M. Serrure: « La *Grammatica celtica* « de Zeuss n'a pas de lecteurs; presque personne ne sait s'orienter dans ce « labyrinthe », d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, t. II, p. 278. — Ces deux membres de phrase sont extraits d'une période, un peu longue peut-être, où j'exprime le regret que Zeuss ait si peu de disciples; je dis que la cause de la rareté des celtistes sérieux est la difficulté que bien des gens éprouvent à lire un livre dont l'auteur a fait comme savant œuvre de génie, mais a montré un très faible talent d'exposition. Quelle est la conclusion de M. Serrure? C'est qu'étudier la Grammaire de Zeuss est peine perdue; et sans l'avoir lue, sans avoir aucune idée de la linguistique indo-européenne, il prétend traiter le même sujet que Zeuss, en affirmant le contre-pied de la doctrine ethnographique du savant allemand, en prenant les

1. C'est un tirage à part du *Muséon*. On a déjà parlé des articles de M. Serrure dans cette revue belge. Voyez *Revue Celtique*, t. X, p. 263.

Bretons pour des Cimmériens et en déclarant que les langues néo-celtiques écrites et parlées dans les Iles-Britanniques ne peuvent jeter aucune lumière sur la langue des Gaulois.

Oui, me dira M. Serrure, je n'ai pas lu la *Grammatica Celtica*; j'ai tenu à confirmer votre enseignement; vous avez écrit : « la *Grammatica celtica* n'a pas de lecteurs »; je me suis bien gardé de contredire, en lisant ce livre, une assertion d'un maître ! — Que répondrai-je à M. Serrure ? Je n'ai qu'à me taire et à passer tout penaud à un autre sujet.

VI.

M. le lieutenant Esperandieu a consacré à l'*Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge* un volume in-octavo de 411 pages où il a réuni une suite d'articles publiés par lui dans la *Revue poitevine et saintongeaise*. Ce livre est l'œuvre d'un épigraphiste compétent, mais qui ne sait pas se borner. On y trouvera un certain nombre de noms gaulois; ils seront compris dans un prochain travail que M. Thédenat promet à la *Revue Celtique*.

VII.

M. Whitley Stokes continue à être l'infatigable et on peut dire merveilleux érudit que nous connaissons. Les deux volumes de *The tripartite life of Patrick* qui ont paru en 1887 et qui forment un total de 876 pages in-8, viennent d'être suivis, à trois ans d'intervalle, par un volume petit in-4 de CXX-411 pages, *Anecdota Oxoniensia* : *Lifes of saints from the book of Lismore*. Il y a dans ce volume cinq parties : Préface, texte des vies, traduction anglaise, notes et index, 1° de matières, 2° de personnes, 3° de noms de lieux, 4° des mots irlandais les plus intéressants. Nous comptons donner plus tard un compte rendu détaillé de ce livre. Je me bornerai à en dire ici quelques mots. La préface commence par la description du manuscrit dit Livre de Lismore, qui date comme on sait du XVe siècle. M. Whitley Stokes nous donne un état du contenu feuillet par feuillet, ce qui n'avait pas été fait jusqu'ici, et il a soin, quand il s'agit d'une pièce qui se trouve dans d'autres manuscrits, d'en donner l'indication. Dans quelques cas exceptionnels, je crois être en mesure de compléter cette bibliographie.

Ainsi l'histoire de Guaire of Aidne, livre de Lismore, f° 44 b 1, se trouve aussi dans le ms. de Trinity College Dublin H. 2. 16, col. 795.

Le traité intitulé : *Teanga bithnua* « la langue toujours nouvelle », *Livre de Lismore*, f° 46, a été aussi transcrite dans le ms. T. C. D., H. 2. 16, col. 700-707.

De la Vie romanesque de Charlemagne, *Livre de Lismore*, f° 54 a, 1-66 b, 2, on a, je crois, les copies suivantes : T. C. D., H. 2. 12, fragment; Franciscains de Dublin, n° IX du catalogue dressé par M. Gilbert; le même traité paraît se trouver dans le *Liber flavus Fergusorum*; voyez l'analyse de ce manuscrit chez O'Curry, *Lectures on the Manuscript Materials of ancient Irish History*, p. 531.

De l'histoire de l'Antechrist. *Sgél Ainute Christ,* Livre de Lismore, f° 68 a, il y a une autre copie dans le ms. de la R. I. A. coté 23 N. 15 ; ancien fonds Betham, n° 22, p. 53.

L'histoire de Loegaire Liban, livre de Lismore, f° 125 a, est aussi dans le livre de Leinster où elle commence p. 275, col. 2, l. 21.

Dans les notes sur la Vie de Senan, p. 341, M. Whitley Stokes dit qu'il existe deux copies de l'Amra Senain, l'une se trouve dans le Leabar Breacc, p. 241 a ; l'autre est une copie faite par Michel O'Clery et a été conservée dans le manuscrit de Bruxelles 4190-4200, f° 269 a. Il existe un troisième manuscrit plus ancien que celui de Bruxelles, T. C. D., H. 3. 17, col. 832-835.

Les Vies de saints publiées sont celles de Patrice, Columba, Brigit, Senan, Finden, Finchua, Brenan (le fameux saint Brendan), Ciaran de Clonmacnois et Mochua de Balla. Le texte et la traduction de ces vies sont établies avec l'exactitude et la précision auxquelles nous ont habitues les publications précédentes du savant auteur : les index abondants qui terminent ce volume en rendront l'usage très commode.

VIII.

La librairie David Nutt de Londres vient de mettre en vente un ouvrage très intéressant pour l'histoire de la littérature épique irlandaise dans les montagnes de l'Ecosse. Ce volume est intitulé : *Waifs and strays of Celtic tradition* (Epaves de la tradition celtique). — Argyllshire series n° 2. — Folk and Hero Tales (Contes populaires et héroïques recueillis dans le comté d'Argyll). L'auteur est le Rév. D. Mac Innes. Après avoir recueilli lui-même le texte gaélique, il le publie avec traduction anglaise en regard ; suivent des notes abondantes dues en grande partie à notre savant collaborateur M. Alfred Nutt. Nous signalerons comme tout particulièrement digne de l'attention des érudits l'étude sur la légende de Finn, ses traces les plus anciennes en Irlande, les développements relativement récents qu'elle y a reçus et sur son histoire en Ecosse.

IX.

Le Père de Smedt vient de faire paraître en un volume in-8 le commencement du Catalogue des vies de Saints conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris. Dans ce tome Ier il publie le texte des vies qui lui paraissent le plus intéressantes. Parmi ces vies deux concernent des saints celtiques, saint Ronan (p. 438) et saint Jacu (p. 578). Celle de saint Ronan, publiée d'après un manuscrit du treizième siècle, est beaucoup plus développée et beaucoup plus intéressante que celle qui a été reproduite autrefois par les Bollandistes.

Une des différences mérite surtout l'attention ; elle porte sur un détail curieux, parce qu'il nous renseigne sur une croyance populaire chez les Celtes du moyen âge. Cette croyance était que certains hommes avaient la faculté de se changer en loups. Saint Ronan fut accusé d'avoir, sous forme de loup,

mangé des moutons et une petite fille de cinq ans. Dans le manuscrit de Paris, 5275, quatre paragraphes de la vie de saint Ronan, reproduits par le Père de Smedt (p. 443-450), racontent comment le vénérable personnage fut accusé, comment il se justifia et par quel acte de miraculeuse charité son innocence se vengea de cette calomnie. Le texte publié autrefois par les Bollandistes raconte bien que saint Ronan fut accusé d'avoir mangé un enfant, mais ne dit pas que ce fut sous forme de loup qu'il aurait commis ce crime. Ce texte est en cela inférieur à celui que dom Lobineau avait sous les yeux : « Keban.... se plaignit... que Ronan se transformant quand il « voulait en bête et courant le pays était le loup qui avait dévoré les bes- « tiaux qu'on avait perdus, et qu'elle, plus malheureuse que les autres..... « avait perdu sa fille unique que cet homme abominable avait dévorée. » (*Vies des Saints de Bretagne*, Rennes, 1725, p. 42).

Dans l'édition du Père de Smedt, Keban s'adressant au roi lui dit : « Il- « lum quem aiunt Ronanum.... noveris aliquando converti in lupum et non « solum cædem exercere pecorum, verum etiam filiorum hominum. Nam « filiam meam cleptim mihi surripuit, insuper et devoravit. » (p. 444, l. 2-6). Albert le Grand, *La vie, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne Armorique* (1re édition, 1637, p. 131), exprime la même idée en termes plus oratoires, mais au fond peu différents : « Les yeux chassieux de « quelques Chrestiens desbauchez ne pouvant supporter l'esclat des vertus « dont l'âme de S. Ronan estoit ornée, l'accusèrent malicieusement et à « tort devant le Roy Grallon (lequel estoit alors à Kemper auec toute sa « cour), le calomniant d'estre sorcier et nécromantien, et que comme les « anciens lycantrophes par magie et art diabolique il se transformoit en « beste brutte, couroit le garou, et faisoit mille maux par le pays, l'enfant « d'vne femme du voisiné estant mort, ils persuadèrent à la mère du défunct « que le S. par ses sorcelleries avait tué son fils. » (Comparez l'édition publiée par M. de Kerdanet en 1837, p. 287, col. 2).

La vie latine découverte par le Père de Smedt et publiée par lui est probablement la source où ont puisé Albert le Grand et Lobineau.

La croyance aux loups-garous constatée dans la Bretagne continentale par la Vie de saint Ronan, au treizième siècle se retrouve vers la même époque en Irlande, comme le prouve un récit conservé par Giraud de Cambrie. Un prêtre irlandais raconte-t-il, aurait donné les derniers sacrements à une louve qui avait été précédemment une femme et qui, avec son mari, avait perdu pour sept ans la forme humaine par l'effet d'une malédiction prononcée par un certain abbé. Giraud raconte que, deux ans après l'acte de charité accompli par le prêtre, Giraud, lui-même, se trouvant en Irlande dans le comté de Meath, fut consulté par l'évêque sur la question de savoir quel traitement cet ecclésiastique méritait. Le fait était connu par la confession du coupable. On l'envoya demander l'absolution au pape. (*Topographia hibernica,* Distinctio II, cap. 19 ; Dimock, *Giraldi Cambrensis opera,* t. V, p. 101-104.)

La vie de saint Jacob, ou Jacu suivant une orthographe plus moderne, comprend celle de son frère Guethnoc. Ils étaient tous deux frères de saint

Gwenolé. Lobineau, *Les vies des saints de Bretagne*, p. 47, s'exprime ainsi à leur sujet : « Les deux frères de saint Guignolé sont aussi dans les calen-« driers sacrez saint Jacut ou Jacques au huit de février ou au trois de mars ; « saint Guethenoc au cinq de novembre, et tous deux ensemble au cinq de « juillet. On n'en peut presque rien dire parce qu'on ne sçait rien du « détail de leurs vies. » Aujourd'hui on pourra en parler ; leur vie occupe les cinq pages 578 à 582 du *Catalogus* du Père De Smedt et leurs miracles après leur mort, deux pages et demie 582-585. Mais le manuscrit est du treizième siècle et, si la légende y gagne, on peut douter que l'histoire y ait beaucoup acquis.

Dans un récit inédit d'un miracle de saint Hilaire conservé par un manuscrit du douzième siècle, M. l'abbé Duchesne m'a fait remarquer deux mots bretons de ce temps-là prononcés par un Breton lunatique qui venait demander au saint sa guérison. Il criait *Hiat altro Hilarius. Hiat* est une notation prétendue savante du breton *ia* « oui » et *altro* est le mot breton moderne *aotrou* « monsieur » ; il en figure la prononciation au douzième siècle (*Catalogus*, p. 9, l. 29).

X.

Nous sommes un peu en retard pour annoncer l'achèvement du travail de M. Salomon Reinach sur les Gaulois dans l'art antique. La fin a été insérée en deux articles dans le tome XIII (1889) de la Revue archéologique, p. 10-22 et p. 317-352. C'est la première fois qu'il paraît une œuvre d'ensemble sur les monuments figurés qui nous apprennent quelle idée les artistes de l'antiquité se faisaient du type celtique et par quels caractères ils distinguaient les Gaulois. Il est regrettable que cette publication si utile ne soit pas accompagnée de planches plus nombreuses. Une de celles dont nous regrettons l'absence se trouve dans un livre du même auteur. Ce livre, appelé à rendre de grands services, est intitulé : *Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. — Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure sous la direction de M. Philippe Le Bas, membre de l'Institut* (1842-1844), *planches de topographie, de sculpture et d'architecture gravées d'après les dessins de E. Landron*, publiées et commentées par Salomon Reinach. La figure II de la planche 131 représente une face d'un monument funèbre ; elle est occupée par un bas-relief à deux étages ; l'étage inférieur rappelle le souvenir d'un combat naval : le vaincu est un barbare nu dont le bouclier paraît gaulois.

XI.

M. W. H. Roscher vient de terminer le premier volume de son excellent dictionnaire de mythologie grecque et romaine : *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, in-8 à deux colonnes de 3024 colonnes ou 1512 pages qui devra se relier en deux parties. Ce volume se termine par un grand et instructif travail sur Hercule et ce travail contient un paragraphe sur l'Hercule celtique, col. 3020-3023, et notamment sur Ogmios, un

des dieux gaulois qui ont été assimilés à l'Hercule romain. L'auteur (R. Peter) paraît ignorer que le nom de ce dieu des Gaulois appartient aussi à la mythologie irlandaise ; il ne dit rien de l'Ogma des légendes payennes que les textes irlandais nous ont conservées.

XII.

Nous apprenons avec regret que la Revue archéologique, *The archeological Review*, publiée par la librairie David Nutt de Londres, a cessé de paraître. Elle sera désormais fondue avec un autre périodique édité par la même maison, *The folklore Journal*. De là une revue nouvelle : *Folklore, a quaterly Review of Myth, Tradition, Institution and Custom;* et le premier numéro porte la date de mars 1890. Nous y remarquons un savant mémoire du professeur W. Ridgeway, sur les routes par lesquelles dans l'antiquité le commerce grec atteignait la Grande Bretagne.

XIII.

Dans l'*Academy* du 9 novembre dernier, p. 305, le Rev. B. Mac Carthy répond à une question que l'anonyme Φ lui avait adressée de Cambridge le 20 septembre précédent par une note insérée dans l'*Academy* du 28 du même mois, p. 206. M. Φ demande s'il est bien certain que Cucuimne, auteur du manuscrit parisien 12021 de la collection canonique irlandaise, est différent du Cummian auteur d'un pénitenciel. C'est une question dont nous avons parlé dans le tome X de la *Revue Celtique*, p. 139. La réponse du Rev. Mac Carthy consiste en rapprochements du pénitenciel de Théodore avec la collection canonique irlandaise et en rapprochements du pénitenciel de Théodore avec celui de Cummian.

XIV.

L'*Academy* du 2 novembre 1889 nous apprend que le sénat de l'Université de Londres a placé le celtique parmi les branches d'examen. Il y a pour le candidat deux alternatives : il peut choisir — soit le vieux et le moyen irlandais jusqu'à la fin du XVIe siècle, littérature et langue, en y joignant les relations de cette langue avec le gallois, le gaélique, le dialecte de Man et les autres langues aryennes : — soit le gallois jusqu'à la fin du XVIe siècle, littérature et langue, en y joignant les relations de cette langue avec l'irlandais, le cornique, le breton et les autres langues aryennes. — L'Université pourra se contenter de l'irlandais moderne et du gallois moderne, à défaut des formes et de la littérature ancienne et moyenne de ces deux langues.

XV.

Dans l'*Academy* du 5 octobre 1889, p. 222, M. William Axon avait demandé l'explication du passage du *Chronicon Scotorum* où, sous la date de

565, il est raconté qu'un pêcheur prit dans son filet une nymphe de la mer, Liban, fille d'Eochaidh mac Muiredha. Dans le nº du 11 janvier 1890, p. 29, M. James Quinn répond que ce passage de la chronique est inspiré par la légende irlandaise intitulée : *Aided Echach mic Maireda* et il témoigne son regret de n'avoir pas pu se procurer une traduction anglaise de ce document ; il y en a cependant une qui est à portée de toutes les bourses, c'est celle qu'a publiée Joyce dans ses *Old celtic romances*, p. 97.

XVI.

M. Whitley Stokes a publié dans l'*Academy* du 18 janvier, p. 46-47, un recueil de gloses copiées par lui dans des manuscrits de Turin et du Vatican. Plusieurs sont irlandaises et viennent de quatre manuscrits, deux à Turin, deux au Vatican ; d'autres sont bretonnes et empruntées à deux manuscrits du Vatican. Voyez ci-dessus p. 214-215.

XVII.

Nous recevons le neuvième fascicule du *Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne* par René Kerviler. Si jamais on reproche à l'auteur de n'être pas complet, on ne pourra pas dire qu'il se soit ménagé la peine pour arriver à ce résultat. Il atteint déjà la page 320 de son tome IV et il est encore fort loin d'avoir terminé la lettre B, puisque son dernier mot est *Bonnemaison*.

XVIII.

Nous pensons annoncer bientôt l'achèvement d'un ouvrage de M. Th. Habert dont nous avons entre les mains les bonnes feuilles et les planches et qui a pour objet les marques de potiers gallo-romains trouvées dans les cinq départements de l'Aube, de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de la Marne et de la Haute-Marne. Ces marques paraissent reproduites très exactement par les planches et dans le texte. Le nombre des numéros est de 1508. Les monographies comme celle-ci ont une très grande utilité ; elles sont destinées à servir de base au volume du *Corpus inscriptionum latinarum* qui aura pour objet les trois Gaules, et jusqu'à la publication de ce volume depuis si longtemps attendu, elles nous donnent des éléments d'étude qui nous faisaient défaut. Notons par exemple que M. Habert a relevé dans la région dont il s'occupe cinq exemplaires de la marque du potier Melus connu jusqu'ici seulement par M. Dissard, *Trion*, t. II, p. 414, nº 918. Ce nom d'homme semble être le premier terme du composé Mellosedum, conservé par la *Table de Peutinger*, aujourd'hui Les-Grandes-Sables, commune du bourg d'Oisans, Isère[1]. Nous ne parlons pas de Melun : il est très difficile de comprendre pourquoi les leçons *Mellodunum*, *Melleduunum* et *Melodunum*

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 400 ; cf. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 29.

ont pénétré dans certains manuscrits de César[1]. Cette leçon est inconciliable avec les deux passages de Grégoire de Tours où nous trouvons l'*l* de ce mot précédé d'une gutturale, d'où le dérivé *Mecledonensis*[2].

XIX.

On a vu dans notre tome X, p. 377, que M. Luzel, si connu par ses savantes publications sur la littérature populaire de la Bretagne, a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* le texte et la traduction d'un mystère de saint Gwénolé. Ce travail a été tiré à part à 125 exemplaires et forme un volume in-8 de 222 pages. Toutefois, M. Luzel, qui a eu l'amabilité de m'en adresser un exemplaire, a négligé de faire mettre sur la couverture le nom d'un libraire chez lequel son livre se vendrait. Ce livre a été imprimé par Charles Cotonnec, place Saint-Corentin, 54, à Quimper.

XX.

Nous annonçions dans le numéro précédent la publication prochaine de la Chrestomathie bretonne de notre savant collaborateur M. Loth. Ce bel et instructif ouvrage vient de paraître à la librairie Bouillon. C'est un volume in-8 de 528 pages dont le prix est fixé à dix francs. Nous comptions en publier un compte rendu dans cette livraison, mais des circonstances indépendantes de notre volonté nous l'ont fait ajourner, et il paraîtra dans la livraison prochaine.

XXI.

La *Revue des Traditions populaires*, t. V, n° 2, p. 101-104, numéro du 15 février dernier, contient une liste des noms néoceltiques portés par les lutins en Basse-Bretagne; ces noms forment une colonne, quatre colonnes suivantes nous indiquent pour chacun d'eux : 1° sa forme; 2° son geste ou plus exactement sa fonction ; 3° le pays ; 4° la source. Le premier article est *ankelc'her ;* — forme : feu-follet ; — geste (fonction) : égare ; — pays : Finistère ; — source : communication de M. Sauvé. — Cet exemple montrera l'objet et l'intérêt de ce travail dû à M. Paul Sebillot. On sait que *ankelc'her,* plus anciennement *enquelezr,* est identique au cornique *enchinethel,* qui veut dire géant et qui suppose un thème gaulois *ande-cenetlo-*.

XXII.

La *Revue Celtique* n'est pas la seule en retard dans le groupe littéraire auquel elle appartient. Nous recevons à l'instant le numéro d'octobre-jan-

1. *De bello gallico,* livre VII, c. 58, 60, 61 ; édition Holder, p. 180-182.
2. *Historia Francorum,* VI, 31, 32; éd. Arndt, p. 270, l. 14; 272, l. 22. Cf. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger,* p. 164, 165; Longnon, *Géographie de la Gaule au sixième siècle*, p. 322.

vier du *Journal of the royal, historical and archæological Association of Ireland.* Nous y trouvons la même abondance de renseignements intéressants sur les monuments préhistoriques d'Irlande que dans les précédents numéros. Parmi les nouvelles, il y en a une qui nous a péniblement affectés. C'est que le magnifique monument de Newgrange paraît menacer ruine. On sait qu'il consiste en une grande chambre construite en gros blocs de pierre et surmontée d'une vaste éminence en pierrailles qui couvre près d'un hectare de terrain. On accède à la chambre par un chemin couvert où on ne peut s'avancer qu'en rampant, mais le plaisir de voir s'élever au fond une magnifique salle compense bien l'ennui de marcher quelque temps sur les mains et les genoux. Il paraît que la voûte de cette salle offre les signes précurseurs d'un prochain éboulement.

XXIII.

L'Académie française, dans sa séance du 28 mars dernier, a décerné à notre savant collaborateur M. J. Loth, pour son ouvrage en deux volumes dont le titre est *les Mabinogion*, le prix de traduction de la fondation Langlois. Ce succès est le troisième qu'obtient M. Loth aux concours de l'Institut de France.

Paris, le 1er avril 1890.

H. d'Arbois de Jubainville.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

VARIÉTÉS

Sommaire : I. L'inscription prétendue gauloise de Nîmes. — II. *Camaracus*. — III. *Tridentum*. — IV. *Callemarcius*. — V. Nancy.

I. — *L'inscription prétendue gauloise de Nîmes.*

M. Hirschfeld, dans le tome XII du *Corpus inscriptionum latinarum*, page 383, a donné une nouvelle édition des inscriptions en caractères grecs de Nîmes. La première de ces inscriptions commence par deux mots en partie frustes. Le premier est probablement le nom d'un Gaulois ; le second semble être un adjectif dérivé du nom du père de ce Gaulois ; il se termine en *-os ;* suivent les quatre mots :

ΔΕΔΕ
ΜΑΤΡΕΒΟ ΝΑΜΑΥΣΙΚΑΒΟ ΒΡΑΤΟΥΔΕ

J'ai soutenu que les trois premiers sont latins[1]. Je n'ai convaincu ni M. Hirschfeld, ni M. Whitley Stokes, ni, je crois, M. Windisch ; c'est ce qui me décide à exposer ici les raisons pour lesquelles je crois devoir maintenir encore aujourd'hui ma première doctrine.

Dede pour *dedit* est latin archaïque. Le tome I du *Corpus inscriptionum latinarum* nous en offre trois exemples sous les numéros 62 b, 169, 180. Il a certainemeut persisté à une date postérieure ; *e* pour *i* dans la finale verbale *it* est fréquent dans les inscriptions de Pompéi : *dicet, leget, pinxset, pugnabet, scribet,* pour *dicit, legit, pinxit, pugnabit, scribit*[2] ; et quelquefois le *t* final y est supprimé : *relinque* pour *relinquit*[3] offre comme *dede e* final = *it*. On a recueilli dans les mêmes ins-

1. *Revue des Sociétés savantes,* série VI, t. 4 (1876), p. 266 et suiv.
2. *C. I. L.*, t. IV, p. 258, col. 1.
3. *C. I. L*, IV, 1391.

criptions d'autres exemples de la chute du *t* final : *ama* pour *amat, nosci* pour *noscit*[1]. On trouvera des exemples de la finale *e* pour *it* fournis par d'autres textes, la plupart plus récents chez Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlateins,* t. II, p. 47; t. III, p. 181.

La plupart des savants admettent que *dede* est un parfait celtique[2]. Ce ne peut être le parfait de la racine DA « donner ». L'irlandais *dorat,* dedit, suppose un primitif *do-ro-d*[*e*]*dâ* avec un *â* et non un *e* final[3]. La racine indo-européenne DHÊ « mettre » (d'où le verbe grec τίθημι et le sanscrit *dadhâmi*) qui serait en celtique *dî* ferait aussi à la troisième personne singulier du parfait *dedâ*. *ô* est le résultat de l'apophonie ou ablaut d'*ê;* latin *sē-men,* irlandais *sí-l* « semence »; parfait grec dorien ἀφέωκα[4]. Or *â* est la notation celtique de l'*o* long indo-européen[5]. *Dede* ne peut donc être celtique.

C'est également une erreur de considérer comme celtiques les mots *Matrebo Namausicabo*. Il faut remarquer que l'*s* final de chacun de ces deux mots est supprimé. *Matrebo* tient lieu de *Matrebos* et *Namausicabo* de *Namausicabos* pour un plus régulier *Matribus* et *Namausicabus* (comparez *deabus,* on sait que les *matres Namausicae* sont des divinités). De *Matrebos* rapprochez le *navebos* de la colonne rostrale, ligne 6 et 8[6], et *omnevos* pour *omnibus* dans une inscription chrétienne de Briord, Ain[7].

La suppression de l'*s* final s'est faite dans l'inscription de Nîmes conformément à une loi de la latinité archaïque qui était rejetée par les gens bien élevés à l'époque où Cicéron écrivait son *Orator,* c'est-à-dire l'an 55 avant J.-C. : « Suivant », dit-il « un usage aujourd'hui un peu rustique, mais qui

1. *C. I. L.,* t. IV, p. 259, col. 2.
2. Voyez par exemple Whitley Stokes, *Celtic declension,* p. 62 du tirage à part; Bezzenberger, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen,* t. XI, p. 124.
3. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 499; Thurneysen dans la *Revue Celtique,* t. VI, p. 147; Zimmer, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXX, p. 217-221.
4. Brugmann, *Grundriss,* t. I, p. 257.
5. Brugmann, *ibid.,* p. 85.
6. *C. I. L.,* t. I, p. 38.
7. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule,* t. II, p. 18.

alors paraissait un signe de bonne éducation, quand les anciens avaient à prononcer un mot dont les deux dernières lettres étaient celles qui terminent le mot *optumus,* ils supprimaient la dernière lettre à moins qu'une voyelle ne la suivît. Se conformer à cet usage n'était pas dans les vers une faute comme aujourd'hui où les poètes l'évitent. On disait *qui est omnibu' princeps* et non *omnibus princeps; vita illa dignu' locoque* et non *dignus* »[1]. La suppression de l'*s* dans *Matrebo* et dans *Namausicabo* est conforme à la règle donnée par Cicéron, puisque *Matrebo* est suivi par *Namausicabo* et *Namausicabo* par *bratoude* et que *Namausicabo* et *bratoude* commencent chacun par une consonne. Or, si la suppression de l'*s* final est conforme au génie de la langue latine, comme l'italien semble le démontrer, il est contraire à celui de la langue celtique. Si, à l'époque de l'empire romain, l'*s* final avait déjà disparu en celtique, les lois phonétiques qui régissent les initiales en irlandais et dans les dialectes bretons seraient inexplicables. On ne comprendrait pas comment, dans les composés syntactiques, les initiales précédées d'un mot qui finit étymologiquement en *s* sont traitées autrement que les initiales précédées d'un mot qui finit étymologiquement par une voyelle. Ces lois de permutation n'ont produit leur effet que postérieurement à la chute de l'empire romain ; il est donc certain que pendant tout l'empire romain l'*s* final s'est prononcé en celtique. Du reste le nom patronymique gaulois qui est le second mot de l'inscription de Nîmes se termine en *-os,* conserve par conséquent son *s* final bien que précédant un mot, *dede,* qui commence par une consonne ; il se distingue ainsi des mots latins dont il est suivi.

Resterait à expliquer le mot βρατουδε. On croit généralement y reconnaître le thème celtique *bratu-* « jugement » que possèdent en commun l'irlandais et le breton. Ce thème serait suivi d'une postposition -δε; mais rien ne prouve que nous

1. Quin etiam, quod jam subrusticum videtur, olim autem politius, eorum verborum, quorum eaedem erant postremae duae litterae, quae sunt in *optumus,* postremam litteram detrahebant, nisi vocalis insequebatur. Ita non erat ea offensio in versibus, quam nunc fugiunt poetae novi. Ita enim loquebantur : *Qui est omnibu' princeps,* non *omnibus princeps,* et : *Vita illa dignu' locoque,* non *dignus.* Cicéron, *Orator,* c. 48.

n'ayons point là une expression d'origine italienne. La langue osque possédait l'accusatif singulier *bratôm* et une formule *brat da ta* dont nous avons parlé plus haut[1]. En tout cas, que βρα-τουδε signifie « par vœu » ou « par jugement », la présence d'un terme technique étranger au latin n'a rien d'étonnant.

L'emploi des caractères grecs dans les inscriptions de Nîmes et des environs n'est que très naturel ; il s'explique par le voisinage de Marseille qui a même eu pendant quelque temps sous sa domination le territoire des *Volcae Arecomici*. Pompée le lui avait attribué au moins en partie[2]. D'ailleurs il est vraisemblable qu'après la prise d'Alexandrie, des soldats grecs d'Egypte, servant dans l'armée romaine, furent établis à Nîmes comme colons[3]. Ces deux faits expliquent ce qu'offre d'un peu étrange l'inscription dont nous venons de parler.

II. — Camaracus.

J'ai soutenu que *Camaracus,* Cambrai, est le dérivé en *-acus* d'un *cognomen* romain Cammarus « crabe ». Cette doctrine est confirmée par deux bulles contenues dans le cartulaire de l'abbaye de Subiaco. On sait que Subiaco est une petite ville d'Italie, près de Rome, dans la province de ce nom. Son cartulaire a été publié par MM. Allodi et Levi dans le recueil intitulé : *Biblioteca della reale Società romana di Storia patria,* en 1885. Une bulle de Jean XII, en 993, et une bulle de Grégoire V, en 997, donnent la liste des biens qui appartenaient à l'abbaye de Subiaco, et chacune de ces bulles comprend dans cette liste un fonds de terre, *fundus,* appelé au cas indirect Camarano[4]. *Camaranus* est le dérivé latin de Cammarus dont *Camaracus* est le dérivé gaulois.

III. — Tridentum.

Des textes de Justin, de Pline, Strabon et Ptolémée résumés par M. Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum,* tome V, page 530, il semble résulter que *Tridentum,* Trente en Tyrol,

1. *Revue Celtique,* t. IX, p. 295. Voyez cependant Whitley Stokes, chez Bezzenberger, *Beiträge,* t. XI, p. 125.
2. *De bello civili*, livre I, c. 35 ; cf. Hirschfeld, *C. I. L.*, t. XII, p. 381.
3. *C. I. L.*, t. XII, p. 382.
4. *Il regesto Sublacense,* p. 29, 36.

après avoir appartenu aux *Raeti,* est devenue une possession des *Cenomani*, un des principaux peuples gaulois d'Italie. Un fait assez curieux est qu'il paraît avoir existé une localité de même nom dans le territoire des *Cenomanni* de la Gaule transalpine. Nous l'apprenons par les textes du moyen âge. Les *Gesta Aldrici,* monument du IXe siècle publié par Mabillon dans ses *Vetera Analecta* et dont MM. Charles et Froger viennent de donner une nouvelle édition, mentionnent parmi les *villae* dépendant de l'église du Mans une *villa* que l'évêque appelle au nominatif *Tredentus*[1] et à l'ablatif *de Tredento*[2]. Deux diplômes impériaux, l'un de 838, l'autre de 840, modifient ce nom sous l'influence d'une fausse étymologie et appellent cette localité à l'accusatif *Tridentem*[3].

IV. — Callemarcius.

Parmi les noms de plantes conservées par Marcellus de Bordeaux se trouve *Calliomarcus,* qui veut dire « sabot de cheval »[4]. On paraît avoir tiré de ce nom de plante un gentilice qui a été employé comme nom de lieu : *in Callemarcio* dans les *Gesta Aldrici* (p. 105) ; *Callemartium* avec une orthographe moins exacte (*ibid.*, p. 52).

V. — *Nancy.*

Nancy a dû être primitivement *Nantiacus*. Je l'ai expliqué ainsi[5] après avoir trouvé le nom d'homme au génitif Nanti, dans les *Inscriptions de Bordeaux* de M. Jullian. Une charte de l'année 823 conservée par le cartulaire de l'abbaye de Farfa, près de Rome, mentionne une *curtis* appartenant à cette abbaye et située *in Nanciano*[6]. *Nanciano* = **Nancianus* ou **Nantianus* et paraît ne différer de Nancy que par le suffixe.

H. d'Arbois de Jubainville.

1. *Gesta domni Aldrici, Cenomannicae urbis episcopi, a discipulis suis,* p. 174.
2. *Ibid.*, p. 39.
3. *Ibid.*, p. 175, 53.
4. Voyez Becker, dans les *Beiträge de Kuhn,* t. III, p. 205, et Roget de Belloguet, *Glossaire gaulois,* 2e éd., p. 118.
5. *Revue Celtique,* t. X, p. 229.
6. Biblioteca della Società romana di Storia patria. *Il regesto di Farfa* da I. Giorgi e U. Balzani, vol. II, p. 212.

ISTOIR D'EUS A CREATION AR BET-MAN

AR FORMATION AN DEN HAC HE VUE

AR HENTAN PHILOSOF A VOA ADAM, HAC HE VARO

HA BUE AR PROFET HENOC HAC ELI

AN DILUJ

HA BUE NOE HAC HE VARO

(Suite).

Ar pemvet proloc a comans.

M'ho salut humblamant, compagnones cristen,
Dimeus a vouir galon, a beurs an actorien,
Pere na oufent quet james, en nep feson,
1890 Reconaisin a-voalc'h ho obligation.
P'ho defoa comancet ho daou, ho sieges,
Ar vam guentan Eva en eum gafas brases;
Daou vap en eur hofat he defoa da henel,
Unan a voa Caïn hac un all voa Abel.
1895 Eva a houlenne ous Doue ar gourach
Evit guenel he freus, ma halje, eur veach,
Donet da ventenin he freus evit he gloar,
Da tremen ar poanio a soufre en douar.
Ar Maro voa present pa hanas he bugale.

HISTOIRE DE LA CRÉATION DE CE MONDE

LA FORMATION DE L'HOMME ET SA VIE

LE PREMIER PHILOSOPHE FUT ADAM, SA MORT

LA VIE DU PROPHÈTE HÉNOCH ET CELLE D'ELIE

LE DÉLUGE

LA VIE DE NOÉ ET SA MORT

(Suite).

Le cinquième prologue commence.

Je vous offre mes humbles salutations, chrétiens qui nous entourez, je vous les offre du fond du cœur, de la part des acteurs : ils ne sauraient jamais, en aucune manière, reconnaître assez les obligations qu'ils vous doivent.

Lorsque nos premiers parents eurent commencé tous deux à tenir ménage, Eve se trouva enceinte, et elle donna le jour à deux fils jumeaux : l'un s'appela Caïn et l'autre Abel. Eve demandait à Dieu la force de les mettre au jour, afin de pouvoir les élever pour sa gloire, et surmonter les douleurs qu'elle endurait sur la terre. La Mort était présente à la naissance des enfants. « Beaucoup, dit-elle, viendront au monde après toi,

1900 « Cals a deui er bet-man, eme-han, da houde,
« A renquo couls ha te, bean participant,
« O henel evel d'out er poanio violant. »[a]
Pa voant arri en oat capabl da venajin,
Ho sut ne vanquent quet bemdes d'ho instruin,
1905 Hac e contjont d'eshe ho bue pen da ben,
Quement ho defoa groet, bete ur silabren,
Hac he laras d'eshe : « Pa 'n d-oc'h ma bugale,
« E renquet labourat en douar couls ha me,
« Houesan an dour, ar goat, palamour da Doue,
1910 « Ha besan c'hoas parfet bete fin ho pue,
« Ha rentan sacrifis da Doue eternel.
« Abalamour d'ar pehet e renquomp holl mervel ;
« Ma eus ur Barados d'an nep a raio erfat,
« Mes an nep raio an drouc en defo poan divat. »
1915 Ho daou e prometjont obeissan d'ho sat,
Quement a bropose a guefent a voa mat ;
Hac hen, ous ho guelet quen fidel a vemoar,
O tispartian d'he pep a loden douar.
Labourer e voe Caïn, evit gonit he voet,
1920 Hac he vreur Abel voa mesaour d'an denvet.
Hac he lavaras d'eshe, d'an eil ha d'eguile,
Dont da vevan er bet bepret herve Doue.
Caïn a voa nehus ha laboure bemde,
Abel gant he denvet en em divertisse,
1925 Ma tastumas mado ebars en abondans ;
Mes Caïn quent ar fin en defoe ur guall chans,
Fachan a res ous Abel, o tont da lavaret
E voa debret he ed casi gant he loënet.
« Tec'h alesse ractal, na deu quet em goarant,
1930 « Re a res, eme-han, ober d'in constamant. »
Doue a lar da Caïn penos e voa re pront.
« Ha houi ive, Abel, a dlefe cafet spont.

[a]. L'oreille du scribe a mal suivi la dictée de ces deux vers, et lui a fait les embrouiller ainsi :

A renquo couls ha te bean participant.
O henel evel d'out bean participant er poanio violant.

« qui devront partager ton sort, et comme toi enfanter dans « la douleur. »

Caïn et Abel arrivèrent à l'âge de conduire un ménage, et leurs parents s'attachèrent chaque jour à les instruire ; ils leur racontaient leur vie d'un bout à l'autre, tout ce qu'ils avaient fait jusqu'à la dernière syllabe. Adam leur dit : « Vous êtes « mes enfants, vous devez travailler la terre tout aussi bien « que moi, suer le sang et l'eau pour l'amour de Dieu, de « plus, tendre à la perfection jusqu'à la fin de votre vie, et « offrir des sacrifices à l'Eternel. A cause du péché tous nous « sommes condamnés à mourir. Il y a un Paradis pour qui- « conque fera le bien, mais celui qui commettra le mal subira « un châtiment terrible. »

Tous deux promirent d'obéir à leur père, trouvant bon tout ce qu'il leur proposait, et Adam, les voyant si fidèles et si dociles, assigna à chacun une portion de terrain. Caïn fut laboureur pour gagner sa nourriture, et son frère Abel fut pasteur de troupeaux. Adam leur recommanda à l'un et à l'autre de toujours vivre en ce monde selon Dieu.

Caïn était triste et travaillait tous les jours : Abel gardait ses troupeaux et se divertissait ; il ne tarda pas à amasser des biens en abondance. Caïn finit par avoir la malechance, il se fâcha contre Abel, déclarant que son blé était presque entièrement mangé par les troupeaux de son frère. « Retire-toi de « là bien vite, ne viens pas à ma rencontre, s'écria-t-il, tu « m'en fais faire de trop : je n'ai pas de répit. »

Dieu reproche à Caïn sa vivacité. « Et vous aussi, Abel, « vous devriez vous en effrayer. Je vous préviens, dit-il, que

« Me lar d'ac'h, eme-han, mar en em disoblijet,
« Dre rigueur ma justis e veet punisset.
1935 « En em gueret ho taou, eme ar guir Doue,
« Da un tat, da ur vam houi a so bugale.
« Deut da sacrifian bepret evit gloar d'in,
« Ha me produo d'ec'h evit ho sustantin. »
Hac hint, en eum concluin, assambles da vonet
1940 Da rentin sacrifis da Doue ar steret.
Caïn a prometas sacrifian he et,
Hac Abel ar guellan dimeus a he denvet.
Ha pa voa prest Caïn evit sacrifian,
E teu an drouc-speret cren d'he disalian,
1945 E voa eur sot mar deuje da lesquin he ed mat.
Nemert an drouc lousou, ar re-se a voa mat.
Caïn a cafas mat avis an drouc-speret,
Na houlenne pelloc'h dont da lesquin he et;
Nemert an drouc lousou n'hen deus sacrifiet,
1950 Na dalfoa mann an tan, ne re nemert moguet.
Abel a re tan caer, a save bete an Env,
Hac a voa agreabl evit ar gouir Doue.
« Me rent d'ec'h sacrifis, eme-han, er mene,
« Ar guellan am denvet, gouir Roue an Elle. »
1955 Caïn dre eur valis hac un anvi ive,
A assistas he vreur da vonet d'ar mene,
Hac hen hac o cafet manjouer un asen,
Hac o rein d'ehan un tol gant-han a dreus he pen.
Goat Abel a crie memeus bete an Env,
1960 Evit goulen venjans dirac ar gouir Doue.
Dont a ra ar Maro d'hen lemel d'eus ar bet,
Ha Caïn criminel dirac Doue rentet.
Ine Abel a deu d'eus he corf da quitat
Evit en eum presantin dirac Doue an Tat.
1965 « Ma lequet, eme-han, un tu en sauvete,
« En eur plas didanjer, mar be ho polante. »
« — El guen, eme Doue, et timat, em requet,
« Da gas Abel d'al Limo, en eur plas assuret.
« Pa vo pignet ma map, eme-han, er Calvar,
1970 « Me deui d'her recev en Env, ebars er gloar. »

« si vous vous portez préjudice, vous serez punis selon la « rigueur de ma justice. Aimez-vous l'un l'autre, ajouta le « vrai Dieu; vous êtes les enfants d'un même père, d'une « même mère. Ayez toujours soin d'offrir des sacrifices en « mon honneur, et je vous fournirai le nécessaire pour vous « sustenter. »

Comme conclusion ils partent ensemble offrir un sacrifice au Dieu des étoiles. Caïn promit d'offrir du blé, et Abel la meilleure de ses brebis. Mais lorsque Caïn était prêt à commencer, le mauvais Esprit vint l'en dissuader, disant qu'il était un sot, s'il se laissait aller à brûler son grain : de mauvaises herbes, voilà ce qu'il était bon de mettre au feu. Caïn approuva l'avis du démon, car son désir n'était certes pas de brûler son blé : il n'offrit donc que de mauvaises herbes, et le feu qu'il alluma ne valait rien, ne donnait que de la fumée. Abel obtenait une flamme brillante qui montait jusqu'au Ciel et qui était agréable à l'Eternel. « Je vous offre, dit-il, en sa- « crifice sur la montagne, la meilleure de mes brebis, à vous « le véritable Roi des Anges. »

Caïn avait par malice et aussi par envie, accompagné Abel sur la montagne : là il trouva une mâchoire d'âne, et la saisissant, il en porta un coup sur la tête de son frère. Le sang d'Abel criait jusqu'au ciel, demandant vengeance devant le Tout-Puissant. La Mort vient retirer Abel du monde, et Caïn ne fut plus qu'un criminel aux yeux de Dieu.

L'âme d'Abel abandonne alors son corps pour se présenter devant le Très-Haut. « Mettez-moi, dit-elle, quelque part en « sûreté, dans un endroit à l'abri du danger, si vous le voulez « bien. »

« Mon bel Ange, dit Dieu, allez vite, je vous l'ordonne, « conduire Abel aux Limbes, en un lieu sûr. Lorsque mon « fils, ajouta-t-il, sera monté sur le Calvaire, cette âme, je la recevrai au Ciel, dans ma gloire. »

Doue a goulen ous Caïn pelec'h es e coachet,
Dont timat dira-s-han, e renque he cafet.
« Respont d'in-me, Caïn, prontamant, pa goulennan,
« Da vreur iaouanc, Abel, pelec'h e ma breman ? »
1975 Caïn a respontas da Redemptor ar bet :
Aboe voa et er mene, n'en defoa han quet guelet,
N'hen defoa quet roet carg d'ehan anehan,
Evel-se ne voa quet oblijet d'hen rentan.
« Ah ! Caïn malurus, te as poa meritet
1980 « Supliso an Ifern balamour d'as pehet !
« Te t'eus asasinet da vreur voar ar mene,
« Dre anvi ha malis ous he brosperite.
« Clevet am eus he voes o tont bete an Env,
« Voa o houlen venjans ha justis diguen-en.
1985 « Abalamour da se te a veso venjet [a]
« Seis gues assuramant quent ma quitaï ar bet. »
« — Pardon, eme Caïn, guir Redemptor ar bet,
« Evit ho servijin houi ho poa ma crouet.
« N'am precipitet quet en creis puns an Ifern !
1990 « Hoant am eus, ma Doue, da ober pinijen. »
« — Abalamour d'as crim, an oreur as pehet,
« E vi, eme Doue, d'eus ar provins exilet
« Da vale dre ar bet evel eur vacabont,
« O hortos ma teui un de da rentan cont. »
1995 « — Ma Doue, eme Caïn, p'hoc'h eus ma exilet
« Evel eur vacabont da vale dre ar bet,
« Quentan den a guifin, a rancontrin quentan,
« Me requet diguen-ec'h, ma teuio d'am lasan. »
« — Me a lar d'it, Caïn, eme an autro Doue,
2000 « Ar hentan as touchou d'as lemel a vue..... [b]
« Ha quent ma quitaï, te a renq bout siellet,
« Ma veso dirac an holl remarcabl da voelet. »
Consolet voe alies a beurs an Eternel,
Gant ar brincet a enor el lec'h celestiel,

[a]. Au-dessus de l'expression *venjet*, on lit le mot *gwanet*, d'une écriture différente.

Dieu demande à Caïn où il était caché et l'appelle immédiatement en sa présence : il fallait le trouver. « Réponds-moi, « Caïn, sans délai, puisque je t'interroge. Ton jeune frère « Abel, où est-il à cette heure ? »

Caïn répondit au Rédempteur du monde que depuis qu'Abel était allé sur la montagne, il ne l'avait pas vu : qu'il n'avait pas été chargé de veiller sur lui, que par conséquent il n'était pas obligé d'en rendre compte. « Ah ! malheureux Caïn, tu as « mérité les supplices de l'Enfer à cause de ton crime. Tu as « assassiné ton frère sur la montagne, par malice et par envie « de sa prospérité. J'ai entendu sa voix qui montait jusqu'au « Ciel, et elle me demandait vengeance et justice. En puni- « tion, tu seras châtié sept fois assurément avant que tu ne « quittes la terre. »

« Pardon, s'écria Caïn, vrai Rédempteur du monde ! Vous « m'aviez créé pour vous servir, ne me précipitez pas dans le « puits de l'Enfer. J'ai le désir, mon Dieu, de faire pénitence. »

« A cause de ton crime, pour l'horreur de ton péché, tu « seras, dit Dieu, exilé de cette province, et tu promèneras à « travers le monde, pareil à un vagabond, en attendant le « jour où tu viendras rendre tes comptes. »

« Mon Dieu, repartit Caïn, si vous m'exilez et me con- « damnez comme un vagabond à errer sur la terre, le premier « homme que je trouverai, le premier que je rencontrerai, je « vous l'assure, s'empressera de me tuer. »

« Je te le dis, reprit le Seigneur Dieu, malheur au premier « qui portera la main sur toi pour t'ôter la vie..... Et avant « de partir, il faut que tu sois marqué d'un sceau, afin d'être « aux yeux de tous facile à reconnaître. »

Il a souvent été consolé de la part de l'Eternel par des princes honorés au céleste séjour, après tant de peines et de

b. Il y a évidemment ici une lacune, que nous trouvons remplie plus loin, au vers 2534.

2005 Anfin goude quement a boan hac a tourmant,
Pa hen deus soufret jenerus ha constant. [a]
Rac-se, compagnones, an humplan ma hellomp,
Dimeus a ho silans graço d'ec'h a rentomp,
O hortos ar seson ma hellomp, Autrone,
2010 Represanti eun dra herve ho polante.

SENNE I.

Eva hac Adam a antre.

Eva a coms.

Adam, ma guir briet, chanchamant a cafan
Ebars em holl mempro ; fatic oun ar voes-man,
Ha ma foan a so bras : allas ! ne harsan quet ! [1]
Mar pat ous-in tri de, me oar, mervel so ret.
2015 Reit d'in ho assistans breman, Doue an Tat !
Arri eo an amser ma henin merc'h pe vap [2].
Houi, ma friet Adam, chomet bepret presant,
Ho presans a ra d'in cals a contantamant.
Pardon, ma guir Doue ! Ret vo quitat ar bet,
2020 O henel ar freus-man. Ma Doue ma sicouret [3] !
Houi ho poa ma hrouet da vout exant a poan,
Mes breman e man 'n amser ma soufran ar muian.

Adam a coms.

O ma friet Eva, courachet en ho poanio,
Ha me, d'eus ma hoste, bepret ho sicouro,

1. Ma guentro a so bras.
2. Ma hanni merc'h pe vap.
3. O genel ar froes-man, sur, ma n'am sicouret.

a. La mémoire de celui qui dictait nous paraît être encore ici en défaut.

tourments endurés avec constance et générosité.

C'est pourquoi, compagnons, nous vous rendons, le plus humblement possible, grâces pour votre silence, en attendant l'époque où nous pourrons, Messieurs, représenter quelque chose selon votre volonté.

Scène I.

Adam et Eve entrent.

Eve.

Adam, mon cher époux, j'éprouve des douleurs dans tous mes membres : je me sens fatiguée cette fois, et ma souffrance est extrême ; hélas ! je n'y tiens plus ! Si cela dure trois jours, je crois que j'en mourrai. Donnez-moi maintenant votre assistance, Dieu le Père ! Le moment est venu pour moi d'enfanter une fille ou un fils.

Vous, mon époux, restez toujours là : votre présence me procure un grand soulagement. Pardon, mon Dieu ! Il faudra quitter la vie en mettant au monde cet enfant ! Mon Dieu, secourez-moi ! Vous m'aviez créée pour être exempte de peine : mais voici le moment où je souffre davantage.

Adam.

Eve, mon épouse, prenez courage dans vos souffrances, et moi de mon côté, je vous viendrai toujours en aide. Autrefois,

1. Mes douleurs d'enfantement sont grandes.
2. Que je mette au monde une fille ou un fils.
3. En donnant le jour à ce fruit, assurément, si vous ne me venez en aide.

2025 Guesall ebars er jardin, nin a voa eürus,
Breman es omp rentet en ur stat truesus.
Hogon ho pet courach breman voar an douar,
Goude fin ho pues houi a ielo d'ar gloar.

Ar Maro a antre hac a coms.

Eva, na t'eus micher da donet d'en em glem,
2030 Rac me eo ar Maro a so deut d'as quichen.
Ha quement feumeulen a deuio, a dra sur,
Er bet-man, da houde, savet d'eus da natur,
A vo participant couls ha te, er poanio ;
Ha ma carjes e voas en creis an deliso.

Eva a coms.

2035 Penos ? Te eo ar Maro a so deut d'am sourpren !...
O ma friet Adam, deut aman, d'am hichen,
Reit d'in hoc'h assistans, cresquin ra ma foanio.
Ret eo renons d'ar bet, rac arri eo ar Maro.

Ar Maro a coms.

Mervel a renquer, sur, an eil hac eguile [1] ;
2040 Cals a deuio er bet, m'hen assur, da houde,
A renquo couls ha te, bean participant,
O henel evel d'out, en poaniou violant.

Eva a coms.

O Doue eternel ! m'ho pet, reit d'in courach
Da henel ar freus-man, ma hillin, eur veach,
2045 Donet da veintenin da ofr evit ho gloar,
Da tremen ar poanio a soufromp en douar.

Adam a coms.

Eh bien ! ma friet, fin a vo d'ho poanio,
Pa sonjet neubeutan, dre c'hras ar guir Autro.

1. Mervel a renquer, sur, pe genel bugale.

au jardin, nous étions heureux, et à présent nous sommes réduits à un état digne de pitié. Ayez donc maintenant courage sur la terre, et après la fin de votre vie, vous irez à la gloire.

La Mort entre.

Eve, tu n'as que faire de venir te plaindre, car c'est moi la Mort qui accours à tes côtés. Et, c'est chose assurée, toute femme qui naîtra sur la terre après toi, issue de ta race, aura part comme toi à ces souffrances. Et si tu avais voulu, tu serais au milieu des délices!

Eve.

Comment, c'est toi la Mort qui viens me surprendre... O mon époux Adam, tenez-vous ici, près de moi; prêtez-moi votre assistance, mes douleurs augmentent. Il faut quitter la vie, car voici la Mort arrivée.

La Mort.

Certes, il vous faudra mourir l'un et l'autre. Beaucoup viendront en ce monde, je te l'assure, après toi, qui partageront tes souffrances, et enfanteront comme toi dans les douleurs les plus violentes.

Eve.

O Dieu éternel, je vous en prie, donnez-moi du courage pour mettre au monde cet enfant! Que je puisse une fois continuer à offrir pour votre gloire et à supporter les peines que nous endurons sur la terre.

Adam.

Eh bien, mon épouse, vos souffrances auront, lorsque vous y penserez le moins, une fin par la grâce de notre Seigneur.

1. Il faut, certes, mourir ou supporter les douleurs de l'enfantement.

Comeret couraj vat, ha me pedo Doue
2050 Da rei ar iehet d'ec'h gant pep sort carante.

Eva a coms.

O ma friet Adam, houi a ra d'in couraj.
Mes pa consideran, ma foanio a so bras,
Pa n'am eus nep sicour, allas! mervel so ret,
Fin a vo d'am bue, ret eo renons d'ar bet.....
2055 Aï! Aï! arri an heur, ret e d'in finissan!
Ma Doue, ma Crouer, pardon a houlennan!
Houi ho poa ma crouet er bet-man a netra,
Breman es oun rentet en pep sort extrenvoa.
Me a ofr d'ec'h ma freus, mar gallan he henel.
2060 M'ho pet d'am exanti d'eus ar poan eternel.
Reit ar c'hras, ma Doue, ma vesint-hi exant,
Dimeus am pehejo, dre ma int inosant.

Adam a coms.

Courach, courach, Eva! arri eo an amser!

Eva a coms.

Allas! ma guir briet, poan vras so o henel!

Adsm a coms.

2065 Mes tevoet, ma friet, breman me ho sicouro.

Eva a coms.

Ai! Ai! ma guir briet, cresquin ra ma foanio!

Adam a coms.

Gant Doue eternel a veomp sicouret.

Prenez bon courage, et je prierai Dieu de vous donner la santé avec toute sorte de témoignages d'affection.

Eve.

O Adam, mon époux, vous me réconfortez. Mais quand je les considère, mes douleurs sont grandes, et puisque je n'ai aucun secours, hélas ! il faudra mourir ! Ma vie touche à son terme, il va falloir quitter la terre...

Aï ! Aï ! l'heure approche, il faut en finir. Mon Dieu, mon Créateur, je demande pardon ! Vous m'aviez créée en ce monde de rien : maintenant je suis livrée à toute espèce de calamités.

Je vous offre le fruit de mes entrailles, si je puis le mettre au jour. Plaise à vous de me préserver des peines éternelles ! Accordez-moi la grâce, ô mon Dieu, de garantir mon enfant de mes péchés, par cela qu'il est innocent.

Adam.

Courage, courage, Eve, voici le moment arrivé.

Eve.

Hélas ! mon cher époux, qu'il y a de douleur à enfanter !

Adam.

Mais calmez-vous, mon épouse, à présent je vous porterai secours.

Eve.

Aï ! Aï ! mon cher époux, mes souffrances augmentent.

Adam.

Le Dieu éternel vous viendra en aide.

Eva a coms.

Ma hallen-me soufrin gant pep pasiantet !... [1]
Quemeret-han diguen-in, dalet-han, me ho pet [2].

Adam a coms.

2070 Tremenet eo ho poan, voar a voelan, Eva.

Eva a coms.

Ah ! ma friet Adam, hoas e santan un dra [3]...

Adam a coms.

Rentomp gras da Doue, chetu aman daou vap.
Me roï d'he ho hano dre gras Doue an Tat,
Ha Caïn hac Abel vo ho hano er bet,
2075 Pa'n d-int an daou quentan a so gant mam ganet.

Eva a coms.

Oblijet omp, certen, da Doue eternel,
D'am bout lamet a poan, rac me sonje mervel.
Houi, ma friet Adam, evel ma s-oc'h den fur,
Me ho pet da soignin d'eus an daou crouadur.

Adam a coms.

2080 Pa'n d-oc'h delivret a poan, et breman da repos
En hano ar guir Doue... Me gret eo hanter-nos.
Ha me pedo Doue bepret a vouir galon.
Evit n'ho leso quet ebars en abandon.

1. Ma calon a soufro gant pep pasiantet.
2. Le vers suivant est passé sous silence :
Chetu ase eur map am eus breman ganet.
3. Allas ! ma friet quer, c'hoas e santan un dra.

Eve.

Si je pouvais souffrir avec patience!... Prenez-le de mes mains, tenez-le, je vous en prie.

Adam.

Votre mal est passé, à ce que je vois, Eve.

Eve.

Ah! Adam, mon époux, je sens encore quelque chose.

Adam.

Remercions Dieu, voici bien deux fils. Je vais leur donner des noms par la grâce de Dieu le Père. Ils s'appelleront en ce monde Caïn et Abel, puisqu'ils sont les deux premiers nés de leur mère.

Eve.

Nous devons, certes, de la reconnaissance au Dieu éternel de m'avoir tirée de peine, car je croyais mourir. Vous, Adam, comme vous êtes un homme sage, je vous prie de prendre soin des deux enfants.

Adam.

Puisque vous êtes délivrée du mal, allez maintenant vous reposer au nom du vrai Dieu... Il est minuit, je crois. Et moi, je prierai toujours Dieu de bon cœur afin qu'il ne vous laisse pas dans l'abandon.

1. Mon cœur souffrira en toute patience.

2. Voilà là un fils que je viens de mettre au monde.
3. Hélas! mon cher époux, je sens encore quelque chose.

Eva a coms.

Allas ! n'am beso quen nep mat a liberte
2085 Gant va daou vap bihan, ret vo poanian gant-he [1],
Quen a voint capabl, pa blijo gant Doue,
Da donet d'hon sicour en hon necessite.

SENNE II.

Adam, Caïn hac Abel a antre.

Adam a declar he vue d'eshe, neuse a coms.

Clevet, ma bugale : eur vue truesus
Hon deus bet er bet-man ; mes ret eo bout joaüs.
2090 Nin voa crouet er bet en pep sort deliso,
Ha breman, sivoas d'imp ! es omp en miserio.
Er Barados terestr e voamp quenta crouet [2]
En pep contantamant hac exant a pehet.
Ho man a voe eno tentet gant ar serpant,
2095 Quement-se a so caus d'hon poan ha d'hon tourmant.
Crouet voamp immortel ha lequet gant Doue,
Panevert ma pec'homp dre hon frajilite,
O tibrin un aval. Quement-se so quiriec,
Sivoas ! antieramant da vout collet ar bet.
2100 Allas ! ho mam Eva quenta a voe tromplet,
Ma teuas da dibrin d'eus ar freus difennet,
Me voe quen miserabl da donet da senti,
Ma coeïs er pehet, allas ! quercouls hac hi.
Ma voemp tolet er-meas, dimeus ar plas santel :
2105 Balamour d'hon pehet holl e renquomp mervel.

1. ..... Ret vo pourvesin anhe.
2. ..... E voamp gant Doue crouet.

Eve.

Hélas ! je n'aurai plus désormais un bon moment de liberté avec mes deux petits enfants ! Il faudra se donner du mal pour eux, avant qu'ils ne soient capables, quand il plaira à Dieu, de nous venir en aide dans nos nécessités.

Scène II.

Adam, Caïn et Abel entrent.

Adam leur raconte sa vie.

Ecoutez, mes enfants, le récit de la vie lamentable que nous avons menée en ce monde : cependant il ne faut pas se laisser aller à la tristesse. Nous avions été créés sur la terre, au milieu de toute sorte de délices, et à présent, pauvres de nous ! nous sommes dans la misère. Nous avions été d'abord placés dans le Paradis terrestre, comblés de toutes les joies, et exempts de péché. Votre mère se vit en ce lieu tentée par le serpent, et ce fut là la cause de notre peine et de nos tourments. Nous avions été créés immortels, confirmés en cet état par Dieu, si nous n'avions point péché par notre faiblesse en mangeant une pomme. Ce fut là, hélas ! ce qui entraîna la perte du monde entier. Hélas ! votre mère Eve a été la première trompée, et elle se laissa aller à manger du fruit défendu. Je fus assez misérable pour lui céder également, et je tombai, hélas ! dans le péché tout comme elle.

Nous fûmes chassés de ce séjour bienheureux, et à cause de notre faute, tous nous devons mourir. Nous sommes en ce

1. Il faudra pourvoir à leurs besoins.
2. Nous avions été créés par Dieu.

Sujet omp d'ar poanio er bet-man, nos ha de,
Ha bepret e veomp bete fin hor bue.
Panevert gras Doue so bras en hon andret,
Da boanio an Ifern e voamp holl condannet.
2110 Dre-se e laran d'ec'h, evel ma bugale,
E renquet labourat an douar couls ha me,
Houesan an dour, ar goat, balamour da Doue,
Ha bean passiant bete fin ho pue,
Ha rentin sacrifis da Crouer ar steret,
2115 Ha heuil he hourhemen entre ma veet er bet.
Promettet en deus d'imp, an Doue eternel,
E veso fin d'ar bet, hac e renquomp mervel;
Hac an nep a vevo herve he volante,
En defo recompans goude fin he vue :
2120 Ma eus ur Barados d'an nep a raï erfat;
Mes an nep a raio drouc en eus poanio divat
Rac-se ho suplian, bevoet herve Doue.
Ha deut d'en em garet an eil hac eguile.

Caïn a coms.

Adam, houi eo an tat, hac a dle comandin,
2125 Ha ni, 'vel guir bugale, a deuio da sentin.
Discoeset d'imp ar plas ma renquomp labourat,
Ha me raï gant reson dimeus a galon vat.

Abel a coms.

Ma sat, a bon droit me a guemero poan [1],
Pa'n d-omp sujet d'eshi couls ha houi hoc'h-unan.
2130 Leret pe sort labour a renquan da ober,
Ha me ia da comans evel eur guir vugel.

Adam a coms.

Deut 'ta, ma bugale, ha me ia guen-ec'h ractal [2]
Da dispartian d'ec'h pep a loden douar.

1. Ma sat, a het ma amser, me a comero poan.
2 Deut di, ma bugale.

monde condamnés nuit et jour à la peine, et nous y resterons jusqu'à la fin de notre vie. Si ce n'était la grâce de Dieu, qui est grande à notre égard, nous aurions tous été livrés aux supplices de l'Enfer. C'est pourquoi je vous le dis, comme mes enfants il vous faut travailler la terre aussi bien que moi, suer l'eau et le sang pour l'amour de Dieu, vous montrer patients jusqu'au terme de votre carrière, offrir des sacrifices au Créateur des étoiles, et observer ses commandements tant que vous serez au monde.

L'Eternel nous a promis que l'univers aurait une fin et qu'il nous faudra mourir. Quiconque vivra selon la divine volonté, sera récompensé à la fin de sa vie, car il y a un Paradis pour celui qui fera le bien : mais celui qui commettra le mal sera livré à des peines terribles. Je vous en supplie donc, vivez selon Dieu et aimez-vous l'un l'autre.

Caïn.

Adam, vous êtes notre père, vous devez commander : comme des enfants dociles nous vous obéirons. Montrez-nous la place que nous devons labourer, et avec raison, je m'y mettrai de bon cœur.

Abel.

Mon père, à bon droit je prendrai de la peine, puisque j'y suis condamné aussi bien que vous. Dites-moi à quelle espèce de travail je dois me livrer, et je vais commencer comme un enfant soumis.

Adam.

Venez donc, mes enfants. Je vais à l'instant avec vous, vous assigner à chacun une part de terre. Il nous faut nous donner

1. Mon père, tout le temps de ma vie, je prendrai de la peine.
2. Venez là, mes enfants.

Ret eo d'imp soufrin poan evit gonit hor boet,
2135 Doue a comand se balamour d'hon pehet.

Ma vusur breman douar hac a coms.

Caïn, chetu aman ho lot, ma mignon quer,
Neuse, er hoste all, a vo d'ho preur Abel[1].
Ret eo d'imp soufrin poan evit gonit hon boet,
Rac-se e laran d'ec'h dont da poania bepret,
2140 Ret eo bevoan bepret herve Doue,
Hac en em oblijan an eil hac eguile.
Caïn, houi labouro evit gonit an ed,
Ha houi, ma map Abel, mesaer d'an denved.

Abel a coms.

Ma Doue, ma Crouer, pa'n d-oun laquet er bet,
2145 Bet an hano a den, en hoc'h imaj crouet,
He houitat a renquomp pa sonjomp neubeutan,
Me ofr evit ho gloar bepret quement a ran.

Caïn a coms[a].

Autro Doue, ma Crouer, he-man eo ar viser !
Terubl omp fal guisquet, ha rust eo an amser.
2150 Ha hoas hon nouritur a so rust ha calet,
Nemert dre cals a boan dibrin ne hallan quet[2].

---

1. Les quatre vers suivants sont remplacés dans notre vieux manuscrit par ces deux-ci :

Rac-se hen laran d'ac'h, an eil hac eguile,
Ret eo bevan er bet bopret herve Doue.

2. Nemert dre cals a boan ne hallo den dibri boet.

a. La mémoire de celui qui dictait le mystère a ici subi une nouvelle défaillance : il avait attribué au personnage d'Abel les vers qui précèdent et ceux qui suivent. Afin de réparer cette erreur, le scribe a intercalé entre deux lignes les mots : « *Caïn a coms,* » qui restituent à Caïn la part qu'il doit avoir dans le dialogue, témoin notre manuscrit.

Les inadvertances de ce genre sont nombreuses dans le manuscrit de la

du mal pour gagner notre nourriture. Dieu le veut ainsi à cause de notre péché.

Adam mesure la terre et il reprend.

Caïn, voici votre part, mon cher ami, et de ce côté sera celle de votre frère Abel. Il nous faut mettre notre peine pour gagner notre nourriture. C'est pourquoi je vous dis de toujours travailler.

Vous devez vivre désormais selon Dieu, et vous rendre service l'un à l'autre. Caïn, vous serez laboureur pour cultiver le blé, et vous, mon fils Abel, vous garderez les troupeaux.

Abel.

Mon Dieu, mon Créateur, je suis mis au monde, et j'ai reçu un nom d'homme après avoir été créé à votre image : il faudra quitter cette terre quand nous y songerons le moins, je vous offre pour votre gloire toujours toutes mes actions.

Cain.

Seigneur Dieu, mon Créateur, quelle misère est la nôtre ! Je suis bien mal habillé et le temps est rude : notre nourriture est dure et grossière, ce n'est qu'à force de peine que je pourrai manger.

---

1. C'est pourquoi je vous le dis à l'un et à l'autre, il faut vivre en ce monde toujours selon Dieu.
2. Sans beaucoup de peine personne ne pourra manger son pain.

Bibliothèque Nationale : ainsi, au premier acte, v. 373, après la chute des anges rebelles maudissant leur sort, on avait oublié de couper le dialogue, d'indiquer l'endroit où finissent leurs lamentations, et où Dieu le Père prend la parole pour s'adresser aux bons anges. C'est une main autre qui a écrit à la marge ces mots : « *Doue an Tat a coms ous an Elle mat,* » rétablissant les choses dans l'ordre indiqué par le texte lui-même.

SENNE III.

Pep-hini a ia d'he labour, Caïn da labourat douar.

Abel gant he denvet a can voar un ton berjer.

Me ia breman gant ma denvet,
En hano Doue hac an Drindet.
Gras d'eshe da vultiplian,
2155 Ma sacrifiin ar guellan
Evit enorin ma Doue[1].
Da vo meulet he carante !
Hirie ha queit a ma vevoin,
Me a desir hoc'h adorin.

Eva a ia da voelet Caïn.

Eva a coms.

2160 Courach, ma bugale, labourat a so ret,
Ret eo comeret poan evit gonit ho poet.
Ma ne rafac'h netra, ne hallac'h quet bevoan,
Doue, an Eternel, a comand quement-man.
Me 'm eus true ous-hoc'h gant pep compasion,
2165 Divisq eo ho corfo dious ar ieneon[2].

Caïn a coms.

Autro Doue ! ma mam, squis bras en eum cafan !
Pell so d'eus an amser aboe ma s-oun er plas-man.
Aflijet oun terubl, drouc bras am eus em pen.
Me a ia da hourve aman, voar an dachen.
2170 Reit d'in eur banac'h dour, ma mam, en han 'Doue,
Neuse em bo guell courach da labourat arre.

1. Aux trois autres vers notre manuscrit substitue celui-ci :
Da veso meulet hep fine !
2. Divisq en ho cafan dirac ar ieneon.

Scène III.

Chacun va à son travail, Caïn laboure la terre.

Abel mène paître son troupeau et chante sur une air champêtre.

Je vais maintenant faire paître mon troupeau au nom de Dieu et de la sainte Trinité. Grâce à mes brebis de multiplier ! Je sacrifierai la plus belle pour honorer Dieu. Que sa charité soit louée ! Aujourd'hui et tant que je vivrai, mon désir est de l'adorer.

Eve va voir Caïn.

Courage, mes enfants, il faut travailler, il faut prendre de la peine pour gagner votre nourriture. Si vous ne faisiez rien, vous ne pourriez pas vivre. C'est Dieu, c'est l'Eternel qui le commande. J'ai pitié de vous, je suis touchée de compassion, votre corps est sans vêtement contre la froidure.

Caïn.

Seigneur Dieu, ma mère, je me trouve bien fatigué. Il y a longtemps que je suis en cet endroit. Je me sens on ne peut plus las, j'ai grand mal à la tête. Je vais m'étendre ici, à cette place. Donnez-moi un peu d'eau, ma mère, au nom de Dieu; alors j'aurai plus de cœur à me mettre à l'ouvrage.

1. Qu'il soit loué sans fin !
2. Je vous vois sans vêtements contre le froid.

Eva a coms.

Hac ho peso, ma map. Me ia gant dilijans,
Da vit d'ec'h eur banac'h da tremen ho soufrans.

Ma a da vit dour.

Pa vo arrì e continu.

Dalet ! chetu ase dour an excelantan
2175 A quement ha oufet da cafet er vro-man.
Adieu eta, ma map, quen ar hentan guelet.
Doue d'ho conservo en peuc'h hac en iehet[1].

Eva a ia da caet Abel.

Eva a coms.

Ha d'ec'h, ma map Abel ! Me so deut d'ho caet,
Pell so em boa desir da donet d'ho guelet.
2180 Plijadur vras am eus p'ho guelan em presans.
Doue an Tat da rei d'ec'h moien d'en eum avans[2].

Abel a coms.

Me promet d'ec'h certen, me am eus cals a joa
P'ho guelan dira-s-oun breman, ma mam Eva.
Doue d'ho conservo gant holl prosperite :
2185 Ha gras da veintenin bepret evit gloar Doue.

Eva a quit.

SENNE IV.

Caïn hac Abel a antre asambles.

Caïn a coms.

En eum dennet, Abel, breman divoar ma sro,
Na houlennan en nep gis e teuc'h em goarancho[3]...

1. Doue d'ho conservo ebars en ho iehet !
2. Doue an Tat da rai d'ac'h moyen en abondans !
3. Ne goullan en nep gis e teufac'h er meto.

Eve.

Vous en aurez, mon fils. Je vais en toute hâte vous chercher de l'eau pour passer votre souffrance.

Eve va chercher de l'eau, et à son retour elle continue.

Tenez, voilà là de l'eau, la meilleure que l'on puisse trouver en ce pays.

Adieu donc, mon fils, jusqu'à la première fois. Que Dieu vous conserve en paix et en santé !

Eve va trouver Abel.

Salut à vous, mon fils Abel. Je suis venue vers vous, car depuis longtemps j'avais le désir de vous visiter. J'ai grand plaisir à vous voir en ma présence. Que Dieu vous donne moyen de faire votre chemin !

Abel.

Certes, je vous assure que j'ai beaucoup de joie à vous voir à cette heure devant moi, ma mère Eve. Que Dieu vous conserve en toute prospérité et vous fasse la grâce de toujours travailler pour sa gloire !

Eve sort.

Scène IV.

Caïn et Abel entrent ensemble.

Caïn.

Retirez-vous, Abel, ne restez pas auprès de moi, je ne demande en aucune manière que vous veniez à ma rencontre...

1. Que Dieu vous conserve en bonne santé !
2. Que Dieu le Père vous accorde des biens en abondance !
3. Je ne demande en aucune façon à ce que vous veniez sur mes terres.

Me raï d'it voar da pen mar deus d'am contestin,
Ia, hac ur voesall divoallet dious-in.

Abel a coms.

2190 Penos, ma breur Caïn ? M'ho pet, clevet ous-in,
Na deuan en nep gis er bet, d'ho contestin.
Rac-se, a beurs Doue, ebars en pep amser
E tleomp en em garet evel ma s-omp breuder[1].
Rac-se me a lar d'ec'h, ma breur, mar d-oc'h fachet
2195 Ous-in en nep feson, es eo, sur, hep sujet.

Caïn a coms.

Me lar d'it franchamant, e hallan bout fachet;
Chede debret ma greun aman, gant da denvet,
Te hel ho evoesat : na eus mann da ober[2],
Nemert bean bemde o laëres an amser.
2200 Tec'h divoar ma salar, na deu quet d'am goarant[3],
Re a res ober d'in, ma mignon, constamant.

Doue an Tat a coms.

Clevet aman, Caïn, houi so re prim ha pront :
Ha houi ive, Abel, a dlefe cafet spont.
Me eo, sur, an Autro a dle bout enoret
2205 Gant quement nation a so o ren er bet.
N'en d-oc'h nemert daou den, bugale da Adam
Ha d'he priet Eva, couls hac hi hoc'h eus blam.
Me lar d'ec'h franchamant, ma en eum disoblijet,
Dre rigueur ma justis e viet punisset.
2210 Me eo, sur, ho Toue, auteur ar firmamant[4],
Hac a so ho Crouer, ha na vec'h quet contant.
Ma torret en nep gis er bet ma gourhemen,
Me raï ho punissan da james en Ifern.

1. E hellomp en em ober, en em caret fidel.
2. Te hel ho evesat, ne eus quen da ober.
3. ..... Ne deu quet em presans,
Re a res ober d'in, ma mignon, contenans.
4. ..... Roue ar firmamant.

Je vous donnerai sur la figure si vous me cherchez affaire : oui, et une autre fois, prenez garde à moi.

Abel.

Comment, Caïn, mon frère ? Je vous en prie, écoutez-moi. Je ne viens en aucune façon au monde, vous chercher affaire. Ainsi donc, de la part de Dieu, en tout temps nous devons nous aimer comme deux frères que nous sommes. C'est pourquoi je vous le dis, mon frère, si vous êtes en quelque sorte fâché contre moi, c'est assurément sans sujet.

Caïn.

Je te le dis franchement, je puis être fâché. Voici mon blé mangé par ton troupeau. Tu peux le surveiller : tu n'as rien à faire, si ce n'est chaque jour, qu'à tuer le temps. Va-t-en loin de mes talons, ne viens pas à ma rencontre. Tu m'en fais faire de trop, mon ami ; je n'ai pas de répit.

Dieu le Père.

Ecoutez ici, Caïn. Vous êtes trop vif et trop prompt. Et vous aussi, Abel, vous devriez avoir peur. Certes, je suis le Seigneur, et j'ai droit aux honneurs de tous les peuples qui se meuvent dans le monde. Vous n'êtes que deux hommes, enfants d'Adam et d'Eve, son épouse, et aussi bien qu'eux, vous méritez d'être réprimandés. Je vous le dis franchement, si vous vous cherchez affaire, selon la rigueur de ma justice vous serez punis. Assurément je suis votre Dieu, l'auteur du firmament : je suis votre Créateur, quand même vous n'en seriez pas contents. Si vous transgressez en quelque façon mon commandement, je vous ferai châtier à jamais en Enfer.

1. Nous pouvons nous entendre, nous aimer fidèlement.
2. Tu peux les garder, tu n'as pas autre chose à faire.
3. Ne viens pas en ma présence, tu me fais faire, mon ami, trop d'actes de patience.
4. Roi du firmament.

Rac-se en eum gueret evel guir vugale
2215 Da un tat, da eur vam, hac a eur memeus ligne.
Deut da sacrifian bepret evit gloar d'in,
Ha me broduo d'ec'h evit ho sustantin.

Caïn a coms.

Demp da sacrifian breman, ma breur Abel,
Pa 'n d-e comandet d'imp a beurs an Eternel;
2220 Me a losquo greun hac a deui da voentat,
Da ober sacrifis en gloar Doue an Tat.

Abel a coms.

Me ia da sacrifian ar guellan am denvet [1]
Evit gloar d'am Doue, pa 'n deus d'in comandet.
Rac-se, ma breur Caïn, gout a ret couls ha me,
2225 Eo ret en em garet breman, herve Doue.
Me ho imolo holl, mar be he volante,
Da ober sacrifis bepret en gloar Doue.

Caïn a coms.

Quement tam ed am eus, ia, quent ma vanquen,
En enor da Doue voar un dro a losquen.
2230 Birviquen na cleman, daouest d'am holl poanio.
Goude fin ma bue recompans am beso.

Ma pelleont an eil d'eus eguile.

Satan a antre hac a coms.

Me a lar d'it, Caïn, ec'h out un aveurtet,
Hac e out diavis mont da devin da et.
Poan a-voalc'h a t'eus bet o tont da labourat.
2235 Mir da ed da dibrin, assur, e ri erfat.
Ma den, hir eo ar bla da vesan o hortos [2],
Ha te a so en poan, hac en de hac en nos.

1. Me a sacrifio ar guellan am denvet.
2. Ma den, hir eo ar bla, pa vesa o hortos.

Aimez-vous donc comme les vrais enfants d'un même père, d'une même mère et d'un même sang. Songez toujours à offrir des sacrifices en mon honneur, et je vous fournirai ce qu'il faut pour vous sustenter.

Caïn.

Allons maintenant, mon frère Abel, offrir un sacrifice, puisque l'ordre nous en vient de la part de l'Eternel. Je brûlerai du grain après l'avoir vanné, et ce sera l'offrande que je ferai à la gloire de Dieu le Père.

Abel.

Je vais immoler la meilleure de mes brebis en l'honneur de mon Dieu, puisqu'il me l'a commandé. Ainsi, mon frère Caïn, vous le savez aussi bien que moi, nous devons nous aimer à présent selon Dieu. Si telle est sa volonté, j'offrirai tout mon troupeau en sacrifice continu à sa gloire.

Caïn.

Tout le blé que je possède, oui, plutôt que de manquer, en l'honneur de Dieu je le brûlerai à la fois. Jamais je ne me plaindrai en dépit de toutes mes peines. A la fin de ma vie je serai récompensé.

Ils s'éloignent l'un de l'autre.

Satan entre.

Je te le dis, Caïn, tu es un imbécile, et de plus un insensé d'aller brûler ton grain. Tu as eu du mal assez à cultiver la terre. Garde ton blé pour le manger, assurément tu feras mieux.

Mon ami, l'année est longue quand il faut attendre, et toi, tu es dans la peine et le jour et la nuit.

1. Je sacrifierai le meilleur de mes agneaux.
2. Mon ami, l'année est longue lorsque l'on attend.

Caïn a coms.

Me a sento breman, certen, ous da squient,
Herve ma parlantes, em laques voar ma hent.
2240 Rac ma losquen ma ed a so evit dibrin.....[1]
Pa 'n em consideran, he viret so guel d'in.

Eva hac Adam a antre.

Eva a coms.

Ma bugale, m'ho pet, n'en em trubuillet quet[2],
Sacrifis da Doue bepret a so gleet.
Rac-se me ho supli da ober guirione,
2245 Ma broduo davantach gant ar gras a Doue.

Caïn a coms.

Me a lar d'ac'h, ma mam, ne sacrifiin quet,
Quen a veso ma lot d'in cren dispartiet.
Me voel ma breur Abel o comer ar muian.
Groet d'ehan, mar queret, bemde sacrifian[3].

Adam a coms.

2250 Caïn, m'ho pet, ha houi ive Abel,
Franc eo ar vro, quemeret guel,
Ha pa 'n d-omp couet en iseldet,
Douar a-voalc'h so er vro, labouret.
Pa dispartiomp, me a oar erfat[a],
2255 N'hon boa quet cant devoes arat.
Ma bugale, me partajo,
Ha houi choaso al lodenno.

1. Rac ma losquen ma ed e venn quit d'he dibrin.
2. ..... Na debattet quet.
3. Gret d'eshan, mar guellet, bemde sacrifian.

a. Déjà le scribe avait commencé à écrire : *Ma bugale,* et celui qui dictait allait passer sous silence le vers suivant, lorsque la mémoire lui est revenue ; les mots *Ma bugale* ont été effacés pour reprendre place au vers 2256.

Caïn.

Je veux maintenant sans hésiter suivre le conseil de ta sagesse. En parlant ainsi, tu me mets sur mon chemin. Car si je brûlais mon blé qui doit être mangé... J'y réfléchis, le garder vaut mieux.

Eve et Adam entrent.

Eve.

Mes enfants, je vous en prie, ne vous tourmentez pas. Les sacrifices sont toujours dus à Dieu. Rendez-vous donc, je vous en supplie, à la vérité, afin que la terre produise davantage avec la grâce de Dieu.

Caïn.

Je vous le dis, ma mère, je n'offrirai point de sacrifice, tant que ma part de terre ne m'aura pas été nettement assignée. Je vois mon frère Abel en prendre de plus en plus : faites-lui, si vous le voulez, sacrifier tous les jours.

Adam.

Caïn, je vous en prie, et vous aussi, Abel, le pays est vaste, prenez au mieux. Et puisque nous sommes tombés en déchéance, la terre ne vous manquera pas, travaillez. Lorsque nous avons partagé, je le sais bien, nous n'avions pas cent journaux de terre labourable. Mes enfants, je ferai les parts et vous choisirez.

1 Car si je brûlais mon blé, je ne serais quitte de le manger.
2. Ne vous disputez pas.
3. Faites-lui, si vous le pouvez, offrir tous les jours des sacrifices.

Abel, houi, sur, am eus guelet,
Den abil voar dro ar millet ;
2260 Ha houi, Caïn, pa 'n d-oc'h ingrat,
Ho po douar da labourat,
Ha goude-se nin a voelo
Pehinin muian a prospero.

Caïn a coms.

Autro Adam, d'in e leret
2265 Perac na ve quet permettet
Da Abel, ma breur, dont da vale
Dre ar bet-man, quercouls ha me ?

Adam hac Eva a sorti.

SENNE V.[a]

Caïn hac Abel a antre.

Abel a coms.

Caïn, ma breur, tec'h veus ma fas,
Balamour da Doue, rac me a so en noas...
2270 Demp breman da ober sacrifis,
Doue a voelo hon ofis[1].
Quemeromp eur goulmic evit ofr da Doue,
Neuse nin a voelo piou en deus guirione.

1. Les deux vers suivants manquent au manuscrit de la Bibliothèque Nationale :

Presantomp hon peden en enor d'hon Autro,
Ha goude quement-se, Doue hon pardono.

a. La scène commence autrement dans notre vieux manuscrit. C'est Caïn qui dit à son frère : « Abel, ma breur, tec'h veus ma fas, » et Abel lui répond : « Demp breman da ober sacrifis. »...

Abel, vous êtes assurément, je l'ai constaté, un homme habile à soigner les troupeaux. Vous, Caïn, comme vous êtes rude, vous travaillerez la terre. Ensuite nous verrons qui prospérera davantage.

Caïn.

Seigneur Adam, dites-moi pourquoi il ne serait pas donné à Abel, mon frère, de promener à travers le monde, tout aussi bien que moi ?

Adam et Eve sortent.

Scène V.

Caïn et Abel entrent.

Abel.

Caïn, mon frère, va-t-en de ma présence, car je suis tout nu.....

Allons à présent offrir un sacrifice, Dieu verra notre bonne volonté. Prenons une colombe pour l'offrir à Dieu, et alors nous constaterons lequel de nous est dans la vérité.

1. Présentons notre prière en l'honneur de notre Seigneur, et après cela Dieu nous pardonnera.

Caïn, ma breur, houi a ra gaou em andret,
2275 Ma talc'homp ar partaj a so entre-omp groet.

Caïn a coms.

Ma breur Abel, daou vil basat
A roen d'it, a galon vat.
Houi glasq digare da bresec,
Hac a deu da laëres ma ed.

Abel a coms.

2280 Ma breur Caïn, teulet evoes
Na gouesac'h en buanegues.
Evit eul laër em quemeres ?
Me so estonet na t'eus mes.
Doue a voel petra a reomp,
2285 Hac a oar penos e vevomp.

Caïn a coms.

A-voalc'h a leres d'in, mes me a goll bepret.
Me n'an d-oun quet en poan evit lesquin ma et.

Abel voar he saoulin a coms.

Me m'eus mado a-voalc'h, a drugare Doue,
Pa plij gant-han rein d'in, herve he volante,
2290 Me ho trugarequa, Doue, Roue ar bet !
Carguet es eo ma si d'eus a bep sort loenet,
Me m'eus en abondans, a drugare ma Autro,
Pep tra ; en liberte me a rent d'ec'h graço[1].

Abel a pella un neubeut.

Caïn a coms.

Petra eo da Doue rein d'in ar baourente ?
2295 Aboe ma s-oun er bet o poanian nos ha de,
Evit quement a ran, ne m'eus nemert miser,
O sonjal er mado en deus ma breur Abel.

1. A pep tro, em liberte, me a rent d'ac'h graço.

Caïn, mon frère, vous me faites tort si nous nous en tenons au partage passé entre nous.

Caïn.

Mon frère Abel, deux mille coups de bâton, voilà ce que je vous donnerais de bon cœur. Vous cherchez prétexte à discuter, et vous venez me voler mon blé.

Abel.

Mon frère Caïn, gardez-vous de vous mettre en colère. Me prenez-vous pour un voleur ? Je m'étonne que vous n'ayez pas honte. Dieu voit ce que nous faisons, et il sait comment nous vivons.

Caïn.

Vous m'en contez assez, mais c'est moi qui perds toujours. Je ne me soucie nullement de brûler mon grain.

Abel se met à genoux.

J'ai assez de biens, grâce à Dieu, puisqu'il lui plaît de me les accorder selon sa volonté.

Je vous remercie mon Dieu, roi de l'univers ! Ma maison est pleine de bêtes de toute espèce ; je possède en abondance, grâce à mon Seigneur, toutes les choses de la vie : c'est bien librement que je vous en exprime ma reconnaissance.

Abel s'éloigne un peu.

Caïn.

Pourquoi Dieu m'envoie-t-il la pauvreté ? Depuis que je suis sur la terre, je travaille nuit et jour : pour tout le mal que je me donne, je n'ai que misère, en songeant aux biens de mon frère Abel.

1. De toute manière, en ma pleine liberté, je vous rends grâces.

Abel a coms.

Me a gret er bet-man n'eus nemert un Doue,
Hac a sicour an holl herve he volante.
2300 Piou-bennac hen pedo dimeus a vouir galon,
E teuio d'hen sicour en pep occasion [1].

Caïn a coms.

Aman ec'h omp hon daou, Abel, voar a voelan,
Arri ebars en poent evit sacrifian.
Dimeus ar presancho hon deus digant Doue,
2305 Es e ret rein d'eshan he lot d'eus aneshe.

Abel a coms.

En enor da Doue hen deus bet ma c'hrouet,
Me a deui da lisquin ar guellan am denvet,
Da ober sacrifis dimeus ma oanic guen,
Evit rentin enor d'am Roue souveren,
2310 Evit ar vadeles hen deus en hon andret ;
Dre ar sacrifiso ma veso enoret !
Rac-se depech, Caïn, dont d'alumin an tan,
Evit na tardomp quet mui da sacrifian [2].

Caïn a coms.

Me a ia da vit tan, ha te querc'h queuneut timat,
2315 Ma reomp breman sou'n, aman pep a tantat
Voar lein ar mene-man, balamour d'an Drindet.
Me rai ar haëran tan evit ma vo guelet.

Abel a coms.

Et eta da vit tan, ha me da vit queunet,
Ha demp gant dilijans, ma vo sacrifiet.

Ma eont da vit tan ha queuneut.

1. Notre manuscrit ajoute les deux vers suivants :
Hen-nes eo, sur, hon tat, evel hon guir crouer,
A deuio d'hon preservi bepret en he amser.
2. Evit ne tardomp mui quen hep sacrifian.

Abel.

Je crois qu'il n'y a en ce monde qu'un Dieu, qui vient en aide à chacun, selon sa volonté. Quiconque le priera du fond du cœur, sera par lui secouru en toute occasion.

Caïn.

Nous sommes ici, Abel, tous deux, à ce que je vois, arrivés à point pour offrir un sacrifice. Des présents que nous avons reçus de Dieu, il est nécessaire de lui en réserver sa part.

Abel.

En l'honneur de Dieu qui m'a créé, je veux offrir en holocauste la meilleure de mes brebis, et sacrifier un petit agneau blanc afin de rendre gloire à mon Maître souverain, pour ses bontés à mon égard. Qu'il soit honoré par les sacrifices!

Aussi, dépêchez-vous, Caïn, de venir allumer le feu, afin que nous ne tardions pas davantage à remplir ce devoir.

Caïn.

Je vais prendre du feu, et vous, cherchez vite du bois, que nous fassions à l'instant même, chacun un feu ici, sur le sommet de la montagne, en l'honneur de la Sainte Trinité. J'obtiendrai la plus belle flamme afin qu'elle soit bien visible.

Abel.

Allez donc quérir du feu, et moi, je vais ramasser du bois. Mettons-y de la diligence pour pouvoir offrir notre sacrifice.

Ils vont chercher du feu et du bois.

1. Celui-là est, assurément, notre père, et aussi notre véritable Créateur, qui nous préservera toujours en son temps.
2. Afin de ne point tarder davantage à offrir notre sacrifice.

Pa vint arri, Caïn a coms.

2320 Me rai an tan quentan, n'ho peset nep anvi,
Me alumo certen, da quentan, ma hini,
Ha mar d-a ma moguet entrese an envo,
Credet en assurans, agreabl bras veso.

Ma ra tan, ma continu da coms.

M'am bije eur souflet, em bije groet un dra.
2325 Quen sempl eo ma moguet, 'm eus aon, ne dal netra.
Da alumin tan cre evit Doue an Tat,
Quer fal eo ma moguet, na goure quet nep mat.

Abel a ra tan ive.

Caïn a continu.

Abel a ra tan gant hueldet :
Evid-oun na lesquin quet ma et.
2330 Ma raen, Abel, evel d'out,
Certenamant e venn eur sot.

Abel a coms.

Me a ra a greis ma halon,
Sacrifis d'am Doue guirion;
Gant carante me ofr d'eshan
2335 Ma holl vat da sacrifian.

Ma laqua ar maout en tan. Ma continu da coms.

Chetu ar flamm caer alumet
Voar ma oanic ques biniguet.

Ma a voar he saoulin. Ma continu arre.

Ma Doue, ma Hrouer, a galon ho pedan
Da cafet agreabl ar sacrifis a ran,
2340 Pehinin a reomp hirie, voar ar mene.
Mar greomp dilijans, ho pet ous-imp true [1] !

1. Mar greomp neglijans, ho pet ous-imp true.

Quand ils sont de retour, Caïn prend la parole.

Je ferai mon feu le premier, n'en soyez point jaloux; assurément, je l'allumerai le premier, et si la flamme monte vers le ciel, croyez-le bien, elle sera agréable à Dieu.

Il fait du feu et continue.

Si j'avais un soufflet, je ferais une chose. Ma fumée est si légère ! j'en ai peur, mon feu ne vaut rien. Pour allumer un bon feu en l'honneur de Dieu le Père, ma flamme est si faible qu'elle ne monte pas du tout.

Abel fait aussi du feu.

Caïn reprend.

Abel fait du feu qui s'élève dans les airs. Pour moi, je ne brûlerai pas mon blé. Si je suivais ton exemple, Abel, je serais certes un sot.

Abel.

J'offre du fond de mon cœur mon holocauste au Dieu véritable. Avec amour je lui fais le sacrifice de tous mes biens.

Il place le mouton sur le feu et continue.

Voilà une belle flamme allumée sur mon petit agneau béni.

Il se met à genoux et ajoute.

Mon Dieu, mon Créateur, de cœur je vous prie d'avoir pour agréable le sacrifice que nous vous préparons et que nous vous offrons aujourd'hui sur la montagne. Si nous le faisons avec soin, ayez pitié de nous ! Mon Dieu, je vous prie de venir

1. Si nous y mettons de la négligence, ayez pitié de nous.

Ma Doue, me ho pet da dont d'hon instruin;
A voellan ma hillin, me deui d'ho servijin.
Eur voes ar bla, hep manquan, me a sacrifio
2345 Ar guellan am denvet da veulin ho hano.
Autro Doue, Roue ar bet,
Ma sacrifis da vo biniguet!
Ma aï brao, hep si, ma moguet
D'an env huel, ma hen guelet[1].

Doue an Tat a coms.

2350 Me a voel a hueldet,
Da sacrifis so biniguet.
Sacrifiso gant lealdet,
Certen, hac a plij d'am speret.
Da sacrifis so meulodius
2355 Gant eur galon carantesus:
Er gis-se eo, sur, biniguet
Guen-im-me ha gant ma Elet.

Caïn a coms.

Ma ed, certen, pa 'n em sonjan,
N'oufen quet da sacrifian.
2360 N'am be quet tredern anehan,
Ma renquen he sacrifian.

Abel a coms.

Me ho trugarequa, Doue, Crouer ar bet,
D'eus ar madeleso hoc'h eus groet em andret.
Quement poan a soufrin entre vin en douar,
2365 En durant d'am bue, m'hen ofr evit ho cloar.

---

1. Ces quatre vers sont ainsi présentés dans notre manuscrit :
Ma sacrifis benefiset,
Ma aï hep si ma moguet,
Autro Doue, guir roue ar bet,
D'an enf, ha huel, ma hen guelet!

nous instruire : du mieux que je pourrai je veux vous servir. Une fois l'an, sans faute, j'immolerai la meilleure de mes brebis pour louer votre nom.

Seigneur Dieu, roi de l'univers, que mon sacrifice soit béni ! Que ma fumée monte droit, sans se tordre, jusqu'au plus haut des cieux, afin que vous la puissiez voir.

Dieu le Père.

Des sommets que j'habite, je regarde ton sacrifice et je le bénis. Les sacrifices offerts avec loyauté plaisent assurément à mon esprit. Ton sacrifice est à ma louange, il vient d'un cœur aimant, c'est pour cela qu'il est, certes, béni par moi et par mes anges.

Caïn.

Mon blé, sans aucun doute, lorsque j'y songe, je ne saurais le brûler. Il ne m'en resterait pas un tiers, s'il me fallait l'offrir en sacrifice.

Abel.

Je vous remercie Dieu, Créateur du monde, des bienfaits dont vous m'avez comblé. Toute la peine que j'aurai à supporter, tant que je serai sur la terre, pendant ma vie, je l'offre pour votre gloire.

---

1. Veuillez bénir mon sacrifice, afin que la fumée monte, Seigneur Dieu, véritable roi de l'univers, droit vers le ciel et haut, que vous puissiez la voir.

SENNE VI.

Caïn a antre dre eur coste, Satan dre eur coste all.

Satan a coms.

Caïn, te a so dicriet
Gant da vreur Abel bep momet[a],
En defot na t'eus bet losquet
En un tantat tan da holl et.
2370 Mes na t'eus-te quet a galon
Evit heuil da intantion?
Te a hell hen precipitan,
Ha besan heritier d'eshan.

Abel a ia da caet Caïn.

Goude voar he saoulin Abel a coms.

Me a rent d'ac'h graço, Auteur ar bet[b],
2375 Dre ma hoc'h eus ahanon en hoc'h imaj crouet,
Evit hoc'h adorin er bet-man, nos ha de,
Ha meulin ho hano en durant ma bue.

Caïn a coms.

Penos? lar d'in, Abel, na squis quet da heno
O houlen pep momet digant Doue, mado?
2380 N'en d-out quet hoas contant a quement a t'eus bet?
Ha carguet da creier d'eus a bep sort loenet.

[a]. Le scribe a réuni ces deux vers en un seul ainsi construit :

Caïn, te a so dicriet gant da vreur Abel, bep momet.

Il continuait de la même manière à écrire :

En defot na t'eus bet losquet en un,

quand il s'est aperçu de son erreur, ou quand on la lui a fait remarquer, les deux mots : « *en un* » sont effacés et transcrits à la ligne pour former le vers suivant :

En un tantat tan da holl ed.

Scène VI.

Caïn entre par un côté, Satan par un autre.

Satan.

Caïn, tu es à tout instant décrié par ton frère Abel pour ce que tu n'as pas brûlé en une flambée tout ton grain. Tu n'as donc pas de cœur pour accomplir ton dessein ? Tu peux le faire disparaître et devenir son héritier.

Abel va trouver Caïn, puis se met à genoux.

Je vous rends grâces, Dieu, auteur de l'univers, de ce que vous m'avez créé à votre image, pour vous adorer en ce monde, nuit et jour, et pour louer votre nom pendant toute ma vie.

Caïn.

Comment ? Dis-moi, Abel, tes lèvres ne se lassent pas à demander sans cesse à Dieu des biens ? Tu n'es pas encore content de ce que tu as reçu ? et tes étables sont pleines de bêtes de toute espèce.

C'est, à notre avis, là, une preuve irrécusable établissant bien que notre mystère breton a été dicté de mémoire.

[b]. Le scribe avait d'abord écrit *auteur ar gloar*; il a effacé *gloar* pour y substituer *bet,* rimant avec *crouet*.

Abel a coms.

Allas ! ma breur Caïn, houi dlefe couls ha me,
Suplian a vouir galon bemde ar guir Doue,
Da digas he graço voar quement mat a ret,
2385 Voar ho holl labourou, ma prospero hoc'h et.
Clevet dousamant, ma breur quer,
Ar pes a rin d'ac'h da compren,
Ho coler hac ho facheri,
Gant ar voien d'he surmonti.
2390 Ar valis so contrel d'an dousder,
A so, evel m'ho quelenner,
Un desir da tennan venjans
Voar ar re a ra d'ac'h ofans.
An discord dimeus ar goler
2395 A so, da guentan, oc'h ober
Cas voar an nep na verit quet,
Ma n'hen defe hoc'h ofanset ;
D'an eil, pa fel d'ac'h hoc'h-unan,
En em venjin, ha punissan
2400 Dre hoc'h autorite privet,
Nep n'hen deus quet hoc'h ofanset [1].
A viscoas es eo bet, guir se [2],
Difennet ous-imp gant Doue.

Caïn a coms.

Deus guen-en d'ar mene, demp d'en em pourmeni.
2405 Parlant a res erfat, un den savant a ri.
Domach eo ne voa hoas cals a dut voar ar bet.
O clevet da comso e vijent ravisset.

Ma avansont d'ar mene.

1. Notre manuscrit intercale ici les deux vers suivants :

Hac n'hen deus den autorite
D'en em venjin d'he volante.

2. A viscoas he man ar gis-se.....

Abel.

Hélas ! mon frère Caïn, vous devriez aussi bien que moi supplier du fond du cœur, chaque jour, le vrai Dieu, de répandre ses grâces sur tout ce que vous faites, et sur chacun de vos travaux, afin de vous assurer une moisson prospère.

Ecoutez avec calme, mon cher frère, ce que je vous ferai comprendre touchant votre colère et votre ressentiment, avec les moyens de les surmonter.

La malice, contraire à la douceur, est, ainsi qu'on vous l'explique, le désir de tirer vengeance de quiconque vous a offensé. Le désordre de la colère consiste d'abord, à prendre en haine qui ne le mérite pas, au cas où il ne vous aurait causé aucun préjudice : ensuite, à vouloir vous venger vous-même, et punir, de votre autorité privée, quelqu'un qui ne vous a nullement blessé. De tout temps, ces choses, rien n'est plus certain, nous ont été défendues par Dieu.

Caïn.

Viens avec moi sur la montagne, allons nous promener. Tu parles très bien, tu feras un savant. C'est dommage qu'il n'y ait pas encore beaucoup de monde sur la terre, à entendre tes discours ils seraient ravis.

Ils avancent sur la montagne.

1. Car personne n'a le droit de se venger au gré de ses désirs.

2. De tout temps pareille manière d'agir.....

Caïn a coms.

Caet am eus aman manchouer un asen[1];
Me a raï d'it gant-han breman, voar da clopen.
2410 Sacrifi da ine breman da Doue an Tat,
Rac evit er bet-man ne ri pelloc'h nep mat.

Caïn a ra un tol voar pen he vreur: ma sorti.

Abel, pa voa couet, a coms o hervel Doue.

Ma Doue, ma Crouer, pardon a houlennan
Dimeus ar pehejo am eus groet er bet-man!
Chetu me discaret d'an douar, aman, a blat,
2415 Gant an tirant Caïn; hou-man so eur galonat!
Ma goat a cri venjans memeus bete an Env,
Enep ma breur Caïn, da justis hon Doue.
Me a houlen pardon ous-hoc'h, ma guir Doue,
Ho pet misericord breman ous ma ine.

Ar Maro a antre, hac a coms.

2420 Me eo ar Maro cri, a so determinet
Da lahan quement den a deuio voar ar bet.
Abel vo an hinin a touchin da guentan,
Pa'n d-e discaret d'in gant he vreur, er plas-man...
Chede ase un tol evit da diboanian,
2425 D'as lemel a vue, ha trubuil ar bet-man.
Da vreur Caïn so caus ma s-oun deut quer buan,
Ma quites da vue, o quitat ar bet-man.
He-man eo ar hentan am eus breman touchet,
Es e'r bederved den a guement so er bet;
2430 Ne'n deus nemert tri den pelloch o ren er bet,
Adam-hont hac Eva, ha Caïn aheurtet.
Breman em eus amser un neubeut da hortos,
Un de a arrio n'am beso tam repos,
Es inn en un instant dre bevar horn ar bet,
2435 Pa vo d'in comandet, es inn en eur momet.

Ar Maro a sorti.

1. Josquen a un asen.

Caïn.

Je trouve ici la mâchoire d'un âne, je vais t'en donner un coup sur la tête. Offre maintenant ton âme en sacrifice à Dieu le Père, car en ce monde tu ne feras plus rien.

Caïn frappe son frère à la tête. Il sort.

Abel tombe à terre et parle en invoquant Dieu.

Mon Dieu, mon Créateur, je demande pardon des péchés que j'ai commis en ce monde. Me voici abattu à terre, ici couché à plat par le méchant Caïn. Quelle douleur je ressens! Mon sang crie vers le Ciel vengeance contre mon frère Caïn, et en appelle à la justice de Dieu. Je vous demande pardon, mon Dieu! Ayez maintenant pitié de mon âme.

La Mort entre.

Je suis la Mort cruelle, décidée à tuer tout homme qui viendra sur la terre. Abel sera le premier que je frapperai, puisqu'il s'offre à moi terrassé en ce lieu par son frère.

Tiens, voilà un coup pour te tirer de peine, pour te sortir de la vie et des tribulations de cette terre. Ton frère Caïn est cause si je suis venue si vite te faire quitter la vie en abandonnant ce monde.

Celui-ci est le premier que j'ai frappé, et il est le quatrième habitant de la terre; il n'en reste plus que trois, chargés de gouverner l'univers, Adam, Eve et Caïn le criminel.

A présent j'ai le loisir d'attendre un peu. Le temps viendra où je n'aurai aucun repos, où j'irai en un instant aux quatre coins du monde; lorsque j'en recevrai l'ordre, j'accourrai en un moment.

La Mort se retire.

6. La mâchoire d'un âne.

Ine Abel en tal he corf a coms.

Adieu eta, ma horf, me a ia d'ho quitat,
Evit en em presanti dirac Doue an Tat.
Me ho trugarequa d'eus ar boan hoc'h eus bet,
O clasq ma preservin aboe ma oun er bet.
2440 Crenan ran gant ar spont e vont dirac Doue,
Evit renti ma hont dirac he Vajeste.
Allas ! ne oun'n doare pelec'h ec'h inn breman,
O hortos ma veso redimet ar bet-man !
Adieu hoas eur veach, me ia d'hoc'h abandonin [1] :
2445 Houi a chom en douar, me ne oun'n pelec'h inn... [2]
El lec'h ma ordreno Roue ar firmamant.
Ret eo obeissan d'he holl comandamant.

Ma a da caet Doue an Tat.

Pa voa arri dira-s-han, e coms voar he daoulin neuse.

Me en em presant d'ec'h, dirac ho Majeste,
Doue, Auteur ar gloar, ho pet ous-in true !
2450 Me eo ar paour Abel, map Adam hac Eva,
Pere ho poa crouet er bet-man, d'eus netra.
Caïn, ma breur henan, en deus bet ma lahet,
Ma corf so er mene voar an douar manet.
Ma lequet, ma Doue, eun tu en sauvete,
2455 En eur plas didanjer, mar be ho polante.
M'ho pet, n'am quesit quet da soufrin ar poanio
So breman en Ifern, en mesq an diaoullo.

Doue an Tat a coms.

Abel, ma mignon quer, pa 'n d-out dispartiet [3]
Breman dious da corf, ha d'in n'eum presantet,
2460 M'es laquaï en eur plas, ebars en esperans
Da jouissan ar gloar evit da recompans.

1. ..... Me ia d'hoc'h ambrassin.
2. C'hui a iel d'an douar.
3. ..... Pa'n d-e dispartiet
Da ine dious da corf.

L'âme d'Abel auprès de son corps.

Adieu donc, mon corps, je vais me séparer de vous pour me présenter devant Dieu le Père. Je vous remercie de la peine que vous avez prise en cherchant à me sauvegarder, depuis que je suis sur la terre.

Je tremble d'effroi en allant devant Dieu rendre mes comptes à sa Majesté. Hélas ! je ne sais où j'irai à cette heure attendre le moment où sera racheté le monde !

Adieu encore une fois, je vais vous laisser là. Vous, vous restez dans la terre, moi, je ne sais où je me rendrai... Au lieu que désignera le Roi des Cieux. Il faut obéir à tous ses commandements.

Elle va trouver Dieu le Père.

Arrivée devant lui, elle se met à genoux.

Je me présente à vous, devant votre Majesté, Dieu, auteur de la gloire, ayez pitié de moi ! Je suis le pauvre Abel, fils d'Adam et d'Eve, que vous avez au monde créés de rien. Caïn, mon frère aîné, m'a tué; mon corps est demeuré à terre, sur la montagne.

Mettez-moi, mon Dieu, en un lieu de sûreté, en un endroit à l'abri du danger, si telle est votre volonté. Je vous en prie, ne m'envoyez pas souffrir les peines que l'on endure maintenant en Enfer, au milieu des démons.

Dieu le Père.

Abel, mon cher ami, puisque tu es à cette heure séparé de ton corps et que tu t'es présenté devant moi, je te placerai en bon lieu avec l'espoir de jouir de ma gloire pour ta récom-

1. Je vais vous embrasser.
2. Vous, vous allez en terre.
3. Puisque ton âme est séparée de ton corps.

Goude ma teui ma map da rediman ar bet,
Er joaio eternel te a vo elevet.
Tri flas as po bepret er joaïo eternel[1],
2465 Balamour ma s-out bet fidel en pep amser;
Unan d'eus aneshe ous da vean virjin,
Un all dre ma s-out bet fidel d'am servijin,
Hac un all as peso en renq ar vartiret,
Pere a deuio hoas da goude, voar ar bet.
2470 Deus aman, Rafaël, que timat, em requet,
Da gas Abel d'al Lim, en eur plas assuret;
Eno e renquo chom quen a vo redimet
Ar bet antieramant. Da purjin ar pehet[2]
Pa vo pignet ma map voar lein mene Calvar,
2475 Me deuio d'hen recev en Env, ebars er gloar.

Rafaël a coms.

Doue, Auteur ar gloar, reson eo d'in sentin :
Me hen rento ractal el lec'h ma leret d'in;
Hac hen, ha quement den a varvo he houde,
Dimeus ho mignonet, a ielo d'ar plas-se.

Ma avansont ha daou : Satan a red dira-he.

An El Rafaël a coms.

2480 Deut eta, guir ine, breman me ho rento
En neubeut a amser, da antren el Limo.
Me eo ho cardien evit ho conservin
Dious an aërouant, mar deu d'hoc'h ataquin.

Pa vint arri el Lim, Rafaël a coms.

Chetu ase ar plas, antreet en-han pront,
2485 N'ho peet nep morhet, na guemeret quet spont.
Ase houi a chomo quen a deuin arre
D'ho cas d'ar Barados da veulin ho Toue.

1. Te as peso tri plas er joaio eternel.
2. ..... Da prenan ar pec'het.

pense. Lorsque mon fils viendra racheter le monde, tu seras appelé aux joies éternelles.

Dans cette félicité tu auras toujours droit à trois places, parce que tu as été fidèle en tout temps: l'une te sera réservée parce que tu es vierge; l'autre, en récompense de ta fidélité à mon service : tu tiendras la troisième dans les rangs des martyrs qui se succéderont après toi sur la terre.

Viens ici, Raphaël, va vite sur mon commandement conduire Abel aux Limbes, dans un endroit assuré. Il devra demeurer là jusqu'à ce que le monde ne soit entièrement racheté. Lorsque pour expier le péché, mon Fils sera monté sur le sommet de la montagne du Calvaire, je viendrai recevoir Abel au Ciel, dans ma gloire.

Raphaël.

Dieu, créateur de la gloire, il est raisonnable de vous obéir. Je vais le conduire immédiatement au lieu que vous m'indiquez: lui et tous ceux qui mourront dans la suite, du nombre de vos amis, iront à cet endroit.

Ils avancent tous deux. Satan court devant.

Raphaël.

Venez donc, âme fidèle, maintenant je vous conduirai en peu de temps pour vous faire entrer dans les Limbes. Je suis votre gardien, et je vous protégerai contre le démon, s'il vient vous attaquer.

Quand ils sont arrivés aux Limbes, Raphaël reprend.

Voici la place, entrez-y promptement ; n'ayez aucune inquiétude, ne prenez pas peur. Vous resterez là tant que je ne revienne vous conduire au Paradis pour louer votre Dieu.

1. Tu auras trois places au séjour des joies éternelles.
2. Pour racheter les péchés.

Ine Abel voar he daoulin a coms.

Ha houi, ma El gardien, me ho trugarequa,
En ho compagnunes me am eus cals a joa.
2490 N'am ancoeet quet, en hano ma Doue !
Me a renq chom aman, er plas-man, nos ha de[1].

SENNE VII.

Doue an Tat a disquen voar an douar : ma galvo Caïn.

Doue an Tat a coms.

Pelec'h oud-de, Caïn ? Me gret es out coachet[2] :
Deus timat dira-s-oun, me requet da cafet[3].

Caïn a coms.

Chetu me deut aman, Createur an Envo,
2495 Crouer ha Redempteur da guement mat a so.
Clevet am eus ho moes, reson eo d'in donet
Ebars en ho presans, p'hoc'h eus ma goulennet.

Doue an Tat a coms.

Respont d'in-me, Caïn, aman, pa houlennan :
Ho preur iaouanc Abel, pelec'h e ma breman ?
2500 Respontet ac'hanon gant pep humilite,
Ha na nahet netra en presans ho Toue.

Caïn a coms.

Aboe ma voamp er mene ne m'eus-han quet guelet :
Dre-se ne oun'n doare pelec'h ec'h e-han et[4].

1. Me renq chom ma-unan er plas-man.
2. Ma oud-de et, Caïn ?
3. ..... Me a renq da cafet.
4. Dre se ne oun'n doare pelec'h he hel bout et.

L'âme d'Abel à genoux.

Et vous, je vous remercie, mon ange gardien : en votre compagnie, je me sens plein de joie. Ne m'oubliez pas, au nom de mon Dieu ! Je dois demeurer ici, à cette place, désormais nuit et jour.

Scène VII.

Dieu le Père descend sur la terre : il appelle Caïn.

Où es-tu, Caïn ? Je crois que tu te caches. Viens vite devant moi, je demande à te trouver.

Caïn.

Me voici, j'arrive, Créateur des Cieux, auteur et rédempteur de toutes choses créées. J'ai entendu votre voix, il est juste que j'accoure en votre présence, dès que vous me demandez.

Dieu le Père.

Réponds-moi, Caïn, ici, puisque je t'interroge. Ton frère Abel, où est-il à cette heure ? Réponds-moi en toute humilité, et ne déguise rien devant la face de ton Dieu.

Caïn.

Depuis que nous étions sur la montagne, je ne l'ai point vu. Je ne saurais donc vous dire où il est allé. Vous ne m'aviez

1. Il me faut demeurer tout seul, en ce lieu.
2. Où es-tu allé, Caïn ?
3. Il faut que je te trouve.
4. C'est pourquoi je n'ai pas connaissance du lieu où il peut être allé.

N'ho poa quet roet d'in ar garg eus anehan,
2505 Evel-se n'en d-oun quet oblijet d'hen rentan.

Doue an Tat a coms.

Ah ! Caïn malurus ! Te a t'eus meritet
Supliso an Ifern, balamour d'as pehet.
Te t'eus asasinet da vreur voar ar mene [1],
Dre anvi ha malis ous he prosperite.
2510 Clevet am eus he voes memeus ebars en Env,
He voat o houlen venjans ha justis diguen-en.
Abalamour d'ehan te a veso venjet [2]
Seis gues assuramant quent ma quitaï ar bet.

Caïn a coms voar he saoulin.

Ma Doue, ma Crouer, pardon a houlennan !
2515 Dre ho misericord humblamant ho pedan,
Na uset quet dre rigueur ho justis em andret,
Ha deut d'am pardonin, a galon me ho pet.
Evit hoc'h adorin houi hoc'h eus ma crouet,
Mes er hontrel da-se, sivoas d'in ! am eus groet.
2520 N'am precipitet quet en creis puns an Ifern,
Contant oun, ma Doue, da ober pinijen.

Doue an Tat a coms.

Abalamour d'as crim, an oreur as pehet,
Dimeus ar provins-man te a vo exilet
Da vale dre ar bet, evel eur vacabont,
2525 Quen a deui dira-s-oun, eur voes, da rentan cont
Dimeus a guement mat ha drouc as peso groet,
A renq bout dira-s-oun eur voes represantet.

Caïn a coms.

Ma Doue eternel ! p'hoc'h eus ma exilet
Evel eur vacabont da vale dre ar bet,

1. Te a t'eus assommet da vreur voar ar mene.
2. Abalamour da se te a veso blamet.

pas chargé du soin de le garder, aussi ne suis-je pas obligé d'en rendre compte.

Dieu le Père.

Ah! malheureux Caïn, tu as mérité les supplices de l'Enfer, en punition de ton péché. Tu as assassiné ton frère sur la montagne, par malice et par envie de sa prospérité. J'ai entendu sa voix qui montait jusqu'au Ciel : son sang me demandait vengeance et justice. A cause de lui tu seras châtié sept fois, bien sûr, avant que tu ne quittes la terre.

Caïn à genoux.

Mon Dieu, mon Créateur, je demande pardon. Au nom de votre miséricorde, humblement je vous prie de ne pas user des rigueurs de votre justice à mon égard. Pardonnez-moi, de cœur je vous en prie. Vous m'avez créé pour vous adorer, mais hélas! j'ai fait tout le contraire. Ne me précipitez pas au milieu du puits de l'Enfer : je suis content, mon Dieu, de faire pénitence.

Dieu le Père.

A cause de ton crime, pour l'horreur de ton péché, tu seras exilé de cette province, pour errer à travers le monde comme un vagabond, jusqu'au moment où tu viendras en ma présence rendre compte du bien et du mal que tu auras fait. Tout cela une fois devra être représenté devant moi.

Caïn.

Mon Dieu éternel, puisque vous m'exilez et me condamnez à errer comme un vagabond sur la terre, le premier que je

1. Tu as assommé ton frère sur la montagne.
1. A cause de cela tu seras reprimandé.

2530 Quentan den a guifin, a rancontrin quentan,
Me requet diguen-ec'h, ma teuio d'am lasan.

Doue an Tat a coms.

Me a lar d'it, Caïn, ne hoarveo quet se :
Ar hentan as toucho d'as lemel a vue,
A veso sur, venjet seitec gues da houde [a].
2535 Abalamour d'as crim ha d'as mechancete,
Evit memor a-se me a ia d'as merquan,
Ha quent ma quitaï, me renq d'as siellan,
Ma vesi remercabl da pep den da voelet,
En quement ha ma i da vale dre ar bet.
2540 An douar pehinin memeus a labouri,
Ne broduo netra evit d'as sustanti.

Doue an Tat siel Caïn hac a ia d'he tron.

Caïn a coms.

O maleur detestabl ! petra eo quement-man ?
Ne oun'n pelec'h monet, na petra a sonjan.
Chetu me ar voes-man, gant Doue exilet
2545 Evel eur vacabant da bourmen dre ar bet.....
Me ia da partian, daouest pelec'h es inn :
Entrese an Oriant, mar gallan, n'em tennin.
Tri hent a so aman : gant-he es oun doaniet.
Ma Doue, ma C'hrouer, reit d'in pasiantet !

Caïn a sorti.

Adam hac Eva a antre.

Adam a coms.

2550 Leret d'in, ma friet, ha houi hoc'h-eus guelet
Pellso, hon bugale ? Ne oun'n pelec'h int et.
Hoant am eus d'ho guelet evit ho instruin
Da caret hon Doue, fidel d'hen servijin.

[a]. L'ordre des mots dans ce vers a été interverti par le scribe de la manière suivante :

A veso sur venjet da houde seitec gues.

trouverai, le premier que je rencontrerai, je vous en avertis, me mettra à mort.

Dieu le Père.

Je te le dis, Caïn, cela n'arrivera pas. Le premier qui portera la main sur toi pour t'ôter la vie, sera assurément puni dix-sept fois après toi. A cause de ton crime et de ta perversité, en mémoire de cela, je vais te marquer, et avant que tu ne partes, il faut que tu portes un signe qui te fera reconnaître aux yeux de tout homme, tant que tu t'en iras errant à travers le monde. Même la terre que tu cultiveras ne produira rien pour te sustenter.

Dieu le Père marque Caïn et retourne à son trône.

Caïn.

O malheur déplorable ! Qu'est-ce que ceci signifie ? Je ne sais où aller, je ne sais que penser. Me voilà cette fois exilé par Dieu, et comme un vagabond, condamné à errer sur la terre...

Je vais partir sans savoir où j'irai. Si je puis, je me dirigerai vers l'Orient. Je vois ici trois chemins : ils me jettent dans l'embarras. Mon Dieu, mon Créateur, donnez-moi la patience.

Caïn sort.

Adam et Eve entrent.

Adam.

Dites-moi, mon épouse, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu nos enfants ? Je ne sais où ils sont allés. Je voudrais les rencontrer pour leur apprendre à aimer Dieu, à être fidèles à le servir.

Cette forme est défectueuse, car elle empêche le vers de rimer avec celui qui suit.

Eva a coms.

Demp etrese ar mene, martese ho guelomp;
2555 En' da'n em bourmenin a-voecho ec'h eont[1].
Abel a dle bean eno gant he denvet,
Pa arrifomp eno e hallemp ho cafet.

FIN D'EUS AN DEVOES QUENTAN.

Ar quentam Impiloc d'eus a lavaret bue, a antre hac a coms.

Compagnones santel, me a eneo erfat,
Ha dirac pep-hinin an dra-se so anvat,
2560 Penos es oc'h carguet, certen eo an dra-se,
Dimeus a vodesti hac a humilite,
P'hoc'h eus ar vadeles, gant quement a silans,
Da chom d'hon enorin dimeus a ho presans.
Ar pes so detestabl, hac a deu d'hon surpren,
2565 Eo dre n'hon deus gallet donet en nep moien,
Dimeus a hon coste ive da contantin,
Evel ma sonjemp holl, sperejo pep-hinin.
Neanmoins, coulscoude, quement-se n'ampech quet
Na raï an actoret guel evit ho deus groet.
2570 Neanmoins hoas hon deus eur consolation,
Ne oun'n quet hac hi so d'imp re a presomption,
O tont da esperin e veomp iscuset
Gant an dut vertuus a so fur ha parfet.
An treo infinit crouet bars er bet-man,
2575 Roet da pep-hinin natur evit bevoan,
An objet cant ha cant, anfin, gant un tremen
Aboe ar creation, e ma int, sur, o tremen;

1. Cette version est d'une main différente de celle du scribe, qui avait écrit :

Het deu neum pourmenin.

Eve.

Allons du côté de la montagne, peut-être les verrons-nous. Ils y vont quelquefois se promener. Abel doit être là avec ses troupeaux. Quand nous y arriverons, nous pourrons les trouver.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

L'acteur chargé du premier épilogue de ladite vie entre et parle.

Saintes gens réunis ici, je sais parfaitement, et aux yeux de chacun c'est chose évidente, que vous êtes, cela est certain, remplis de modestie et d'humilité, puisque vous avez la bonté de garder si bien le silence, en restant nous honorer de votre présence. Ce qui est déplorable, et qui vient nous surprendre, c'est que nous n'avons pu arriver par aucun moyen à contenter également de notre côté, comme nous en avions tous la pensée, vos esprits à chacun. Néanmoins, cela n'empêchera pas les acteurs de faire mieux qu'ils n'ont fait; néanmoins, nous avons encore une consolation : je ne sais si c'est à nous trop de présomption d'espérer que nous trouverons notre excuse auprès des gens vertueux qui sont sages et parfaits.

Les choses sans nombre créées dans ce monde et données à chacun comme moyens de subsistance, les objets par centaines, ayant chacun son terme depuis la création, ne font que passer.

1. Il est allé se promener.

An den so lequet prins voar crouans an natur;
An holl elemancho evit rei nouritur,
2580 Ar pesquet bars er mor, hac en ear an evnet,
Ha da pep jenitur an douar da querset,
Influanço an oabl ez planedenno;
Pep-hinin en deus bet tennet consequenso
Digant mestr ar gloar ha divin ha saluter,
2585 Da cusan ar vertu pep-hinin en he quefer.
Ar mor so conduet en he sans naturel,
Gant ar flu, ar reflu diant an Eternel,
Hep quemeret o tont, pe ive o vonet,
Cresquin pe dimunuin. Evel-se e conduet
2590 Pep-hini ar re-man, a heller lavaret,
So conduet gant reson bep heur ha bep momet,
Pep-hini ar re-man a so en fonction,
Herve prosperite hac ho intantion;
Ma teuont a-voecho da dremen ho courijo,
2595 Da eclipsan memeus, d'andurin defoto,
Allas! compagnones meulabl, dirac Doue
Pep tra holl so crouet herve prosperite,
Hac evit ma teuomp da enorin bepret,
Goude fin hor bue en pales an Drindet.
2600 Hac anfin davantaj es oun hoas quen hardi,
A beurs an actoret, da dont hoas d'ho pedi,
Ma teuet holl disul adarre d'hon guelet,
Humblamant, a galon, da se hoc'h supliet,
Neuse ho suplian hoas holl hep ancoec'h[a],
2605 Pep a pes houec'h real a digasset guen-ec'h,
Pecho daousec guennec, rollado dineret,
Pecho daou voenneien na vint quet refuset,
Evit dont d'hon sicour da donet da goanian;
Ha houi, compagnones, mar queret assistan,
2610 Da efan pep a vanec'h quent evit hon quitat,
Nin a raï se, certen, dimeus a galon vat.

[a]. Le scribe a interverti l'ordre des mots dans ce vers, en écrivant :
Neuse hep ancoec'h, holl o suplian hoas.

L'homme est établi roi sur les productions de la nature, tous les éléments ont pour fin de fournir sa nourriture, les poissons dans la mer, les oiseaux dans l'air, et à tout être créé la terre sert de plancher, les influences des cieux s'exercent sur les planètes; chacun de ces éléments, comme conséquence, a reçu du Maître de la gloire, Dieu et Sauveur, le pouvoir de renfermer en soi sa vertu particulière.

La mer est conduite dans son sens naturel par le flux et par le reflux que le Moteur éternel a disposés, sans acquérir, en allant et en venant, ni augmentation, ni diminution. Ainsi est dirigé chacun des éléments; on peut le dire, chacun est régi avec sagesse à toute heure et à tout moment, chacun remplit sa fonction avec succès et selon sa fin. S'il leur arrive quelquefois de dépasser le but, de s'éclipser même, de subir des défectuosités, hélas! Assistants dignes d'éloges, devant Dieu tout ici-bas est créé pour le bonheur, et pour nous amener à honorer toujours Dieu, au terme de notre existence, dans le palais de la Sainte Trinité.

Enfin, je suis même assez hardi pour vous prier encore, de la part des acteurs, de revenir tous dimanche, nous voir jouer. Vous y êtes invités humblement et de cœur. Puis, je vous supplie tous de ne point l'oublier, d'apporter chacun une pièce de trente sous : les pièces de douze sous, les rolets de deniers, les pièces de deux sous ne seront pas refusés, afin de nous aider à payer notre souper : et vous, Assistants, si vous voulez nous tenir compagnie, pour boire chacun un coup, avant de nous quitter, nous vous l'offrons, certes, de bon cœur.

Dans cette forme, le vers ne rime pas avec le suivant. C'est la seconde distraction de ce genre que nous relevons dans notre manuscrit; toutes deux doivent être considérées comme des conséquences de la dictée. V. v. 2534.

Rac-se nep a vanquo, so pedet da digas
Un tri pe pevoar all, da ramplissan he blas,
Car hoas nemert comans n'hon deus groet hon istoir,
2615 An devoes all so caëroc'h ebars en pep manier.
Rac-se, compagnones, a voellan ma hellomp,
Dimeus a ho silans, graço d'ac'h a rentomp,
O hortos an de-se, mar guellomp, assuret
E represantomp güel hoas evit hon deus groet.
2620 Anfin, adieu a lavaran, sans adieu, coulscoude,
Quen a veso disul, mar groet d'in ar gras-se:
Rac an nos so arri, hac an amser a pres,
Poent eo da pep-hinin comeret he conjes.
Voar-se, compagnones, me a ia da sortian,
2625 Dimeus a guir calon iscus a houlennan.

FIN D'EUS AN DEVOES QUENTAN.

Ainsi donc, quiconque manquera à l'appel, est prié d'envoyer trois ou quatre autres pour occuper sa place, car nous n'avons encore fait que commencer notre histoire. L'autre journée sera bien plus belle, de toute façon. C'est pourquoi, Assistants, du mieux qu'il nous est possible, nous vous remercions de votre silence, en attendant ce jour, avec l'assurance que si nous pouvons, nous donnerons une représentation meilleure que nous ne l'avons fait. Enfin, je vous dis adieu, sans adieu cependant; au revoir dimanche, si vous nous accordez cette faveur. La nuit arrive, le temps presse, il est l'heure à chacun de prendre congé. Sur ce, Assistants, je vais me retirer, et du fond du cœur je vous demande de m'excuser.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

THE FER DIAD EPISODE

OF THE TAIN BO CUAILNGE.

(*LL.* 82 a 21 — 88 b 52.)

(suite)

---

[62]. *H.* 2, 12. ISan*n*si*n* atb*er*t C. c. baead ar gaire gomor dui*n*dne oific ele ad*ra*ind. uair dotairngair airmbui*m*e gaisgid dui*n*d gomad le n(e)*ch* agai*n*d dot(ui)tf*edh* an(e)*ch* *éle*. leig as ale ar F*er* D. oir isfearr liu*m*sa docardib Oilill 7 M. nat*u*sa 7 Sgath(ach) Et sgiath(a) corc*ra*d dori*n*de anafaistine si*n*. egcoir duitsi si*n* dor(a)d ar C. c. oir is cæmdalta t*u*sa do Sgath-(ach) tu air isai *edh* dobidmis narndis nart*r*om coll(adh) afochair aceile. Et roteigmis arfi*n*doru*n*d fis 7 f*or*ceduil faræn re-Sgath(aigh) aCugai*n* air F*er* D. na agu*m* cai*n*ed oir ni bah*us*uide duit no gotaisbenarsa docen*n* do M. 7 dOilill am(ail) dogeall-*us*. bend*ach*t ort ad*edh*laich nab*ri*s cairdes na carad*ra*g na co*m*and oru*m*sa uair soch*r*eid darsnaide ani*n*gen ut islemsa do torc*ra*dar uile Et natarsa cugamsa taranéis uair fuair l. læch bas lemsa darsnaidmed ani*n*gen ut.

[63]. *LL.* 85 a 47-85 b 3. — *H.* 2, 12. rugsad as anaidci si*n* 7 roeirigh F*er* D. gomoch i*n*lasi*n* uair baleis eirgi andail i*n*co*m*raig 7 nireirig. C. c. i*n*lasi*n* nog*or* duisid agilla Et roeir-(igh) C. c. andail i*n*co*m*raig Et adub(air)t F(er) D. is meir-t(e)*ch* imnimhach an(a)*m* an*n* at ath- an*n* adrasta aCugai*n* air F*er* D. nihi*n*gnadh [f. 2 b.] damsa sin air C. c. searg anuile. Et nafi*n*gala doden ar moco*m*alta ase ata airmots*i*rig. Et dar liu*m*sa nitici duitsi isi*n* comrag so aniugh nih*uru*sa da*m*sa ga*n*-

te*cht* an*n* muna t*r*eigind soladh baidh Ulud 7 iad fei*n* isi*n* ces naidhi*n*.

Eg. 106 *and* 209 = *LL*, (46) Tadhbhais do C. c. mídheilbh mór... seoch gach lá oile).

[64]. *LL.* 85 b 3-22. — *Eg.* 106. t*ru*agh si*n* a Fh*ir* D. ar C. c.-. as d*ur*san dhuit te*cht* anagh(aidh) do chomhdhalta. Et dfir comhtha et caradr(aidh) ar chomhairle mná san dom(ai)*n*. t*ru*agh si*n* a C. c. ar F*er* D. da ndechuin*n* si gan deab(aidh) uaítsi do bhein*n* fumhiochlú gob*ra*th ag Meidhbh. 7 agmaithibh ceithre noll choig(idh) nEir(enn). t*ru*agh si*n* a Fh*ir* D. ar C. c. air chomhairle fher et bhan an domhainní threigfin*n*si t*us*a. Et ní dhenfuin*n* urchoíd dhuit. 7 asbeg n(ach) d*er*n(adh) caob chró doma chroidhe t*re* bheith agcomhr(a)c friot.

Eg. 209 = *LL.* (6 lon*n* chru — 10 do fhromhadh — 12 ni bfhuaras — 13 toighe*cht* — 14 daom chluidhthe — 15 cia tu mochomhdhalta a Chu — 17 Nocha ttaird briathar no bladh — 19 tolaibh cleas — ro mairneas — 20 air niombladh — 21 IS gaoi cro — beag nar sgarais re manmain*n* — 22 lin*n* gal. a Fhir Dia gacha tanadh.

[65]. *LL.* 85 b 23. — *Eg.* 106 = (Ahaithle anchomhr(ai)dh (209 na laoighe) si*n* adub(air)t Fer D. An mheíd ataoísi ag cesa*cht* ormsa an*íu* am mhídheilbh. 7 amidhenamh biaídh sé dobharr ar mógaisg(idh) 7 adb*er*t).

[66]. *LL.* 85 b. 24-26. *H.* 2, 12. Cagaisg*idh* arar(i)cam air F*er* D.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.*

[67]. *H.* 2. 12. ar arnoirightibh g. 7 g. ar C. c. Cid t*ra*cht tiagaid orta *etc.* = 60; — uatha 7 a*cu*. anfuil arsgur *etc.* — alamhaib angilla.

[68]. *LL.* 85 b, 26 — 36. *H.* 2, 12: Et docuad*ar* araclaidi*m*ib t*ro*ma tortbuillecha (31) 7 cengailt*er* naheich 7 cuirit*er* nacarb(ait) Et af*er*t baca*na* iarai*nd* arnacairbth(e)c*h*aibh n(a)c*h* sgail*edh*. ISan*n*si*n* dogabad*ar* adasgiath (30) corc*ra* clithir mora orro i*n*lasi*n* Et acl(aidhm)i g*er*a cai*n*dlecha co*m*soillsi co*m*arth(a)c*h* analamhaibh leo i*n*lasi*n* 7 dori*n*dedar co*m*rag f*r*itir f*er*g(a)c*h* forran(a)c*h* amn*as* adhm*ar* allata indsaight(e)c*h* 7 robagmaid nahairsigha 7 dogab g(a)c*h* f*er* dib atuargai*nt* aceile.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (26-37); (28 on chomhthuarguin (209 combualadh) — coimhdiubhrag(adh) (209 tiomrubadh) — 32 ag sloidhe et ag sle*ach*tadh, ag oirl(ech) Et ag athchuma acheilé — 34 g(ach) cnoc. 7 g(ach) caobchró (209 gach tocht et gach ti*n*eadha) — 35 slin*n*eúnuibh (209 shlin*n*eanaibh)).

[69]. *H.* 2, 12. Odoconncadar lu*cht* nafia*n*aisi si*n* tai*n*ig emelt*us* mor men*m*ean 7 me*r*tigi mor ai*n*cta doibh si*n* refaicsin. truagh angni*m* do*n*ite*r* aniugh arsiad .i. æncoi*n*dle glanad Gædel 7 lu*cht* ænfoglu*m*a 7 nafir aille andile 7 amean*m*a 7 atairis(ma) daceile go [ ] 7 amb*eth* nambidbad bu*n*aid da ceile oniugh amach gob*r*a*th* tre b*r*i*a*tra*i*b buidb*reg* ti*m*gealtacha mna cai*m*e cei*n*dfi*n*de coi*m*ithi 7 tre co*m*adhaib n(em)tso*m*ain(e)c*h* do*n*n(e)c*h* dargeall(adh) iad.

[70]. *LL.* 85 b 37-45. *H.* 2, 12. 7 dobaisi*n* co*m*rug si*n* refe*dh* i*n*[ ]laithi sin gotai*n*ig dere*dh* læ doib. ISan*n*si*n* adub(air)t F*er* D. is sgiath[ech] arneich 7 ism*er*tnech arngillaidi 7 is(edh) mairis aga diar[ ] na bo roime arneich 7 cidh dui*n*d antan ba torrs(e)c*h* si*n*d gansgur. Et do c*ui*redar anairm uatha alamhaib angill(a) Et dosgaradar ga*n* poig ga*n* ben*nacht* gan caradrad oceile Et tai*n*ic sæghal aco*m*ai*n*d resgaradh nanech 7 nagill(aidh)i 7 nac*ur*adhoccile 7 nit(u)cadh losa ici na slai*n*ti o C. c. dF*er* D. anaidhchi si*n* 7 nit(u)cad biadh na deoch o F*er* D. dosu*n*.

Eg. 106 *and Eg.* 209 = *LL.*

[71]. *LL.* 84 b, 45-49. *H.* 2, 12. Et dobu i*m*da lu*cht* biatha F*ir* D. .i. 4 holl co*i*cidh Er(enn) 7 niraibhi agbiatha C. c. a*cht* tuathad Br*e*ag amai*n* 7 niticidis si*n* cuigi a*cht* atos(a)c*h* no læ no tsea*cht*mui*n*e.

[72]. *H.* 2, 12. ISan*n* tai*n*ig F*er* D. anu*cht* atsluaigh asoich(reidh)i taranath bud des 7 tai*n*ig M. *con*amnaibh m*ar* aroibh F*er* D. 7 t(u)csi aithchi ciuil cuigi d[toirmesg] amen*m*an 7 aai*n*cta 7 t(u)cad fidcilla anafia*n*aisi domesgadh 7 do*m*iciall(adh) e do[ ]tibh *ser*ba suasboga 7 dori*n*de do di*m*bri*g* 7 darcaisne do gaisg*idh* C. c. afia*n*aisi F*ir* D. Et n*ir* toir*mes*g F*er* D. si*n* *etir* cem(a)d coir do adena[m]. Et nir codail ab(e)c anaidhchi si*n* 7 dam[ad]ail leis nirleigh*edh* do air comairead aigi airci*n*d i*n*co*m*ruig i*n* miciall mor 7 i*n*fich f*er*gi t(u)c leis

asi*n* co*m*rug gom(a)d he dob(er)ad aigi airci*n*d [in com]raig i*n*la arnamairech.

[73]. *H.* 2, 12. C. c. .u°. tai*n*ic roi*m*e taranath budh tuaighi 7 t(u)c auill(enn) refot coi*m*n(er)t 7 doleig osnadh *eg*co*m*lai*n*d osaird. Cadsi*n* a C. c. ar Læg. fuil amor adb*ur* ar C. c. mogæthe *cro* 7 mo gona agte*cht* riu*m* 7 is*m*or i*n*tadb*ar* damh i*n* læch bruthm*ar* mor borrfad(a)*ch* ut dote*cht* riu*m* amarach. uair níseit*r*each si*r*calma me i*n*aaīgi Et ímígsi ro*m*ut le robad 7 le hoircise*cht* dUll(taibh) *co*nach rabaid airmuighibh na armor reiti tech na armor coitci*n*dib nac*r*ichi *co*nach airgt*er* toru*m*sa iad oir ni tualai*n*d me aíngabail feasda. ISan*n* si*n* doc*r*om Lægh acen*n* 7 rocaidh f*ra*sa dich*ra* der 7 torrsi t*ru*agh n(em)elaigh 7 nirtoir*mes*g C. c. si*n* dodena*m* uair do id*er* fatha i*n*nmor i*m*ni*m* fode*r*a. ISan*n* si*n* do measg Lægh amera seada sith geala acnedaibh 7 ac*r*olin*n*tib C. c. 7 doc*uir* losa ici 7 le(gis) in*n*ta asahaithle 7 docoirid ac*æm* leab(aidh) cai*n* ndeirighthi C. c. 7 fa leir dosu*n* cach aisti 7 t*r*ithi 7 tairrsi 7 nítleir don(e)*ch* df*er*aibh Er(enn) esi*n* in*n*ti 7 dobi su*n* go dubhach acai*n*th(e)*ch* íntisi*n* gotai*n*ig an c(et) t*ri*an daithi 7 dobad*ar* an*n*si*n* beoil nacned 7 nac*recht* aglaigi araceile 7 naluibhe ici 7 le(gis) agab(ail) nac*recht* nua nurda nanabaid. Et docodail C. c. i*n*aidhchi si*n* iarsi*n*.

[74]. *H.* 2, 12. Imt*us*a F*ir* D. u° do eirigh se seal b(e)c re la Et tuc at*re*alam g. 7 g. leis gohoirear i*n*atha Et dobid agafiarf(aighe) a*n*fuil an(e)*ch* ane aranath so aniugh. Et ní fuair n(e)*ch* næn daf*reagra*d an*n* on(a)*ch* fuair (*end of* the H 2, 12 fragment, *f.* 2 b).

[75]. *LL.* 85 b 46-86 a 25. *Eg.* 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 126 : 48 7 bá daná dibhfeirgech deigh neirt an fer thainig an*n* sin .i. Fer Dia m(a)c Damh'ain ; 6 Ró ghabh*as*dair aíhuaithroig niomdhaingin níarnaighe Et ro ghabh*as*dair anmbúadh chl(oich) moir iar sin go méid chloiche muilin*n* tarrsa sin amuigh an*echt*ar ar *eg*la an ghaoi bulga an lá sin; *Eg.* 209 : 5 ro ghabhastar seacht bpilte ficheat do dhamh sheaithe nartmhaire tairissin amuigh. ro gh° s° bp° f° do luirtheach eagnaidhe diaran*n* aithleidhte tairis sin a muigh. rogh° an bhuaidh liog mhor bhudh comhor fria ccloich muiling .i. an liag aidhne daideimint tug on Aifric tairis sin amaigh an iotar. nach

tteasgfadh rean*n*a no faobhair. diongbhala an ghæi bulga fair. rogh° (10); 13 do chriostal et do liogaibh soilseacha oirthear an bheatha; 16 do tteasgfadh fion*n*a a nagaidh srotha air ædhe et air imgheire (16); mhor mhileata for stuaigh leirg; 19 taisealbha.

[76]. *LL.* 86 a 15-36. *Lec.* Asb*e*rt Cucul(ainn) iar(u)*m* fr*i*a araid arag*r*esad antan baræn fair. Et aramolad int*a*n baræn riamh ogcomracc f*r*ia Fer [Diad].

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 209, *l.* 33-36 *before l.* 31-33).

[77]. *Lec.* IS iar(u)*m* asp*e*rt aaraid f*r*is. Tet anfer tarat am(ail) teti bott tarcatt. Nodnig anfer amail neghar coiff illandai. Not c*u*ra anfer amail c*uire*ss ben boidh am(a)c. *Cf. LL.* 86 b 20, *and* 18-20).

[78]. *LL.* 86 a 37-86 b 8. *Lec.* ISiarom lot(ar) docluithi anatha.

*Con*nigset indromuin Scath(ach) doib diblinaibh. Cloisid F. D. 7 Cuc[u]l[ainn] clesa ingantai.

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 106, 51 tuar*as*tail iarthair Eorpa fer choisgthe deabhtha. 7 dibheirge do *Chon*na*cht*aibh. fer coimhéta cr*u*idh. 7 cethra dUlltaibh do chuir do chomhraic récheile...).

[79]. *LL.* 86 b 8-87 a 18. — *Lec.* Luid C. c. iar(u)*m* coroleblaing inasciath F. D. Focerde F. D. luath isindath cofothri. *Con*angresed *in*tara arithisi (*l.* 18-27) riatiad 7 infisi amail anail illess. Forbrid a medh combamoam oltas F. D. (l. 34-38).

Eg. 106 = *LL.* (13 amh(ail) mac bheag tar úr anátha; 17 amhail én beg...; 20 V (*also in Eg.* 209); 21 am(ail) mheill*tir* b*r*aith ró*cru*aidh amuilion*n*; 23 ró *c*huibhrighesdair thú amh(ail) chuibhrighes feithle fiodh (209) feithlean*n* fiodh). Roch(uaidh) thriod amh(ail) theid séabhac famhionéunaibh go n(ach) bfhuil do dhlúth na dodhúal ré goil (25) — 34 cúar cera (*cf.* cúach cera *LU.* 79 b 36) (209 ciathastradh) —; 39-42 V; 87 a 4-10 V; 15-16 V (*also in Eg.* 209).

Eg. 209 = *LL.* (20 V; 28 an dreaghain a neullaibh eadnaibhseach an æioir (29); 33 V; 42 g*or* sgoilteadar et g*or* bhriseadar a sgiatha; 51 g*or* chuireadar an abhan*n* as a haít et as hionadh et as a corpadaibh coibhsidhe coimh chinte g*or*

bhudh hionadh ionluice do rin*n*eadh dhi for lar an Ath. *co*-*n*ach raibhe bain*n*e (1); 4 budh he a nimeasargain fos. g*or* chreathnaidhtheadar et g*or* uamhnaidhtheadar diosgar shluagh fhear nEirean*n* re fuaim a ndeacracht et a ndasacht g*or* bhris-eadar fos a ngreadhaibh et a nidheaibh et a leithrean*n*aibh. do mhaoigheadar et do dhiansgaoileadar fos. mna (8); 16 for a bhrath bheidhmean*n*aibh et for a bhuaidh bheidh-mean*n*aibh mora mear chalma for Chuchulain*n*).

[80]. *Eg.* 106 *and* 209. *Eg.* 106 : ró smuain C. c. ar acharuid síothbrógha (209 a shiothchairdibh cumhachtacha et a dheisciobail) do the*cht* día fhoirighthin uaír ba gnáth lais at-te*cht* an*n*gach eigen ambíodh (209 an tan budh hairc dhó isan ccamhlan*n*) (uair ní mó eigen ar[raibhe] aríamh ina an teigen sin). Asan*n* sin dorra*cht* Dolbh et Iondolbh dfurt*acht* 7 dfoirighin*n* C. c. (Et doch(uaidh) f*er* diobh arg(ach) taoíbh dhé, Et do bhad*ar* ag comhthúarguin Fhir D. na ttríuir. Et ní fhac(aidh) F*er* D. na fiodh( )the). Et gidh(edh) do mhoth-(aigh) toruin*n*chles (209 tinneasain) an tríair anaointhe*cht* aga tuarguin*n*(uma sgéith). Et do rádh día uídh. 7 día airé é (Et adub(air)t) (209 et is as a ro eadair) an t(a)*n* do bhád*ar* ag Sgath(aigh) (209 et ag Uatha. et ag Aoife). (aga bfhoghluim ar aón do thig(edh) Dolbh 7 Iondolbh dfurt*acht* C. c. as g(ach) eigín ambíodh). Adub(air)t F*er* D. ní cudrom ar ccomhalt*us* no ar ccompant*us* anós[a] C. c. *ar se.* cr*ét* sin ar Cc. (ni*n*se) ar F*er* D. docharad shiothbhrogha (209: shiotharsa ga do thathaidhe) (7 tú f(e)*n* domthuarguinsi anaoin fhe*cht*) 7 nír thaisbhéunais dhomhsa aríamh íad ar F*er* D. ní hur*us*a dámhsa sin do dhena*mh* ar C. c. uair da ttaisbent*ar* an fé fia daoinn(e)ch (209 da ttaispeanain*n* iad) dom(a)cuibh Mil(edh) dorach(aidh) andiamhair. 7 andraoighe*cht* do T. D. D. (209 : ni bhiagh gabhail re d° no re d° ag neoch do Tuatha De Dain) 7 a Fhir D. ar Cc. nír thaisbenaisi coingin chnes (209 : an conan cneas) dhamhsa Et ata sé diom*urc*(adh) goile Et gaisgidh agadsa thorumsa. 7 níor thaisbenais aiadh(adh) naafhoslag(udh) damh. g*or*ab an*n* do thaisbens(a)d anuile ghlioc-*as* (7 draoighe*cht*) dacheile. go n(ach) r(aibh)e diomarc(adh) (209 diamhair) agaroile a*cht* an gá bulga ag C. c. ciodh t*ra acht* ófuarad*ar* na siodh(chair)the. C. c. arna chre*cht*n(ugh)-

adh. thugadar *tri tro*mghona gacha fir ar an (airs̄ .i.) ar F*er* D. Asansin do rádh F*er* D. urc*ur* dá dheis gur mhairbh Dolbh don deghurchar si*n*. Róbhad*ar* an dá ghuin. 7 an dá fhorghoin anaoinfhe*cht* dá fhoir(e)ch na dhiaigh sin (209 ag a chlaoidhe). Asan*n* sin do rádh F*er* D. urch*ur* archle C. c. g*or* thrasguir. 7 g*or*threnmharbh andara siod(chair) ar lar anatha donurc*ur*sin. g*or*ab dhesi*n* adubbhr(adh) an*n* ran*n* (209 do ro chan an seanchuidhe an ran*n*):

Créud fá ndubhradh (209 nabarthar) Ath Fhir Dhia: ris anáth mar (209 fair) thuit an tríar. ní (209 madh) lugha ro shuidhe (209 suidhthe) abhuidhbh (209 i fu[i]dhbh). ath Duilbh. 7 áth Iondhuilbh.

Cidh*edh* od *chon*naradar (209 do thuitedar) na h*aith*r(ech)a caomha cong( )a (209 comhora). Et na beithré *cru*adha chathbhuadhacha bhad*ar* ag C. c. do thuitim. do nert(aigh) sin go mór mhenma Fhir D. 7 do b*heredh* dhá bheim fris g(ach) beim do C. c.

[81]. *Eg.* 136 *and* 109. idcuas an ní si*n* do Laogh m(a)c Rían gabhra (209: O do chonairc Laoi mhac Righ an ghabhra) .i. athigherna dathraoth(adh) (209 ag a throithiugha) do bheimion*n*uibh toin*n*seamhla toirbhiort(a)cha Fhir D. Asan*n* sin ró imdh*er*g L. um C. c. an tan sin (209 rattus na thimcheall. et rogaibh aige gréosugha et aige glamadh Chuchulain*n*): (Roeir(igh) b*ra*gh. 7 brígh. 7 borrfadh a Ccoin. c.) g*or* líon at 7 onfuisi é (o mhuill(ech) go lár) am(hail) líon*us* gaóth onchú óbhel fhosluighthe go nd*er*n(adh) sdúaigh duaibhsioch adhuathm*ar* dhó. 7 (209 amh(ai)l stuaigh neimhe ria fr*as* fearthan*n*a). 7 ró ion*n*s(aigh) C. c. F*er* D. m*ar* dr*e*imne dregan. no m*ar* n*er*t narchon (209 neart ndamh ndighlean*n* nom*ar* fhioch narchoin).

[82]. *LL.* 87 a 18–22. = *Eg.* 106 *and* 209: As an*n* sin ró íarr C. c. angá bulga ar Laoigh mh(a)c Rían gabhra (209 et ro thochlaidhe an gaei buadha bulga air Laoi. (19) — 20 Et as lághair achoísi rotheilg(edh) sé é. (209 ro theilgfidhe e). bhaoi triocha rin*n* (209: cuig — *LL.*: 30 — *Lec.* 24, *see below*) — 22 ni bhentaoi —).

[83]. *Eg.* 106 *and* 209. Asan*n* si*n* rainic Laóigh roimhe go heochair iml(ech) anatha (209 na habhan*n*a). 7 go hion(adh)

na forghalá (200 na forghabhla foran uisge). 7 rolíon an lin*n*. 7 ró fhosd an s*ru*th. 7 ró thoisg coig*ed*al anatha (209 et ro thocht an sruth. et ro chosg eargla an ath) 7 roin*n*ill an ga bulga. ró fhech ara F*ir* D. (.i. aghiolla) ansaoth*ur* si*n*. uaír adub(air)t F*er* D. much t*ra*th namaidne f*ris*. maíth aghiolla *ar*se. díong(aibh) si L. dhomsa aníu. 7 dingheubhadsa C. c. (209 diotsa et dfearaibh go brath). t*ru*agh si*n* aran giolla. ní f*er* diongmhála dó misi. uaír as f*er* comhlain*n* c(et) eision (amesg bhf*er* nEir(enn)) 7 ní *hedh* misi gidh*edh* ón nocha ría abh(e)c da congnamh, da thigerna (209 gus a thighearna) thorumsa.

(As amhl(aidh) róbhádar na gioll(aidh)e. ba días d*er*bh*ra*thar iadseín .i. Aodh m(a)c Rían gahbra. 7 Laoch m(a)c Rían .g.). dalá Aodh m(a)c Ríangabh*ra*. ód *cho*nairc L. agdenamh na f*ur*ghabhla (209 : bhi seisean an t*ra*th sin ag feithea*mh* a bhratara. nogorolion an lin*n* et go ndeachaidhe sios din*n*eall an ghæi bulga). doch(uaidh) f(e)*n* (209 : tainic Idhe) síos san s*ru*th. 7 ro fhosgail forsa*n* fhurghab(ail). 7 ró leíg ain*n*ioll onga bulga. doruithnig(edh) (209 Do ruamnaidhe) 7 do d*er*g(adh) um C. c. ód *co*nairc ain*n*ioll ag dol ongha bulga. 7 rolíngestair do mhaol talmhain go r(aibh)e ar bile sgeíth Fir D. da thuarguin go h*e*tróm enamh(ail) (209 athlaimh). 7 do radh F*er* D. croth(adh) anbhail for san sgeíth g*or* theilg Cc. ar f*adh* .9. cceimion*n* tar áth síar (209 sair) se*cht*air. sgairtes (209 gaireas) Et sgréach*as* (209 greuchas). Cc. ar. L. fa abheith aggabhail alaímh uman gha bulga din*n*ioll do. reath*as* Laógh g*us*an*n* lin*n*. 7 róghabh uírre (go p*ra*ip). 7 reth*as* Aodh (209 Idhe chuige). 7 fosgl*as* forsans*ru*th. Sgeimhnios (209 linges) L. go abhráthair. 7 do chomhruicsiod f(or) san lathair sin. b*ei*res L. ar Aódh. 7 esonoir(igh)es (209 easonoras) go mór é. 7 níor bhúail airm fair (209 nior bhaill leis airm dimirt fair). len*as* Fer D. C. c. tarath síar (209 soir) linges C. c. tarbhile nasgeithe. croth*es* F*er* D. an sgíath g*or* chuir Cc. f*adh* .9. cceimen*n* tar anáth siar (209 siar). scr*ed*ús (209 gaireas) 7 sgreach*as* C. c. ar L. 7 ró fhogair do an sr*u*th dochosg). 7 anga dion*n*ioll. 7 níor leíg giolla F*ir* D. si*n* do. iompuigheas L. aris. 7 léag*es* e ar lár anatha (209 fo thalmhuin). 7 toirbh*er*es (209 toirbhreas) maól dhurna móra mionca dhó.

tara ghnuís. 7 tar a agh(aidh) g*or* bhrís abhéal. 7 ashrón. 7 g*or* faobh (209 shaobh) arosg. Et a radhairc. 7 g*or* shaodh uadha (209 tiaghaid — uadha) asa haithle. (7 ró thag(aibh) na luídhe linin. 7 lán haogh(idh) é) 7 roch(uaidh) f(e)*n* g*us* an lin*n*. 7 rólion. 7 ro fhosd an s*ru*th. 7 ró choisg gloír ch*ri*oth (209 glor ghrith) na habhan*n*. 7 ro in*n*ioll an ga bulga. eirghes giolla F*ir* D. asa shámh (209 thaimh neall) iarsi*n*. 7 tug a lámh taraghnuís. 7 tara agh(aidh). ró fhech uadha tar áth an chomhruic. Et ad*chon*airc Laógh agin*n*ioll angha bulga. 7 reath*as* g*us* an*n* lin*n* 7 ró leigestair ancl(ædh)i (209 cladh) go tric. 7 go tin*ne*snach. 7 rómheab(aidh) an abhan*n* ina buín*ned*(ibh) b*or*bghloracha bhedghartha ban*n*-dluíthe brúaich bhristé aram*us* abhaoithreíme (209 bothraidh-ibh). do ruithen(igh)edh (209 ruamnaidhe). 7 do roidh*er*g-adh um *Chon*n. cc. od*chon*airc ain*n*ioll ag dol ongha bulga. Ro lingestair do chomhth*ro*m talmhan go mbaoí ar bhile sgeíthe Fhir D. aga thuarguin (209 tair an sgeith anuas). do rádh F*er* D. buille dá ghluin chleíth (*cf. LL.* 86 b 16) for san sgeith go mbaoí f(or) o*cht* lin*n*tibh anátha (209 go ttarla C° fo chleithibh talmhain). dorádh F*er* D. teora t*ro*mghona for Cc. glaoid*hes* (209 gaireas et greachas). C. c. (go hanbhail) ar .L. um alamhá do ghabhail umangha bulga din*n*ioll do. fhobair .L. anabhan*n* f( ) dions(aighe) (209 fuabras Laoi g*us* an lin*n*). 7 gidh*edh* níor leig giolla Fhir D. sin do. ferg-(aigh)th*e* Laógh (daríribh ría bhrathair) an*n* si*n*. 7 b*eres* sidhe (209 et tug sithiugha) dia ion*ns*(aigh)e. 7 iad*as* alamha laid*ire* lanchalma (209 leubhra lan ghasda) tairis. 7 trasgr*as* go hathlamh. 7 ró chrapuill fac(et) oír 7 (róthaoth uadha asa-haithlé) (209 et tug sithiugha go solaimh sarchalma). Ró líon an lin*n*. 7 ró in*n*ioll an ga bulga. 7 ró fhogair do Choin .cc. anga bulga do fríotheolamh. 7 adbert (209 Laoi so sios):

[84]. *Lec.* Fo*m*na angai mbulga olintara dollecin do lasan-sr(uth).

Eg. 106 Fomna fomna an ga bulga a .Cc. chathbhuadh(aigh) chleas*s*amhn(aigh).

Eg. 209. Fomna fomna angaei bulga a Cuchulain*n* chath-bhuadhaighe chloidhimh dheairg bhudhdhein 7 c-.

[85]. *Eg.* 209 Gabhas an Fear Dia ag cosnamh an Ath for

Chonccula*in*n g*or* eirghe an Cucain a nath leim na fainle. et a ccaoidh an tsiain chleas a bhfraoithibh na fiormam(in)t g*or* ghaibh leathad a dha bhon*n* durlar an ath. daimhdeoin an churaidhe. Fritheolas Cuchulain*n* an ban ghaei bulga tre laghair a choise dioghraise deise. fritheol*as* an Fear Dia an ban gæi do reir a theiste. do rad an sgiath fios gottainic tair a bile isan sruth lin*n* fhuaire. et sileus air Cuchulain*n*. Et adchonairc a chleasaibh nimhe uile air in*n*eall aige. et ni raibhe a fhios aige cia dhiobh do fhreigeoradh air ttus. a ne an cliabh ghæi bulga. no an glaic gheith. no an leathan ghæi lon*n*sgeith. no an ceart ghæi do lar a bhaise. no an ban ghaei bulga treasan sruth.

[86]. *LL.* 87 a 23-24. = *Eg.* 106 Od *chon*airc F*er*. D. aghiolla ar na th*ra*oth(adh) 7 an ga iarna in*n*ioll. dorad beím do*n*sgeith síos danacail io*cht*air achuirp.

[87]. *LL.* 87 a 19-46). — *Lec.* Gaibti Cu *con*aladair 7 imamb(eir) do Fir Diadd atimtir*echt* achuirp (35). Tochomlai amail oe*n*ga comb cetheora randa .xx. (21). Tairindi F. D. sís insciath sis arsodin (23-24). Atnúara Cc. *cusan*ngai osi*n*sciath c*or*robris acleith nasnai conla t*ri*anac*ri*de F*ir* D. (25-28). Tren uindes asdodes (38). Maidid asnae foidb mochride iscru (45). Madrofer*ais* baig dorochair a Chua (46).

[88]. *LL.* 87 a 25-46; *Eg.* 106(-42) = *LL.* (27 g*or* bhó leír an l*eth* thall dé íar tt*rea*gd(adh) achuirp — 30 air néis. Ró chaith C. c. an gá bulga alagaira achoísi dion*n*s(aigh)e F*ir* D. (32) — 36 dá thoirnimh — 38 V-42 alamh gan lo*cb*t um len: —); (43-46): Nicoir taobh retroígh: teid go moch ar áth — rémo dhaltán saor seng: do chlaón Meadhbh mola*mh* — Tiocfaigh brain is baidhbh: dthegh(adh) mairm ub ( )-da — iosf(adh) infuil is in feoil: mana sgeoil dhuit ahu. ahu.

Eg. 209 = *LL.* (25 fuabras Cuchulain*n* an ceart ghæi do lar a dhearnoin*ne*. tair bhile na sgeithe et tair bhrollach na luiridhe et anchonan chneas gear bhudh reail don leith allurdha (27) — 30 iar ndeais. et iar ttogbhail a sgeithe suas dFear Dia. do ro dhiridhe Cuchulain*n* an gæi bulga air niotar dionsaidhe Fhir Dia go ndeachaidh (32) — 38 is trean uinse as do dheis — 41 a lamh gan locht — 43 Nicloiseat —).

[89]. *LL.* 87 a 47-87 b 9. *Eg.* 106 *and* 209 = *LL.* (*Eg.* 106, 50 *conna* agh(aidh) réháth andes ag feraibh Eir(enn). leiges (1) — 3-4 (Et — dáshaigid) V *in Eg.* 106 *and* 209).

[90]. *LL.* 87 b, 9-25. *Eg.* 209 = *LL.* (11 cora dhuit a mhor mheanma — 14 dom rimirt — daithle — 16 a mhor mhaoidheamhtha — 17 rosfhagaibh — ruir(e)c*h* — 18 go *m*beainfeadh mo lamh — 21 ni bheith).

[91]. *LL.* 87 b, 26-36. *Eg.* 106 *and* 209 = *LL.* (35 uair as iad rófhidir moghniomhr(adha) goile. 7 gais*gidh*si; *Eg.* 209 IS an*n* sin adubhairt Cuchulain*n*. Maith (27)).

[92]. *LL.* 87 b, 36-49. *Eg.* 209 = *LL.* (37 daig — 40 *Con*nacht V — 41 et*er* — 42 fhidchell V — 42 et a dubhairt na teas bhriartha sa aige moladh a nFir Dia go truagh tuirseach. Ni badh (42) — 42 laoch leattrastar — 43 ndeilin*n* datha — 44 buibhreabh baidhbh beuil dearga — 45 ni budh cruaidh gheabhas gach —).

[93]. *LL.* 87 b 49-88 a 2. = *Eg.* 106 *and* 209 (50 doradhsad *Connacht*uigh —).

[94]. *Eg.* 106 *and* 209. Gidh*edh* ni fhúair*us* aria*mh* comhrac as mo do chuir oram na dochomhr(a)c sa. 7 chomhrac aoinfhir *ele* .i. maón m(i)c fein (209 aon mhic Aoife).

[95]. *LL.* 88 a 2-18; *Eg.* 209 =. (3 ardot chlædath — 5 budh dursan air sior sgaradh — 6 ag Sgathaidhe saig Manan*n*an. iondair — 7 gus an *m*bas *m*brass — eascairdeas — 9 nglanda — 10 taladha *ior*labhra — 11-13 V — 14 o do char gal angliadh — 15 aria*mh*).

[96]. *LL.* 88 a 19-25. *Eg.* 106 *and* 209 = *LL.*

[97]. *LL.* 88 a 26-33. — *Lec.* Dursan aeo oir a F. D. aain. a bailcbemnig cháin. babuadach dolam (26, 27). arcomalt*us* coem. aairer nasul. dosciath combil oir (30). docloidem ba coem. Tornasc arcait bain. i*m*mo dolaim soir. Dfhithchell bafiu moir (31). Dog*ru*adh corc*ra* choin. Do barr buidechas babras (28). ba cai*n* set do c*ri*s duill(ech) mæth. nobith imodthoeb (29). dothoitim f*ri*aCu. (32) badirsan aLoeg. niranacht dosciath. no bid lat f*ri*afeidm. arcomracc incor- armairec asarndeilm. bacai*n* inscal mor. nobristi arcach sluag. noc*uir*thea fot*rai*g. d*ur*san aeo oir. a Fir D. (33).

Eg. 106 *and* 209 = *LL.* (27 a bhailc beimn(igh) b(adh)

caoimh; 209 a bhailc bheidhmean*n*ach chaoimh (= *Lec.*) — 28 Dobharr buidhecas : ba bras bá caoin séad — 30 Ar ccomaltus ba caoímh (*so in Lec.*); badh cain, *Eg.* 209; cain *L. L.*), — 32 nír bó cumha*cht*a caoín ; 209 nior bhudh comhaidhis caoimh.).

[98]. *LL.* 88 a 34-37. *Eg.* 106 = *LL.* — 7 ró bhean*n* an ga bulga as. gon(adh) í sin Oigidh Fhir Día go nuige sin. finit. (*end of Eg.* 106).

Eg. 209 = *LL.*

[99]. *LL.* 83 a 37-88 b 29. *Eg.* 209 = *LL.* (1 Rain*n*eall — et Ruadha mhac Forniuil — 7 daimhnean*n* is daimhuilean*n* — 9 leathan lantirc — 12 beithdis easarga. idir fein*n*eadha fin*n*ealga — 18 ata dhe, do dhaltanaibh (*also* 22) — 19 gan aon ni diomluath — 20, 21 V — 23 on ghleo fhrithir fhurachras; — 25 a Chuagain).

[100]. *LL.* 88 b 29-52. — *Lec.* 7 idem : Cluithe cach caine cach. co Fer Diad isindath (31). d*ur*san uaitne oir f(or) fuirmedh f(or) ath (38). Cl(uich)i cach. cai*n*e cach. co Fer D. isindath (42). indar limsa F*er* dil Dia(d). isamdiaid nobiad cobrath (43).

Eg. 209 = *LL.* (29 go ndubhairt an laoi — 32 ro dhruin*n*is rath — 35 ionan*n* astar uathadh — *after* 35 : 37 — san Ath. Sgathach tug da sgiath. dhamhsa is dFear Dia trath. + 40 *etc.* — 41 baoth iomar bhrat*h*; *before l.* 44 : Cluidhthe gach gaine caich. go roiche Fear Dia san Ath — 52 fear no thu. Con e sin comhrac Fir Dia agas Chonceculain.

A 17th cent. paper Manuscript, marked Nr. 16 in the Franciscan Convent, Dublin contains besides Breislech Mhuige Muirthemhne (pp. 5-18), *a story about king* Ioruaith, *his sons* Cod, Cead, Michead, *about* Iollann *etc.* (pp. 23-83), *a collection* of *poems* (pp. 103-216), *and the story of the death of* Cerball *and* Farbhluidh (pp. 217-230; *end of the Mss.*) THE DEATH OF FIR DIAD (pp. 83-102). *This text begins thus* (p. 83) :

Comrag Fir Diath et *Chon*ccul(ainn) andso.

ASandsin dohiomraideadh agf*er*oibh Eirion*n* cia budh coir dochathughadh et dochr(uadh)chomhrag re Coin ccathbhuagh-(ach) Ceul(ainn) amocha na maidne arnamarach. Adub*ra*dar cach uile gurabe an feidhm n(a)*ch* fuloing*ther* Et anborbfrea-gartach biodhb(adh) 7 an tren mhil(idh) trasgartha tro*m*-cho*mh*loin*n* Et an caghain chneasach ahiorr*us* Domhn(an) .i. dile 7 dearbhchomhalta *Con*chul(ainn) b(udh)dhein Et acheile comhghaiscidh. 7 comfhoghlama .i. F*er* D. m(a)c Domh(ain) mic Daire Dom*n*nandoigh .i. an mil(idh) ar morchalma*cht* os f*er*oibh Dom*n*an*n* uile, ór ni raibhe cleas goile no gaiscidh ag Coin .cc. nachraibhe ag Fior Dh. a*cht* cleas anghaoi bhulga nama. gidheadh *dar*leosan dobi iongabhail anchleasa sin fein ag. Fior. Dh. doigh aschneas coghna. 7 cnamha baoi uime g(on) nach gondaois airm naidiolfhaebhoir anam catha no comhl(ainn) é.

Arsin faoigheas Meadhbh feasa Et teachda archeand Fir Dh. ro ér Et ro aiter Feir D. nate*ch*ta sin or daithin antadhbhur fa raibhe .M. dia tochuir 7 *etc.*

and ends (p. 102): Asa haithle sin adup(air)t. Cc. ni denad fir h*Er*(enn) fir fear a ccomhl(aun) na feineachus flatha dui*n*e tareis Fhir Diagh do thuiti*m* lin*n* amhl(aidh sud) (*cf. LL.* 87 b 6-7). oir dofheadadar nach bfhuil aca aoinf*her* dar thea-*ch*ta doco*mh*rac riomsa tar eis Fhir Dhiagh. oir ni dingne *Connacht*(a)ch re cath Mumhan g(an) iomr(adh) re Fear D. oir ni dinglamh laoich ledeor*as* curna c*re*ac 7 ni buaidr*edh* baidhbhe beild*er*ge fa sgoruiph sgathuighe comhr(a)c Fir D. gurthuit do*n*lathairsi*n* (*cf. LL.* 87 b 42-45).

Asa haithle si*n* cosguir*es* Laogh e 7 bean*as* angaoi bulga as (*cf. LL.* 88 a, 36, 37) 7 teid andeaghaidh. Cc. 7.

iompóighis c*ru*th do Coi*n* .cc. aga cloiste*acht* na deagh(aidh). Cidh imandenæ in clogh crotha sin aCúagai*n* bar Laogh. dar liom ol .Cc. ase F*er* D. ata agumthsaighe gach l*eth* diatteighi*m* 7

as cluithe dhamh g(a)*ch* comhrac *da* ndearn*us* riamh g*us*an ccomracsa Fir Dhiag. (*cf. LL.* 88 b, 27-29).

cconade comhrac Fhir Dhiagh agas Chonccoll(uinn) go nuigesi*n*. 7r. finis.

Notes to 1-100.

a. Eg. 106 : ón lúan samhuin ; *cf. Zimmer* pp. 545-6 (*LL.* version).

b. Conall Cernach is « accríochaibh anaithnídh allmhurdhá ag tabhach cíosa 7 cána Ul(adh) » ; this is not mentioned in the other versions of the *T. B. C.,* but corresponds to *Cath Ross na Rīg* (*LL.* 171 b; *Zimmer,* pp. 491-2). He is mentioned in *LL.* 87 b 33 together with Loeg and Fergus, no allusion being made as to his absence, but that passage is to general to allow to decide, whether Conall was really absent according to *LL.,* or whether this be the last trace of his presence in *LL.* too, the others having been eliminated by the immediate compiler, to make his text square with the later Cath Rossna Rīg story. He occurs in *Lec.* in the list of the Ulstermen (*LL.* 94 b), *col.* 837 after the enumeration of the hosts of the Ulstermen by Mac Roth : « Ni thanic dī *Con*all Cernach *con*a mor buidi*n,* or M(a)c Roth, nithangadar t*ri* meic Concobar *con*atri coectaib cet. Ni thanic t*ra* C(u)c(hulainn) and iarnacrechtnug(a)d in*n* eco*m*lu*n*d » ; *col.* 640 (after the list, LL. 102 a) « Imth*us*a Concul(ain) im(orro) is(edh) i*n*dister sund coleic. feg dui*n*d amopoppa a Loig, ci*n*d*us* fechta Ulaid incath i*n*dosa. is ferda olintara cia conualai*n*dse mocharp(at) 7 oen ara Conaill Cernaich dī inacharp(at) cotiasmais onoiti (l-e, written over o) diaraile di*n* diumregad crua na fon*n*ad t*rit* » ; *col.* 642 after Cormac Conloinges had saved the life of Conchobar in the way told in *LL.* 102 b Conall Cernach gives the same advise again to Fergus (« Clig natulcha tairrsiu 7 nadusu i*m*pu, ol Conall C. ; Cormac had said : « Ben a t*ri* telcha iarsiu di dolai*m* slig i*m*mud do cach leith » *etc.*) ; Fergus acts accordingly and Cuchulinn heard *this* (*LU.* version), « no » he struck these bloms « forsciath Concob(air) fodeisin » (*LL.* version). So we see for the second time (the first case was the telling of the Macgnimrada) Cormac taking the place of Conall in *the LL.* version and in that *LL.* version which is used in *LU.* and *Lec. too* (this version I shall henceforward design

by: λλ version). That originally the LU and LL versions only differed with regard to this point in Conall being with the Ulstermen (*LL.*) or with Medb (*LU.*) and that his absence as told in *Cath Ross na Rīg* is a much later story, invented, may be, to give a basis to that later tale, is, I think, shown by the following from *Lec.* (*col.* 625): « 7 am(ac) *Co-n*all Chernach anais lais ocathimthirecht diclochaib 7 gaib », *sc.* Amairgin, his father, who had come to fight the Connaughtmen (*LL.* 92 b 39-93 a 30). This I hold to be taken from the λλ version and to be a rest of what was told about Conall until his name was used for *Cath Ross na Rīg*.

c. Fraoich mac Fiodhaigh: *cf. Zimmer* p. 495; he is not mentioned in the *LL.* version; so *Eg.* 106 coincides in a) ria samhuin and b) Conall Cernach with the LL-, but in c) Fraoich with the LU version.

2. *Eg.* 106. tuairgain darach do dornaibh, *cf. H.* 2, 12, *51* « tesargain darach do dornaibh » where other such proverbial expressions occur.

Lec. a) in feidm nach fuilingther: also in the *Franciscan Convent Ms.*, but not in *Eg.* 106 and 209.

b) in bairi*n*d lecc bratha; *cf. Eg.* 106, *13* « as brogh leomhain. Et as maidhm dibfheirgé. Et as barran*n* brátha. Et is ton*n* bhaidhthe biodhb(adh) é » and *Zimmer* pp. 516-7; (in *Lec.* this word occurs not in the passage corresponding to *LL.* 93 a, 8, 9 « comma frecraidis naclocha isi*n* naer »).

12. Lec. Diatoichle *etc.* cf. *Z.* pp. 481-2. To *LU.* 67 a 23 etc. corresponds in *Lec.*: 23 rod bia cadan coleith; 24 dia tonda dī iasc a*n*nesaib *no* ani*n*d*b*e*r*aib rodbia eo .i. bratan etc. (*LU.* version, *Z*); to LU. 68 b 17 etc. corresponds: dia tonda iasc isnahaibnib *no* isnahi*n*d*b*e*r*aib robia bé colleith araile. diati iall imag rotbia ca::uth colleith araile. dorun biroir no femur. dorun fochluchta deog[a] degani*m*. Teacht i*n*nath ardochend tis matheer[a] tim[f]áire coco*m*thola rotbia (*LL.* version, *Z.*). Ms. *Eg.* 1782 has (LU. 67 a): caud — diatonda dan- iasc aninbera ro*m*bia iech colleth alailiu. Ro*m*bia nat*r*i*g*aiss .i. (27); 27 fochlochta; (LU. 68 b): 18 Dia ton*n*á iasc isnahi*n*b*e*ruib rotbia éu coleth arale. Diati iall — 19 cad colleith — 20 dorn*n* fothluchto. If we compare the words of *Lec.* **12** (col. 612)

Diatoichle etc. with *LL.* 71 b 17 *etc.* and with the two texts in *LU.* we find them agreeing with the *LL.* text and, since they are not found in LL. we seem bound to ascribe them to the λλ version. Certainly their existence in three different places is better explained if we look at them as an indifferent often repeated formula, than by using them as a means to establish the identity of different episodes in different texts as Zimmer does (pp. 481-482). If this passage did occur in *LU.* where it is lost, Z. must needs be to assume that it was first taken by Fland Mainistrech from the x version (*LU.* 67 a), then from the *LL.* version (*LU.* 68 b) and for the third time from the λλ version (*Lec.* col. 612); besides this, as *LU.* 68 b (LL. version) does not agree with *LL.* 71 b nor with *Lec.* 612 (λλ version) it must have been taken from a LL. version which was neither LL. nor λλ, the LL. version known elsewhere to the compiler of *LU.* (*Lec., Eg.* 1781). So if the end of the *LU.* version had not been kept in *Lec., Zimmer,* pp. 481-2 might have met with no opposition. A few lines afterwards (*LL.* 82 a 13-15) we find: on luan *iar samfain* (14), in *Lec.* If we may conclude from the difference of the passage quoted (Diatoichle *etc.*) in *LU.* 67 a and 68 b and *LL.* 71 b and the identity of *Lec.* 612 and *LL.* 71 b, that *LU.* 67 a *and* 68 b are taken fiom the x version and *LL* 71 b and *Lec.* 612 from the λλ version (of which *LL.* seems to be a Ms. a little more unified and simplified than the original) we must ascribe *iar* of the *LU.* version (LL. *re*) to the compiler of the *LU.* and *Lec.* texts, who seems to have introduced it here into a λλ- passage. This fact would enable us to warn to ascribe passages with *iar* samain in all cases to the x version; the compiler simply had the idea that *iar* samain was right and introduced it in whatsoever passage it would be necessary.

50. With this poem the full text in the B. of Lecan ends (col. 618); the following short account of Fer Diad's final struggle with Cuchulinn is written in a hand, similar to that of the scribe of the other parts but with more recent ink. It comprises *cols.* 618 and a part of 619, then follows an almost illegible note by one Cathal, mentioning the year 1770; the rest of col. 619, col. 620 and the two following cols. (on

the back of this fol.) are blank. The full text recommences on col. 619 (= *LL.* 89 a 1) and is complete until the end.

51. *H.* 2, 12 *on*luan RESamai*n*. *Cf.* the notes to **1** and **12.**

80. Dolbh and Indolbh ; on Dolbh see Zimmer, p. 605-606.

83. On Aodh or Idhe see Windisch, *Irische Texte,* II, p. 199, n. 4.

84. Fomna — this word occurs in Cuchulinn's fight with Cūr in *LU.*, written foghna in the corresponding passage of Ms. *Eg.* 93 (which differs in this part both from *LU.* and *LL.*).

The results of the preceding comparison of our Mss. are comprehended in the following synopsis.

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
		1			(introduction)
81 a 21-45	— 2, 3	— 2, 3	≃ 2,3		
81 a 45-81 b 3	— 4	— 4	> 4		
	[after	9 : (5)	— 5		(Fer Diad and Medb, on the gifts)
	6	(= 28)			(poem : Feaidhm ismo, *etc.*
	7	— 7	— 7		(Fer Diad goaded by Medb's lies about Cuchulinn).
		(8)			(Fer Diad made drunk by Medb)
		(10)			(Fer Diad pledged to fight with Cuchulinn)
81 b 3-43	— 9	— 9	— 9		(poem)
	5	— 5	(5)		(see above)
	6	(= 28)			(—)
	7	7	(7)		(—)
		8			(—)
		10			(—)
81 b 43-46	— 11 a				
81 b 46-50	— 11 b	— 11 b			

1. Parts, marked ≃ agree more or less with *LL.* : parts marked) · differ alltogether from it.

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
81 b 50-82 a 9	— 12	— 12	> 12		
	13	— 13	— 13		(dialogue between Fergus and Cuchulinn; on cnes congna)
82 a 11-17	— 15	14	— 14		(dialogue continued)
82 a 17-18	16	16	16		
82 a 19-43	— 17	— 17	— 17		(poem)
			18		(end of the dialogue).
		19			(Fergus went home that he might not be suspected to be a traitor if he stayed longer with Cuchulinn)
82 a 44	— 20	— 20	— 20		
		(34)	— 21		(Cuchulinn on Loeg's advise went this night to Emer, his wife).
82 a 45-51	— 22	— 22	~ 22		
82 a 52-82 b 6	— 23	— 23	~ 23		
82 b 7-11	— 24	— 24	> 24		
82 b 11-12	— 25	— 25			
	26	— 26	— 26		(ni lia molas duinn, etc.)
82 b 13	— 27	— 27			
		28			(refers to **10**, **8**, and the poem Feidhm as mó *etc.* (**6**)).
82 b 13-25			29		(poem)
82 b 26-28	— 30	— 30	~ 30		
			31		(Fer Diad's celebrad do fheraibh Erenn (thrice); dialogue between Ailill and Medb; Fergus went to the *Ath* before Cuchulinn whom he believes to have left from fear of him; his charioteer reminds him of Cuchulinn's deeds of valour in the fights with German Garbglas (*cf.* LL. 88 a 46, etc.) and

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
					the rechtaire of Scathach. Fer Diad blames him).
82 b 28-34	— 32	— 32	< 32		
		33 (—)	(cf. 32)		(Fer Diads charioter ag foraire *etc.* as he was told to do (in **32**, *Lec.*).
82 b 35-38	— 34	34 (—)	(= 21)		(see above; Cuchulinn went to Emer).
82 b 38-40	— 35	— 35			
82 b 40-44	— 36	— 36	~ 36		
82 b 44-50	— 37	— 37	~ 37		
82 b 51-83 a 7	— 38	— 38	> 38		(Lec., cf. 32 and 33.)
83 a 8-10	— 39	— 39	~ 39		
83 a 11-21			40		(poem)
	41	— 41			(Fer Diad rises and takes his arms).
83 a 22-39	———	———	(46)	═══	
8 3a 40-83b 3)	(—) 42	— 42	>42—	~ 42	
			43 —	[43 ?]	(description of Cuchulinn and his charioteer).
				44	(Fer Diads charioteer extols Cuchulinn's strength and valour).
			45 —	~ 45	(He is seriously reproved for this by Fer Diad).
83 a 22-39			46		(poem)
83 a 40-83 b 3	(— 42	— 42)			
83 b 3-4	— 47	— 47	—47—	~ 47	
83 b 4-23	— 48	— 48			
			49	— 49	(Fer Diad calls Cuchulinn : Cua ; glossarial explanation of *cua*).
83 b 23-84 a 4			50		(poem) (End of the fuller text in *Lec.*).
				51	(dialogue between Cuchulinn and Fer Diad; on luan *re* samain; comrac re seisir laech etc.).

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
84 a 5-8	—52	— 52			
84 a 9-31 : 53					
84 a 31-34	— 54	— 54			
84 a 43-84 b 50	— 55	— 55	——	∾ 55	
				56	(Fer Diad sends the advise to Ailill, to send the host with the steer and the other spoil away; Fergus warns them against doing so as nothing would keep back Cuchulinn in case he heard that the steer etc. were driven away).
				57	(Cuchulinn rises and speaks with Loeg whilst waiting for Fer Diad).
				58	(dialogue between Cuchulinn and Fer Diad).
84 b 51-85 a 3	— 59	— 59	——	∾ 59	
				60	(Fer Diad and Cuchulinn first display their cless's as on the day before).
85 a 3-47	— 61	— 61	——	∾ 61	
				62	(dialogue between Cuchulinn and Fer Diad).
85 a 47-85 b 3	— 63	— 63	——	∾ 63	
85 b 3-22	— 64	64 (prose)			
85 b 23	— 65	— 65			
85 b 24-26	— 66	— 66	——	∾ 66	
				67	(= **60**, as on both days before).
85 b 26-36	— 68	— 68		∾ 68	
				69	(the spectators apprehend that the fight now takes a serious turn).
85 b 37-45	— 70	— 70	——	∾ 70	
[84 b 45-49]	(——	——	——	) 71	(the Brega are not men-

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
					tioned in Mss. Eg. 106 and 209).
				72	(Fer Diad comforted by Medb; he cannot sleep this night).
				73	(Cuchulinn wants to send Loeg to rise the Ulsterman; Loeg cures his wounds and he sleeps).
				74	(Fer Diad went to the *Ath* before Cuchulinn; [here the Ms. breaks off]).
			(The shortened text in the Y. B. of Lecan begins).	(End of the fragment in Ms. H 2. 12).	
85 b 46-86 a 25	— 75	— 75			
86 a 25-36	— 76	— 76	~ < 76		
			77		(Loeg abuses Cuchulinn, as he was told to do under certain conditions, evidently before the fight commenced).
86 a 37-87 a (8)-18	78, 79	— 78, 79	~ < 78, 79		
	80	— 80			(*Dolbh* and *Indolbh*, two sidhe, went to the right and left of Cuchulinn, to support him as they always did when he was in danger. Fer Diad when objecting to Cuchulinn, that this was not fair play, is reminded of his cnes congna. Finally Fer Diad kills the two sidhe).
	81	— 81			(When Loeg sees Cuchu-

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12	
					linn fiercely attacked by Fer Diad, he abuses him; Cuchulinn gets angry and is described in terms somewhat similar to these of *LL.* 86 b [his distortion].
87 a 18-22	— 82	— 82			
	83	— 83			(Loeg sets the gae bulga upon the stream; he is several times hindered from doing so by his brother Aedh, the charioteer of Fer Diad, whom he kills at last).
	84	—84	~ 84		(Fomna fomna angai mbulga, *etc.*).
	85				(Fer Diad and Cuchulinn with the gae bulga).
87 a 23-24	——	86			
87 a 25-46(42)	— 88	—88	*87* (85+86+88)		
87 a 47 b 9	— 89	89			
87 b 9-25	90				(poem)
87 b 26-36	— 91	— 91			
87 b 36-49	— 92				
87 b 49-88 a 2	— 93	— 93			
	94	— 94			(Cuchulinn remarks, that only his fight with his and Aoife's son was as difficult for him than that with Fer Diad).
88 a 2-18	— 95				
88 a 19-25	— 96	— 96			
88 a 26-33	— 97 (poem)	-- 97 (poem)	97 ~		
88 a 34-37	— 98	— 98 (End of Ms. Eg. 106).			

LL.	Ms. Eg. 209	Eg. 106	Y. B. of Lecan	H. 2, 12
88 a 37-b 29	— 99			
88 b 29-52	— 100	———	100 ~	

The uncontested fact that the *LU* text contains the materials of *LL.* and a number of different versions of episodes and some new episodes can be tested again by the conclusions which it is easy to draw from the preceding synopsis and the extracts from the Mss. The manner in which Fer Diad is finally induced by Medb to pledge himself to fight Cuchulinn, parts of the dialogue between Fergus and Cuchulinn, Cuchulinn's nightly visit to Emer on Loeg's advise, Fer Diad's taking leave from the Connaughtmen and Medb's comments on it to Ailill, Fer Diad's conversation with his charioteer on Cuchulinn and the reminiscences of their former comradeship told by the charioteer (31), Fer Diad's waiting for Cuchulinn on the first morning, the description of Cuchulinn and his charioteer, these and a number of smaller details of the *Y. B. of Lecan* text (which is a Ms. of the *LU.* version, independent from *LU.*) represent other versions of or additions to the parts of *LL.* — Mss. *Eg.* 209 and *106* cannot be separated from each other; in a great number of points they agree only amongst themselves and differ from *LL.* and *Lec.* In what they differ amongst themselves must be partly attributed to the late corruption of Ms. *Eg.* 209 which I have found to exist by comparing parts of it with Mss. of the same redaction, like *Stowe* Ms. 984 and *Add. Ms.* 18748; whether the same is the case with Ms. *Eg.* 106 a comparison with the numerous other Mss. of the Fer Diad episode will show; f .i. the Franciscan copy, the only other one which I have as yet seen, differs considerably at the end and contains even things not told in *LL.* and *Eg.* 209 and 106. *Eg.* 106 and 209 contain on the whole the modernised *LL.* text (as in the rest of *Eg.* 209, *Add.* Ms. 18748, *Stowe* Ms. 984) with interpolations from the *LU.* (*Lec.*) text. These interpolations are for the greater part common to both, but it can be plainly seen from e. g. the variants of the poem (*17*) or the account of Cuchulinn's visit to

Emer etc. that *Eg.* 106 agrees often with *Lec.* where *Eg.* 209 agrees with *LL.* To form a right judgment on *Eg.* 209 it is important to know that the whole remaining text of the *Tain* contains but a small number of *LU.* (*Lec.*) influences, but some undoubtedly exist. If only the Fer Diad episode of *Eg.* 209 had been kept, what wrong conclusions might have been drawn from it, as to the interpolations from the *LU.* version in the late *LL.* texts! So we know that only just this part has been interpolated from *Lec.* and no other in any *larger* degree. — Things become not clearer by the existence of Ms. *H.* 2, 12. A few words of it (in **42** and the gloss on cua **49**) agree with *Lec.* but otherwise it contains a great number of new materials not met with in the other Mss. So the words of Fer Diad to his charioteer in **45**, the advise of Fer Diad to Ailill to send the steer and the other spoil away etc. (**56**), Fer Diad's and Cuchulinn's conversations (**55** where a number of persons with whom they had fought before are named, and **58, 62**), the cless's displayed every day before the other manners of fighting are resorted to (60, **67**), the spectators (**69**, cf. 56), Fer Diad and Medb, the last night (**72**), Cuchulinn and Loeg, the last night (**73**), Fer Diad on the morning of the last day (**74**), where the fragment ends. It is regrettable that the *Lec.* text is deficient on most of these places, but the few corresponding passages kept (**42-50**) and the fact that *none* of the *H* 2, 12 additions are interpolated in *Eg.* 209 and 106 as many of the *Lec.* text *are,* tend to show that *H* 2, 12 contains an independent text. The gloss on *cua* in 59 (= *Lec.*) on one side, and *re* samain and the eventual fight of Fer Diad with six Connaughtmen in 51 (= *LL.*) show influences of *both* texts on *H.* 2, 12. I am not surprised at the existence of such a text as I know the fragment of the *Tain* in Ms. *Eg.* 93 which contains numerous independent parts together with some agreeing close with in one case *LU.*, in the other case *LL.*, but on the whole showing a marked *LL.* influence. I know that Ms. H 2, 17 contains two large fragments of the *Eg.* 93 version, of which I have no copies; perhaps they contain the Fer Diad episode. At any rate I can assert — and from my article on *Eg.* 93 it shall be seen — that

H. 2, 12 is not of the *Eg.* 93 character in so far, as in this Ms. episodes of *LU.* or *LL.* occur more or less verbatim. One explanation would be that H. 2, 12 (being an *Eg.* 93 version) followed the missing parts of *Lec.*, but this cannot be proved and the non existence of interpolations from the missing *Lec.* parts in *Eg.* 209 and 106 is an argument against it. Or are we to assume that the deficiency in the *Lec.* text is old and the non-existence of *Lec.* interpolations in *Eg.* 209 and 106 is a consequence of it? In that case we might hold *H* 2, 12 for the *Lec.* or the *Eg.* 93 version text which would be practically the same as the *Eg.* 93 text too would be the *Lec.* text, perhaps with independent additions. Another crucial point is the short account of Fer Diad's death in *Lec.* Extracts from larger texts have been sometimes made on account of the glossed words occurring in them, so from the *Tripart. Life of Patrick* (see Stokes, I, pp. xlvii-lvii) or from the *Cath Catharda* in Ms. *H* 3, 18, but the small text in *Lec.* is not of that character. We cannot hold it for an extract from the *LL.* text, nor consider it to be independent from the *Lec.* text which *Eg.* 209 and 106 seem to have known in this place again, cf. **84**, nor hold it to be the real *Lec.* text. So I think it is an extract from a fuller Ms. probably of the Lec. or even the λλ type; the language shows that it is rather old.

The preceding remarks permit these conclusions with regard to the text of the Fer Diad episode:

1. *Lec.* (up to **50**) = *LL.* + other versions of episodes and additions, like *LU.*

2. *Eg.* 209 and 106 are based on the *LL.* text with *Lec.* interpolations (up to **50**).

3. *Eg.* 209 and 106 are on the whole inseparable from each other.

4. *Eg.* 106 contains *Lec.* influences, where *Eg.* 209 agrees w *LL.*; the contrary does not occur.

5. *H* 2, 12 agrees partly with *Lec.* **(42-50)**, contains many new materials, and is not used in *Eg.* 106 and 209.

6. The interpolations in *Eg.* 106 and 209 cease where the full text in *Lec.* ceases, except those at the end (Dolb and Indolb, Loeg and Idhe (Aodh) *etc.*, which are not taken from *Lec.*

7. The shortened text in *Lec.* is taken from an old (*Lec.?*, not *LL.*) Ms., but being entirely individual work offers no means to decide whether the two accounts of the gae bulga struggle and what preceded it, amalgamated in *Eg.* 209 and 106, did exist in *Lec.* (which is probable, but if point 6 is taken into account, an argument against the conclusions one might draw from 6) or not.

The most probable genesis of *Eg.* 209 and 106 then seems to be: from Mss. like *Stowe* 984 or *Eg.* 209 of the modernized *LL.* text (with small older alterations of the *LU.* type) the Fer Diad episode was taken and interpolated as in *Eg.* 106 and probably the other Mss. of this episode. Later on this text was intruduced in the Mss. of the whole *LL.* Tain, which was easy enough, as the *LL.* text remained as the basis of the new text; some parts which openly disagreed with *LL.*, were omitted (f. i. the visit to Emer); hence the *LL.* influences in *Eg.* 209 and the *Lec.* influences in *Eg.* 106. An examination of the other Mss. of the *LL.* Tain and of this episode will probably clear up many small divergences etc. between the Mss. *Eg.* 209 and 106 which are as it seems only inferior representants of the class which they represent. A comparison ot parts of Stowe Ms. 984 with *Eg.* 93 and 209 shows concordances of *Stowe* Ms. 984 with so independent a Ms. as *Eg.* 93 which are derfectly obscured by modern corruptions in *Eg.* 209.

As to Ms. *H* 2, 12 it is useless to make further remarks before the existence or not existence of this part of the *Tain Bo Cuailnge* in Ms. H 2, 17, our last refuge for this and many other questions, is known.

Max Nettlau.

March 18, 1889.

MÉLANGES

I.

EPITAPHE BRITANNIQUE CHRÉTIENNE.

Une inscription celto-britannique a été découverte l'automne dernier par des excursionistes de la *British Archæological Association* à Chesterholm, l'ancienne Vindolana, l'une des stations du fameux mur d'Hadrien. Elle est gravée en caractères grossiers sur un fragment de pierre dont nous empruntons le croquis aux *Proceedings* de la Société des Antiquaires de New-Castle-upon-Tyne, vol. IV, 1889, p. 172.

Le signe W est, à n'en pas douter, un M tourné sens dessus dessous, en sorte qu'il faut lire *Brigomaglos iacit ... cus*. *Brigomaglos* est un nom d'homme appartenant au groupe des *Brohomagli, Senemagli, Senomagli, Vinnemagli, Vendumagli ;* toutes ces formes, au génitif, ont été recueillies sur d'antiques tom-

beaux chrétiens de la Grande-Bretagne[1]. Quant au texte de l'inscription de Chesterholm, on y reconnaît aisément la rédaction chrétienne usitée aux IVe, Ve et VIe siècles. Les monuments de ce genre sont très rares et doublement intéressants tant au point de vue de la *celticité* que de la *christianité*.

Robert Mowat.

II.

RAPPROCHEMENT ENTRE L'ÉPOPÉE IRLANDAISE ET LES TRADITIONS GALLOISES.

A la liste déjà importante des rapprochements qui ont été faits entre les traditions irlandaises et galloises, je crois pouvoir ajouter les deux suivants, encore inédits, si je ne me trompe.

Le premier m'est fourni par le *Mesca Ulad* or *The intoxication of the Ultonians,* with translation and introductory notes by W.-H. Hennessy, Esq. (Todd Lecture series, vol. I, part. I), Dublin, 1889. Les guerriers d'Ulster, ayant à leur tête Cuchulainn, reçoivent l'*hospitalité* chez Ailill et Medb. On les introduit dans une maison de fer où ils trouvent bon service, bon feu, nourriture et boisson en abondance. La nuit venue, les nombreux serviteurs qui sont mis à la disposition des Ultoniens s'esquivent un à un. Le dernier ferme la porte; sept chaînes de fer sont fixées sur la maison et attachées aux sept piliers de pierre de la pelouse à l'extérieur. Trois fois cinquante forgerons, avec leurs soufflets, commencent à attiser le feu. Trois cercles sont établis autour de la maison. Le feu s'allume dessus, dessous, dans la maison, etc. Bricriu rompt le premier le silence des Ultoniens. Triscatal essaie d'enfoncer la porte de fer d'un coup de pied, mais sa tentative ne produit aucun effet. Cuchulain, lui, plonge son épée à travers la maison de fer et *les deux maisons de bois qui l'entouraient*. Le récit présente ici une lacune fort regrettable, mais il ressort

1. Hübner, *Inscr. britann. Christ.*, nos 158, 157, 92, 157, 64.

de la suite tirée du *Lebor na h-Uidre* que les Ultoniens s'échappent grâce à Cuchulainn (*Mesca Ulad,* pp. 43-47).

Je mets en regard de ce curieux épisode le fragment suivant du *Mabinogi* de Branwen d'après ma traduction (*Mabinogion,* I, p. 76). Bran vient de faire cadeau à Matholwch du *chaudron de résurrection :* « Seigneur, dit Matholwch à Bendigeit, d'où t'est venu le chaudron que tu m'as donné ? » — « Il m'est venu, répondit-il, d'un homme qui a été dans ton pays (en Irlande), mais je ne sais si c'est là qu'il l'a trouvé. » — Qui était-ce ? — Llasar Llaesgyvnewit. Il est venu ici d'Iwerddon, avec *Kymideu Kymeinvoll ?,* sa femme. Ils s'étaient échappés de la *maison de fer,* en Iwerddon, *lorsqu'on l'avait chauffée à blanc sur eux.* Je serais bien étonné si tu ne savais rien à ce sujet. — En effet, seigneur, et je vais te dire tout ce que je sais. Un jour que j'étais à la chasse en Iwerddon, sur le haut d'un tertre qui dominait un lac appelé *Llynn y Peir* (le lac du chaudron), j'en vis sortir un grand homme aux cheveux roux, portant un chaudron sur le dos. Il était d'une taille démesurée et avait l'air d'un malfaiteur. Sa femme était encore deux fois plus grande que lui. Ils se dirigèrent vers moi et me saluèrent. « Quel voyage est le vôtre ? » leur dis-je. — Voici, seigneur, répondit-il. Cette femme sera enceinte dans un mois et quinze jours. Celui qui naîtra d'elle au bout d'un mois et demi sera un guerrier armé de toutes pièces. » Je me chargeai de pourvoir à leur entretien, et ils restèrent une année avec moi sans qu'on m'en fit des reproches. Mais, à partir de là, on me fit des difficultés à leur sujet. Avant la fin du quatrième mois, ils se firent eux-mêmes haïr en commettant sans retenue des excès dans le pays ; en gênant et en causant des ennuis aux hommes et aux femmes nobles. A la suite de cela, mes vassaux se rassemblèrent et vinrent me sommer de me séparer d'eux en me donnant à choisir entre ces gens et eux-mêmes. Je laissai au pays le soin de décider de leur sort. Ils ne s'en seraient pas allés certainement de bon gré, et ce n'était pas non plus en combattant qu'ils auraient été forcés de partir. Dans cet embarras, mes vassaux décidèrent de construire une maison tout en fer. Quand elle fut prête, ils firent venir tout ce qu'il y avait en Irlande de forgerons possédant tenailles et

marteaux et firent accumuler tout autour du charbon jusqu'au sommet de la maison. Ils passèrent en abondance nourriture et boisson à la femme, à l'homme et à ses enfants. Quand ils les surent ivres, ils commencèrent à mettre le feu au charbon autour de la maison et à faire jouer les soufflets jusqu'à ce que tout fut chauffé à blanc. Les étrangers tinrent conseil au milieu de la maison. L'homme, lui, y resta jusqu'à ce que la paroi de fer fût blanche. La chaleur devenant intolérable, il donna un coup d'épaule à la paroi, et sortit en la jetant dehors, suivi de sa femme. Personne autre qu'eux n'échappa. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la tradition galloise, tout arrangée qu'elle est, est plus près de la source que la tradition irlandaise. Il semble en résulter en tout cas que l'histoire de la maison de fer est fort ancienne et que c'est un des nombreux exemples de l'*annexion* ou de l'appropriation d'une antique tradition à un cycle plus ou moins historique, ou tout au moins à prétentions historiques comme celui de Cuchulainn.

Le second rapprochement s'appuie également sur un passage du *mabinogi* de Branwen, *mabinogi* formé de pièces de rapport, d'origine et d'époque diverses. Les porchers de Matholwch viennent rendre compte à leur maître de ce qu'ils ont vu : « Nous avons aperçu un bois sur les eaux, à un endroit où auparavant nous n'en avons jamais vu trace. » — Voilà une chose surprenante ; c'est tout ce que vous avez vu ? — Nous avons vu encore, Seigneur, une grande montagne à côté du bois, et cette montagne marchait ; sur la montagne, un pic, et de chaque côté du pic, un lac. — Il n'y a personne ici à rien connaître à cela, si ce n'est Branwen ; interrogez-la. » Les messagers se rendirent auprès de Branwen. « Princesse, dirent-ils, qu'est-ce que tout cela, à ton avis ? — Ce sont, répondit-elle, les hommes de l'île des Forts (île de Bretagne) qui traversent l'eau pour venir ici après avoir appris mes souffrances et mon déshonneur. » — Qu'est-ce que ce bois qu'on a vu sur les flots ? — Ce sont des vergues et des mâts de navire. — Oh, dirent-ils, et la montagne que l'on voyait à côté des navires ? — C'est Bendigeit Vran, mon frère, marchant à gué. Il n'y avait pas de navire dans lequel il pût tenir. — Et le

pic élevé, et les lacs des deux côtés du pic ? — C'est lui jetant sur cette île des regards irrités ; les deux lacs des deux côtés du pic sont ses yeux de chaque côté de son nez. ») *Mab.*, I, p. 84-85).

Le récit épique *Togail bruidne Dá Derga* présente quelque chose de semblable. Ingcel décrit le champion de Conaire Mōr, Mac Cecht le géant, et remarque : *deux lacs* autour d'une montagne, deux peaux autour d'un chêne, etc. Ferroga donne de cette apparition l'explication suivante : *Les deux lacs que tu as vus autour de la montagne sont ses deux yeux autour de son nez ;* les deux peaux autour du chêne sont ses deux oreilles autour de sa tête (Lebor na h-Uidre, 89 a, 10 ff. Cf. Zimmer, *Keltische Studien* ap. *Kuhn's Zeitschrift*, 1888, pp. 81-82).

J. Loth.

III.

SAINT AMPHIBALUS.

On lit dans le *De Excidio Brit.* de Gildas, c. viii, qu'Alban de Verulam, ayant donné l'hospitalité dans sa maison à un confesseur du Christ poursuivi par des soldats, fut, pour sa récompense, touché de la grâce de Dieu, et poussa son dévouement à la foi du Christ jusqu'à se présenter aux persécuteurs avec le vêtement sacerdotal du confesseur et subir le martyre à sa place. Le récit de Bède (*Hist. Eccl.*, I, c. vii), n'est guère qu'une amplification du récit de Gildas[1]. Le vêtement du confesseur est appelé chez lui *caracalla*. Jusqu'à Gaufrey de Monmouth, personne n'a su le nom du confesseur, mis lui aussi au nombre des martyrs (il aurait subi le martyre plus tard que saint Alban, après une carrière d'apostolat). Guillaume de Saint-Alban, dans sa vie de saint Alban et de saint Amphibalus, écrite entre 1166 et 1188, prétend bien s'être

1. On peut le recommander comme modèle de développement. Il me paraît de nature à jeter un certain jour sur la façon dont ce saint personnage a composé une partie de son histoire.

servi d'une version saxonne de la vie des deux saints, mais il reconnaît avoir trouvé le nom du confesseur, Amphibalus, chez Gaufrei (sur toute la bibliographie concernant *Amphibalus*, v. Thomas Duffus Hardy, *Descriptive catalogue of manuscripts relating to the early history of Great-Britain and Ireland,* I, p. 3 et suiv.). C'est donc Gaufrei qui, le premier, a appelé le saint confesseur sauvé par Alban, *Amphibalus*. Depuis lui le nom a été accepté. Ce nom a paru suspect à bien des écrivains (v. Galfrid. Monum. ed. San-Marte, note 22, au liv. V, c. 5). C'est en effet le nom sous lequel on désignait une sorte de *chasuble,* un vêtement sacerdotal (v. Ducange, *Gloss.*). On ne peut cependant supposer, malgré l'aplomb dont Gaufrei a donné tant de preuves, qu'il se soit livré à cette plaisanterie d'un goût plus que douteux de désigner le confesseur par le nom du vêtement qu'il portait. Il devait ignorer le sens du mot *amphibalus : a priori* c'est à une méprise de lecture qu'il a dû sa trouvaille. Il me paraît aujourd'hui certain que le passage qui l'a si plaisamment induit en erreur se trouve dans l'*Epistola Gildae*. On lit, au début à peu près de l'*Epistola,* dans l'*imprecatio* contre le roi de *Domnonia* Constantin, qu'entre autres forfaits, Constantin aurait commis le suivant : in duarum venerandis matrum sinibus, ecclesiæ carnalisque, *sub sancti abbatis Amphibalo,* latera *regiorum* tenerrima *puerorum* vel praecordia crudeliter *duorum*... inter ipsa sacrosancta altaria nefando ense hastaque, pro dentibus, laceravit. Gaufrei aura lu : *sub sancto abbate Amphibalo ;* la terminaison, dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux, pouvait être en abrégé. La conjecture se change en certitude, si on se reporte au chapitre IV, liv. XI de son *Hist.* : Et (Constantinus) prædictos filios Modredi cepit : et *alterum* juvenem Guintoniæ in *ecclesiam sancti Amphibali fugientem ante altare trucidavit ; alterum* vero Londoniis in quarumdam fratrum cœnobio absconditum, atque tandem *juxta altare* inventum, *crudeli morte* affecit.

J. Loth.

IV.

AGUETOU, CYNNEU.

Dans le fascicule d'octobre 1889 (X 4, p. 482) de la *Revue*

Celtique, j'ai montré que la forme du moyen-armoricain *aguetou*, *eguetou* était pour *a-gentou ;* j'en ai rapproché le cornique *agynsow* qui a le même sens. *Agentou* est pour *a-kentou*. On trouve la forme correspondante à * *kentou* en gallois : c'est le mot *cynneu*, traduit par Lhwyd inexactement par *long since* (*Archaeol. brit.*, p. 215). Ce mot ne se trouve dans les dictionnaires actuels que sous la forme *gynneu* et on lui donne le sens qu'il a couramment dans le langage parlé de *a little while since*, *just now*, *a little while ago*. *Cynneu* est venu de *cynteu* en passant par *cynheu :* ec... Minawc ap Lleu a weleis i yma *gynheu*. (*Taliessin*, ap. *Skene*, Four anc. books of Wales, II, p. 158, vers 5, 6).

J. Loth.

BIBLIOGRAPHIE

Chrestomathie bretonne (armoricain, gallois, cornique). Première partie : breton armoricain, par J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Paris, chez Bouillon, 1890, gr. in-8, VI-528 p.

Cet ouvrage a paru par fragments, d'avril 1886 à novembre 1889, dans les *Annales de Bretagne,* comme l'auteur nous en avertit tout d'abord. La *Revue Celtique* ne pouvait manquer de les signaler successivement à ses lecteurs ; voir t. VII, p. 449 ; IX, 139, 140 ; 289, 290 ; 412, 413 ; X, 136. Maintenant que le tout se présente sous une forme plus commode, avec pagination unique, il nous reste à jeter un coup d'œil sur ce vaste ensemble.

M. Loth s'est proposé d'initier les Bretons à la méthode et aux principaux résultats de la grammaire comparée, en ce qui concerne l'idiome néo-celtique qu'ils parlent encore. Historien exact et consciencieux, il a raconté à ses compatriotes les variations de leur langue, depuis les origines gauloises, en leur mettant sous les yeux un abondant assortiment de pièces justificatives, dont beaucoup jusque-là inconnues ou peu accessibles. Avec autant de zèle que de talent, il a ainsi enrichi lui-même de façon notable le trésor des faits désormais acquis. Deux glossaires qui terminent le volume facilitent les recherches dans cette multitude d'extraits de nature et d'époque diverses.

Il était bien difficile que, malgré ses mérites, un travail si étendu ne prêtât pas à la contradiction sur différents points d'importance plus ou moins secondaire. J'ai déjà présenté plusieurs observations critiques dans un article de la *Revue Celtique*

(XI, 180, etc.) sur l'*Enfant prodigue*, et dans mon *Glossaire moyen-breton* (*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, 122, etc.). En voici quelques autres.

P. 20. Un mot armoricain moderne *brigen* est cité, sans indication de dialecte, comme répondant au gallois *brig* « branches les plus élevées d'un arbre, pointes des cheveux ». Malgré la confirmation implicite contenue p. 523, je me demande s'il n'y a pas eu erreur, ou réminiscence de quelque variante du mot tout différent *brinchin, brincin, blinchen, blenchen* « cime et pointe d'une montagne, d'un arbre, d'une branche, etc. » D. Le Pelletier, cf. *Rev. Celt.*, VII, 147.

P. 33. *Amboglanna*, nom de lieu en Grande-Bretagne, est expliqué par *ambo* (grec ἄμφω) et *glanna* = bret. moyen *glann*, rive d'un fleuve. Nous aurions donc là un exemple de terminaison *-o* pour le duel en vieux celtique. Il semble plus naturel de rapprocher le premier terme de ce composé de *ambe*, gl. *rivo* du glossaire d'Endlicher; pour le changement de thème, cf. *Condato-magus* « la plaine du confluent », de *Condate*.

P. 39, 99, 143. Est-il bien sûr que dans la vie de saint Samson la phrase « Juniavus, qui et ipse britannica lingua cum illis lux vocitabatur » veuille dire que le nom de *Juniau* signifiait en breton « lumière »? J'entendrais plutôt que Juniau avait *un autre nom* ayant ce sens ; cf. la citation de la p. 97 : « Budocum cognomine Arduum », où *arduum* est la traduction latine d'un mot breton qui n'est pas donné. La signification de *iun* a été, je crois « désir ». En effet, il est difficile de ne pas traduire *Ediunet*, latinisé en *Ediunete* (vocatif), xe siècle, *Rev. Celt.*, IX, 91, XI, 136, 141, par « désiré », d'après la glose *edeiunetic*, desideratrix. Il est vrai que cette lecture de Bradshaw et de M. Stokes est contestée par M. Loth, qui préfère *edemnetic*, p. 91, 474, à quoi il compare le bret. moy. et moderne *ezom*, besoin, p. 479. Mais cette comparaison ne peut pas appuyer beaucoup la forme *edemn(etic)*, dont le correspondant en moyen breton aurait *-ffn* et non *-m*. D'ailleurs, rien ne s'oppose à l'explication de *Ediunet* par le gall. *eidduned*, vœu, = *ed-iunet*, cf. bret. moy. *goyunez*, vœu, = **guo-iuned*. *Ediunet* s'accorde également avec *Adiune*... que porte une inscrip-

tion chrétienne de Grande-Bretagne (M. Rhys compare à cette dernière forme le gall. mod. *Eiddyn,* nom masc., que M. Loth écrit *Eiddin,* p. 42). Aux dérivés et composés de *iun* étudiés p. 119, 143, 215, 407, on peut ajouter : *sancte Iunanaue, Rev. Celt.*, IX, 91, XI, 145 ; *Iunobrus,* scribe du ms. 193 d'Orléans ; vieux cornique *Iunitor,* Stokes, *Rev. Celt.,* I, 342. M. Loth fait remarquer qu'il y a eu confusion entre les noms des deux saints *Iniaw (= Iuniavus),* et *Ignace ;* j'ai eu tort d'admettre, dans mon *Dictionnaire étymologique,* cette identification qu'on lit dans le *Catholicon :* « *Ingneau* cest propre nom, l. Ignacius »[1].

P. 48. La seconde partie de *Vedo-mavi* est comparée au gall. *maw,* serviteur. Mais ce mot vient de **magus,* v. irl. *mug,* et la chute de *g* dans ces conditions est difficile à admettre à l'époque des inscriptions chrétiennes. Aussi M. Rhys a-t-il rapproché *Vedomaui,* et *Mauoh...* que porte une autre inscription, des noms gallois *Mei, Meic, Gwalchmai.* Le substantif breton *mau,* dont M. Loth parle, p. 101, 220, se montre encore dans *(Ran-) Mauvedat,* en 1245, *Rev. Celt.*, VII, 64, = « serviteur de son père », cf. *Presel Guennedat,* XIe siècle, = « qui tient de son père, » littéralement « race de son père » (expliqué autrement, *Chrestomathie,* 176 ; voir *Rev. Celt.,* VIII, 504) ; *Mapedat,* XVe s., *Mabetat,* XVIIIe s. « fils de son père », *Rev. Celt.,* II, 76.

P. 194, n. 4. Contre le rapprochement de *kallouc'h* et *calch,* on peut voir *Rev. Celt.,* VIII, 36.

P. 241. « (En moyen armoricain) *cc* final ou *cz* a le son de *s,* ainsi que *c* devant *e* ou *i* ». Les rimes prouvent, au contraire, qu'on distinguait les deux sons *s* et *c* doux ; voir *Dict. étym.*, s. v. *acc.* Aussi *hegas,* odieux (gall. *hygas*) ne peut-il se confondre facilement avec *hegacç,* agacer, P. Maunoir, comme le suppose M. Loth, p. 488. Les Vannetais écrivent, avec un *ç, ha ç'hani,* le tien, p. 445, *hou ç' anhue,* votre nom, 342 (*hou shanhue,* 330) par suite d'une tradition qui remonte à un fait de prononciation (comme l'*e* final « muet » auquel M. Loth

1. Il serait naturel de comparer de même au nom propre *Eleuc, Chrestom.*, 128, le v. bret. *eleuc,* gl. uitule.

refuse toute valeur, p. 343 ; cf. *Rev. Celt.*, IX, 378, 379). Le son *ç* est ordinairement d'origine française; cependant il peut venir en breton, 1° de *z* + *s :* moy. br. *daczon,* écho, cf. *dazsonaff* « resoner »; *daczorch,* ressusciter, = *daz-* et lat. *surgo;* 2° de *z* dur final : moy. br. *diouç,* de, de *diouz;* br. mod. *baraçz,* baquet, *goaçz,* pire, Grég., = moy. *baraz, goaz;* van. *houç,* votre = moy. br. *hoz.* Le van. *haç,* ton, a peut-être subi l'analogie de *houç :* cf. *da c'hordeew,* tes ordres, à Locmaria, *Chrestom.,* 380, de *ord* (mot omis au vocabulaire). Le rapport inverse se montre dans moy. br. *moez,* van. *boeh,* voix, de **voeth* pour **voeç.*

Ce son fait beaucoup plus souvent que l'*s* nasaliser la voyelle précédente ; exemples :

Moy. br. *pencel,* pièce; *charronce,* vesse *Cms.* (*charroucc,* Ca), *charrounçc* dans le *Nomenclator* de 1633 [1], p. 76, *jaronçç,* Pel., du v. fr. *jarroce; tronczaff,* trousser; *bruncen an caulenn* « broisson de choul »; *puncc,* puits ; mod. *danson* « bruit, tel que fait une porte fermée durement », Pel., *maüçzonner,* maçon, *difæüçzon* (van.) défiguré, *bénçz,* vesce, *bleüçz* (cap Sizun), plaie, blessure, *peüçz,* fesse, *diüçz* (tréc.), *diüs* (van.), dé, *linçz,* lice, carrière, *piücin,* bénitier, *biüs,* vis, escalier tournant, *buücellat,* beugler, Grég., pet. Trég. *skliüsen,* éclis, = moy. br. *daczon, maczon, diffaeczon, becc, blecc, faeczenn, dicc, licenn, picin, vicc, sclizcenn, bucellat ;* mod. *droulaüs, drouk-laüs, drouk-raüs,* m. discorde, dissension et disgrâce, Gon., *droulançz,* adversité, *droucrançz,* aliénation, des affections, Grég., de *droulaçz, drouc'hraçz,* id., de *drouc-c'hraçz* disgrâce, *ibid.* ; *blonça,* meurtrir, van. *lonce,* cuiller à pot, L'A., = haut bret. *blosser, lousse* (Pel.); *monçç,* manchot, estropié, émoussé, trompeur, *monçça* et *moussa,* émousser un couteau, Pel., pet. Trég. *klaü moüs,* très malade = fr. *mousse; carronçz,* Grég. = fr. *carrosse* [2] *; buüçz,* muid, Gr., de ** muç,* cf. ital. *moggio ;*

1. Cet important ouvrage, que M. Loth n'a pas cité, a été signalé en 1882 par M. Audran dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère,* cf. *Revue de Bretagne et de Vendée,* LII, 240, et *Mém. de la Soc. de Ling.*, VI, 416. Le P. Grégoire le mentionne dans la liste des auteurs dont il s'est servi pour son dictionnaire.

2. *Gronçz, gronç,* absolu, absolument, Grég., se rattache à un dérivé de *grossus ;* le moy. bret. *foncc,* fonts baptismaux, peut venir d'une confusion avec *fonçz,* le fondement, Gr., cf. pet. Trég. *voïs,* fond, et fr. *foncer.* L'*n* du

guez en (lis. *guezen*) *prunçc,* sapin, *Nomencl.* 104, *prunç, prunss,* id., Pel., *pruñsenn,* pl. *-ou, -ed,* et *pruñs,* « prussier, arbre semblable et inférieur au pin », Gr., du nom de la *Prusse,* comme l'angl. *spruce,* sapin. Cf. Littré, v. *pruce, prussier*[1]; Skeat, *Etymological dict.*, v. *spruce, spruce-beer.* D. Le Pelletier cite une prononciation vulgaire *plusche* en français; cf. *pruche* en 1612, Godefroy.

L'affinité de *ç* et *ch* s'observe encore dans le fr. *cucre* (XIIe siècle, Littré), sucre = moy. br. *czucr,* et *chucre* (XIVe s., Lit.) = van. *chucre,* l'A., *sup.*, v. *bouchet;* ital. *zucchero,* etc. C'est probablement à cause de cette origine qu'en petit Tréguier on prononce *suk* et non **zuk.* De même le moy. br. a *scouc* (i. e. *çouk*) et *chouc,* cou, nuque; cf. ital. *zuccolo* le haut de la tête.

Le son *ç* n'est jamais suivi d'une consonne dans le même mot. Il vient de *st* dans moy. br. *bacc,* un bât, ce qui permet de rapprocher *an druill dracc,* la course rapide, B 477, de *a drast hastaff,* se hâter vivement; on trouve d'ailleurs *drouill-drast,* à la hâte, en 1807 (*Gloss. moy. br.*; cf. *Mélusine,* IV, 495). Cf. encore *Dict. étym.*, s. v. *bacc* 2 et *lapoucc.* Exemple de *ç* = *ch* = *st* : moy. bret., *czutell,* sifflet, pet. Trég. *chutel* (donner) le sein; bout de linge qu'on donne à sucer aux enfants; *chutelat,* téter, sucer, cf. *Rev. celt.*, IV, 150; *stuntel,* le dernier sou qui reste à jouer; *stuntelet,* décavé, qui a tout perdu au jeu. Ces mots semblent venir d'une sorte d'onomatopée, comme en français *chut!* ital. *zitto;* cf. *chōtai,* siffler, dim. *chōterlai,* à Montbéliard (Contejean, *Gloss. du patois de M.*).

Le même son alterne avec *zr* dans van. *caliçz,* calice, Grég., ailleurs *calizr,* Maunoir; *cloçzen,* écosse de fèves, etc., Grég., moy. br. *clozrenn;* j'ai eu tort d'admettre pour l'*s* une semblable alternance, en comparant le fr. *mules* (d'où van. et haut cornouaillais *muled,* mules, engelure aux talons, Grég.) au bret. moy. *milhezr,* maladie des pieds, lat. porrum. Ce

moy. bret. *roncet,* chevaux (rosses), *roncin,* roussin, existait dans le v. fr. *roncin* (gall. *rhwnsi*).

1. « Nom vulgaire, dans le.. Finistère, du pin maritime ». Ce mot a été usité ailleurs : le dict. vannetais de l'A. donne en français « prussier, espèce de pin ». — *Bourlanez,* cartilage, Gr. = *bourlas, bouras,* m., Gon., *bouraso,* Pel., cf. fr. *bourras,* grosse toile, b. l. *bouratium* (et, pour l'*l,* v. fr. *bourle,* dim. de *bourre*).

nom répond au gall. *maleithr, malerth,* m. tumeur, mules, cf. *malaith,* m. engelure. *Maleithr* paraît composé de *mâl,* tendre, cf. μῶλος et *eithr* (en outre) = v. irl. (*imm*)-*echtar* extrémité; c'est ainsi que le gall. *malldorch* mules, vient de *torch* repli, et *mall* mollesse.

Le *ç,* avant de périr, avait fait quelques progrès sur l'*s* en bret. mod. : *muçzât* flairer, Gr., van. *munsat, L. el Lab.,* 154, 172 = moy. br. *mussat,* id., *musiat* (r. *-al*) mendier; Grég. écrit par *ç* les verbes comme *finiçza* finir, qui ont ordinairement *s* en moy. br. (*finissaff*); on lit pourtant, dès cette époque, *polissaff* et *policzaff* polir.

P. 250, 251. Le baptême de saint Devy contient ici plusieurs méprises (cf. *Rev. Celt.,* VIII, 410-414) : un vers est passé après *bannech,* p. 250; à la note 1, lisez *Kernch* pour *Kernech;* au lieu de *dez mat, golou* « bonjour, lumière », lisez *dez mat golou* « bien le bonjour », « qu'un bon jour luise sur vous », cf. N 1725, B 53, on dit encore aujourd'hui *bemdez c'houlou* « tous les jours que Dieu fait (luire) »; au lieu de *eur yen* « heure froide », p. 251, lisez *euryen,* bord, cf. *Rev. Celt.,* VIII, 508; le reste n'a trait qu'à l'orthographe, sauf une erreur rectifiée p. 500 et 525 (*anam,* le ms. porte *a nam*).

P. 263. Le mot *breig* est suivi d'un signe de doute, et il manque au vocabulaire. Il est pourtant assuré par la rime dans les trois passages en moy. bret. qui nous l'ont conservé; les contextes sont d'accord pour indiquer le sens de « faute, manquement entraînant une punition » (cf. *Dict. étym.,* s. v., et p. 402).

P. 272. La correction proposée de *za* donc, en *ta,* n'est pas convaincante : il y a en moy. bret. trois autres exemples de *za* pour *eza (Dict. étym.,* v. *eza),* et pas un seul de *ta* pour *enta.* J'ai vu dans *enta* et *eza* une paire de doublets pouvant expliquer le rapport de *ent* et *ez,* particules qui font d'un adjectif un adverbe; *Rev. Celt.,* IX, 382. M. Loth maintient, p. 479, son identification de *ez* avec le gall. *ys,* il est. Mais la phonétique armoricaine exigerait **es;* et je ne comprends pas ce qui peut faire attribuer à *ez* « une sorte de valeur affirmative » : je n'y vois qu'un indice de la fonction adverbiale, ayant un emploi absolument identique à celui de *ent.*

P. 263 et 249. *Deus,* il vint, lisez *deuz* (J 4).

P. 276. *Oarez,* signe, est corrigé en *aroez.* Rien de plus admissible, pourtant, que l'existence d'une telle variante, choisie ici parce que sa première syllabe rime mieux avec *hoar.* A la métathèse de *aroez* en *oarez,* comparez : moy. br. *nadoez,* tréc. *noade,* aiguille ; tréc. *kadoer,* dialecte de Batz *gouader,* chaise ; cornique *haloin,* léon. *c'hoalenn,* sel, etc., *Rev. Celt.*, VIII, 34, 35, 508, 509 ; gall. *adwy,* f., brèche, passage, cornouaillais *oade,* f. brèche dans une haie, Troude (irl. *ath,* gué, *Rev. Celt.*, II, 321). De *oade* est venu *ode,* pl. *ou,* brèche, Maun. ; *ode* « passage, entrée, particulièrement d'un champ clos, brèche » ; *ode garr* « brèche à une clôture de champ pour y faire entrer les charrettes », Pel. ; *ode,* pl. *odëou* « brèche, ouverture dans un fossé pour le passage d'une seule bête à la fois », Grég. De même le moy. bret. *holen* vient de *hoalen,* qu'on ne trouve que plus tard dans les textes. Le passage du v. bret. *macoer,* mur (van. *mañgoer*) au bret. moy. *moguer,* léon. *moger,* semble avoir eu lieu de même par l'intermédiaire de **moaguer.* M. Loth cite, p. 219, une forme *mogaer,* du XIIIe siècle, qui indiquerait une autre filière, si l'on regardait l'*a* comme ayant sauté de la première syllabe à la seconde ; mais l'auteur fait observer avec raison, p. 183, que « souvent *ae* n'exprime qu'un son simple, généralement *è* français » ; cf. le pl. *magoaerou,* XVe s., *ibid.* A la p. 148, il faut lire *maguaerou* et non *moguaerou* (XIIIe s., Cartulaire de Landévennec, 18 ; prononcé probablement *magwerow*). Pour ces contractions, de *oa, oe* en *o,* cf. *Rev. Celt.*, VII, 315 ; *Et. sur le dial... de Batz,* 8, 9 ; van. *gol,* terrible, de *goal ;* tréc. *oled,* foyer, de *oalet ; goro,* traire, de *goero,* moy. br. *gozro,* v. br. *guotro- ;* haut cornouaillais et bas vannetais *pore,* m., pl. *aou,* maladie subite et forte, maladie contagieuse, Grég., de **poere,* **pozrez* = cornique *podreth,* plaie, gall. *pydredd,* pourriture, m., du lat. *putreo, putridus.* Il est probable, enfin, que *loaghen,* lac, marais, forme citée par Pel. et qu'on retrouve jusqu'à nos jours (*loaguen,* lac, *An Aviel,* 1819, II, 3, 5, 11 ; *Conferançou,* éd. anc. 23, éd. nouvelle 19) vient de **lagoen ;* la prononciation la plus fréquente, *lagen,* répondrait à celle du haut cornouaillais *halenn,* sel.

P. 287 et 497, au lieu de *marbr,* marbre, lisez *mabr* (B 28) ; pour la chute de l'*r,* cf. *Rev. Celt.,* IV, 466 ; *Ét. sur le dial... de B.,* 16 ; *achited* = architecte, Gr. ; *mechosi,* cité plus bas, etc.

P. 292, *vn emparlet,* lisez *vn guerhes emparlet* (Cathell 11).

P. 305. *Merchaussy,* écurie, est corrigé en *marchaussy.* Pourtant les quatre éditions de Quiquer dont il est question ont *merchaussy;* il en est de même de celle de 1690, p. 98 ; trois passages des *Nouelou* ont également cet *e (Dict. étym.,* v. *marchaucy) ;* le P. Grégoire donne *merchauçzy* avant *marchauçzy ;* on lit *merchossi, Vocab. nouv.,* 6e éd., Quimper, 1778, p. 45 ; et j'ai entendu en dialecte de Léon *mechosi* et *mechochi,* cf. *Mélusine,* III, 572, 571.

P. 318. *Diouz Leonis Breizis Isell* « des Léonais, bas Bretons », est corrigé en *Diouz Leonis Breiz Isell* « des Léonais de basse Bretagne » sans raison suffisante, à mon avis. *Diouz* était à volonté d'une ou de deux syllabes ; la leçon du texte donnant une rime intérieure de plus, devait paraître au poète avoir des droits fort sérieux à sa préférence.

P. 333. M. Loth suppose que l'abbé Cillart est l'auteur du dict. bret.-fr. publié à Vannes en 1723 sous le nom de « Monsieur de Châlons », cf. *Rev. celt.,* VII, 318. Ses raisons sont les suivantes : Pierre de Châlons n'était pas breton ; il a parlé, dans une approbation de cantiques vannetais, de son peu de connaissance de cette langue ; Cillart évitait le bruit autour de son nom, et a pris une part active à la publication du dict. en question. Ces arguments ne sont pas sans réplique.

1° Le P. Maunoir, à qui l'on doit la première grammaire armoricaine, le premier dict. franç.-bret., et un dict. br.-fr., n'avait pas lui-même toujours bretonné, cf. Grég., *Gram.,* p. VII ; non plus que D. Le Pelletier, qui a composé un autre dict. bret.; à ces illustres devanciers,

Those other two equal'd with me in fate,

on peut ajouter l'auteur dont M. Loth a dit trop de bien, *Rev. celt.,* VI, 512, et qui n'a pas, comme Châlons, résidé 39 ans dans un diocèse breton.

2° « Le peu de connaissance » est une expression modeste, mais qu'on doit prendre ici au sens positif, « la petite connais-

sance » et non « le manque de connaissance » (double acception prévue dans la règle des participes); sans quoi l'approbation donnée n'aurait eu aucune valeur, et sans doute on ne l'eût pas sollicitée. Faut-il contester son dict. au P. Grégoire, qui était breton, parce que dans la préface il reconnaît ignorer « une infinité de mots bretons » ?

3° Cillart a signé son dict. franç.-bret. du nom d'un prétendu « Monsieur L'A*** ». Mais autre chose est de s'abriter derrière l'initiale d'un pseudonyme[1], autre chose d'attribuer ses propres œuvres à une personne ayant réellement existé. D'ailleurs il n'est pas seul en cause. Une attestation signée de six recteurs et d'un curé « de l'évêché de Vannes dans les Paroisses Bretonnes », parmi lesquels son nom ne figure qu'en cinquième lieu, certifie qu'ils ont « lû et examiné le Dictionnaire Breton-François, composé par Feu Monsieur de Chalons Recteur de Sarzeau » (approbation imprimée du dict. « de Châlons »). L'avertissement qui précède cet ouvrage dit que « comme Monsieur de Châlons l'a composé étant recteur... de Sarzeau, il ne faut pas s'étonner que son langage s'en ressente; le Recteur qui l'a examiné avant de le confier à l'impression n'a pu ni n'a dû le changer, il a donc fait peu de corrections et y a ajouté peu de choses ». Pourquoi révoquer en doute ces assertions précises ? Cillart connaissait le ms. du dict. « de Châlons », et il le cite dans le sien au mot *mariage,* à propos d'une erreur du P. Grégoire ; mais ce ms. n'est point de lui, d'après ce que nous pouvons savoir d'ailleurs, tant sur lui-même que sur Châlons.

1. Ce voile devait être assez transparent pour des contemporains. Cillart avait communiqué ses travaux manuscrits au P. Grégoire, qui les cite, en louant l'auteur sous son vrai nom, *Gramm.,* p. VII. Celui-ci n'a même pu s'empêcher de se trahir secrètement dans son ouvrage anonyme, comme Phidias sculptant ses propres traits sur le bouclier de la Pallas qu'il ne doit pas signer. On lit, en effet, dans le Dict. de l'A., s. v. *obliquement :* « Pierre posée obliquement ou debout sur son tranchant et non sur son assiette, *Cillartt... ardètt.* m. Commun à Tréguer, peu connu à Vannes ». Si l'auteur a admis ainsi un mot surtout trécorois, sans même penser à en donner un équivalent plus usuel dans son dialecte, c'est sans doute que ce mot lui tenait à cœur : il y trouvait une explication de son nom. La racine seule de *cillartt* se montre en vannetais dans *guet scill' er glean* « (un coup) de tranchant d'épée », Châl. *ms.*, v. *espée ;* c'est, je crois, la même que dans l'ital. *ciglione* bord, et le fr. *sillon, sillage.*

C'est qu'en effet P. de Châlons est donné aussi pour l'auteur d'un dict. fr.-bret. ms., qui se trouve Bibl. Nat., f. celt., nos 67-70. Le titre en est semblable à celui de sa contre-partie imprimée : « Dictionnaire françois-breton du Dioceze de Vannes... composé par feu Monsieur de Châlons Recteur... de Sarzeau... Revû et corrigé depuis la mort de l'auteur. Avec approbations ». Et ces approbations ne sont autre chose que l'attestation collective imprimée à la suite du dict. br.-fr., dont la feuille a été jointe au ms. ; ce texte présente, toutefois, une addition significative : après « le dictionnaire breton-françois » on lit « et le dictionnaire françois-breton ». Quelles raisons graves y a-t-il de tenir pour suspecte une attribution ainsi garantie par sept autorités respectables et compétentes ?

Dira-t-on que Cillart est aussi l'auteur du ms. ? Il nous apprend, p. VI, qu'il travaille « au Dictionnaire Breton-François » et à une grammaire ; ce dict. commencé ne peut être celui « de Châlons », qui avait paru depuis plus de vingt ans. Quelle apparence que, n'ayant pu terminer ces ouvrages annoncés dans la préface de son dict. fr.-bret., il se soit avisé de recommencer ce dernier livre et ait eu le temps d'achever ce second dict., d'ailleurs tout différent du premier ?

Le ms. « de Châlons » cite comme autorités M. le Moing, M. d'Inguiniel et M. de Queruignac, noms souvent écrits en abrégé. Les abréviations *Ing.* et *Queru.* peuvent aussi désigner les localités du même nom, car on trouve encore *à Ing.*, *à Queru.* Je crois qu'au fond cela revient au même, ces désignations : M. d'Ing., M. de Queru., s'appliquant aux recteurs de ces paroisses, qui ont dû renseigner Châlons spécialement sur le langage de leurs ouailles ; témoin ce passage : « Epargner, *arboüilein, amerhein* pour le ménagement a Ing. Il m'a épargné beaucoup de peine, *can en des espergnet lo uat a boen din.* Je voulais dire *ar bouilet,* mais Mr. d'Ing. dit que ce mot, aussi bien qu'*amerrein,* n'est bon que pour le ménagement. » M. d'Inguiniel se trouve ainsi être Pierre Barisy, recteur de cette paroisse de 1689 à 1719[1] et auteur des *Cantiqueu spirituel* manuscrits approuvés par P. de Châlons. De même que les

1. Abbé Luco, *Bull. de la Soc. Polymathique du Morbihan*, 1877.

deux autres, il semble cité comme un personnage vivant; P. Barisy étant mort en 1719, un an après Châlons, il n'est guère croyable que ce qui le concerne ait pu être interpolé longtemps plus tard [1]. Le ms. cite encore le P. Maunoir.

L'auteur du ms. écrivait à Sarzeau, comme celui du dict. imprimé « de Châlons » : car il parle souvent, en son propre nom, du langage de cette localité, et il dit, par exemple : « *gounidec*... ici à Sarzeau... signifie communément journalier ».

Il est vrai qu'il exprime par une apostrophe l'*e* mi-muet que le dict. imprimé note *e ;* changement d'orthographe qu'on peut d'ailleurs attribuer à l'éditeur. Il reste assez de contrastes entre cet auteur et Cillart pour empêcher de les confondre. Ainsi il n'indique les genres dans aucun des deux dict., tandis que Cillart l'a fait avec soin et a même reproché durement au P. Grégoire « cette cruelle omission », p. x.

Nous avons vu que Châlons cite des autorités ; il n'a pas, sur l'orthodoxie grammaticale, des idées arrêtées, et, au mot *faillir,* après avoir constaté que « Mr. d'Inguiniel et Mr. Le Moing prétendent... qu'on ne peut point dire *mar a leheu* » (plusieurs endroits, avec le nom au pluriel), tandis que « Mr. de Queruignac prétend que si », il ajoute simplement : *Magno se judice quisque tuetur*. Il lui arrive aussi de chercher en vain à se rappeler où et quand il a entendu un mot breton qu'il emploie à diverses reprises (Voir *Gloss. moy. bret.*, v. *dameuh*). Tout ceci est bien loin de la tournure d'esprit de Cillart. Puriste intolérant, ce dernier n'en croit jamais qu'à lui-même : il ne parle que de l'œuvre du P. Grégoire (p. v) et c'est pour la juger avec une sévérité qui frise l'injustice. Il n'avait pas la largeur de vues du zélé capucin, qui tenait à « n'être barbare nulle part ». Non content d'écarter et de condamner trois dialectes bretons sur quatre (Dict., p. v), il s'attache à proscrire, dans son exposé, les « usages locaux »,

1. M. de Quervignac est probablement Jacques Davy, recteur de cette paroisse de 1695 à 1739 (*Soc. Polym.*, 1877, p. 138). D'après les recherches de M. l'abbé Luco, ibid., 1876, 1877, 1883, il y avait en pays vannetais, du temps de Châlons, quatre recteurs du nom de Le Moing (Pierre, deux François et Marc).

et même les « mauvais usages, quoiqu'universellement reçus » (p. VI) ; la même délicatesse outrée lui fait omettre en principe « les noms dès Poissons, des Pierres, des Arbres, des Plantes, etc. » (p. XIX). Son dogmatisme imperturbable aime à s'exercer sur les questions d'orthographe française et de discipline ecclésiastique. Toutes ces marques bien reconnaissables de sa griffe, empreintes dans son ouvrage, on en chercherait vainement des traces dans le dict. ms. « de Châlons ».

J'en conclus que ce ms. n'est pas de Cillart, mais de Châlons, sauf les remaniements mentionnés par le titre même. Et comme qui peut le plus peut le moins, je ne m'étonne point que l'auteur de ce ms. étendu et d'une haute valeur scientifique ait écrit, sans doute pour son coup d'essai, le petit dictionnaire vannetais-français publié sous le même nom et dont le principal mérite est d'être le premier en date pour ce dialecte.

P. 347. *Pa na guery* (variante *garé) Doue,* puisque Dieu ne voulait pas. Le vocabulaire ne mentionnant pas cette forme *guery,* p. 455, on doit en conclure que l'auteur la considère comme une faute dans ce texte (de 1741). C'est au contraire un exemple précieux d'une terminaison verbale rare en moyen breton, mais assurée par une rime nécessaire dans *ne guyly,* il ne voyait pas, P 109, gall. *ni weli* et dans *diguery,* il ouvrait, J 209 b; par une rime intérieure facultative, dans *a gulchy,* qui lavait, H 45 et *mar guilly,* s'il pouvait, B 336; cf. *goassa ma illin* (je vous ai fait) le plus de mal que je pouvais (rime *din* à moi), *Guill.,* 1815, p. 98. *Na guery* répond au gallois *ni ceri,* il n'aimait pas; cf. *Rev. Celt.,* VIII, 510.

P. 380 (v. 28). *'n em droël d'er joë,* se livrer à la joie. Cet infinitif, qui manque au vocabulaire, est une variante de *turel* jeter, *B. er. s.,* 184, cf. *en un drul* en jetant, *L. el Lab.,* 124. La forme ordinaire en vannetais est *turul, ib.,* 142, Grég., l'A., etc. = moy. br. *teureul,* de *teurell*; sur *u* pour *eu,* cf. *Gloss. moy. br.,* v. *dibunaff.*

P. 445. *Azeule,* adore, lisez « adore-le » ; p. 483, *glorifie,* glorifie, lisez « glorifie-le ».

P. 465. *Chinouri* « réjouissance, bombance » (île de Groix). Ce mot exprime proprement le tumulte de la fête; il vient de *chilouri* « coacement des grenouilles », *chilori* « gazouille-

ment », Châl. *ms.*, du fr. *charivari,* comme *gilivary, jolory* « charivari », Grég., pet. Trég. *chalvari, jalvari.*

P. 469. *Diablasder* « diablerie ». Cette traduction suggère une étymologie que je crois fausse : il n'y a pas en breton de suffixe *-asder. Diablasder,* peine, infamie, = *dyufflaster,* Nl 217; de *difflas, dyulas, diblas,* odieux, cruel, écrit *diablas,* J. 78 b, mais la première syllabe rime en *iv : astir* (var. *astirv) ha diablas,* lisez *astriv ha divlas.* Cf. *Rev. Celt.*, IX, 383.

P. 472. *Dius dezaff* « libre à lui », de *dius,* choix (B 381). Je tiens encore à la traduction « malgré lui », qui se prête mieux au contexte et qui s'appuie sur une locution encore très usitée ; voir *Glossaire moy. br.*, v. *daoust,* cf. *dioust pep pirillou,* malgré tous les périls, Maun., *Templ. cons.*, 31. D. Le Pelletier donne bien *divis d'oc'h, deüs d'oc'h* « vous avez le choix » ; mais dans tous les exemples à moi connus de cette expression, elle est suivie de l'énumération des partis entre lesquels on peut choisir.

P. 478. *Zo,* de, dans le vannetais de Groix et dans celui de Belle-Ile, est comparé à *eus,* qui a le même sens en Léon, etc. Je crois que ce sont des mots complètement distincts, et que *zo* vient de *'zoh, azoh, a-ziouz, a diurth.* La chute de l'*a* initial ne souffre aucune difficulté : cf. van. *nehou,* de lui = *anehou, barh,* dans, de *abarh,* etc. Quant à la chute de l'*h,* elle se montre dès le XVIIe siècle, selon la remarque de M. Loth, p. 504, dans le signe du participe présent *o* (van. *e),* = *oz, ouz, (g)urth,* par conséquent dans le dernier des trois mots que je tire de l'analyse de *zo.* Il n'est pas plus étonnant de voir *-rth* final réduit ainsi à rien, dans *zo* = *a diurth,* que dans *ba,* dans, = *ebarz, Chrestomathie,* p. 374 (bas vannetais), p. 370 (haut cornouaillais), etc. Cf. dans le dialecte de Batz les locutions *azurh mitin dezurh enn nos,* du matin au soir ; *uec'h her du e' nos,* six heures du soir *(du* = *diuh,* comme *zo* = *'zoh), Étude sur le dialecte... de Batz,* 32. En Tréguier on dit très souvent *duz* = *diouz,* dans tous les sens du français « de ».

P. 480. « *Finesaff,* action de ruser, ancien infinitif, 229 » (lisez 292). *Finesaff,* Cathell, 10, ne me paraît pas plus un infinitif que *Indaff,* l'Inde, *Assiriaff,* l'Assyrie, *assemblaff, assamblaff,* ensemble, etc., voir *Rev. Celt.*, VIII, 526 ; IX, 379.

P. 486. *Guelet* n'est pas à l'infinitif dans les deux passages où il se trouve, p. 292 et dont le premier devrait avoir *guellet :* j'ai eu tort de traduire « en voyant que » (Cathell, 9, 10), il faut « vu que », locution calquée sur le français.

P. 489. *Hoent,* joie, bonheur ? (cf. gall. *hoen).* J'ai vu ici, après M. de la Villemarqué (P 6), une variante du mot *hoant,* choisie pour multiplier les rimes, et je crois encore que c'est le parti le plus sûr. (Jésus s'est incarné) *gant hoent,* avec désir, c'est-à-dire volontairement, inverse de *heb e hoant,* contre sa volonté ; cf. (Jésus est venu nous racheter) *e youll mat,* de son plein gré, B 127. Les diphtongues *oa* et *oe* alternent de même, en moyen breton, dans *coant* et *coent,* joli ; *cloar* et *clouer,* clercs (= *clērus,* le clergé, collectif servant de pluriel à *cloarec* = *clēricus); loar* et *loer,* lune ; *poan* et *poen,* peine, etc.

P. 498. « *Mese,* respect ? pudeur ? » *Dre cals mese,* N 695 = *gant meste,* 1519, *gant maieste,* 461, avec respect, d'une façon digne ; cf. *Dict. étym.,* v. *majestat.*

P. 505 et 506. *Dous ban,* depuis que, et *peban,* d'où, sont rapprochés, bien qu'ils contiennent deux éléments très distincts : *pan,* quand, cf. lat. *quando,* et *pan,* lieu, endroit, pays, Pel., usité seulement dans cette locution, *a be ban, pe a ban,* d'où, de quel lieu, Grég. Le van. *panér,* village, comparé à ce dernier par M. Loth, *Vocabulaire vieux breton,* 55, vient de *panner, L. el lab.,* 74, = *penher* « hameau », Châl. *ms., penhér* « hameau, bout du village », Châl., *Dict. br.-fr., pennhærr,* m. « issue », l'A., *penhér* « issue, sortie d'un village, espace attenant au village », Grég., « le haut de l'aire d'une ville », id., v. *aire ;* de *penn,* bout, et *ker,* village, cf. *Penher-Losquet,* dans le Morbihan, en 1429 *Penkaer-Lesquoet, Chrest.,* 224.

P. 506. *Pan petes,* si tu le priais, et non « lorsque tu le pries », p. 505, n'est pas à l'indicatif présent (pour *pedez)* mais au conditionnel (de **pethes).*

P. 507. Note sur *eun di benac arlerh,* quelques jours après : « le sens de *benac* est ici assez singulier : ailleurs qu'à Houat cela signifierait un certain jour, un jour, sans préciser ». Ceci n'est pas exact. On dit dans le même sens qu'à Houat : à Sarzeau, *ün di benak arlarh, Rev. Celt.,* III, 48 ; en petit Tréguier, *eun dé benak goude ;* cf. *un dé benec goudé, Histoer... J.-C.,*

Lorient, 1818, p. 230. On lit de même *eun dervez bennac goude* dans une trad. léonaise de l'*Enf. prodigue* qu'une obligeante communication de M. Alfred Bourgeois me permet d'ajouter aux autres citées, *Rev. Celt.*, XI, 189, et qui se trouve p. 207 de la 2e éd. de l'*Histor an testamant coz hag an t. nevez*, de M. Morvan, Brest, 1871 (la 1re éd. est de 1869).

P. 512. *Gant gouir res* est expliqué avec doute par *reuz*, malheur; je crois qu'il faut lire *gant guir res* (elle dit) avec une parole nette, i. e. (elle déclara) nettement, expressément.

P. 513. Il n'y a guère lieu d'hésiter entre les deux mots *rouez* « don » et « rare » : l'un est un nom, qui a deux syllabes, l'autre un adjectif, qui n'en a qu'une.

P. 518. *Strocat* « traîné ». Je traduirais, avec M. Stokes, « il fut traîné ». (gl. tractus est). Ce mot pourrait venir du lat. *extorquere* : cf. *stronça* ébranler, Pel., trée. *stroñsañ* cahoter, moy. br. *stroncer* on grincera (des dents) = * *extrociare*, comme *troñsañ* trousser = **trociare*. Il rappelle l'espagnol *estrujar* presser = * *extroclare*. Cf. aussi *distroncquet* défait, livide, *distroncqa* devenir livide, Grég., *distrouñka* décolorer, exténuer, Le Gon., pet. Trég. *distroñkañ* essanger, laver à moitié, dégraisser le linge avant de le mettre à bouillir, de *distorquere?*

P. 524. « Il y a une exception apparente à la règle qui veut que après un nom *masculin*, l'initiale de l'adjectif suivant soit intacte. On dit parfaitement, par exemple, *Iann vras*, le grand Jean, pour *Iann bras*. Mais il faut remarquer que ce fait ne se produit qu'autant que *bras* devient l'épithète *habituelle* de *Jean*, et forme ainsi avec le nom un véritable *composé*, dans le genre des composés anciens *Britto-maros*, *Teuto-matos*, etc. Le même phénomène se produit en gallois ». J'ai étudié ce fait, *Glossaire moy. bret.*, v. *ab*, mais sans en chercher l'origine. Celle qu'indique M. Loth (cf. *Rev. Celt.*, XI, 207, 208) n'est pas sans difficulté. Elle revient à dire que dans *Iann bras* il y a une épithète de circonstance, et dans *Iann vras* une épithète de nature. Mais alors pourquoi ne distingue-t-on pas ainsi entre *breur kaer* « beau frère », et **breur gaer*, beau-frère ? Je penserais plutôt à une influence analogique de la forme du vocatif dans les thèmes en *o* : *Iann Vras* viendrait d'une imi-

tation de *Per Vras*, le grand Pierre, qui lui-même serait proprement « grand Pierre ! » = **Petre brase*. Dans la déroute des déclinaisons, il était assez naturel que l'onomastique conservât une trace phonétique du vocatif. Cf. même en latin le nominatif *Juppiter* provenant du vocatif = Ζεῦ πάτερ, à cause de la fréquence de cette forme dans les invocations.

Ces dissidences ne n'empêchent pas de reconnaitre l'intérêt scientifique de premier ordre que présente la publication de M. Loth. Elle est appelée à faciliter grandement l'étude approfondie de l'armoricain aux Bretons bretonnants et aux autres. C'est surtout pour la période si peu connue du IXe au XVe siècle que ses recherches laborieuses ont été fécondes en résultats nouveaux : par sa revision du manuscrit du Cartulaire de Redon et son étude sur les textes des chartes et des vies de saints (p. 95-236), il a rendu à la science historique du breton un service éminent, dont tous les celtistes doivent lui savoir gré.

E. Ernault.

CHRONIQUE

SOMMAIRE: I. Mort de William Kirby Sullivan. — II. Traduction de la Bible en breton par M. Le Coat. — III. Le slavon *balwan* et le breton *peulvan*. — IV. L'irlandais Muirchu, VIIe siècle, avait-il lu Flavius Josèphe? — V. Critique par M. Standish O'Grady des *Lives of saints from the Book of Lismore* par M. Whitley Stokes. — VI. Un manuscrit inconnu jusqu'ici de la grammaire irlandaise dite *Uraicept na n-eigeas*. — VII. Autres découvertes de M. Kuno Meyer dans les mss. Phillips. — VIII. La particule *didu*. — IX. Liste des vies de saints comprises dans le ms. dit de Salamanque. — X. Nouvelle édition du *Manuel de numismatique ancienne* de M. A. de Barthélemy. — XI. Edition par M. R. Atkinson des *Trí bior-ghaoithe an bháis* de Geoffroy Keating. — XII. L'ethnologie des Iles-Britanniques par M. J. Rhys dans la *Scottish Review*. — XIII. La rançon au poids suivant M. Gaidoz dans le *Cymmrodor*. — XIV. Le latin de Grégoire de Tours d'après M. Max Bonnet. — XV. L'art irlandais dans la Grande-Bretagne anglo-saxonne, les habitations lacustres en Ecosse. — XVI. Une excursion d'archéologues gallois dans la Bretagne continentale. — XVII. Etudes grammaticales de MM. Zimmer et Thurneysen dans la *Zeitschrift* de Kuhn. — XVIII. Achèvement de l'ouvrage de M. Jullian sur les inscriptions romaines de Bordeaux. — XIX. Résumé d'un cours de droit irlandais. — XX. Recherches sur la propriété foncière et les noms de lieu en France. — XXI. Le celtique dans les langues germaniques suivant M. Kluge. — XXII. Le catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. — XXIII. Mémoire de M. A. Nutt sur la mythologie et les légendes celtiques. — XXIV. Le celtique dans le tome V des Recherches morphologiques de MM. Brugmann et Osthoff. — XXV. Achèvement des Documents sur saint Patrice recueillis par le Père Hogan. — XXVI. *Irish fairy tales*, par Edmund Leamy. — XXVII. *Trésor du vieux-celtique* de M. Holder. — XXVIII. Inscription grecque d'Agde. — XXIX. Mémoire de MM. Lièvre et Ernault sur l'inscription gauloise du Vieux-Poitiers. — XXX. Critique, par M. Whitley Stokes, de M. Atkinson, *The passions and homilies*. — XXXI. *Les anciens catalogues épiscopaux de la province de Tours*, par l'abbé Duchesne. — XXXII. Le duel conventionnel. — XXXIII. Vente de la bibliothèque de W M. Hennessy.

I.

Le mardi 12 mai dernier est mort à l'âge de 68 ans William Kirby Sullivan, président du Collège de la Reine à Cork, mais plus connu dans le monde des études celtiques par la publication du livre intitulé *On the Manners and Customs of the ancient Irish*, trois volumes in-8, 1873. Les deux derniers volumes contiennent une série de leçons faites à l'Université catholique d'Irlande par Eugène O'Curry de mai 1857 à juillet 1862 et qui pendant onze ans avaient attendu un éditeur Le tome premier renferme une introduction composée par Sullivan et dont la valeur est beaucoup supérieure à ce que pouvait faire espérer la spécialité de l'auteur. En effet, Sullivan était professeur de chimie à l'Université catholique d'Irlande et au *Royal College of Science*, de Dublin. C'était surtout comme chimiste qu'il avait de la réputation. Après avoir, dit-on, commencé ses études à l'école

des « Christian Brothers » de Cork, il les avait continuées en Allemagne sous la direction de Liebig. Ce n'était pas tout à fait la préparation nécessaire à un continuateur d'O'Curry, mais on doit convenir que pour un chimiste de profession, l'introduction au livre d'O'Curry est une œuvre fort remarquable, et on devra toujours beaucoup de reconnaissance à Sullivan pour la peine qu'il a prise de publier les savantes leçons d'O'Curry.

II.

Il nous arrive entre les mains un volume in-8 de 1068 pages, imprimé sur papier assez fin pour ne pas dépasser l'épaisseur d'un in-8 de 500 pages ordinaire. En voici le titre : *An Bibl santel, en pehini ema ar gonvenans koz hag an hini nevez, troet en Brezounek (iez Treger) hervez ar mammou-skrid* hebre *ha* grek *ha kemmet, gant ar brasa evez, euz an droedigeziou groet euz al levr ze er iezou all, gant* 1° *talvoudegez ar giriou dishenvel er pevar brank euz ar iez Brezounek;* 2° *diskouezou an unvaniez a zo entre ar gonvenans koz hag an hini nevez;* 3° *diskleriadurez an hanoiou hag al lec'hiou hanvet er Bibl.* « La sainte Bible où sont l'ancien testament et le nouveau, traduite en breton (dialecte de Tréguier) d'après l'original hébreu et grec et comparée, avec la plus grande attention, aux traductions de ce livre en d'autres langues. On y trouvera : 1° les mots synonymes dans les quatre dialectes du breton ; 2° la concordance entre l'ancien testament et le nouveau ; 3° l'explication des noms et des lieux mentionnés dans la Bible ». Le texte est imprimé à deux colonnes, entre lesquelles a été réservée une colonne moindre affectée aux notes. Le haut de cette colonne médiale est consacré aux notes de la colonne de gauche, le bas aux notes de la colonne de droite. C'est là que se trouvent les synonymes bretons et les renvois d'un livre à l'autre

Le nouveau testament est la reproduction de la traduction de M. Le Coat imprimée à Londres en 1883 par la *Trinitarian Bible Society*, et dont M. Emile Ernault a rendu compte dans la *Revue Celtique*, t. VI, p. 382-383. Aucune des fautes de traduction signalées par notre savant collaborateur n'a été corrigée. Ainsi chez saint Mathieu, IX, 13, on lit : Μάθετε τί ἐστιν· Ἔλεος θέλω καὶ οὐ θυσίαν. « Apprenez ce que veut dire : je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Le Gonidec avait traduit : *Deskit petra eo da lavarout : guell eo ganeñ trugarez eget azeulidigez* [1]. M. Le Coat a remplacé les mots *petra eo da lavaret*, littéralement « qu'est à dire, » par ceux-ci : *ar pez a c'hoanta laret ar c'homzou-ma*, littéralement « ce que ces paroles désirent dire ». *Ar pez a c'hoanta laret* s'emploie avec une personne et non une chose pour sujet. La traduction de Le Gonidec est donc dans ce passage supérieure à celle de M. Le Coat.

Celle de M. Le Coat l'emporte sur certains points. Elle est maniable. Celle de Le Gonidec imprimée sur papier vergé forme deux volumes, dont un surtout, trop épais, ne l'est pas. Enfin M. Le Coat, que nous supposons

1. Littéralement : « apprenez ce qu'est à dire : mieux est pour moi miséricorde qu'adoration. »

être l'auteur de la traduction de l'ancien Testament comme du nouveau, s'est attaché à reproduire plutôt comme il le dit dans son titre les originaux hébreu et grec que la Vulgate latine. On le voit dès le premier verset de la Genèse. Dans la Vulgate : *in principio creavit Deus caelum et terram.* C'est à peu près exactement la version des Septante : ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Le Gonidec avait traduit littéralement sans remonter à l'hébreu : *er penn keñta Doue a grouaz ann env hag ann douar.* C'est aussi la traduction irlandaise : *s'ann tosach do chrútaidh Dia neamh agus talamh ;* « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Malheureusement dans ces quatre traductions, grecque, latine, bretonne et irlandaise, il y a une grosse faute ; en effet le mot hébreu rendu par les mots οὐρανόν, *caelum, env, neamh,* tous au singulier, est au pluriel. Le rédacteur de la traduction galloise s'en était aperçu : aussi a-t-il écrit *y nefoedd* « les cieux ». M. Le Coat l'a également bien vu et de là sa traduction ; elle reproduit exactement celle de Le Gonidec, mais avec la correction *envou* pour *env :* « Dieu créa *les cieux* et la terre. » Les philologues regretteront dans cette version une inconséquence. Il est en effet plus exact de rendre par le pluriel *envou* « les cieux » que par *env* « le ciel » le mot hébreu *hashamaïm,* mais pour être logique il faudrait aussi rendre par un pluriel le mot *Elohim,* littéralement « les dieux ». Quand on est en train de corriger les Septante et la Vulgate, pourquoi s'arrêter ainsi à mi-chemin ? Mais malgré sa prétention de se conformer à l'original hébreu, je doute que M. Le Coat fasse droit à cette critique plus qu'à celles que lui adressait il y a cinq ans M. Emile Ernault.

III.

Dans l'*Academy* du 15 mars, p. 189, M. H. Krebs se préoccupe de la question de savoir s'il n'existe pas dans les langues slaves quelques mots d'origine celtique et il signale à l'attention des celtistes qui lisent l'*Academy* le slavon *balwan* ou *bolwan* dont la transcription anglaise serait *balván.* Ce mot se rencontre en russe et dans la plupart des dialectes slavoniques, aussi bien qu'en lituanien. Sa signification est « bloc de bois ou de pierre, pilier, statue, idole » et ce mot viendrait d'un original celtique *peulwan.*

On peut répondre que *peulvan* n'est pas un mot celtique primitif ; c'est un composé breton de date récente ; de ses deux éléments, *peul,* le premier, est identique au latin *pālus* « poteau » dont l'*a* long est régulièrement représenté par *eu* en breton. Le second terme est le breton *maen, main* « pierre ». *Peulvan,* comme écrit le dictionnaire de Le Gonidec, veut dire « poteau de pierre ». Le mot *peul* « poteau », au pluriel *peuliou,* existe à l'état isolé en breton. Le gallois *pawl, polion* est le même mot. La conclusion, c'est que tout rapprochement entre le breton *peulvan* et le mot slave dont il s'agit est caduc.

IV.

Dans le fragment de la vie de saint Patrice par Muirchu découvert à Bruxelles par le Père Hogan, on lit que Moneisen, fille d'un roi saxon, était

arrivée à la connaissance du vrai Dieu par les seules lumières de la raison : « quaerebat namque per naturam totius creaturae factorem, in hoc patriarchae Abraham secuta exemplum »[1]. M. Whitley Stokes[2] croit trouver l'origine de cette comparaison avec Abraham dans un passage des *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe. On y voit qu'Abraham osa le premier déclarer qu'un dieu unique était le créateur de toutes choses ; il concluait l'existence de Dieu des faits qui montrent son action sur la terre, sur la mer, sur le soleil et sur la lune, et de tous les phénomènes qui se produisent dans le ciel[3]. M. Whitley Stokes conclut que Muirchu avait lu Flavius Josèphe, soit dans une traduction, soit dans le texte grec original comme aurait pu le faire deux siècles plus tard son compatriote Scot Erigène, le célèbre auteur du Περὶ φύσεως μερισμοῦ[4]. L'hypothèse de M. Whitley Stokes peut être conforme à la réalité. Toutefois il serait bon de vérifier si quelque Père de l'Eglise, connu par Muirchu, n'aurait pas reproduit la doctrine de Flavius Josèphe et si par conséquent l'écrivain irlandais n'aurait pas connu par l'entremise d'un tiers le texte précité de l'auteur juif.

V.

M. Standish O'Grady, dont tout le monde s'accorde à reconnaître la compétence lorsqu'il s'agit d'irlandais moderne et d'irlandais moyen, a publié dans l'*Academy* du 26 avril, p. 286, sous le titre de *Irish Items*, un recueil de notes critiques sur les Vies de saints irlandais du Livre de Lismore annoncées dans notre précédente livraison, p. 241. Certaines de ces critiques paraissent quelque peu minutieuses.

Ainsi, dans la vie de saint Senan, l. 2226-2228, il est question d'un monstre tellement chaud qu'il mettait la mer en ébullition quand il y entrait : *in tan no cingedh innte*, littéralement : « dans [le] temps [où] il allait en elle ». M. Whitley Stokes a traduit comme nous : « Quand il y entrait », « when it entered it ». Cette traduction ne vaut rien, dit M. Standish O'Grady : il faut dire : « quand il s'avançait dans elle, *therein*, c'est-à-dire se précipitait à travers elle ».

« Il ne lui avait échappé depuis lors personne qui eût raconté de lui des nouvelles » : *nech atfessed a scéla*, « who could tell tidings of it », « qui pût dire des nouvelles de lui », traduit M. Whitley Stokes. Mauvais ! s'écrie M. Standish O'Grady : le mot irlandais *atfessed* ne signifie pas *who could tell* « qui

1. *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 576, l. 8-9. Whitley Stokes, *The tripartite life of Patrick*, p. 497, l. 2-3.

2. *Academy* du 22 mars 1890, p. 207, col. 3.

3. Πρῶτος οὖν τολμᾷ θεὸν ἀποφήνασθαι δημιουργὸν τῶν ὅλων ἑνα .. Εἴκαζε δὲ ταῦτα τοῖς τῆς γῆς καὶ θαλάττης παθήμασι, τοῖς τε περὶ τὸν ἥλιον καὶ τὴν σελήνην, καὶ πᾶσι τοῖς κατ' οὐρανὸν συμβαίνουσι. Josèphe, *Antiquités judaïques*, I, 7 ; éd. Didot, p. 18, l. 13-14, 16-19.

4. Ce traité a été composé en latin malgré son titre. Mais Scot Erigène a fait des vers grecs qu'on peut voir chez Migne, *Patrologia latina*, t. CXXII, col. 1225, 1231, 1238-1240.

pût dire », son sens est en anglais *to tell* « pour dire », littéralement en latin *qui narraret*.

Je ne comprends pas bien l'intérêt de cette critique, et M. Whitley Stokes (*Academy* du 3 mai, p. 303), fait observer que dans la traduction proposée par M. Standish O'Grady pour le premier membre, l'emploi de l'anglais *therein* « dans elle », littéralement « là-dedans » ne rend pas exactement l'irlandais *innte*. *Therein* correspond au latin *in ea*, *in eo*, avec le pronom à l'ablatif, tandis que *innte* veut dire *in eam*, avec le pronom à l'accusatif (*e*, dans *innt-e* représente un primitif * *sian*, accusatif singulier féminin).

Parmi les critiques de M. Standish O'Grady, il y en a certainement de plus intéressantes : telles sont par exemple celles qui concernent le membre de phrase *ní-sn-etfaitis ethra*. Il s'agit toujours de ce monstre. M. Whitley Stokes rend ainsi : *no boats could catch it :* « aucuns bateaux ne pouvaient le prendre ». Puis dans ses corrections il ajoute qu'il doit cette traduction à M. Standish O'Grady et qu'il la rejette parce que le pluriel d'*ethar* est *ethair*, non *ethra*, et qu'il doit s'agir ici d'un mot irlandais d'ailleurs inconnu, identique au collectif gallois *adar* « oiseau », au singulier *aderyn*.

M. St. O'Grady conteste l'exactitude de la traduction *etfaitis* par « could catch it », « pourraient le prendre » ; au lieu de *catch it* « le prendre » il faudrait *get at it* « l'atteindre ». C'est en effet plus exact. Mais M. St. O'Grady ne se contente pas de cette rectification et maintient sa traduction de *ethra* par « boats » « bateaux ». La grammaire, dit-il, ne peut pas l'emporter sur le bon sens. Comment voyageaient, se demande-t-il, les pauvres gens qui donnèrent la chasse au monstre et qui jamais ne sont venus en donner des nouvelles ; était-ce en bateau, pensez-vous, ou à bord d'un oiseau ? Mais à cette question spirituelle il y a une réponse. Les deux membres de phrase : « aucun oiseau n'aurait pu l'atteindre et « jusqu'à ce jour il ne lui a échappé personne qui pût donner de lui des nouvelles », expriment deux idées indépendantes. Au moyen âge, *ethra*, dans ce texte, était compris avec le sens de « oiseau ». En effet, le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne qui est coté Laud 610, qui paraît être du XVe siècle [1], contient une copie de la vie de saint Senan à laquelle appartient ce membre de phrase, et le mot *ethra* du manuscrit de Lismore est remplacé dans le manuscrit Laud par *éna* qui signifie incontestablement « oiseaux » [2].

Je me borne à cet échantillon de la discussion érudite entre M. Standish O'Grady dans l'*Academy* du 26 avril et M. Whitley Stokes dans l'*Academy* du 3 mai. Rien n'est plus instructif que cette lutte courtoise entre deux savants si compétents, mais dont le point de vue et les procédés scientifiques ne sont pas toujours exactement les mêmes. M. Whitley Stokes reconnaît du reste le fondement d'une partie des critiques de M. Standish O'Grady et il profite de l'occasion pour donner une liste de corrections à son édition

1. Gilbert, *Facsimiles of national mss. of Ireland*, partie III, pl. XLVII ; éd. in-8, p. 122.

2. Dans le ms. de Paris, f° 36 r°, col. 2, l. 41, le verbe, écrit *ní-sn-eitgidis*, n'a pas de sujet.

des Vies de saints du livre de Lismore. Un supplément à cette liste de corrections a été publié par M. Whitley Stokes dans l'*Academy* du 10 mai, p. 321.

VI.

M. Kuno Meyer a découvert dans le ms. de Thomas Phillipps nº 10279 un exemplaire inconnu jusqu'ici de la Grammaire irlandaise composée au moyen âge. Il a publié à ce sujet dans l'*Academy* du 10 mai, p. 321, une notice dont je vais combiner le résultat avec des notes bien insuffisantes que j'ai recueillies autrefois, mais qu'un érudit plus jeune que moi pourra utiliser en les complétant.

La grammaire irlandaise composée au moyen âge se divise en quatre livres, précédés d'une sorte d'introduction.

Dans le Livre de Ballymote l'introduction commence, p. 314, col. 1, aux mots : « Incipit do-na-huraceptaib » et le premier livre se termine p. 321, col. 1, l. 46, aux mots : « Finit primus liber ». Dans le Livre de Lecan (Royal Irish Academy, 23 .P. 2) l'introduction et le premier livre commencent au fº 151 rº, où on lit : « Incipit auraicept nan-eigeas ». — « Leabar Cinndfaelad mac Ailella ». Dans le ms. H. 2. 16 du Collège de la Trinité de Dublin, l'introduction commence col. 504 aux mots : « Incipit eraicept nan-eiges » ; le premier livre à la colonne 510 ; l'auteur et la date auxquels ce livre est attribué sont donnés col. 510 : « Cait log acus aimser « acus persa acus tucait isgribind ind-uraicept ?... Aimser di aimsir Dom- « naill m*eic* Aodha, m*eic* Ainm*er*ec, persa do Cendfao*lad* mac Ail*ella*... » L'auteur serait donc Cendfaelad, fils d'Ailill qui vivait sous Domnall, fils d'Aedh, fils d'Ainmire, 624-639, suivant la chronologie des Quatre Maîtres. Au British Museum, ms. Egerton, 88, l'introduction commence au fº 62, aujourd'hui 63 : « Incipit eraicept nan-eces », et le premier livre au fº 64, aujourd'hui 65, on y lit : « Caith*e* loc *ocus* aimser *ocus* persa *ocus* tucait scri- « bin*n* in libair sin ? Loc do *ced*us Doire Luruai*n*, *ocus* aim*s*ir di aimsir « Dom*naill*, m*eic* Aoda, m*eic* Ainmereac ; *ocus* pearsa do Cendfaoladh, m*ac* « Ail*ella* ; a tucait scribind, a inqint dermait do bein a cund Cennfaoladh a « cath Moige Rath. » Les termes sont à peu près les mêmes que dans le Livre d'Aicill (*Ancient laws of Ireland*, t. III, p. 86), où la collaboration de Cennfaelad au livre d'Aicill est expliquée par une blessure reçue à la tête pendant la bataille de Mag Rath (Moira) 1636, et par une lésion au cerveau, effet de cette blessure. Le livre de Cennfaelad a été évidemment inséré dans le ms. de Thomas Phillips nº 10279 ; le passage emprunté par M. Kuno Meyer au fº 19 *a* de ce ms., et qui traite des trois genres, est exactement transcrit dans le livre de Ballymote, p. 319 *b*, l. 1-5. L'introduction doit se trouver aussi dans le ms. Phillips 10279 ; elle commence certainement là où finit le traité de l'Ogam dont le début est signalé par M. Kuno Meyer dans le ms. Phillips 10279, au fº 1, et se peut lire dans le livre de Ballymote, p. 308 *b*, l. 44.

Le livre II attribué à Fercertne est annoncé dans le Livre de Ballymote, p. 321 *a*, l. 46-49 ; suivant ce texte le livre de Fercertne aurait été composé

à Emain Macha au temps du roi épique Conchobar Mac Nessa, par conséquent vers le temps de la naissance de J.-C. Il commence dans le même ms., p. 321 *b*, l. 1 ; dans le Livre de Lecan, au f° 155 v°; dans le ms. Egerton 88, au f° 68 *b*, aujourd'hui 69 *b*; dans le ms. de T. C. D. coté H. 2. 16, à la col. 524 ; dans le ms. Phillips 10279, au f° 27 *b*.

Le livre III ou livre d'Amergin commence dans le Livre de Lecan au f° 157 r°. Il est attribué à Amergin Glungeal, personnage imaginaire ; Amergin aurait été du nombre des premiers Irlandais qui débarquèrent, dit-on, dans l'île d'Irlande, environ 1700 ans avant J.-C. suivant la chronologie des Quatre Maîtres.

Le livre IV, ou livre de Fenius Farsaid, commence au f° 70, aujourd'hui 71, col. 2, l. 4 du ms. Egerton 88. Ce livre aurait été composé en Asie dans la plaine de Senar, au temps où les fils d'Israel sortirent d'Egypte, et où les ancêtres des Irlandais habitaient encore l'Asie.

L'excellent O'Curry, *On the Manners*, t. II, p. 53-54, prend ces dates au sérieux, et croit en conséquence qu'il faut ranger les quatre livres dans l'ordre inverse de celui qui est traditionnel. Le premier est le seul qu'on puisse croire l'œuvre de l'auteur auquel il est attribué, et encore !

L'érudit qui prendrait note des premiers mots de chacun de ces livres et qui enverrait ce renseignement à la rédaction de la *Revue Celtique* ferait œuvre utile. Je regrette de n'avoir pas pris ces indications dans mon voyage aux Iles-Britanniques il y a neuf ans. En connaissant les premiers mots de chaque livre, on établirait avec plus de précision la concordance entre les mss. où ce traité de grammaire est conservé.

VII.

Le ms. 9194 de Thomas Phillips contient, nous apprend M. Kuno Meyer, une vie de saint Fechin traduite du latin en irlandais et une homélie irlandaise sur le même personnage. On sait que la fête de saint Fechin se célèbre le 20 janvier, et que sa vie latine a été publiée par Colgan, *Acta sanctorum*, t. I, p. 130, et par les Bollandistes, janvier, t. II, p. 330.

Dans le ms. 9195, M. Kuno Meyer a trouvé un fragment d'Annales d'Irlande et un exemplaire du Livre des droits, *Leabhar na g-ceart* dont on sait qu'une édition a été donnée par John O'Donovan pour la *Celtic Society* en 1847.

Le ms. n° 10297, XVe siècle, contient des traités de médecine.

Le n° 8125 renferme une copie du poème qui commence par le vers *Eire aird, inis na riogh !* « Noble Irlande ! Ile des rois ! » qui se trouve aussi dans le Livre de Leinster, p. 127, dans le Livre de Lecan, f° 303, et dans le Livre de Ballymote, p. 45 *b*. L'auteur en est Gilla Coemain mort en 1072.

VIII.

Dans le même numéro de l'*Academy*, M. Kuno Meyer annonce une intéressante découverte qu'il a faite à Oxford dans le ms. Rawlinson B. 512 de

la Bibliothèque Bodléienne, XIVe-XVe siècles. M. Whitley Stokes a donné dans *The tripartite Life of Patrick*, p. XIV-XLV, une table détaillée de ce ms., et il y mentionne (p. XXI) un traité sur le psautier, fos 45-47. M. Kuno Meyer y a remarqué, fo 47 *a* 1 et *b* 1, deux exemples de la particule *didu* « donc » écrite en toutes lettres. On sait qu'elle est ordinairement notée *di* plus un signe abréviatif, lu par les uns *n*, par d'autres *m*, et enfin *no*. Cette particule est identique à celle qui, au IXe siècle, était écrite cinq fois *didiu* et une fois *didu* dans le ms. de Wurzbourg (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 713-714) comme l'a fait observer M. Thurneysen. Il est intéressant de trouver la leçon *didu* cinq ou six siècles plus tard.

IX.

J'ai raconté dans le t. IX de la *Revue Celtique*, p. 290-291, la publication du ms. de Bruxelles dit de Salamanque, qui contient un recueil de vies de saints d'Irlande. Dans ce passage de la *Revue Celtique*, on a vu le titre du volume, annoncé au prix de 90 francs. Grâce à l'obligeance du père De Smedt, l'un des éditeurs, j'ai pu m'en procurer un exemplaire pour un prix très modéré, et je suis en mesure de donner la liste des saints dont la vie s'y trouve contenue. Je marque d'une astérisque les vies inédites jusque-là.

Abbanus, *voyez* Albanus col. 505
Aidanus, alias Moedoc, episcopus Fernensis (31 janvier), 463
Aidus, episcopus Killarensis (10 nov.), 333
*Ailbeus, episcopus Imlacensis (12 sept.), 235
Albanus seu Abbanus, abbas Maghurnuidensis (16 mars), 505
Baithenus, abbas Hiensis (9 juin), 871
*Brandanus, abbas Clonfertensis (16 mai), deux vies et un fragment, 113, 759, 945
Brigida, abbatissa Kildarensis (1 février), manque le commencement, 1
*Cainecus, abbas Aghaboensis (11 oct.) 361
Carthacus, alias Mochuda, episcopus Lismorensis (14 mai), 779
Catharina Alexandrina, 681
*Cieranus, abbas Cluanensis (9 sept.), 155
Cieranus, episcopus Saigirensis (5 mars), 805
*Coemgenus, abbas Glendalochensis (3 juin), 835
*Colmanus Eala, vulgo Colmanellus, abbas Lann-Ealensis (26 sept.), 415
Colmanus, alias Mocholmog, episcopus Drumorensis (7 juin), 827
Columba Cille, abbas Hiensis (9 juin), fragment, 221
*Columba de Tirdaglas (13 décembre), 445
*Comgallus, abbas Benchorensis (10 mai), 773
Cronanus, abbas Roscreensis (28 avril), 541
Cuannatheus, abbas Lismorensis (4 février), 931
Dagaeus, abbas Iniskinensis (18 août), 891
Dairchellus, *voyez* Moling, 819
Darerca seu Moninna, abbatissa (6 juillet), 165

Eugenius, episcopus Ardstratensis (23 août), 915
*Finanus, abbas Kinnitiensis (7 avril), 305
Finnianus, abbas et episcopus Clonardensis (12 déc.), 189
Fintanus, abbas Clonenaghensis (17 février), 289
Fintanus, abbas Dunlucensis (3 janvier), 225
Fintanus, alias Munna, abbas Achadliacensis (21 oct.), 393
*Flannanus, episcopus Killaloensis (18 décembre), 643
Furseus, abbas (16 janvier), 77
*Laisrianus, alias Molassius, abbas et episcopus Lethglinnensis (18 av.), 791
*Laurentius, episcopus Dublinensis (14 novembre), 641
*Lugidus, alias Molua, abbas Clonfertmoluensis (4 août), deux vies, la seconde inédite, 261, 879
Maccarthinus, episcopus Clochorensis (15 août), sans commencement, 799
Macnissus, episcopus Connerensis (3 sept.), 925
Malachias, episcopus Ardmachanus (3 nov.), 551
Mocholmog, *voyez* Colmanus, 827
Mochuda, *voyez* Carthacus, 779
*Mochulleus, episcopus (12 juin) *fragment*, 939
Moedoc, *voyez* Aidanus, 463
Molassius, *voyez* Lasrianus, 791
Moling, alias Dairchellus, episcopus (17 juin), 819
Molua, *voyez* Lugidus, 261, 879
Moninna, *voyez* Darerca, 165
Munna, *voyez* Fintanus, 393
Rodanus, abbas Lothrensis (15 avril), 319
Senanus, abbas Iniscathensis (8 mars) 735
Tigernacus, episcopus Clonesensis (4 avril), 211

Enfin le ms. de Salamanque contient la curieuse pièce que MM. Arthur West Haddan et William Stubbs ont publié dans leurs *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland*, vol. II, part. II, p. 292-294, sous le titre de [*Catalogue of irish Saints*] et qu'ils datent du milieu du VIIIe siècle. On la trouve ici, aux col. 161-164, sous ce titre : *De tribus ordinibus sanctorum Hiberniae.*

X.

M. A. de Barthélemy, dont la collaboration à la *Revue Celtique* est si justement appréciée de nos lecteurs, vient de publier à la librairie Roret une nouvelle édition de son *Manuel de numismatique ancienne*. Cette édition, mise au courant, a comme la première le mérite de réunir, dans l'espace le plus resserré possible, les notions fondamentales d'une science dont la bibliographie complète est aujourd'hui si considérable. C'est un volume in-16 qui n'a pas 500 pages. L'atlas qui y est joint ne comprend que douze planches et ne dépasse guère les dimensions ordinaires d'un in-8. On trouve, p. 103-129 du Manuel, une étude sur les monnaies celtiques de Gaule, de

Bretagne et de Germanie. La liste des noms inscrits sur ces monnaies occupe les pages 116-129. Ce livre est appelé à rendre de grands services, soit aux débutants, soit aux savants et aux amateurs qui ne font pas de la numismatique leur occupation spéciale.

XI.

M. Robert Atkinson, dont nous annoncions il y a deux ans (t. IX, p. 127) une volumineuse et instructive publication des homélies en irlandais moyen d'après un manuscrit du XIVe siècle, vient de publier un texte irlandais du XVIIe siècle : « Les trois aiguillons de la mort », *Trí bior-gaoithe an bháis,* de Geoffroy Keating, plus connu comme auteur d'une histoire d'Irlande. M. A. donne : le texte irlandais, p. 1-298, un — très utile — vocabulaire, p. 299-453 ; une table des auteurs cités, p. 454-455 ; un index des passages de la Bible, p. 456-462 ; le volume se termine par un appendice qui traite du verbe dans la langue de Keating, p. I-XXXII. Cette publication est précédée d'une préface dont voici la traduction : « En présentant cet ou-
« vrage au public, je cherche à mettre à exécution le projet annoncé dans
« mon mémoire sur la lexicographie irlandaise, p. 34, qui a été une de
« mes leçons de la fondation Todd. On doit commencer l'étude de l'irlan-
« dais par les portions les plus faciles, et ce sont indubitablement les por-
« tions ecclésiastiques. C'est une grande erreur, suivant moi, que font
« souvent ceux qui étudient l'irlandais, quand ils négligent cette base indis-
« pensable, ce moyen d'acquérir avec les idiotismes celtiques la familiarité
« nécessaire, et quand ils se hâtent de chercher la solution difficile et peut-
« être impossible des problèmes que nous offrent les débris de la littérature
« celtique. Les textes que j'ai publiés d'après le Leabhar Breac et le texte édité
« dans le présent volume contiennent certainement une très grande partie
« de ceux des mots irlandais dont on connaît le sens avec certitude. Mais,
« outre le vocabulaire, ces textes montrent avec une grande variété la réelle
« structure du langage. Une connaissance complète de ces pages pré-
« servera l'étudiant de beaucoup de bévues dans l'analyse de textes plus
« difficiles.

« Il y a dans ce livre à peine une ligne dont un Irlandais parlant sa
« langue nationale ne saisira pas du premier coup la signification. Il est
« écrit en véritable irlandais, sans contamination de phrases anglaises.
« L'auteur est un maître dans la langue irlandaise quand cette langue était
« encore une puissance. Je recommande vivement l'étude de Keating au
« jeune étudiant qui cherche à pénétrer les secrets de la parole irlandaise.
« La langue irlandaise n'a pas de formes dont l'étudiant ne trouvera pas un
« modèle dans cet ouvrage ».

Les observations du savant auteur sont fort justes. La route qu'il conseille de suivre est certainement la plus sûre. Seulement elle a le grand défaut d'offrir peu d'attraits ; les textes épiques irlandais ont une originalité qui manque aux textes ecclésiastiques, ceux-ci expriment des idées empruntées à la littérature latine, ou qui y ont depuis longtemps pénétré.

XII.

Nous avons annoncé dans notre précédente chronique, p. 239, la publication dans la *Scottish Review* de leçons de M. John Rhys sur l'ethnologie primitive des Iles-Britanniques. La première de ces leçons a paru dans le numéro d'avril, p. 233-252. Le savant auteur montre dans ces quelques pages le remarquable talent d'exposition qui distingue tous ses écrits. Il serait difficile de faire mieux comprendre à un lecteur l'histoire du *p* gallois et breton. Il y a toutefois un point sur lequel il m'est impossible de partager sa doctrine. D'après lui les *Celtae,* qui suivant César habitaient entre la Seine et la Garonne, et les Celtes d'Espagne appartenaient au même groupe que les Irlandais et n'avaient pas transformé le *q* en *p* comme les Belges et les Bretons. Cette thèse s'appuie sur deux faits : 1° l'existence en Espagne sous l'empire romain d'une ville appelée *Equabona,* 2° le nom de la Seine, *Sequana ;* mais *Equabona* est un composé dont le premier terme est latin comme *Julio-bona, Augusto-bona ; Sequana* est un terme préceltique comme la plupart des noms de rivière de la Gaule. Les Celtes de Gaule comme ceux d'Espagne connaissaient le $p = q$. Des noms de peuples comme *Pelendones*, *Parisii, Petrucorii, Picti,* et des noms d'hommes dont il serait facile de dresser la liste, l'établissent péremptoirement.

XIII.

La revue *Y Cymmrodor*, the magazine of the honourable society of *Cymmrodorion* for 1889, contient des articles intéressants. Le premier est de M. Gaidoz. Il a pour objet l'usage antique de rançons consistant en métal précieux dont le poids est égal à celui de la personne rachetée. Cet usage a existé en Allemagne suivant Grimm [1]. Dans l'Inde, suivant une communication de M. Barth à M. Gaidoz, offrir aux dieux son poids était un acte de piété dont la pratique est constatée par plusieurs textes. Le roi Cairpre Cendcaitt offrit de racheter son fils qu'il avait fait jeter à la mer et qui avait été sauvé ; il aurait donné le poids de l'enfant en argent, plus le tiers du même poids en or [2].

On trouve en Bretagne des traces d'une idée analogue. Ainsi, le duc Salomon, ayant fait vœu d'aller en pèlerinage à Rome, envoya à sa place une statue d'or aussi haute et aussi grosse que lui. Mais il n'est pas dit qu'elle eût son poids [3]. On peut rapprocher de l'idée qui a inspiré ce procédé

1. *Rechts Alterthümer,* 2e éd., p. 673. Grimm prétend retrouver cet usage dans l'*Iliade,* XXII, 351 ; mais il n'est pas démontré que ce vers ait le sens spécial que le savant allemand lui attribue ; il se réfère à une rançon quelconque.

2. Ro-beraind a-chomthrom de argut dar-a-chend, ocus ro-pad trian de ór. *Livre de Leinster,* p. 126, l. 40-41.

3. Dom Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne,* t. I, col. 302-303.

celle à laquelle recourent deux couples bretons pour avoir des enfants. Dans la vie de saint Samson un mari donne à Dieu un bâton d'argent aussi haut que sa femme [1]. Dans la Vie de saint Brieuc, une mère fait faire trois baguettes, deux d'argent pour elle et pour son mari, la troisième d'or pour son fils; elle donne tout de suite les deux premières; elle donnera la troisième après la naissance de l'enfant [2]. A côté de ces faits, M. Gaidoz, avec raison, place un passage du *Mabinogi* de Branwen, fille de Lyr (traduction Guest, t. III, p. 109; traduction de Loth, t. I, p. 73-74. Le texte gallois a été imprimé dans l'édition de Lady Guest, t. III, p. 86, l. 14-16, et dans l'édition de John Rhys et Gwenogfryn Evans, p. 30, l. 11-14). Les chevaux de Matholwch avaient été mutilés. On lui proposa de lui rendre l'équivalent, plus, comme réparation de l'insulte qu'il avait subie, des verges d'argent aussi épaisses et aussi longues que lui et un plat d'or aussi large que son visage. Mais de poids il n'est pas question.

On remarquera aussi dans ce numéro du *Cymmrodor* une étude de M. Sayce sur la légende du roi Bladud, fondateur de Bath (p. 207-221). Ce personnage a été connu de Geoffroy de Monmouth.

XIV.

M. Max Bonnet, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Montpellier, vient de faire paraître à la librairie Hachette une thèse de doctorat intitulée: *Le latin de Grégoire de Tours.* C'est un volume gr. in-8 de 787 pages. L'auteur paraît avoir traité son sujet avec soin et d'une façon aussi approfondie que détaillée. Quelques-unes des questions dont il s'occupe peuvent avoir un intérêt au point de vue celtique. C'est ainsi qu'il donne (p. 226) une nomenclature des mots celtiques contenus dans Grégoire. Ailleurs M. Bonnet revient sur une question traitée dans le tome I de la *Revue Celtique*, p. 320 et suiv., sous ce titre: « Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne » [3].

Certaines différences entre la déclinaison latine classique et la déclinaison celtique tiennent à une loi phonétique qui voulait que dans le celtique primitif, l'*ō* indoeuropéen, à la syllabe finale, fût prononcé *u*. C'est en vertu de cette loi que nous trouvons en irlandais: *biur* « je porte », pour **beru*, indoeuropéen *bherō; cú* « chien », pour un indo-européen **cvō; toimtiu* « pensée », = **do-mn̥tiō* dont le second terme est identique au latin *mentiō; fiur* = **viru* identique au datif latin *virō* [4]. Voilà pourquoi les inscrip-

1. *Analecta Bollandiana,* t. VI, p. 84.
2. *Ibid.*, t. II, p. 164.
3. La doctrine soutenue dans cet article a été exposée d'une façon plus détaillée dans une brochure intitulée: *La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne* dont on trouvera une critique par M. Schuchardt dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXII, p. 153-167.
4. *Bered* « qu'il porte » = *bheretō[d]* = *bereti* qui n'avait pas changé son *ō* en *u* parce que cet *ō* n'était pas primitivement final; comparez l'*â* de *dedâ*

tions gauloises nous fournissent le nominatif *Frontu* = *Frontō* et le datif *Alisanu* = *Alisanō*. Cette loi des finales celtiques concorde avec une loi phonétique du latin vulgaire que M. Horning dans sa *Grammaire de l'ancien français*, § 70, formule ainsi : « *o* fermé du latin vulgaire répond au latin classique *ō* et *ŭ* ». Seulement cette loi de la latinité vulgaire est générale et ne s'applique pas seulement aux syllabes finales. De là chez M. Max Bonnet, p. 126, l'observation que chez Grégoire de Tours *ō* est rendu par *u* très souvent dans les syllabes ouvertes de toute position et dans les finales fermées.

XV.

Le journal de la Société royale des antiquaires d'Irlande, 5e série, vol. I, p. 31-35, contient sous le titre de *Celtic remains in England* un intéressant article de M. John L. Robinson sur l'influence exercée par l'art irlandais sur la sculpture en Grande-Bretagne pendant la période anglo saxonne ; on y trouve jointes des planches représentant des croix sculptées, les unes d'Irlande, les autres de Grande-Bretagne. Aux pages 83-85, on lit une note sur une habitation lacustre récemment découverte en Ecosse à Lochavullin près Oban, comté d'Argyll ; M. Cochran-Patrick se pose à ce sujet la question de savoir quelle est la population qui a occupé les habitations lacustres de l'Ecosse, et il cite à ce propos un passage du livre de Monro, *Scottish lake-dwellings* (p. 287), où il est constaté que dans les habitations lacustres du sud-ouest de l'Ecosse on a trouvé des objets romains ; de là il résulte que ces habitations ont été occupées postérieurement à la conquête romaine.

XVI.

Les numéros 25 et 26 de l'*Archaeologia cambrensis*, 5e série, rendent compte d'une excursion archéologique faite dans la Bretagne continentale au mois d'août dernier. Cette excursion a duré dix jours et s'est terminée le vendredi 23 août. Le 22, les membres du congrès ont fait visite à M. Renan, à Ros-Mapamon, près de Perros-Guirec (Côtes-du-Nord). M. Rhys a présenté ses confrères à M. Renan. Celui-ci leur a adressé un discours qui occupe un peu plus de deux pages de ce journal et, après un thé, quelques mots d'adieu ont été adressés à M. Renan par M. l'archidiacre Thomas.

XVII.

Dans le tome XXXI de la *Zeitschrift für vergleichenden Sprachforschung*, premier cahier, p. 62-102, notre savant collaborateur M. R. Thurneysen revient sur l'étude des formes verbales sigmatiques en irlandais. Il s'en était occupé déjà dans la même revue, t. XXVII, p. 174, où il dit que le grec

(ci-dessus p. 50) = *dedóe*. L'*i* final du datif était tombé quand l'*ó* précédent, devenu final, s'est changé en *u*.

στεῖξε(ν) vient de l'injonctif **steigh-s-t* identique à *té* dans l'irlandais *fordon-te*; et, tome XXVIII, p. 151-153, où il cherche à expliquer les prétérits irlandais *ro-fetar*, « je sais » ; *ni-arlasair*, « il n'adressa pas la parole » ; *siassair*, « il s'assit ». Ce sujet a été de nouveau traité par M. Zimmer dans la même revue, t. XXX, p. 112 et suiv., où le savant auteur tire un parti considérable de l'injonctif sanscrit (Whitney, *Indische Grammatik*, trad. Zimmer, p. 308, § 892) ; on trouve dans ce travail de M. Zimmer, à côté de vues qui font honneur à sa perspicacité, un certain nombre de doctrines aventurées. M. Thurneysen, critiqué par lui, le critique à son tour dans l'article que nous signalons ; il conteste, par exemple, avec raison, pourra-t-il sembler, la doctrine suivant laquelle les verbes *benim* et *gonim* seraient des représentants d'une seule et unique racine GHVEN. Je me bornerai à cet exemple : résumer les doctrines exposées par M. Zimmer dans l'article précité et celles que lui oppose M. Thurneysen demanderait un espace dont je ne puis disposer ici.

XVIII.

Le premier volume des *Inscriptions romaines de Bordeaux*, de M. Jullian, a paru en 1887 ; on en a rendu compte dans le tome VIII, p. 180-185, de la *Revue celtique*. Le second volume qui termine ce bel ouvrage vient de paraître, in-quarto comme le précédent et plus gros. Le premier avait 627 pages, le second en a 714. Il comprend : 1° les inscriptions chrétiennes ; 2° une étude sur la géographie ancienne du département de la Gironde, et les inscriptions qui y ont été trouvées hors de Bordeaux ; 3° la critique des inscriptions fausses et un recueil des inscriptions qui existent dans le département de la Gironde, mais n'en proviennent point ; ce sont les quatrième, cinquième et sixième parties de l'ouvrage : la septième partie, intitulée : Histoire et examen des inscriptions romaines de Bordeaux, nous fait connaître comment ont été découvertes et conservées ces inscriptions, leur paléographie, leur langue, leur rédaction, ce qu'elles nous apprennent sur l'histoire de Bordeaux. Suivent un supplément et des index.

Ce volume est destiné, comme le précédent, à rendre de grands services. Toutefois on ne s'étonnera pas si un nombre de pages aussi considérable contient quelques assertions qui prêtent à la critique. Suivant l'auteur, le nom de Burdigala est ibérique (p. 524) ; soit, mais que dire de *Bituriges? Bituriges* est celtique ; son premier terme, *bitu-*, se trouve dans le nom du chef gaulois *Bituitus* et, ajoute M. Jullian (p. 528), « Zeuss compare ce « radical à l'irlandais *bith*, à l'ancien gallois *bit*, qu'il traduit par *mundus* « propre ». Tous les celtistes savent que *mundus* est ici un substantif dont la traduction est « monde » en français. M. Jullian donne, aux pages 489-495, un recueil de noms gaulois qu'il aurait dû classer par ordre alphabétique au lieu de vouloir les ranger systématiquement d'après des théories nouvelles et imprévues. Ainsi, Biturix serait dérivé d'une racine BIT au moyen du suffixe *uri-x* (p. 492-494). Deux noms fort intéressants, Atioxtus, Atioxta, composés du préfixe *ati* ou *ate* et du thème *ecto-* qui se retrouve

dans *Octo-durus*[1], Martigny-en-Valais, sont classés dans les dérivés en *itus* et *ita* et dans les dérivés en *-oxitus*. M. Jullian n'a pas su reconnaître le préfixe *ate-* dans Ate-vritus ni dans Ate-vrita, dont il donne une mauvaise lecture : Atturita (t. I, p. 286, t. II, p. 493, 672); cf. l'inscription céramique de Bavai : Vritu Escingos (*Bulletin épigraphique,* t. I, p. 85). Je persiste à croire avec Förstemann, *Personennamen,* col. 196-199, que le nom du monétaire Betto est d'origine germanique, et à considérer comme sans valeur les arguments que m'oppose M. Jullian (p. 79). Pour le nom du monétaire Seggelenus, la même origine est aussi la plus vraisemblable (Förstemann, *ibid.*, col. 1085-1102). En général, M. Jullian est plutôt épigraphiste et historien que linguiste ; ses idées en fait de phonétique et de dérivation manquent de précision et, en cette matière, la rigueur fait défaut à ses raisonnements.

XIX.

La *Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence en France t à l'étranger,* qui paraît chez Ernest Thorin, 7, rue Médicis, à Paris, a publié dans sa quatorzième année, deuxième livraison, mars-avril 1890, un article intitulé : *Résumé du cours de droit irlandais,* professé au collège de France pendant le second semestre de l'année 1887-1888 et pendant le premier semestre de l'année 1888-1889.

XX.

Le même libraire vient d'éditer un volume in-8, intitulé : *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France,* XXXII-703 pages. Les lecteurs de la *Revue celtique* reconnaîtront dans ce volume un certain nombre de doctrines qu'ils connaissent déjà et même certains *lapsus calami* qu'ils ont pu remarquer. Ainsi, à la page 135, comme dans la *Revue celtique,* t. VIII, p. 111, Virgile est dit originaire de Padoue, malgré la correction *Mantoue* au même tome de la *Revue celtique,* p. 404.

Pendant le cours de l'impression de ce long travail, les idées de l'auteur se sont modifiées sur plusieurs points. Le nombre des noms de lieux qui doivent être expliqués par des noms d'homme est, dans son opinion actuelle, beaucoup plus considérable qu'il ne le croyait d'abord. Ainsi, ce serait à tort que dans la *Revue celtique,* t. VIII, p. 124, on aurait traduit *Aballo* « Avallon » par « La Pommeraie », *Derventio* par « La Chesnaie », *Gobannium* par « La Forge », et qu'on aurait admis avec Pline qu'*Eporedia,* Ivrée, serait « la ville des bons dompteurs de chevaux ». *Aballo* est beaucoup plutôt la *villa* d'Aballus ; comparez le nom de potier Abalus (*Trion,* p. 341). *Derventio* est la *villa* de Derventius, *Derventio* a été formé comme *Paternio,* nom d'un *fundus* de l'abbaye de Farfa, près de Rome, dans un diplôme de l'empereur Lothaire en 840 (Giorgi e Balzani, *Il regesto di Farfa,* t. II, p. 234); *Paternio* dérive du gentilice Paternius et *Derventio* du gentilice *Derventius.

1. *De bello gallico,* livre III, c. 1.

Gobannium est un nom d'homme employé comme nom de lieu ; c'est une manière abrégée de dire *Gobannio-magus* ou *Gobannio-dunum*. *Eporedia* signifie « château ou propriété d'Eporedios » et tient lieu d'un plus long *Eporedio-briga*, ou *Eporedio-bona*.

Cependant les doctrines énoncées aux passages précités de la *Revue celtique* se retrouvent dans les *Recherches*, p. 193 ; c'est seulement à la page 681 qu'elles ont été rectifiées. Dans un ouvrage qui contient autant de détails, il y en aura certainement beaucoup à corriger. C'est ainsi que mon savant ami, M. Gaston Paris, m'a déjà fait observer que le nom de lieu écrit *Ceped* ou *Cepido*, dans les documents du moyen âge (p. 620) et qui, dans les notations modernes, conserve son *p*, a eu un *p* double à l'origine et vient donc non de *cepa*, « oignon », mais de *cippus*, « pieu ».

XXI.

Le premier volume non encore terminé du *Grundriss der germanischen Philologie*, publié par M. Hermann Paul, professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Fribourg en Brisgau, contient, pages 300 et suivantes, un très intéressant mémoire sur l'histoire la plus ancienne des dialectes germaniques. Il a été écrit par M. Friedrich Kluge, auteur d'un excellent dictionnaire étymologique de la langue allemande qui est arrivé, l'année dernière, à sa quatrième édition. On y trouve, p. 302-305, un résumé substantiel, mais peut-être un peu concis, des doctrines reçues quant à la parenté du vocabulaire germanique et du vocabulaire celtique. M. Kluge s'est beaucoup servi, et avec raison, du savant mémoire que M. Thurneysen a intitulé : *Keltoromanisches*.

J'ai trop étudié ces matières pour ne pas me trouver, sur quelques points, en désaccord avec le savant auteur.

Comme exemple d'emprunt préhistorique fait par le germanique au celtique, M. Kluge cite le nom cimbre Mallorix (p. 303). Il faut, je crois, lire Boiorix [1]. Mallorix ou Malorix est un roi des Frisons nommé deux fois par Tacite [2], en parlant des événements de l'année 59 après notre ère, et il est difficile d'appeler cette date préhistorique ; tandis que, lorsqu'il s'agit des Germains, la bataille des *Campi Raudii*, où périt le brave roi Boiorix [3], 101 av. J.-C., peut être considérée comme remontant à la préhistoire.

Il serait peut-être possible d'ajouter quelques mots à la liste que donne M. Kluge. Ainsi le gothique *vairths* « valeur, prix », est identique au vieux-breton *wert* « valeur, prix », dans le composé *enep-wert* « prix de l'honneur », aujourd'hui en gallois *gwerth* « valeur » et « vente », en breton *gwerz* « vente ».

Le verbe irlandais *air-licim* « je prête » = * *are-lenquémi*, donne à la

1. Florus, III, 3, 18 (I, 37) ; Plutarque, *Marius*, 25.
2. *Annales*, XIII, 54, éd. Teubner-Halm, t. I, p. 280, l. 5, 10 et variantes en note.
3. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6e éd., t. II, p. 185.

racine LINQU, LEIQU, une valeur juridique qu'on retrouve dans l'allemand *leihen* et dans l'anglais *loan* (Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch,* 4° éd., p. 207, 208).

Le vieil irlandais *fiach* « dette » = *véco-s* paraît identique à l'allemand *weih* = * *vîhas* « sacré » (Kluge, *ibid.*, p. 379). Les deux remontent à un primitif * *veikos*. La confusion des deux idées est la conséquence des cérémonies religieuses qui accompagnaient originairement les contrats.

L'allemand *Erbe* est identique au vieil-irlandais *orpe* « hereditas » = **arbio-n*, comparez *no-m-erpimm* « confido » et *com-arpi* « coheredes ». *Erbe, orpe* expriment l'idée d'acquisition de propriété. Leur sens est le contraire de celui du latin *orbus* et du grec ὀρφανός qui expriment l'idée de privation. Du rapprochement d'*orpe* « héritage » avec *no-m-erpimm* « je me confie » on est fondé à conclure que le droit celtique le plus ancien connaissait, comme le droit romain, l'hérédité testamentaire ; cette doctrine s'accorde avec ce qu'on sait de la puissance paternelle dans le droit irlandais du moyen âge comme chez les Celtes continentaux dans l'antiquité.

Je me borne à ces quelques exemples, comptant traiter ailleurs la question plus à fond.

XXII.

Le *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale,* rédigé par Ernest Muret et publié par les soins de M. A. Chabouillet, conservateur du département des médailles et antiques, vient de paraître à la librairie Plon. Il est daté de 1889 ; mais cette année était finie quand il m'est arrivé entre les mains. C'est un volume in-4 de XXVII-327 pages : d'abord la préface aussi savante que sceptique et aussi sceptique que savante de M. Chabouillet ; ensuite le catalogue qui contient 10,413 numéros. Le volume se termine par deux tables, l'une des matières, l'autre des légendes ; elles ont été rédigées après la mort de M. Muret par M. Henri Delatour, sous-bibliothécaire au département des médailles. On regrettera que M. Muret soit mort sans avoir rédigé la préface qui nous aurait donné son plan et la justification du système de classement qu'il a adopté.

XXIII.

Nous recevons le numéro II du *Folklore,* publié par la librairie David Nutt. L'article le plus important pour nous est celui que M. Alfred Nutt a publié sous ce titre : *Celtic Myth and Saga.* M. Nutt résume en 26 pages (234-260), avec sa compétence accoutumée, le résultat des études faites depuis dix-huit mois sur ce sujet en Allemagne, en Angleterre et en Francce. Signalons aussi, p. 197, un mémoire de M. G. L. Gomme sur un conte populaire irlandais recueilli par feu J.-F. Campbell.

XXIV.

La cinquième et dernière partie du recueil intitulé : *Morphologische Unter-*

suchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen « Recherches morphologiques dans le domaine des langues indo-européennes », par MM. H. Osthoff et Karl Brugmann, vient de paraître à la librairie Hirzel, à Leipzig. On y trouve des index des mots, l'index celtique occupe trois pages (233-236). Il facilitera les recherches des gens pressés. Le premier et le dernier article sont de M. Brugmann ; ils ont pour sujet les noms de nombre qui expriment les dizaines et les centaines dans les langues indo-européennes, les noms de nombre néo-celtiques y sont souvent cités et on y rencontre plusieurs fois, accompagné d'éloges mérités, le nom de notre savant collaborateur M. Thurneysen [1]. Le second et le troisième article sont dus à M. Osthoff ; ils concernent les groupes *sr* et *mr ;* des questions celtiques y sont fréquemment traitées. Le gaulois *petru-* « quatre », en composition devant une consonne, paraît être une notation de * *qetur* avec *u* consonne et *r* voyelle longue (p. 77), comparez le latin *quadru-* (p. 29-30) [2].

La préface est de M. Osthoff. Elle jette un jour nouveau sur un certain nombre de mots, en établissant qu'à côté des notations déjà connues d'*m, n, r, l,* voyelles, en latin et en celtique, il y a des notations *ma, na, ra, la,* d'où cette conséquence pour le latin que *magnus* « grand » = *mg-nó-s* avec l'accent sur *no*, de la même racine que μέγ-α-ς avec accent sur la racine ; qu'en irlandais : *fraig* « mur » = *vrg-é[t]s,* vient d'une racine VERG, qu'on retrouve dans ἐέργνυμι « j'enferme » ; *frass,* pluie = *vrs-tá* d'une racine VERS, attestée par le grec ἐέρση ; *flaith* « puissance » = *vl-tí-s* de la racine VEL « vouloir ». On pourrait ajouter *traig* « pied » = *trg-é[t]-s,* d'une racine TERGH « courir » avec métathèse TREGH dans τρέχω.

XXV.

Le travail du Père E. Hogan, annoncé dans la précédente livraison, vient enfin de paraître [3]. Il contient le *Liber angueli*, dont une première édition a déjà été publiée par le même auteur, en 1886, dans la Revue intitulée : *The Ecclesiastical Record*, 3e série, volume VII, p. 846-853. Viennent ensuite des extraits de la « confession » de saint Patrice et de la lettre à Coroticus ; ce

1. Il s'agit de deux mémoires de M. Thurneysen dans la *Zeitschrift* de Kuhn, l'un sur *tn, dn, cn* en latin (t. XXVI, p. 301-314), M. Thurneysen y étudie les noms de nombre 20-90 ; l'autre est sur le ϛ vocalique en indo-germanique (t. XXX, p. 351-353), M. Thurneysen y étudie le grec χίλιοι.

2. *Petru-corii*, nom antique de Périgueux attesté par deux inscriptions, paraît signifier « les quatre troupes » ; *corii* est le pluriel d'un substantif gaulois qui est en irlandais *cuire*, mot connu d'O'Davoren, d'O'Cléry, d'O'Brien et d'O'Reilly, et dont M. Whitley Stokes a signalé deux exemples dans le *Saltair na rann*. Le nom des *Tri-corii*, dans la vallée du Drac, au sud de Grenoble (Isère), semble vouloir dire « les trois troupes ». On sait que les *Helvetii*, au temps de César, étaient divisés en quatre *pagi* (*De bello gallico*, I, 12, 4).

3. Il est intitulé : *Documenta de S. Patricio Hibernorum apostolo ex libro Armachano*, pars secunda. Dublin, chez Hodges, Figgis and Co.

sont les passages qui présentent un intérêt historique. Suit un *index chronologicus* conforme aux données légendaires : cent vingt ans de vie, voyage à Rome. Ce qu'il y a de plus important dans cette brochure au point de vue des études linguistiques vient après ; ce sont les *Glossae et notae hibernicae codicis Armachani* et l'*index et glossarium hibernicum*. Ce glossaire comprend tous les mots contenus non seulement dans la seconde partie de l'ouvrage, mais dans la première, c'est-à-dire dans la *Vie* que nous devons à Muirchu et dans les notes de Tirechan. On y trouve des mots et des formes qui n'ont pas été signalés jusqu'ici. Tels sont *dalire* « curialis », dérivé de *dál* « assemblée », *delbich* « -formis », dérivé de *delb* « forme », *taidb-derce* « spectacle » (comparez *taid-benim* « je montre » et *derc* « œil) » ; *blosc* « écaille », etc.

On y peut signaler d'heureux rapprochements étymologiques ; tel est celui d'*óinach* « assemblée, foire », avec la troisième personne du singulier indicatif présent passif *óinachthir* « il est uni ». *Oinachtir* vient d'un verbe dénominatif, *óinagim,* dérivé d'*óinach,* et *óinach* est, à proprement parler, un adjectif dérivé du nom de nombre *óin ;* comparez à *óinach* le français « réunion ».

Dans quelques circonstances, le lecteur pourrait désirer que la bibliographie fût plus complète. C'est ainsi qu'au mot *oblann,* génitif d'*oble,* il n'y a pas de renvoi à l'article consacré à ce mot par M. Ascoli dans son glossaire, page CXXXII. Mais il est possible que les deux articles, l'article *oblann* du Père Hogan et l'article *obla* de M. Ascoli, aient été imprimés en même temps et sans que l'un des deux érudits eût pu lire l'article de l'autre. La glose du Livre d'Armagh, qui a motivé l'article du Père Hogan, était connue de M. Ascoli grâce au choix de gloses du Livre d'Armagh, que M. Whitley Stokes a publié, en 1860, dans le volume intitulé : *Irish Glosses,* p. 166.

Au mot *diberca,* il n'y a pas de renvoi au dictionnaire irlandais de M. Windisch, p. 478, *diberg,* que ce savant traduit en allemand par *Zorn, Aufruhr* « colère, révolte », et dont il cite la traduction anglaise *revenge* due à O'Donovan. Voir aussi, dans les *Acta sanctorum Hiberniae,* publiés par les Pères De Smedt et De Backer en 1888, col. 251, *Vie de saint Albeus,* § 36, les mots « qui votum pessimum vovit, scilicet *dibberc* ». Ce vœu avait pour objet plusieurs homicides.

Quoi qu'il en soit, le glossaire du Père Hogan est une des plus importantes contributions à la lexicographie du vieil irlandais qui se soit produite depuis plusieurs années.

XXVI.

La librairie H. Gill and son de Dublin vient d'éditer : *Irish fairy Tales,* « Contes de fées irlandais », par Edmund Leamy. Pour quelques détails, l'auteur paraît s'être inspiré des textes publiés et traduits par O'Curry et par M. Joyce. Du reste, il échappe à la compétence de la *Revue celtique.* Cependant la *Revue Celtique* peut faire observer que, pour *Dinn-seanchus, Dinnoean Chus,* p. 164, est une singulière transcription,

XXVII.

Une épreuve de la première feuille de l'*Alt-celtischer Sprach-schatz* (Trésor du vieux celtique), de M. Holder, vient de me passer sous les yeux. Je puis donc annoncer que l'impression de ce grand travail est commencée. Puisse l'auteur n'être arrêté par aucun obstacle et nous mettre son œuvre savante entre les mains aussi tôt que son prospectus nous l'a fait espérer.

XXVIII.

Le 19 mars dernier, M. Mowat a donné à la Société des Antiquaires de France communication d'une découverte qu'il vient de faire à la Bibliothèque nationale dans le ms. Dupuy, 667, f° 24. Il s'agit d'une inscription gravée en caractères grecs et provenant d'Agde (Hérault).

ΑΔΡΗΜΗΙ
ΤΡΑCΙΚΑΙ
ΔΙΟCΚΟΡΟΙ

c'est-à-dire Ἄδρη Μητράσι καὶ Διοσκόροις, « Dédié par Arda aux déesses Mères et aux Dioscures ». Le nom d'homme Arda est connu grâce à une inscription trouvée à Marclopt (Loire) et publiée par Boissieu (*Inscriptions de Lyon,* p. 118). C'est du nom d'homme Arda que vient le nom de potier Ardacus, au génitif Ardaci dans des marques recueillies aux musées de Bâle, de Zurich (Mommsen, *Inscriptiones helveticae*, 352, 17) et de Tarragone (*C. I. L.*, II, 4970, 43). Il y a d'Ardaci des variantes abrégées Ardac., Ard.

XXIX.

Dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres* de Poitiers pour mars 1890, M. A.-F. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, propose une interprétation nouvelle pour l'inscription gauloise du menhir du Vieux-Poitiers : *Ratin brivatiom frontu tarbelsonios ieuru. Ratin* suivant lui serait, à l'accusatif singulier, le nom gaulois de la pierre levée ou menhir, et *brivatiom* serait le génitif pluriel d'un nom de peuple, les *Brivates*. On devrait donc traduire : « Fronto, fils de Tarbelsonos, a fait cette pierre sacrée ou a consacré cette pierre des Brivates ».

Le mémoire de M. Lièvre est suivi d'une note philologique par M. Ernault. M. Ernault commence par établir que Frontu est un nominatif et représente la prononciation gauloise du latin Fronto. Il fait observer que le nominatif singulier de *Pictones* devait être *Pictū* (on peut ajouter que ce nominatif explique la variante *Pictavi* de *Pictones: Pictū* a dû avoir une variante *Pictŭs*, nominatif pluriel *Pictoves*, que les Romains ont transformé en *Pictavi*, mettant *au* à la place de *ou* conformément à l'observation qu'on trouve dans la *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 32, 34).

Suivant M. Ernault, *Tarbelsonos* (et non *Tarbeisonos*), nom du père de

Frontu, est un dérivé en *-on* d'un thème *Tarbelso-* où l'on trouve deux éléments : la préposition *tar* et *belso-*, thème d'un substantif. *Tar* est une préposition qu'on trouve en irlandais, où elle a le sens du latin *trans (Grammatica celtica*, 2e éd., p. 653). On la retrouve en gallois, où elle se prononce *tra* (*ibid.*, p. 680). Dans les composés irlandais, la forme *tairm* est préférée (*ibid.*, p. 879). Dans certains composés gallois, *tra* = *tar* a valeur intensive (*ibid.*, p. 905). M. Ernault croit reconnaître la préposition *tar* dans le nom d'homme *Tar-condarius*, dont le second terme serait formé de la préposition *com* et d'un thème *dario-* identique au gallois *daredd* « tumulte ». Ce second terme se trouve dans le nom d'homme *Ver-condari-dubnus*. *Belso-* est le thème du nom de potier *Belsus*, *Belsa* qui, employé avec un sens géographique, est le nom primitif de la région de la France qu'on appelle Beauce aujourd'hui. Ces explications du mot Tarbelsonios sont intéressantes mais ne changent rien au sens universellement admis : « fils de Tarbelsonos ». La seule nouveauté est un changement de lecture : *Tarbelsonios* pour *Tarbeisonios* avec un *l* au lieu d'un *i*.

Le mot *ratin* présentait plus de difficulté. On le traduisait généralement par « forteresse ». M. Ernault propose l'équation : *ratis* = ἔρασις « amour » et, dans l'*Academy* du 7 juin dernier (p. 392), M. Whitley Stokes complète cette hypothèse en citant le sanscrit *rátí-* « pudenda » et en renvoyant à une note de M. Salomon Reinach, dans le dernier numéro de la *Revue celtique*, p. 225. Seulement ce rapprochement se heurte à une difficulté phonétique qui paraît insurmontable. Le sanscrit *rátí* se rattache à une racine sanscrite RAM « être ou rendre content ». (Whitney, *Die Wurzeln, Verbalformen und primären Stämme der sanskrit Sprache*, trad. Zimmer, p. 137), en indo-européen REM, en sorte que *rátí-* = *rmtí-* (Brugmann, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXIII, p. 589). L'équivalent gaulois serait évidemment *ranti-*, comparez **canto-n* « cent » établi par le dérivé *candetum* et qui vient de *kmtó-n*.

Brivatiom serait le génitif pluriel d'un thème *Brivati-* employé comme nom de peuple et dérivé de *briva* « pont ».

Les mémoires de MM. Lièvre et Ernault sont ingénieux, instructifs, le second surtout ; mais la signification du mot *ratin* restant douteuse, le sens de l'inscription n'est point encore définitivement établi.

XXX.

On a vu dans le volume précédent de la *Revue Celtique*, p. 381-382, que M. Whitley Stokes a fait paraître dans le recueil des *Transactions of the Philological Society for 1889* une critique érudite de l'utile publication que M. Atkinson a intitulée : *The passions and homilies from Leabhar Breac*. Une nouvelle édition de cette critique corrigée et augmentée a paru dans le tome XVI des Bezzenberger's Beiträge, p. 29-64.

XXXI.

La librairie Thorin met en vente un volume intitulé : *Les anciens cata-*

logues épiscopaux de la province de Tours, in-8 de 102 pages. Les quatre-vingt-deux premières pages de ce volume sont consacrées aux évêchés pour lesquels des manuscrits du moyen âge nous ont conservé des catalogues épiscopaux : Vannes et Quimper sont de ce nombre. Un chapitre, p. 81-99, a pour sujet les « évêchés de la Bretagne du Nord », ce sont les évêchés de la Bretagne continentale qui manquent de catalogues épiscopaux : Rennes, Léon *(civitas Ossismorum)*, Saint-Malo *(Aletum)*, Dol, Saint-Brieuc, Tréguier. Ces trois derniers sont d'anciens monastères érigés en évêchés par Nomenoé. M. Duchesne suppose que l'évêché d'*Aletum* fut fondé par Charlemagne. On sait que celui de Rennes est plus ancien.

XXXII.

La *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, t. XIII, p. 729-732, contient un article intitulé *Le duel conventionnel en droit irlandais et chez les Celtibériens.*

XXXIII.

La précieuse bibliothèque du très regretté William M. Hennessy « the eminent Irish scholar and archaeologist », dit avec raison le catalogue, sera vendue à Dublin les 26 et 27 juin. Signalons 71 numéros de manuscrits irlandais en grande partie de la main du sympathique érudit.

H. d'Arbois de Jubainville.

Paris, le 12 juin 1890.

ERRATA, tome XI, p. 219-220.

Par une circonstance indépendante de ma volonté, l'imprimeur n'a pas reçu l'épreuve que j'avais corrigée de la note de M. Bradshaw. On me pardonnera de donner ici ces corrections par voie d'errata :

P. 219, l. 3, avant la fin, *lire :* Willibrord
220, l. 1, and *devrait être à la ligne*
l. 12 et 24, *au lieu de :* mere — *lire :* more
l. 15, *lire :* by one who clearly
l. 17, *lire :* cornwall
l. 18, *lire :* professedly of Irish origin,
l. 19, *lire :* I know

H. G.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

CATALOGUE

DES

MSS. CELTIQUES
ET BASQUES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le fonds des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale comprend 105 volumes. Dans ce nombre on compte 29 manuscrits irlandais[1] ou relatifs à cette langue, 73 manuscrits en langue bretonne, dont la plupart renferment des textes de mystères ou de chants populaires de la Bretagne. La langue basque est représentée seulement par trois volumes.

Le plus ancien des manuscrits irlandais de la Bibliothèque nationale est depuis longtemps connu, c'est un recueil d'opus-

1. On trouvera des détails sur quatre manuscrits latins (nos 10400, 11411, 12021 et 7960) de la Bibliothèque nationale, qui contiennent d'anciennes gloses irlandaises, dans l'ouvrage de M. H. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* (Paris, 1883, in-8°), p. CXVI-CXVIII. Depuis la publication du livre de M. d'Arbois de Jubainville, la Bibliothèque s'est enrichie, grâce aux heureuses négociations de M. L. Delisle, d'un cinquième volume contenant d'anciennes gloses irlandaises (ms. nouv. acq. lat. 1616), qui provient de Libri (L. Delisle, *Catalogue des mss. des fonds Libri et Barrois*, 1888, in-8°, p. 76, n° 45). Rappelons enfin que le ms. 297 du Supplément grec contient, aux feuillets 229-241, une courte grammaire irlandaise en irlandais, dont l'écriture paraît dater du XVIIIe siècle. (Cf. d'Arbois, *loc. cit.*)

cules religieux copiés aux XIVe, XVe et XVIe siècles (n° 1)[1]; les manuscrits 6, 71 et 101 sont également relatifs à la théologie. On peut placer à côté une copie autographiée des textes des anciennes lois irlandaises, ou *Brehon Laws* (nos 72-88), œuvre de John O'Donovan et d'Eugène O'Curry (1853-1855), entreprise sous les auspices de la Commission des anciennes lois d'Irlande. C'est à la libéralité de cette Commission que la Bibliothèque nationale doit de posséder ce recueil, dont il n'a été tiré que quelques exemplaires[2]. L'ancienne poésie épique ainsi que l'histoire irlandaises ne sont représentées chacune que par deux volumes (nos 3 et 4; — nos 2 et 66)[3]. En dernier lieu il faut signaler une copie du catalogue, non encore publié, des manuscrits du Collège de la Trinité de Dublin, dont l'auteur est John O'Donovan (nos 102-105).

La série des manuscrits bretons est presque entièrement formée de deux collections généreusement offertes par M. F.-M. Luzel et par le Dr Halléguen. La collection de mystères bretons réunie par M. Luzel ne comprend pas moins de 53 volumes (nos 12-41 et 43-65); elle est entrée à la Bibliothèque nationale en 1864 et 1865. Un inventaire en a déjà été publié dans la *Revue Celtique*[4]. Il en est de même de la collection de chants populaires (nos 89-100) formée par M. de Penguern à l'aide de ses propres recherches et de celles de

1. Voyez une notice de ce ms. par le Dr Todd dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 1846, n° 53, vol. III, p. 223-229.

2. C'est en 1852 que furent décidées, sur la proposition de Todd et de l'évêque de Limerick, la copie et la publication des anciennes lois d'Irlande. Les copies de O'Donovan, formant neuf volumes de 2491 pages, et de O'Curry, formant huit volumes de 2906 pages, furent reproduites par le procédé, dit *anastatique*. (Voy. l'avertissement en tête des trois premiers volumes des *Ancient Laws of Ireland*, publiés dans la Collection du Maître des Rôles.)

3. Le ms 66, qui a jadis appartenu au célèbre orientaliste Melchisédech Thévenot, est une des plus anciennes copies de l'histoire d'Irlande de Keating; il est daté de 1644.

4. Tome V (1882), p. 317-320, dans la *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* de MM. H. Gaidoz et Paul Sébillot. Cf. aussi tome III (1876), p. 387-389.

Ces manuscrits sont le fruit d'une mission confiée à M. Luzel par le Ministre de l'Instruction publique (*Archives des Missions*, deuxième série, I, 513). Nous devons à l'obligeante érudition de M. l'abbé E. Bernard la revision des notices des mss. des mystères bretons.

M. Kerambrun et de Mme de Saint-Prix[1]. Cette collection a été donnée en 1878 à la Bibliothèque nationale par le Dr Halléguen.

Les trois volumes en langue basque proviennent de l'ancienne bibliothèque de Colbert; ce sont les papiers d'un prêtre du diocèse de Bourges, Silvain Pouvreau, auteur d'un dictionnaire basque-français, avec des additions dues à Arnauld Oihénart (nos 7 et 8) et une traduction en basque de l'Imitation de Jésus-Christ (n° 9)[2].

H. Omont.

1. Recueil d'opuscules religieux formé de fragments de plusieurs manuscrits[3].

PREMIÈRE SECTION, fol. 1-8. On en trouvera la suite dans la quatrième section.

1° Fol. 1 : *Stair cl*aind*i Isra*el ou *mac n-Israhel* « Histoire des enfants d'Israel. » Commence : *Is-e seo ci*ndedh ocus *comhairem* ocus *tos*ach *aisneisi na-haisi tanaisti* in *doma*in. « Voici la détermination, le récit et le commencement de l'histoire du second âge du monde. » Une note à la fin (fol. 7 r°) apprend que cette pièce a été écrite en 1473 par William mac an Legha (fils du médecin) en deux jours d'été : *Trí bli*adna *décc* ocus *tri* XX ocus *ceitri* C. ocus *míli bli*adan *áis maic Dé* ocus *is-mi-si Uilliam mac an-Legha dosgribh in-sdair-so re dha lá shamráid*. Le même morceau se trouve dans le Livre de Ballymote, p. 236-245; cf. T. C. D., H. 2. 16 *(Lebar Buide Lecain)*, col. 249-280; *Leabhar Breac*, p. 113-132.

2° Fol. 7 v°, col. 1 : *Tegusg righ Solaimh* « Enseignement du roi Salomon. » Est interrompu au fol. 8 v°. La fin se trouve au folio 22 r°, col. 1. Un texte semblable a été publié par M. R. Atkinson sous le titre de *Sermo ad reges*, dans l'ou-

1. *Revue Celtique*, tome V (1882), p. 309-311.
2. M. J. Vinson a bien voulu revoir et compléter les notices des manuscrits basques.
3. La notice de cet article a été rédigée par M. d'Arbois de Jubainville, et M. Whitley Stokes a bien voulu en revoir une épreuve.

vrage intitulé *The Passions and homilies from Leabhar Breac,* p. 151-162, avec traduction anglaise, p. 408. Voyez aussi T. C. D., H. 2. 16, col. 863-869. Ici le texte commence par les mots : [*B*]*ôi righ amra aire*[*g*]*dha for macaib Israhél* « Il y eut un roi merveilleux, excellent, sur les enfants d'Israel. »

Les deux articles qui précèdent paraissent écrits de la même main. Les suivants sont de mains différentes jusqu'au fol. 21 r° inclus.

DEUXIÈME SECTION, fol. 9-15.

3° Fol. 9 r°, col. 1 : *Speclair an pecaid,* en latin : *Speculum peccatoris*. Commence : *Bith a-fis agad* « Soit sa science chez toi ». Ce traité semble être une imitation du *Speculum peccatoris,* écrit anonyme attribué à tort à saint Augustin, Migne, *Patrologia latina,* t. XL, col. 983-992.

4° Fol. 10 v°, col. 1 : *Bruidd* (ou *brot*) *gradha Dé.* « Aiguillon de l'amour de Dieu. » Commence : *Liber isdè* [leg. *iste*] *stimlius* [leg. *stimulus*] *amoris in delectissimum et pium Jesum... Is-ann so tinnsgainter in lebar* « C'est ainsi que commence le livre ». Se termine inachevé, fol. 11 v°, col. 2.

5° Fol. 12 r°, col. 1 : *Coir denma derci* et *reliqua.* « Juste de pratiquer amour, etc. » Fin d'une homélie. Commence : *Is ar-deirc didiu do-loigter doib-sim a-peccaid o-Crist* « C'est donc par amour que le Christ leur pardonne leurs péchés. » Finit : *Ailim trocaire n-Dé, ro-airiltnigim uili in-aentaidh-sin, roisam, ro-aitrebam in secula sec*[*u*]*lorum. Amen.* « Je prie la miséricorde de Dieu que nous méritions tous cette unité, que nous y parvenions, que nous y habitions dans les siècles des siècles. Amen ».

6° Fol. 14 r°, col. 2 : *Agaldaim in cuirp* ocus *in anma.* « Dialogue du corps et de l'âme. » Texte partie irlandais, partie latin. La portion irlandaise a été publiée par M. Atkinson, d'après le *Leabhar Breac : The Passions,* p. 266-273 ; avec traduction, p. 507 ; la partie latine, par M. Dottin, *Revue Celtique,* t. X, p. 466-470. On trouve aussi ce traité dans le ms. 101 de la Bibliothèque nationale et dans le ms. H. 2, 16, col. 852-857, du Collège de la Trinité de Dublin. A la fin de ce traité, fol. 14 v°, col. 1, est ici une note du scribe qui

nous apprend qu'il s'appelait Flathri et qu'il l'a écrit pour son chef et son puissant compagnon Donough, fils de Brian, petit-fils de Conor et arrière-petit-fils de Brian. *Me Flathri do-sgrib-so da-triath* ocus *da-tren-companach .i. Donnchad mac-Briain mic Concobair mic Briain.*

7° Fol. 14 v°, col. 2. Légende de la vierge Marie qui commence ainsi : *[A]raili aimsir, diamboi mathair Crist ac-radh a-harnaighthi* « Une autre fois quand la mère du Christ était à faire sa prière »; s'arrête inachevée à la fin de la colonne.

TROISIÈME SECTION, fol. 15-21.

8° Fol. 15 r°, col. 1 : *Incipit do shéis procepta* « Traité de la science de l'enseignement » ; commence : *Slanicid in-chi[n]áil déenna Isu mac dé athar,* « Le Sauveur du genre humain, Jésus, fils de Dieu le Père. » M. Atkinson l'a publié d'après le *Leabhar Breac* dans l'ouvrage déjà cité, p. 274.

9° Fol. 15 v°, col. 2 : Court traité sur « l'établissement de la fête de la Toussaint », *Fagail na samna,* commence : *Fratres caris[i]mi, crescente religione Xpisziana, decrednum* est. — Cf. Whitley Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore,* p. XIX qui renvoie à une pièce analogue dans le Livre de Lismore, fol. 67 *a* 1.

10° Fol. 16 r°, col. 2 : *Mirbuli gheni in t-Slainiceda* « Miracles qui accompagnèrent la naissance du Sauveur »; commence : *Dies ergo sollempnis.*

11° Fol. 16 v°, col. 2 : Sermon sur le texte : *Intrade per angustam portum* (sic. lisez *portum*) « *Inoitcid tria-san-dorus cumang* » (Evangile de S. Mathieu, chap. VII, v. 13).

12° Fol. 19 r°, col. 2 : *Forus* ocus *dliged anm-chairdesa Fer n-Erenn.* Traité de la direction spirituelle en Irlande ; commence : *Is-é seo forus* ocus *dliged anmch. irdesa :* « Voici la science et le droit de direction spirituelle ».

13° Fol. 21 r°, col. 1 : Sermon sur trois versets de l'évangile de saint Jean, 25-27 du chap. XX. Le premier débute par les mots *Et post dies octo* que le scribe a oublié de transcrire en sorte que le sermon commence par une phrase irlandaise dont voici la traduction : « Les huit jours dont il est question

signifient les huit vertus principales par lesquelles tout juste arrive au ciel, ce sont : La foi, la chasteté, l'humilité, la charité, la prudence, la tempérance, la force, la justice. » [*N*]*a ocht laithi atherar sunn*, *ised dofornet sin na hocht suáilche aeregda triasa roich cech firén docum nime*, etc.

14° Fol. 21 v° laissé blanc sur lequel on a transcrit diverses notes : la première est un contrat fait par Domnall mac Seaain.

QUATRIÈME SECTION, fol. 22-29. Suite de la première section.

Ici reprend la première main.

15° Fol. 22 r° : Fin de l' « enseignement de Salomon » (n° 2).

16° Fol. 22 r°, col. 1 : « Défense de détruire et polluer l'église sainte » *Urghaire malurta* ocus *cillnithe na heclaisi noimhe*. Homélie sur le texte : *Zelus dommus tuae comedit me* « *Rom-gabh ét immo-do-theghdais, a-Dhé* » (Psaume 68, v. 10).

17° Fol. 24 r°, col. 1 : « La Langue toujours nouvelle » *In Tenga bithnua ;* commence : *Airdrig in domain* « Grand roi du monde ». Traité signalé par M. Whitley Stokes dans *The Lives of saints from the Book of Lismore,* p. XVII (Livre de Lismore, f°s 46-52 ; Egerton, 171, p. 44-65, etc.). Voir ci-dessus, *Revue Celtique,* t. XI, p. 241. M. Whitley Stokes nous apprend qu'il a trouvé aussi ce traité dans le ms. Phillips 9754, fol. 7 r°-9 r° et dans le manuscrit irlandais de Rennes, fol. 69^a^-74^a^. La langue toujours nouvelle était celle de l'apôtre Philippe ; elle avait été coupée neuf fois, disait-on.

18° Fol. 27 v°, col. 2 : « Deux chagrins du royaume des cieux » *Da brón flatha nimhe ;* commence : *Cid aran-aburter brón in nim* « Pourquoi parle-t-on de chagrin au ciel ? » Il s'agit du chagrin d'Enoch et Elie. On trouve un fragment de ce texte dans le *Lebar na h-Uidre,* p. 17-18 ; il est complet dans le *Livre de Leinster,* p. 280-281, et dans le manuscrit du Collège de la Trinité de Dublin coté H. 2, 16, col. 770-772 ; enfin Todd l'a signalé dans le Livre de Fermoy, fol. 72 v° (*Proceedings of the Royal Irish Academy,* vol. I, part. 1, p. 31). A la fin de ce morceau, fol. 28 r°, col. 2, on trouve la note

suivante : *Is mi-si Uildiam mac an Lega dosgribh so, ut bona moirte peribit, ailim thu a Dhia*, « C'est moi William mac an Lega qui ai écrit ceci afin de mourir d'une bonne mort, je t'en prie, ô Dieu ! »

19° Fol. 28 v°, col. 1 : *Fosc*[*él*] *ar bannsgail* « Historiette concernant une femme. » Il s'agit d'une femme qui se confessa à un saint moine ; commence : *Araile bannscál dodeachaidh do-thabairt a-choibhsen di-araile manach nóebdhiadha :* « Une certaine femme alla donner sa confession à un autre moine saintement pieux. »

20° Fol. 28 v°, col. 2 : *Scel inna lenamh* « Histoire des enfants. » Légende de l'enfant juif; commence : *Fechtus n-aen dia-rabhadar da-lenab a-comchluiche* « Une fois deux enfants jouaient ensemble. » Publié par H. Gaidoz, *Mélusine,* t. IV, col. 39-41, avec traduction et bibliographie ; cf. Whitley Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore,* p. xx-xxii.

21° Fol. 29 r°, col. 1 : Histoire d'un enfant qui, tombé dans un trou d'eau profond de trois brasses, ne se noya pas grâce à la vierge Marie. Début : *Fechtus aili dono i-sna-tiribh thair robói ben* ocus *a-mac in a-farred* « Une autre fois donc dans les pays d'orient était une femme et son fils avec elle. » Le titre commence par les mots *Fosc*[*él*] *annso.*

22° Fol. 29 v°, col. 1 : Récit légendaire sur saint Brendan, intitulé : *Fosc*[*él*] *ar Brenainn*, « Historiette sur Brendan » ; commence : *Luid Brénainn do-thabairt anma a-mathar a-hifern* « Brendan alla tirer d'enfer l'âme de sa mère. »

23° Fol. 29 v°, col. 2 : *Comrad ar-in aine* « Discours sur le jeûne ». Commence : *Is-si seo in chus im-an-dénait na dáine in-áine* « Voici la cause pour laquelle les hommes pratiquent le jeûne [du vendredi]. » Publié avec traduction et bibliographie par H. Gaidoz, *Mélusine,* t. IV, col. 133-135.

Au bas on lit la note suivante : *Uilliam mac an-Legha, qui sgribhsit, ut bona morte peribit.*

CINQUIÈME SECTION, Recueil de vies de saints. On en trouve un complément dans la septième section.

Elle comprend les fol. 30-57; elle paraît tout entière de la même main, sauf le fol. 30 r°-v°.

24° Fol. 30 r°, col. 1 : *Betha Maignenn* « Vie de saint Magniu » fondateur d'une abbaye qui porta son nom, Cill-Maigneann, aujourd'hui Kilmainham, prison, près Dublin. Le Martyrologe d'Oengus, publié par M. Whitley Stokes, met sa fête au 18 décembre. Commence : *Maighneand,* et *Toa,* et *Cobthach,* et *Librean ceitri meic Tuathail,* etc. Magniu serait mort à la fin du VIe siècle suivant O'Donovan, *Annals of the Four Masters,* note sous l'année 782. On trouve une vie du même saint en irlandais au British Museum, Egerton, 91, fol. 49.

25° Fol. 32 r° : *Betha Mochua* « Vie de Mochua », commence : [*M*]*uchúa, mac Bécain, maic Bairr,* maic *Nathi,* maic *Luigdech,* maic *Dalann di-Ulltaib.* C'est Mochua, abbé de Balla, mort en 637 suivant les *Annales des Quatre Maîtres* et celles de Tigernach, en 638 suivant le *Chronicon Scotorum.* Le Martyrologe d'Oengus met sa fête au 30 mars. Cf. Colgan, *Acta Sanctorum,* p. 789. Une homélie irlandaise sur la vie de ce saint a été publiée par M. Whitley Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore,* p. 137-146, avec une traduction, p. 281-289. Pour la bibliographie, voir *ibid.,* p. 360.

26° Fol. 33 r°, col. 2 : *Betha Senáin maic Geirgind* « Vie de Senan, fils de Gerrgend » ; commence : [*M*]*irabilis Deus in sanctis* (Psaume LXVII, v. 36), « *In spirat noem doroisce cech spirat* » « L'esprit saint qui l'emporte sur tout esprit. » Publié par M. Whitley Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore,* p. 54-74, avec traduction, p. 201-221, et bibliographie, *ibid.,* p. 337. La fête se célébrait le 8 mars. Voyez les Bollandistes, t. I de mars, p. 761.

27° Fol. 38 r°, col. 2 : *Betha sancti Seoirsi* « Vie de saint Georges » ; commence : [*D*]*eus querit eum qui persecutionem patitur;* en irlandais : *Iarradid* [sic, lisez *iarraid*] *Dia in neach fodaim ingreim ocus treáblait ar-Dhia.* M. Atkinson a publié d'après le *Leabhar Breacc* une homélie sur la passion de saint

Georges; il en a donné le texte irlandais dans *The Passions,* p. 71-81, et la traduction, p. 314-324. Un texte semblable au nôtre se trouve au British Museum, dans le manuscrit Egerton 91, fol. 11. Todd en a également signalé un dans le manuscrit irlandais connu sous le nom de *Book of Fermoy*. Voyez Atkinson, *The Passions,* p. 313-314. La fête de saint Georges se célébrait le 24 avril comme nous l'apprennent le Martyrologe d'Oengus et la passion qu'a publiée M. Atkinson.

28° Fol. 41, col. 1 : *Betha Grighora* « Vie de saint Grégoire le Grand » ; commence : [*T*]*unc dicet rex his quí a dextris* ejus *sunt*, en irlandais; *Athera Hisu Crist, rí na n-uili dul, innaithesc-su risina-firénachaib il-ló brátha* « Jésus-Christ, roi de toutes les créatures, adressera cet ordre aux justes le jour du jugement. » (Evangile de S. Mathieu, chap. XXV, v. 34.) La fête du pape Grégoire le Grand est inscrite au Martyrologe d'Oengus à la date du 12 mars. Cf. H. 2. 16, col. 860-863.

29° Fol. 42 v°, col. 2 : *Betha Longinus* « Vie de saint Longin », commence : [*D*]*ia m-búi Crist i-croich la-hIud*aid*ib* « Quand Jésus-Christ était en croix chez les Juifs ». Publié d'après le *Leabhar Breac,* par Atkinson, *The Passions,* p. 60-64, avec traduction, p. 300-304.

30° Fol. 43 v°, col. 1 : *Betha Iuliana* « Vie de sainte Julienne de Nicomédie », commence : [*R*]*o-bói aroili urraigi dar ba comainm Eleseus a cathair Nicomedia* « Il y eut un certain personnage surnommé Elisée, de la ville de Nicomédie. » La fête de sainte Julienne est dans le Martyrologe d'Oengus sous la date du 16 février.

31° Fol. 44 v°, col. 1 : *Betha na IIII Domn*all « Vie des quatre Donnell », commence : [*T*]*riar mac fogluma tangat*ur *o Choindire* « Trois étudiants vinrent de Cuinnire » ; petit traité publié d'après le *Liber flavus Fergusorum* par O'Curry, *Lectures on the Manuscript Materials,* p. 529-531.

32° Fol. 45 : *Stair Nicomed* no *Ioseph de Armatia* « Histoire de Nicomède ou Joseph d'Arimathie », commence : *In domad bliadh*ain *do-flaithus Tibir Ces*air : « La neuvième année du règne de Tibère Caesar ». M. Gaidoz, *Mélusine,* t. IV, col. 24, a fait observer que c'est une traduction complète de l'évangile de Nicodème dont il n'y a que la seconde

partie chez Atkinson, *The Passions,* p. 143-150, avec la traduction, p. 392-400.

Dans un blanc à la suite de ce morceau, fol. 52 v°, on a inséré deux pièces de vers, la première commence : *Ni glic nach gabuim fam glor*, col. 1 : la seconde : *Dia dho choimdhe,* « Dieu ton Seigneur », col. 2 ; celle-ci attribuée à Murchertach ua hIfernain, nous apprend M. Whitley Stokes.

33° Fol. 53 r°, col. 1 : *Beatha Coluim chilli* « Vie de saint Columba », commence : *Exi de terra tua...* ; en irlandais : *Facaib do-thír...* (*Genèse,* XII, 1). M. Whitley Stokes a publié deux éditions de ce document ; l'une d'après le *Leabhar Breac* avec traduction anglaise en regard dans *Three Middle Irish Homilies,* Calcutta, 1877, p. 90-125 ; l'autre d'après le manuscrit dit Livre de Lismore dans *Lives of Saints from the Book of Lismore,* p. 20-33, avec traduction, p. 168-181.

A cette vie on a ajouté fol. 56 v°, col. 2, une courte légende concernant saint Columba ; commence : *Laa n-ann tainic* Coluim Cille *a-timcealt Airne* « Un jour Columba venait de faire une tournée en Aran. »

34° Fol. 56 v°, col. 2 : *Betha in móirsheisir* « Vie des sept dormants », commence : *Rogabrí croda aindsercach for-sin domann feacht n-aill .i. Déic esidein* « Un roi cruel et désagréable prit autrefois l'empire du monde, c'était Decius. » Publié d'après le *Leabhar Breac,* par Atkinson, *The Passions,* le texte pp. 68-71 ; la traduction, p. 309-313. Manque ici la fin.

SIXIÈME SECTION. Elle comprend les fol. 58-73 ; elle paraît tout entière de la même main.

35° Fol. 58 r°, col. 1 : Opuscule commençant : *Fove*[a]*t in principio virgo mater meo .i. Go fortachtaighi Muiri, bhainntigerna dam, a-tosach mh'oibrigthi, mar adeir Agustin naem* ; « Que Marie, ma dame, m'aide au commencement de mon œuvre, comme dit saint Augustin ». M. Whitley Stokes nous apprend qu'il a trouvé une autre copie de ce document dans le ms. irlandais de Rennes, fol. 23-24.

36° Fol. 60 r°, col. 1 : Traité sans titre qui commence : *Deo patri carissimo Petro Dei gratia Portasenci .i. an-anoir Dia*

*ath*ar *carthanaig* ocus *Phetair dartinnsgnudh in-leab*ar-*so in-an-anóir* ocus *Innocens dobhi in-a-dheochai*n ocus *in-a-charthanáil* « En l'honneur de Dieu le père qui nous aime et de Pierre ce livre a été commencé en leur honneur et Innocent qui fut un diacre et un cardinal. » Finit fol. 72 v°. Suit une note ainsi conçue : *Uilliam Mhagúibhne docuir in-leab*ar-*so an-gaeidheilg* ocus *Domnall O'Conaill do-gheabh. Oráit Dia* ocus *duine for-an-anman*naib. *Dobíad bl*iadn*a in-tig*er*na a-sgribhadh an-leab*ar-*so fad*eredh *ann*so *Anno Domini* M° CCCC° XL° 3°. C'est-à-dire « William Magawney a traduit ce livre en irlandais pour Domnall O'Connell. Priez Dieu et homme pour leurs âmes ; ce livre a été écrit en fin l'an du Seigneur 1443 ». C'est le traité *De contemptu mundi, sive de miseriis humanae conditionis* composé par Innocent III antérieurement à son élévation au souverain pontificat qui eut lieu le 8 janvier 1198. Ce traité a été publié par Migne, *Patrologia latina,* t. 217, col. 701-746. Il existe du texte irlandais une copie complète dans le manuscrit Egerton 1781, p. 113, fol. 57 r° ; elle finit p. 150 et fol. 75 v° ; à la fin comme ici on trouve le nom du traducteur ; mais dans le manuscrit Egerton 1781 il paraît écrit plus exactement *Uilliam Magduibne* et non *Maguibne.* M. Whitley Stokes a signalé un fragment de la même traduction dans le manuscrit Egerton 93, fol. 147 a, et dans le manuscrit Egerton 91, fol. 1 (*The Tripartite Life of Patrick,* t. I, p. 45).

37° Fol. 72 v°, col. 1 : *Agall*amh *an c*uir*p* ocus *an anma* « Dialogue du corps et de l'âme ». Se termine inachevé fol. 73 v°, col. 2. Voir ci-dessus 6°, p. 392.

SEPTIÈME SECTION, de plusieurs mains, fol. 74-117 ; suite de la cinquième section ; commence par trois vies de saints.

38° Fol. 74 r°, col. 1 : *Bet*h*a Patraicc* « Homélie sur saint Patrice. » Le commencement manque. Une analyse de ce document a été publiée par M. Whitley Stokes, *The Tripartite Life of Patrick,* t. I, p. LVII-LXI. Le fragment débute ainsi : *di-araile i-si*n *dail, co-torch*air *di*diu L *f*er *dib* « de l'autre dans l'assemblée, en sorte qu'il en mourut cinquante hommes » ; cf. *The Tripartite Life,* t. II, p. 456, l. 18.

39° Fol. 76 v°, col. 2 : *Betha Brigdi* « Homélie sur la vie de sainte Brigite », commence : [*H*]*i sunt qui secuntur agnum quocumque ieret*. « *It-iat-so lucht lenait an t-uan neimeilnide cipe conair deach* » (*Apocalypse*, XIV, 4). Deux éditions de ce document ont été données par M. Whitley Stokes, l'une d'après le *Leabhar Breac* (*Three Middle-Irish homilies*, p. 50-87); l'autre d'après le Livre de Lismore (*Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 34-53). Ces deux éditions sont accompagnées d'une traduction anglaise, la première en regard du texte, la seconde, p. 182-200. La source paraît être la Vie latine publiée par les Pères De Smedt et De Backer, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, col. 1-76, et déjà donnée par les Bollandistes sous la date du 1er février, p. 172, et par Colgán dans sa *Trias Thaumaturga*, p. 597. Cette Vie latine paraît avoir pour auteur Laurentius Dunelmensis mort en 1154.

40° Fol. 81 v°, col. 1 : *Betha Brénaind* « Vie de saint Brendan »; commence : *Beatus qui timet Dominum, in ma*[*n*]*datis ejus volet nimis*. « *Is fechtnach* ocus *is firén finnbethadach* ocus *is forbthi in firén for-sam-bi eclai* ocus *imuaman in Choimded cumachtaig* » « Est heureux, jouit d'un vrai bonheur, est parfait le juste qui craint et redoute le Seigneur puissant. » (Psaume CXI, v. 1). Une édition d'un texte légèrement différent a été donnée par M. Whitley Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 99-116, avec une traduction anglaise, p. 247-261.

41° Fol. 87 v°, col. 1 : *Cumdach na Paitri* « Commentaire sur le Pater » (littéralement « édifice du Pater »); commence : *Sic ergo vós orábitis*, « *Bid amlaid-so didiu dognéthi ernaigthe* » (Evangile de saint Mathieu, chap. VI, v. 9). M. Atkinson a publié ce texte d'après le *Leabhar Breac*, dans son livre intitulé *The Passions*, p. 259-266, et il en a donné la traduction en anglais, *ibid.*, p. 495-503.

42° Fol. 90 r°, col. 1 : *Dighail fola Crist* « Vengeance du sang du Christ »; commence : [*D*]*a bliadain .xl. batar nahludaidi ar-forbart chruidh* ocus *chlainne* « Quarante-deux ans furent les Juifs en croissance de fortune et de postérité. » Un autre texte de ce traité se trouve dans le *Leabhar Breac*, fol. 150-154, il a été signalé dans le Livre de Fermoy, fol. 44 a, par Todd, *Proceedings of the Royal Irish Academy, Irish Mss.*

series, vol. I, part I, p. 22, et dans d'autres mss. aussi par M. Whitley Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore,* p. VI, VII. Il a pour objet la destruction de Jérusalem par Titus. A la fin, fol. 95 r°, col. 1, on lit la souscription suivante : *Mesiu Mailechlainn mac Illainn mec an-Lega do scrib an-lebar-so do Donnchad mac Briain Duib i-Briain .i. cend enich* ocus *engnuma Ghall* ocus *Ghaidhel n-Erend an-bliad*ain *do-marb*ad *Mac Iarla Urmuman a-foill le-Buitilerachaib* « C'est moi Mela-« ghlin, fils de William Mac an Legha, qui ai écrit ce livre-ci « pour Donough, fils de Brian Duv O'Brien, le plus hono-« rable et le plus brave des Anglais et des Irlandais d'Irlande, « l'année où le fils du comte d'Ormond fut tué frauduleu-« sement par les Butler » Nous savons par les *Annales des Quatre Maîtres,* t. V, p. 1836, qu'en 1585 vivait le petit-fils de Donough, fils de Brian Duv O'Brien ; il s'appelait Brian Duv, fils de Mahon, fils de Donough, fils de Brian Duv O'Brien. Le scribe William Mac an Legha, père de Melaghlin, est mentionné ci-dessus n°s 1, 18 et 23, il écrivait en 1473. Melaghlin tenait probablement la plume pour Donough vers le commencement du XVIe siècle. Suivant Todd, le meurtre dont il s'agit eut lieu en 1518.

43° Fol. 95 r°, col. 1 : *Aislingthi Adamnai*n « Songe d'Adamnan », commence : [*R*]*ofaillsiged tra do-shochaidib runi* ocus *derridusa flatha nime* ocus *to*[*d*]*erna ifirn*n « Les secrets et « les mystères du royaume du ciel et les supplices de l'enfer « ont été révélés à beaucoup de monde. » Cette pièce a été publiée 1° d'après le *Lebor na h-Uidre,* avec une traduction anglaise, par M. Whitley Stokes à Simla en 1870, 2° d'après le même manuscrit et d'après le *Leabhar Breac* par M. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 169 et suivantes ; ici manque le commencement, il faut se reporter à la page 171 de l'édition de M. Windisch pour trouver le passage correspondant au début qui vient d'être reproduit.

44° Fol. 98 v°, col. 2 : Exaltation de la Croix ; commence : [*Is*]*hé sgél innis*ter *sun*n *anosa am*al *ruc rí na-Med* ocus *na-Pers a-slait les an t-irrandus ro-fhacaib Elina don croich an Iarusal*em ocus *doratsat na Cristade hi forculu doridhise* « Voici une his-« toire ou est raconté maintenant comment un roi des Mèdes

« et des Perses emporta par vol le morceau de la croix qu'Hé-
« lène avait laissé à Jérusalem et les chrétiens le rapportèrent. »
Comparez le texte publié par M. Schirmer, *Die Kreuzlegenden im Leabhar breac,* p. 22-26, avec traduction, p. 47-51.

45° Fol. 101 r°, col. 1 : [*In*]*cipit liber centenillarum sententiarum*, livre écrit en irlandais et divisé en vingt-deux chapitres dont les titres sont latins : 1° *De-cáritate;* — 2° *De-pasiencia;* — 3° *De-dilectione Dei;* — 4° *De-humilitate;* — 5° *Dé indulgencia;* — 6° *De-compunctione;* — 7° *De oracione;* — 8° *De-confecione;* — 9° *De-penetencia;* — 10° *De apstenencia;* — 11° *De: Relingquisti seculum;* — 12° *De-timore;* — 13° *De-virginitate;* — 14° *De-justicia;* — 15° *De-invidia;* — 16° *Dé insipiencia;* — 17° *De-superbia;* — 18° *De-sapiencia;* — 19° *De-iracundia;* — 20° *De-vana gloria;* — 21° *De-fornicacione;* — 22° *De persevera*[*n*]*cia.* C'est un recueil d'extraits d'un ouvrage un peu plus développé, le *Scintillarum liber* attribué à Defensor, moine de Ligugé, au VIIIe siècle. Le *Scintillarum liber* a été publié par Migne, *Patrologia latina,* t. 88, col. 597-718.

46° Fol. 104 v°, col. 1 : *Don aitride* « De la pénitence », commence : *Cia cetna ro-forcongair aithrighe do denam ar-tus?* « Qui a le premier prescrit de faire pénitence ? ». Publié d'après le *Leabhar Breac* par Atkinson, *The Passions*, p. 220, avec traduction p. 457.

47° Fol. 105 v°, col. 2° : *Gleo Michil re-sin beist* « Combat de Michel contre le monstre » ; commence : [*D*]*auith, mac Iese, ardrig clainni hIsrahel* ocus *in primfaidh amra rofhoillsig in-a-shaltair noim conidh-aingil as-timthiridh don Chomdidh* « David, fils de Jessé, grand roi des enfants d'Israel, le prin-
« cipal et le merveilleux prophète, a montré dans son psautier
« saint que ce sont les anges qui servent le Seigneur. » Dans le *Leabhar Breac,* p. 201, on trouve le même document précédé du texte latin : *Angelis suis mandavit de te Deus, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Psaume XC, v. 11); publié par Atkinson, *The Passions,* p. 240, avec une traduction, p. 477.

Une autre rédaction est dans le *Leabhar Breac,* p. 72 ; elle commence : *Milia milium ministrabant ei et decies milies et centena milia astabant ei* (Daniel, VII, 10) ; elle a été publiée par Atkinson, *The Passions,* p. 213, avec une traduction p. 451.

48° Fol. 107 v°, col. 1 : *Imarbus Aidhaimh* « Péché d'Adam »; commence : [*D*]*oróne Día, resíu docruthaiged an duine,* ocus *rothimain* IX *n-uird ainglide* ocus *ollamn*acht *do Lucifer* « Avant de créer l'homme, Dieu fit et régla les neuf ordres angéliques et la principauté de Lucifer. » Se termine par un court chapitre, fol. 108 v°, col. 2, qui commence : [*D*]*orone Dia talum do Adum* ocus *do Eua* « Dieu fit la terre pour Adam et Eve »; cf. *Leabhar Breac,* p. 111, col. 2, ligne 52. Notre morceau paraît correspondre à celui qui commence page 109, col. 1, du *Leabhar Breac.*

49° Fol. 109 r°, col. 1 : *Briathra ar-an sacrabhuic* « Paroles sur le sacrifice [de la messe] ». Commence : *Prima au*tem *die azemoru*m *accesserunt disipuli ad Ih*esum *dicentes : ube vís paremus ti*bi *comedere Pasca* (Saint Mathieu, XXVI, 17). Publié d'après le *Leabhar Breac,* par Atkinson, *The Passions,* p. 181, avec traduction, p. 430. A la fin, fol. 112 v°, col. 1, souscription de Sean mac indiarrla, « Jean, fils du comte » à Carraaig o Coinnell (Carrigogunnell, comté de Limerick en Irlande).

50° Fol. 112 v°, col. 1 : *Stair manach nd-Eibhit* « Histoire des moines d'Egypte », commence : [*Di*] *arale la dorala for menmain Pasinutius, ab, dol do-chuartug*ud *ditreb na-hEgipti* « Un autre jour il vint à l'esprit de Pasinutius, abbé, d'aller faire une tournée dans les déserts d'Egypte. » M. Atkinson a publié d'après le *Leabhar Breac* deux fragments de ce morceau, *The Passions,* p. 55, et 56-59; les passages correspondants se trouvent ici : 1°, fol. 115 r°, col. 2, l. 8 et suiv. jusqu'à 115 v°, col. 1, l. 22; 2°, fol. 116 r°, col. 1, l. 11 jusqu'à fol. 116 v°, col. 2, l. 12, où notre pièce finit.

51° Fol. 116 v°, col. 2 : Pièce de vers commençant par les mots *Easbpuc do-bhi e*acht *ele* « Il y eut autrefois un évêque. »

52° Fol. 117 r° : Une main plus récente a écrit une pièce qui commence par les mots *Gnathach maith a-menma fairsing* « ordinairement bon son esprit vaste. »

53° Fol. 117 v° Trois morceaux écrits par trois mains. La première main paraît être celle qui a écrit la pièce précédente; le morceau (col. 1) commence : *Treas er gach ceol* « Bataille noble chaque musique ». Le second morceau (col. 2) commence : *Cu*[i]*g roid ac rocht*ain *nime* « Il y a cinq routes

qui arrivent au ciel. » Le troisième morceau occupe le bas des deux colonnes et commence : *Is-iad-so an-da-aeine decc* « Voici les douze jeûnes. »

Trois fragments de ce manuscrit, réunis sur une même planche, ont été reproduits en fac-similé par Silvestre, dans sa *Paléographie universelle* (IV, 130); ce sont les feuillets 58, 72 v° et 104 v°. Cf. l'édition anglaise donnée par sir Francis Madden, *Universal paleography,* n° 233.

Une description détaillée de ce ms. a été publiée par le Dr Todd dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy,* 1846, n° 53, vol. III, p. 223-229. Voir aussi sur ce ms. une notice intéressante de M. Gaidoz dans *Mélusine,* t. IV, p. 23-24.

On a ajouté en tête du volume la note suivante relative à sa provenance : « Manuscrit irlandois que les commissaires de la section Beaurepaire[1] ont trouvé dans une de leurs visites. C'est un ouvrage de piété contenant des homélies sur plusieurs passages de l'Ecriture sainte, la vie de saint Patrick, de sainte Brigite. Les manuscrits irlandais deviennent d'autant plus précieux que cette langue tend à se perdre totalement par la prédominance de la langue anglaise ; aussi les savans de l'Irlande et de l'Angleterre recueillent tout ce qu'ils trouvent de mss. irlandais, il n'y en a guère que de piété et sur l'histoire. Cette langue qui a la plus directe analogie avec celle des Kalmoucs et Mongols a un caractère original qui la distingue de toutes celles de l'Europe. Ses formes sont simples, très régulières et l'idiome en est très énergique ; elle s'écrivoit jadis de droite à gauche comme l'arabe, l'hébreu, etc., et paroît aussi présenter nombre de mots radicaux de ces langues, mais les formes d'abbréviations inventées par les copistes la rendent très difficile à lire, même aux savans qui l'entendent. Voyez les grammaires de Curtin et de Wallencey, écrites en anglais. VILLEBRUNE[2]. »

En tête du premier feuillet se trouve le cachet de cire de la

1. Du nom du général français Nic.-Jos. Beaurepaire, mort au siège de Verdun, en 1792.

2. Lefebvre de Villebrune, bibliothécaire national (1793-1795), éditeur et traducteur d'Athénée et de Silius Italicus.

section Beaurepaire ; le volume est coté « n° 44 » et porte à la fin les signatures de quatre membres de la même section révolutionnaire.

xve siècle. Parchemin. 117 feuillets à deux colonnes. 288 sur 200 millim. Rel. veau rac., au chiffre de Charles X. (Ancien fonds n° 8175'.)

2. Annales d'Irlande.

Fol. 1. Récit de la bataille de Mocruimé entre Art Mac Cuinn et Lugaid Mac Conn (195 ou 218 après J.-C.). Voyez H. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande,* p. cxx et 75-77.

Fol. 16. Courtes annales d'Irlande (1025-1435), incomplètes du commencement et de la fin.

xixe siècle. Papier. 44 feuillets. 198 sur 152 millim. Demi-rel. (Ancien Supplément français 966.)

3. *Triallam tiompchul na Fodla.* « Faisons le tour de l'Irlande. » Poème attribué à John O'Dubhaghain († 1372).

Publié par O'Donovan, *The topographical poems of John O'Dubhagain...* (Dublin, 1862, in-8°.)

On a ajouté à la fin une lettre d'envoi de ce manuscrit à l'abbé Sallier, bibliothécaire du Roi, datée de Dijon, 26 décembre 1739.

xviiie siècle. Papier. 59 pages et 2 feuillets. 192 sur 150 millim. Demi-rel. (Ancien Supplément français 967.)

4. Recueil de pièces ossianiques.

Page 1. *An bhruighinn chaorthuinn.* « Palais enchanté du sorbier. » — A la fin, la date, 1824.

Page 31. *Tuarusgabhail catha Gabhra.* « Récit de la bataille de Gabra. »

Page 39. *Caithreim an Deirg mhoir.* « Triomphe de Derg le Grand. »

Page 43. *Tráchta air eaglamh na seanōireadha* « Traité sur la frayeur des vieillards. » — A la fin, la date, 1824.

Page 56. Notes diverses en irlandais et anglais. — A la page 63, la date, 1817.

Page 65. *Seilg sleibhe Guilinn.* « Chasse de la montagne de Guilenn. »

Page 118. *Seilg sleibhe Fuaid.* « Chasse de la montagne de Fuad. » (Le début seulement.)

Voy. H. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande,* p. CXX-CXXI; cf. p. 203-204 du même ouvrage l'indication d'autres manuscrits.

XIXe siècle. Papier. 120 pages. 185 sur 145 mill. Demi-rel. (Ancien Supplément français 1919.)

5. Vie de sainte Nonne et de son fils saint Devy (David), archevêque de Menevie, en 519.

Publié d'après ce manuscrit par l'abbé Sionnet et M. Legonidec. (Paris, 1837, in-8°.) Une nouvelle édition de cette vie a été donnée par M. E. Ernault dans la *Revue Celtique,* 1887, t. VIII, p. 230-301 et 405-491.

A la fin, on lit l'ex-libris plusieurs fois répété : « Buhez santes Nonn. Ce presant livre appartient à moy Mre Ollivier Cloaret demeurant au lieu de la Villeneufve Treflaouvenan (?), en la paroisse de Dirinon, le 15e aoust 1697. »

XVIe siècle. Papier. 66 feuillets. 190 sur 130 millim. Rel. veau rac. (Ancien Supplément français 3127.)

6. *Tri brioghaithe an bhais.* « Les trois aiguillons de la mort »; traité religieux de Geofroi Keating.

Copié en 1730 par John Mac Cosgair pour le Père Richard Walhs (Breathnach).

Une édition du texte de ce traité a été publiée pour l'Académie d'Irlande par M. Robert Atkinson, Dublin, 1890, in-8°. La traduction est annoncée comme devant paraître prochainement.

XVIIIe siècle. Papier. 286 pages. 235 sur 180 millim. Rel. veau brun. (Ancien Supplément français 4260.)

7. Dictionnaire basque-français, par Silvain Pouvreau, prêtre du diocèse de Bourges.

XVIIe siècle. Papier. 213 feuillets. 265 sur 190 millim. Demi-rel. (Anc. Colbert 3104. — Regius 7700, 3.)

8. Le même dictionnaire.

Incomplet du commencement et de dix feuillets environ aux lettres I-K; le dictionnaire débute au mot *Çafarda* (fol. 33). — Il est daté, à la fin, du 16 octobre 1663.

Une copie des vocabulaires basques de S. Pouvreau est conservée à la bibliothèque de Rouen, sous le n° 336 du fonds Montbret.

En tête du volume se trouvent un fragment de grammaire (fol. 1-3), une liste de noms de lieux basques, et plusieurs listes de mots, avec leur traduction française, accompagnées d'observations, envoyées à S. Pouvreau par Arnauld Oihénart et datées « du 30 may 1665 » (fol. 4-32).

Fol. 201. Fragment de glossaire basque-français, *Arrayoa-Aztorea*.

Fol. 207. « Les Privileges de la v[enerable] Mère de D[ieu]. » (En français et en basque.) M. J. Vinson a reconnu que c'était le commencement du livre de Daniel de Priezac (Paris, 1648, in-8°).

Fol. 237. « 1. Gauça familier eta communa da elkar maite dutenac elkarrequin vron direnean... » (Sermon en 30 paragraphes.)

A la fin du volume, la date du « 27 9bre 1659. »

XVIIe siècle. Papier. 244 feuillets. 285 sur 180 millim. Rel. maroquin rouge, aux armes. (Anc. Colbert. 3105. — Regius 7700, 4.)

9. Imitation de Jésus-Christ, en quatre livres, traduite en langue basque par Silvain Pouvreau, prêtre du diocèse de Bourges.

Les feuillets de garde (A-H), en tête du volume, sont formés par des thèses de logique de Guillaume Benard de Rezay, soutenues au collège de Clermont, à Paris, le 10 janvier 1663.

XVIIe siècle. Papier. 178 feuillets. 190 sur 125 millim. Rel. maroquin rouge, aux armes. (Anc. Colbert, 6295. — Regius 8087, 3.)

10. Dictionnaire français-breton (1745).

A la fin (fol. 146 v°), la date 1745, et l'ex-libris : « A Mre Jaouha Gabriel Joseph Diverrés, prêtre de la Congrégation de la Mission. » — Au verso du premier feuillet de garde, cette autre note : « A Marseille, 1722, après la peste. — A Mr Diverrés, un travail de 6 mois dans ses quart d'heures indifférentz. »

On a ajouté à la suite : « Lettre d'un théologien au R. P. de Grazac, où on examine si les hérétiques sont excommuniez de droit divin. » (5 lettres imprimées ; s. l. n. d., 1737-1738, in-4°.)

XVIIIe siècle. Papier. 146 feuillets ; 30, 32, 32, 31 et 23 pages. 190 sur 150 millim. Couvert. parchemin. (Anc. Supplément français, 2643.)

11. Histoire de Napoléon Ier, par M. Poher, ancien instituteur de la commune de Ploudaniel (Finistère). 1858.

XIXe siècle. Papier. 126 feuillets. 230 sur 185 millim. Cartonné. (Ancien Supplément français, 5848. — Don de M. Poher, 1862.)

12. Mystère de la Création[1].

Copié en 1825 par Jean Le Moullec de Loguivy-lès-Lannion.

Publié par M. l'abbé Eug. Bernard dans la *Revue Celtique* (1888), t. IX, p. 149 et suiv.

XIXe siècle. Papier. 176 pages. 320 sur 210 millim. Demi-rel.

1. Les mss. 12-42 et 44-65 ont été donnés en 1864 et 1865 à la Bibliothèque nationale. A ces volumes il faut joindre les deux suivants insérés dans le fonds français :

Nouv. acq. franç. 351. « Louis Ennius, ou le Purgatoire de saint Patrice. Mystere breton en deux journées. (Traduction) », par M. F.-M. Luzel. XIXe siècle. Papier. 105 feuillets. 305 sur 195 millim. Demi-rel.

13. Mystères de la Passion et de la Résurrection.

Fol. 1. « Tragedien Passion, or Salver Biniguet, en bresonec, coriget François Derrien... 1812. »

Fol. 111. « Tragedien ar Resurection Deus an ottro Jesus Christ, en bresonnec... 1812. » — A la fin : « Finis par moi François Derrien, le huit novambre mil huit cent douze, de la ville et paroisse de Guerlesquin, canton du Pontou, arrondissement de Morlaix, départemant de Finistaire. »

XIXe siècle. Papier. 170 feuillets. 280 sur 190 millim. Demi-rel.

14. Mystère de saint Jean-Baptiste.

Fol. 1. « Commancamant an aviel santel, erves sant Jan Badezour. — Copiet erbla 1847. »

XIXe siècle. Papier. 58 feuillets. 218 sur 150 millim. Demi-rel.

15. Mystère de saint Jean-Baptiste.

Incomplet du commencement et de la fin.

XVIIIe siècle. Papier. 80 feuillets. 290 sur 150 millim. Demi-rel.

16. « La vie de Jacob et l'histoire de Joseph, suivy de la vie de Moyse. »

A la fin du mystère de Jacob, fol. 80 v°, on lit : « Ce presant papier apartient à moy Claude Le Bihan, de la parroisse de Pluzunet... le 22 janvier l'année 1765. » En 1835, il appartenait à « Jean Le Ménager, fournier de Pluzunet. »

Fol. 81 v°. « L'histoire de Moïse. » Mystère.

Le texte breton de ce mystère a été publié à Morlaix, chez Lédan, en 1850 (in-12, 312 pages), sous ce titre : *Trajedi Jacob, les hanvet Israël, patriarch Hebrean, reizet gant A. L. M. Lédan.*

Nouv. acq. franç. 352. « Analyse de saint Guennolé, mystère breton en six actes. » Par M. Luzel (25 juin 1865).

XIXe siècle. Papier. 32 feuillets. 350 sur 215 millim. Demi-rel.

Le mystère de Jacob finit à la page 139 et celui de Moïse commence à la page 141.

XVIIIe siècle. Papier. 158 feuillets. 310 sur 200 millim. Demi-rel.

17. « La vie de sainte Anne et de sainte Emeransianne, sa mere. »

Copié en 1862 par Dupré, Jean-Marie, de Loguivy-lez-Lannion.

XIXe siècle. Papier. 237 pages. 310 sur 190 millim. Demi-rel.

18. Mystère de la naissance de l'enfant Jésus.

A la fin, la mention : « Cette cayes apartien a moi François Derrien, de la ville et commune de Guerlesquin, canton du Pontou, arrondissement de Morlaix, departement du Finistaire. Finis ce jour le sept novembre mil huit cent vingt trois. »

Fol. 63. « Janvier 1812. — Nouel neve, da henevelez on Salver Jesus-Christ; voar an ær gallec, *Or dites nous, Marie,* etc.

Nouel ar henevelez
Nostriâ Salvatoris, ... »

XIXe siècle. Papier. 63 feuillets. 235 sur 170 millim. Demi-rel.

19. Mystère de l'Enfant prodigue. 1815.

A la fin, la note ordinaire de François Derrien, 1815, et une autre note de possession de Jean-François-Marie Troussel, 1836.

XIXe siècle. Papier. 34 feuillets. 205 sur 165 millim. Demi-rel.

20. Mystère de saint Crépin et saint Crépinien.

XVIIIe siècle. Papier. 37 feuillets. 305 sur 195 millim. Demi-rel.

21. Mystère de saint Laurent.

Incomplet du commencement. — A la fin, mention de la copie de ce ms. par Yves David, en 1772 ; puis, fol. 86 : « Cestte cahier de la vie de saint Lorant apartien à moy Yves David de Langoat, ce jour le 13 8bre 1773. »

XVIIIe siècle. Papier. 86 feuillets. 290 sur 175 millim. Demi-rel.

22. Mystère de sainte Tryphine.

Le prologue dans le ms. est différent de celui de l'édition.

Ȝe mystère a été publié à Quimperlé, chez Clairet, en 1863 (in-8, XLIV-454 pages). Le texte de cette édition a été établi par l'abbé Henry ; la traduction mise en regard du texte et l'introduction qui précèdent sont dues à M. Luzel.

XIXe siècle. Papier. 180 pages. 288 sur 180 millim. Demi-rel.

23. Mystère de sainte Tryphine.

Même prologue que le precédent.

Sur le premier feuillet, on lit : « Ce cahier d'histoire appartient à Guillaume Lehoanen, demeurant dans la commune de Pluzunet. — Ecrit par Goëlou, Jean, dans l'année... 1851. »

On a joint à la fin une brochure imprimée de huit pages, in-8° (Morlaix, J. Haslé, *s. d.*) : *Kloarek koat ar Rannou ha penn-herez Kerzanton,* et *Ann hini a garan war eun ton neve,* par I.-P.-R. Ar Skour, Barz I.-V. Remengol.

XIXe siècle. Papier. 236 pages. 275 sur 205 millim. Demi-rel.

24. Mystère de sainte Geneviève de Brabant.

Le titre porte : « La inosans reconu a santes Jenovefa, traduised a hallec en bresonec rimed vid hoary voar dead, coriged a neve gand J. Conan, er blaves mil eis cand pemb voar nugend, en parous Tredres, canton Plistin, arondisemand Lanion, er huesec a vis querdu, sined Jean Conan. » — Copie de 1825.

Le texte breton de ce mystère a été publié, sans traduction, chez Le Goffic, à Lannion, en 1864 (in-12, de 298 pages), sous ce titre : *Buez santez Genovefa, Tragedienn en try Act gant eur Proloc en pep act.*

XIXe siècle. Papier. 287 pages. 280 sur 170 millim. Demi-rel.

25. Mystère de sainte Geneviève de Brabant.

Rédaction abrégée, qui débute : « Canomp gant meulodiou à joa... »

XIXe siècle. Papier. 35 feuillets. 280 sur 190 millim. Demi-rel.

26. Mystère de sainte Geneviève de Brabant.

Rédaction en prose, intitulée « Vie de Geneviève, praincesse de Brabant », et qui débute : « Orsus ta ma friet... »

A la fin, on lit : « Fait par Jacques Le Moal. 1819. »

XIXe siècle. Papier. 200 feuillets. 350 sur 220 millim. Demi-rel.

27. Mystères de saint Martin de Tours et de saint Louis.

Fol. 1. « Bue a tragedie deus a Sant Martin cavallier en comancamant e amser ac er fine eo bet archescop en Tour, composset gane me Job Coat, er blaves mil eis cant pemp var nugent (1825), ... en Montroulles... »

Fol. 43. « Cahier tragédie St Louis. »

Fol. 67. Dialogue entre la joie et le chagrin. « Bonjour, ma hamarad... »

XIXe siècle. Papier. 68 feuillets. 295 sur 190 millim. Demi-rel.

28. Mystère d'Eulogius, patron des maçons.

XIXe siècle. Papier. 84 feuillets. 222 sur 200 millim. Demi-rel.

29. Louis Ennius, ou le Purgatoire de saint Patrice.

Texte abrégé et différent de l'édition de ce mystère, qui a été publiée, sans traduction, à Lannion, chez Le Goffic, en 1871 (in-12, 166 pages), sous ce titre : *Buez Louis Eunius dijentil ha pec'her bras, Trajedien en daou Act, gant eur Proloc vit peb Act.*

XIXe siècle. Papier. 41 feuillets. 300 sur 195 millim. Demi-rel.

30. Buez santes Hélèna. Vie ou mystère de sainte Hélène.

A la fin, la date du 9 décembre 1840, et la mention : « Appartient à Joseph Prigent, perruquier à Lannion. »

Le texte breton de ce mystère, un peu différent de celui du présent ms., a été publié à Lannion, chez Le Goffic, en 1862 (in-12, 107 pages), sous ce titre : *Buhez santez Helena.*

XIXe siècle. Papier. 47 feuillets. 275 sur 175 millim. Demi-rel.

31. Mystère de saint Antoine.

Au fol. 55, on lit : « Ce present livre apartient à Jan Le Flem, ... demeurant en la parroisse de Pleudaniel, le jour 22e de fevrier, l'an 1709. » — Au fol. 52 v°, 55 v° et 59 v°, autres ex-libris de Maurice Le Flem, datés de 1689, 1699 et 1700.

XVIIe siècle. Papier. 59 feuillets. 180 sur 140 millim. Demi-rel.

32. Mystère de Charlemagne et des douze Pairs.

Texte abrégé.

Fol. 70. « Belek Guegan. » Le prêtre Guégan, chanson.

« Mar plich guenach a chilaoufet... »

A la fin, on lit : « Dicté par Fanch ar Roue, à Keramborgne. » — Copie de M. Luzel.

XVIIIe siècle. Papier. 71 feuillets. 175 sur 140 millim. Demi-rel.

33. Mystère de Charlemagne et des douze Pairs.

A la fin (fol. 58), on lit : « Ce livre apartien à ... François Le Hoerou, ... le 16 avril 1774. »

Fol. 60. Vie de Malarjé.

Fol. 93. « Fablen ar butun, digasset deus a Portugal en Frans er bloa 1562 dre mest Jan Nicol, ambassadour da Rouannes a Frans mam da Louis pevoarsec. — Disput entre Paoul ar butuner a Simon na vutun quet. » Fable du tabac, apporté de Portugal en France en l'année 1562, par Me Jean Nicot, ambassadeur de la reine de France, mère de Louis XIV. — Dispute entre Paul qui use de tabac et Simon qui n'en use pas.

XVIIIe siècle. Papier. 97 feuillets. 315 sur 190 millim. Demi-rel.

34. Orson et Valentin, tragédie.

Fol. 214 v°, on lit : « Fait par moi Lesquélen, Jean-Marie, matelots à Pleudaniel, le 21 juin 1856, après beaucoup d'ambarras. Ce livre m'appartient, mais en mon absence Yves André pourra s'en servir et le pretter à celui qu'il voudra... »

Fol. 217. « Ourson a Valentin, tragedien. » — A la fin, la date : « Guerlesquin, le 27 septembre 1850. »

XIXe siècle. Papier. 239 pages. 375 sur 230 millim. Demi-rel.

35. Mystère des quatre fils Aymon.

Incomplet du commencement et de la fin. — Texte différent de l'imprimé.

Le texte breton de ce mystère a eu plusieurs éditions ; la dernière a paru à Morlaix, chez Lédan, en 1866 (in-12, 420 pages), sous ce titre : *Buez ar pevar mab Emon, duc d'Ordon, laqet e form eun dragedi, ha reizet en urz gant A. L. M. L*[*édan*]. — Cette édition donne l'acte VII en vers, tandis que cet acte est en prose dans les éditions publiées par le même libraire en 1818 et en 1833.

XIXe siècle. Papier. Pages 5-311. 330 sur 205 millim. Demi-rel.

36. Mystère de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne.

Incomplet du commencement.

XIXe siècle. Papier. 33 feuillets. 320 sur 200 millim. Demi-rel.

37. Mystère de Jérusalem délivrée, ou Godefroi de Bouillon.

Incomplet de la fin.

XIXe siècle. Papier. 274 pages. 325 sur 205 millim. Demi-rel.

38. « Bue ar brinces Athanaïse, merch ar roue Lombardi, suivet a vue ar princ Yan, cont a Boëttou a roue a Vretagne..., composset ganeme Job Coat. En Montroulles, 1836. » — Vie de la princesse Athenaïsse, fille du roi de Lombardie, suivie de la vie du prince Jean, comte de Poitou et roi de Bretagne.

Incomplet de la fin.

Fol. 38. Fragment d'un dialogue d'Arlequin. — Cf. le n° 52.

XIXe siècle. Papier. 40 feuillets. 300 sur 225 millim. Demi-rel.

39. Mystère de Cognomerus, ou Comorre et sainte Tryphine.

Le prologue, ajouté, est daté de 1839.

Au fol. 75 et ailleurs, on lit le nom de « Jacques Le Picard de Plouha. »

Fol. 79 v° « Pour fer l'abregé des sept peché mortels. »

XIXe siècle. Papier. 91 feuillets oblongs. 180 sur 220 millim. Demi-rel.

40. Mystère de Chedoni et Helena Rosalba.

Copié à Lannion, en 1839, par Joseph Prigent.

XIXe siècle. Papier. 92 pages. 280 sur 180 millim. Demi-rel.

41. Mystère du prince Fadlala.

Fol. 1-2. « Joseph et ses frères. » (En français.)

Fol. 90 v°. Règles de comput. — « Proposition pour trouver l'heures de la plainne mer... »

XIXe siècle. Papier. 95 feuillets. 305 sur 200 millim. Demi-rel.

42. Abrégé du « Dictionnaire de la l[angu]e Bretonne, par D. [Le] Pelletier, R[eligieux] B[enedictin].

Cet abrégé ne contient que les mots : « A-Bale. » — Le dictionnaire de Le Pelletier a été publié à Paris, chez Delaguette, en 1752, in-folio, VII-14 pages, 928 colonnes.

Fol. 9. « Index onomasticus vocum barbararum et exoticarum quæ in legendis Benedictinis actibus occurrunt. » — « Abbadia-Claxendix. »

Fol. 17. « Gloss. ex ms. cod. St. Germ. a Pratibus. — Abessem, adsensissem... — Antracitis... »

Fol. 24. Glossaire ancien français. « Ahaniers, ... — ... Voisent, voient... »

XVIIe-XVIIIe siècle. Papier. 55 feuillets. 350 sur 220 millim. Demi-rel. (Résidu St. Germain.)

43. Huon de Bordeaux. « Tragedie a bue Huon a Vourdel, composset gane me Job Coat, ... 1824, ... en Montroulés. »

XIXe siècle. Papier. 37 feuillets. 300 sur 220 millim. Demi-rel.

44. Mystère des Quatre fils Aymon.

Incomplet du commencement et de la fin. — Cf. le n° 35.

XIXe siècle. Papier. 191 feuillets. 300 sur 190 millim. Demi-rel.

45. Louis Ennius, ou le Purgatoire de saint Patrice.

Copie de Jean Connan, à Ploumilliau (Côtes-du-Nord). — Le commencement a été suppléé aux fol. 71-78. — Cf. le n° 29.

XIXe siècle. Papier. 78 feuillets. 330 sur 200 millim. Demi-rel.

46. « La vie du patriarche Jacob et de ses douze fils. »

Le prologue (fol. 1-2) et la fin (fol. 29-45) ont été copiés par M. F.-M. Luzel, à Keramborgne, 1844. — Cf. le n° 16.
XIXe siècle. Papier, 45 feuillets. 320 sur 190 millim. Demi-rel.

47. Mystère de Jacob et de ses fils; suivi de Moïse (fol. 62); voy. le ms. 60.

Incomplet. — Copie de 1758. « Fait par moy Ollivier Le Buzulier. » — Cf. le n° 16.
XVIIIe siècle. Papier. 131 feuillets. 310 sur 180 millim. Demi-rel.

48. Mystère de sainte Anne.

Incomplet du commencement. — A la fin, ont été ajoutés divers cantiques et prières en breton.
XIXe siècle. Papier. 188 pages. 310 sur 185 millim. Demi-rel.

49. Mystère de saint Jean-Baptiste.

Au fol. 93 v°, on lit l'ex-libris de « Claude Le Bihan, demeurant en la parroisse de Pluzunet, ... 1763. »
XVIIIe siècle. Papier. 99 feuillets. 310 sur 195 millim. Demi-rel.

50. Mystère de la conquête de Charlemagne.

Copie de Jobik Le Coat, de Morlaix. 1825.
Fol. 30. Boileau, satire sur les Femmes. Traduction en breton.
XIXe siècle. Papier. 37 feuillets. 295 sur 220 millim. Demi-rel.

51. Mystère de Robert le Diable.

A la fin, on lit : « Fait à Lannion, ce jour 25e octobre 1741. A moy Henry Le Guilcher... »

XVIIIe siècle. Papier. 145 feuillets. 280 sur 165 millim. Demi-rel.

52. La Fille aux cinq amoureux (Clémentine et Arlequin.)

Copie de Jobik Le Coat, de Morlaix.

XIXe siècle. Papier. 17 feuillets. 295 sur 220 millim. Demi-rel.

53. Vie de saint Guillaume, comte de Poitou.

Abrégé et arrangé pour la représentation par Jobik Le Coat, de Morlaix. 1840.

Le texte breton de ce mystère a été publié, en 1815, à Morlaix, chez Guilmer (in-8, 128 pages), sous ce titre : *Tragedien sant Guillarm, condt deus a Poetou.* Une nouvelle édition (même format et même nombre de pages) a paru à Morlaix, chez Haslé, en 1872.

Fol. 28. Résurrection d'Arlequin, ou le squelette ambulant, pantomime.

Fol. 31. Arlequin magicien, pantomime.

Fol. A et 34. Fragments d'un dialogue d'Arlequin ; cf. le n° 38.

Fol. 39. Fragment de la « Jerusalem delivret ; » copie de « Job Coat, ... en Montroulles. »

XIXe siècle. Papier. 42 feuillets. 290 sur 180 millim. Demi-rel.

54. Mystère de saint Pierre et saint Paul.

Copie de M. Luzel. — Voy. le n° 65 dont ce ms. forme le complément.

XIXe siècle. Papier. 32 feuillets. 203 sur 175 millim. Demi-rel.

55. Mystère de sainte Hélène. « Bue santes Helena ; tragedien brezonnek. »

Copie de M. Luzel ; Dinan, 1849. Cf. le n° 30.
XIXe siècle. Papier. 93 pages. 205 sur 160 millim. Demi-rel.

56. Mystère de Charlemagne.

Incomplet du commencement.
A la fin, le nom de « Joseph Coat ».
XIXe siècle. Papier. 40 feuillets. 280 sur 170 millim. Demi-rel.

57. Mystère du Jugement dernier.

Copie de M. Luzel.
XIXe siècle. Papier. 61 feuillets. 205 sur 155 millim. Demi-rel.

58. Mystère de saint Guillaume. « Tragedien sant Guillerme, en bresonec... Année 1811. — A François Derrien, de Guerlesquin. »

Texte abrégé. — Cf. le n° 53.
XIXe siècle. Papier. 65 feuillets. 220 sur 175 millim. Demi-rel.

59. Mystère de Jacob. « Tragedien Jacob en bresonec... 1811. »

Texte abrégé. — Cf. le n° 16.
Avec l'ex-libris de « François Derrien, de Guerlesquin ».
XIXe siècle. Papier. 63 feuillets. 220 sur 175 millim. Demi-rel.

60. « Moïse, tragédie bretonne. »

« Dans ce cahier se trouve la fin de la tragédie de Moïse », du ms. 47. — Copie de M. Luzel. Keramborgne, 1844. — Cf. le n° 16.

XIXe siècle. Papier. 9 feuillets. 220 sur 175 millim. Demi-rel.

61. Mystère de la Destruction de Jérusalem par Titus.

Incomplet du commencement et de la fin.
XIXe siècle. Papier. 91 fol. 200 sur 155 millim. Demi-rel.

62. Mystère de saint Guennolé.

Texte abrégé. — A la fin, la date du 27 janvier 1839.
Le mystère de saint Guennolé a été publié avec une traduction en regard par M. Luzel, Quimper, Charles Cotonnec, 1889 (in-8, 222 pages), sous ce titre : *Buhez sant Gwennole abad. La vie de saint Gwennolé, abbé; mystère breton en une journée et six actes.*
XIXe siècle. Papier. 50 feuillets. 200 sur 148 millim. Demi-rel.

63. Mystère de saint Guiner. « Buez sant Guigner. »

Copié par Auguste Lecorre, de Lannion. 1839.
Fol. 65. « La pauvre Bohémienne, romance. » En français.
XIXe siècle. Papier. 65 feuillets. 200 sur 145 millim. Demi-rel.

64. Mystère de sainte Tryphine.

Incomplet du commencement. — Texte différent de l'imprimé. — Cf. le n° 22.
XIXe siècle. Papier. 100 feuillets. 270 sur 175 millim. Demi-rel.

65. « Saint Pierre et saint Paul ; mystère breton. »

Copie de M. Luzel. Keramborgne, 1844. — Il faut joindre à ce ms. le n° 54, qui le complète.
XIXe siècle. Papier. 68 feuillets. 225 sur 175 millim. Demi-rel.

66. *Forus Feasa air Eirinn.* Histoire d'Irlande, par Geoffroi Keating (1644).

Ce ms. a jadis appartenu à Melchisedech Thévenot, garde de la Bibliothèque du roi (cf. *Bibliotheca Thevenotiana*, 1694, in-12, p. 240). — Voir, sur les autres mss. et les éditions de l'*Histoire d'Irlande* de Keating, l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* de M. d'Arbois de Jubainville, p. 144-146.

XVIIe siècle. Papier. Feuillets prélim. A-F, XIX et 194 feuillets. 270 sur 180 millim. Rel. veau brun (« Codex Melch. Thevenot. » — Regius 10505 *b*.)

67-70. « Dictionnaire françois-breton du dioceze de Vannes, ...composé par feu M. de Chalons, recteur de la paroisse de Sarzeau, grand vicaire de... Vannes. Revû et corrigé depuis la mort de l'auteur. » (1723.)

Tome I, A-E ; tome II, F-M ; tome III, N-R ; tome IV, S-Z.

Au bas du titre : « Ex libris Touzée de Grand'Isle, socii Sorbonici. 1774. » Ce ms. a depuis appartenu à Eloi Johanneau, n° 320 du catalogue de vente (1852).

XVIIIe siècle. Papier. 552, 422, 426 et 345 pages. 230 sur 170 millim. Demi-rel. (Vente Burgaud des Marets, mai 1873, n° 1968.)

71. Défense de la Messe, par Geoffroi Keating.

Le manuscrit est intitulé : « Clef à bouclier de la Messe (*Eochair sciath an Aifrinn*). » Voy. O'Reilly, dans *Transactions of the Hiberno-Celtic Society*, t. I, p. CXCIV, et Harris, *The Writers of Ireland*, p. 106, qui le mentionne sous le titre de *A Defence of the Mass.*

XVIIIe siècle. Papier. 14 feuillets et 194 pages. 235 sur 180 millim. Rel. veau brun.

72-88. Copies autographiées des Lois Brehon, etc., par John O'Donovan et Eugène O'Curry (1853-1855).

I. 72. « Commentary on Senchus Mor, Septiads. — H. 3. 17, Trinity College, Dublin. [O'Donovan], 1-399.

73. « Fragments of Brehon Laws. — H. 3. 17, Trinity College, Dublin. O'Donovan, 400-688. »

74. « Fragments of Brehon Laws. — H. 3. 17, Trinity College, Dublin. O'Donovan, 689-992. »

75. « Fragments of Senchus Mor, Septiads, etc. — Ms. H. 2. 15, Trinity College, Dublin. O'Donovan, 993-1224. »

76. « Breatha comhaithchesa, Triads, etc. — E. 3. 5, ms. Trinity College, Dublin. O'Donovan, 1226-1348. »

77. « Book of Aicill. — E. 3. 5, ms. Trinity College, Dublin. [O'Donovan, 1349-1551.] »

78. « Fragments of Brehon Laws. — H. 5. 15, H. 2. 12, H. 2. 16. Trinity College, Dublin. O'Donovan, 1552-1751. »

79. « Miscellaneous Brehon Laws Tracts. — Clarend. 15; Egerton, Plut. 90; Rawlinson, 487; [Cotton,] Nero, A. 7. O'Donovan, 1752-2236. »

80. « Miscellaneous Brehon Laws Tracts. — Rawlinson, 506, 502, 505, Bodleian Library. O'Donovan, 2237-2491. »

II. 81. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — H. 3. 18, Trinity College, Dublin. Curry, 1-239. »

82. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — H. 3. 18, Trinity College, Dublin. Curry, 240-755. »

83. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — H. 3. 18, Trinity College, Dublin. Curry, 756-1149. »

84. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — H. 3. 18, Trinity College, Dublin; and Book of Ballymote, Royal Irish Academy. Curry, 1150-1584. »

85. « Fragments of Brehon Laws. — Mss. Royal Irish Academy, 35-5, 43-6; and Liber Lec[ani], fol. 176 A. Curry, 1585-1944. »

86. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — H. 4. 22, Trinity College, Dublin. Curry, 1945-2136. »

87. « Miscellaneous Brehon Laws Tracts. — British Museum, Egerton, 88. Curry, 2137-2603. »

88. « Miscellaneous Brehon Law Tracts. — British Museum, Egerton, 88. Curry, 2604-2906. »

Voyez les *Ancient Laws of Ireland,* publiées dans la Collection du Maître des Rôles (1865-1879, 4 volumes in-8), notamment l'avertissement en tête des trois premiers volumes.

XIXe siècle. (Copies autographiées de John O'Donovan et de Eugène O'Curry, 1853-1855.) Papier. 290 sur 220 millim. Demi-reliure.

89-90. Chants populaires de Léon (Bretagne), recueillis par M. de Penguern.

226 pièces. — Une table détaillée renvoyant aux pages est en tête de chaque volume.

XIXe siècle. Papier. 261 et 292 pages. 325 sur 250 millim. Demi-rel.

91. Chants populaires bretons du Trecorrois, du Goello et de la Cornouaille (Bretagne), recueillis par M. de Penguern.

XIXe siècle. Papier. 211 feuillets. 375 sur 250 millim. Demi-rel.

92. Chants populaires Bretons, recueillis par Mme de Saint-Prix, de Morlaix, partie dans les Côtes-du-Nord, à Callac et aux environs, partie à Morlaix.

XIXe siècle. Papier. 122 feuillets. 325 sur 255 millim. Demi-rel.

93. Chansons bretonnes. Fragments divers, papiers et notes de MM. de Penguern et Kerambrun.

XIXe siècle. Papier. 119 feuillets. 330 sur 220 millim. Demi-rel.

94. Chansons bretonnes, recueillies par MM. de Penguern et Kerambrun.

Plusieurs de ces chansons sont accompagnées d'une traduction française.

XIXe siècle. Papier. 245 feuillets. 320 sur 220 millim. Demi-rel.

95. Chansons et dictons bretons, recueillis par MM. de Penguern et Kerambrun.

XIXe siècle. Papier. 426 feuillets. 260 sur 200 millim. Demi-rel.

96. Mystère de sainte Geneviève de Brabant.

Copie faisant partie de la collection de M. de Penguern. — Texte différent de l'imprimé. — Cf. le n° 24.

XIXe siècle. Papier. 314 pages. 290 sur 185 millim. Demi-rel.

97. Mystère de saint Guennolé.

Copie faisant partie de la collection de M. de Penguern. — Texte différent de l'imprimé. — Cf. le n° 62.

Au fol. 79 v°, mention de la copie du ms. en 1767 ; au fol. 80, on lit : « Ce livre apartien à moy Yves Balcouf de Camlez... 1770. »

Fol. 81. Fragment du Mystère de saint Symphorien.

XVIIIe siècle. Papier. 84 feuillets. 205 sur 170 millim. Demi-rel.

98. Mystère de Charlemagne et des douze Pairs.

Copie faisant partie de la collection de M. de Penguern.

XIXe siècle. Papier. 95 feuillets. 202 sur 170 millim. Demi-rel.

99. « Allonzor ha Tilmogina. » Comédie en un acte.

Fol. 21. « An Inconstanç doubl. Comedy en eun act. » (Arlequin et Flavia.) — Cf. les mss. 38 et 53.

Copie faisant partie de la collection de M. de Penguern.

XIXe siècle. Papier. 38 feuillets. 190 sur 150 millim. Demi-rel.

100. Mystère de saint Garand, saint Denis et saint Clément.

Copie faisant partie de la collection de M. de Penguern.

XIXe siècle. Papier. 176 feuillets. 470 sur 330 millim. Demi-rel.

101. Recueil de prières, en irlandais.

Page 76. *Agallamh an chuirp agus an anma.* Dialogue du corps et de l'âme. — Cf. le n° 1, art. 6 et 37.

Page 113. Traité de prononciation irlandaise, suivi d'une liste des principales abréviations usitées dans l'écriture irlandaise (p. 130-132).

XVIIIe siècle. Papier. 132 pages. 150 sur 95 millim. Rel. parchemin. (Transmission du Département des Imprimés, B. 756 A.).

102-105. « A descriptive Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, compiled by the late John O'Donovan LLD. (Unpublished.) — Dublin, 1851. » — (Copie de 1880.)

En tête du premier volume est un portrait au crayon de « James Henthorn Todd, DD. » († 28 juin 1869.)

A la fin du quatrième volume se trouve un appendice, qui contient une bibliographie des publications de O'Donovan et des extraits des *Reports to R. Irish Academy* (1878-1879).

XIXe siècle. Papier. 980 et clxxj pages. 200 sur 160 millim. Cartonné.

APPENDICE.

I.

Manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal.

Parmi les quelques manuscrits anglais que possède la bibliothèque de l'Arsenal, on trouve sous le n° 8103 un in-folio de 129 feuillets tous écrits sur les deux faces, à l'exception de six folios et deux pages restés blancs. Il contient une analyse du Livre de Lecan, depuis le folio 9 inclus « the eight first folios being lost », jusques et y compris le folio 311 où le manuscrit original se termine par le poème de Gilla Moduda : *Eire óg inis na náem* « Irlande vierge, île des saints », composé en 1143, dont on trouve un texte dans le Livre de Ballymote, p. 49-51 et qui a été publié d'après le manuscrit 16 de la collection Stowe et avec une traduction latine par O'Conor, *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, Prolegomena, première partie, pages CXLVII-CLXXXIII. Le manuscrit de l'Arsenal contient une partie de ce poème. On peut se demander si l'analyse du Livre de Lecan contenue dans le manuscrit de l'Arsenal n'aura pas été écrite au collège des Irlandais, à l'époque où le Livre de Lecan se trouvait dans cet établissement. On sait que l'administration du collège des Irlandais à Paris a donné le Livre de Lecan à l'Académie d'Irlande en 1787. L'écriture du manuscrit de l'Arsenal paraît dater du XVIIIe siècle. Mais c'est une copie faite par plusieurs mains d'un original dont l'auteur nous reste inconnu. Cet auteur a eu en quelques circonstances la prétention de rectifier l'ordre un peu confus suivi par l'auteur du Livre de Lecan, en sorte que l'ordre des feuillets est quelquefois interverti [1].

1 Cette notice a été rédigée par M. d'Arbois de Jubainville.

II.

Manuscrit de la bibliothèque Mazarine.

La bibliothèque Mazarine possède un manuscrit irlandais (n° 3075), composé en grande partie d'une copie, par Domhnal O'Crobhminn, datée de 1760, de l'Histoire d'Irlande de Keating (fol. 32-118). L'ouvrage de Keating est suivi (fol. 118 v°) de : *Agallamh na Seanoraide* « Dialogue des vieillards ». (Voy. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 3-4.) En tête et à la fin du volume ont été copiées différentes poésies pieuses en irlandais moderne (fol. 20-29 et 124-139). — XVIIIe siècle. Papier. 170 feuillets. 320 sur 195 millim. Rel. veau. Ex-libris gravé de « T. Cooke, S. F. B. L. I. »

LISTE DES COPISTES ET POSSESSEURS
DE MANUSCRITS DE MYSTÈRES BRETONS

André (Yves), 34.
Ar Roué (Fanch), 32.
Balcouf (Yves), 97.
Cloaret (Olivier), 5.
Coat (Job), 27, 38, 43, 50, 52, 53.
Coat (Joseph), 56.
Conan (Jean), 24, 45.
David (Yves), 21.
Derrien (François), 13, 18, 19, 58, 59.
Dupré (Jean-Marie), 17.
Goelou (Jean), 23.
Le Bihan (Claude), 16, 49.
Le Buzulier (Olivier), 47.
Le Coat. *Voy.* Coat.
Lecorre (Auguste), 63.
Le Flem (Jean et Maurice), 31.
Le Guilcher (Henry), 51.
Lehoanen (Guillaume), 23.
Le Hoerou (François), 33.
Le Ménager (Jean), 16.
Le Moal (Jacques), 26.
Le Moullec (Jean), 12.
Le Picard (Jacques), 39.
Lesquélen (Jean-Marie), 34.
Prigent (Joseph), 30, 40.
Troussel (Jean-Fr.-Marie), 19.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

Abréviations irlandaises (Liste des principales), 101.
Adam (Péché d'), 1 (48).
Adamnain (Songe d'), 1 (43).
Aicill (Book of), 77.
Aiguillon de l'amour de Dieu, 1 (4).
Allonzor ha Tilmogina, comédie, 99.
Ame. Dialogue du corps et de l'âme, 1 (6 et 37), 101.
Anne (La vie de sainte), 17, 48, 49.
Antoine (Mystère de S.), 31.
Arlequin (Clémentine et), 52.
Arlequin et Flavia, 99.
Arlequin (Fragments d'un dialogue d'), 38, 53.
Arlequin (Résurrection d') et Arlequin magicien, pantomine, 53.
Ar Skour, Poésies, 23.
Athénaïse, fille du roi de Lombardie (Vie d'), 38.
Aymon (Mystère des quatre fils), 35, 44.

Ballymote (Book of), 84.
Basques (Manuscrits), 7, 8, 9.
Bède. Scintillarum liber, 1 (45).
Bohémienne (La pauvre); romance, en français, 63.
Boileau. Satire sur les femmes, en breton, 50.
Breatha Comhaithehesa, 76.
Brehon (Copies autographiées des mss. des Lois), 72-88.
Brendan (Légende de S.), 1 (22), (40).
Brigitte (Homélie sur sainte) 1 (39).

Cantiques, en breton, 48.
Carnaval (Le); farce, 33.
Chagrin (Dialogue entre la joie et le), 27.
Chagrins du royaume des cieux (Les deux), 1 (18).
Chalons (De). Dictionnaire français-breton du diocèse de Vannes, 67-70.
Chansons bretonnes, recueillies par MM. de Penguern et Kerambrun, 93-95.
Chants populaires de Léon (Bretagne), recueillis par M. de Penguern, 89-90.
Chants populaires bretons du Trecorrois, du Goello et de la Cornouaille (Bretagne), recueillis par M. de Penguern, 91.
Chants populaires bretons, recueillis par Madame de Saint-Prix, de Morlaix, 92.
Charlemagne et des douze Pairs (Mystère de), 32, 33, 56, 98.
Charlemagne (Mystère de la conquête de), 50.

Chedoni (Mystère de), 40.
Chrétien. Voy. Juif.
Christ (Vengeance du sang du), 1 (42).
Ciel (Routes du), 1 (53).
Clément (Mystère de S.), 100.
Clémentine et Arlequin, 52.
Cognomerus (Mystère de), 39.
Columba (Vie de S.) 1 (33).
Comorre (Mystère de), 39.
Comput (Règles de), 41.
Confession. Voy. Moine.
Cooke (T.), possesseur du ms. appendice II.
Corps. Dialogue du corps et de l'âme, 1 (6), (37), 101.
Création (Mystère de la), 12.
Crépin et Crépinien (Mystère des SS.), 20.
Croix (Exaltation de la), 1 (44).

David (Vie de S.), 5.
Defensor de Ligugé (?). Liber scintillarum, 1 (45).
Denys (Mystère de S.), 100.
Derg le grand (Triomphe de), 4.
Devy (Vie de S.), 5.
Direction spirituelle en Irlande, 1 (12).
Diverrés (Gabriel-Joseph). Dictionnaire français-breton, 10.
Domnall mac Seaain. Contrat, 1 (14).
Donnell (Vie des quatre), 1 (31).
Donough, copiste du ms. 1.
Dormants (Vie des sept), 1 (34).
Dublin. Catalogue des mss. irlandais de Trinity College, par John O'Donovan, 102-105.

Eglises (Défense de polluer les), 1 (16).
Egypte (Moines d'), 1 (50).
Elie (Récit de l'état d') au ciel, 1 (18).
Emerentienne (Vie de sainte), 17.
Enfant (Histoire d'un) sauvé par la vierge Marie, 1 (21). — Voyez aussi : Juif.
Enfant prodigue (Mystère de l'), 19.
Enfer (Description de l'), 1.
Ennius (Mystère de Louis), 29, 45.
Enoch (Récit de l'état d') au ciel, 1 (18).
Enseignement (Science de l'), 1 (8).
Eulogius (Mystère d'), 28.

Fadlala (Mystère du prince), 41.
Femme. Voy. Moine.
Fille aux cinq amoureux (La), 52.
Flathri, copiste du ms. 1.
Flavia (Arlequin et), 99.
Fuad (Chasse de la montagne de), 4.

Gabra (Récit de la bataille de), 4.
Garand (Mystère de S.), 100.
Geneviève de Brabant (Mystère de sainte), 24, 25, 26, 96.
Georges (Vie de S.), 1 (27).
Godefroid de Bouillon (Mystère de), 37.
Grazac (Lettres d'un théologien au R. P. de), impr., 10.
Grégoire le grand (Vie de S.), 1 (28).
Guégan (Le prêtre), chanson, 33.
Guennolé (Mystère de S.), 62, 97.
Guilenn (Chasse de la montagne de), 4.
Guillaume, comte de Poitou (Vie de S.), 53, 58.
Guiner (Mystère de S.), 63.

Helena Rosalba (Mystère de Chedoni et), 40.
Hélène (Mystère de sainte), 30, 55.
Huon de Bordeaux (Mystère de), 43.

Imitation de J.-C., en basque, 9.
Inconstanç doubl (An), comedie, 99.
Innocent III. Traité de la misère de la condition humaine, 1 (36).
Irlande (Annales d'), 2.
Irlande (Direction spirituelle en), 1 (12).
Israel (Histoire des enfants d'), 1 (1).

Jacob (La vie de), 16, 46, 47, 59.
Jean, fils du comte, copiste du ms. 1.
Jean-Baptiste (Mystère de S.), 14, 15.
Jean, comte de Poitou et roi de Bretagne (Vie de), 38.
Jérusalem (Histoire de la destruction de), 1 (42). — (Mystère de la destruction de Jérusalem), 61.
Jérusalem délivrée (Mystère de), 37, 53.
Jésus (Mystère de la naissance de l'enfant), 18.
Jésus-Christ (Imitation de), en basque, 9.
Jésus-Christ (Vengeance du sang de), 1 (42). — Voyez : Sauveur.
Jeûne (Discours sur le), 1 (23). — Jeûnes (Les douze), 1 (53).
Joie (Dialogue entre la) et le chagrin, 27.
Joseph (L'histoire de), 16.
Joseph et ses frères (en français), 41.
Joseph d'Arimathie (Histoire de), 1 (32).
Jugement dernier (Mystère du), 57.
Juif. Légende de deux enfants, un juif et un chrétien, 1 (20).
Julienne de Nicomédie (Vie de sainte), 1 (30).

Keating (Geoffroi). Les aiguillons de la mort, 6. — Histoire d'Irlande, 66 et appendice II.
Kerambrun (R.-G.). Chansons bretonnes, 93-95.
Langue toujours nouvelle, 1 (17).
Laurent (Mystère de S.), 21.
Lecain (Book of), 85 et appendice I.
Lefebvre de Villebrune. Note sur le ms. 1.
Legha (William mac an), copiste du ms. 1.
Le Pelletier (Dom). Dictionnaire de la langue bretonne, 42.
Loch Cé (Annales de), 2.
Lois Brehon (Copies autographiées de mss. des), 72-88.
Longin (Vie de S.), 1 (29).
Louis (Mystère de S.), 27.
Louis Ennius (Mystère de), 29, 45.
Luzel (F.-M.). Collection de mystères bretons, 12-41 et 43-65.

Mac Cosgair (John), copiste du ms. 6.
Magawney, ou Magduibne, (William), traducteur, 1 (36).
Magniu (Vie de S.), 1 24.
Maguelonne (Mystère de Pierre de Provence et de la belle), 36.
Malarjé (Vie de), 33.
Marie (Légende de la vierge), 1 (7). — Voy. aussi : Enfant. — Privilèges de la mère de Dieu (français-basque), 8.
Martin de Tours (Mystère de S.), 27.
Messe (Paroles sur la), 1 (49).
Michel (Combat de S.) et du dragon, 1 (47).
Miroir du pécheur, 1 (3).
Mochua (Vie de S.), 1 (25).
Moine (Histoire d'une femme qui se confesse à un moine), 1 (19).
Moines d'Égypte (Histoire des), 1 (50).
Moïse (L'histoire de), 16, 47, 60.

Murchertach ua hIfernain. Vers, 1 (32).

Napoléon I (Histoire de), en breton, 11.
Nicodème (Evangile de) ou Nicomède (Histoire de), 1 (32).
Noëls bretons, 18.
Nonne (Vie de sainte), 5.

O'Connell (Domnall). Ms. copié pour lui, 1 (36).
O'Crobhminn (Domnal), copiste du ms. appendice II.
O'Curry (Eugène). Copies autographiées des Lois Brehon, etc., 81-88.
O'Donovan (John). Copies autographiées des Lois Brehon, etc., 72-80. — Catalogue des mss. irlandais de Trinity College, Dublin, 102-105. — Liste des publications de O'Donovan, 105.
O'Dubhagain (John). Triallam tiompchul na Fodla, 3.
Oihénart (Arnaud). Observations sur le Dictionnaire basque-français de S. Pouvreau, 8.
Orson et Valentin (Mystère d'), 34.
Ossianiques (Recueil de pièces), 4.

Passion et de la Résurrection (Mystère de la), 13.
Pater (Commentaire sur le), 1 (41).
Patrice (Mystère du purgatoire de S.), 29, 45. — Homélie sur S. Patrice, 1 (38).
Paul (Mystère de S. Pierre et S.), 54, 65.
Péchés mortels (Abrégé des sept), 39.
Penguern (J.-M. de). Chants populaires bretons, 89-91, 93-95.
Pénitence (De la), 1 (46).
Perses (Sur les rois des), 1.
Philippe (S.). La langue toujours nouvelle, 1 (17).
Pierre de Provence (Mystère de), 36.
Pierre et S. Paul (Mystère de S.), 54, 65.
Poésies pieuses, en irlandais, appendice II.
Poher. Histoire de Napoléon Ier, 11.
Pouvreau (Silvain). Dictionnaire basque-français, 7, 8. — Traduction de l'Imitation de J.-C. en basque, 9.
Prières, en breton, 48.
Priezac (Daniel de). Privilèges de la mère de Dieu, 8.
Prononciation irlandaise (Traité de la), 101.

Rezay (Thèses de logique de Guillaume Bernard de), 9.
Robert le Diable (Mystère de), 51.
Rosalba (Mystère de Chedoni et Helena), 40.

Saint-Prix (Madame de). Chants populaires bretons de Morlaix, 92.
Salomon (Enseignement du roi) 1 (2) et (15).
Sauveur (Miracles qui accompagnèrent la naissance du), 1 (10).
Scintillarum liber, 1 (45).
Senan (Vie de S.), 1 (26).
Senchus Mor (Commentaires sur le), 72. — Fragments, 75.
Sermons bretons, 1 (5), (11), (13), (35), (49).
Sermon, en basque, 8.
Sorbier (Palais enchanté du), 4.
Speculum peccatoris, 1 (3).
Stimulus amoris Dei, 1 (4).

Symphorien (Fragments du Mystère de S.), 97.

Tabac (Fable du), 33.
Todd (J.-H.). Son portrait, 102.
Toussaint (Sur l'institution de la fête de la), 1 (9).
Tryphine (Mystère de sainte), 22, 23, 39, 64.
Valentin (Mystère d'Orson et), 34.
Vers (Pièce de), 1 (51). — Voy. Poésies.
Vieillards (Traité sur la frayeur des), 4. — Dialogue des vieillards, appendice II.
Villebrune (Lefebvre de). Note sur le ms. 1.
William mac an Legha, et William Magawney, ou Magduibne, copistes du ms, 1.

NOTA

Il y a des gloses bretonnes dans les mss. de la Bibliothèque nationale Lat. 3182, 12021, et Nouvelles acquisitions 426. Celles des deux premiers ont été publiées par M. Whitley Stokes, *Old Breton glosses,* Calcutta, 1879, p. 2 ; celles du dernier par M. Léopold Delisle, *Histoire littéraire de la France,* t. XXXI, et *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,* t. XXIII ; voir aussi *Revue Celtique,* t. X, p. 147-148.

THE OLDEST VERSION

OF

TOCHMARC EMIRE

INTRODUCTION.

Tochmarc Emire, the Wooing of Emer, is the name of one of those Old Irish sagas, which have gathered around the Ulster king Conchobur and the chief heroes of his court. It was considered and classified [1], as one of the *remscéla* or introductory tales of the greatest epic of this cycle, the *Táin Bó Cúailnge,* because its purport is the love of the principal hero of the Táin, Cúchulind. To judge from the considerable number of manuscripts — eight in all — in which the text has come down to us, as well as from references to it in Irish literature [2], *Tochmarc Emire* was a favourite saga with the Irish,

1. It is mentioned as such in LL. 245 b, 33 : *de thochmurc* [*Emire*], though not in the list of remscéla in D. 4, 2, Rev. Celt., VI, p. 191.

2. It is mentioned in the list of tales published by Jubainville, Catalogue p. 262, under the title *Tochmarc Emire la Coinculainn*, and in the Introduction to the Senchus Mór, Ancient Laws I, p. 46, 11. In that part of the Táin Bó Cúalgne which is called *Inna Formolta* and in which Fergus speaks of Cuchulind's age, LU. 58 b, 24 (and Eg. 1782, fo. 92 a, 2, which seems to be a copy of LU.), these words occur : *issint sessed bliadain luid do foglaim gaiscid 7 chless la Scáthaig* « in the sixth year he went to learn valour and feats with Scathach ». Here both MSS have the following note in the margin : *Obicitur Tochmarc Emire deso* (*doso* Eg.), which I take to mean « T. E. contradicts this ». T. E. was used by Cormac in the compilation of his glossary, as appears from the articles *belltaine* and *ói* ; and it was one of the *seinscreaptra meamruin,* from which O'Clery took his glos-

until, like the rest of the heroic tales, it was superseded by those of the Ossianic cycle.

T. E. has not hitherto been edited. Extracts from it were printed and translated by O'Curry *Manners and Customs* pass., who also gave some account of the contents, ib. III, p. 315. A tentative and often erroneous[1] translation of the whole tale was published by me two years ago in the first volume of the *Archæological Review,* n° 1-4.

Besides, T. E. has recently been treated by Professor Rhys in his Hibbert Lectures pp. 448 seqq. He sees in Cúchulind's quest of a wife and his expedition to Alba and Scáthach a version of the sunhero's visit to the other world. I know little of the methods of mythological investigation; but I would point out the fallacy of two arguments, which Professor Rhŷs uses for his interpretation. It is true, that Cúchulind travels, but it should be pointed out that he does so in the opposite direction to the sun, from west to east. Secondly, there is nothing about Emer or her father to suggest the realms of darkness. Professor Rhŷs in bestowing the epithet « coal-faced king »

ses, as may be seen by such entries as *easomain .i. fáilte, gart .i. eineach, genide grainne, misimirt .i. droichimirt,* etc., which occur in the text of T. E. Lastly, I would quote an amusing passage from the H. 3. 17 version of *Aislinge Meic Conglinne,* in which the appearance of the *fathliaig,* who cures Mac Conglinne from his voracity, is thus described (p. 739): *cona triubhus do biud scabail fo cossaibh, cona assaibh ierslesai hiraibe Táin Bó Cúailgne ocus Pruigen Dá Derg isin asa robái fo cois deis, Tochmarc Etaine ocus Tochmarc Emere isin asa robái fea cois cli.* « With his trousers of pancake around his legs, with his shoes made of a hind-quarter, the Táin Bó Cúailgne and Bruiden Dá Derg in the shoe, which was on his right foot, Tochmarc Etaine and Tochmarc Emere in the shoe, which was on his left foot. »

1. *e. g.* p. 69, 3: *class* is translated by « fatness » instead of « chase »; cf. *adclaidim* « I chase », Stokes Trip. Life Ind. — p. 70, 18: *renga rodaim* « reins of a great ox » is wrongly rendered by « moustache » — p. 72, 10: *dubithir leth dubfolach* should have been rendered by « as black as the side of a black ruin ». *folach* is the gen. of *fol* which occurs Rev. Celt. IX, p. 90. — p. 74, 29: « I earn thanks from no one ». Cf. *ni tuille buidhe fri nach ríg intí Domnall Breacc,* Fled Dúin na n-Géd, p. 54. — p. 153, 5: *muir druidechta rusba fair co muirseilche and co n-aicniud suigech leis cosuiged in fer cona armgaisciud for lár a istadbuilc* « a magic sea was on it, with a seaturtle in it of a sucking nature, so that it would suck a man with his armour on to the ground of its... » — p. 154, 7: *is ed dolodmar-ni* « this is the way we went ». — p. 155, 35: *amhor* « wail, lament », not « music ». Cf. Rev. Celt. X, p. 367.

on Forgall, has fallen into a serious error. The Irish words are *ingen rig, richis garta* and are applied by Emer to herself: « (I am) the daughter of a king, a ruddy flame of hospitality. » *richis* never means « black coal », but « live, burning coal or embers »[1]; and *garta* is the genitive of *gart,* often glossed by *enech* or *féile* « liberality, bounty, hospitality ».

But by far the most important treatment T. E. has received at the hands of Professor Zimmer in his paper on Teutonic influences upon the Irish heroic sagas, *Zeitschrift für Deutsches Alterthum XXXII.* Unfortunately, in this as in other papers of the same author, the gold is so mixed up with the dross that it is difficult to purge the one from the other. But in spite of the wrong statements, hasty conclusions, and idle conjectures with which this paper abounds, and some of which I have pointed out elsewhere, I hold that Zimmer has proved one of his main points which concerns us here, viz. that in several of the Irish heroic sagas we can distinguish between a pre-Norse and a post-Norse redaction. As will be shown later on, T. E. is one of these.

The following is a list of the MSS. in which T. E. has come down to us. Only the two first MSS. contain a complete text.

(1) H, contained in the Harleian MS. 5280, from fo. 27 a-35 b. The MS. was written by Gilla Riabhach O'Clery, as appears from the following entry on fo 76 a: « Or*aid* ar anmain an truaghain scribas an cuilm*en* so dó fen .i. Gilla Riab*ach* mac Tuath*ail* m*aic* Taide Caim i Clerich 7 tabr*ad* cech oen dia foigena in oraid do*n* scribn*id*. » Tuathal O'Clery died in 1512 according to the Four Masters.

(2) S, contained in the Stowe MS. 992, now in the R. I. A, and classed D. 4. 2, fo. 80 a 1-85 b 1. This MS. was written at Frankford, King's Co., in 1300. See my edition of the *Merugud Uilix,* p. V[2].

1. See Windisch s. v. *richiss.*

2. I take this opportunity of supplementing the list of contents which I gave of this MS. in the *Revue Celtique* VI, p. 190.

fo 25 b, 2: Crichairecht na Midhe incipit .i. mar teit abann Lifi osin siar co hAth Cliath 7 o hAth Cliath cusan Righidh [the Rye water] 7 on Righidh siar co Cluain Conaire o Faolain [Cloncurry] 7 o Chluain Conairi o Faolain siar co hAth in Muilinn in Frang*caig*.

(3) **U**, contained in the Lebar na hUidre, from p. 121 a-127 b. Part of it is now illegible, and between pp. 124/25 and 126/27 leaves are lost.

(4) **E**, a fragment contained in the Egerton MS. 92, fo. 24 a, 1-25 b. This MS. was written in 1453, as appears from the following entry on fo. 12 b: finitt anno do*mini* m° cccc° l° 3°.

(5) **F**, a fragment contained in the Book of Fermoy, pp. 207 a—212 b. The beginning is illegible, there is a gap between pp. 210/11, and the end is wanting.

fo. 50 b, 2: Don scuaib a Fánuid 7 don roth rám*ach* 7 dont saighnen teintighi inso. The same text LBr. p. 242 b. Cf. Stokes, *Trip. Life*, p. xxxvii.

fo. 51 a, 1: Senadh Saighri. fo. 51 b, 1: Inní díatá Cusli- Brighde 7 Aidhed mic Dhíchoime. Ends fo. 53 b, 2.

fo. 51 b, 2: Feachtus diatarrla Flann mac Lonain. A tale, of which O'Curry. *Lectures* II, p. 100 gives an abstract.

fo. 52 b, 2: (B)ai ri amra for hib Failgi fecht naill .i. Eoch*u* a ainm. Bui ainim mor forsin righ .i. da n-óó eich (no pill) fair.

fo. 55 a, 2: Espucc Etchean cecinit dona tri Colmanaibh an tanccatar o Roim.

fo. 53 b, 2: Doraidetar do*no* na hubduir corub do secht rannaib doronad Adam. An cetrand dib do thalmhuin. Ends fo. 54 a, 1.

10. 55 b, 1: A poem beginning: Dlegaidh righ a riarug*ud* Doreir na legenn lebrach, Dlighit filidh fiadhug*ud*, Ferr estecht inda hengach. « A king must be obeyed, According to bookish lore, Poets must be honoured, Better to listen than to prate. »

fo. 55 b, 2: The Dinnsenchus of Lusmag. The same Leb. Lec. p. 258 b, 1.

fo. 56 a, 1: The Dinnsenchus of Mag Lenai. The same Leb. Lec. p. 259 a, 1.

fo. 56 a, 2: The Dinnsenchus of Loch n-Deirgdeirc. The same Leb. Lec. p. 242 a, 2.

fo. 56 b, 2: The Dinnsenchus of Slíab Mairge. The same Leb. Lec., p. 234 a, 2.

ib. The Dinnsenchus of Crechmæl. The same Leb. Lec. p. 249 a, 1.

fo. 61 b, 2: (R)oboi ri amra for Geist*edh*aib .i. Cainnill a ainm 7 doriacht teidm n-adhuathmar a n-aimsir in righ sin gusna Geist*edh*aib. Ends fo. 62 b, 2.

fo. 64 b, 1: A quatrain: Maircc chuindgus ní for carait, Minab lainn lis a tabairt. Is e déde nostá de, Miscais ocus oirbire. « Woe to him that seeks anything from a friend, unless he is ready to give it. These are the two things will follow therefrom, hatred and reproach ».

fo. 64 b, 2: Boui rechtaire diumsach oc rig Alban 7 dorala gnim n-ingnad n-indligthech do .i. mad [leg. mag] boui occi 7 ar da sesrach .x. esiden, conid ed rob ail don rechtaire, ar in muidhe [leg. muighe] sin i n-œnlo 7 a buain a n-oenlo. Roharad in mad [leg. mag] 7 rolaad sil cruithnechta ann iarsin, etc.

(6) **B**, a fragment contained in the vellum quarto classed Betham 145 (R. I. A.), pp. 21-26. There is a gap between pp. 24/25.

(7) **b**. This is a paper MS. bound up with the preceding vellum MS. p. 68 : Incipiunt u*er*ba Scathaige etc. followed by the episode beginning Cid diatá Emain Machæ, — p. 70. pp. 113-128 a fragment of T. E. There is a gap between pp. 124/25.

(8) **R**. The Bodleian MS. Rawlinson B. 512 contains from fo. 117 a, 1—118 a, 2 a version of the second half of the tale, followed by Scáthach's parting words to Cúchulind. That portion of the MS. to which these texts belong was copied in the 15th century from the lost Book of Dubdáleithe. This is evident from the following heading to the first tale of the layer : INcipit di Baili in Scail inso ar slicht hsenlib*air* Duibdaleithi .i. comarpa Pat*raic*. As O'Curry, *MS. Materials* p. 19, has shown, this Dubdáleithe is almost certainly identical with the bishop of Armagh of that name, who filled the see from 1049-1064. It is to be assumed that he was the compiler of the book named after him. Thus we have strong evidence that **R** represents a version existing about the middle of the 11th century. But there are valid reasons for dating the original redaction of this version at least three centuries further back.

An examination of the eight versions enumerated above at once reveals the fact that, with one exception, all contain an identical text, and throughout agree so closely that they must have sprung from one archetypus. The one MS that stands apart and varies from all the others in such a manner that it cannot have sprung from the same source, is **R**. The most important points in which it differs are the following.

1. The text is not glossed.

2. The style is much simpler. Only the main features of the narrative are given, and these shortly, and without any adornment or repetition.

3. A large number of incidents and episodes are not found, of which the following are the more important :

(*a*) The incident of the *drochet ind alta* or Cliff Bridge,

which leads to Scáthach's abode. Scáthach does not dwell on an island (*Archaeological Review*, p. 299.)

(*b*) Scáthach's pupils are not enumerated *(ib.)*

(*c*) The name of Cúchulind's and Aifle's son (Connla in the other versions) is not given; nor does the incident with the finger-ring occur, nor does Cúchulind put any *gessa* on his son (*Arch. Rev.*, p. 302.)

(*d*) Cúchulind's feats are not enumerated (*ib.*)

(*e*) There is no visit to Rúad, the king of the Isles; the episode of Derbforgaill and the three Fomori does not occur (*Arch. Rev.*, p. 304.)

(*f*) Lastly, the end is cut very short. The various combats at the fords, Bricriu's taunt, and the other proceedings at Emain are not told (*Arch. Rev.*, p. 306.)

To those who have read Zimmer's arguments for the assumption of a twofold redaction of Old Irish sagas, a pre-Norse and a post-Norse one, the absence in **R** of the incidents mentioned under (*e*), and possibly under (*a*), will be a strong argument for regarding **R** as the only extant representative of a pre-Norse, and the other versions as representing a post-Norse redaction of Tochmarc Emire. This is rendered certain by a consideration of the following fact.

The incident of Forgall Manach's visit at Emain is thus told in **R**. *Is de iarom dolluid Forgall Manach dochom n-Emnai Machæ isnahib Gallécuscaib, amail bítís techta rig Gall do accallaim Conchabair, co n-immchomarc dó di órdúisib 7 fín Gall.* « Therefore F. M. went to E. M. in a Gaulish garb, as if it were an embassy from the king of the Gauls, to confer with Conchabur, with an offering to him of golden treasures and wine of Gaul. » Here we have clearly a voice from that oldest period of Irish history, when *Gall* was used in its original sense of *Gallus* « a Gaul ». Now, all the other versions give the end of this passage thus: *co n-immchomarc dó di órdúisib Finngall 7 cecha maithiusa archena* « with an offering to him of golden treasures of the Norwegians, and all sorts of good things besides. » In the interval between the first and second redaction of T. E. the term *Gall* had changed its meaning to that of « Norseman ». The new redactor, having before him

a copy of the old version — as will be shown elsewhere — found there an absurdity, viz. « Norse wine » or « wine of Norway ». By one stroke of the pen he changed *fín gall* to *finngall,* and altered the sentence accordingly.

There can be no doubt, then, that in the case of T. E. we may distinguish between

I. a pre-Norse version of, say, the 8th century, represented by **R**, and

II. a post-Norse version of, say, the 11th century, represented more or less faithfully by all the other MSS.

It will now be necessary to show that the language of **R** bears out the result arrived at. It must, of course, be borne in mind that **R** was copied in the 15th century, i. e. at the threshold of modern Irish, from an 11th century MS. But even thus there are but few Middle-Irish forms[1], and the Old-Irish character of the language stands out so clearly that we can safely claim the text of **R** as a piece of Irish the 8th century. A comparison with the language of the Old-Irish glosses will show this.

First, as to sounds and their representation, notice the following archaic forms and spellings :

eu for later *eó* (Z. 35) in *eulas* 51.

oi for later *oe* (Z. 31) in *Loigaire* 36, 38, *doine* 52, *oinar* 103.

i for infected *a* (Z. 4) in *trogin* 2, the gen. of *trogan.*

i for later *ai* (Z. 6) in *sodin* 38.

i for infected *e* (Z. 10) in *slig* 27, *slige* 61, the dat. and gen. of *sleg*, later *sleig, sleige.*

du (Z. 638) 90, 140, 146, *nu* 74 (Z. 415), *ru* 65 (Z 441), *fu* 3 (SP. V. 3) for *do, no,* etc.

th for *d* in auslaut (Z. 71) in *benaith* 137, *noberath* 130, *corath* 136, *daunaith* 126, *milith* 105, *fedeth* 106.

1. Such as the spelling *limb* for *limm* 67, *an* for *in, ana* or *'na* for *inna, dona* for *donaib, for ind* for *forsind* 64; the masc. *di* for the fem. *dí* 87, 89; transported *n* after *mag* and *tech* 46, 51 : the datives *carpat, tochmarc, Forgall* for *carput, tochmurc, Forgull ; in chonlaid* 60 (nom. pro accus.) the acc. pl. *Mumain* for *Mumna, beimmennai* for *beimmenn* 85, 148 ; the construction *batair erdrach a cumachtai na hingine ; do* for *di* in *brónach do dith a coiceli ;* lastly, perhaps, the dative sing *talam* for *talmain.*

d for *th* in inlaut (Z. 73) in *madair* 64, *taidslantai* 141.

ch for *g* in auslaut (Z. 71) in *oinich* 92, *Lugdaich* 91, *dedenaich* 138, *d'adaich* 66.

g for *ch* in auslaut (Z. 74) in *buadag* 36.

au for *ú* in *daun* 60, *daunaith* 126, *matau* 49, and *ll* for *l* in *allaili* 43, *allaill* 52 are curious. Also notice *die* « day » (Z. 270) for *dia*, 45.

Declension.

The forms of the article are, as a rule, well preserved:

ind rí 85, 93 , *ind neich* 81, *inna hingine* 150.

darsa mag 51, 56, etc.

In the nouns notice the acc. sing. of a feminine ī-stem in *beasti* 43, of a c-stem in *Lugdaich* 91; the gen. sing. of a neuter stem in -men in *beimme* 148, of an i-stem in *moro* 134 (*mora* Sg. 94 a, 3. 112); the dat. sing. of o-stems in *biud* 68, *eu* 61, *feur* 53, *neuch* 100, of io-stems in *uisciu* 68, *suidiu* 91; the acc. dual masc. in *la a mac-si* « with her two sons » 108, without *dá*, a very rare thing; fem. in *dá ingin* 89; the gen. masc. in *in dá brugaid* 89, the dat. in *cona n-dib n-erib* 152, *cona dib n-ingenaib* 153.

Prepositions.

di and *do* are carefully kept apart, except in one case (41): *den dig* « from the draught » 100, *dint śét* « from the path » 135, *di órdúisib* « of golden treasures » 14, *dia daim* « of his own will » 38 etc. *dua críchaib* « to their lands » 140.

dochom is always found with transported *n* : *dochom n-Emnai* 12, *dochum n-hErend* 130, 144. Cf. Wb. 10 a, 22; 11 b, 27, and see Windisch s. v.

frie « towards her », 73. Z. 651. The later form is *fria*.

trea « through her », 61. *tree, trée* Z. 652. The later form is *trethi*, LU. 41 b, 6.

húaise « above her » 136. The later form is *úaste*, LL. 188 c.

Pronouns.

Notice the gen. sing. neut. *ind neich,* 81. For *isnahib* 13 instead of *isnaibhí* cf. Windisch, s. v. *fib.*

The following examples of infixation occur:

sg. 2. *ru-t-tolnastair* 65, *ro-t-biat* 124.

sg. 3. masc. and neut.:

a : faruim 88.

d : du-d-fich 44.

id : cech-id-epirt 7, *ar-id-m-bui* 81, *con-id-tibset* 45, *con-id-furmud* 78.

n : ni-n-derba 39, *da-n-écachae* 62, *ni-n-acaldastar* 63, *to-n-imthirend* 68, *to-l-leic* 135, *ato-n-intoi* 132.

sg. 3. fem.

da : atoop 31 for *ad-da-op.*

s : fo-s-dichet 119, *ni-s-lamair* 93.

sn : do-sm-bert 120.

pl. 3. *an- : ar-a-selid* 71, *conam-an-airceba* 10.

da : dodanaicc 6 for *do-da-anaicc*, *cotaocbad* 53 for *con-da-ocbad.*

us : ar-us-ainic 103.

Infixation of the relative is seen in the following forms: *ho a-r-raill* 19, *nad di-n-gne* 44, *nad-m-bai* 33, *do-m-bert* 63, *ar-id-m-bui* 81, *nu-n-geabad* 74, *intan m-bretha* 90.

Suffixation of pronouns: *mols-i* 64, *gabth-as* 119, perhaps *luidea* 119, *craitsiusa* 69.

The Verb.

Dependent and independent forms are distinguished. Examples of the former are: *contulid* 120, *iarmifoacht* 110, *tuarnic* 144, *atmur* 128, of the latter: *dufochtrastar* 98 (*díuchtraim* Wind.), *daadbas* 37 (*tadbadim* Wind.), *doasselbthea* 1 (*taisselbaim* Wind.), *addamair* 93.

Reduplicated Preterites: *danecachae* 62, *conbobig* (for *combeboig,* from *bongim*) 69, *faraith* 70, *giuil* 135, *docher* 138, etc.

S-aorists: (Zimmer, KZ. 30, pp. 129 seqq.): *bi* 60 (V *ben*), *dochumbai* 115 (*combongaim* Wind.).

T-preterites: *inchoisecht* 51, *birt* 53, etc.

Secondary S-futures: *araressed* 53, *dochoissed* 134.

Deponential Perfects: *addamair* 93, *nislamair* 93.

T-preterites Passive: sing.: *conrecht* 96, *anacht* 148, *daadbas* 37, etc.

plur. *forcéta* 25, *molta* 16, *ferthai* 15, *aptha* 118.

In the substantive verb we may notice the absolute form *batir* 30, 48, *batair* 39, the secondary present *nombith* 107, the injunctive form *arnabeith* 134, and the infinitive *boith* 118.

Lastly, the following Old Irish particle occur:

cammæ « however » 21 = *cammai* Wb. 3 d, 8. LU. 23 b, 6. 121 a, 9.

TOCHMARC EMIRE

Do] [fo. 117 a, 1] asselb*h*thea dine ce*ch*a cethræ f*or* se[i]lb Be[i]l. Bel-dine ia*r*om .i. belltine. Co Brón T*r*ogin .i. taiti fogmuir .i. is and dobroni trogan fua tort[h]ib. T*r*ogan diu ain*m* do thalam.

5 Adfiadatar ia*r*om an(a) ingena dona brugadaib int oclæ*ch* dodanaicc issi*n* carpat sainemail. Adfiadatar side do F*or*gall Mona*ch* cechidepirt i*n*d ingen f*r*iss.

« Fir », or Forgall. « INd riastardai o Emai*n* Machæ. Do tanaicc do accall*aim* Eimere 7 rochar ind ingen. Is aire cot-
10 nacalt. Ni ba cobair dó. Doroirbiur-sa *con*amanairceba », ol se.

IS de iarom dolluid F*or*gall Mana*ch* dochom n-Emnai Machæ isnahib Galle*cus*caib amail bitis tec*h*ta rig Gall do accall*aim* *Con*cab*uir co n-im*cho*m*arc do di orduisib 7 fin Gall.

15 Ferthai failti fris. Triar al-lin. Ho rolaa a muintir as dia

cammaib « however » 63. Z. 701.
'diu « then » 3, 98, 104, 106, for *didiu,* Z. 712.
dona « then » 16, *dono* 55. Z. 699.
noch « yet » 58, in the formula *noch ba,* so frequent in the glosses. Z. 700.
sech ba « namely » 18, Z. 717.

The relations of the second version of T. E. to the first I hope to deal with in an introduction to an edition of the complete text, on which I have been engaged for some time.

Kuno Meyer.

Liverpool, July 1890.

THE WOOING OF EMER

The young of every kind of cattle used to be assigned to the possession of Bel. Bel-dine, then, i. e. Beltine. To Bron Trogin, i. e. the beginning of autumn, viz. it is then the earth sorrows under its fruit. Trogan, then, is a name for « earth ».

The maidens afterwards told the lords entertainers the warrior had come to them in the splendid chariot. These told Forgall the Wily everything that the maiden had said to him.

« True, » said Forgall. « The madman from Emain Macha. He has come to converse with Emer, and the girl has fallen in love. That is why she conversed with him. It shall not avail him. I shall prevent their meeting, » he said.

Therefore Forgall the Wily went to Emain Macha in a Gaulish garb, as if it were an embassy from the king of the Gauls, to converse with Conchobur, with an offering to him of golden treasures and wine of Gaul.

Welcome was made to him. Their number was three.

tres la, molta Cuc*ulaind* 7 eirr*id* hUl*ad* fiadai. Asb*eir*-som dona ba fir 7 ba ha*m*rai, acht na*mm*a da*na* da ris[sed] Cu*culaind* Domnall Mildemail ar Alpi, rop*ad* amra de. Sech ba do fachairtsam son, ar ni*con*tissed aridisse. Cotsela F*or*gall, ho arraill
20 f*or* Coincul*aind* ani ba haccob*or* leiss.

Luid cammæ Cucul*aind* iar*o*m 7 Loe*gaire* Buadach 7 Conch*abur*. IS hed luide Cu*culaind* dar Bregai ar adall na hingine. Adgladasdar E*m*ir[1] oc techt i*n*na noi. Tingell cac*h* di alaili a genass *co* comristaís.

25 Ho roancatar Do*m*nall, f*or*céta leiss aill f*or* licc dercain, foseted cet*h*arbolcc. *N*oclistis fuiri iar*o*m, napdar dvba na glassa a fond [fo. 117 a, 2]. Aill for slig f*r*isndringtiss, *con*clistiss f*or* a rind, na ferad f*or* a fon*n*ib.

Caraiss *Co*[i]*n*chul*aind* iar*o*m ing*en* Do*m*naill. Dornoll
30 Olldornai a hain*m*. Batir morai a glui*n*e. A sala reme, a traigt[h]i ina diaid. Ba hetig a delb. Atoop Cucul*aind*. Tindgellaid si a degdigail fair.

Asmbert Domnall iar*o*m nadmbai foisitiv f*or*coitil C*oncu*l*aind* conrissed Seath*aig* boi f*r*i hAlpai anair. Nalot*ar* da*na* a
35 t*r*iur .i. Cu*culaind* 7 *Con*ch*abur* rii Emna 7 Loigairi Bvadag tar Alpi.

IS and daadbas dóib E*m*ai*n* Machæ ar a suil. Ni rucait *Con*chab*ur* 7 Loig*air*i sec*h* sodin. Luid Cucul*aind* dia daim huadaib. Ninderba, ni gat ni de, air batair erdrach a cv*m*-
40 achtai na hingine. Fofer erchoad[2] do-sam, *co*scar a mui*n*ter f*r*iss. O dochoid tar Alpi, ba bronach do dith a coiceli. Anais da*n*a desuidiu o roairigestar.

1. e*m*er MS.
2. erchoat MS.

When he had sent away his men on the third day, Cuchulind and the chariot-chiefs of the men of Ulster were praised before him. Then he said that it was true, and it was wonderful, but then if Cuchulind were to go to Domnall the Warlike in Alba, it would be the more wonderful. Now, it was for this that he proposed that, in order that he might not come back again. Forgall went away, when he had imposed on Cuchulind what he wished.

However, Cuchulind went then, and Loegaire the Victorious, and Conchobur. This is where Cuchulind went, across Brega to visit the maiden. He spoke with Emer when he went in his ship. Each of them promised chastity to the other until they should meet again.

When they had come to Domnall, they were taught by him one thing on a flagstone with a small hole, to blow bellows. Then they would perform on it till their soles were all but black or livid. Another thing on a spear, on which they would climb. They would perform on its point; or dropping down on their soles.

Then the daughter of Domnall fell in love with Cuchulind. Bigfist was her name. Large were her knees. Her heels (turned) before her, her feet behind her. Her shape was loathsome. Cuchulind refused her. She vows to have a good revenge on him.

Then Domnall said that Cuchulind would not have profession of instruction until he came to Scathach, who was in the east of Alba. So the three of them went across Alba, viz. Cuchulind, and Conchobur, the king of Emain, and Loegaire the Victorious.

There Emain Macha appeared to them before their eyes. Conchobur and Loegaire do not go beyond that. Cuchulind went of his (own) will from them. He did not stop, he..., for the powers of the maiden were supernatural. She wrought harm against him, so that his friends were severed from him. When he had gone across Alba, he was sorrowful through the loss of his comrades. Therefore he waited when he had noticed it.

Fochairt iarom allaili m-beasti n-vathmair[1] amail leoman, dudfic*h* 7 nad dingne erchoad do. 7 missimbert na m*a*cerada
45 *con*idtibset. Die cetharmad lai scarais an beist fris.

Focairt iarom f*or* tech n-and i n-glind. IS and foranicc ingin. Adatngladastar. Ferais failti friss. Asb*e*rt-so*m* can bai dia aithgne. Asb*e*rt si batir co*m*altai dib linaib la hUlbecan Saxa, « dia m-bamar matav lais oc foglai*m* bindi*us*sa », ol si.

50 Imarnic do*no* fri oclaich n-aile. Ferais ind falti fris cetna. Is eside inchoisecht eulas do darsa mag n-dobvil[2] bái ar a chind. Leth i*n* moige nosecedis doine de. Al-leth allaill co-taocbad f*or* ind feur. Birt roth leiss ond oclaich, araressed amail an roth sin tar leth in maigi, arna rosecce(a)th. Dobert
55 dono uball do, araliad di lar amail noliad ind uball sin. Cotela saml*aid* tarsa mag fortanaic ar a chind iarsuidiu.

Asbert fris bui glend mar ar a chind. Oent[s]et coel tairiss, noch ba si a chonair do thig Scat*h*chai. Tar ard lecde n-uathmar son da*na*.
60 Luid do*no* in set sinnisin. Luidea don daun. Bi in cho*m*laid co n-ev a slige *co*luid trea.

Luid hVathach ingen Scathchai ar a chend. Danecachae. Ninacaldastar ar me[i]t dombert to[i]l di an delb. Tafaisig cam*m*aibh 7 molsi fria madair.

65 « Ruttolnastair in fer », ol a mathair. « Tafeid im' tole-sai 7 foid leiss d'adaich ».

« Ni scith limb-sai indní sin ».

Toni*m*thirend ind ingen *co n*-uisciu 7 biud. Ferais esomni fris fo deilb cobari. Craitsi*us*a co*n*bobig am-mer. Eigis ind
70 ingen. Faraith son i*n* dunchare huli coteracht an trenfer do

2. hvathmar MS.
3. ndobail MS., with *v* for a correction over *a*.

Then he encountered some dreadful beast like a lion, which fought with him, but did him no harm. And the foul play of the youths, who laughed at him. On the fourth day the beast parted from him.

Then he came upon a house there in a glen. In it he found a maiden. She addressed him. She bade him welcome. He asked whence she knew him. She said they had been foster-children both with Wulfkin the Saxon, « when I was with him and thou learning sweet speech, » said she.

Then again he met a warrior. He made the same welcome to him. It is he who taught him the way across the plain of Ill-luck which was before him. On the hither half of the plain men would freeze fast. On the other half they would be raised on the grass. He took a wheel with him from the warrior, that he might reach like that wheel across one half of the plain, so that he would not freeze fast. He also gave him an apple that he might follow the ground as that apple would follow it. Thus he escaped across the plain, which he found before him afterwards.

He told him there was a large glen before him. One narrow path across it, yet that was his way to the house of Scathach. Across a terrible stony height besides.

He then went that way. He went to the dun. He struck the door with the shaft of his spear, so that it went through it.

Uathach, the daughter of Scathach, went to meet him. She looked at him. She did not speak to him, so much did his shape move her desire. However, she went, and praised him to her mother.

« The man has pleased thee », said her mother. « He shall come into my bed, and I will sleep with him to-night. »

« That (were) not wearisome to me. »

The maiden served him with water and food. She made him welcome in the guise of a servant. He hurt her, and broke her finger. The maiden shrieked. This ran through all the

.i.[1] Cochor Crufe. Araselid-side 7 Cuc*hulaind* 7 fichi in trenfer.

Ba brónach in ben Scath*ach* desuidiv co n-ep*er*t-seom frie nungeab*ad* mamv ind fir dvscer[2]. Dobert iar*o*m ind ingen
75 comarli do *Co*[*i*]*n*chul*aind* dia tress lau, ma bu dena*m* læchthachtai dolluid, arateiss*ed* dochom Scathchai magen a m-bui oc f*o*rcetal a da m*ac* .i. Cuar 7 Cet ar in corad ich n-err*ed* isind ibardoss mor i m-boi si, 7 si foen and, conidfurmud et*er* a da cich cona c*h*laideb contardaud a tri indrosc do .i. a
80 forcetal cin dichell 7 a hernaid*m*-si *co n*-icc a tindsc*rae* 7 ep*er*t ind neich aritmbui, ar ba faith si da*na*.

Dognith saml*aid* huile.

Is hi ind inb*aid* si tra boi-som la Scathaig 7 a munt*erus* hUathchæ a hingine, is and dolluid alaili óclaich a*m*rai bai la
85 Mu*m*ain, Lugaid Noes m*ac* Alamaicc, ind rí, doluid aniar 7 da airrig deacc leiss di airrigaib Muman do thochmarc da ing*in* deacc Corp*ri* Niodfer. Arnassa side remib huile. Initchuala-som Forgall Monach, faruiṁ do Themair. Arnaiss a ingin[3] dond rig 7 da ingin deacc in dá brug*aid* deac olchenæ.

90 Dutheitt ind ri do*n* banfeiss a dochumb. Intan m-bretha Emer co Lugdaich dochum in chetaich i m-boi do suidiu f*or* a laim, gab*aid* si a da n-gruaid 7 dosmbeir f*or* fir a einich[4] 7 addamair do bad Cucul*aind* charais. Nisla*m*air ind rí iar*o*m 7 scart*h*a de.

95 Boi cath f*or* Scath*aig* isind aimsir sin do*no* fri tuathv eile f*o*rm-ba banflaith Aiffe. 7 *con*recht la Scathaig Cucul*aind* 7 dobreth deog suain do riam, arna teiss*ed* isin cath, ar nach riss*ed* ni and. Ar choimainchi dognit*h*. Dufochtrastar di*diu*

1. doi. MS.
2. duscar MS.
3. ingen MS.
4. oinich MS.

host of the dun, so that a champion rose up against him, viz. Cochor Crufe. He and Cuchulind fought, and the champion fell.

Sorrowful was the woman Scathach at this, so that he said to her, he would take (upon himself) the services of the man that had fallen. Then on the third day the maiden advised Cuchulind, that if it was to achieve valour that he had gone forth, he should go through the chariot-chief's salmon-leap at Scathach in the place where she was teaching her two sons, Cuar and Cet, in the great yew tree, when she was reclining there; that he should set his sword between her two breasts, until she gave him his three wishes, viz. to teach him without neglect, and that she should wed him with payment of her dowry, and say everything that would befal him; for she was also a prophetess.

It was all done thus.

Now this was the time when he was with Scathach and was the mate of Uathach her daughter, when a certain famous warrior who lived in Munster, Lugaid Noes, the son of Alamacc, the king, went from the west, and twelve underkings of the underkings of Munster with him, to woo the twelve daughters of Corpre Niafer. All these were betrothed (to men) before (they came). When Forgall the Wily heard this, he came to Tara. He betrothed his daughter to the king, and the twelve daughters of the twelve lords entertainers besides.

The king went to the wedding feast to him. When Emer was brought to Lugaid to the seat where he was, to sit by his side, she takes his two cheeks and lays it on the truth of his honour, and confessed to him that it was Cuchulind she loved. Then the king dared her not, and they parted hence.

At that time also Scathach had a feud against other tribes, over whom was the princess Aife. And Cuchulind was put in bonds by Scathach, and a sleeping potion had been given him before, that he might not go to the battle, lest anything

ellam *i*nte Cvc*ulaind*. A m-ba mit*h*issi cet*h*eora n-var [fo. 118
100 a, 1] fich*et* do neuch aili den dig suai*n* hi cotl*ud*, ba hoenvair do-so*m*.

Luid iar*o*m la da m*a*c Scat[h]chai ar cend tri m*a*c Ilsuanach .i. Cuar, Cet, Cruffe, t*r*i milith Aiffe. Ar*us*ainic-side a oinar a t*r*iur.

105 Luid di*diu* arabarach a thriur chetna ar chend 't*ri* m*a*c Eissæ Enchende .i. Ciri 7 Biri 7 Bailcne, t*r*i milit*h* aili Aiffe. Focherded di*diu* Scathach osnaid c*ech* lái 7 ni fedeth cid nombith, co *m*-bo hiaram notheged-som f*or*sa*n* t[ś]ét. Aill on, ba boith ca*n* tris fer la a m*a*c-si f*r*isna t*ri*ru; aill, ba ho*m*an Aiffe
110 odev banfendith ba handso*m* bái isin bit*h*.

Luid Cuc*ulaind* iar*o*m ar c*h*en*n* Aiffe 7 iarmifoacht cid ba moam sercc lea riam.

Asb*er*t Scath*ach*: « Is *ed* is moo serc la hAiffe .i. a hara 7 a da hech carp*ait*.

115 Fersat iar*o*m cui*m*leng f*or*san t[ś]ét, Cuc*ulaind* 7 Aiffe.

Dochvmbai iar*o*m a arm ar Choincul*aind* *con*na ba sia dorn a chlaideb.

IS an*n* asbert Cuc*ulaind*: « Aill amæ! » ol se. « Dorochair aræ Aiffe 7 a da ec*h* carp*ait* fon n-glend, *con*id apt*h*a huile ».

120 Decid Aiffi lasodain. Fosdic*h*et Cuc*ulaind*. Lasodain gabthas foa cic*h*, dosmbert tarsna amail aires, contulid co a sluagv fadeisin. Aconrodasta(i)r a beim fria talmain.

« An*m*ain a n-an*m*ain! » ol si.

« Mo t[h]ri indrosc dam-sa! » ol se.

125 « Rotbiat. »

« It he mo thri indrosce. Giallnai do Scath*aig* cin nach f*r*ithorcai*n*, muint*er*u*s* da*na* f*r*im-sa d'adaich ar belaib do daunaith fein, *co*ruice mac dam. »

Atmur sa*m*lai*d*, 7 dognith huile.

130 [fo. 118 a, 2] Asb*er*t si iar*o*m bá torrach. Asb*er*t da*na* is m*a*c nob*er*ath 7 arataised doc*hv*m n-hErend in m*a*c dia secht m-blia*dan*. 7 fuacaib ainm do.

Atonintoi iar*o*m. Teit aitherrach. Tofornic sentainde caich

should happen (to him) there. As a precaution this was done. However, Cuchulind awoke promptly. While anybody else would have slept twenty-four hours from the sleeping potion, it was but one hour for him.

Then he went with the two sons of Scathach against the three sons of Ilsuanu, viz. Cuar, Cet, Cruffe, three warriors of Aiffe's. Alone he met them (all) three.

On the morrow the same three went against the three sons of Eiss Enchend, viz. Ciri and Biri and Bailcne, three other warriors of Aiffe's. Now, Scathach would utter a sigh every day and knew not what would come (of it). Then he would go on the path. One thing was that there was no third man with her two sons against three ; and then she was afraid of Aiffe, because she was the hardest woman-warrior in the world.

Then Cuchulind went to meet Aiffe, and asked what it was she had ever loved most. Scathach said : « This is what Aiffe loves most, her charioteer and her two chariot-horses. » Then they fought upon the path, Cuchulind and Aiffe. Then she broke Cuchulind's weapon so that his sword was no longer than its hilt. Then Cuchulind said : « Woe is me ! » said he, « Aiffe's charioteer and her two chariot-horses have fallen down the glen, and all have perished. » At that Aiffe looked up. At that Cuchulind approached her, seized her under her breast, threw her across (his shoulder) like a burden, and went to his own host. He... to throw her on the ground.

« Life for life ! » she said.

« My three wishes to me ! » said he.

« Thou shalt have them. »

« These are my three wishes : thou to give hostages to Scathach without ever again opposing her, to be with me this night before thy own dun, and to bear me a son. »

It is granted thus and was all done. Then she said she was pregnant. She also said that it was a son she would bear, and that the boy would come to Erin that day seven year. And he left a name for him.

He then returned. He went back again. On the path before

tuathchaic*h* ar a chind forsint [s]et. Asb*e*rt f*r*is ar ferchaire
135 arna beith ar a chind. Nacha boi dochoissed isind all moro. Tolleicc sis dint [s]et 7 giuil a ladair aire na*m*ma. A n-doluid si hvaise, f*o*rnessa a orddai*n* arancorath foan alld. Foc*h*erd iaro*m* ich n-erreth de súas af*ri*thissi 7 benaith a cend dissi. Ba si indsin mat*h*air ind erre*d* dedenaich docher leis-seo*m* .i.
140 Eiss Enchend.

Lot*ar* iarom int sl*uaig* la Scath*aig* dua crich*aib* 7 anaiss denass taidslantai hi foss. 7 asmbert si f*r*iss indni aridmbui iar tichtain hErend *co n*-ep*ert* si indni Scath*ach :*

Aritossa ollgab*ad* 7 rl. atá isind libar.

145 Tanic-som iaro*m* docho*m*b n-h*Er*end 7 tuarnic tain bo Cuailngi.

Luid iar*o*m amail dorairngert dv Luglochtaib Loga do dun F*orgaill* Manaig[1]. Focherd bedg dar na tri lisv 7 bi t*r*i beimm*en*nai isin*n* lis, *co*torc*h*air ochtar cach bei*m*me 7 anacht
150 fer h(i)medon nonb*air,* Scibor 7 Ibor 7 Catt, t*r*i derbrathri i*n*na hingine. 7 dob*er*t ind ingin[2] .i. Emer *con*a comaltai *con*a n-dib n-erib di ór. 7 f*us*cerd bedg tarsan treduai ait*h*errach c*on*a dib n-ingenaib. 7 rocho*m*allu*s*tar na gnima sin hule dorairngert dii, 7 dolluidh co m-boi ind-Emain Machæ.

---

1. manach MS.
2. ingen MS.

him he met an old blind woman, blind of her left eye. She said to him to beware and not be in her way. There was no footing on the cliff of the sea. He let himself down from the path, and only his toes clung to it. When she passed over them she hit his great toe to throw him down the cliff. Then he leapt the chariot-chief's salmon-leap up again, and strikes her head off. She was the mother of the last chariot-chief that had fallen by him, viz. Eiss Enchend.

Thereafter the hosts went with Scathach to her land, and he stayed there for the day of his recovery.

And she told him what befel him after he came to Erin, and Scathach said this : « Great peril awaits thee » (and the rest, which is in the book).

Then he came to Erin, and chanced upon the cattle-spoil of Cualnge.

He went then, as he had promised, to Luglochta Loga to the dun of Forgall the Wily. He leapt across the three ramparts and dealt three blows in the close, so that eight fell from each blow, and one man in the midst of nine was saved, Scibor, and Ibor, and Catt, the three brothers of the maiden. And he took the maiden Emer with her fostersister, with their two loads of gold, and leapt once more across the three ramparts with the two maidens. And he fulfilled all those deeds which he had promised to her, and went until he was in Emain Macha.

NOTES

1 *doasselbthea*. We may supply the beginning of the sentence from Harl. fo. 32a : No co Beldine. Bel diu ainm de idail. Is ann doaselbti dine gacha ceatra for seilb Beil. « Or to Beldine. Bel, then, the name of an idol god. It was on it [viz. on that day] that the young of every kind of cattle used to be assigned to the possession of Bel ». — For *doaisselbaim* « I assign » cf. donaisilbub gl. cum adsignavero, Wb. 7 a, and Atkinson *Homilies*, Ind. s. v. taisselbaim. — for seilb = W. ar helw.

2 *co Brón Trogin*. Cf. laithe mís Troghain risi raitir in Lughnasad, Rawl. 487. ni fada uaim aimser Throghain, LL. 168 marg. inf. Says Finn, LL. 205a:

Dualderg ingen Mairge Móir
ben sein Smucailli meic Smóil,
cacha bliadna doni fleid
dam-sa lathi Brón Trogain.

Ib. *fogmur* « autumn ». Cf. dia domnaig isin mís medonaig ind fogomair, LU. 39b, 18.

3 *dobrónim* « I sorrow ». Cf. fer dobbronach, LL. 289b, 5. Hence dobronaigim « I sorrow » : toirsig 7 cnedaig 7 dobrónaig don anfirinde do denam ina fiadnaise « she (viz. charity) grieves and sighs and sorrows when iniquity is wrought in her presence », a paraphrase of « inter iniquitates gemescens », Atkinson *Hom.* pp. 206 and 445.

6 In Scél Mucci Mic Dáthó, Rawl. 512, fo. 105 b, 2 the *bruiden* of Forgall Monach is said to have been near Lusk *(a taebh Luscai)*.

7 *Monach* « tricky, wily ». monach .i. clesamnuch, ut est Forgall Monuch, Eg. 1782, fo. 15b, 2.

Cach clessach na chanad cheilg
manach sein [i]sin Gædilg, LL. 144 b, 26.

From mon .i. cles, LL. 168 b, 39. Corm. p. 28.

Ib. *cech idepirt*, misread by the compiler of the later version into *conid epert*.

9 *rochar ind ingen*. Harl. has : ruscarustar and ingen esseom 7 iss air sin donacolt cach alali dib.

10 *doroirbiur-sa*, glossed *tairmiuscfed-sa* in the later versions. Cf. nadattorbad (.i. nachattairmescad) dit ' gaisciud, LL. 262a, 21. dostorbaitis (scil. lénti) a cossa, LL, 55b, 8. Wind. s. v. torba 2.

14 *orduisib*. Cf. dúis f. wealth, riches, jewel, O'R. is tre firinne flatha tocbait dúsi ili órda airgdide « through the justice of a prince many gold and silver treasures are lifted », LL. 346 b, 3. tucait dana cucu... a n-órdúse 7 a n-étguda. LL. 54 a, 35.

18 *mildemail* = militaris, misread *mildemon* by the later compiler.

Ib. *ropad amra de.* The later version has : robad amraide a cliss.

Ib. Instead of *sech* the later version has *acht chena.*

19 *cotsela.* Cf. dochum feda conselai .i. ró-elai no rosír, Broccan's Hymn, 62. selaim = W. chwylo « to turn ».

Ib. *ho arraill.* Harl. has *ho araill.* Lit. « when he had come upon C. ». Cf. Wind. s. v. taraill.

26 *fosélted* = sufflare.

Ib. *cetharbolcc*, gen. plur. *Builc* is used of a smith's bellows LL. 117 b, 48. rabulgsetar a n-óli 7 a sróna mar bulgu goband i certchai « their cheeks and noses puffed out like a smith's bellows in a forge », LL. 104 a, 2.

38 *dia daim* is glossed *dia deoin* in the later version. Cf. damim « I grant ».

39 *ninderba.* Cf. ninderbai di forimim inna n-én « he did not cease from chasing the birds », LU. 69 b, 44. The word was not understood by the compiler of the later version, who altered thus : luid úaidib iarom dia daim i conair n-indeurb (Harl.).

Ib. *ni gat ni de* « he took nothing away from it »? Harl. omits the phrase.

Ib. *erdrach*, wrongly glossed *maith* in the copies of the later version. As a noun it means « a supernatural being, spirit, spectre », and with its cognates O. N. *draugr*, A. S. *gidrog*, Germ. *trug* etc. is to be referred to an Indo-Eur. root *dhrugh.* See Kluge, Wörterbuch, s. v. Trug. Cf. nidom scál-sa ém 7 nidom urtrach « I am not an apparition nor am I a spirit », Báile in Scáil, Harl. 5280, fo. 71 a. Plur. Nom. an tan isit urtraig not malartaigend « when it is spirits that harass thee », FB. 67 (Eg.). Acc. na hurtracha, ib. Gen. aurddrag, LU. 60 a, 6.

44 *dudfich.* The later version has here : conacai biastæ úathmair máir ina dochum amail leoman bói oc a feithem « which was attending him ». Perhaps we ought to read *dudféch* « which regarded him ».

48 *Ulbecán Saxa.* This passage throws unexpected light on the early relations of Saxon and Celt in these islands. There can be no doubt that *Ulbecán* is an Irish rendering of an Anglo-Saxon hypocoristic form of *Wulf.* For Ir. Ulb, Olb = A. S. Wulf, O. N. Ulfr cf. Ulbh (Three Fragm. p. 222) = O. N. Ulfr; Fredolb, Ir. Nennius, p. 76 = A. S. Fridhulf; Rodolbh, Three Fragm. p. 128 = O. N. Hródhúlfr; Odolbh, ib. p. 176 = O. N. Audhólfr, etc. For the suffix cf. *datiucán* « daddie, dear father », LL. 279 a, 13. For *Saxa* the original MS. seems to have had *Seaxa* or *Sæxa* = A. S. *Seaxa;* for the reading of Harl. is *Sæxu,* and of Eg. *Sexai,* Stowe *Sexae.*

Does Cuchulind learning « bindius » from a Saxon master point to an influence of Teutonic on Celtic poetic expression? *Bindius*, which glosses « sonoritas, euphonia » in the Sg. codex, seems here to refer to singing and recitation of poetry.

52 *seccaim* « I parch, dry, freeze » O'R. Cf. sicc « frost ». Sicc mór, Chron. Scot. A. D. 696. is fada lium atá Emunn amuich sa sic 7 me fein ac fuirech ris gan mo diner do caithim, a scribe's entry in Laud 610, fo. 58 b. Harl. has : noseichtis doine ndei .i. nolendæis a cossai.

53 *araressed*. ressed = rośessed, 3, 59. fut. sec. of sagim « I reach ». See Wind. s. v. rosagim. Cf. riasiu sessed dochum talman, LL. 67 a. rasessad, Tog. Tr. 64. rosaissed, LL. 250 a, 46. 2. pl. fut. rosesaidsi uli do for tir, LU. 25 b, 10. rosessid-si, LL. 301 b, rosessidh, Rev. Celt. IX. p. 24.

57 *oent[ś]ét*. Rhys, Hibbert Lectures pp. 450, 451 translates *tét* in this passage as well in ll. 107, 114 by « cord ». But *tét* is feminine (Acc. in téit, LU. 8 b, 42); and would hardly suit the context in l. 133.

60 *in setsinnisin*. The later version has *in sét sin*.

63 *tafaisig* (tóscaigim Wind.) is glossed by *doerig* in the later version.

66 *tolc* .i. lebaid, H. 3, 18, p. 651. W. twlc « cot ». samaigis i túlg i taeb n-ursainde, LBr. 216 b, 40. Plur. nom. tuilc, Alex. 887. tolg creduma im a leapaidh 7 seisium innti dogres, Fled Ðúin na n-Géd, p. 42. — The passage was misread by the later compiler, who wrote : tofeit am' toil-se dono.

Ib. *foid*. The later version has : foi less d'adaig, massed condaigthi.

67 Harl. has : ni seith leum-sa emh, ol si Scathach, mássed dotaed a toil fen. Stowe : maised dotoet a toil duit fen.

68 *esomni*. Harl. has : feraiss eussoman (.i. failti) friss fo delph cofarig (.i. la gabail grema de). I take this to mean : she made him welcome in the guise of a servant, viz. to move his desire. Cp. a similar passage in Stokes, *Lives*, l. 53. Uathach seems to have hit upon the same stratagem of love as Miss Hardcastle in « She stoops to conquer. » The gen. *cobari*, *cofarig* may contain a derivative from *cobair* « help », and mean « assistant, attendant ».

70 *faraith* glossed by *rosiacht* in the later version.

78 *foen* « prostrate ». com-bói fáen fotarsnu isind áth ina ligu, LU. 76 b, 16. beit fir ina fænligi, LL. 48 a, 26. « outstretched » : dá slechtain déc 7 al-láma foena fri Dia, Rawl. 512, fo. 43 a, 1. dothægat ind aingil ar a cind 7 al-láma fóena, LU. 17 a, 37. « open » : búirg fænbéla « open-mouthed castles », i. e. with open gates, FB. 53, 14.

81 Instead of *aridmbui* the later version has : bái dó-som ar cinn.

84 *munterus* « state of being a husband. » Cf. l. 126, where it clearly means « cohabitation ». Cf. betit mnaa can a muntera « wives shall be without their husbands », LL. 48 a, 11.

91 *cetaich*. Cf. ceadaidh .i. suidhe, O'Cl. probably from this passage. The later version has : dochum ind inaid.

98 *coimainche* for com-imm-ainche. Cf. iomaineach « coercive », O'R.

99 *ellam* « ready, prompt », see Tog. Tr. Ind. s. v.

109 *odev* for *fodeug ?* Harl. has : 7 dono ba homon le Aiffe in bainfendig fodeug isside ba hannsom, etc.

109 *fosdichet* is glossed by *rosoich* in the later version. Cf. the following *kenning* of Cúchulind in Tochm. Emire :

« Am nia fir dichet i n-aile hi Ross Bodbae » « I am the nephew of him who passes into another in Ross Bodba », thus explained further on : Teit diu Conchobur [the river] i n-Dofolt. Fandichet .i. cotmescæ fris conid oensruth íat. « The C. passes into the Dofolt. It mixes with it, so that they are one river. »

120 *aires*, a mistake for *aire, ere* « load «? The later version has *amail asclaing*.

128 *atmur*. This was misunderstood as the first person deponential by the later compiler, who wrote : atmur-sa amlaid, ol sí.

133 *ferchaire* = *ergaire*. Cf. ni ṛam-irgaire, ar Cúchulaind, LL. 110 a, 47.

134 *isind all moro*. Harl. has : fon ald mor roboi foi.

Ib. *dochoissed*. Cf. connach rabi dóib conar dochoistís acht for sligi Midlúachra, LU. 83 a, 32.

136 *fornessa* for *fo-ro-ṡnessa*. Cf. fornessa sleig culind isin glind hi coiss Conculaind, LU. 73 b, 15. fosnessa sleig culind ina bond traiged, LL. 74 b, 40.

143 *atá isind libar*. The « Verba Scáthaige fri Coinculaind » follow immediately upon Tochmarc Emire on fo. 118 b, 1, beginning :

Imbe eir hængaile,
arutossa ollgabad,
huathad fri héit n-imlibir.
Cotvt chaurith ceillfetar,
fortat bragait bibsatar.
Bied do chalcc culbeim*m*en
cruo[ch] fri sruth Setantæ.
« Thou wilt be a chariot-chief of single combat,
Great peril awaits thee,
Alone against a vast herd.
. . . . . .
Thy sword of back-strokes shall be
Gory at the river Setanta. »

The end is :

Atchiu firfeith Finnbennach hOéi
fria Dond Cuailnge ardbaurach.
« I see Findbennach of Ai will fight
Against the loud-bellowing Donn of Cúalnge. »

ETUDES BRETONNES

VII.

SUR L'ANALOGIE DANS LA CONJUGAISON.

3. Composés du verbe être.

52. Le verbe être forme en breton des composés dont le premier terme peut être un nom, une ou plusieurs prépositions, ou un radical verbal.

C'est un nom dans le substantif moy. br. *gueleuout,* couche, gésine, van. *gulevoutt,* verbe « faire ses couches », et subst. « couches », l'A. ; *gulvoud,* léon. *güilyoud, guëleoud,* subst., Grég., gall. *gwelyfod,* subst., de *gwely* et *bod ;* littéralement « être en couche ». Comme verbe, ce mot se conjuge en vannetais d'après le dérivé *gulevoudein,* l'A. ; = gall. *gwelyfodi,* léon. *güilyoudi* (accoucher, v. neutre et actif, Gr.).

53. C'est une préposition, dans les mots suivants :

moy. br. *hanbout, hambout, ambout,* état, manière d'être, pouvoir, gall. *hanfod,* exister, existence, cf. br. moy. *a-han-ouf,* de moi, Stokes, *The neo-celtic verb substantive,* 51 ;

moy. br. *divout,* sujet, dans *az divout,* à ton sujet, van. *a zivout,* au sujet de, cf. v. irl. *fobith,* à cause de, dont la dernière syllabe a dû signifier être, selon M. Stokes, *ibid.*, 35 [1] ;

moy br. *mar d-eu,* s'il est, etc., cf. v. irl. *dian-d-id,* à qui il est, *ibid.*, 49, 48 ;

moy. br. *en de-vez,* il a habituellement, infinitif *èn devout,*

1. L'auteur avait comparé *fobith* au cornique *govys*, dont le sens n'est pas certain (*The Calendar of Oengus,* 1880).

en devezout, èndeffout, Grég., van. *en dout*, avoir, = « *illi* (masc.) *ad-esse* », gall. *dyfod*, venir (pour le sens, cf. δεῦρο ... παρέστης, *huc advenisti*, littéralement *adstitisti*, *Iliade*, III, 405). Cf. Loth, *Rev. Celt.*, VII, 320.

Il semble que le bret. moy. *donet*, venir, soit pour **devonet*, cornique *devones*, composé de *bones*, être, qui selon M. Stokes appartient à une autre racine que br. *beza* (*ibid.*, 32).

Un autre inf. *deu* s'est formé du radical courant = *do-ag* — ou *do-b* — *Rev. Celt.*, IX, 247, 73; VI, 30. L'impér. moy. et mod. *deuz* (corniq. *dus*, gall. *dos*) devient aussi *deu* par analogie : pet. Trég. *ne deu ket !* cf. *Peng.*, VI, 196 ; *Var ar peoc'h*, chez Lédan, 2. *Deuz* contient peut-être la racine *es*, cf. lat. *adesto*. On ne peut l'expliquer par la terminaison *-es*, *Rev. Celt.*, IX, 260, qui est purement armoricaine, bien que très répandue dans nos dialectes : *groez*, fais, *Rev. de Bret. et de V.*, LVIII, 207, *na rez*, l'abbé Henry, *Genes*, Quimperlé, 1849, p. 95 ; *na réz*, Le Gonidec, *Bibl*, I, 23 ; *n'en hum joëntes*, ne t'associe, Chal. *ms.*, v. *anneau*, *ne glasqués quet*, ne cherche pas, *Voy.* 20 ; *né iesquet*, ne va pas, *Alm.* 1877, p. 37 ; *saves-te*, lève-toi, *G. B. I.*, I, 356, *lares-te*, dis, 138, 188, 190, cf. 286, 336; *pignas-te*, monte, *Peng.*, VII, 261 ; à Sarzeau *ne duiechet*, ne jure pas, pet. Trég. *groes*, fais, *kes*, va[1], *bes*, sois = van. *bes*, Ch. *ms*, v. *suis* ; *na vaiss*, *Rev. Celt.*, VII, 344. Ce dernier mot, qui est proprement le conditionnel *bes*, tu serais, (que) tu sois, peut être le point de départ de ces impératifs.

Sauf dans ce mot « venir », la préposition *de*, *d-* n'ajoute en breton aucun sens au verbe être, et elle ne se met qu'après certains mots : *mar deu*, mais *pan eu*, quand il est ; *en deuez*, mais *oz bez*, vous avez habituellement. Il y a quelquefois, par suite d'influences analogiques, emploi facultatif des deux formes : *hon bemp* et *hon defem-ni*, que nous ayons, *ho bezénd* et *o deuezent*, qu'ils aient, *Rev. Celt.*, IX, 262-264 ; *oc'h eus* et *ho teveus*, *ho teus*, vous avez, *hor boa* et *hon devoa*, nous avions, Grég., *Gram.*, 90; trec. *ec'h eus* et *e teus*, tu as, etc. J'ai eu tort d'écrire *'t ou*, tu auras, *Rev. Celt.*, IX, 253, pour *'tou*.

1. M. Luzel blâme M. Quellien, *Mélus.*, IV, 467, d'avoir écrit *kes d'he saludi* (lis. *-din*), va la saluer ; j'ai entendu comme M. Quellien.

M. Stokes explique, *ibid.*, 45, le bret. moy. *eux,* il y a (d'où *mar d-eux,* s'il y a), gall. *oes,* par une préposition *a* et *iss* = **esti ;* et dans *en d-ev-eux,* il a, *d-ev-* par v. gall. *-dam,* à lui, dans *racdam,* devant lui. Je suppose plutôt que *eux, oes,* il y a, dérive de *eu,* il est, d'où aussi bret. *eur, oar,* on est ; cf. br. moy. *goux, gous,* on sait, van. *goui,* il sait, br. *goar,* il sait ; gall. *llas,* il fut tué, etc. (*Dict. étym.*, v. *ameur, eux*) ; le gall. *oes,* on est, serait à *oeddid,* on était, comme *gwys,* on sait, à *gwyddid,* on savait. Quant à *en deveus,* j'y verrais un mélange de *en d-eus* et de *en de-vez,* ce *-veus* étant formé, comme le cornique *am bus,* j'ai, de la racine de *beza* et de celle de *eus.*

Cf. br. moy. et mod. *boa, voa* pour *oa,* il était, à cause de *boe, voe,* il fut, et *oe* à cause de *oa.* On a refait les autres personnes du prétérit *voüén, -és, -émp, -éc'h, -ént,* Gr. *Gram.* 81, d'après le rapport de *voa* à *voan,* etc., ce qui a fait ressembler ce temps aux imparfaits réguliers. D'un autre côté, l'analogie des autres prétérits a amené les formes du plur. *voejomp, Jac.* 116, *oéjoc'h, oéjont,* Hingant, 63 ; cette dernière, *oejoñt,* est très usitée en Tréguier. Cf. *eurejont,* ils firent, *Alm.* 83, du sing. *eure.* De même *viis, vis,* je fus, Maun. *Gram.* 20. *Visont, vizont,* ils étaient habituellement, *Chans. ... ar c'hizou nevez,* 1863, p. 1, doit être le cond. *vizeñt,* influencé par la terminaison ordinaire du prétérit, cf. *lequezont,* ils mettaient, *rezont,* faisaient, *c'houlenzont,* demandaient, *ibid. ; e voejent* (ils croyaient) qu'ils seraient, *Recit ... eur c'hrim ....* 1840, par Y. ar Guen, chez Haslé, p. 3, nous montre, au contraire, le suffixe du conditionnel greffé sur le prétérit *voe.*

La 3e pers. du v. avoir, *en* (f. *hi,* pl. *o*) *devez,* fut. *devezo,* cond. *divije,* a été imitée ainsi par les autres, à Saint-Pol de Léon : 1e *am* (pl. *hor*) *bevez, bevezo, bivije ;* 2e *az* (pl. *ho*) *pevez,* etc., A. Bourgeois, *Bull. de la Soc. Acad. de Brest,* 1888-1889 ; cf. *am beveuz, Rev. Celt.,* VI, 79. Inversement, les formes non composées *(am) bezo,* cond. *be, bize,* ont au moins beaucoup aidé aux contractions apparentes telles que *e tezo, e te*[1], *e tize,* Dumoulin, *Gram.* 1800, p. 85, 84.

1. *Es te,* tu aurais, B. 373, semble une faute d'impression pour *effe,* que porte la 2e éd. ; cf. *ostanso,* offensera, *Trag. sacr,* 8, etc.

On peut ajouter à ces composés : le moy. br. *esuezaff,* être absent, cf. *ezvezand,* pl. *ed,* absent, *ezvezançz,* absence, Grég. ; le trécorois *perveañ,* être tout à fait ; *hadvéañ, hadbéañ,* être de nouveau, redevenir, gall. *adfod*[1], et le v. br. *compot,* territoire, commune, gall. *cwmmwt,* cf. *cymmod,* être d'accord ; accord ; bret. mod. *kembot, kombot,* étage ? *Rev. Celt.,* VII, 146. Le v. br. *in dicomit, dicombit,* latinisé en *in dicombito,* sans partage, peut avoir un vocalisme semblable à celui du gall. *cymmydu,* associer, ou bien *-bit* est ici le participe passé, bret. moy. et mod. *bet.*

54. Le premier élément est formé de plusieurs prépositions, dans les composés qui suivent :

darvout, darvézout, Le Gon., *darvezout,* Grég., advenir, *darvout, darvoud,* accident, d'où *darvoudus,* accidentel, Grég. ; gall. *darfod,* cesser ; br. *darbout,* faillir, être sur le point de, Le Gon., gall. *darbod,* préparer. Dans *darfod, darvout,* l'initiale du dernier mot composant a été adoucie, cf. gall. *darblygu,* de lat. *plicare, darlith,* de l. *lectio ;* dans *darbod, darbout,* elle reste intacte, cf. gall. *darparu,* de lat. *parare, darllen,* de lat. *legendum ;* de même *darmerthu,* préparer, pourvoir, comme *armerthu* = van. *armerhein* ménager, *Rev. Celt.,* IX, 375. Il est possible que le bret. moy. *aruez,* il considère ; air, aspect (mod. *arvez,* inf. et nom fém. par *z* doux) soit formé des deux derniers éléments de *d-ar-vout,* cf. gall. *arfod,* temps opportun ;

v. br. *ercentbidite,* tu reconnaîtras, gall. *arganfod,* percevoir, perception. M. Loth, *Vocabulaire vieux breton,* 122, a proposé de rattacher ces mots, comme le gall. *canfod,* comprendre, irl. *cétbuith, cétbuid,* sentir, à la racine du grec πεύθομαι, parce que l'emploi du verbe être serait ici « bien étrange » ; mais il ne l'est pas plus que celui de la racine de *j'étais* dans l'allemand *verstehen,* comprendre. Lorsqu'un chercheur français aperçoit une solution, une explication de faits obscurs, son εὕρηκα n'est-il pas : « J'y *suis !* » Sur de nouvelles phases de ce « grand débat », voir *Rev. Celt.,* VIII, 199 ;

1. Cf. « Oui, vous parlez comme ça ... en attendant que vous *resoyez* amoureux ! » Labiche, *Frisette,* sc. 4 (*Théâtre,* III, 224).

moy. br. *deseuout,* penser; *disiuout,* opiner, *dissiuout,* cuydance, lat. secta, *Cb,* v. *opinion;* anciennement *diczivoud,* hérésie, secte, *diczivouder,* novateur, selon le P. Grég.; v. irl. *tesbuith,* manquer, *teseba,* qu'il manque. La suite des idées a été en breton : « manquer, désirer, demander, penser », cf. moy. br. *mennat,* souhaiter, demander, penser. Le cornique *desef,* désirer, et le gall. *deisyf,* demander, demande, n'ont pas franchi toutes ces étapes.

Le gall. *deisyf,* demande, correspond au bret. moy. *deseu,* pensée ; il vient de **deisyfod* = *deseuout,* et a donné lieu à un nouvel infinitif *deisyfu.* De même le gall. *eisiwo,* devenir indigent, vient de *eisiw, eisieu, eissev,* besoin (cf. *Rev. Celt.,* IX, 73), d'un verbe **eisyfod* = irl. *esbaith,* défaut, ct. *eseba,* qu'il manque[1]. Un autre dérivé du gall. *eisiw* est *eisiwed,* m., indigence, dont le correspondant vannetais est *ezeuëtt,* m., disette, *ézeuætt,* regret de n'avoir plus une chose, *ézehuætt,* manque, besoin, disette, l'A.

55. Au bret. *deseu,* léon. *dezo,* résolution, gall. *deisyf,* demande, de *deseuout,* et au gall. *eissev,* besoin, de **eissevot,* irl. *esbaith,* on peut ajouter le gall. *gwelyf,* couche, de *gwely-fod,* accoucher, et le bret. moy. *dareu,* prêt, qui a fini. Celui-ci a rapport à la fois aux sens de *darvout* (ce qui est arrivé) et de *darbout* (ce qui est près d'arriver): *dare vou dezañ beza lazet,* il faillit d'être tué, Grég., cf. *darbet eo d'in kouéza,* j'ai été sur le point de tomber, Gon. De là *darevi,* préparer, cf. gall. *deisyfu, eisiwo.* Comparez aussi br. *dianaff,* inconnu, Grég., de *anavout,* connaître.

56. A *darbout* se rattachent encore les dérivés cornouaillais *darbodi,* faire des mariages, *darboder,* entremetteur de mariages, Grég., *darbóder,* Gon., cf. gall. *darbodiad,* préparation, *darbodwr,* homme prévoyant ; pour l'*o,* cf. v. br. *compot.*

57. Le premier élément est un radical verbal, dans les mots suivants du moyen breton, et leurs composés :

aznauout, connaître, auj. *anavout, anavezout, anaout,* trée. *anavvout, anveout ; anaveañ,* Troude ; van. *hanaouein, hanau,* l'A.; d'où moy. bret. *aznauoudec,* connaisseur, *aznauoudeguez,*

1. Sur l'origine du second *e* de *eseba,* voir Stokes, *ibid.,* 21.

connaissance (pet. Trég. *háñneges*). De **at-gna-*, d'où le participe *haznat,* connu, gaul. *Ategnatos ;*

gouzuout, gouzout, goëza, goûeza, savoir, auj. *gouzout,* tréc. *gouvéout, gouvé* (*gouzvez,* Grég., v. *entendre*), *gout ;* van. *goutt,* et sans composition *gouyein,* l'A. ; racine *vid ;*

hoaruout, advenir, auj. *c'hoarvout, c'hoarvezout,* cornique *wharfos,* cf. sans composition cornique *whyrys,* il arriva (à côté de *whyrfys*) ;

taluout, valoir, auj. *talvout, talvezout, talout* (*tallout, talveza,* van. *talveiñ, taleiñ,* Gr.) d'où moy. br. *taluoudec,* utile, *taluoudegaez,* valeur (pet. Trég. *tàleges*) ; sans composition : *tal,* il vaut ;

deuruout, deruout, vouloir ; *teurvezout, euteurvezout,* daigner, Grég. ; sans composition : *nem deur,* je ne veux pas ; gall. *nymdawr, nymtawr,* où *-taw-* = *taw,* que, proprement « il est », cf. Stokes, *Neo-celt. v. subst.,* 56, et *Rev. Celt.,* IX, 266.

Dans les composés où le premier terme est d'origine verbale, le mot « être » n'a pas de sens, son rôle se borne à celui d'un suffixe auxiliaire de conjugaison. Il s'est ajouté à des formes déjà fléchies, mais isolées dans la conjugaison, comme *deu-r,* § 62.

58. La conjugaison des composés du verbe être en moy. bret. présente, comme celle des thèmes verbaux en *a* (§ 19), des formes normales, des formes communes et des formes spéciales.

Exemples de formes normales, en considérant *-out* comme une terminaison d'infinitif, dans la conjugaison de *aznauout, deseuout, gouzuout, hoaruout,* en moyen breton :

Indicatif présent : *aznauaff, deseuaff ;* 2e pers. *ezneuez,* 3e *ezneu, deseu,* pl. *desevont.*

Imparfait : 3e p. *deseve.*

Impératif : 2e p. *deseu,* pl. 1re p. *eznevomp,* 2e *ezneuet.*

Conditionnel : 1re p. *gouffenn* (= **gouzuhenn*) ; 2e p. *gouffes ;* 3e *aznaffe ; deurffe, deurfe ; gouffe ; hoarfhe, hoarffe, hoarfe ;* pl. 1re p. *goufhemp, gouffemp,* 2e *gouzffech.*

On peut ajouter les temps suivants de *goûeza* (tréc. *gouvéout*) :

Participe : *gouezet,* 3 syll. ; présent : *gouezaff ;* impératif :

2e p. *gouzuez*, pl. 2e p. *gouzuezet, gouezet, gouzuizit;* Futur : 1re p. *gouiziff*, 2e *gouzuezy*, 3e *gouzuezo ; gouzuezher*, on saura;

Dérivés : *gouvzyec*, savant, 3 syll. dont la seconde rime en *iz ; digouzuez*, ignorant; *guyzuvzigue*[*z*] et *guizuidiguez*, connaissance, probablement par abréviation pour **guizuiz-idiguez*, cf. pet. Trég. *tol 'vedégez*, fais attention, de **evezedigez*, van. *brasedigueh*, Ch. *ms., brazédiguiah*, l'A., grossesse, de **brasesedigez*, et *Gloss. moy. br.* au mot *binidiguez* (état béni, béatitude) pour **biniguidiguez*.

Cette conjugaison normale ne tient pas compte de la composition avec le verbe être : ainsi de *gouzuezher*, il ne faudrait pas conclure qu'on ait dit **bezher*, on sera ; cf. *c'hoarvesfe*, il arriverait, *Jac.* 27 ; *anavejomp*, nous reconnûmes, 116, etc.

59. Exemples de formes spéciales, en moyen breton :

Part. : *aznauezet, hoaruezet*.

Ind. prés. : 3e pers. *hoarvez*.

Imparfait : 1re pers. *gouzyenn*, 3e *gouzye, deurie*, 3e pl. *gouzyent ; — (en) doa, deuoa, deffoa*, (il) avait.

Conditionnel : 3e pers. *deuruihe; deurye*, Cathell 3 ; pl. 2e *gouzyech ; — gousyet, gouyhet*, qu'on sût (j'ai eu tort de mettre ces formes avec le futur dans mon *Dict. étym.*) ; — *(en) divihe*, (il) aurait, *diuise*, aurait eu.

Prétérit : 3e p. *aznavoe ; hoarvoe ; deuruoe, deurfoe ; — (en) deuoe, deffoe*, (il) eut.

Impératif : sing. 3e p. *hoaruezet*.

Futur : 3e p. *aznauezo, hoaruezo, taluezo*, pl. 2e *aznavihet ; gouzuihet, gouviet, gouihet* (3 syl.).

Dérivés : *ditaluez*, sans valeur, *ditaluezhat*, non valoir, Cc.

Les deux premiers temps cités du verbe avoir ont des formes uniques, mais dont nous verrons des analogues en bret. mod.

Le participe, l'impératif et le futur (sauf la 2e pers. pl.) s'expliquent tout seuls : leur irrégularité consiste simplement à supposer des infinitifs en *-veza*, comme *goueza*, ou en *-vezout*, qu'on ne trouve qu'en breton moderne.

Le prétérit et la 2e pers. pl. du futur ont des terminaisons propres au verbe être : *voe*, il fut, *vihet*, vous serez ; cf. *anavezin*, je connaitrai, 2e pl. *anavihet, ouezin*, je saurai, *ouiet*, Maun., *Gram.*, 40, 41.

Nous devons nous attendre à une semblable origine pour l'imparfait-conditionnel; et en effet *gousyet* — *gouyhet* s'explique par **gouz-viet*, **gouz-vihet*, cf. *bihent*, *vient*, ils seraient. Pour la chute du *v* dans *gousyet*, cf. l'infinitif *gouzout* = *gouzuout*, et *c'hoare*, il arrive, Grég., *Refl.* 400, etc., = *c'hoarvez* (pet. Trég. *c'hoar*, sans composition).

60. Nous sommes en mesure maintenant d'ajouter à la liste des composés moy. bret. du verbe être les trois suivants :

eme, dit-(il), à cause de *emez voe an Eal*, dit l'ange;

dleout, devoir, malgré ses formes communes : part. *dleet*, ind. pr. *dleaff*, *dleez*, etc. ; imp. *dlee*, cond. *dlehenn*, *-hes*, etc., cond. passé 2e p. *dleses ;* à cause du cond. *dleffen*, Cathell 9 (différent de *dlees*, tu devrais, 5, = *dlehes*);

jell, il faut, il manque, à cause de *mar falvez d'a tat*, si le père veut.

Ceci est confirmé par le témoignage du breton moderne :

eme voa-é « dit-il, aoriste », *eme voa-hy*, dit-elle, *eme voant-y*, dirent-ils, dirent-elles, Gr. *Dict.*, v. *dire;*

eme vezo-èn, dira-t-il, *Introd. d'ar v. d.* 140-141 ; *eme vezo c'hui*, direz-vous, 408 ; *eme viot-hu*, *id.*, *Refl.* 393 ; *eme vizzint-ii*, diront-ils, *Introd.* 360; voir § 73, fin;

dleyen, je devrais, *Traj. Jac.* 29, *me a dleye*, je devrais, j'aurais dû, *Moys.* 280, *dleien*, *me a dleïe*, je devais, Maun., *Gram.*, 48, *e tleyé*, il devait, Grég. ; *dlienn*, je devais, etc., Gon., *dlient*, ils devaient habituellement, *Introd.*, 144, *dliet*, on devait habituellement, 143 (*dliac'h*, vous deviez, *Buez Joseph*, chez Lédan, anc. éd., p. 19, est devenu *dleac'h* dans une édition plus récente);

dleffe, il devrait, Le Bris, *Refl. prof.* 204;

dleoa, il devait, *Aviel*, 1819, I, 43, 69, 72, etc. ; *dlefoa*, il aurait dû, *Buez s. Genovefa*, Lannion, 1864, p. 5 ; il devait, *Histoariou*, 25, 202, 214, 215, *Instr. voar ar blasphem*, Saint-Brieuc, 1828, p. 72, *Mezellour*, 1831, p. 162, etc., pet. Trég. *glefoa ; e tlefoat*, on devrait, *Histoar.*, 202 ;

a clefoemp, que nous devions, *Testamant neve*, Guingamp, p. 335, col. 2, v. 15, sans doute de *dlefoamp*, avec accommodation aux imparfaits en *emp ;* car le bret. mod. n'a gardé *voe* que dans les verbes être et avoir;

dlevisen, me a dlevise « je dusse, j'eusse dû », Maun., *Gram.*, 48; *dlevisac'h*, vous auriez dû, Quiquer, 1690, p. 123 (cf. la forme non composée *dlejac'h*, vous devriez, *G. B. I.*, I, 314); *petra dlivise erruout*, ce qui devait arriver, *Refl. prof.*, 359;

falvezout, vouloir, part. *falvezet*, Grég., *Gram.* 113; *Doue ne fellie qet deàn*, Dieu ne voulait pas, *Cantic Judas*, 5; *Disput etre ur vam hac he merc'h pehini a falie dezi demezi da eur zoudard pe da eur martolod*, Dispute entre une mère et sa fille qui voulait se marier à un soldat ou à un matelot (chez Lédan); *pa fallie dezi*, puisqu'elle le voulait, *Sarm.* 12, = *pa fellie d. Serm.* 14; *a falie din*, je voulais, *Pev. m. Em.* anc. 281, *a faille deoc'h*, 328, *a falie dezàn Hist. ar b. Mizer*, 8, *a fallie dezo*, 4; petit trée. *felfoa* : cf. *a fellfoa dean* (il dit) qu'il voulait, *Histoariou*, 236; *a fellfoa d'ar plac'h*, (ce) que la fille voulait, 221; *petra à falfé dec'h-hu*, que vous faudrait-il, Quiq., 50; *e falfe dezo*, ils voudraient, *Introd.*, 143; dans ces ouvrages le conditionnel n'est terminé en *fe* que dans les verbes dont le radical finit par *v* ou *f* : cf. *ma falfe da... ha ma teue*, s('il) voulait et s'il venait, 11; *ne falvezas deza*, il ne voulut pas, 299; *e falvezo ... da*, (il) voudra, 143; *pa felvo ... d'ar Roue*, quand le roi voudra, *Moys.*, 150, *pa falfo deoc'h*, quand vous voudrez, Quiquer, 1690, p. 128; *a falvise din*, j'eusse voulu, Maun., *Gram.*, 43; *ne falvize quet dezo*, ils n'auraient pas voulu, *Buez ar sænt* (de Marigo), 1841, p. 147.

Outre *eme voa, dlefoa* et *fellfoa*, il y a au moins trois imparfaits-conditionnels du même genre :

a dal foa, il valait, il eût valu, *Tragedien sacr* (1651), p. 6; sans doute un *trécorisme* comme les plur. en *o, pec'hedo*, 3, 5, *desiro*, 3, *gourchemenno*, 4, *dleo*, 6, et le futur en *oint* cité *Rev. Celt.*, IX, 264;

n'en anefoañn ket, ils (ses parents) ne le connaissaient pas; c'est ainsi qu'Anne Gaillard, fileuse, âgée de 80 ans et illettrée, m'a chanté à Trévérec un passage du cantique de l'Enfant prodigue = *(e dad) n'en anavee qet*, texte chez Ledan, p. 4;

e c'halfoas, tu pourrais, tu pouvais, *Chanson eus an amitie*, 7; sur ce verbe, voir § 66, 75, 76.

La terminaison *-visen* se montre encore dans *anavisen, -és*,

-e « j'eusse connu ou je connusse », Maun., *Gram.*, 40 ; *a dalvisen, me dalvise,* j'eusse valu, 47 ; *a oaruisen, me hoarvise* « j'arrivasse ou je fusse arrivé », 48.

61. Voici l'histoire du verbe *falvezout.*

Il y a en moyen breton un mot *fellell*, faillir, manquer, participe *fallet,* dont la conjugaison est normale, et nous est parvenue d'une façon presque complète. A la 3e pers. sing., *fell* répond au fr. il faut, et donne lieu à des expressions comme *petra fell deoch,* que vous faut-il, que voulez-vous, *mar fell deoch,* si vous voulez. C'est dans ce sens seulement que le verbe a pris d'abord comme suffixe auxiliaire le mot être : *felveout a ra dê,* ils veulent, *Jac.* 74, *fellout dezâ,* vouloir, *Introd.* 336, *fellout dean, Histoariou* 215, *ez e falvezet dezâ,* il a voulu, *Introd,* 337, etc. ; *n'en devige quet fallet d'ar penn* (autant vaudrait) que la tête n'eût pas voulu, *Tad Gerard,* 19 ; *ne felle quet ganto,* ils ne voulaient pas, 65 [1] ; ce suffixe a, comme on l'a vu, pénétré dès le moyen breton, même au présent, où il est inutile. Les formes plus simples qui ne l'ont pas sont aussi restées usitées : *a falle dean,* il voulait, *Brezel ar Russi,* chez Ledan, 1 ; *ne fallas dezân,* il ne voulut pas, *Reflexionou profitabl*, par Le Bris, p. 109, etc. Il n'y a que l'infinitif qui, dans ces expressions, garde toujours au moins la terminaison *-out*. Il l'a même prise dans le sens de manquer : *falvezout, Conf.* anc. 35, *fallout, Barz. Br.,* 117. On trouve *fell* sans complément exprimé, pour « on veut » : *pa fell en em diuisquaff*, quand on veut se déshabiller, *Nomenclator,* Quimper, 1633, p. 135 (sous-entendu *d'un den*) ; cf. *n'eus quet fallet,* on n'a pas voulu, *T. Ger.,* 41 ; *mar vige fellet,* si on avait voulu (ou s'il eût fallu), 65 ; *e falfe*, on voudrait (ou il faudrait), *Rimou*, anc. 55.

62. A l'infinitif comme aux autres temps, il s'est produit un fait fréquent en breton, et dont il est question, *Rev. Celt.,* IX, 259 et suiv., 266 : le passage de l'impersonnel au personnel. Ceci était d'autant plus facile que les expressions où

1. Dans *a falvezet din, e falvezet din,* je voulais, *Prep. d'ar maro,* 68, *falvezet* est au passif ou à l'indéfini, pour l'impersonnel *falveze ;* on peut comparer *nemdeur* en regard du v. irl. *nīmthā.*

ce verbe a le sens de vouloir différaient le plus souvent de celles qui gardaient le sens primitif de manquer, faillir. Exemples :

o fallout dezi, voulant, *Introd.*, 336, mais *fallout*, absolument, vouloir, 387, 442; *Refl.* 327; *Juif-Errant*, 3, *Berz. Br.*, 503, *fellout*, *Mo.*, 200, 231; *T. Ger.*, 70; *falvezout*, Gr. v. *cogner*, *falveout*, *Pev. m. Em.*, anc. 267; *fellout a res-té*, veux-tu, Alm. 1877, p. 26; *n'en deus qet falvezet*, il n'a pas voulu, *Mis Mari*, Brest, 1836, p. 99; *c'houi fell dèc'h se*, vous le voulez, *Jac.* 85, mais *Doue a fell ze*, Dieu le veut, 84, *Doue a fell se*, *Moy.* 156, *an nep a fell carout*, celui qui veut aimer, 263, *Moyses fell bea Mestr*, Moïse veut être maître, 238; *à fel coms* (un homme) qui veut parler, Quiq., 1690, p. 39; *e fel*, il veut, *Guill.* 1815, p. 8; *pa fel*, quand il veut, *Instr. christ.*, 297; *Moyses ne felle*, M. ne voulait pas, *Mo.* 163; *mar falfe tànva ar Roue*, si le roi voulait goûter, *T. Ger.*, 63, *ne falfac'h quet*, vous ne voudriez pas, 46, *fallet*, on voulait, 56. Les deux constructions sont réunies dans la phrase *pa felvas din en em oppos da ze*, *e felvent va laza*, quand je voulus m'y opposer, ils voulaient me tuer, *Mo.* 262. Cf. *Rev. Celt.*, XI, 192, 193.

Nous trouvons, dans d'autres verbes, des faits analogues.

63. Pour les terminaisons d'infinitif *-vout*, *-vezout*, *-out*, données à un verbe impersonnel au sens français du mot (*fell*, il faut, *fellout*, falloir, vouloir), on peut comparer :

moy. br. *deren*, amener; d'où *dere*, il (cela) convient (cf. lat. *conducit*), *dereout*, convenir, Grég.; cf. van. *jaugeiñ*, haut-corn. *jaugeout*, Gr., id., du fr. *jauger;*

moy. br. *pligaff*, plaire, *plig da*, il (cela) plaît à, *pligeout*, plaire; *pligeout a ra*, il semble bon et à propos que, Grég.; cf. *heta*, van. *hetout*, Gr.;

moy. br. *cridiff*, croire, *cret*, il croit; *a gred din*, il me semble, je crois, *Jac.* 113, *credi a ra din-me*, id., *Moys.*, 213; moy. br. *credout*, croire (*credout*, oser, *Pev. m. Em.*, anc. 334); cf. moy. br. *santaff* et *santout*, sentir; *istimout* « cuider », Quiq., 138;

moy. br. *am haval*, ce me semble, *haualout*, ressembler (*Glossaire moy. br.; evelhout*, Quiq., 163), cf. van. *havalein-guetou*, imaginer, *havale-guenein*, je m'imagine, *haval g.*, il m'est avis, *haval vehai*, ce semble, l'A.;

moy. br. *nem deur,* je ne veux pas, *deuruout,* vouloir;

faut, = il faut, il manque, van. *fautout,* falloir, Grég., cf. *e fauté dehou,* il voulait, *B. er S.,* 1839, p. 28, 411; cf. *defotout,* manquer, *Pev. m. Em.,* anc. 287; *mancqa, mancqout,* Gr.;

pet. Trég. *ze sî,* = cela sied, *sioud e ra,* id.; cf. le dérivé *siab,* convenable, séant, Quellien, *Chansons,* 88 (*dereab,* id., coll. Peng., I, 50); *bernout, lazout,* importer, Gr.;

ne huyt quet, il est assez bien, *huytout a ra,* il n'est pas bien, *huytout,* part *huytet,* n'être pas bien, ne se point porter bien, n'être point à son aise, van. *dihuyteiñ, dihuytout* « décheoir », Grég.; cf. *Rev. Celt.,* IV, 150, et gall. *chwitho* « to feel awkward », verbe impersonnel: *chwithodd arnaf,* Davies, *Gram.,* 111, de *chwith,* gauche;

moy. br. *a seblant diff,* il me semble, auj. *seblañtout 'ra d'eign.*

moy. br. *me biou,* cela m'appartient, *piaoüout,* avoir, posséder, Grég. Le verbe gallois correspondant, *pieu,* se compose avec l'auxiliaire être: *mi a bieufydd,* je possèderai. Cf. §. 74.

64. La terminaison d'infinitif *-out* n'apparait guère en moy. bret. que dans les verbes qui étaient ainsi disposés par leur caractère impersonnel, ou par leur sens, à suivre les composés du verbe être, comme *arriuout,* arriver, qui a pu subir l'influence de *c'hoarvout, darvout;* cf. *digoüezout,* Gr., de *digoezaff.* Le premier pas de l'analogie, dans cette voie, a été le mélange de *bou-t* et de *bez-aff,* être, en *bezout* (bret. moy.). Cette syllabe *-ou-t* est devenue un suffixe d'infinitif assez commun en bret. moderne.

Je ne sais s'il faut se fier au *v* de *nôazvout,* nuire, variante de *nôazout* donnée par Le Pelletier: l'auteur a pu l'ajouter de son chef d'après *gouzvout, gouzout.*

65. *Rencout,* devoir, peut s'être modelé sur *dleout;* il est possible aussi qu'il vienne de formes impersonnelles. Ce verbe est à ajouter à ceux qui peuvent prendre la 6e conjugaison, *Rev. Celt.,* IX, 247-248, comme le montre ce passage de D. Le Pelletier: « Quand on demande le payement d'une « dette, on dit au débiteur *Rencout a rân,* je fais droit, j'use « de mon droit; et si le débiteur ne consent pas de payer, « l'autre hausse le ton, et dit: *Rencout a rencan,* je dois, ou il « m'appartient d'user de mon droit ».

L'auteur entend ici *rencout a rencan* par « je suis obligé de (vous) obliger (à payer) », « je dois exiger » ; mais *rencout* n'a jamais ce sens actif. Il signifie « devoir, être obligé de », anglais *I must*, et quelquefois par extension « devoir, être redevable de », *I owe*, et « avoir besoin de », *I want ;* en le traduisant par « être en droit, user de son droit », D. Le Pelletier était influencé par son étymologie d'après une formation imaginaire *renc-caout* « avoir rang, être en droit ». En réalité, *rencout a rencan,* littéralement « devoir je dois » est un synonyme plus énergique de *rencout a ran,* litt. « devoir je fais », il me (le) faut, j'(en) ai besoin, expression qui elle-même renchérit sur le simple *rencan.*

Dleout, lui aussi, présente quelquefois la même construction : *tleout mad a dleàn o c'harout,* je dois bien les aimer, *Hist. ar bon. Mizer,* 6.

Cf. *gallout e hell,* il peut, *T. Gerard* (1791), p. 76, *gallout a helleur,* on peut, 39, etc. Le français familier « voyons voir », cf. « a dit qu'a verra voir », *Petit Journal pour rire,* 27 octobre 1889, p. 1, qu'on serait tenté de comparer, est historiquement tout différent : *voir,* qui s'ajoute aussi bien à d'autres verbes (« montrez voir un peu ! » Moinaux, *Les Tribunaux comiques,* 4e série, 1889, p. 46) = *voire,* du lat. *vere* (cf. Bréal, *Mém. de la Soc. de Ling.,* VI, 408).

66. *Caffout,* trouver, avoir, et *gallout,* pouvoir, viennent des variantes en *-oet,* restées en vannetais et confirmées par le cornique *(galloys, gallos).* Le verbe être présente aussi, du reste, des formes semblables : cornique *boys* (*Pascon,* 122, 1); van. *bouet,* Chal. *ms.,* v. *prévenir* (*de vet,* à être, v. *près* ; *bet,* être, *Science er salvedigueah,* Vannes, 1821, p. 259, etc.). M. Loth regarde *bout* comme venant de *bouet, Rev. Celt.,* VII, 320 ; mais il peut y avoir là influence analogique de *caffoet, galloet.*

67. Il y a en cornouaillais beaucoup d'autres verbes en *-out* comme *guelout* voir, *tec'hout* fuir, *kemerout* prendre, *lavarout* dire, *mirout* garder, *sellout* regarder. Les autres dialectes ont ici la terminaison *-et,* que Le Gonidec regardait comme abusive, sans doute parce que l'infinitif a alors la même forme que le participe ; mais la majorité des dialectes est d'accord

aussi avec le moy. bret. : *guelet,* cf. le gall. *gweled* et le cornique *gweles* ; d'ailleurs, le cornouaillais lui-même dit *gueled-igez,* vision, ce qui montre que la terminaison *-out* n'est pas aussi solide que dans *talvoud,* valoir, d'où *talvoud-egez.*

Le changement analogique de *-et* en *-out* a pu, à la rigueur, être facilité par la présence d'un ancien **clevout,* entendre = gall. *clybod,* à côté de *clevet* = gall. *clywed. Carout,* aimer, peut être ancien aussi, d'après l'exemple du cornique et un autre indice tiré de son impf., § 75. Il est remarquable que, parmi les verbes en question, Grég. ne donne de variantes en *-out* que pour ceux-ci : *clévet, clévout, cléout ; caret, carout.*

68. Le passage de *falvezout,* etc., du sens impersonnel au sens personnel (§ 62) se montre dans un autre composé du verbe être, *c'hoarvezout,* si nous comparons ces deux rédactions de la même phrase : *C'hoarve a ra gante evel al louzaou-ont, Seulvuia o c'hoenner, seulvui e tivoanont,* littéralement « il leur arrive comme [à] ces herbes qui plus on les sarcle, plus elles poussent », *Moys.* 159, et *Evel al louzou fall en oll e c'hoarveont, Seulvui en o c'hoenner, seulvui e tivoanont,* il leur arrive (litt. « ils arrivent ») tout à fait comme aux (litt. « les ») mauvaises herbes, etc., ibid., 145. *C'hoarve a ra gante* = anglais *it happens to them ; e c'hoarveont* = angl. *then happen* [*to be*].

69. De même *e plijot exoci* (je crois) que vous daignerez exaucer (mes prières), *Moys.* 245, pour *e plijo d'ac'h,* il vous plaira, est semblable à l'anglais *will you please,* cf. *evel a hetot,* comme il vous plaira, Gr., et *Rev. Celt.,* IX, 266.

Un verbe personnel peut au contraire s'*impersonaliser* sous l'influence d'un synonyme, cf. *Rev. Celt.,* XI, 192.

Dans *plichit gueneoc'h,* Maun., *Templ cons.,* 140, *plijit ganeoc'h, Aviel,* 1819, I, 149, qu'il vous plaise, *plijit gant-oc'h, G. B. I.,* 124, il y a un mélange des deux locutions (= angl. **will you please you* pour *will it please you*) : cf. *bezit gwell ganec'h,* aimez mieux, 300, = **sitis satius vobis.*

En français « il m'en souvient » et « je me le rappelle » ont donné lieu de même à « *je* m'en souviens » et « je m'*en* rappelle ». Génin remarque, *Des variations du langage français,* 1845, p. 429, que *je me souviens* est de la même force que *je m'importe,* dans cette phrase qu'une caricature attribuait à un

garde municipal voulant faire descendre un gamin grimpé sur le poteau d'un reverbère : *Je m'importe peu que tu tombes !* Cette manière de dire peut s'autoriser d'un grand nom ; Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène,* 1823, IV, 238, donne comme de Napoléon cette phrase : « Je voulus agir comme la Providence, qui remédie aux maux des mortels par des moyens à son gré, parfois violens, et *sans s'importer* d'aucun jugement ».

70. Sur les locutions personnalisées, dans le verbe avoir, on peut voir le chapitre précédent de ces *Etudes;* j'ajouterai quelques exemples nouveaux.

Lec'h m'ho poa hi laket, où vous l'aviez mise, *G. B. I,* I, 116, impersonnel, = **vobis esset hanc positum ; lec'h poa ho laket,* où vous les aviez mises, 100, *poa* pour *ho poa* est relativement personnel ; *lec'h m'hen po laket,* où vous l'aurez mise, 98, ici *po* pour *ho po* est traité comme personnel, et précédé de *hen,* complément direct ; = **hanc (vobis) erit positum.* De même *endann hi zreid ho deuz mac'het,* elle les a foulés aux pieds, 28, pour *e deuz ho mac'het ; eur peskik gwenn hi deuz lonket,* un petit poisson blanc l'a avalée, Quellien, 101 ; *ar revolucion o deuz-y oll ancounac'heet,* la révolution les a toutes oubliées, *T. Ger.,* 69. Les deux pronoms sont exprimés à la fois dans *n'ho 'm euz ket pedet,* je ne vous ai pas priée, *G. B. I.,* I, 184, = **non vos mihi est invitatum* (la tournure régulière est : *n'am bije ket ho pedet,* je ne vous aurais pas priée, *ibid.*). Cf. *c'houi ho pije'n din merqet,* vous me l'auriez marqué, fait connaître, *Son ar garante,* chez Lédan, p. 2 ; van. de 1693 *eit a vout-y,* pour les avoir (toi), *Chrestom.,* 331 ; *en dout-hi,* l'avoir (elle, à lui), *B. er s.,* p. v. ; *Rev. Celt.,* IX, 260.

N'em boan me bet, n'avais-je pas eu, *Rimou* anc. 53 ; (*he moam-me,* que j'avais, Coll. Peng., IV, 117, peut n'être qu'une graphie fantaisiste de *em oa me*).

N'as bijes ket, tu n'aurais pas, *G. B. I.,* I, 298, et deux fois, p. 302, pour *n'as bije ket,* 298 ; *mar pijez bed,* si tu avais eu, Peng., II, 261.

En evaz, il eut, Quellien, *Chans.,* 140, pour *en evoc,* par accommodation de l'imparfait *en eva* au prétérit des verbes réguliers comme *karaz,* il aima ? Cette forme *en evaz* ne se trouve pas dans l'édition sur feuille volante de la chanson *(Ar filouter fin).*

M'hor bijemp, si nous avions, *Moys.* 257, *mar bijemp, Ar feiz hag ar vro,* 337, cf. les formes impersonnelles *m'hon dije,* id., et *n'hor bije,* nous n'aurions pas, *ibid.*; *hor boamp,* nous avions, *Avanturiou,* 32 et 36, *Rimou,* 53; *bezomp,* ayons, *Aviel,* 1819, I, 103, 276; *niñ a moamp,* nous avions, Peng. VII, 201 (cf. *ni a ielomp,* nous irons, I, 36, voir § 12). Cf. *Rev. Celt.,* IX, 262, 263.

Ho pezit, ayez, p. 3 d'une *Imitation J.-C.* que je possède et dont la première page manque, mais sur laquelle deux propriétaires successifs ont inscrit les dates 1733 et 1747; *ho peit, Moys.* 226 (3 syl.), *beit* (2 s.), 182, *Jac.* 85; *mar peuc'h c'hoant,* si vous avez envie, *Kimiad eur soudard,* par J.-M. Le Borgne (du Fou), p. 7; *c'houi he peuc'h enn laeret,* vous l'avez volé, *he poc'h,* vous aurez (deux fois), *neuze pe c'h enn cavet,* vous l'auriez donc trouvé, *Ar vam Michel,* trad. par Visant Coat, Morlaix, chez Lanoé (après 3 autres chansons), p. 8, cf. *Rev. Celt.,* IX, 263. La forme *he peuc'h, peuc'h* est venue, comme le tréc. *meump,* nous avons, et le cornouaillais *e n'eunt, n'eun,* ils ont, non par addition de la désinence ordinaire à la forme impersonnelle (cf. *meuz-om,* nous avons, *pe-c'h,* vous auriez, *he po-c'h,* vous aurez, *aneuz-ont,* ils ont, etc.), mais d'une transformation analogique du thème *eus-,* réduit ainsi à *eu-.* Il est possible que ceux qui disent *he peuc'h,* vous avez, et *he peuz,* tu as (deux fois dans *Telenn Guenklan,* par Visant Coat, chez Lanoé après deux autres chansons, p. 9) croient sentir dans le *z* de cette dernière forme le signe de la seconde personne du singulier.

No neun, ils n'ont, Peng. IV, 11 (cornouaill.); *nen devoant,* ils n'avaient, Peng. II, 178, 271, *ho devoan,* ils avaient (rime à *an noz man*), I, 78; *pa defaint,* quand ils eurent, Quel. 110, *pa defont,* quand ils auront, 100; *vit m'o deffont,* pour qu'ils aient ou qu'ils eussent, *Chanson... an hostis liper* (par Rene ar Barz, de Tréguier), chez J. Haslé, p. 3; cf. *Rev. Celt.,* IX, 265.

Nous avons vu, *Rev. Celt.,* IX, 263, que même à la 5e conjugaison le verbe avoir se conjugue à l'infinitif: *hur bout e ramb,* nous avons, = **nobis esse facimus.* On trouve aussi en pareil cas l'auxiliaire faire à l'impersonnel: *hou poud ra,* vous

avez, Chal. *ms.* v. *distraction,* = **vobis esse facit.* — On lit dans le *Doctrinal,* Nantes, 1626, p. 19, *an daouzec Apostol, pere en deux hy composet,* les douze apôtres qui l'ont composée; cf. *Rev. Celt.,* VIII, 43.

70 bis. Il se passe des faits du même genre, dans les formes verbales de sens indéfini, qui parfois s'emploient comme personnelles passives :

moy. br. *mirer* et *mireur* (J. 194 b) on garde ; *gueler* et *guilir* (B 544) on voit, *ranquer* et *ranquir* (B 610) on doit, *galler* et *guillir* (H 53) on peut (cornique *geller* et *gyllyr*) ; mod. *a garér, a guereur,* on veut, Grég., v. *accroire, a gareur, G. B. I.,* I, 362, *dleor,* on doit, *hellor,* on peut, *pec'hor,* on pèche, *Instr. chr.,* 18, etc. ; mais avec complément *gant ... anquen em bener,* N 894, cf. l'actif *estlam am ben,* la douleur me point, J 127 b. Les Bretons se servent assez souvent en français de phrases comme « on m'a dit avec un tel » pour « un tel m'a dit », mais dans leur langue actuelle cela répond à des passifs composés : *lared zou d'eign gañd hen ha hen.*

Autre exemple de synonymie des deux passifs : *bet laret er peh a gareher, er peh a uou caret,* qu'on dise ce qu'on voudra, Chal. *ms.,* III, 230.

On trouve aussi *ez conduer,* il est conduit, J 124 b, *ez laquaer,* elle est mise, B 491-492 (« on la met » serait *e laquaer*), et même au pluriel *ez laquaaer,* elles sont mises, H 10, v. 5 (lisez *oz,* pour *o ?*).

Ces deux emplois personnels des formes en *-r* étaient favorisés par des locutions semblables dans les formes verbales en *t,* qui sont proprement des participes passifs : *ez barnat dre den,* J 106 = judicatus [est] ab homine ; *a pan ganat,* N 1945 = ex quo natus [est].

Mais l'assimilation des deux séries en *r* et en *t* étant devenue à peu près complète, on a dit inversement *ez carset,* tu aurais été aimé, *en cannat,* il fut battu, *en astennat,* il fut étendu, *oz ganat,* vous êtes né, *o lazet,* ils étaient tués, d'après *ez laquaher,* on te mettra, *hoz treter,* on vous traite, J 126, etc. ; de même en irlandais *dombreth,* je fus donné, d'après *domberr,* on me donne, cf. Zimmer, *Zeitschrift* de Kuhn, 1888, p. 251. On lit *ez stlegat,* avec variante *en stlegat,* il fut étendu, J 76.

Sans cette extension analogique si naturelle, les formes en *t* n'auraient pu servir qu'à la 3e pers. sing., sauf à la conjugaison impersonnelle comme *me a furmat,* j'ai été formée, B 691 (= c'est moi qui *a* été formée).

On pourrait croire que dans *ma mab bihan ma en ganer,* pour que mon petit enfant naisse, N 893, le pronom *en* est une conséquence des locutions pronominales comme *en cannat,* etc. Mais la présence d'un pronom représentant un nom régime déjà exprimé a lieu aussi bien dans les verbes actifs : *me goar an re se ho queleun,* N 1403, litt. « je sais ceux-là les instruire » ; *eguidot Jesu men suppli,* pour toi Jésus je *le* prie, 1831, *ha dez ma martyr en miro,* et le jour de mon martyre il *l'*honorera, B 657, cf. N 121, 602-603.

Sur le passage *me en heny ameur cruciffiat,* c'est moi qui ai été crucifié, J 178 (la variante *am cruciffiat* rendrait le vers trop court), passage qui contraste avec *Roe ...a cruciffiat,* ô roi qui as été crucifié, 173 b, on peut voir *Dict. étym.,* v. *ameur.*

71. La composition de *deuruout* a eu évidemment pour but de donner une conjugaison complète à une forme impersonnelle isolée, *nem deur,* je ne veux pas, litt. *non meum est,* gall. *nymdawr, nymtawr,* cf. v. irl. *nīmthā ;* le gall. a gardé dans *taw,* que (conjonction) un ancien correspondant de l'irl. *tā,* il est.

Nem deur a fait bande à part, parce qu'il était resté presque unique par la forme et par le sens; cette dernière raison seule a suffi a créer à *ne fell diñ,* je ne veux pas, une nouvelle famille.

De là *deurvezit,* daignez, *Moys.* 187, etc. Il est arrivé à ce verbe une singulière aventure : *c'houi euteur, Pev. m. Em.,* anc. 211, *c'houi eteur,* 91, *c'hui euter,* voulez-vous, *Sermon Michel Morin,* chez Lanoé, p. 30, l. 9, qui vient de *c'hui eu teur, c'hui o teur,* a donné lieu à *te euteur,* veux-tu, *Pev. m. Em.,* anc. 206, *me euteur,* je veux, *Genes* 191, *me euter Serm. M. M.,* chez Lédan, p. 43, etc., littéralement *mihi vobis-est; Rev. Celt.,* IX, 266.

On lit *c'houi veuteur,* voulez-vous, Coll. Peng., I, 47, *c'hwi veutur,* VI, 17, VII, 333, et même *vutur,* je veux.

72. En gallois on a ajouté directement à *tawr* certaines ter-

minaisons personnelles : impf. *ni ddorwn.* Cela arrive quelquefois aussi au breton *teur : Sant Cado na euteure quet,* saint Cado ne voulait pas, *Guerz en hénor da zant Cado,* chez Lédan, str. 10. Cf. l'imparfait *felle,* il voulait, etc.

Il y a de même quelques formes de *eme,* dit(-il), conjugué sans l'auxiliaire être, à l'impératif : *En em humiliit ... allas, emit-hu,* humiliez-vous ; dites : hélas !... *Introd.* 416, pet. Tréc. *mëtu.*

73. Le verbe défectif *eme* a cela de particulier que le pronom sujet français est traité en breton comme régime : moy. br. *emezaff,* dit-il, léon. *emezañ,* tréc. *'meañ,* cf. moy. br. *raczaff,* devant lui, auj. *razañ, rahañ, raktañ.* Cf. *emedoc'h,* dites-vous, *Avant.,* 5 ; et *Rev. Celt.,* XI, 192. On peut comparer l'expression *panevetañ,* sans lui, si ce n'était lui, dont le *t* reste souvent aussi attaché au verbe : *pà nevet an drasé,* si ce n'était cela, *panevet an d.,* Quiq., 1690, p. 42, 85 ; cornouaillais *pan'd,* n'était, *Barz. Br.,* 304, 305, tréc. *penamet, panamet,* sous l'influence de *nemet,* sinon, voir § 82. Cf. moy. br. *pa ne ve huy,* si ce n'était vous. On intercale souvent *r* avant le *t* : *penevert respeti,* n'était (le désir de) respecter, *Pev. m. Em.,* anc. 14, *panavert ma comzas,* n'était qu'il parla, 27, *penevertdoc'h,* si ce n'était vous, 378 (cf. tréc. *nemert,* sinon) ; on peut ajouter aussi *e,* il est : *peneverte* (4 syl.) *sur ho liberacion* « n'était (que c'est), certes, pour vous délivrer », 378 ; *pinevit e respeti,* Peng., II, 242 ; *pinevit he daoni* « n'était (que c'est) la peur de damner », I, 115. On dit en petit Tréguier *pe ne verd e ze* et *perze,* sans cela.

A la 1re pers. on a :

1° *émé-z-oun,* dis-je, Le Gon., *emioun-me, emoun-me,* Grég., *em'ounn-mé, ém'oñ-mé, ém'ez-ounn-mé, ém'onn-mé,* disais-je, dis-je, au passé seulement, selon Hingant, *Gram.,* 103 ; tréc. *'meoñ, 'moñ-me ;*

2° *eme-me, eme-vé, eme-veñ,* dis-je, Gr., *émé-vé,* Gon., van. *émé-mé,* l'A. ;

3° *e mé* « dis-je » (en dehors des phrases impératives) et « ai-je dit », selon la *Gram.* vannetaise de l'abbé Cuillome, p. 83, avec exemple, p. 84.

A *eme-me,* comparez le van. *heliet me,* suivez-moi (cornique

holyough ve, gall. *dilynwch fi*) ; à Batz *adreñv me,* derrière moi, et *ter me,* par moi, qui est à *ter-iñ,* ibid., van. *dre onn,* l'A., léon. *dre-z-oun,* comme *eme-me* à *eme-z-oun.* Cf. gall. *imi,* à moi.

La 3e forme *e mé* est peut-être venue par abréviation de *eme-me. Eme* veut dire en trécorois disent-ils, dit-on, Ricou, p. 25, v. 3, par contraction régulière de *emeze, emezo,* cf. *ane, aneze, anezo,* eux.

Le gall. *meddaf,* dis-je, est régulier, cf. cornique *medhaf;* mais le gall. *ebe fi* se conjugue exactement comme en bret. *eme ve.* Le verbe armoricain *eme(z)* paraît donc le résultat d'une fusion entre deux mots restés dictincts en gallois, *medd* et *ebe, heb.*

Remarquons l'expression *emezy Mary,* Marie dit, *Poèmes bretons,* 24, littéralement **Maria dixit eam,* qu'on peut comparer à *Mari e deuz,* Marie a, litt. **Maria illi est.*

Le plur. *emint-y,* dirent-ils, Gr. *Dict.,* van. *é-m'en-dind,* disent-ils, *Voy. mist.* 77, *é-m'en dind,* 85, semble contenir le verbe être, cf. *n'en dint,* ils ne sont, 18.

74. La construction pronominale se montre dans *membieu er veüoh* (s'il ne faut que *jurer*), la vache est à nous, Chal. *ms,* litt. **ego-ad-me-pertinet vaccam; an heol loar ha steret assuret men bio* (rime *o*) le soleil, la lune... sont à moi, *Le jugement dernier,* ms. à M. Bureau ; cf. *d'er Pap' é bieu clasq',* le pape doit *moyenner,* Chal. *ms.,* litt. au pape appartient de chercher ; *kement a biaou ouz-hoc'h,* tout ce qui vous appartient, *Genes,* 87. Construction différente : *ean bieu ober,* c'est à lui à faire (les honneurs de la *maison*), Chal. *ms ;* le verbe qui signifiait « cela appartient » veut dire ici, inversement « il possède » ; c'est le seul sens qu'on trouve en moy. bret. La conjug. personnelle apparaît rarement : van. *e bieuan,* je possède, *Celt. Hexapla,* I, 6. On peut comparer les trois expressions du moy. br. *am deseu,* il me semble, *me deseu* et *deseuaff,* je pense.

Le moy. bret. *membry* « je l'atteste », malgré la variante moins fréquente *men bry,* pourrait bien aussi être pronominal comme *memeus,* j'ai.

75. La terminaison d'imparfait-conditionnel *-ien,* etc., se montre dans les verbes suivants :

vient, qu'ils fussent, J 219 (2 syl.), Cathell 4; *quement auye,* tout ce qui serait, 25; *meit ma üier,* pourvu qu'on soit (*meit ma ver,* id.; *meit ma veher,* pourueu qu'on seroit), Chal. *ms.* Il est difficile de séparer le prétérit secondaire cornique *byen, byes, bye,* pl. 2e p. *byeuch;* je regarderais ces formes comme des imparfaits de la même racine dont le conditionnel 3e pers. sing. est en bret. moy. *vihe,* et le conditionnel passé *vise;*

he defie, qu'elle aurait, Cathell 20; *hoz de vie* (il ordonna qu')ils eussent, 11, cf. corniq. *nyn gyfye,* il n'eût pas eu;

moy. br. *gouzyenn,* je savais, etc., *me a vouyé,* Grég., *gwienn,* Gon.; cornique *godhyen,* je savais, cf. *ef a wodhfye,* il aurait su; *Rev. Celt.*, VI, 47; IX, 69;

anavien, 2e p. *anauiés,* 3e *anavie,* etc., Maun. *Gram.*, 40, *anayén,* je connaissais, etc., Grég., *anaienn,* Gon.; *ra a nayén,* que je connusse, etc., Grég., *Gram.*, 146; *anaveyen,* je connaissais, *Guerz var... distro un den yaouanq* (après *Chans. pot. Plouillau*), chez Lédan, p. 5, 3e p. *anaveye, Avant.* 36; *den ne anaveye,* personne ne la connaissait, *Chanson Mari-Louis,* chez Lédan, p. 2; *anaveien* est un mélange de *anaveen* et *ana(v)ien;*

fellie, falie da (il) voulait, § 60;

noz deurye quet, ils ne voudraient pas, Cathell, 3, etc.;

dlien, je devais, *Prep. d'ar m.*, 69, etc.; cet *i* passe même au présent, dans *dleyer,* on doit, *Instr. chr.* 17, *e tlier, Buez... J. Maner* par le P. Bleuzen, 2e éd., p. XIII, *e tlian,* je dois, 15;

talie, il valait, *Sarm.*, 48, 39 (= *Serm.*, 46, 38); *a dallien, me dalie,* je valais, Maun., *Gram.*, 47, *dalie,* Guill., 1815, p. 127, etc., *delie,* Peng. VII, 10;

agarienn, j'aimais, *G. B. I.*, I, 160, 258, 262, *am c'harie,* il m'aimait, 544, *mar karrie bout rot,* si elle avait voulu donner, 70, *me hen karrie,* je le voudrais, 148, *me garie,* je voudrais, 410, 492, *me garrie,* 68, 204, 236, 240, 256, 386, 392, 540, *me a garrie,* id., 250; *karie,* il aimait, coll. Peng., I, 47; *peguement én carriet* (en voyant) combien vous l'aimiez, *Jac.* 50; *ne garrie,* il n'aimait, *Meul. queg.*, 13, *o c'harye,* il les aimait, *caryent,* ils aimaient, 11; *da zaou zen yaouanc n'eur garie,* pour deux jeunes gens qui s'aimaient, *Chanson M.-L.*, 1, etc., etc. Ce verbe breton n'a de commun, par ailleurs, avec les composés de *bout* que l'infinitif *karout,* en cornouaillais (*carout* et

caret, Grég., *Gram.*, 112); en cornique il se compose avec l'auxiliaire être. Voir § 67;

ec'h allie, il pourrait, *Histor ar bonom Mizer*, chez Lédan, p. 5; *na alliet,* on ne pouvait, 6, *na aillet, Pev. m. Em.*, anc. 103. Ce verbe était exposé, par son infinitif *gallout,* à être confondu avec ceux comme *tallout,* valoir, de *talvezout;*

me ho quelie, je vous voyais, *Chans. ... an am.*, 7;

lavariet, on disait (sens fréquentatif), *Sarm.*, 19 (*Serm.*, 20);

e compsyemp (je vous ai dit) que nous parlerions, *T. Ger.*, 47;

chiloïen, j'écoutais, Peng. IV, 33 (*chiloyet,* écoutez, IV, 59);

bas-van. *kemed e dosteie,* tout ce qui approchait, *Barz. Br.* 382 (mais *a zidoste,* il approchait, 383), *pe zeie,* quand il venait, 382. On attendrait *dostehe, zehe* (conditionnel).

La terminaison *-ien* se trouve encore dans les conditionnels *ez asien (-iés, -ie, -iemp, -iec'h, -ient)* « je fusse allé », Maun., *Gram.*, 38; « j'irais », « je serais allé (si ce n'était cela) », Quiquer, 1690, p. 42, *maz azvent,* pour qu'ils allassent, B 183 (cf. *ez azes,* que tu allasses, J 213 b); *d'or miret na daziemp da goll,* pour nous empêcher de nous perdre, P. Maunoir, *Templ consacret,* 140, etc.; *ra deuzyén,* que je vinsse, etc., *Gram.* de Grég., 141, *deuzye,* qu'il vînt, Cathell 11 (cf. *deuze,* B 180, etc.), *deusye, Refl.*, 83, 343, *e teusien* (*-iés,* etc.) « je vinsse », Maun., *Gram.*, 39; *razyé,* il aurait fait, Grég., *Gram.*, 151 (cf. *ra razén, me a razé,* que je fisse, 102, 103); *vizie, vizi e,* (2 syl.) il serait, *Trag. sacr,* 13 (mélange de *vize* et de *vie*).

On voit que cette terminaison *-ien* n'est pas restée entièrement propre aux composés du verbe être.

76. Nous allons maintenant passer en revue les terminaisons verbales commençant par un *f*.

La plus importante est celle du conditionnel; voici dans quels verbes elle se trouve en moyen breton:

en deffe, il aurait, *ho deffe, o deffhe,* ils auraient; *dleffen,* je devrais (§ 60); *nem deurffe,* je ne voudrais pas, pl. 1re p. *hon deuzrffe,* 2e *oz deurfe;*

gouffenn, je saurais, *gouffes, gouffe* et *goffe, gouffemp* et *gouffhemp, gouzffech; hoarffhe, hoarffe, hoarfe,* il arriverait.

Le seul de ces verbes qui ait une variante du conditionnel en *-hen,* etc., est *dleout,* devoir.

Le P. Maunoir a de même *dleffe,* il devrait, et aussi *anaffe,* il connaîtrait, *talfe,* il vaudrait, *me falfe din,* je voudrais, comme on pouvait s'y attendre.

Il a de plus *me a zeuffe,* je viendrais ; et le P. Grégoire donne *ez teuhén* et *ê teuffén,* etc., *Gram.* 141. Est-ce une conséquence de la composition de *donet,* qui est semblable à celle de *(en) deffe (= ad-esset),* cf. cornique *may teffé,* qu'il viendrait, pl. *may teffens ?*

Le P. Grégoire enseigne, *Gram.* 110, que « le passé imparfait du subjonctif » est en *-hé : me a ganhé,* je chanterais, cf. *ra garhén,* que j'aimasse, 119, etc. Il donne *me a yaé* et *yaffé,* j'irais, *rahén, raën* et *raffén,* etc., je ferais, 105, 135, 136 ; ces mots peuvent avoir suivi *deuhén, deuffén.* Il emploie *lavarféc'h* et *lavaréc'h,* vous diriez, *Dict.,* v. *à.* On lit *e c'halfac'h,* vous pourriez, *Sarm.,* 15, tandis que les autres conditionnels de cette pièce n'ont pas d'*f : rancac'h,* vous devriez, 20, *respettac'h, admirrac'h,* 7, *ne garren,* 40 (mais *e falfe deoc'h,* 30) ; comparez l'impf. *ec'h allie,* § 75.

Cette terminaison *-fen* a gagné de proche en proche tous les verbes, en breton moderne, sauf dans le dialecte de Vannes ; il ne faudrait pas croire, toutefois, qu'elle règne sans partage : *ma karrfe,* s'il voulait, *G. B. I.,* I, 262, mais *me garre,* je voudrais, 322, *me gare, Colloque fr. et bret.,* Saint-Brieuc, 1878, p. 82, etc., = *me caré,* Quiq., 1690, p. 45 ; *ha c'hui c'hoantaë,* désireriez-vous, *G. B. I.,* I, 30, *me raë,* je ferais, 384, *raën,* coll. Peng., I, 129, *e kreten,* je croirais, II, 97, etc. *Me larve,* je dirais, *Rimou* 50. On dit en Goello *ne c'houlc'hen ket,* je ne voudrais pas.

Quelques verbes dont le radical finit en *v* et dont par conséquent le conditionnel est régulièrement en *-fen* pour *-vhen* ont dû aider à la propagation de cette terminaison. Ce sont ceux où le *v* est précédé d'une voyelle et peut quelquefois disparaître ; comme *aprou,* éprouver, *me aproufe,* j'éprouverais ; cf. moy. br. cond. *prouffe,* il prouverait, N 1509 ; *nemedot a prouphe,* à moins que tu ne prouves, Cathell 16[1]. Le vers 1567

1. Littéralement « si ce n'est toi qui prouvât » ; le pronom sujet en français se trouve complément d'une préposition ; cf. *nemedout a garfe,* à moins

de Sainte Nonne : *Ne gallaf proff (mar) en touhe* « je ne puis prouver ; s'il le jurait » n'a sa rime intérieure que si l'on prononce *prou,* prouver, ou bien *toufe,* il jurerait. C'est le premier parti qui est le plus probable. L'expression rimée, commune en trécorois, *me doufe hag a broufe,* j'en jurerais et je le prouverais, nous montre comment des associations de conditionnels en *-fen* et en *-hen* ont pu aider à la généralisation de *-fen.*

Cf. Loth, *Rev. Celt.,* VII, 233 et suiv. ; et *Mélusine,* IV, 496, où il faut lire « débiteurs » au lieu de « créanciers ».

77. La combinaison de *z* + *v* donne *f* aussi bien que celle de *v* + *h*. On a donc régulièrement *n'ouffen,* je ne saurais, Chal. *ms.* (v. *où*), = **gouz-venn,* cf. *n'ouffehen,* id. v. *mourir* = **gouz-vehen.*

La combinaison de ces deux formes donne *m'oufefe,* s'il savait, *G. B. I.,* I, 520, *n'oufefac'h,* vous ne sauriez, *Histoariou,* 19, etc.

Une variante remarquable de la seconde, par aphérèse, est en vannetais *ne fehen,* je ne saurais, Chal. *ms,* v. *où, mourir, prise, Livr bug. M.* 39, etc. ; 3e p. *e fehé,* 24, *e fehai, Voy. mist.* 35, 43, *ne fehai,* 126, pl. *fehemb,* 112, *Bue er s.* 74, 104, 2e *feboh,* 4, 16, 20, 89, *féboh,* XII, *feheoh, Voy. mist.,* 9, 110, 3e *fehènt B. er s.,* 35, 103 ; *e fehér,* on pourrait, 90, *fehèr,* id., *Livr bug. M.* 36. Le sens propre de cette dernière forme est « on pourra », mais cf. *n'ouffer quet,* on ne saurait, Chal. *ms.,* v. *indicible (n'ouffet quet,* v. *inflexible), larein a reher,* on dirait, v. *voir (larein e reher,* on dira, v. *on), e ueher,* on serait, v. *on, é vehér,* id., *Voy. mist.* 106 ; *eell pé vehairr,* comme si on était, l'A., *Sup.,* v. *description ;* hors de Vannes, *c'hoarsin reffer ... ma kleffer,* on rirait si on entendait, *Peng.,* II, 192, et à l'impf. *oair bet,* on fut, *Voy.* 26, litt. « on avait été ». Cf. cornique *galser,* on aurait pu, au lieu de *galsys.*

que tu ne veuilles, *P. m. E.,* anc. 181, *nemedoc'h a g.,* 308, cf. 314, 337 ; *német-hé vé,* à moins qu'ils ne soient (dangereux), *Disclèracion ... ar roue,* (1816), Brest, chez P. Anner, p. 20 : *mar doc'h-hu a-unan, evidon zo contant,* si vous êtes tous d'accord, j'y consens, *Jac.* 115, proprement « pour moi est content ». Dans *evidon me a ya,* pour moi je vais, 138, cf. 236, on pourrait aussi bien écrire *evidon-me.*

On a refait aussi sur les radicaux courants *gou-*, *goui-*, d'autres conditionnels : *ne ouhèn*, je ne saurais, *Voy. mist.* 27, 43, 53, 3e p. *ouhai*, 34, 60, pl. *ouhemb*, 4, 107, 2e p. *ouheoh*, 129; *pe ne ouïeheoh quet*, si vous ne saviez pas, 139, *m'ouife*, s'il savait, *G. B. I.*, I, 310, etc.

78. La 2e pers. pl. du futur est la plus exposée à l'influence du conditionnel parce que, comme ce temps, elle est caractérisée par un *h*. Forme non composée : *gouyehet*, vous saurez, *B. er s.* 36; composée, *goufefet*, *G. B. I.*, I, 522, le second *f* est emprunté au conditionnel. Cette terminaison *-fefet* a passé à d'autres verbes, dans certaines variétés trécoroises : *karféfet*, vous voudrez. Cf. *Rev. Celt.*, V, 488.

Une forme plus fréquente est *-féet* en 2 syll. : *e talc'hfeet*, vous tiendrez, *a danfafeet*, vous goûterez, *Histoariou*, 21, *kerzfeet*, vous marcherez, *heulfeet*, vous suivrez, 14; *na gafeet*, vous ne trouverez pas, 25; c'est la plus usitée en petit Tréguier. Je crois qu'elle a la même origine que *-féfet*, et représente une extension des composés de *véet*, vous serez, avec changement de *v* en *f* amené surtout par l'influence du conditionnel. Elle s'ajoute même à des verbes contenant déjà une fois le verbe être : *ouvefeet*, vous saurez.

Une troisième forme, très fréquente, de cette personne est *-fet* pour *-het*[1] : *pa guerfet*, quand vous voudrez, *Jac.* 124, *a garfet*, *Pev. m. Em.*, anc. 238. Elle se trouve dans le verbe être : *evit ma vefet*, pour que vous soyez, *Histoariou*, 238. Cf. moy. br. *queffet*, vous trouverez.

79. On dit aussi *-fec'h* : *gwelfec'h*, vous verrez, *Barz. Br.*, 345, *iefec'h*, vous irez, 246; cf. § 50.

Cette forme, qui est identique à celle du conditionnel, n'est pas isolée : les Bretons échangent parfois les deux terminaisons *-t* et *-c'h*, dont l'une appartient proprement aux temps principaux, et l'autre aux temps secondaires. Exemples : *Dre ma velen pegement ên carriet*, comme je voyais combien vous l'aimiez, *Jac.* 50 (rime *et*), pour *carriec'h*; inversement *he c'honfortec'h*, on la consolait, *Barz. Breiz*, 167, *na gasec'h*, on n'en-

1. *Arhuestet* et *guelhet*, J 144 b ne veulent pas dire proprement « on verra », mais « vous verrez ».

voyait, 398; *el pe zouguehet*, comme si vous portiez, Chal. *ms*, v. *mer; lavarjot*, vous dîtes, Jac. 127, *lavarjoc'h, Moys.* 172, *larjoc'h*, 173; *ma voelc'hjot*, où vous lavâtes, *Pev. m. Em.*, anc. 52, et *lazjoc'h*, vous tuâtes, 160; *pa lavarjoc'h ... e tigasjot*, quand vous dîtes vous envoyâtes, *Mo.* 162, *ne brisjot*, vous ne daignâtes pas, *rejot*, vous fîtes, et *prometjoc'h*, vous promîtes, 224, *rejoc'h, Jac.*, 96. etc. La terminaison en *oc'h* est la plus ancienne et se trouve seule en moy. bret. : *fellsoch*, vous vous êtes trompé, B 249; alors *-sot* était du sing. : *credsot*, tu as cru, P 126, *guelsot*, tu as vu, 201. En breton moderne l'*o* de la 2e pers. du sing. est devenu *ou : lensout*, tu lus, Maunoir, *carzoud*, tu aimas, *resoud*, tu fis, Grég., *Gram.* 116; au pluriel *lensoc'h*, Maun., *carzoc'h, resoc'h*, Grég.; Le Gonidec donne au sing. *karzoud, karjoud*[1], pl. *karzot, karjot*, et M. l'abbé Hingant *mirzod, mirjoc'h, mirjod*, vous gardâtes.

La terminaison *-jot* a assez souvent le sens indéfini : *a goljot*, qu'on perdit, *Jac.* 115, *rojot*, on donna, *Cantic Judas*, 6; *e tenjot*, on tira, *Conf.* anc. 40, cf. 35; *rejot*, on fit, *Hist. ar b. Mizer*, 6; *ne vanqjot*, on ne manqua, *Guiziegnez ar b. Richard*, 14, *ejot*, on alla, *Fanch-Cos*, 23, cf. 25, *teujot*, on vint, 26, etc., cf. *deusyot, Refl.* 101. Ces formes remplacent la désinence *-at* du moyen breton, qui s'est perdue. Hingant dit que le prétérit n'a pas d'indéfini, sauf dans le verbe être : *é oéd*, on fut[2] (*Gram.*, 183, 180); le P. Grég. tourne par le passif composé : *beza é voüé caret, caret a voüé great*, on aima, *Gram.* 153; Le Gon. emploie dans ce sens l'imparfait : *kared*, on aimait, on aima. *Rojot*, on donna, a été fait d'après *rojoc'h*, vous donnâtes, selon l'analogie de *roet*, on donnait, *roec'h*,

1. L'abbé Perrot, *Manuel*, 68, donne *rejos* et *rejout*, tu fis, pl. *rejot*. L'*s* de *rejos* est imité de celui des temps secondaires (impf. et conditionnels), qui parait avoir supplanté aussi l'ancien *z* du présent, en vannetais ; cf. surtout van. *ous*, tu es, ailleurs *out*.

2. En vannetais *e oüet* veut dire on était, Chal. *ms*, v. *on*. La *Gram.* de Guillome, p. 105-107, n'admet que des formes indéfinies en *r*, conseille même de dire *laret vou*, plutôt que *larèt e hreër*, on dira, *laret vehé* que *larèt e hrehér*, on dirait, et veut qu'on remplace « on était » par « ils étaient », etc. ; mais on trouve *dont a ret*, on venait, Chal. *ms.*, *güélein e rait*, on voyait, *Voy. mist.* 55, etc.

vous donniez; *rofet,* on donnerait, *rofec'h,* vous donneriez; *rojet,* on aurait donné, on donnerait [1], 2e pers. pl. *rojec'h.*

La term. *-joc'h* a parfois le même sens : *e c'hlefjoc'h,* on l'entendit, *Ar chev. Rolland,* Morlaix, chez Chevalier, p. 2. On trouve encore *-zeur, -jeur,* d'après le présent : *a rezeur* [2], on fit, *Buez ar s.,* 311 ; *ma teujeur,* si bien qu'on vint, *Buez Jos.,* anc. 13 (nouv. éd. *teujot*).

80. Autres variantes de la 2e pers. pl. du futur avec *f* au lieu de *h :*

-fot, pa garfot, quand vous voudrez, *Jac.* 31, *a guerfot, Jardin an am.,* 13, *e yeffot,* vous irez, *Jac.* 56, *sonchfot,* vous penserez, 20, *colfot,* vous perdrez, *Moys.* 254, cf. *receffot,* vous recevrez, *Prep. d'ar m.* 68, *Introd.* 337 (= *recev-hot*), *ne varfot quet,* vous ne mourrez pas, *Refl.* 354, *a zoucot,* vous porterez, 164, *pa guerrot,* quand vous voudrez, *Hist. ar b. Miz.,* 10, *quemerrot,* vous prendrez, *Rosera* 381, *lessot,* vous laisserez, *Intr.* 143, *ma vellot,* que vous voyiez, 270.

-foc'h : quittafoc'h, vous quitterez, *Coll. Peng.,* I, 45, *chomfoc'h,* vous vous arrêterez, *Moys.* 183, *ne golfoc'h qet,* vous ne quitterez pas, 180, *na kemerfoc'h* (prenez garde) de ne pas prendre, *Peng.,* II, 111 ; *pa garfoc'h Pev. m. Em.,* anc. 275, *gerfoc'h,*96 ; *laqfoc'h,* vous mettrez, 297, *leqfoc'h, leqefoc'h,* 125, etc.; cf. *vihoc'h,* que vous soyez, Gr. *Gram.,* 128, et

1. Le Gonidec n'a cette forme que dans *vijed, vied,* on serait, *ajed,* on irait, et le P. Grég. dans *caret a razyèd,* on eût aimé (*caret a vihè grat, beza ê vihè bet caret,* id.; *beza ez carhèd, caret a rahèd,* on aimerait) ; M. Hingant donne *karjed, karzed,* on aimerait (*karfed,* id.). On lit *ma vijet,* qu'on fût, *Histoariou,* 214 ; *hon trêtjet* (vous ne pensiez pas) qu'on nous traiterait, *Moys.* 156, *ma teujet da vouga* (j'ai ordonné) qu'on étouffât, 166 (cf. § 51); *a dlejet da garet,* qu'on aurait dû aimer, *Jac.* 5, *ar brava a oufjet da gavet* le plus beau qu'on pût trouver, 82 ; *ma adorjet* (pour) qu'on adorât, *P. m. E.* anc. 6, *a vouijet da velet,* (le plus brave) qu'on eût pu voir, 157 ; et même *neb a velchet,* on eût vu (mélange de *neb a veiche* et de *a velchet*), *Kimiad* (Le Borgne), p. 6, moy. br. *carset,* on eût aimé, etc.

2. L'inf. *karédeur* « être aimé », cité dans une addition à la *Gram.* de Le Gon., 2e éd., 37, et dans la *Gram.* de *Breuriez Breiz,* 1847, p. 31, provient sans doute d'une méprise. *Kared eur* veut dire « on est aimé », Gon., *Gram.,* 166, 2e éd., 54 ; M. de la Villemarqué aura pris trop à la lettre l'expression « le verbe *kared eur* », comme nous disons « le verbe *sum* » pour « le verbe être », en latin. C'est ainsi que Quiquer, éd. 1690, p. 168, traduit « y avoir » par *bea eus,* qui signifie « il y a ».

pour la terminaison *caroc'h, queroc'h,* vous aimerez, Grég., *Gram.,* 118, *reoc'h,* vous ferez, Troude, v. *futur*; *e c'halloc'h,* vous pourrez, *Peng.,* I, 210, *kemeroc'h,* vous prendrez, II, 111; *vezoc'h,* vous serez, *Jac.* 31, *Moys.* 154, *voc'h,* 307, *Jac.* 57, 58, *ràncoc'h,* vous devrez, *Moys.* 219; *lakeoc'h, Can... an hentouarn,* str. 7, etc.[1].

Le vannetais a la forme *-hoh, -choh,* intermédiaire entre *-oc'h* et *-foc'h;* mais elle a le sens du conditionnel : *pe vehoh,* si vous étiez, *B. er s.,* 47, *é cas ma vehoh,* en cas que vous soyez, 5, *pe vennehoh,* si vous vouliez, etc. Cf. *mar karforc'h,* si vous vouliez, *Peng.,* III, 163; *mar deufoc'h,* si vous veniez, II, 259; *mar veoc'h* (1 syll.) *kontant,* si vous êtes content, si vous voulez bien, *G. B. I.,* I, 252. Faut-il identifier ces formes au cornique *ma na veugh,* pour que vous ne soyez pas, et au gall. *pei mynnewch,* si vous voulez?

81. La première pers. pl. du futur, analogue à *-feet,* est *-feomp : a welfeomp,* nous verrons, *Histoar.* 194, *leinfeomp,* nous dînerons, 11, cf. *veomp,* nous serons, 233, *G. B. I.,* I, 178; en petit Trég. *karfeom,* nous aimerons, etc., et aussi *ouvefeom,* nous saurons.

En regard de *-fot,* on a *-fomp : réfomp,* nous ferons, en 1779, *Rev. Celt.,* XI, 181; *laqefomp,* nous mettrons, *Pev. m. Em.,* anc. 243, *ma voefomp,* que nous sachions, 370; *en em divertisfomp,* nous nous divertirons, *Meul. queg.* 15; *pa garfomp,* quand nous voudrons, *Moys.* 163, *pa guerfomp,* 183, *ma kouskfomp,* que nous dormions, *G. B. I.,* I, 254, *ma'z iefomp,* que nous allions, 458, *na iefomp ket,* nous n'irons pas, 366, etc., cf. *ken' vomp,* jusqu'à ce que nous soyons, 108 (moy. br. *quefomp,* nous trouverons, de *quev-homp,* cf. *labourhomp,* nous travaillerons).

De même à la 3e pers. pl. *-foñt : refont,* ils feront, *Pev. m. Em.,* anc. 32, *e vefont,* ils seront, Luc, XII, 20, trad. de Le-

1. Dans *ra c'houzoc'h,* sachez, *T. Ger.,* 67, cette terminaison de présent-prétérit est employée comme futur-subjonctif. L'indicatif fait fonction d'impératif-subjonctif dans *plich gant Doue e vise deut* « pleust a Dieu qu'il fust venu », Maun., *Dict. fr.-br.,* c'est encore une explication possible de *chom* et de *n'em gonvertis, Rev. Celt.,* XI, 97, 100.

coat; *na oelfont ket* (dites-leur) de ne pas pleurer, *G. B. I.*, I, 8, etc., cf. *vont*, ils seront, 36.

Il y a aussi *-fimp: lavarfimp*, nous dirons, *Instructionou christen*, Quimper, 1824, p. 306; *errufimp*, nous arriverons, *Kanaouennou*, Saint-Brieuc, 1842, p. 94, *ma ho pralleſimp-ni*, pour que nous les mettions en branle, *Barz. Br.*, 284[1]. Cf. *receſſimp*, nous recevrons, *Introd.* 238 = *recev-h-imp; pa varfimp*, quand nous mourrons, *Instr. var ... ar Rosera*, par Le Bris, p. 337 (*lavarrimp*, nous dirons, 206, *vezzimp*, nous serons, 444, *ma touquimp*, que nous portions, *An horolach a bassion*, Le Bris, 1725, p. 19, etc.; *Rev. Celt.*, XI, 110) et à la 3e pers. *-fint, -foint, -foink: dispignfint*, ils dépenseront, *Instructionou*, 137; *sellfoïnk*, ils regarderont, Quellien, 170; *nalfoint*, ils ne pourront, Y. Hernot, *Kelennadurez*, chez H. Mauger, p. 5; *ma teu foint*, qu'ils viendront, *Guill.* 1815, p. 7, cf. *voint*, 87 (*vezoïnt*, 43, *vezint*, 50); *peloïnt*, qu'ils prient, 97; *pa garrint*, *Refl.* 269, *ma vellint*, 399, *vezzint*, 130, etc. Le rapport de *-fout* à *-foint* a été imité au prétérit: *kleojoink*, ils entendirent, *Peng.*, IV, 15.

L'*f* a pénétré aussi la forme indéfinie: *ma velfor*, où on verra, *P. m. Em.*, anc. 201, *m'o hanavefer*, pour qu'on les reconnaisse, 231, *e teufer*, 296, *e c'houlenfer*, on demandera, Luc, XII, 48, Lecoat, cf. moy. br. *achifher*, *achefheur*, on achèvera; *e c'hanavessor*, on connaîtra, *Mis mac*, 1836, p. 406, *vihor, vior*, on sera, § 11, etc.[2].

Le singulier, au contraire, ne présente l'*f* que dans les com-

1. Pour l'*e* ajouté, cf. § 49. 50, et *rankéfet*, vous devrez, *Kimiad* (de Proux), ve Goffic, 1, = *renkfet-hu*, *Bombard Kerne*, 16; *e fotefe din*, je voudrais, *Chans. ... var ... ar brezel*, par L. ar Pouenot, de Gourin, chez J. Haslé, p. 3. La même addition a lieu parfois dans les formes sans *f: e varwehei*, tu mourras, *Livr el lab.*, 32, *e gaveo*, il trouvera, etc., *Rev. Celt.*, XI, 186, 187; *caveot*, vous trouverez, *Devocion d'ar g. s.*, Saint-Brieuc, 1851, p. 143, *revuseot*, vous refuserez, 149, *na bermeteot*, 146, etc.; *komereouint*, ils prendront, *Mélusine*, III, 477.

2. La terminaison *-or* devient donc, par diverses analogies, *-hor*, *-for* et *-yor* (§ 10, fin) Cette dernière forme est rare, tandis que l'actif *-yo* est des plus fréquents et tend même à élargir ses limites rigoureuses (*arzoïo*, il cessera, *Ar feiz hag ar vro*, 240, au lieu de *arzavo*, cf. *kanoiou* et *hanvou*, noms). Régulièrement, *-or* s'ajoute au même radical que le suffixe *-er* du présent: *reor*, on fera, *eor*, on ira, Gr. v. *on*; *coveziior*, on se confessera, v. *devant*, *ne zizoloor*, on ne découvrira, v. *cacher*, etc.

posés du verbe être : *e oufei,* je saurai, *Histoar.* 190 ; *en difou,* il aura, 24, 233, *goufeo,* il saura, Quellien, 86, etc. On lit pourtant *raparfo,* il réparera (ou réparerait), *Peng.,* IV, 97.

82. Il y a des cas où l'on peut remplacer le conditionnel par l'imparfait : *ma oann chommet,* si j'étais resté, *G. B. I.,* I, 190, = *ma vijenn bet chommet,* ibid. ; *ma oufenn ... oann et,* si je savais, j'irais (litt. si je saurais, j'étais allé), *G. B. I.,* I, 164 ; *penamet out ... 'moa,* n'était que tu es ... j'aurais, 66 ; *m'am bije ... na oac'h ket bet,* si j'avais ... nous n'auriez pas été, II, 22 ; *ma vijent ganin breman me'm boa ho briated,* si je les avais maintenant, je les embrasserais, I, 360 ; *panamet respecti ... am boa,* si je ne respectais ... j'aurais (déjà), 200 ; *ma karjac'h bout laret ... ho poa,* si vous aviez voulu dire ... vous auriez (sauvé votre vie), 466 ; *ma vijenn ... n' poa ket,* si j'étais ... vous n'auriez pas, 414. Il en est de même en français : « Si la noblesse eût accepté, le Tiers restait seul contre deux », Michelet[1].

On comprend donc que *en defe,* il aurait, ait fait donner à *en devoa,* il avait, il aurait, une variante *en defoa ;* de même *dlefoa,* il devait, il devrait, etc. (§ 60).

D'un autre côté, l'imparfait touche au prétérit, dans le verbe être ; *en defoa* a amené *en defoe,* il eut, à côté de *en devoe.*

Le changement de *v* en *f* a lieu, du reste, assez souvent, dans le simple *voa,* il était, *voe,* il fut, etc., et aussi *ve,* il serait, sous l'influence de la particule *e* pour *ez.*

E. Ernault.

---

1. Cf. *Grammaire de la langue française* d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi, par le Dr I.-M. Rabbinowicz, Paris, 1886, p. 120. Je doute qu'on dise comme l'indique l'auteur « si j'eusse eu le livre, je l'avais lu », phrase plus bretonne que française. D'après ses propres exemples (note 3), il faudrait « je le lisais ». Cf. « S'il (Napoléon Ier) eût enlevé Saint-Jean d'Acre, ... il opérait une révolution dans l'Orient » *Mémorial de Ste-Hélène,* II, 438.

MÉLANGES

I.

LES NOMS DE LIEU GAULOIS EN FRANCE DANS LE ROUSSILLON

M. B. Alart, archiviste du département des Pyrénées-Orientales, a fait paraitre en 1880, sous le titre de *Cartulaire Roussillonnais*, un recueil de quatre-vingt-dix chartes, la plus ancienne de 865 et la plus récente de 1106. Les noms d'hommes masculins gothiques faibles en *-a*, *-ane* comme *Atila, Dadila, Oliba, Sindila, Vivaza, Vitiza*, donnent à ces documents une sorte de goût de terroir qui les distingue des textes plus septentrionaux où domine la désinence masculine franque *-o, -one.*

Un autre caractère des régions méridionales de la Gaule se retrouve ici : la rareté des noms de lieu en *-acus* ; nous n'en avons remarqué que trois : *in Carriago, in Erbisago* dans une charte de l'armée 1024[1] ; *Vulpiliago* en 1067[2]. *Carriago* suppose un gentilice Carrius variante de Carius bien connu. Cette variante nous est offerte avec emploi de *cognomen* dans l'Italie du nord, par l'épitaphe Valeriae T[iti] f[iliae] Carriae[3]. *Erbisiago* dérive d'un gentilice Erbessius dérivé d'Erbessus[4] nom d'une ville de Sicile. Ce gentilice est attesté par le nom

1. p. 44-45.
2. p. 71.
3. *C. I. L.*, V, 2459.
4. Ἐρβεσσός, Ἐρβεσσός, Ἐρβησσός, Ἔρβησος. De-Vit, *Onomasticon*, t. III, p. 343.

d'Herbisse (Aube) au XIIe siècle *Erbicia*[1]. *Vulpiliago* dérive d'un gentilice *Vulpilius dérivé de *vulpes* « renard ».

Les noms de lieu en *-anus* apparaissent en beaucoup plus grand nombre que ceux en *-acus*. Tels sont *Aguliana* (p. 7), *Albinianus* (p. 8), *Aurelianus* (p. 81) avec la variante graphique *Orelianus* (p. 75), *Cornelianus* (p. 46, 47, 77, 114, 121, 124), *Faulianus* (p. 32) avec la variante *Folianus* (p. 55, 72, 79), *Lupianus* (p. 24, 48), *Pecilianus* (p. 118, 121, 128), *Pedilianus* (p. 30) pour *Petilianus, Porcinianus* (p. 43), *Santianus* (p. 71), *Taurinianus* (p. 56). Ces noms en *-anus* ne peuvent se reconnaître dans la langue moderne qu'avec une attention particulière, car aujourd'hui l'*n* est tombé et la finale primitive ne se distingue que par l'accentuation de l'*a* : Cornellià de *Cornelianus,* Fulhà de *Folianus,* etc.

Les noms en *-anus* que nous venons de donner sont au nombre de onze contre trois en *-aga, -agus* pour-*aca, -acus*. Il nous reste à en citer un douzième qui nous semble le plus intéressant.

Il nous est conservé par une charte de l'année 1066. C'est *Sego-dannianus* : *de villa Segodanniano* (p. 69), aujourd'hui Serdynià (Pyrénées-Orientales). Il dérive d'un gentilice Sego-dannius dérivé lui-même du nom gaulois Sego-danno-s. Sego-danno-s est composé de deux éléments bien connus.

Le premier terme, *sego-*, qui désigne « l'acte d'atteindre et de vaincre », existe dans les composés Sego-vesus, mentionné par Tite Live et par une inscription d'Espagne, et dans le nom de peuple *Sego-vellauni,* dans les noms de villes *Sego-bodium, Sego-briga, Sego-dunum, Sego-rigium*, etc.

Le second terme *danno-* se reconnaît dans le *cognomen* Dannus conservé par une inscription de la Prusse rhénane[2]. On trouve aussi *danno-* comme premier terme dans plusieurs composés. Nous citerons Danno-marus à Nîmes[3] et Danno-talo-s dans l'inscription gauloise d'Alise Sainte-Reine,

1. Boutiot et Socard, *Dictionnaire topographique de l'Aube,* p. 76.
2. Brambach, 754.
3. *C. I. L.*, XII, 3884.

Côte-d'Or[1] ; le féminin Dano-tala pour Danno-tala a été relevé dans une inscription de Saint-Privat, Gard. Tout le monde sait que ce même nom écrit en caractères étrusques, Tanotalos, se trouve en Italie dans l'inscription gauloise de Briona près Novare[2]. Le thème *danno-* a donné un dérivé Dannius. On a relevé à Saint-Jean-en-Royans (Drôme) une dédicace à Mercure par Dannia Martina[3]. Ici Dannia est un gentilice. Le masculin Danius, variante de Dannius, est encore un gentilice dans une inscription de Borgo S. Dalmazo, Piémont, province de Cuneo[4].

Le gentilice Dannius confirme l'existence du gentilice Sego-dannius que nous concluons du dérivé *Segodannianus,* aujourd'hui Serdinyà, Pyrénées-Orientales.

On peut admettre que *dānnio-s* a été en gaulois une variante de *dānio-s; dānio-s* serait identique au moyen irlandais *dána* = *dáne* = *dānio-s* « audacieux, hardi »[5]. *Sego-dannio-s* aurait signifié en gaulois « hardi dans l'attaque victorieuse », « dans la victoire ».

H. d'Arbois de Jubainville.

II.

SAINT BRANWALATR

Saint Branwalatr, honoré à Jersey sous le nom de *Saint Brelade,* dans l'évêché de Dol sous celui de *Saint Broladre,* a aussi donné son nom à *Loc-Brevalaire* (J. Loth, *Les anciennes litanies des saints de Bretagne,* Revue Celt., XI, 139). Il n'est pas autrement connu. Je relève son nom dans une publication récente : *Die Heiligen Englands,* von Liebermann, Hannover,

1. Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or,* p. 18.
2. *C. I. L.,* t. V, p. 719. Whitley Stokes dans *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen,* t. XI, p. 116.
3. *C. I. L.,* XII, 2213.
4. *C. I. L.,* V, 7850.
5. Le génitif de *dána* est *dáni, dánai,* Whitley Stokes, *On the Calendar of Oengus,* p. CCXL.

1889. C'est la réédition d'un opuscule sur les saints anglo-saxons, composé, au moins pour la partie qui m'intéresse ici, au XIe siècle. L'auteur met en regard de la version latine deux versions anglo-saxonnes, désignées l'une par la lettre C, l'autre par S.

C est un manuscrit du *Corpus Christi College* de Cambridge, n° 201 [4] p. 147-151, écrit entre 1050 et 1075. *S* de la collection Stowe du British Musaeum, n° 960 [10], f. 58, a été écrit au commencement du XIe siècle. Les seuls saints bretons mentionnés sont saint *Melorius* enterré à Ambresbyrig (Amesbury, Wilts); saint *Congarus* enterré à *Cungresbyrig* (Congresbury); saint *Petrocus*, enterré près du bras de mer de *Hægelmutha (Eglemouth;* Petroc a été enterré à Padstow, Cornwal); saint Judoc enterré avec Grimbald à Niweminster (Newminster à Winchester); enfin saint *Brangwalatr* à Middeltun (Milton). Pour les sources des vies de saint Meloir, saint Iudoc, saint Petroc, v. J. Loth, *L'émigration bretonne, app.*; cf. Hardy, *Descriptive catalogue*, vol. I, p. art. I. *Petroc* a laissé son nom à plusieurs lieux en Armorique, notamment à *Saint-Perreux; Meloir* également, mais ce saint a dû être confondu avec un autre saint breton insulaire, ou plutôt sa légende insulaire est entièrement fabuleuse. Saint Congar a donné son nom à *Saint-Congar*, Morbihan. Grimbald est un moine de Saint-Bertin appelé par Alfred le Grand; il devint abbé de Newminster à Winchester et mourut vers 903 (Hardy, *Descript. Catal.*, I, p. 11). C'est lui qui a dû apporter à Winchester une partie des reliques de Saint Iudoc, lesquelles, suivant des documents respectables, seraient partie à Saint-Martin de Parnes, en Vexin, près de Magni; partie à Saint-Josse, à l'embouchure de la Canche (Dom Lobineau, *Vies des Saints*). *Iudoc* a laissé son nom à *Lohuzec* en Plougras, évêché de Tréguier, écrit aussi *Loc-Judet*, lisez *Loc-Judoc*. Pour *saint Brangwalatr*, la version latine porte simplement : Sanctus que *Brangwalator episcopus* in loco qui dicitur Mideltune. — *C* est plus explicite : *Thonne is on Middeltune sancte Brangwalatoris héafod, biscopes, and sancti Samsones earm, biscopes and his crice* : « Est à Milton le chef de saint Brangwalator, évêque, et le bras de saint Samson évêque, ainsi que sa crosse. « *S* dit simplement que sanctus

Branwalatrus repose au monastère de Milton, et ne mentionne pas saint Samson. Il est assez probable que les reliques de Branwalatr ont été apportées en Angleterre par les moines armoricains fuyant les Normands au xe siècle. Athelstan était très friand de pareils cadeaux. La lettre du préposé à l'évêché de Dol, Rohbodus, à Athelstan en l'absence de l'archevêque, est très instructive à ce point de vue. Il invoque sa protection et lui expédie les reliques de : *Sancti Senatoris, sancti Paterni* et du maître de ce dernier *Sancti Scubilionis* (Migne, *Patrologie* 179, p. 1106). Branwalatr a été probablement évêque de Dol.

J. Loth.

III.

LA CONVERSION DE MAELSUTHAIN

La pièce qui occupe le fol. 44 v° du mss. fonds Celtique n° 1, et qui a été publiée d'après un autre mss. par O'Curry, *Mss. Materials*, p. 529-531, avec une traduction, p. 77-79, contient un récit légendaire concernant Mael-suthain, littéralement « Esclave de l'Eternel »[1], confesseur, ou directeur de conscience du célèbre roi d'Irlande Brian Boroimhe au commencement du onzième siècle. Cet ecclésiastique était peu recommandable : professeur, il interpolait les canons ; prêtre il avait de mauvaises mœurs, et il ne récitait jamais l'hymne *Altus*. Trois ans et demi avant sa mort une apparition merveilleuse amena sa conversion. Suivant le texte publié par O'Curry voici en quoi cette conversion consista : Maelsuthain cessa d'interpoler les canons, il s'imposa la règle de faire cent genuflexions par jour, de chanter l'hymne *Altus* sept fois chaque nuit, de jeuner trois fois par semaine : on ne voit pas qu'il ait changé de mœurs. Mais le ms. de Paris nous apprend qu'il y a une lacune dans le texte d'O'Curry : Maelsuthain résolut de ne former de liaison avec aucune femme mariée tant

1. En traduisant son nom par *Calvus Perennis*, Maelsuthain a commis n contresens. Voyez *Mss. Materials*, p. 653-654.

qu'il vivrait, et de chanter tous les jours le psautier en entier: « Ni coimrec fri mnái fhir, cen-ber béo; gebat do*no* salt*air* ce*ch* lái ». (Fonds celtique n° 1, fol. 44 v°, col. 2, ligue 29-30).

H. d'Arbois de Jubainville.

IV.

LOANWORDS IN EARLY IRISH

The loanwords collected in the following lists have not, as far as I know, been noticed before. They will serve a threefold purpose, as witnesses to the extent and character of foreign influence on Irish, as illustrations of phonetic laws, and as contributions to Irish lexicography.

1. From old norse.

ármann m. *officer*. Acc. armand an dúin, FM. 1170, p. 1176. Plur. Nom. armainn .i. oificcigh, O'Cl. From *ármann,* the oblique form of *ármadhr* « steward ».

canarad *boats :* is annsin ro gabustar an laechrad sin a lesugud a long 7 a luathglanad a laigeang 7 a niamadh a naitheadh 7 a dubadh a m-barc[1] 7 a picead a primlong 7 a ceartachad a canarad, Stowe D, 4. 2, fo. 66[b], 1. Evidently a collective formed from *cana, Dan. kane. For the formation cf. cumarad *sorrows,* from cuma: intan dobatar fon cumaraidh sin, Stowe D. 4. 2, fo. 51[b], 2.

cnar m. *a ship.* Collective : re cnarradhaibh, Moy Leana p. 48 l. 6. From *knörr* m. « a mercantile vessel ».

callaire m. *a crier, herald.* Gen. guth in challari, LBr. 134 a, 51. tre guth collaire no mæir, H. 2. 17, p. 400[b]. Plur. callaireda, LBr. 133[b], 55. From *kallari.*

est *a horse.* adastar .i. comsuidiugh[ud] o ilrannaib fil ann .i. adh 7 est 7 or .i. adh doni iss adus, est .i. ech 7 or .i. mogg .i. comad si in mong[2] in e[i]ch seachus im a cend « *adastar* » « halter », i. e. a compound of many parts is

1. MS. andbarc. 2. MS. moing

therein, viz. *adh* and *est* and *or*, viz. *adh* from *adus* « fit »[1], *est* « horse », and *or* « mane », viz. it is the mane of the horse that passes round his head, H.3. 18, p. 64 a. From *hestr*.

mangaire m. *a monger, trader*. O'R. Hence mangairecht, LL. 38a, 27. From *mangari*.

margg f. *march, boundary*. Dat. for mairg Lagen, LL. 222 a, 53. Gen. dolluid co Temraig margi « he went to Tara of the march », LL. 202[b]. From *mörk* f.

margg f. *a mark of money*. LX. marg d'airgead bruinnti « sixty marks of smelted silver », Tigern. A. D. 1156. From *mörk* f.

marggad m. *market*. See Tog. Tr. Ind. mórmargad gl. nundinae, Ir. Gl. 327. From *markadhr*.

mattal m. *a mantle*. Nom. mattal cethirbennach corcera, LBr. 148 a, 37. a mattal fillte, ib. 41. Plur. deich matail, Hy Many, p. 92. From *möttull* m.

Northmann *a Norwegian*. LL. 171[b], 49. From *Nordhmadhr*.

Piskarkarl *fisher-carl*. co dunud na Piscarcarla, LL 172[a], 5. For *fiska-karl*. *p* for *f* as in the proper name *Plat* = O. N. *Flatrport* = Fr. *fort*, *plúr* = Engl. *flour*, mod. *compórtach* = *comfortable*, etc.

sadall m. *a saddle*. Nom. sadall mæthla for a muin, LBr. 217 c, 52. Dat. cona sadull blongi « with his saddle of lard », ib. 218[b], 6. Plur. Gen. coica sadall corcra, LL 253 a. From *sódhull* m.

sceir f. *a sharp rock in the sea*. O'R. From *sker* n. Gen. *skerja*.

Sciggire *the Faroe islanders*. LL. 172a, 5. From the Plur. *skeggjar*. See Cleasby- Vigf. s. v. skeggi.

scut m. *the stern*. Plur. Gen. freagartha na dtonn ag agallmhadh na sgúd agas na sgiamhthosach « the responses of the waves conversing with the sterns and the beautiful prows », Moy Leana p. 44, l. 34. From *skutr* m.

scúta f. *a cutter*. Plur. Nom. a sgúdadha sleamhna, Moy Leana p. 44, l. 24. From *skúta* f. « a small craft or cutter ».

1. Cf. adas gl. non sine ratione, Sg. 16 a. bid adas dait, LU. 67a, 36. adhas .i. maith, O'Cl. W. *addas*.

sníding m. *a villain*. Cog. G. G. p. 174, l. 22. From *nídhingr* with prosthetic *s*. This identification is due to Stokes.

stag *the stay of a ship*. Cath Finntr. 50. From *stag* n.

stiúir f. *a helm, rudder*. Moy Leana, p. 86, l. 7. Hence stiúraim *I steer, direct,* Atkinson Hom. Ind. From *stýri* n.

stól m. *a stool*. Nom. oenstól becc, LBr. 134b, 25. enstol bec cruind for lár in tigi, ib. 134 a, 42. From *stóll* m.

topp m. *tuft, crest*. métigthir fri rígtech for lasad cech topp tened ticced esti (of a comet), LBr. 152 a, 25. From *toppr* m.

Kuno Meyer.

V.

SUR UN PASSAGE DU *MABINOGI* DE KULHWCH ET OLWEN

Le père de Kulhwch conseille à son fils, pour faciliter son mariage avec Olwen, d'aller trouver son cousin Arthur, et de lui demander de lui *couper les cheveux* (*Mabinog.*, éd. Rhŷs-Evans, p. 102, l. 11). A ce propos, lady Charlotte Guest fait remarquer, d'après la *Cyclopaedia* de Rees, que la coutume au VIIIe siècle encore, dans les familles de marque, était de faire couper pour lapremière fois les cheveux de leurs enfants par des personnes qu'elles avaient en estime particulière : ces personnes devenaient comme les pères spirituels ou parrains des enfanis. C'est ainsi que Constantin envoya au pape les cheveux de son fils Héraclius, comme un gage qu'il désirait faire de lui, pour Heraclius, un père adoptif. Dans ma traduction des *Mabin.*, I, p. 190, note 4, j'ai prouvé par un curieux exemple que cette opération n'était pas destinée dans l'origine à faire d'un enfant un fils spirituel, mais qu'elle était réservée au père ou aux parents ou plus exactement au père réel ou au père adoptif. Cet exemple est tiré de Nennius. Guortigern ayant eu un fils de sa propre fille, la pousse à aller porter l'enfant à Germain, en disant qu'il était l'enfant du saint évêque. Germain dit à l'enfant : *Pater tibi ero, necte permittam nisi novacula cum forcipe et pectine detur, et ad patrem tuum carnalem tibi dare liceat.* L'enfant va droit à Guortigern et lui dit : « *Pater meus es tu,*

caput meum tonde, et comam capitis mei pecte (*Histor.*, XXXIX). Le même usage a existé chez les Germains. Lamprecht (*Etudes économiques sur l'état de la France pendant la première partie du moyen âge*, trad. Marignan, p. 49), s'appuyant sur divers textes, établit que « *chez les Francs la chevelure était l'expression symbolique de la minorité:* aussi était-il besoin pour les couper du consentement des parents. » C'était le signe de l'adoption (Wackernagel, *Kleine Schriften*, I, 14). Couper les cheveux d'une jeune fille, ajoute Lamprecht, constituait un délit sévèrement puni. Elle ne les coupait qu'au moment de son mariage.

J. Loth.

VI.

VICUS ARTIACUS

EN ITALIE PRÈS DE VÉRONE

A la nomenclature des noms de lieu dont la forme primitive est *Artiacus* ou *Artiaca* et qui sont cités dans la *Revue Celtique,* t. X, p. 161-162, on peut ajouter le *vicus Artiacus* mentionné en 737, dans une charte de l'église Saint-Zénon de Vérone. Cette charte a été publiée par Maffei, *Verona illustrata,* 1732, édition in-4°, t. I, preuves, p. 46.

H. d'A. de J.

CORRESPONDANCE

Saint-Germain, 29 Juillet 1890.

CHER MAITRE,

Voici une petite nouvelle pour votre chronique. La *Revue celtique* (t. II, p. 285) a annoncé la découverte en Asie Mineure d'une inscription relative à Brogitaros tétrarque des Galates Trocmes (cf. van Geldern, p. 254). J'ai fait venir un très bon estampage de ce texte, actuellement encastré dans le mur d'une mosquée à Guzel-Hissar en Eolide, entre Cymé et Myrina, et notre atelier en a tiré un moulage qui est exposé depuis peu (salle des Galates).

Autre chose. En réponse à ma lettre du 22 février, vous avez écrit (*Revue celtique,* t. XI, p. 227) : « Si le passage de César (VI, 17) avait été présent à la mémoire de M. Fustel de Coulanges, c'est avec le sens de statue que le mot de *simulacra* se serait présenté à son esprit. »

J'avais soutenu le contraire, mais d'instinct seulement ; en vérité, comme l'a dit quelque part Letronne, je n'en savais rien, mais j'en étais sûr. Or, en lisant la collection de la *Revue celtique*, je suis tombé (t. IV, p. 49) sur un passage d'un article de Fustel où ce savant cite le texte de César (VI, 17) et ajoute : « Il est vrai que le mot *simulacrum* ne désigne pas toujours formellement une statue. » Cette observation est le point de départ de toute la théorie que je vous ai soumise et à laquelle vous avez paru donner votre approbation. Ainsi, non seulement Fustel n'ignorait pas le passage de César, mais il avait des doutes légitimes, qui sont allés en s'accentuant, sur l'interprétation traditionnelle donnée au mot principal de ce texte.

Respectueusement à vous,

SALOMON REINACH.

CHRONIQUE

SOMMAIRE: I. La bibliothèque de William M. Hennessy. — II. La grammaire des langues romanes de M. Wilhelm Meyer-Lübke. — III. L'ethnographie la plus ancienne des Iles-Britanniques, par M. Rhys dans la *Scottish Review*. — IV. Le second volume de l'edition du Livre Rouge de Hergest par MM. Rhys et Gwenogfryn Evans. — V. L'épitaphe de Bricomaglos et celle de Vetta f. Victi dans l'*Archæologia Cambrensis*. — VI. Les *index* du dictionnaire étymologique allemand de M. Kluge par M. Vincent Franz Janssen. — VII. La légende monétaire Antuberix et les *Antobroges* d'après M. Maurice Prou. — VIII. Le voyage de saint Brendan et le conte de Sindbad, par M. de Goeje. — IX. *Lausum* dans Plaute a-t-il une étymologie celtique. — X. Le néo-celtique *glas* « bleu » en latin et dans les dialectes de l'Italie septentrionale. — XI. L'Église Saint-Patrice de Rouen. — XII. Le présent consuétudinal et la troisième personne du singulier relative en *-as* dans l'irlandais moderne. — XIII. L'allée couverte des Mureaux, Seine-et-Oise. — XIV. Les rois et les brehons irlandais, par M. de Kay dans le *Century illustrated monthly Magazine*. — XV. Critique par M. Zimmer du livre de M. Nutt sur la légende du saint Graal. — XVI. Le ms. irlandais de Rennes et le ms. de Paris, Fonds celtique n° 1. — XVII. Les études celtiques dans la *Revue des Deux-Mondes*. — XVIII. Le journal américain *The Pilot* de Boston, et le projet d'un dictionnaire irlandais. — XIX. Les travaux celtiques de M. A. Coelho dans la *Revista Archeologica* de Portugal. — XX. Une inscription ogamique de l'île de Man. — XXI. Bellesheim, *Histoire de l'église catholique d'Irlande*.

I.

La vente de la bibliothèque de William M. Hennessy a eu lieu les 26 et 27 juin dernier, comme nous l'avons annoncé. Elle a produit 305 livres, soit 7,925 francs. Pour les imprimés, le prix a été en général fort convenable. Hennessy ne possédait que des livres de valeur secondaire au point de vue vénal. Les ouvrages qui atteignent dans les ventes des prix élevés, ou manquaient complètement à sa bibliothèque, comme les *National manuscripts of Ireland* de M. Gilbert, ou s'y trouvaient incomplets comme les *Rerum hibernicarum scriptores* d'O'Conor, et Colgan, *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiae seu Hiberniae*. Ce qui montre qu'à Dublin le goût des études qui ont pour objet la vieille langue irlandaise est cultivé, c'est le prix qu'ont atteint les ouvrages modernes relatifs à cette langue. Ainsi un exemplaire de la seconde édition de Zeuss, *Grammatica celtica*, y compris le glossaire de MM. Güterbock et Thurneysen, s'est vendu, grâce à des notes marginales d'Hennessy, 3 livres 5 shillings, un peu plus de 80 francs. Une collection incomplète des œuvres de M. Whitley Stokes qui, dans cette

vente, se présente comme le roi des celtistes modernes. a atteint 9 livres 12 shillings 6 pence, c'est-à-dire 240 fr. 60, tandis que par exemple le recueil des œuvres de sir James Ware, édition de 1705, et édition Harris, trois volumes in-folio, 1706-1745, s'est vendu seulement 6 livres 6 shillings, ou 157 fr. 50. Les œuvres de la plupart des celtistes modernes se sont maintenus à peu près dans les prix d'émission, ou, comme on dit, de librairie. Ainsi, malgré des notes marginales de Hennessy, les *Keltische Studien* et les *Glossae hibernicae* de M. Zimmer se sont vendus au total 1 livre 5 shillings 3 pence, c'est-à-dire 31 fr. 55 ; il paraît que le directeur de la *Revue Celtique*, Jubainville, comme on dit à Dublin, a dans ce pays quelques amis, car, sans notes d'Hennessy, ses œuvres celtiques ont été payées seulement un franc cinquante-cinq de moins que les œuvres de M. Zimmer; elles ont monté à 1 livre 4 shillings, c'est-à-dire 30 francs. Les publications celtiques de M. Windisch ont, quoique incomplètes, été vendues 3 shillings de plus que celles de M. Zimmer, 1 livre 8 schillings, soit 35 francs. Les livres de MM. Ascoli, Kuno Meyer, R. Atkinson se sont aussi très bien soutenus.

La dispersion de la bibliothèque d'un savant après sa mort est un événement pénible, mais c'est une loi générale et à peu près inévitable Les amis du défunt sont donc bien obligés de prendre leur parti de ce partage de ses dépouilles et c'est une idée avec laquelle leur esprit se familiarise bientôt. Mais ce qui est particulièrement triste, c'est de voir sortir des mains de la famille les manuscrits mêmes de l'auteur, ces manuscrits qui lui ont coûté tant de fatigue, de jours, de mois, d'années et dont il n'a pas tiré parti. Il est mort sans avoir pu faire imprimer, et d'autres plus heureux accompliront la tâche qu'il avait rêvé d'accomplir et à laquelle n'ont suffi ni ses forces, ni sa vie.

Les notes d'Hennessy sur certains volumes en ont beaucoup augmenté le prix. Ainsi deux exemplaires du dictionnaire irlandais-anglais d'O'Reilly, première édition, l'un incomplet. c'est-à-dire auquel manque la grammaire, mais auquel on a ajouté le supplément d'O'Donovan, l'autre complet, mais sans le supplément, ouvrages valant chacun environ une livre, 25 francs, ont été vendus l'un 6 livres 15 shillings, c'est-à-dire 168 fr. 75, l'autre 6 livres 6 shillings, soit 157 fr. 50. grâce à ce qu'ils sont interfoliés et contiennent un nombre considérable de notes manuscrites d'Hennessy.

Mais les copies de textes irlandais faites par Hennessy n'ont atteint que des prix très médiocres.

Tain bó Cúalnge, 232 pages in-folio, 2 l. 10 s.

Vie tripartite de saint Patrice, copiée sur le manuscrit Rawlinson B. 512 de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford et collationnée sur le ms. Egerton 93 du Musée britannique, 162 pages in-folio, 11 s.

Martyrologe d'Oengus copié sur le ms. bodléien Laud 610, 117 pages in-folio, 2 l. 2 s.

Généalogie de Mog Ruith, texte et traduction, 100 pages in-4, 18 s.

Généalogie du clan Neill, 40 pages in-4, 10 s.

Index au *Martyrologe d'Oengus,* 5 s.

Uraicept na n-eiges, traité de grammaire, 2 l.

Dinnsenchus de Mac Tuired, etc., in-4, 50 pages, 16 s. 6 d.

Mort de Cúroi mac Daire d'après le ms. T. C. D., H. 2. 16 ; 8 s.

Senchas naomh Erend et autres extraits du Livre de Lecan, 2 s. 6 d.

Brisleach Mhuighe Muirtheimhne, 6 s.

Agallamh na senorach, 1 l. 1 s.

Traité du Borama et bataille de Dunbolg copié sur le Livre de Leinster et traduit, 1 l. 12 s. 6 d.

Aventures de Cormac dans la terre de la promesse copié sur le Livre de Ballymote avec traduction anglaise, 2 l. 7 s. 6 d.

Le voyage de Mael Duin, traduction anglaise d'après le *Lebhar na h-Uidhre*, 1 l. 1 s.

Texte irlandais de la vie de saint Brendan d'après le livre de Lismore, 1 l.

Copie de l'*Ambra Coluim-cille*, de l'*Ambra Conroi* et du *Tegasg Cormaic*, 1 l. 1 s., etc., etc.

Des manuscrits d'O'Donovan, le seul qui ait atteint un prix un peu élevé est sa copie des Annales d'Ulster dont le commencement seul est imprimé. Cette copie a atteint 5 l. 10 s., soit 137 fr. 50. En général, les manuscrits irlandais modernes ne sont pas chers. On sait que l'histoire d'Irlande de Keating est inédite pour la plus grande partie. Or on a vendu 3 l. 3 s., 78 fr. 75, un exemplaire de cette histoire d'une belle écriture, daté de 1666, in-folio, relié en veau. Ce ms. a deux défauts ; les quatre premières pages manquant ont été remplacées par une copie récente et il y a une lacune dans les généalogies placées à la fin.

Parmi les acquéreurs des livres de Hennessy on a remarqué la Royal Irish Academy représentée par son savant bibliothécaire, M. J.-T. Gilbert. On signale aussi l'évêque Reeves, si connu par tant de remarquables travaux, M. Casimir O'Meagher, le P. E. Hogan S. J., etc.

II.

Nous avons annoncé déjà la traduction française par M. Rabiet de la grammaire des langues romanes commencée à Iéna par M. Wilhelm Meyer-Lübke, aujourd'hui professeur à l'université de Vienne. Le second et dernier fascicule du tome I vient de paraître à la librairie H. Welter, rue Bonaparte, à Paris. Cette traduction sera bien accueillie malgré quelques singularités de style telles que l'aspiration de l'*h* du mot *hiatus*. Le titre courant : *suppression du hiatus*, p. 321, semble avoir été imaginé pour donner une idée claire du phénomène désagréable qu'il s'agit de faire disparaître. Mais cette façon d'écrire contredit la règle posée un peu plus bas, p. 338 : « L'*h* avait complètement disparu, déjà vers la fin de la république, dans le « langage du peuple ; un peu plus tard, dans celui des lettrés. Il n'en est « point question dans les langues romanes ».

On trouve dans cet ouvrage une remarquable abondance de renseignements précis sur les principaux dialectes romans. Le passage où il est traité du maintien de l'accent gaulois dans les langues romanes (p. 532) semble

être ce qui a été écrit de plus complet sur ce sujet. Il y a cependant matière à quelques critiques de détail. Ainsi, bien que la colonie romaine de *Pisaurum*, Pesaro, ait été conduite l'an 185 avant notre ère *in Gallicum agrum* [1], c'est-à-dire dans le territoire conquis sur les *Senones* un siècle plus tôt, il n'est peut-être pas démontré que *Pisaurum* soit un mot gaulois. La notation antique du nom de Bayeux n'est pas *Bayo-casses*, c'est *Bodio-casses* [2], plus tard *Bai'-casses* [3]. Vieux vient de *Vidu-casses* [4] et non *Vidio-casses*. L'accentuation d'Arles sur l'initiale s'explique sans difficulté si, tenant compte de l'*s* final, on reconnait dans ce nom français un nominatif singulier masculin et si on le rattache au nominatif bas-latin *Arelas :*

Gallula Roma Arelas... [5].

« Ab ejus vocabulo praeter proprium nomen, quo Arelas vocitatur, Constantina nomen acceperit [6] ».

Arras représente non pas *Atrabetes* comme le suppose M. Meyer, mais *Atrabatas* [7].

III.

M. Rhys a continué dans la *Scottish Review* la publication de ses savantes recherches sur l'histoire la plus ancienne des Iles-Britanniques. Dans le n° de juillet 1890, il a étudié un certain nombre de noms de personnes relevés dans les textes néo-celtiques les plus anciens. On sait qu'un grand nombre de noms de personnes celtiques, comme beaucoup de noms de personnes grecs et germaniques, sont des composés de deux termes. Quelques noms germaniques ont une forme hypocoristique dans laquelle apparait seulement, suivi d'un suffixe, le premier des deux termes. Le savant professeur émet l'hypothèse que le même phénomène se serait produit dans le monde celtique ; ainsi Catuacus, plus tard Catawc, enfin Cadog, serait la forme hypocoristique de Catu-maglos, plus tard Cat-mail, enfin Cadvael en gallois et qui signifie « prince de la bataille ». En effet, la vie de saint Cadog nous apprend que le nom reçu au baptême par ce saint personnage était Catmail [8]. Ce fait une fois établi, M. Rhys émet l'hypothèse que le génitif Cunegni

1. Tite-Live, livre XXXIX, c. 44.
2. Pline, livre IV, § 107.
3. *Notitia civitatum et provinciarum Galliae*, chez Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 14.
4. Pline, livre IV, § 107.
5. Ausone, *Clarae urbes*, VIII, 2.
6. *Lettre des évêques de Gaule au pape Léon le Grand* chez Migne, *Patrologia latina*, t. LIV, col. 882.
7. Frédégaire, livre II, c. 45 ; éd. Krusch, p. 68, l. 7. Cf. *Civitas Atrabatum* dans la *Notitia civitatum et provinciarum Galliae*, chez Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 14.
8. Lavacro regenerationis filium tuum purificet, nomenque ejus Catmail vocabitur. Rees, *Lives of the Cambro-British saints*, p. 25.

dans une épitaphe des environs de Carmarthen [1] doit être corrigé en Cunigni dont le nominatif serait identique à l'irlandais Coinín, au gallois Cynin et que ces formes sont des expressions familières tenant lieu de formes plus solennelles telles que Cunocennos, Cunovalos, dont les génitifs Cunocenni, Cunovali, se rencontrent dans les inscriptions chrétiennes les plus anciennes du pays de Galles. Une autre désinence hypocoristique est *-án* pour un plus ancien *-agnos*, au génitif *-agni*, exemple Mailagni dans une inscription chrétienne [2]; la forme moderne est Maelan et l'expression solennelle est Maglo-cunos [3] ou avec une orthographe plus moderne, Mailcun [4] Maelgwn, nom d'un roi de Gwynedd qui serait mort en 547.

Des noms plus récents ne sont ni des composés asyntactiques comme les noms solennels dont nous venons de parler, ni des dérivés comme leurs formes familières. Ce sont des composés syntactiques dont le second terme est complément déterminatif du premier. Quelques-uns de ces noms sont très intéressants en ce qu'ils contiennent un souvenir du paganisme. Tels sont les noms irlandais Mog-neit et Mog-nuadat [5] signifiant l'un « esclave de Neit », qui était un dieu de la guerre, l'autre, esclave de Nuadu, d'une autre divinité celtique transformée en roi par l'évhémérisme irlandais, mais dont un temple a été trouvé en Grande-Bretagne.

Mog a un équivalent, c'est *mael* « chauve » et par extension « esclave »; de là les noms chrétiens de Mael-patraic, Mael-muire qui veulent dire « esclave de Patrice », « esclave de Marie ». *Mael* a dû être employé à cet usage dès l'époque païenne. Le nom picte Mael-beth [6] suivant M. Rhys signifie « esclave du chien ». En effet, croit-il, les sagas scandinaves rendent Mac-beth par Hunda-son, c'est-à-dire par « fils du chien ». Il s'agit là du chien divinisé, et cette notion du chien divinisé suivant M. Rhys doit remonter aux races qui ont précédé les Celtes dans les Iles-Britanniques, car *beth* « chien » n'est pas un mot celtique. *Cú, ki* « chien » dans les noms d'hommes néo-celtiques comme Cú-chulainn en Irlande, Tan-ki, Tannegui dans la Bretagne française, exprimerait une idée religieuse pré-celtique.

Du nom du chien *cú* on ne peut séparer celui de la loutre, *dobar-chú*, c'est-

1. Hübner, *Inscriptiones Britanniae christianae*, n° 232. Rhys, *Lectures on Welsh philology*, deuxième édition, p. 390.

2. Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, deuxième édition, p. 353.

3. Gildas, *De excidio Britanniae*, c. 33. Chez Giles, *Historical documents concerning ancient Britons*, p. 248.

4. *Annales Cambriae*, éd. donnée par William ab Ithel, p. 4.

5. Ces deux personnages dont le second est fils du premier figurent dans le récit de la bataille de Mag Lemna qui aurait été livrée en l'an 187 de notre ère. Voyez *Cath Muige Leana*, éd. d'O'Curry, p. 2; cf. p. XVII.

6. Maelbaethe, dans la Chronique anglo-saxonne, en 1031, chez Petrie, *Monumenta historica britannica*, p. 429; cf. *Henrici Huntendunensis historiae Anglorum*, l. VI. *ibid.*, p. 757 *d*. — Suivant M. Whitley Stokes, *On the linguistic value of the Irish Annals*, p. 53, note, *Mael-beth* et *Mac-beth* sont de mauvaises notations pour *Mael-bethad*, *Mac-bethad* « Esclave de la vie », « Fils de la vie ».

à-dire « chien d'eau », et celui du loup, *fael-chu,* c'est-à-dire « chien sauvage ». M. Rhys signale un Gael d'Ecosse appelé Mac Dobarcon, c'est-à-dire fils de la loutre », et une tribu d'Irlande en Leinster, celle des descendants de Faelchu, c'est-à-dire du loup. Il croit que de cette appellation vient la croyance à la lycanthropie, c'est-à-dire à la faculté pour certains hommes de se changer en loup.

Au groupe considérable de noms d'homme celtiques dont le nom du chien est un élément, M. Rhys rattache l'emploi du nom du renard comme nom d'une tribu d'origine irlandaise, *Cenél Loarn* d'où aujourd'hui le nom du marquisat de Lorn ; et le mot *loarn,* Lorn « renard » apparaît sous une forme plus ancienne dans une inscription chrétienne du pays de Galles qui est l'épitaphe d'Atemorus qualifié au génitif de *fili Lovernii* [1]. Le nom d'homme Lovernius dérive de **lovernos* « renard » et paraît signifier « fils du renard ». Les idées qui ont donné naissance à tous ces noms remonteraient suivant M. Rhys aux populations préaryennes de la Grande-Bretagne.

Il ne nous appartient pas de dire si cette thèse originale résistera à l'épreuve de la critique. Est-il bien certain que les populations pré-aryennes ont eu seules assez d'imagination pour découvrir des rapprochements entre l'homme et des animaux et pour exprimer ces rapprochements par des noms d'animaux donnés à des hommes ? Les noms d'hommes tirés de noms d'animaux ne se trouvent pas seulement en Grande-Bretagne ni même dans le monde celtique. Chez les Germains, *hund* « chien » se rencontre dans quelques noms d'homme et le nom du chien sauvage, le loup, *wolf,* primitivement *wulfas,* y est très fréquent soit à l'état isolé comme nom d'homme, soit comme élément d'un nom d'homme composé dont il est premier ou second terme. Chez les Grecs, le mot λύκος « loup » a donné naissance à des dérivés employés comme noms d'homme, il est tantôt premier terme, tantôt second terme de noms d'homme composés. Le gentilice romain Caninius dérive de l'adjectif *caninus* dérivé lui-même de *canis.* On pourrait citer nombre d'autres noms d'homme romains dont un nom d'animal est l'élément fondamental. Tels sont Asinius, Porcius, Verres. Les noms d'animaux *Eber* « sanglier », *Bär* « ours » tiennent une place considérable parmi les éléments formatifs des noms d'homme germains. Nous citerons chez les Grecs βοῦς « bœuf ou vache », ἵππος « cheval », λέων « lion », ὄις « brebis », ταῦρος « taureau » qui ont été employés au même usage. On n'a pas encore prouvé que l'idée mère des fables d'Esope soit étrangère à la race indo-européenne.

J'espère qu'on verra dans ces observations une preuve de l'importance que j'attribue au savant mémoire de M. Rhys et du plaisir avec lequel je l'ai lu [2].

1. Hübner, *Inscriptiones Britanniae Christianae,* nº 147.

2. On pourrait dresser une liste plus complète qu'il ne l'a fait de noms d'hommes gaulois qui sont originairement des noms d'animaux. Ainsi Cattos, nom d'homme sur une monnaie gauloise de Lisieux, veut dire « chat » ; et Lucoti-cnos sur une monnaie des Longostalètes veut dire « fils de la souris ».

IV.

MM. Rhys et Gwenogfryn Evans viennent de faire paraître le second volume de leur reproduction du Livre Rouge de Hergest. Je n'ai pas encore reçu ce volume et je ne le connais que par le compte rendu qui en a paru dans l'*Archaeologia Cambrensis* du mois de juillet dernier. On y voit que le tome II de cette édition du *Red Book of Hergest* contient six morceaux : 1° le *Brut y Brenhinoedd*, « chronique des rois » publié sous le nom de *Brut Tysilio* et de *Brut G. ab Arthur* dans la *Myfyrian Archaeology of Wales*, édition de 1870, p. 434-476 ; 2° le *Brut y Tywysogion* « chronique des princes » publié en 1860 dans la collection du Maître des rôles par John William Ab Ithel qui pour établir son texte a fait usage de quatre manuscrits ; 3° le *Brut y Saesson* « histoire des Anglais », inédit ; 4° un court traité historique allant de Gwrtheyrn Gwrthenen au roi Jean ; 5° une traduction de l'histoire de Troie de Dares Phrygius ; 6° une liste des *cantref* et des *cwmmwd* du pays de Galles.

V.

Le même numéro de l'*Archaeologia Cambrensis* contient p. 234 une note du docteur Bruce sur l'épitaphe de Brigo-maglos publiée dans le précédent numéro de la *Revue celtique*. L'auteur termine son court mémoire en parlant de l'épitaphe de Vetta f[ilius] Victi qui porte le numéro 211 dans les *Inscriptiones Britanniae christianae* de M. Hübner. M. Rhys (*Lectures on Welsh Philology*, 2e éd., p. 407) lit Vetta f[ilia] Victi. Suivant le docteur Bruce, la lecture de M. Hübner est la bonne et Vetta fils de Victus est identique au Vitta Vecting qui d'après la chronique anglo-saxonne [1] est le grand-père de Hengest et de Horsa, chefs des premiers conquérants anglo-saxons de la Grande Bretagne au milieu du ve siècle. Pour ceux qui admettent que Hengest et Horsa ont été réellement deux rois de chair et d'os, la seule difficulté que présente ce système est que l'épitaphe de Vetta a été trouvée en Ecosse et non sur le continent, dans le pays habité avant Hengest et Horsa par les Anglo-Saxons. Mais que diront ceux qui croient, les uns, que Hengest et Horsa sont des personnages mythologiques comme Woden leur premier aïeul, les autres, que Hengest et Horsa sont des chevaux sacrés[2] ?

VI.

Le dictionnaire étymologique de la langue allemande, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de Friedrich Kluge vient d'être complété

1. Petrie, *Monumenta historica britannica*, p. 299.
2. Simrock, *Handuch der deutschen Mythologie*, 5e éd., p. 171, 501.

par un recueil d'index qui forme un volume in-8° de 285 pages : *Gesamt-index zu Kluge's Etymologischen Wörterbuch der deutschen Sprache.* L'auteur est M. Vincent Franz Janssen. On y trouve, p. 82-85, un index celtique qui pourra rendre de grands services. Je me bornerai à un exemple. J'ai dit dans la précédente livraison que le second terme du nom gaulois *Petru-corii* s'explique par l'irlandais *cuire,* « troupe ». L'irlandais *cuire* « troupe » se trouve dans le livre de M. Janssen, p. 83, col. 2, avec renvoi à l'allemand *Heer,* et l'*Etymologisches Wörterbuch,* 4e éd., p. 135, nous append que l'allemand *Heer,* en gothique *harjis*, suppose un thème germanique primitif *harja-*. Or *harja-* = *corio-* qui est le second terme de *Petru-corii*. *Petru-corii* serait en allemand moderne *die vier Heere* « les quatre armées ». Cf. le vieil irlandaie * *ban-chuire* « troupe de femmes » écrit *banchuri* dans le *Lebor na h-Uidre,* Windisch, *Irische Texte,* t. I. p. 285, l. 18.

VII.

Dans le Bulletin de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* de mars-avril 1890 a paru un mémoire de M. Maurice Prou qui signale sur un tiers de sou mérovingien la légende *Antuberix*. C'est un nom de lieu que le jeune auteur rapproche d'un nom de peuple de la Gaule mentionné par Pline, les *Antobroges* [1]. Antuberix serait pour Antu-brix. On connaît la variante grecque Αλλό-βριγες d'*Allo-broges*, forme adoptée par César et par les autres écrivains latins.

VIII.

Les Actes du huitième congrès international des orientalistes tenu en 1889 à Stockolm et à Christiania contiennent un mémoire de M. J. de Goeje intitulé « La légende de saint Brendan » [2]. L'auteur y étudie les ressemblances entre le voyage de saint Brendan et une composition orientale, le conte de Sindbad. Il montre une connaissance approfondie de la pièce irlandaise et de ses rédactions, ainsi que des dissertations dont elle a été l'objet. On aurait tort de demander un jugement définitif sur la question de savoir quelle est l'origine du récit irlandais, ou dans quelle mesure le conte oriental a pu exercer une influence sur quelques détails du conte néo-celtique. Cette question est du nombre de celles sur lesquelles il sera probablement longtemps encore difficile d'arriver à une solution qui s'impose à tous les érudits.

IX.

Dans l'*Archiv für Lateinische Lexicographie,* tome VII, p. 113, M. Schuchardt pose la question de savoir si le mot *lausum,* Plaute, *Trucu-*

1. Pline, livre IV, § 109, éd. Teubner-Janus, t. I, p. 179, l. 35. Voyez les variantes à la page LII.
2. Ce mémoire a été tiré à part. Leide, E. J. Brill, 1890, in-8°, 36 p.

lentu, ne serait pas d'origine celtique. Il n'y a pas, dit-il, d'importance particulière à attacher au nom de lieu *Lousanna*, Lausanne. Il a, je crois, raison ; *Lousanna* semble dériver d'un nom d'homme Louso-s qui a fourni le premier terme du nom de lieu composé écrit au moyen âge *Laus-dunum*, aujourd'hui Loudun, et on a tiré du nom d'homme Louso-s le gentilice romain Lausius[1] d'où le nom de lieu *Lausiacus*.

X.

L'*Archiv für slavische Philologie* de V. Jagic, tome XIII, p. 159, contient une note de M. Schuchardt qui signale en ladin et dans les dialectes du nord de l'Italie plusieurs dérivés du mot celtique devenu en irlandais, gallois et breton *glas* « bleu, gris » : ce sont en ladin *glèsene*, dans le dialecte du Trentin *giàsene*, et dans le dialecte de Brescia *glasú*.

XI.

Les *Proceedings* de l'Académie royale d'Irlande, troisième série, vol. I, p. 320-332, renferment un mémoire de M. J. Casimir O'Meagher ; l'auteur a visité l'église Saint-Patrice de Rouen et y a remarqué plusieurs vitraux du XVI siècle qui représentent des miracles du saint apôtre de l'Irlande tels qu'ils sont écrits dans la *Vie Tripartite* et dans l'homélie sur saint Patrice publiée d'après le *Leabhar Breac* par M. Whitley Stokes. La reproduction photographique de ces vitraux serait une intéressante illustration des textes précités.

XII.

Dans le même volume, p. 416-439, M. R. Atkinson a inséré un mémoire sur le présent consuétudinal en *-ann* et sur la troisième personne du singulier relatif en *-as* de l'irlandais. C'est une contribution très intéressante à l'histoire de l'Irlandais moderne. L'auteur voudrait assujettir cette langue aux lois grammaticales qu'elle suivait au XVIIe siècle. Cette ambition est moins élevée que celle des orateurs grecs qui prétendent aujourd'hui parler la langue de Démosthènes. L'avenir dira si elle est réalisable.

XIII.

L'*Anthropologie*, tome I, p. 158-186, contient un mémoire du docteur Verneau sur l'allée couverte des Mureaux, Seine-et-Oise. Ce monument mégalithique n'est point encore complètement déblayé ; la partie fouillée a 9 mètres de long sur une largeur qui varie de 2 mètres 10 à 1 mètre 60 ; la hauteur va de 1 mètre 60, à 1 mètre 65. C'était un tombeau où

1. De-Vit, *Onomasticon*, t. IV, p. 66.

soixante cadavres avaient été inhumés. On y a recueilli de la poterie, un grand nombre d'objets en silex et en os, mais on n'y a trouvé aucun objet métallique.

XIV.

M. de Kay continue à New-York dans la revue *The Century illustrated monthly magazine*, vol. XL, p. 294-304, juin 1890, ses études sur l'Irlande. Son nouvel article est intitulé *Irish Kings and Brehons* Il est orné de fort jolis dessins représentant des boucliers, un casque, divers objets de toilette et de parure, même un plan de Tara, et la réduction d'une page d'un traité de droit. Cette page appartient au manuscrit H. 2. 15 du Collège de la Trinité de Dublin ; l'auteur l'a empruntée au splendide ouvrage de Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, 3e partie, planche VIII. C'est un fragment du traité de droit intitulé *Cain Aigillne;* le texte correspondant se trouve dans *Ancient laws of Ireland*, t. II, p. 328-338. M. de Kay dans cet article traite de l'organisation politique irlandaise dont il paraît bien connaître le caractère propre et les défauts. Son travail est une œuvre utile, toutefois les linguistes admettront, je crois, difficilement les étymologies esthoniennes et finnoises qu'il propose pour les noms des grandes provinces d'Irlande.

XV.

Dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* de juin dernier, M. Heinrich Zimmer a consacré les quarante pages 488-528, à la critique du livre de M. Alfred Nutt, *Studies on the legend of the Holy Grail with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin*. Par le développement de son compte rendu, il donne une preuve de l'estime qu'il fait de cette publication en dépit des formes dédaigneuses dont il se sert ici comme toujours quand il s'agit d'apprécier les travaux d'autrui.

XVI

L'Academy du 26 juillet contient, p. 72-73, un article de M. Whitley Stokes intitulé : *Notes from Rennes*. Le savant auteur s'y occupe principalement du manuscrit irlandais de Rennes. On sait que ce manuscrit a été décrit par Todd, *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Irish Manuscrits Series, vol. I, p. 66-81. M. W. St. signale dans cette description plusieurs fautes de lecture et des lacunes. Ainsi Todd n'a rien dit de l'histoire biblique qui occupe les fos 27 *b* 2 — 43 *a* 1, ni de la légende de saint Brendan, p. 74 a 2. Le traité religieux sans intérêt historique, *of no historical interest*, qui suivant Todd, p. 7 , se trouve au fo 69 *a* col. 1, est le document intitulé : « Langue toujours nouvelle », *Tenga bithnua*, dont il a été parlé ici même plus haut, p. 394, no 17.

En me reportant de l'article de M. W. St. à celui de Todd (p. 70), j'ai

fait une observation : c'est que le traité signalé plus haut, pages 398-399, sous le nº 36, dans le ms. de Paris, Fonds celtique, nº 1, paraît se trouver aussi dans le manuscrit de Rennes où il occupe les fos 1-22 *b* 1.

XVII.

La *Revue des Deux-Mondes* du 15 août, p. 510 et suivantes, contient une élégante description du Mont Saint-Michel due à la plume facile de M. Édouard Schuré. Les amateurs du mystérieux celtique pourront y compléter leurs études et y apprendre toute sorte de découvertes intéressantes dues à une science moderne qui n'a pas encore pénétré dans la *Revue celtique*. Les *Ambivareti* que, sur la foi de César [1], on croyait clients et voisins des *Aedui* et qu'on mettait en Bourgogne ou près de la Bourgogne, habitaient la Normandie ; ils ont donné leur nom à la ville d'Avranches, dont quelques savants arriérés croient le nom identique à celui des *Abrincatui*, de Pline [2], plus tard *Abrincates*, *Abrincas*. *Sena*, qui suivant Mela serait une île, *Osismicis adversa littoribus*, c'est-à-dire en face des côtes du département du Finistère, est le nom de prêtresses qui habitaient une caverne de l'île appelée aujourd'hui Mont Saint-Michel. Cette île était consacrée à un dieu solaire et s'appelait en gaulois Tom Bélen. Tom Bélen a été traduit en latin par *Mons*, *Tumba* ou *Tumulus Beleni* au temps de la domination romaine. Les usages de la *Revue des Deux Mondes* interdisant l'emploi des notes, M. Édouard Schuré n'a pu donner l'indication des mss. inédits de la Bibliothèque nationale où se cache le texte du géographe grec ou latin qui lui a fourni ces intéressantes indications, mais on compte qu'il publiera prochainement ce document précieux dans la *Revue de Philologie*. La seule note que cet écrivain érudit ait été autorisé à joindre à son travail a pour objet d'établir l'antiquité du *Mystère des Bardes*, traduit par Adolphe Pictet et auquel M. Schuré emprunte les principaux traits de son exposé des croyances celtiques.

XVIII.

Un journal irlandais des Etats-Unis, *The Pilot*, qui paraît à Boston, a publié dans son numéro du 9 août une lettre dont l'auteur propose l'ouverture d'une souscription à l'effet d'assurer l'achèvement du dictionnaire de l'irlandais ancien et moderne entrepris par M. R. Atkinson, le savant professeur du collège de la Trinité de Dublin. Il s'agit de trouver 50,000 francs, soit 10,000 dollars ou 2,000 livres sterling, somme fixée par M. R. Atkinson. Le Père James Kegan, qui a signé cette lettre, espère qu'on pourra facilement réunir cette somme en faisant appel au patriotisme des nombreux Irlandais établis en Amérique ; il leur donne l'exemple en s'inscrivant pour 50 dollars, soit 225 francs.

1. *De bello gallico* l. VII, c. 75, § 2.
2. Pline, liv. IV, § 107.

Un des motifs pour lesquels le P. Kegan compte sur le succès de cette souscription est qu'une fois en possession du dictionnaire de M. Atkinson, les souscripteurs pourront lire sans difficulté les monuments de la littérature irlandaise. Or ces monuments sont très intéressants ; on n'y trouve pas seulement, comme on le pourrait croire, des textes ennuyeux relatifs au droit, à la médecine, aux vies des saints : les vies des pécheurs célèbres *(remarquable sinners)* y tiennent une place considérable, et à côté de la grammaire, des règles monastiques et des rubriques, on y rencontre beaucoup d'athlétique et d'hypnotisme. Enfin la raison principale sur laquelle le P. Kegan compte pour décider ses compatriotes irlandais est que M. R. Atkinson est Anglais. On sait que ce pauvre O'Curry a souvent très mal traduit les textes irlandais, préoccupé qu'il était par le désir de donner à ses lecteurs une haute idée de la vieille civilisation irlandaise. Or, continue le P. Kegan, on peut être certain que, vu sa qualité d'Anglais, M. Atkinson ne commettra pas d'erreurs de ce genre.

The Pilot qui a publié la lettre du P. Kegan est un journal très sérieux : quelques lignes plus haut, il donne la nouvelle suivante : Alexandre Jacques, un Français, vient de terminer un jeûne merveilleux ; ce jeûne a duré quarante-deux jours. Alexandre Jacques dit qu'il peut jeûner pendant une période de n'importe quelle longueur, grâce à une poudre dont il a seul le secret. Le gouvernement russe a offert de lui acheter ce secret cent vingt-cinq mille francs, mais Alexandre Jacques a refusé, il prétend ne vendre son secret qu'au gouvernement anglais ou au gouvernement français. La reine Victoria paierait volontiers la recette un prix raisonnable et elle ferait usage de ce procédé économique pour l'entretien de sa maison, si, après essai sur le prince de Battenberg, on constatait un résultat satisfaisant.

Les plaisanteries qu'on pourra faire au sujet des publications de M. Atkinson ne porteront pas préjudice à leur utilité et n'empêcheront pas les celtistes de tirer un excellent parti des vocabulaires qu'elles contiennent.

XIX.

Je suis fort en retard avec M. Adolphe Coelho, un des linguistes les plus compétents de notre époque, qui m'a envoyé, au commencement de cette année, trois articles publiés par lui dans la *Revista Archeologica* de Portugal, nos de janvier, septembre et novembre 1889. J'avais égaré, au milieu des nombreuses livraisons de revues que je reçois, ces trois articles dont l'épaisseur modeste est loin d'égaler l'importance.

Le premier, *Revista Archeologica*, 1889, p. 1-13, est divisé en trois paragraphes. Le premier est intitulé *Callaecia*. M. Coelho dit que le nom des *Callaeci* ou mieux *Callaici* est celtique. Il parait avoir existé un thème celtique *calla*, d'où le nom d'homme Callaeus : Catalus, Callaei filius, Sequanus [1] ; ce nom d'homme se retrouve en Espagne [2]. M. Coelho l'explique

1. *C. I. L.*, V, 907.
2. *C. I. L.*, II, 4999 *a*.

par le mot irlandais *caill*, bois, forêt, thème *calli-* pour un plus ancien **caldi-*, cf. grec κλάδος, allemand *holz ;* le latin *callis* paraît être le même mot, mais rien ne prouve rigoureusement que **caldi-* et *calla-* aient eu le même sens ni qu'à la date où apparaît le mot *Callaecia* le groupe *ld* fût devenu *ll* en gaulois, en sorte que cette étymologie est simplement possible.

Le second paragraphe a pour objet le mot Andergus que M. Coelho corrige en ** Andercos ; * Andercos*, nom d'homme, peut être un dérivé d'*ando-*, ou un composé d'*an* et de *derco-s ;* dans ce dernier cas il signifierait « aveugle ». Mais une question se pose, elle est de savoir s'il faut en effet corriger *Andergus* en *Andercos*. C'est seulement en ce dernier cas que l'origine celtique de ce mot et les explications proposées seraient probables. Quoi qu'il en soit, elles sont très savamment exposées.

Vipascum ou *Vipasca*, objet du dernier paragraphe, est un nom de lieu, connu par la table de bronze d'Aljustrel ; il dérive d'un thème celtique *vipo-* variante probablement de *vepo-*, également celtique, au moyen du suffixe *-asco* qui paraît avoir une autre origine et dont on trouve quelques exemples dans les noms propres géographiques et dans les noms communs du Portugal.

Les deux autres articles de M. Coelho portent le même titre : Lusitans, Ligures et Celtes [1]. L'auteur y discute les théories de M. F. Martins Sarmento, archéologue distingué, d'abord celtomane [2], qui dans l'espace d'un an, de 1879 à 1880, changeant de doctrine, est venu à soutenir deux thèses également inadmissibles.

La première est que les langues dites néo-celtiques dérivent du ligure, et que par conséquent les noms propres de la péninsule ibérique qui s'expliquent par les langues néo-celtiques sont ligures d'origine. M. Coelho n'a pas de peine à établir que cette thèse n'est pas fondée ; il s'appuie entre autres choses sur la doctrine généralement reçue qui fait des Ligures une population étrangère à la race indo-européenne, doctrine qui ne sera pas démontrée tant qu'on n'aura pas fait le triage des noms celtiques et des noms ligures de l'Italie et de la Gaule. Suivant M. Coelho, l'argumentation de M. Sarmento en faveur du *ligurisme* de l'onomastique lusitane est, de tout ce que contiennent les mémoires ethnographiques et linguistiques du savant archéologue, la partie qui présente la plus grande apparence de solidité [3].

Cependant M. Coelho démontre que *Lusitani* ne peut dériver de *Liguses* et que la chute de l'*i* et du *g* de Ligures a une date préhistorique est invraisemblable.

1. *Revista archeologica*, 1889, p. 129-144 ; 163-175.
2. Voir un article de M. Gaidoz, *Revue Celtique*, t. IV, p. 280.
3. Voici les titres des travaux dont il s'agit : *Os Lusitanas. Questões d'ethnologia* Porto, 1880. — *R. Festus Avienus. Ora maritima, estudo d'este poema na parte respectiva a Galliza e Portugal.* Porto, 1880. — *Os Celtas na Lusitania* dans la Revista Scientifica. Porto, 1882, p. 75-83, 128-139, 184-198, 294-305, 359-372. — *Os Argonautas*, Subsidios para a antiga Historia do Occidente, un vol. in-8. Porto, 1887.

La seconde thèse de M. Sarmento est la vieille doctrine d'Holzmann que les Celtes sont des Germains. M. Coelho la rejette avec raison ; il motive ce jugement par une étude savante sur les noms communs *gaesum, trimarkisia,* et sur les noms propres *Drynemeton, Leonorius, Lutarius, Allotriges*[1], *Cassignatus, Teutobodiaci, Tolistobogii, Cambaules, Articnos, Chiomara, Segovetes.*

XX.

M. J. Rhys a publié dans l'*Academy,* du 16 août, p. 134, sa lecture d'une inscription ogamique de l'île de Man : *Dovaidona maqi droata,* c'est-à-dire : « [tombe] de Dovaido, fils de druide ». Dans le n° du 23, p. 154, M. Whitley Stokes fait observer que, si le dernier mot de cette inscription est identique à l'irlandais *druad,* « du druide », l'avant-dernière lettre devrait être un *d* et non un *t* et qu'on devrait lire *droada.*

XXI.

L'*Academy* du 23 août contient une critique par le Rév. Mac Carthy de l'histoire de l'église catholique d'Irlande : *Geschichte der Katholischen Kirche in Ireland,* t. I, par le chanoine Bellesheim. Une méprise singulière du savant allemand est d'avoir traduit par *Wachssiegel* « sceau de cire » *Maceria,* nom savant de la ville de Cassel, *Castellum: maceria* est un nom commun latin qui veut dire « muraille » et qui dans le passage dont il s'agit a été employé comme nom propre géographique. Après avoir réuni un certain nombre d'exemples d'erreurs, le savant irlandais conclut en exprimant l'espérance que les tomes II et III vaudront mieux que le premier.

P.-S. — Au moment de donner le bon à tirer je reçois : 1° La *Revue de Kuhn,* t. XXI, livraison 2, qui contient un article de M. Whitley Stokes intitulé *Hibernica ;* 2° un tirage à part de la *Philological Society* qui renferme un mémoire du même M. Whitley Stokes sur la valeur linguistique des Annales irlandaises ; 3° un tirage à part des mémoires de l'Académie royale de Saxe qui donne le texte d'une lecture faite devant cette compagnie savante par M. E. Windisch le 19 juillet dernier sur le poème vieil irlandais du *Codex Boernerianus* et sur les formules magiques en vieil irlandais. On parlera de ces importants travaux avec détail, comme ils le méritent, dans la prochaine livraison de la *Revue Celtique.*

Jubainville (Vosges), le 30 août 1890.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

1. Cf. *Revue Celtique,* VI, 482-485.

TABLE

DES

PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS DANS LE TOME XI

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1].

I. GAULOIS OU VIEUX-CELTIQUE.

Aballo, 381.
Abalus, 381.
Abrincatui, 508.
-acos, -acus, 162-172, 223, 488, 489.
Adiune..., 352.
-agnos suffixe de diminutif, 502.
Alisanu, 379.
Allobroges, Ἀλλόβριγες, 505.
Allotriges, 511.
ambe, gl. rivo, 352.
Ambitrebius, 170.
Ambivareti, 508.
Amboglanna, 352.
Ananes, 169.
ande-, 223.
Andebrenacu, Andebrinnaco, 223.
Andebrogirix, 223.
Andecamulos, 223.
Andecavi, 223.
Andelipa, 223.
Andematunum, 223, 224.
Anderex, 223.
Andergus, 510.
Anderitum, 223.
Anderoudus, 223.
Antebrennaco, 223.
Antobroges, 505.
Antuberix, 505.
ar- très, 219.
Arda, 386.
Ardacus, 386.
Arelas, 501.
Ariminum, 171.
Artiacus, 496.
ate-, ati-, 380, 381.
Ategnatos, très connu, 463.
Atevritus, 381.
Atioxtus, 380, 381.
Atrabatas, 501.
Augustobona, 377.
Aureliacus, 171.
Belsus, 387.
Bituitus, 380.

1. Cette table a été faite par M. Emile Ernault.

Bituriges, 380.
Bodincomagus, 162.
Bodiocasses, 501.
Boii, 169-171.
Boiorix, 382.
Bononia, 169.
bracae, braies, pantalons, 33-40.
bratu- jugement, 251.
Brennus, 162, 223.
Brigomaglos, 344, 504.
Brittomaros, 365.
briva, pont, 387.
Brivatiom, 386, 387.
Brohomagli, 344.
Cabardiacus, 170.
Caburrus, 162.
Callaeci, 509.
Callaecia, 509, 510.
Callaeus, 509.
Callemarcius, 253.
calliomarcus « sabot de cheval », plante, 253.
Camaracus, 252.
Camillomagus, 169.
Camulus, 223.
candetum espace de cent pas, 387.
Carni, 167-169.
Carriago, 488.
Cattos « chat », 503.
Caturniacus, 170.
Caudiacae, 170.
Cenomani, 166.
com-, 387.
Condate, confluent, 352.
Condatomagus, la plaine du confluent, 352.
Crossiliacus, 170.
Cunegni, 501, 502.
Cunocenni, 502.
Cunovali, 502.
Danius, 490.
Dannia, 490.
-dannios audacieux, hardi, 490.
Dannomarus, 489.
Dannotalos, 489.
Dannus, 489.
Danotala, 490.
Derventio, 381.
Dovaidona, 511.
droata, 511.
Durnacos, 179.
Eneuiri, 141.
Eporedia, 161, 381, 382.
Equabona, 377.
er- très, 219.
Erbisago, 488.
er-cunio-, très haut, 219.
[E]scingomagus, 162.
Frontu, 379, 386.
Gabrêta, forêt des chèvres, 217.
Gobannium, 381, 382.
Harcynios, 218.
Hercynia, 216-219.
Histridunus, 170.
Insubres, 164.
Isarninos, 144.
Juliobona, 377.
Laumellum, 164.
Lausdunum, 506.
Lausiacus, 506.
Lepontii, 163, 164.
Libici, 164.
Licco-leucus « blanc de pierres », 170.
Lingones, 171.
Lovernios, fils du renard? 503.
Luciacus, 162.
Lucoticnos, fils de la souris, 503.
Lugudunum, 236, 237.
Maglocunos, 502.
Mailagni, 502.
Malliaco, 170.
maqi, du fils, 511.
Matunus, 224.
Mauoh..., 353.

Mecledonensis, 247.
Melledunum, Mellodunum, 246.
Mellosedum, 246.
Melus, 246.
Nanti, 253.
Nevidunus, 170.
Noniacus, 170.
Noviodunus, 170.
Octodurus, 381.
or- très, 219.
Orcynios, 218.
Parisii, 377.
Pelendones, 377.
petru- quatre, 384.
Petrucorii, les quatre troupes, 377, 384, 505.
Pictavi, 386.
Picti, 377.
Pictones, 386.
Pisuniacus, 170.
Quintiacus, 170.
ratin, 386, 387.
Regium, 169.
Rigomagus, 164.
-rix, 382.
Roudus, 223.
Salassi, 161.
sego- action d'atteindre et de vaincre, 489.
Segobodium, 489.
Segobriga, 489.
Segodannianus, 489.
Segodannios, « hardi dans l'attaque victorieuse, dans la victoire », 490.
Segodunum, 489.
Segorigium, 489.
Segovellauni, 489.
Segovesus, 489.
Segusiavi, 162, 236.
Segusio, 162.
Sena, 171.
Senemagli, Senomagli, 344.
Senones, 171.
Similiacum, 170.
Tanotalos, 490.
tar-, 387.
Tarbelsonios, 386, 387.
Tarcondarius, 387.
Teutomatos, 365.
Tigernomaglus, 150.
Tricorii « les trois troupes », 384.
Tridentum, 252, 253.
Vedomavi, 353.
Venadoro, 168.
Vendumagli, 344.
Vercellae, 164.
Vercondaridubnus 387.
Verduno, 163.
Veriniaca, 171
Vetta, 504.
Victi, 504.
Viducasses, 501.
Vinnemagli, 344.
Vipascum, Vipasca, 512.
Visiliacus, 170.
Vocontii, 154.
Vritu, 381.
Vulpiliago, 488, 489.

II. Irlandais.
(Voir pp. 374, 375, 439-442).

adas convenable, 494.
adclaidim je chasse, 434.
aire fardeau, 457.
airlicim je prête, 382, 383.
aistrech instable, inconstant, 128.
amhor lamentation, 434.
anfuth tempête, 93.
-ann, présent d'habitude, 506.
arbiur biuth, je me sers, 93.
archinn, archiunn, vis-à-vis, à la rencontre, 92.
ármann officier, 493.

arraill il était venu, avait imposé, 455.
arta il reste, 92.
-as relatif, 3e personne du singulier, 506.
astar voyage, 128.
atfessed « qui narraret », 370, 371.
a tius, de la chaleur, 92.
aul mur, 92.
aur- très, 219.
bacc crosse, 72.
banchuri troupe de femmes, 505.
benim je frappe, 380.
bered qu'il porte, 378.
bindius harmonie, langage harmonieux, 455.
bith monde, 380.
biur je porte, 378.
blosc écaille, 385.
brían petite colline, 128.
buiderad plantes à fleur jaune, 210.
buidhe mór « reseda luteola », 210.
builc soufflet de forge, 455.
caill bois, forêt, 510.
caimper champion, 128.
callaire crieur, héraut, 493.
cammæ, cammaib, cependant, 442, 443.
canarad bateaux, 493.
capercaïlzie, 128.
cara il aime, 116.
Carnechus, 140.
cetaich siège, 456.
cétbuith sentir, 461.
clais raie, bande, 129.
class chasse, 434.
clithar retraite, 128.
cnar navire, 493.
cobair aide, 456.
coiced cinquième, 206; province, 93.
coicled sauver, 209.
coigilt, cuingilt, garder (du feu), 209.
coimainche précaution, 456.
Coinín, 502.
Columbane, 141.
Columcille, 141.
comarpi cohéritiers, 383.
comportach confortable, 494.
conguint ronger, 209.
cú chien, 378, 502.
Cú-chulainn, 502.
cuibiur, cubhar, aigle, faucon, 128.
cuire troupe, 384, 505.
cumarad chagrins, 493.
curpha, 128.
dalire « curialis », 385.
damim j'accorde, 455.
dána audacieux, hardi, 490.
datán père nourricier, 128.
datiucán petit père, 455.
delbich « -formis », 385.
demh protection, abri, 128.
derg, 78.
dí, 128.
diberg colère, révolte, 385.
-d-id il est, 458.
didiu, didu, donc, 374.
'diu donc, 443.
díuais, 128.
do particule verbale, 99.
doaisselbaim j'assigne, 454.
dobar-chú loutre, 502.
dobrónim, dobrónaigim je m'afflige, 454.
dochúaid (jour) passé, 210.
doformaig il ajoute, 205.
domberr on me donne, 474.
dombreth je fus donné, 474.
doinenn tempête, 128.
dona donc, 443.
dorat il donna, 250.
doroirbiur-sa, j'empêcherai, 454.
dothaet (jour) qui vient, prochain, 210.

druad du druide, 511.
dúis richesse, joyau, 454.
edón c'est-à-dire, 210.
ellam prompt, 456.
éna oiseaux, 371.
erdrach surnaturel ; être surnaturel, 455.
ergaire prendre garde, 457.
esbaith défaut, 462.
eseba qu'il manque, 462.
esomni (il fit) accueil, 456.
est cheval, 493, 494
etfaitis ils pourraient atteindre, 371.
ethair bateaux, 371.
ethra oiseaux, 371.
fael-chu loup, 503.
fath vêtements, 128.
fiach dette, 383.
fiarlæid : ar —, en travers, 128, 129.
fiur à l'homme, 378.
flaith puissance, 384.
fobīth à cause de, 458.
fodeud, fodiud, à la fin, 92.
foen incliné, étendu, ouvert, 456.
fogmur automne, 454.
fol ruine, 434.
for-don-te il nous aidera, 380.
fornessa il frappa, 457.
fortí manteau, 129.
fosdichet il s'approcha d'elle, 457.
foséted souffler, 455.
frac main, 129.
fraig mur, 384.
frass pluie, 384.
fristá il résiste, 93.
fuit froid 129.
funid, fuined, coucher des astres, 92.
gabul fourche, fourchette, 211.
gaibim je saisis, 211.
Gall un Gaulçis ; un Normand, 438.
gart hospitalité, 435.
gat il enleva ? 455.
goll borgne, 91.
gonim je blesse, 380.
húaise, úaste, au-dessus d'elle, 440.
iarn fer, 204.
imbed grande quantité, 206.
immechtar extrémité, 356.
innte en elle, 370, 371.
iomaineach coercitif, 456.
-ither, suff. de comparatif, 206.
laich laïque, 91.
langaim trahir, 129.
lar sol, 91.
línmar nombreux, 93.
loarn, Lorn, renard, 503.
lobur faible, malade, 92.
mac, deux fils, 440.
Mac-bethad, fils de la vie, 502.
máel chauve ; esclave, 502.
Mael-bethad esclave de la vie, 502.
Mael-muire « esclave de Marie », 502.
Mael-patraic « esclave de Patrice », 502.
Mael-suthain « esclave de l'Eternel », 492.
mangaire marchand, 494.
margg marc (d'argent), 494.
margg marche, frontière, 494.
marggad marché, 494.
mattal manteau, 494.
medhôn milieu, 73.
mildemail guerrier, 455.
Mog-neit « esclave de Neit », 502.
Mog-nuadat « esclave de Nuadu », 502.
mon ruse ; monach rusé, 454.
mor-gobuil, estuaire, 211.
mull sommet de la tête, 41.
mullach sommet d'une colline, 41.
mullóc couvercle de patène, 41.
munterus qualité de mari ; cohabitation, 456.

niarlasair il n'adressa pas la parole, 380.
ní bh-fuil il n'y a pas, 209.
nīmthā il n'est pas à moi, 475.
ninderba il ne s'arrêta pas, 455.
noch encore, 443.
nomerpimm je me confie, 383.
Northmann Norvégien, 494.
Nuadu 91.
odev parce que, 456.
óin un, 385.
óinach assemblée, foire, 385.
óinachtir il est uni, 385.
or crinière, 494.
orpe héritage, 383.
Piskarkarl, 494.
Plat, 494.
plúr farine, 494.
port fort, 494.
renga reins, 434.
richis charbon ardent, 435.
ris histoire, 129.
rofetar je sais, 380.
sadall selle, 494.
sagim j'atteins, 456.
Saxa saxon, 455.
sceir rocher aigu dans la mer, 494.
Sciggire habitants des îles Féroé, 494.
scut poupe, 494.
scúta barque, 494.
'sé do bheatha, salut ! 210.
seccaim geler, 456.
selaim je retourne, 455.
selb possession, 454.
senchas ancienne histoire, 93.
siassair il s'assit, 380.
sicc gelée, 456.
síl semence, 250.
sincreth vieille femme, 129.
sion digitale, 89.
sníding un vilain, 495.
soinenn beau temps, 128.
sruith race antique, 93.
stag étai (en terme maritime), 495.
stiúir gouvernail, 495.
stól tabouret, 495.
tá il est, 475.
taidb-derce, spectacle, 385.
tar, tairm par, au delà, 387.
Teach Munae, 148.
tesbuith manquer, 462.
teseba qu'il manque, 462.
toimtiu pensée, 378.
tolc lit, 456.
topp touffe, crête, 495.
tóscaigim j'avance, 256.
traig pied, 384.
trea, tree, par elle, 440.
trian tiers, 204.
tuirigin langue, 129.
uath retraite, 125.
Ulbecan petit Wulf, 455.
úr feu, 91, 92.

III. Gaélique d'Écosse.

Mac Dobarcon, fils de la loutre.

IV. Picte.

Mac-beth, fils du chien? 502.
Mael-beth, esclave du chien? 502.

V. Gallois.

(Voir pp. 68 et suiv.).

a il va, il ira, 102.
a, ac et, 74.
adfod être de nouveau, 461.
adlif marée basse, 89.
agit il va, 204, 205.

aho il sera allé, 102.
ai il allait, 102.
ai, ei tu iras, 102.
aiff, eiff il ira, 102.
allt, gallt flanc d'une colline ; hauteur ; bois ; écueil, 77.
am cirhin vers (la nuit), 91.
amser (ne)... jamais, 204, 205.
-ân diminutif, 50.
anbithaul (mer) agitée, 93.
arad charrue, 206.
arber bit il se sert, 93.
arddwrn, garddwrn poignet, 77.
arfod temps opportun, 461.
arganfod percevoir, perception, 461.
argant argent, 204.
armerthu préparer, pourvoir, 461.
-asant prétérit, 3e pers. plur., 121.
-asent plus-que-parf., 3e pers. plur., 122.
-asom prétérit, 1re pers. plur., 121.
-awr; plur. des noms, 74.
bachu, biachu, se courber, se cacher, 72.
basgjad panier, 72.
beheit, behet jusqu'à, 205.
bemhed tribu, 93.
bichan petit, 204, 205.
bit monde, 380.
bod être, 458.
bol, bola, boly, ventre, 78.
brawd frère, 206.
breenhin, breyenhin, brenhin prince, 75, 76.
breuant trachée-artère, 75.
brig branches les plus élevées d'un arbre, pointes des cheveux, 352.
bwyta nourrir, 112.
bwytäi ef, il mangera, 102, 108.
bwyttao, il aura mangé, 103.
ca, caiff, il aura, 102.
Caer-Nevenhyr, 141.
cal, cala, caly membre viril, 78.
campiwr champion, 128.
canfod comprendre, 461.
cant avec, selon, 204, 205.
cant cent, 203.
cara il aime, il aimera, 116.
carw, car cerf, 78.
Catawc, Cadoc, 140, 501.
Catmail, Cadvael « prince de la bataille », 501.
Ceidio, Keydiaw, 141.
celir il est caché, 205, 206.
ceriff il aimera, 108.
cesyg juments, 183.
chwech, chwe six, 74.
chwitho n'être pas bien, 469.
chwylo tourner, 455.
ci- vers, 204, 205.
ci-hutun, ci-hitun jusqu'à, 205.
cled gauche, 90.
clybod entendre, 471.
coffâd le souvenir, 114.
coilám, coeliaf, je croirai, 204, 205.
cosgordd suite, cortège, 74.
crabinio saisir, accrocher, 74.
craf ail, 74.
credant ils croient, 117.
credwn nous croyons, 117.
cwmmwt territoire, 461.
cyffred comprendre, 205.
cyllell, cylleth couteau, 69.
cymmod être d'accord, 461.
cymmydu associer, 461.
Cynin, 502.
cynneu, gynneu naguère, 350.
dadlant ils discutent, 117.
daear terre, 75.
dala, dale, daly tenir, 78.
darblygu replier, 461.
darbod préparer, 461.
darbodiad préparation, 462.
daredd tumulte, 387.

darfod cesser, 461.
darlith leçon, 461.
darllen lire, 461.
darmerthu préparer, pourvoir, 461.
darparu préparer, 461.
de de, 205, 206.
deall, deuall, dyallt comprendre, 76.
dehint dents? 91.
deisyf demander, demande, 462.
dera, dery vertige, démon, entêté, 78.
di de, 204.
diguormechis il a ajouté, 204, 205.
dilëu abolir, perdre, 90.
dos viens, 459.
dou deux, 204.
duw, duwch dieu, 75.
dybarthu séparer, 117.
dyfod venir, 459.
dyhynt voyage, 91.
dywedaf je dis, 69.
ebe fi, dis-je, 477.
Edyrn, Eutegirn, 75, 76.
eidduned vœu, 352.
Eiddyn, Eiddin, 353.
eir, eira, eiry neige, 78.
eisiw besoin, 462.
eisiwed indigence, 462.
eithr en outre, 356.
elach, gellach, un gueux, 77, 78.
Eliud, 145.
eloch vous serez allés, 105.
enaid, genaid, âme, 77.
enwair, genwair, ligne à pêcher, 77.
erbyn vis-à-vis, à la rencontre, 92.
erw sillon, 215.
-et comparatif d'égalité; superlatif d'exclamation, 206.
eterin, eterinn oiseau, 204, 371.
ffrawdd tumulte, 92.
fionou roses, 89.
gablau gl. (fistula) bilatrix, 211.
gaddo promettre, 77.
gaeaf, geuaf hiver, 75.
gafael saisir, 211.
gafl fourchette; angle formé par les deux jambes, 211.
gallu pouvoir, 76.
geisteddfod congrès, 77.
gelmen bec, pointe? 91.
gelor, elor bière, cercueil, 78.
giem pierre précieuse, 72.
gilbin, gylfin bec, pointe, 91.
glanasoc, homme sanguinaire, 91.
gnawd, cnawd habituel, 74
gonest honnête, 77.
gordd maillet, 77.
gosgordd suite, cortège, 74.
grabinio saisir, accrocher, 74.
graf ail, 74.
Gresford « carrefour », 74.
guorennieu fractions, 203.
guotig après, 203.
gutan sous, 205.
gwaeanwyn, gwanwyn printemps, 75.
Gwalchmai, 353.
gwddwg, gwddw, gwddf cou, gosier, 76, 77.
gwedaf je dis, 69.
gwelyf couche, 462.
gwelytod couches, 458.
gwerth valeur, vente, 382.
gwlw, gwlf cannelure, 76.
gwnaiff il fera, 102, 108.
gwrthdo il résiste, 93.
gwyddf, gwyddyf cou, 76, 77.
gwyddid on savait, 460.
gwŷs on sait, 460.
há et, 203.
haearn, haiarn, hearn, harn fer, 75, 204.
haf été, 75.
hanther demi, 204.
hegit il va, 204, 205.
hel, hela, hele, hely chasser, 78.

helghati chasse! 79.
hella, helcha chasser, 79.
helw possession, 454.
hencassou antiquités, 93.
hestaur setier, 203.
hi le, article, 91.
hí dans, 203.
hinnoid cela, 204.
hínt ils sont, 203.
hun cet (argent), 204, 205.
hunnoid celui-ci, 204, 205.
hwech six, 74.
hwnn celui-ci, 205.
hynn ceci, 205.
iâr, giâr poule, 77.
-id indicatif présent, 3e pers. sing., 205.
-iff présent-futur, 3e pers. sing., 102, 103.
Iltut, 145.
immet beaucoup, 205, 206.
init commencement, 92.
ir le, article, 204, 205.
is, iss il est, 203, 204, 460.
le lieu, 90.
lichou des marais, 90.
litimaur, linmaur? populeux, 93.
lladrata voler, 112.
llai limon, sédiment, 90.
Llan-badarn, 148.
Llandeilo, 145.
Llanildut, 145.
llara, llary doux, 79.
llas il fut tué, 460.
llwrw trace, 79.
llws limon, chose visqueuse, 116.
llysnafedd mucosité, 116.
llysnafu rendre une matière muqueuse, 116.
luch marais, 90.
Maelan, 502.
Mailcun, Maelgwn, 502.
mâl tendre, 356.
maleithr tumeur, mules, 356.
malldorch mules, engelure au talon, 356.
marwol, marfol, mortel, 76.
maur grand, 205.
maw serviteur, 353.
meddaf dis-je, 477.
megys, meis, comme, 76.
Mei, Meic, 353.
mel miel, 203.
merch fille, 78.
methawd il périra, 90.
mewn, mywn, mwn, meawn au milieu, 73.
morawl estuaire, 211.
nimer nombre, 205.
Nudd, 91.
nymtawr, nymdawr je ne veux pas, 463.
-o subjonctif-optatif, 3e pers. sing., 95, 102.
o blegid, o bleid à cause, 76.
oddieithr, oddigerth excepté, 78.
oeddid on était, 460.
oer, goer froid, 77.
oes il y a, 460.
or pard du côté, 90.
oti il est, 69.
pard côté, 90.
pawl poteau, 369.
penryn promontoire, 91.
petguar quatre, 204.
pieufydd il possédera, 469.
pimp cinq, 203.
pimphet, pummed, cinquième, 204, 206.
plwyf paroisse, 215.
prinit il achète, 204.
punt une livre, 204.
pydredd pourriture, 357.
Quonocus, 150.

racdam devant lui, 460.
rhaccor, rhagor, plus ; différence, 69.
rhedeg, rytag courir, 69.
rhof je donne, 110.
rinn promontoire ? 91.
scribl scrupule, mesure, 204.
sé cela, 205, 206.
serch amour, 78.
strutiu race antique, 93.
taw que, 463, 475.
Teilo, Teliau, 145.
teyrnas, teuyrnas, ternes, règne, 75, 76.
To-quonocus, 150.
tra, trach, au delà, très, 74, 387.
traian, traean, tréán, tiers, 203, 204.
trawst barre, chevron, 206.
trí trois, 203.
trianu diviser en trois, 204.
trimuceint trente, 203.
tuhen éminence ? 91.
twlc cabane, 456.
twyn éminence, 91.
Tydyeu, 150.
Tysylio, 149.
wettaf je dis, 69.
y, yd, particule verbale, 71.
ydyw il est, 69.
yll dau, yll tau tous les deux, 71.
ys il est, 356.

VI. Cornique.

ages, agis, que du comparatif, 196.
agynsow naguère, 350.
am bus j'ai, 460.
awos, awes pour, 196.
byen je serais, 478.
bones être, 459.
boys être, 470
Briock, 139.
Budock, 140.
cresons ils croient, 117.
cresyn nous croyons, 117.
deffé il viendrait, 480.
desef désirer, 462.
devones venir, 459.
dotho à lui, 196.
dus viens, 459.
dybarthy séparer, 117.
enchinethel géant, 247.
galloys, gallos pouvoir, 470.
galser on aurait pu, 481.
gaval saisir, 211.
geller, gyllyr on peut, 474.
godhyen je savais, 478.
Gothian, Guithian, 142.
govys (à) cause de ? 458.
gweles voir, 471.
hallo qu'il puisse, 102.
haloin sel, 357.
hellyrchys poursuivi, 79.
irch neige, 78.
Iunitor, 353.
Lan-Wennock, Lewannick, 143.
machteth vierge, 138.
medhaf dis-je, 477.
Mewan, 147.
ow signe du participe présent, 71.
Pinnock, 148.
podreth plaie, 357.
reth tu fais, 110.
rof je donne, 110.
roy qu'il donne, 102.
veugh que vous soyez, 485.
wharfos advenir, 463.
Winnow, 143.

VII. Breton.

a par, 90.
-a indicatif prés., 3e pers. sing., 116.

-a, -aff, infinitif, 110-113.
-aat, -ahat, -(h)at, infinitif, 108, 110-112, 114.
abavañch abat-vent, 183.
Aber-Ildut, 145.
achited architecte, 358.
acoueh, azcouez rechute, 183.
adlauou marées montantes, 87, 89.
-aer suffixe d'agent, 112.
-aet infinitif, 111.
-afe conditionnel, 3e pers. sing., 123.
aguetou, eguetou naguère, 350.
ahane, ahano de là, 196.
ahanouf de moi, 458.
-ai, -ei, futur, 3e pers. sing., 107.
-ai infinitif, 111.
ai, aio il ira, 103, 104.
a-inou de là, 196.
-ait impératif, 2e pers. plur., 118.
alesnauha gl. nauseantem, 116.
altro, aotrou monsieur, 244.
-amb, -amp, indicatif prés., 1re pers. plur., 117, 118.
-amb nous, 118.
am bevez, am beveuz j'ai, 460.
ameur crucifiat on m'a crucifié, 475.
amiaplat faire amitié, 111.
amonennaour marchand de beurre, 112.
-añ infinitif, 111.
anaout, aznauout, anaveañ connaître, 124, 462, 463, 466, 478.
anavehe il connaîtrait, 124.
ancofua oubli, 114.
anehè, anezo d'eux, 193, 196.
aneuz-ont ils ont, 473.
anezi, anei d'elle ; elle, 191.
anezof, anou de lui, 191, 196.
ankelc'her feu follet, 247.
-ant indic. prés., 3e pers. plur., 117, 118.
aolier entonnoir, ivrogne, 197.
-aour suffixe d'agent, 112.
aprou éprouver, 480.
aquita acquitter, 114.
-âr suff. d'agent, 114.
arat labourer, 113.
arazr, arar, arèr charrue, 207.
arboüilein épargner, 360.
arbré arbre, 191.
armerhein, amerhein, épargner, 360, 461.
Armine, 136, 138.
aroez signe, 357.
arreta, arrêter, 109.
arriuout arriver, 469.
arvez considérer; aspect, 461.
arzaoio il cessera, 486.
-as, -az prétérit, 3e pers. sing., 120, 472.
as bijes tu aurais, 472.
asconch instruction, doctrine, 183.
ascont (à) cause, 183.
asien j'irais, je serais allé, 479.
assemblaff ensemble, 363.
assuret, assurit assurément, 100.
-at infinitif, 111, 113.
-at prétérit, passif ou indéfini, 483.
avouillein achever de remplir un tonneau, 197, 198.
avouillêtte entonnoir, 197.
aznauoudeguez connaissance, 462.
azurh de, depuis, 363.
bacc bât, 355.
Bachla 136, 138.
baneuez, banezeo mariage, noces, 191, 192.
banves banquet, 191.
baraz, baraçz baquet, 354.
barh, ba, dans, 363.
barnat il fut jugé, 474
bazata, bazatâ bâtonner, 112.
becc, bénçz vesce, 354.
Becheve, Behièw 136, 138.

bemdez c'houlou tous les jours que Dieu fait, 356.
benak, bennaac quelconque, quelque, 111, 364, 365.
berhellihat pêcher des maquereaux, 113.
bes tu serais ; que tu sois ; sois, 459.
bet (il a) été, 461.
Beuzec, 140.
bezaff, bea, être, 97, 460, 469.
bezout être, 469.
bezé, bise qu'il fût, 122.
bezomp, bezamp nous sommes, 117.
bezont, bezant ils sont, 117.
bihent ils seraient, 465.
bije il aurait été, il était habituellement, 122.
bijemp nous aurions, 473.
bikenn jamais à l'avenir, 95.
Bili, 136, 138.
binidiguez béatitude, 464.
biñs vis, escalier tournant, 354.
biou, bieu il appartient, il possède, 477.
Birhiett, 139.
birviquen, bizuiquen jamais à l'avenir, 95-97.
bizaou, bizaour bague, 183.
blaseta goûter, 111.
blashat, blazaff goûter, 113.
blecc, bleñçz plaie, 354.
blonça meurtrir, 354.
boa, voa il était, 460.
bochataff souffleter, 112.
Bodiane, 136, 139.
boe, voe il fut, 460.
boeh voix, 354.
boeta, boetaff nourrir, 112.
boetâou il nourrira, 103.
bop ma à mesure que, 114.
bostol de bête, 215.
Bothmael, 139.
bouet, bet être, 470.
bouras, bourlas, bourlançz cartilage, 355.
bout être, 124, 469, 470.
Bran, 139.
Brangualadre, Branwalatr, 136, 139, 490-492.
bras grand, 187, 188.
brazédiguiah grossesse, 464.
breig faute, manquement, 356.
Breizis Isell bas-bretons, 358.
bremañ, bromoñ maintenant, 193.
breutaer, breutaour plaideur, 112.
breuzr, breur, breu frère, 207.
bryata, bryatât, brihadal embrasser, 112.
Brigida, 139.
Brioc, Briocus, 136, 139, 140.
Briomaglus, 139, 140.
bruncen « broisson (de choul) », 354.
bucellat beugler, 354.
Budmail, 136, 139, 140.
Budoc, 140.
buiquen jamais à l'avenir, 97.
buñçz muid, 354.
Cadaw, 140.
Cadoc, 140.
caffout trouver, 470.
caliçz, calizr calice, 355.
campgur homme de combat, 90.
canef il chantait, 101.
Caoc, 136, 140.
car, carë, cara il aime, 115-117, 124.
caraff j'aime, 109.
Caradoc, 140.
Cardroc, 140.
carehe il aimerait, 124.
carei il aimera, 107, 108, 116, 124.
caret, carout aimer, 362, 471, 478, 479.
caret vous aimez ; aimez, 118.
caret, carzet? aimé, voulu, 186.

careze il aurait aimé, 124.
Carnache, 136, 140.
carronçz carrosse, 354.
caset, cassat haïr, 113.
Castel-Lin, 141.
Castell-Paol, 148.
Catoce, 136, 140.
Catroc, 136, 140.
Catuodus, 140.
Cawrintin, 141.
certæn certain, 187.
chalvari charivari, 363.
charronce de la vesce, 354.
chévreenn, pl. chivre, cheor chevrette, 113.
chetu, chetē, cheto voilà, 193.
chiloïen j'écoutais, 479.
chilori, chilouri gazouillement, coassement, 362, 363.
chivrietat pêcher des crevettes, 113.
chinouri réjouissance, bombance, 362.
c'hoalenn sel, 357.
c'hoanta il désire, 368.
c'hoar, c'hoare, c'hoarvez il arrive, 465.
c'hoarvezout advenir, 463, 471.
choer bouclier, 88, 90.
chom, chomañ rester, 97, 100, 485.
chouc cou, nuque, 355
c'houés'ta flairer, 111.
chucre sucre, 355.
chutel sein; bout de linge à sucer, 355.
cillartt pierre posée sur son tranchant, 359.
Citawe, 136, 140.
clevet, cleyout entendre, 471.
cloarec, pl. cloar, clouer, clerc, 364.
cloçzen, clozren écosse, 355.
coant, coent joli, 364.
coffa se souvenir; le souvenir, 113, 114.
coffes, coffessat confesser, 106.
cofr ventre, 186.
compot territoire, commune, 461, 462.
compret prendre, 193.
compsyemp nous parlerions, 479.
condadlant gl. conducunt, 117.
Congar, 491.
Conoc, 145, 150.
Conocane, 136, 141.
coscor gens, famille, 74.
Courentin, 136, 141.
crac court, 188.
cresquein, crescat croître, 123.
crethat garantir, 110, 123.
cridiff, credout croire, oser, 468.
czucr sucre, 355.
czutell sifflet, 355.
da à, 99.
da que optatif, 99, 100.
da il vient, 115, 117, 124.
da c'hordèw tes ordres, 354.
daczon écho, 354.
daczorch ressusciter, 354.
da gavout, dë gâd (aller) trouver, 189.
dañ je viens, 115.
daoust, divis, deüs d'oc'h vous avez le choix, 363.
darbodi faire des mariages, 462.
darbout être sur le point de, 461, 462.
dareu prêt, qui a fini, 462.
darvout advenir; accident, 461, 462.
debeairh contingence, 117.
dediledet gl. apollit, 90.
defaint ils eurent, 473.
defotout faire défaut, 469.
dë gé vers, du côté de, 189.
dehou à lui, 196.
dei il viendra, 106, deie il venait habituellement, 479; deit venu, 119.

demp, deomp allons, 110.
denessat approcher, 111.
deo, do, deu, deux, 187.
dereab convenable, 469.
dereout convenir, 468.
Dergen, Deriane, Derrien, 136, 141.
deseu pensée, 462 ; il semble, 477.
deseuout penser, 462, 463.
deu venir; viens, 459.
d-eu il est, 458.
deui, deuio, deuo il viendra, 101, 103, 104.
deur on vient, 110.
deura, deurein abreuver, 117.
deuruout vouloir, 463, 469, 475, 478.
deusyot on vint, 483.
deuz viens, 459.
deuz elle a, 472.
dezurh à, jusqu'à, 363.
diablasder, dyufflaster peine, infamie, 363.
dianaff inconnu, 462.
dianguet de écartez-vous de, 87, 89.
dibarz choisir, 117.
dicc, diñçz, diñs, dé, 354.
dicombit, dicomit (in —), sans partage, 461.
diffaeczon défiguré, 354.
digoezaff arriver, 469.
digouzuez ignorant, 464.
diguery il ouvrait, 362.
dihuyteiñ déchoir, 469.
d'inou là, avec mouvement, 196.
dinou verser, 116.
dioc'hountañ de lui, 192.
dioust, dius malgré, 363.
diouz, diouç de, 354.
Dircille, Dirchil, 136, 141.
discoein, diskouez montrer, 104, 107, 115, 119.
diski apprendre, 107, 119.
dispar incomparable, 188.
dissiuout opinion, 462.
distér, distériq léger, peu important, 188.
distroncqa, distroñkañ devenir livide; essanger, 365.
ditaluezhat être sans valeur, 464.
diuers divers, 188.
divout (au) sujet de, 458.
dleout devoir, 104, 114, 465, 466, 470, 478-480.
docordomni gl. arcemus, 117.
donet, dont venir, 124, 459, 480.
dornata prendre à poignées, 111.
douarha acquérir des terres, 112.
Douhe Dieu, le ciel, 191.
doura, dourea abreuver, 112.
dracc, drast (course) rapide, 355.
drouc-c'hraçz, droulacz, droulañs disgrâce, discorde, 354.
drouill-drast à la hâte, 355.
du de, 363.
-ea, -eat, infinitifs, 111, 112.
ec'h eus, e teus tu as, 459.
-ec'h imparfait de l'indicatif, sens indéfini, 482; 2e pers. plur., 483.
ed, -et, imparfait et prétérit, sens passif ou indéfini, 100, 467, 483.
edeiunetic gl. desideratrix, 352.
Ediunet, 136, 141, 352.
-éet participe passif, 119.
-efec'h futur, 2e pers. plur., 123.
-efen conditionnel, 123, 486.
-efet fut., 2e pers. pl., 123, 486.
-efimp fut., 1re pers. pl., 123, 486.
-efomp fut., 1re pers. pl., 123.
eget que du comparatif, 196.
eguit que du compar.; pour, 196.
-ehei fut., 2e pers. sing., 486.
-ehemb conditionnel, 1re pers. pl., 124.
-ehemb fut., 1re pers. pl., 124, 187.

-eben conditionnel, 122, 123.
-eher fut., sens passif ou indéfini, 474.
-ehet fut., 2e pers. pl., 122, 187.
-ehet condition., 2e pers. pl., 483.
-ehoh condition., 2e pers. pl., 485.
ehom, ezom besoin, 118, 352.
ei, êyo il ira, qu'il aille, 105, 106.
-ei, -i fut., 3e pers. sing., 107.
-ei fut., 2e pers. sing., 120, 187.
-eign, -ein, fut., 1re pers. sing., 120, 187.
-ein infinitif, 120.
-eint fut., 3e pers pl., 120, 187.
eistra, eistrat pêcher des huîtres, 113.
eit allé, 119.
-eit participe; impératif, 2e pers. pl., 118, 119.
Eleuc, 353.
elot vous irez? 105.
é mant, é maint ils sont, 117.
em bener je suis frappée (de douleur), 474.
em boan j'avais, 472.
eme dit-(il), 192, 465, 466, 476, 477.
empalazr empereur, 112.
en le, lui, 474, 475.
en eun, en un signe du participe présent, 183, 184.
en eun, en eur, en ur, signe du verbe réfléchi, 183, 184.
-en imparfait de l'indicatif, 119.
en devoant ils avaient, 473.
en devout, en dout avoir, 97, 458-460, 472-474, 478-480, 487.
enepwert prix de l'honneur, 382.
e n'eunt ils ont, 473.
en evaz il eut, 472.
Enewor, 136, 141.
eno, ene là, 196.
enou dans lui, 196.
enquelezr géant, 247.
enta donc, 356.
eñvez virole d'outil, 90.
envou cieux, 369.
-eo fut., 3e pers. sing., 107, 186, 187, 486.
-eot fut., 2e pers. pl., 486.
-eouint fut., 3e pers. pl., 486.
-er indicatif prés., sens passif ou indéf., 474.
-er fut., sens passif ou indéf., 483.
ercentbidite tu reconnaîtras, 461.
erc'h neige, 78.
ero, erw sillon, 215.
erru, erro arrivé, 193.
erublobion prolétaires, 214, 215.
-es, -ez impératif, 2e pers. sing., 459.
esatcod gl. tetrex, 88, 90.
essae, essa essayer, 106, 108, 109, 112, 113.
esuezaff être absent, 461.
-et participe passif, 118, 119.
-et indic. prés. et impér., 2e pers. pl., 100, 118.
-et infinitif, 470, 471.
-et superlatif d'exclamation, 206.
e te tu aurais, 460.
Ethbin, 141.
eu il est, 459, 460.
eun, eur un, 192.
eur on est, 460.
-eur indicat. prés., sens passif ou indéf., 474.
eure il fit, plur. eurejont, 196, 460.
euryen bord, 356.
eürus heureux, 188.
eus il y a, 460.
eusouion gl. gestatorum, 215.
euteur, vutur vous voulez; il veut; je veux, 475, 476.
euteurvezout daigner, 463.
evit pour; que du comparatif, 192, 196, 481.

ez carset tu aurais été aimé, 474.
ez signe d'adverbe, 356.
-ez prétérit, 1re pers. sing., 120.
eza donc, 356.
-ezamp prétérit, 1re pers. pl., 121.
-ezan prét., 1re pers. sing., 121.
-ezant prét., 3e pers. pl., 121.
-ezen condition. passé, 121, 122.
ezeuêtt disette, manque, 462.
faeczenn fesse, 354.
falvezout, fallout, fellout manquer; vouloir, 465-468, 478.
fautout falloir, 469.
-fec'h condit., 2e pers. pl., 484.
-fec'h fut., 2e pers. pl., 482.
-féet fut., 2e pers. pl., 482.
-fefet fut., 2e pers. pl., 482.
fehen je saurais, 481.
fell il faut; on veut; il veut, 465-468; 192.
-fenn conditionnel, 123, 479-481.
-feomp fut., 1re pers. pl., 485.
feon renoncule, 89.
-fer fut., sens passif ou indéf., 486.
-fet fut., 2e pers. plur., 482.
-fet, -fed condition., sens passif ou indéf., 484.
-fimp, fut., 1re pers. pl., 486.
finesaff finesse, 363.
-fint fut., 3e pers. pl., 486.
Flogan, 136, 141.
-fo fut., 3e pers. sing., 466, 487.
-foan imparfait-conditionnel, 465, 466.
-foat imparf.-condit., sens passif ou indéf., 465.
-foc'h fut., 2e pers. pl., 484.
-foc'h, -forc'h futur-conditionnel, 2e pers. pl., 485.
foeou violettes, 87, 89.
foillezer effeuilleur, 197.
-foint, -foink fut., 3e pers. pl., 486.
-fomp fut., 1re pers. pl., 485.
foncc fonts baptismaux, 354.
-foñt fut., 3e pers. pl., 485, 486.
-for tui., sens passif ou indéf., 486.
fos faux, 188.
-fot fut., 2e pers. pl., 484.
fouillezet plein de feuilles; (bien) dissipé, 197.
founilha entonner, dissiper, 197.
founill, foulin entonnoir, 197.
Fragan, Fregan, Frogan, 141.
fur sage, 188.
galler, guillir on peut, 474.
galloudus puissant, 187.
gallout pouvoir, 362, 466, 470, 474, 479.
ganat il naquit, 474.
gaolot, gavelodd fourche, 211.
ge, gye, ye, gai, 189, 190.
geot, ieot herbe, 190.
Germane, 136, 141.
Gildas, 136, 141.
glann rive d'un fleuve, 352.
glas vert, bleu, gris, pâle, 183, 506.
glefoemp nous devions, 465.
Goal, 142.
goal, gol terrible, 357.
goapeit moquez-vous; moqué, 118, 119.
goapet vous vous moquez, 118.
goar il sait, 460.
goaz, goaçz pire, 354.
Goezian, 142.
Goeznoveus, Goueznou, 142, 143.
golou lumière, 356.
goneet, goneit gagné, 119.
gortoz attendre, 106, 115.
goskôr serviteurs, 74.
gouat, gouet fait, donné, 115.
gouyzyec savant, 464.
Goulchen, Goulven, Gulhuinne, 137, 143.

goulc'hen je voudrais, 480.
gouzouk, gouk cou, 76.
gouzuout, gouzout, gout, goûeza, etc., savoir, 460, 463-465, 469, 478, 479, 481, 482.
goyunez vœu, 352.
goz, guod taupe, 88, 90.
Gozien, 142.
gozro, goro traire, 357.
groa gra, il fait, etc., 101, 104-106, 109, 110, 118, 119, 124, 200, 459, 479.
gronç absolu, 354.
gruyat coudre, 111.
Guedian, 142.
Gueganton 136, 142.
guelet, guelout voir, 362, 364, 470, 471, 479.
gueleuout, güilyoud couches, 458.
Gueltas, Gweltas, 142.
Guengualoe, Guingualui, 136, 142.
Guenhael, 142.
Guenleue, 137, 142.
Guennedat, 353.
Guidguale, Guoidwale, 137, 142.
Guidnoue, Guodnou, 137, 142.
Guikerneau, 215.
Guiniau, 137, 143.
Guinnoce, 137, 143.
Guitalmezeau, 215.
Guitualus, Gudwalus, 142.
guizuidiguez connaissance, 464.
gulchy il lavait, 362.
Gunthiern, 143.
Guoidiane, Guidiane, 137, 142.
Guoitwal, 143.
guparth gl. remota, 117.
Gurthierne, 137, 143.
Guzwal, 142.
gwerz vente, 382.
gwic bourg, 215.
Gwrwall, Gurgualt 137, 143.
-ha infinitif, 112.
ha ç- ton, 353, 354.
hadvéañ, hadbéañ être de nouveau, 461.
-haimb conditionnel, 1re pers. pl., 123.
-haimb futur, 1re pers. pl., 124.
ham nous allons, 117.
hama eh bien, 189.
hanbout manière d'être, 458.
hâñneges connaissance, 463.
hanoiou, hanvou noms, 486.
Harveus, 144.
-hat infinitif, 110-112.
havalein-guetou imaginer, 468.
haznat connu, 463.
he, hec'h son à elle, 186.
-héd conditionnel, sens passif ou indéf., 484.
hegacç agacer, 353.
hegas odieux, 353.
heint ils sont, 120.
-hen, -en conditionnel, 123, 480, 481.
he peuc'h vous avez, 473.
he poc'h vous aurez, 473.
-her, -heur futur, sens passif ou indéf., 481, 486.
-her, -hér conditionnel passif ou indéf. 481, 483.
Hernin, Herlin, 144.
-het futur, 2e pers. pl., 122-124, 482.
heta plaire, 468, 471.
hiat, ia oui, 244.
-himp fut., 1re pers. pl., 110, 486.
-hint fut., 3e pers. pl., 110, 486.
hirie, hizio aujourd'hui, 196.
ho les, eux, 190.
Hoarvé, 144.
hoaruout advenir, 463, 467.
Hoarzonus, Houardenus, Hoeiardone, Huardone, 137, 144.
ho devoan ils avaient, 473.

Hoeargnoue, Huarneue, 137, 144.
Hoeiarnbiu, 144.
hoent désir, volonté, 364.
-hoh condition., 2e pers. pl., 485.
hoiarn, houarn fer, 144.
Hoiarnnine, 137, 144.
Hoiernin, Houernin, 144.
holen. halenn sel, 357.
-homp fut., 1re pers. pl., 181, 485.
-hor fut. passif ou indéf., 486.
hor bijemp nous aurions, 473.
-hot fut., 2e pers. pl., 484.
ho teveus, ho teus vous avez, 459.
Houarno, 144.
hou ç- votre, 353, 354.
hreit donnez, 186.
huël haut, 188.
huytout n'être pas bien, 469.
y tu iras, 101, 103.
-y, -i, fut., 3e pers. sing., 94, 101, 103, 108.
-i fut., 2e pers. sing., 120.
-y imparfait, 3e pers. sing., 362.
Iahoevius Iahoiue, 137, 144.
Iarnhobri, 137, 144.
Idunete, 136.
Ieaguele, 137, 145.
iêat réjouir, 189.
iel, ielo, etc., il ira, 94-97, 103, 105, 473.
-ien imparfait-conditionnel, 477-479.
yeoni gaieté, 189.
ies va, 459.
-iet imparfait, 2e pers. pl., 482.
-iff infinitif et fut., 1re pers. sing., 120.
Ignaw, 146.
i hlareo il dira, 186.
Iliaue, 137, 145.
illin je pouvais, 362.
Iltute, 137, 145.
imguparton gl. se abdicant, 117.
-imp. fut., 1re pers. pl-, 120.
impalaer empereur, 112.
impalaöures impératrice, 112.
implij, impli emploi, 182.
in dans, 192.
inaatoe gl. ineundum, 109.
Iniaw, Ingneau, 353.
innbisiou bandes, courroies, 90.
inosañtât devenir sot, 114.
inou là, 196.
-int fut., 3e pers. pl., 120.
inues bande, courroie, 90.
-yo pluriel, 104.
-yo fut., 3e pers. sing., 486.
-ioc'h comparatif, 104.
-yomp fut., 1re pers. pl., 104.
-ioñt indicatif prés., 3e pers. pl., 104.
-yont futur et impératif, 3e pers. pl., 104.
-yor fut., passif ou indéfini, 105, 486.
-yot fut., 2e pers. pl., 104, 105.
-ir indicatif prés., passif ou indéf., 474.
-is prét., 1re pers. sing., 120.
isel bas, 87, 89, 188.
istreiñ pêcher des huîtres, 113.
-it indicatif prés. et impératif, 2e p. pl., 100, 118.
-it indicat. prés., 3e pers. sing., 205.
Iubudoc, 137, 145.
Iud, Iudveus, 146.
Iudicaele, Judicale, 137, 145.
Iudoc, 137, 145, 491.
Iudulus, 146.
Iudwal, 145.
Iunanau, 137, 145, 353.
Iuniau, 146, 352.
Iunobrus, 353.
Iuti, 137, 146.
jalvari, jolori, charivari, 363.
Jaoua 144.
jaronçç de la vesce, 354.

jaugeiñ convenir, 468.
-jec'h conditionnel passé, 2e pers. pl., 484.
-jenn conditionnel passé; conditionnel présent, 123.
-jet condit. passé, passif ou indéfini, 484.
jista pourvoir de cidre, 112.
joausaañ, joauseañ je deviens gai, 109.
-joc'h prétérit, 2e pers. pl., 483.
-joc'h prét., passif ou indéf., 484.
-joink prét., 3e pers. pl., 486.
-jos prét., 2e pers. sing., 483.
-jot prét., 2e pers. plur., 483.
-jot prét., passif ou indéf., 483.
jubans, zubans symphonie, (cri de) joie, 183.
Juguellus, 145.
kadoer, gouader chaise, 357.
karadek aimable, 188.
kared eur on est aimé, 484.
kembot, kombot étage, 461.
kend ar fin à la fin, 182.
kerc'ha, kerc'hât fournir d'avoine, 112, 113, 116.
kes va, 459.
kézek chevaux, 183.
ki chien, 502.
Kigavus, Kijaw, 140.
koantik gentil, 188.
komeret prenez, 193.
kreten je croirais, 480.
labourat travailler, 109, 111.
lagen, loaghen lac, 357.
lakat, lakein, etc., mettre, 103, 105, 106, 108, 109, 111, 114.
Lampaul, 148.
Landeleau, 145.
Lan-Dujan, Landugen, 140.
Lan-Goesnou, 142.
Langueux, 140.
Lan-Houarneau, 144.
Lan-Ildut, 145.
Lan-Nenec, 148.
Lan-Ratian, Larajen, 140.
Lan-Riec, 149.
lavariet on disait habituellement, 479.
lec'h lieu, 90.
lech pierre plate, 90.
lec'hid limon, sédiment, 90.
leh marais? 87, 89, 90.
lerc'h suite, trace, 79.
Les-Hernin, 144.
lestnaued gl. nausiam, 116.
Leubri, 137, 146.
leur, leu sol, aire, 207.
Leuthern, Loutierne, 137, 146.
Leviav, 146, 147.
licenn lice, 354.
Lisure? 137, 146.
Lizinus, 146.
loar, loer lune, 364.
Loc-Brevalazr, 139, 490.
Loc-Gouziern, Loc-Gurthiern, 143.
Loc-Iudet, 491.
Locmalo, 147.
Loc-Melaer, Lomener, 147.
Locoal 142.
Locoyarn, 143.
Loc-Pezran, Lopéran, 148.
Loc-Ronan, 149.
Locunole, 142.
Lohene, 137, 146.
Lohuzec, 491.
lonce cuiller à pot, 354.
Loperhet, 139.
louc'h, loc'h mare d'eau, 90.
Loviau, 137, 146.
luson trace, 116.
ma, mē, me, moi, mon, 190.
ma si, 487.
ma eh bien, 189.
mabr marbre, 358.
Maccent, 137, 147.

Machlow, Macloue, Malow, Malo, Macutus, 137, 138, 147.
macoer pl. maguaerou mur, 357.
maen pierre, 369.
maieste, meste, mese respect, façon digne, 364.
mancqout manquer, 469.
mañçzonner maçon, 354.
Mapedat, 353.
mar a plus d'un, plusieurs, 361.
marc'heat chevaucher, 111, 112.
mat, vad, bon, bien, 188, 189, 208.
mateheoñ serviteurs, 183.
matez servante, 138, 183.
Matith? 137, 147.
Matoc, 147.
mau serviteur, 353.
Mauvedat, 353.
me moi, 476, 477.
medi moissonner, 90.
medot gl. metes, 88, 90.
'mein ils sont, 106.
Melani, 137, 147.
melen, melon jaune, blond, 193.
Meleor, Meler, Melore, 137, 147, 491.
membry je l'atteste, 477.
mennat souhaiter, demander, penser, 462.
meplaom être confondu, 109, 110.
merchaussy, mechochi, écurie 358.
mesa faire paître, 112.
mëtu dites, 476.
meump nous avons, 473.
meuz-om nous avons, 473.
Meven, Meuinne, 137, 147.
milhezr maladie des pieds, 355, 356.
mitisien serviteurs, 182, 183.
Mochdreb, Motreff, 138.
moez voix, 354.
moger mur, 357.
monçç manchot, estropié, émoussé, trompeur, 354.
monçça moussa, émousser, 354.
monet, vonet, onet, mont aller, 97, 187.
moñs : klañ —, très malade, 354.
morgablou estuaires, 210, 211.
muled mules, engelures aux talons, 355.
Munna, 137, 148.
munsat flairer, 356.
na, ne, ne pas, 95, 96.
nadoez, noade aiguille, 357.
nehi d'elle, elle, 191.
nehou de lui, lui, 191, 363.
néjeta chercher des nids, 111.
nem denr je ne veux pas, 463, 467, 475.
nemet, nemert sinon, 476, 480, 481.
'n én, eun dén quelqu'un, on, 189.
Nenec, 148.
neuze, neuzo alors, 193.
Neventer, 141.
niñ a moamp nous avions, 473.
Nin, 141.
Ninnoca, 137, 148.
noas, noassat, noazout nuire, 113, 469.
no neun ils n'ont, 473.
o lazet ils étaient tués, 474.
-o pluriel, 466.
-o, -ou, fut., 3e pers. sing., 94, 103, 107, 108, 186, 187.
oa il était, 460.
oade, ode brèche, 357.
oair on était, 481.
oalet, oled foyer, 357.
oan j'étais, je serais, 487.
oan, uën je suis, 193.
oar on est, 460.
oarez signe, 357.
oc'h outho à eux, 192.
-oc'h fut., 2e pers. pl., 485.
o defjont qu'ils aient, qu'ils eussent, 473.

oe il fut, 460.
oéd on fut, 483.
oéjoc'h vous fûtes, 460.
oejoñt ils furent, 460.
-oint fut., 3e pers. pl., 466.
ollored poursuite des traces, 79.
-omb nous, 117.
omb, omp nous sommes, 117, 118.
-omp indicatif prés., 1re pers. pl., 117.
-omp fut., 1re pers. pl., 104.
-oñt indic. prés., 3e pers. pl., 117, 118.
-oñt fut. et impér., 3e pers. pl., 104, 105.
-or fut., passif ou indéf., 486.
-or indic. prés., passif ou indéf., 474.
ord ordre, 354.
ou devezé, o devise qu'ils eussent, 122.
oueit allé, 119.
ous, out tu es, 483.
ous, ouz à, 100, 192.
ous n'em, ouz'n im signe du participe prés., 184.
-out infinitif, 463, 468, 469.
oz bez vous avez habituellement, 459.
palfuata manier, 112.
pan quand. 364.
paner, panner village, 364.
panevet n'était, 476.
paradoueis paradis, ciel, 191.
Paterne, 137, 148.
Patrici, 137, 148.
Paul, 137, 148.
Paulinine, Paulninan, 137, 148.
pec'h vous auriez, 473.
pellaat, péellein éloigner, 103, 105, 108, 116, 188.
pemped cinquième, 206.
pencel pièce, 354.
peñçz fesse, 354.
peneverte n'était, 476.
penhêr hameau, bout du village, 364.
péré qui, lesquels, 115.
perveañ être tout à fait, 461.
perze sans cela, 476.
pesketaer pêcheur, 112.
pesqueta, pesquetaff pêcher, 111, 112.
petoïnt qu'ils prient, 486.
Petran, 137, 148.
Petroc, 491.
peuc'h vous avez, 473.
peul poteau, 369.
peulvan pierre longue, 369.
peur-bennâc toutes les fois que, 111.
piaoüout avoir, posséder, 469.
pignas-te monte, 459.
pijez tu aurais, 472.
piñcin bénitier, 354.
pinevit e n'était, 476.
Pinnuh, 137, 148.
pisquetat pêcher, 113.
Pleu-Cadeuc, 140.
plich plût (à Dieu), 485.
plijout plaire, 114, 468, 471.
Ploe-Moven, Ploeven, 147.
Ploneour, 141.
Ploudalmezeau, 215.
ploue, plou, plo, pleu peuplade, plèbe, 215.
Plouguerneau, 215.
Plou neventer, 141.
Plueu Eneuur, 141.
Pluherlin, 144.
poa vous aviez, 472.
poan, poen peine, 364.
polissaff, policzaff polir, 356.
pop chaque, 193.
pore maladie subite et forte, 357.
Pritient, Prijent, 140.
proff prouver, 480, 481.
propr, prope propre, 187.
pruñs « prussier », arbre, 355.

puncc puits, 354.
pussunius (plaisirs) empoisonnés, 187.
quea va, 109.
queah, pl. queih cher, 188.
queff il trouve, 102.
ra que optatif, 100.
ra il donne, 115, 117. 119.
Racat, 148.
ra c'houzoc'h sachez, 485.
r'am béz que j'aie, 96.
rañ je donne, 115.
ranneit partagé, 119.
rasspa grapiller, 112.
Ratian, 140.
Rauualus, 149.
Rawele, 137, 148.
rei, roy, etc., il donnera, 101, 103, 106.
reit, roëit donné, 119.
Renan, 149.
rencout, rancqout, devoir, avoir besoin, 114, 469, 470.
Rethgualt, Rethwal, Restoald, 138, 149.
rez tu fais, 110.
rez, roez tu donnes, 110.
ri il fera, 107.
Rioc, 137, 149.
Riocat, 148.
Ritien, 145.
Riwalus, 149.
rof je donne, 110.
Ronan, 138, 149.
roncin roussin, 355.
roricseti gl. sulcavissent, 122.
Ros-Lohen, Ros-noen, 146.
Ros-Serechin, 149.
rôt donné, 110.
Roteneuc, 150.
rou il fera, 107.
rouez rare, 365.
rouez don, 365.
Runare, 138, 149.
rust (temps) rude, 188.
sainis il entraîna, 215.
Salmon, 138, 149.
saludhaimb nous saluerons, 124.
Samson, 138, 149.
santout sentir, 468.
savetei, sovetat sauver, 114.
scill' tranchant (d'épée), 359.
sca, scoa il frappe, 115, 116.
scouc cou, nuque, 355.
seblañtout sembler, 469.
serc'h concubine, 78.
Serecine, 138, 149.
servi, servij service, 182.
Serwane, 138, 149.
-set conditionnel passé, passif ou indéf., 484.
seul seul, 188.
siab convenable, 469.
sioud être séant, 469.
skliñsen éclis, 354.
-soch prét., 2e pers. pl., 483.
-somp, -zomp prét., 1re pers. pl. 121.
-son, -zoun, -joun, -choun, prét., 1re pers. sing., 121.
-sont, -zont, prét., 3e pers. pl., 121,
-sot, -sout, -zoud, -joud, prét., 2e pers. sing., 483.
splannein briller, 116.
stlegat il fut traîné, on traîna, 474.
strocat il fut traîné, 365.
stronça ébranler, 365.
stuntelet décavé, 355.
suk sucre, 355.
Sulian, 138, 145, 149.
-t participe passé, 110.
taffha, taffhaff, tanvat, tanvea, goûter, 112, 113.
tàleges valeur, 463.
talmeta tâtonner pour chercher, 111.

talvout, taleiñ, talveza, etc., valoir, 180, 463, 466, 467, 478.
Tan ki, Tannegui, 502.
taozeta glaner, 111.
Tearnmaile, 138, 150.
Tenenan, 150.
teskoa glaner, 112.
teurell, teureul jeter, 362.
teurvezout daigner, 463.
Ticiawa, 138, 150.
to- préfixe, 145.
Toconoce, Teconoce, 138, 145, 150.
Toninnane, 138, 150.
Toritien, 145.
Torntrient, gl. Trinovantum, 215.
tortañ lanterner, 97.
tostat, tosteign, etc., approcher, 114, 118, 479.
Tosuliau, 145.
'tou tu auras, 459.
Touezec, 143.
toufen je prouverais, 481.
tout tout, 187.
Towoedocus, 143.
traezer « couloire », 197.
Trechmor, 150.
Treff-Riagat, Treffiagat, 148.
Tre-guehuc, Tregueux, 140.
tréhein, tréhatt faire passer en bateau, 197.
trei tourner, 97, 101, 106, 110.
treiza faire passer en bateau, 197.
treizer entonnoir, 197.
Tremeler, 147.
Tremeven, 147.
treust poutre, 207.
treza prodiguer, 197.
trezer, trezenner prodigue, 189.
trezer entonnoir; ivrogne; prodigue, 197.
Trifina, 138, 150.
troèl, trul, turel, turul jeter, 362.
troieta tourner et virer, 112.
tronczaff, troñsañ trousser, 354, 365.
trugar miséricordieux, 188.
Tudgual, Tudual, Tutgual, Tutwale, 138, 150.
Tutian, 140.
üier qu'on soit, 478.
uir? 87, 89.
un, eun, ôn un, 193.
va me, moi, 190, 191.
vad du bien, 208.
ve il serait, 97, 487.
ve, vez il est habituellement, 97.
vedégez attention, 464.
vehai il serait, 124.
véher on serait, qu'on soit, 478.
Veho, Vec'ho, Vezo, 138.
vené il voulait, 192.
ver qu'on soit, 478.
vez, véz qu'il soit, il serait, 96, 97.
vezet qu'il soit, 96.
vied on serait, 484.
vient ils seraient, qu'ils fussent, 465, 478.
vihe il serait, 478.
vihet vous serez, 464.
vihoc'h que vous soyez, 484.
vihomp, viomp nous serons, 105.
vihon bet j'aurai été, 105.
vihont, viont ils seront, qu'ils soient, 105.
vihor, vior on sera, 105.
vihot, viot vous serez, 105.
viis, vis je fus, 460.
vijed on serait, 484.
vioûn je fus, 105.
viout tu fus, 105.
vise il eût été, 478.
-visen conditionnel passé, 466.
visont ils étaient habituellement, 460.
vizeñt ils seraient, ils étaient habituellement, 460.

viziñ je serai, 105.
voa il était, 487.
voan j'étais, 460.
Vodoalus, 142.
voe il fut, 464, 465, 487.
voejent ils seraient, 460.
voejomp nous fûmes, 460.
voint ils seront, 486.
vomp nous serons, 485.
vont ils seront, 486.
voñs fond, 354.
voüén je fus, 460.
Vulvinus, 143.
wert valeur, prix, 382.
Winganton, 142.
Winnoc, 143.
Winwaloe, 142.
Woednovius, 143.
Wotwal, Woitwal, 142.
za donc, 356.
-zand prét., 3e pers. pl , 121.
-zeah cond. passé, 2e pers. pl., 121.
-zed, -jed, conditionnel, passif ou indéfini, 484.
-zeur, -jeur prétérit, passif ou indéfini, 484.
-zyéd conditionnel, passif ou indéf., 484.
-zien conditionnel, 479.
zo, 'zoh de, 363.
zo, zeo (il) est, 187.
-zoñt, -joñt prét., 3e pers. pl., 460.
-zot, -jot prét., 2e pers. pl., 483.

ERRATA

P. 121, l. 25, lisez *-(e)zamb, -(e)zant.*
P. 195, v. 28, lis. *nen deuruihe.*
P. 201, l. 31-32, lis. Le cantique de l'Enfant prodigue le fait
P. 354, l. 8, lis. *da c'hordèw*
P. 354, l. 13, lis. de la vesce
P. 474, dern. l., lis. il fut traîné
P. 484, n. 2, l. 2, lis. *Breuriez ar feiz.*
P. 516, col. 1, 3e ligne à partir du bas, *au lieu de* Gaulçis *lisez* Gaulois.

E. E.

Le Propriétaire-Gérant : E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

581467
P
LaCelt
R
Revue Celtique.
t.11(1890)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED